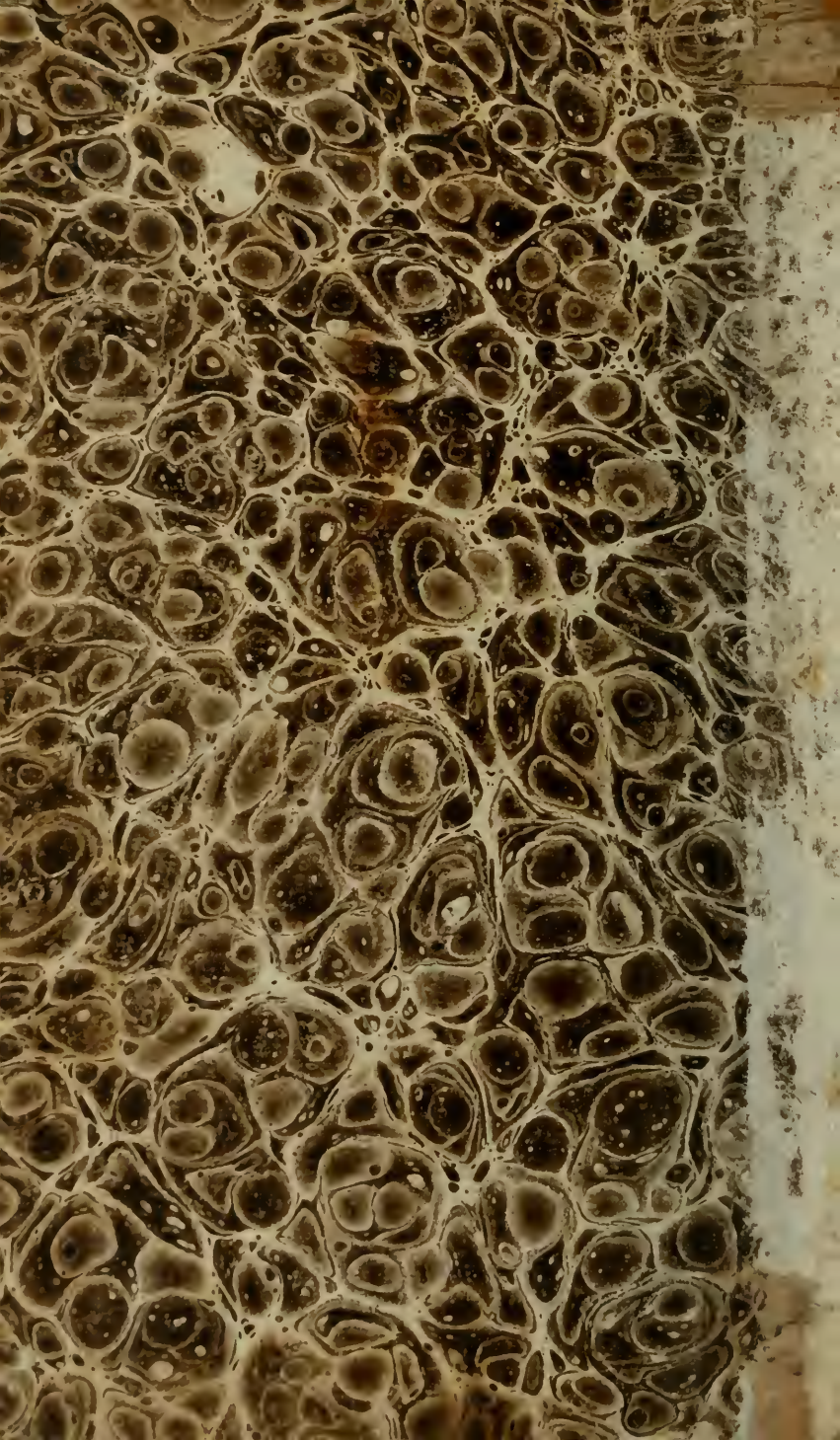
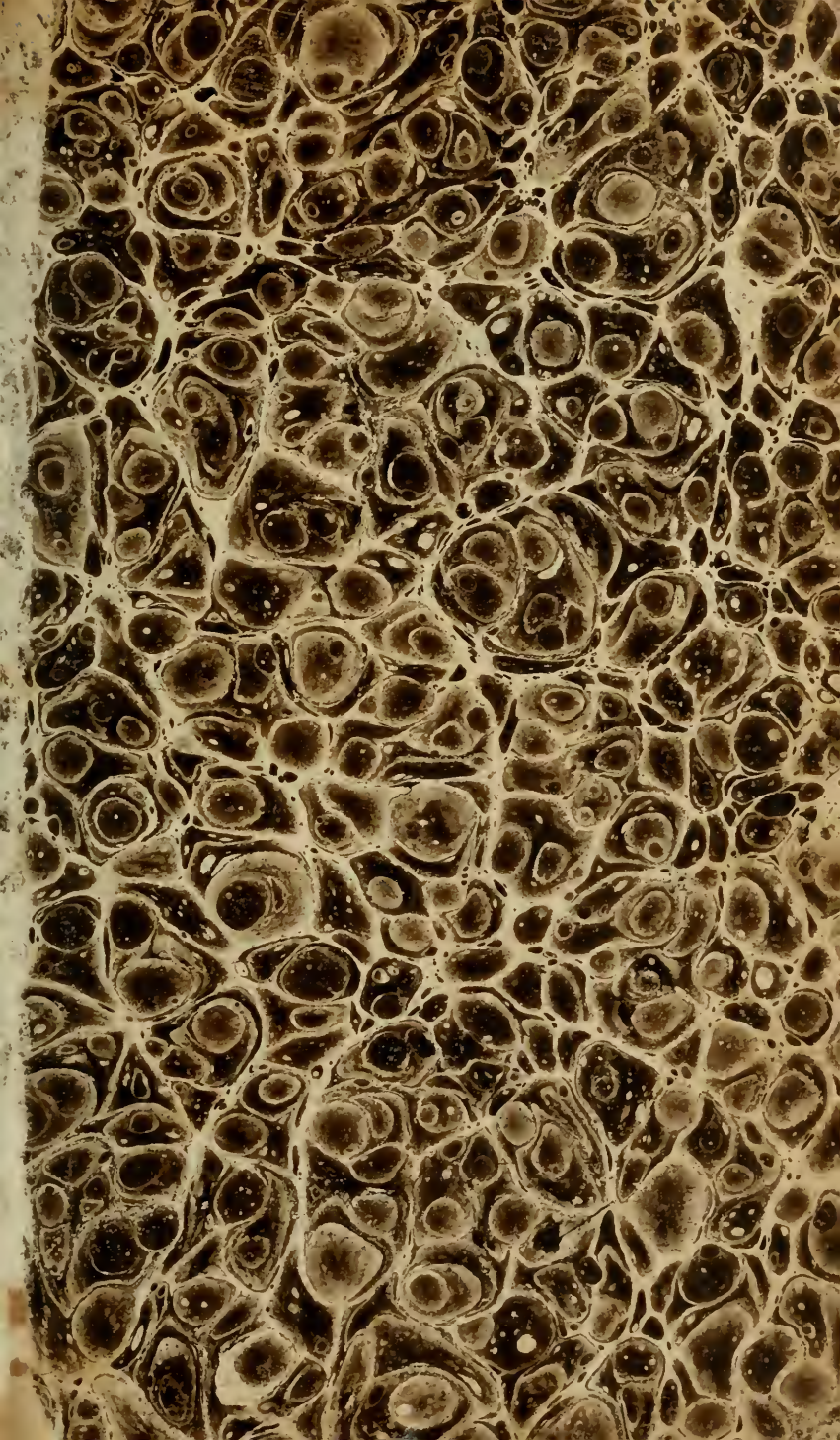




10 -

PN
6451
.L3
1823
SMRS

DICTIONNAIRE

DES

PROVERBES FRANÇAIS.

(Voir table au page)

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

1823.

DICTIONNAIRE

DES

PROVERBES FRANÇAIS;

PAR M. DE LA MÉSANGÈRE,

DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE.

TROISIÈME ÉDITION.

A PARIS,

CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, LIBRAIRES,

RUE DE BOURBON, N° 17.

A STRASBOURG et à LONDRES, même Maison de Commerce.

ET CHEZ REY ET GRAVIER, LIBRAIRES,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 55.

1823.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/dictionnairedesp00lam

OBSERVATIONS

PRÉLIMINAIRES.

Les mots *sentence*, *adage* et *proverbe* ont de nombreux rapports; mais voici en quoi ils diffèrent.

Les proverbes de Salomon étaient des *sentences*, c'est-à-dire, des paroles qui portaient un grand sens.

Le *proverbe* renferme une vérité naïve, tirée de l'observation; l'*adage* rend, par la tournure, cette vérité piquante.

L'adage, comme on le voit, rentre dans le proverbe.

Le mot adage a cessé d'être en usage; et, par proverbe, on entend en général une sentence populaire et commune.

Mais comment ces sentences ont-elles pu passer de bouche en bouche, et ainsi se perpétuer? — Parce que leur justesse était frappante.

Ajoutez que beaucoup de proverbes sont antérieurs à l'invention de l'imprimerie, et remontent par conséquent à une époque où il était difficile d'acquérir des connaissances.

La plupart des proverbes anciens sont rimés. On chantait des vers dans les repas; ce qu'il y avait de saillant était recueilli par l'un ou par l'autre.

La langue française, que l'on accuse d'être si verbeuse, n'a rien à envier aux autres langues pour la précision de ses proverbes. *Peu et bon. — Paix et peu. — Qui doit a tort. — Patience passe science. — A bon chat bon rat,* et quantité d'autres proverbes, sont renfermés dans trois ou quatre mots.

La mythologie a fourni quelques proverbes; par exemple : *C'est le tonneau des Danaïdes. — C'est la toile de Pénélope. — Une voix de Stentor.*

On en a aussi tiré de l'apologue, comme : *Jeter le manche après la cognée. — Réchauffer un serpent dans son sein. — C'est la mouche du coche.*

Beaucoup de proverbes font allusion à des traits d'histoire; telles sont les expressions : *Coup de Jarnac, partage de Montgomery.*

On en a emprunté aux arts, notamment à la navigation, comme *Avoir le vent en poupe;* à l'art militaire, comme *Baisser la lance;* à la vénerie, comme *Faire le chien couchant. — Rompre les chiens.* La serrurerie nous a donné : *Mettre les fers au feu. — Battre toujours la même enclume.*

Les animaux domestiques ont aussi enrichi le langage proverbial. Ne dit-on pas, *Emporter le chat; — Prendre la chèvre; — Hurler avec les loups?*

Trop prodigués, les proverbes se nuisent mutuellement; c'est au goût à en régler l'emploi.

Les proverbes ne tiennent pas mal leur rang dans les épigrammes; ils y peuvent être semés de bonne grâce, et même quelquefois en former la pointe.

Jamais livre ne fut reçu avec plus d'admiration

que les *Adages* d'Érasme : les uns l'appelèrent *la Muse attique*, les autres *la Corne d'abondance*, un *Trésor de bonnes choses*. Charles Dumoulin, citant ces *Adages*, en prend occasion de donner le titre de *grand* à Érasme.

La première édition des *Adages* d'Érasme est de l'année 1500; elle contient huit cents proverbes, tant grecs que latins. Érasme, pendant plusieurs années, rapporta toutes ses lectures aux adages. L'édition qu'il donna en 1508 contient trois mille trois cents proverbes, et celle de 1517 quatre mille cent cinquante-un.

Érasme croyait être le premier qui eût écrit en latin sur les proverbes, lorsqu'il apprit que Polydore-Virgile avait traité cette matière. Il y a entre les deux ouvrages une très grande différence, et celui de Polydore-Virgile est court: il parut en 1598.

Muret, quoique très grand critique, n'avait pas une grande estime pour les proverbes. Vaugelas, Perrot d'Ablancourt, Nicole, ne les aimaient pas non plus; et le P. Bouhours les a comparés à ces habits antiques qui sont dans les garde-meubles des grandes maisons, et qui ne servent qu'à des mascarades ou à des ballets.

Ce jugement sévère a été infirmé par le *Dictionnaire de Trévoux*. Voici le passage : « Je suis de l'opinion de Cardan, lorsqu'il dit en ses livres *de Sapientiâ*, que la sagesse et la prudence de chaque nation consistent en ses proverbes. »

Senecé exprime la même pensée. « Quoique cer-

tains esprits, dit-il, qui se croient supérieurs, veuillent renvoyer au bas peuple les proverbes, il est hors de doute qu'ils contiennent la quintessence du bon sens. »

Guillaume Penn, dans son ouvrage intitulé : *Fruits de l'amour d'un père*, dit : « La sagesse des nations est renfermée dans leurs proverbes; recueillez-les et apprenez-les, ce sont de bonnes leçons et des directions utiles dans le cours de la vie; ils disent beaucoup en peu de mots, épargnent la peine de trop parler, et dans bien des cas sont la réponse la plus propre, la plus significative et la plus sûre qu'on puisse faire aux gens. »

Le sage Franklin pensait de même. Pendant vingt-cinq ans il publia des almanachs où il plaçait des conseils d'économie et des leçons de bienfaisance et de justice, qu'il assaisonnait de proverbes. Lui-même a réuni ces conseils dans un ouvrage intitulé : *Science du bon homme Richard.*

Les proverbes faisaient l'ornement de notre littérature il y a six cents ans. Les poètes divisaient assez souvent une pièce de vers par couplets, et chaque couplet finissait par une sentence ou proverbe.

Rabelais fut trop prodigue de proverbes, et Jean-Antoine de Baïf, qui le suivit de près, publia un Traité (*les Mimes, Enseignemens et Proverbes*, Paris, 1576, *in*-12) tout-à-fait propre à en dégoûter la nation.

La *Comédie des Proverbes*, par le comte de Cramail, *Paris*, 1616, est farcie de proverbes si vul-

gaires, qu'il serait aujourd'hui impossible d'en soutenir la lecture.

« Si tu y avois seulement pensé, dit PHILIPPIN (valet de cette comédie), je ferois de ton corps un abreuvoir à mouches, et je te montrerois bien que j'ai du sang aux ongles. »

ALAIGRE (autre valet).

Je le crois, mais c'est d'avoir tué des poux.

LIDIAS (amoureux).

La paille entre deux, sus, la paix à la maison. Je n'aime pas le bruit si je ne le fais; je veux que vous cessiez vos riotes, et que vous soyez comme les deux doigts de la main. Alaigre, vous faites le Jean Fichu l'aîné, et vous vous amusez à des coques si gruës et des balivernes. Je veux que vous vous embrassiez comme frères, et que vous vous accordiez comme deux larrons en foire, et que vous soyez camarades comme cochons. »

Mais Molière remit les proverbes en honneur; et nous lui devons : *Qu'allait-il faire dans cette galère? — Vivre de ménage. — Rengaîner un compliment. — Tu l'as voulu, Georges Dandin;* et plusieurs autres façons de parler qui tiennent lieu de proverbes.

> Et par le prompt effet d'un sel réjouissant,
> Devenir quelquefois *proverbes* en naissant.
>
> (BOILEAU.)

Les proverbes, toutefois, sont exclus du genre sérieux et relevé.

On appelait autrefois *jouer aux proverbes*, faire

quelque geste ou représentation qui expliquât un proverbe.

Cloris ne joue à rien, si ce n'est au proverbe.

(SARAZIN.)

Vers le milieu du dix-huitième siècle on perfectionna cette espèce de jeu. Un des plaisirs de la haute société était de choisir un proverbe, et, sur ce proverbe, de bâtir à l'improviste un canevas qui devait être rempli par plusieurs personnages.

Madame d'Épinay, dans sa *Correspondance*, s'égaie aux dépens du célèbre David Hume, que les jolies femmes de Paris avaient jugé propre à ce genre d'amusement. « Il fit, dit-elle, son début chez madame de T***; on lui avait destiné le rôle d'un sultan assis entre deux esclaves, employant toute son éloquence pour s'en faire aimer; les trouvant inexorables, il devait chercher le sujet de leurs peines et de leur résistance : on le place sur un sofa entre les deux plus jolies femmes de Paris; il les regarde attentivement, il se frappe le ventre et les genoux à plusieurs reprises, et ne trouve jamais autre chose à leur dire que : Eh bien! mesdemoiselles, eh bien! vous voilà donc.... Eh bien! *vous voilà.... vous voilà ici?* Cette phrase dura un quart d'heure, sans qu'il pût en sortir. Une d'elles se leva d'impatience : Ah! dit-elle, je m'en étais bien douté, cet homme n'est bon qu'à manger du veau! »

Par *proverbe dramatique*, on entend maintenant des scènes dialoguées, qui développent une vérité passée en proverbe, ou dont l'intrigue conduit à

faire dire aux auteurs une phrase proverbiale; en sorte que cette vérité ou cette phrase se trouve placée naturellement à la fin de la dernière scène.

Carmontelle, lecteur du feu duc d'Orléans, nous a laissé dix volumes *in*-8° de pièces de ce genre; les six premiers parurent en 1768; les deux suivans, vers 1783, et les deux autres après sa mort, en 1811. M. C. de Méry, chevalier de la Légion-d'honneur, a joint à la réimpression des huit premiers volumes (Paris, Delonchamps, 1822), une Dissertation historique et morale sur les proverbes, et une Table explicative de l'origine et du sens des proverbes traités par Carmontelle.

M. Gosse, membre de la Société Philotechnique, est l'auteur de deux volumes *in*-8° de *Proverbes dramatiques*, qui ont paru, en 1819, chez Ladvocat, libraire, à Paris. Dans un Avant-propos, M. Gosse combat le préjugé d'un grand nombre de personnes sur son devancier. « Elles pensent, dit-il, que Carmontelle n'écrivait pas bien, accoutumées comme elles le sont au style à effet, aux termes ambitieux, à la recherche continuelle de l'esprit, au clinquant des mots, au cliquetis des antithèses; tout ce qui est naturel leur paraît trivial; tout ce qui est vrai leur paraît commun. »

Deux autres volumes *in*-8° de *Proverbes dramatiques*, imprimés par Le Normant, à Paris, en 1823, sont l'ouvrage d'un homme du monde, M. Théodore Leclercq. Comme dans ceux de Carmontelle, il y a de la gaîté sans indécence, du naturel, et le ton de la bonne compagnie.

En 1654, on dansa à la cour *le ballet des Proverbes*, composé par Benserade. La scène changeait de face à tous les proverbes. En voici le sujet : *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée*. Ce ballet était divisé en deux parties : dans la première partie, pour la première entrée, on personnifiait le proverbe : *A petits merciers, petits paniers;* pour la seconde entrée, *jamais amoureux honteux n'eut belle amie;* pour la troisième, *un fou en amuse bien d'autres;* pour la quatrième, *tout ce qui reluit n'est pas or;* pour la cinquième, *tel menace qui a grand peur;* pour la sixième, *entre deux vertes une mûre;* pour la septième, *à gens de village trompette de bois;* pour la huitième, *l'occasion fait le larron;* pour la neuvième, *il vaut mieux être seul qu'en mauvaise compagnie;* pour la dixième, *on se traite de Turc à Maure;* pour la onzième, *ce qui vient de la flûte s'en va au tambour;* et pour la douzième, *à bon vin bon cheval.* Dans la première entrée de la seconde partie, on personnifiait *les armes de Bourges;* dans la seconde entrée, *à vaillant homme courte épée;* dans la troisième, *a beau parler qui n'a cure de bien faire;* dans la quatrième, *quand les enfans dorment les nourrices ont bon temps;* dans la sixième, *le jeu n'en vaut pas la chandelle;* dans la septième, *il n'est pas si diable qu'il est noir;* dans la huitième, *chacun cherche son semblable;* dans la neuvième, *il n'est de pires sourds que ceux qui ne veulent pas entendre;* dans la dixième, *après la panse vient la danse;* et dans la onzième, *les Espagnols, inventeurs des proverbes.*

Mis en comédie et en ballet dans le dix-septième siècle, les proverbes furent aussi la matière d'un sermon.

SERMON EN PROVERBES, OU PROVERBES EN GUISE DE SERMON.

Mes très chers frères,

Tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle se brise. Ces paroles sont tirées de Thomas Corneille, Molière et compagnie. (*Sganarelle à don Juan,* acte v, scène III, v. 14.)

Cette vérité devrait faire trembler tous les pécheurs; car enfin, Dieu est bon, mais aussi *qui aime bien châtie bien.* Il ne s'agit pas de dire je me convertirai. Ce sont *des écoute s'il pleut; autant en emporte le vent; un bon tiens vaut mieux que deux tu auras.* Il faut *ajuster ses flûtes,* et ne pas *s'endormir sur le rôti. On sait bien où l'on est, mais on ne sait pas où l'on va; quelquefois l'on tombe de fièvre en chaud mal,* et *l'on troque son cheval borgne pour un aveugle.*

Au surplus, mes enfans, *honni soit qui mal y pense! un bon averti en vaut deux; il n'est pas pire sourd que celui qui ne veut pas entendre; à décrasser un Maure, on perd son temps et son savon,* et *l'on ne peut pas faire boire un âne s'il n'a soif.* Mais suffit, *je parle comme saint Paul, la bouche ouverte;* c'est pour tout le monde, et *qui se sent morveux se mouche.*

Ce que je vous en dis, n'est pas que je vous en

parle; comme *un fou avise bien un sage*, je vous *dis votre fait*, et je ne vais pas *chercher midi à quatorze heures....* Oui, mes frères, *vous vous amusez à la moutarde, vous faites des châteaux en Espagne;* mais prenez garde, le démon *vous guette comme le chat fait la souris; il fait* d'abord *patte de velours;* mais quand une fois il vous tiendra dans ses griffes, il vous *traitera de Turc à Maure*, et alors vous aurez beau *vous chatouiller pour vous faire rire*, et *faire les bons apôtres, vous en aurez tout du long et tout du large.*

Si quelqu'un revenait de l'autre monde, et qu'il *rapportât des nouvelles de l'école*, alors *on y regarderait à deux fois, chat échaudé craint l'eau froide;* quand *l'on sait ce qu'en vaut l'aune*, on y met le prix; mais là-dessus, *les plus savans n'y voient goutte; la nuit, tous chats sont gris*, et *quand on est mort, c'est pour long-temps.*

Prenez garde, disait saint Chrysostôme, *n'éveillez pas le chat qui dort, l'occasion fait le larron, vous taillez en plein drap;* mais *les battus paieront l'amende. Fin contre fin ne vaut rien pour doublure; ce qui est doux à la bouche est amer au cœur;* et *à la Chandeleur les grandes douleurs.* Vous êtes *comme des rats en paille*, vous avez *le dos au feu, le ventre à la table; les biens vous viennent en dormant;* on vous prêche, vous n'écoutez pas, *ventre affamé n'a pas d'oreille;* mais aussi, *rira bien qui rira le dernier. Tout passe, tout casse, tout tasse; ce qui vient de la flûte retourne au tambour*, et *l'on se trouve à terre le cul entre deux selles;* alors il n'est plus temps,

c'est de la moutarde après dîner; il est trop tard de fermer l'écurie quand les chevaux sont pris.

Souvenez-vous donc bien de cette leçon, mes chers frères, *faites vie qui dure;* il ne s'agit pas de *brûler la chandelle par les deux bouts; qui trop embrasse mal étreint;* et *à courir deux lièvres, on n'en prend aucun.* Il ne faut pas non plus *jeter le manche après la cognée.* Dieu a dit : *Aide-toi, je t'aiderai : n'est pas marchand qui toujours gagne; quand on a peur des feuilles, il ne faut pas aller au bois;* mais il faut *faire contre fortune bon cœur,* et *battre le fer tandis qu'il est chaud.*

Un homme sur la terre est *comme un oiseau sur la branche,* il doit toujours *être sur le qui vive; on ne sait ni qui vit ni qui meurt; l'homme propose, Dieu dispose; tel qui rit vendredi, dimanche pleurera; il n'est si bon cheval qu'il ne bronche,* et *quand on parle du loup, on en voit la queue....* Oui, mes chers frères, aux yeux de Dieu tout est égal, riche ou pauvre, il n'importe, *tant vaut l'homme, tant vaut la terre; bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.* Les riches paient les pauvres; *ils se servent de la patte du chat pour tirer les marrons du feu;* mais saint Ambroise a dit : *Chacun son métier, les vaches sont bien gardées :* il ne faut pas que *Gros-Jean remontre à son curé;* chacun doit *se mesurer à son aune,* et *comme on fait son lit on se couche. Tous les chemins vont à Rome,* direz-vous; oui, mais encore faut-il les savoir, et ne pas choisir ceux où il y a des pierres.

Pensez donc bien, mes chers frères, que Dieu est partout, et qu'il voit tout; il ne faut pas *finasser* avec lui, c'est vouloir *prendre la lune avec les dents*. Il faut *aller droit en besogne*, et ne pas *mettre la charrue devant les bœufs; quand la poire est mûre, il faut la cueillir*.

Quand on veut faire son salut, voyez-vous, il faut *aller de cul et de tête comme une corneille qui abat des noix*. Si le démon veut vous dérober, laissez-le hurler après vous; *chien qui aboie ne mord pas*. Soyez *bons chevaux de trompette*, ne vous effarouchez pas du bruit. Les méchans vous riront au nez; mais c'est *un ris qui ne passe pas le nœud de la gorge; c'est la pelle qui se moque du fourgon*. Au demeurant, chacun son tour, et *à chaque oiseau son nid paraît beau*. Au surplus, pour être heureux, il faut souffrir; les pois ne peuvent pas *tomber tout cuits dans la bouche; après la pluie vient le beau temps*, et après la peine le plaisir. Laissez dire : *Trop gratter cuit, trop parler nuit;* moquez-vous du qu'en dira-t-on, et ne croyez pas que, *qui se fait brebis, le loup le mange*. Non, non, mes chers frères; Dieu a dit : Plus vous vous serez humiliés sur la terre, plus vous serez élevés dans le ciel.

Écoutez et retenez bien ceci, je vous parle d'abondance de cœur; il n'est pas besoin de *mettre les points sur les* i; *à bon entendeur salut; il n'est qu'un mot qui serve; il ne faut pas tant de beurre pour faire un quarteron; quiconque fera bien, trou-*

vera bien; les écrits sont des mâles, dit-on, et *les paroles des femelles; on prend les bœufs par les cornes, les hommes par les paroles*, et *quand les paroles sont dites, l'eau bénite est faite.*

Faites donc de solides réflexions sur tout ce que je vous ai dit : il faut choisir d'être à Dieu ou au diable; il n'y a pas de milieu, et comme on dit, *il faut passer par la porte ou par la fenêtre.* Vous n'êtes pas ici pour *enfiler des perles*, c'est pour faire votre salut. Ce n'est pas sur *l'anse d'un panier* que vous rendrez vos comptes; le démon a beau vous *dorer la pilule, quand le vin sera tiré, il faudra le boire*, et *c'est au fond du pot qu'on trouve le marc.*

Au surplus, *à l'impossible nul n'est tenu;* je ne veux pas vous sauver malgré vous, moi. Si ce que je vous dis *vous entre par une oreille et vous ressort par l'autre*, c'est comme si *je prêchais à des sourds;* mais c'est égal, quand il faut *fondre la cloche, sauve qui peut, malheureux qui est pris....* Pour moi, *je m'en bats l'œil;* je suis comme *saint Jean-Bouche-d'or*, je dis tout ce que je sais; et comme *charité bien ordonnée commence par soi-même*, je vais tâcher de *faire mes orges* et de *retirer mon épingle du jeu.* Alors, quand je serai sauvé, ah! ma foi, *arrive qui plante*, je vous dirai *tire-t'en Pierre!* et si vous allez à tous les diables, *je m'en lave les mains.*

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Amen. Ainsi soit-il.

Passons à la *Bibliographie des proverbes.*

Jean de la Vépric, prieur de Clairvaux, en 1495,

recueillit plusieurs proverbes français qui furent mis en vers latins par Jean-Gilles Des Noyers, et que Josse Badius imprima, à Paris, en 1519.

Voici un des proverbes de Jean de la Véprie :

Quand argent faut, tout faut.

La traduction par Des Noyers renferme un jeu de mots :

Deficiente pecu, — deficit omne, — nihil.

Pierre Gringore, poète lorrain, donna, en 1527, *Notables Enseignemens, Adages et Proverbes par quatrains, in*-8°, Paris.

Pierre Grognet, poète bourguignon, publia, en 1530 et 1533, *les Mots dorés du grand et sage Caton, en latin et en français, avec aucuns bons et très utiles Adages, Auctorités et Dicts moraux des sages, profitables à chacun, in*-8°, Paris.

Charles de Bovelles, chanoine de Noyon, écrivit des *Proverbes et Dicts sententieux, avec l'interprétation d'iceux*. Ce recueil ne fut imprimé qu'en 1557.

Gilles Corrozet, libraire à Paris, publia, en 1540, un ouvrage en vers intitulé : *Hécatomgraphie, descriptions de cent figures et histoires contenant plusieurs apophthegmes, proverbes*, etc., *des anciens et modernes ; in*-8°, Paris. Ces descriptions sont renfermées dans des quatrains au nombre de cent; en voici un :

Dessoulz beaulté gist déception.

Bien souvent soubz quelque beaulté
Et soubz bonne et doulce apparence,

Gist fallace et desloyauté,
Dont on ne fait la différence.

Jean-Antoine de Baïf, né en 1531, a fait des sixains tout composés de proverbes; nous en avons déjà parlé; et ce n'est point au hasard, mais comme faisant exception, que nous citons le suivant :

Trop de miel mangé s'amertume.
Qui trop à jouir s'accoutume,
Gaste du plaisir le plaisir.
Ce que l'on cherche, on ne rencontre;
Qu'on n'y pense plus, il se montre.
Hastif se repent à loisir.

Jean Le Bon, médecin du duc de Guise, a écrit des *Adages ou Proverbes français*, qui ont été imprimés *in*-8°, à Paris, dans le seizième siècle.

Henri Estienne, deuxième du nom, a consacré aux proverbes, particulièrement à ceux qui sont traduits du grec et du latin, trente-neuf pages de son ouvrage sur *la Précellence du langage français; in*-12, Paris, 1559.

Le même a donné, en 1594, *in*-8°, *les Prémices, ou le premier livre des Proverbes épigrammatisés, ou des Épigrammes proverbialisées*.

On trouve l'explication de quelques proverbes français, à la fin du *Dictionnaire français-latin* de Nicot, imprimé en 1606, *in-folio*, sous le titre de *Trésor de la langue française, tant ancienne que moderne;* et quelques additions à cet abrégé de proverbes dans l'édition du même dictionnaire, donnée en 1608, à Lyon, par Jean Baudoin.

Gabriel Meurier a écrit en français, quoiqu'il fût né en Flandre, un volume de 332 pages sur les proverbes; en voici le titre : *Trésor des Sentences dorées et argentées; Proverbes et Dictons communs réduits selon l'ordre alphabétique; in*-12, Cologne, 1617.

Voici le commencement de la lettre B.

Bien heureuse est la maison
Où prudence règne et raison.
Bien heureux qui a femme sage,
Car c'est l'ornement du mesnage.

En 1640, Antoine Oudin, interprète des langues étrangères, donna à Paris, *in*-8°, les *Curiosités françaises pour supplément aux dictionnaires, ou Recueil de plusieurs belles propriétés, avec une infinité de proverbes et de quolibets, pour l'explication de toutes sortes de livres.*

Il y a dans cet ouvrage beaucoup plus de quolibets que de proverbes; et l'on y donne comme proverbes des façons de parler à peine connues. L'auteur a puisé dans l'*Astrée*, dans *Polexandre*, dans *Ariane*, dans *Polyxène*, et autres romans.

A son tour, il a été copié par P. J. Le Roux, auteur d'un *Dictionnaire comique, satirique, critique*, etc., dont nous parlerons plus bas.

En 1653, un Hollandais, grand admirateur de la *Comédie des Proverbes*, donna un essai d'un ouvrage assez considérable, qui parut trois ans plus tard, à La Haye, sous le titre d'*Étymologie, ou Explication des Proverbes français, divisée en trois livres par chapitres en forme de dialogue, par*

Fleury de Bellingen; un volume *in*-12 de 380 pages.

Les illustres Proverbes nouveaux et historiques, expliqués par diverses questions curieuses et morales, en forme de dialogue; Paris, 1655, en un volume; et 1665, en deux volumes, sont, en grande partie, extraits de l'ouvrage de Bellingen.

A l'exemplaire que nous avons sous les yeux est jointe une gravure qui probablement a donné l'idée de la nombreuse suite de planches, format *in-folio*, qui ont été gravées à l'eau forte, et publiées par Jacques Lagniet, sous le titre de *Recueil des plus illustres Proverbes, divisés en trois livres : proverbes moraux, proverbes joyeux et plaisans, vie des gueux en proverbes.*

En 1665 parut *le Divertissement des sages, par le P. Jean-Marie de Vernon, pénitent du couvent de Nazareth à Paris; in*-8°, Paris; commentaire pieux de deux cent vingt-six proverbes ou expressions proverbiales. L'auteur conçut l'idée de cet ouvrage en composant la Vie de Saint-Louis. Après son dîner et son souper, ce prince donnait quelque temps à des conférences familières où il aimait à voir figurer des proverbes.

Les axiomes du droit coutumier ont une tournure proverbiale dans l'ouvrage suivant : *Institutes coustumières, ou Manuel de plusieurs et diverses règles, sentences et proverbes, tant anciennes que modernes, du droict ordinaire de la France, par M. Anthoine Loisel, advocat en parlement; in*-12, Paris, 1657.

Sept ans plus tard on offrit aux amateurs de pro-

verbes : *Proverbes en rimes, ou Rimes en proverbes, tirés en substance tant de la lecture des bons livres que de la façon ordinaire de parler, et accommodés en distiques ou manières de sentences, qui peuvent passer pour maximes dans la vie ; par M. Le Duc ; in*-12, Paris, 1664 ; deux parties, l'une de 364 pages, l'autre de 362. La plupart de ces distiques sont insignifians, comme celui-ci :

> Si en lièvre couroit le pain,
> Beaucoup de gens mourroient de faim.

Passe pour le suivant :

> Femme qui gaigne et poule qui pond,
> Font grand bruit dans la maison.

En 1668, le sieur Juliani, maître de langue italienne et de langue espagnole, consacra aux proverbes la seconde partie de son ouvrage, intitulé : *Les Heures de récréation.* Cette seconde partie contient 116 pages *in*-18, à deux colonnes. Sur la première sont les proverbes français, et sur la seconde, ces mêmes proverbes en italien : il n'entrait pas dans le plan de l'auteur de les expliquer.

On trouve des proverbes dans le septième Livre des *Recherches de la France*, d'Estienne Pasquier ; *in*-4°, Paris, 1617.

Jacques Moisant de Brieux, né à Caen vers 1614, et conseiller au parlement de Metz, fit imprimer à Caen, en 1672, *les Origines de quelques coutumes anciennes, et de plusieurs façons de parler triviales ; in*-12 de 200 pages. La lecture de ce petit volume

est très agréable ; l'auteur écrivait mieux que les érudits qui l'avaient précédé.

P. J. Le Roux, Français réfugié à Amsterdam, publia, en 1718, un *Dictionnaire comique, satirique, critique, burlesque, libre et proverbial;* un volume *in*-8°. Cet ouvrage a été plusieurs fois réimprimé. Dans la dernière édition, qui est de 1787, et qui forme deux volumes, les continuateurs de Le Roux ont fait entrer plusieurs façons de parler proverbiales, tirées des manuscrits de Barbasan.

Dès 1710 avait paru à Bruxelles le *Dictionnaire des Proverbes français*, par G. D. B. (Georges de Backer); *in*-8°.

En 1728, il en parut un autre à Amsterdam, sous le nom de Dubois.

En 1748, M. Savoye, libraire à Paris, mit au jour le *Dictionnaire des Proverbes français, et des façons de parler comiques, burlesques et familières; avec l'explication des étymologies les plus avérées*, par P. J. P. D. L. N. D. L. E. F. (Joseph Panckoucke, docteur, libraire, natif de Lille en Flandre.) L'auteur de ce dernier Dictionnaire convient que ceux de Bruxelles et d'Amsterdam ont servi de fondement au sien.

Le même ouvrage refondu, mais non augmenté, parut à Paris, chez Savoye, en 1758.

Depuis la page 449 jusqu'à la page 545, se trouvent dans le *Ducatiana* (*in*-8°, Amsterdam, 1738) des remarques qui se rapportent au *Dictionnaire des Proverbes français*, par Georges de Backer.

En 1765, M. Eidous fit imprimer des proverbes chinois, à la fin de l'ouvrage qu'il publia sous le titre de *Han kio Choaan, ou Histoire chinoise*, traduite du chinois. Ces proverbes sont comparés avec les proverbes des autres peuples, mais plus souvent avec les proverbes des Italiens, des Espagnols et des Anglais, qu'avec les proverbes des Français.

Dans l'an v de la république (1797), M. Dugour, libraire à Paris, forma de ces proverbes un volume *in*-18 de 130 pages. Cet ouvrage est devenu rare; nous en devons la communication au savant et obligeant M. Beuchot.

Il y a environ trente ans que l'on trouvait à Paris, chez les marchands de nouveautés, *le Bouquet proverbial, ou Réunion complète de tous les Proverbes français, mis en chanson par L. A. Boutroux de Montargis;* Paris, sans date, *in*-8° de 9 pages.

Cette chanson contient cinquante couplets; en voici deux. Air : *Or, écoutez, petits et grands,* ou *Un ancien proverbe nous dit,* ou *Mon père était bon savetier :*

C'est en forgeant, dit saint Simon,
Que l'on devient bon forgeron.
L'oisiveté, dit saint Sulpice,
Est l'origine de tout vice.
Il vaut bien mieux, n'en doutez pas,
User des souliers que des draps.

On a souvent, dit saint Éloi,
Besoin d'un plus petit que soi.
Comme nous dit sainte Monique,
C'est le ton qui fait la musique.

Il est toujours mal entendu
De péter plus haut que le Q.

Saint Simon, saint Sulpice, saint Éloi et sainte Monique sont ici pour la rime. M. Boutroux a usé de la même licence dans presque tous les couplets, et beaucoup de proverbes ont ainsi une accolade bizarre.

En 1789, M. Tuet, chanoine de l'église cathédrale, et professeur de rhétorique à Sens, fit imprimer dans cette ville un volume *in*-8° de 544 pages, intitulé : *Matinées sénonoises, ou Proverbes français suivis de leur origine, de leur rapport avec ceux des langues anciennes et modernes*, etc.

Le même ouvrage reparut sous le titre de *Proverbes français*, à Paris, en l'an III de la république, sans autre changement qu'un nouveau frontispice.

Nous n'avions rien eu encore d'aussi satisfaisant sur les proverbes.

En l'an IX (1801), M. Dh....., qui dirigeait à Paris un journal intitulé : *Correspondance des villes et des campagnes*, publia, à Paris, un *Recueil de Proverbes français, latins, espagnols, italiens, allemands, hollandais, juifs, américains, russes, turcs*, etc., *à l'usage des écoles publiques et des maisons d'éducation*, *in*-8° de 72 pages.

L'auteur invitait les étrangers à concourir à son travail, et espérait former une concordance des proverbes des différens peuples. Son projet n'a pas eu de suite. Au reste, il citait les proverbes sans donner une seule ligne d'explication; et l'on ne trouvait des proverbes étrangers que de loin en loin.

En 1803 parut, à Paris, une *Histoire des Proverbes, rédigée par le traducteur de la Galerie anglaise* (Théodore-Pierre Bertin); *in*-12 de 247 pages. C'est un abrégé incomplet de l'ouvrage de M. l'abbé Tuet.

En 1811 fut publié, à Paris, par l'Huillier, libraire, rue des Mathurins-Saint-Jacques, un volume *in*-12 de 133 pages, intitulé : *Proverbes et expressions proverbiales des meilleurs auteurs latins, avec une traduction et les proverbes français correspondans, en regard du texte; par M. Francis Levasseur.*

C'est un essai. L'auteur dit qu'il aurait rendu ce volume plus considérable, s'il eût été sûr que MM. les professeurs de l'université l'eussent jugé utile à l'instruction.

Nous croyons qu'il faut rapporter à peu près à la même date, le *Proverbiana, ou Recueil des Proverbes les plus usités et les plus saillans, avec leur signification précise*, petit *in*-18, Lille, l'an qui refuse muse.

Enfin, au commencement de mars 1823, M. Noël, éditeur de gravures, rue Saint-Jacques, n° 16, à Paris, a mis au jour les douze premiers numéros d'une suite de planches qui doit être portée à cent vingt, et qui a pour titre : *Proverbes et Bons Mots mis en action, d'après les mœurs populaires; composés et lithographiés par MM. Pigal, Pajou et Joseph Arago, avec un texte explicatif, rédigé par Joseph Arago.*

Ce texte, placé en regard de chaque planche, se

compose d'une douzaine de lignes : le format est petit *in-folio*.

Voici l'explication de la planche qui représente un commissionnaire déjeunant à la porte d'un marchand de vin, et un ramoneur affamé :

« *Celui qui s'attend à l'écuelle d'autrui, a sou-*
« *vent mal dîné.*

« Quelques personnes prétendent que ce proverbe
« a pris naissance à Toulouse ; d'autres assurent que
« c'est à Bordeaux. — Avez-vous dîné ? vous dit sou-
« vent un Gascon qui rentre chez lui. — Oui, je sors
« de table. — Ah ! tant pis ; car je vous aurais re-
« tenu..... — Le plaisir d'être avec vous me donnera
« encore de l'appétit ; entrons. — Oui, je vous au-
« rais retenu pour me conduire jusqu'à la porte du
« sous-préfet, chez lequel je suis invité. — Je n'ai pas
« faim, adieu..... — Il est bien heureux de ne pas
« avoir faim.

« Si j'avais conseillé le dessinateur, j'aurais fait
« mettre des habits et des broderies au lieu de vestes
« et de haillons ; le proverbe aurait été mieux jus-
« tifié. »

M. l'abbé Tuet, dans le *Postscriptum* de ses *Matinées sénonoises*, disait : « Les proverbes qui restent dans mon portefeuille me paraissent aussi intéressans que ceux qui en sortent aujourd'hui. Les matières ont été distribuées de manière que le lecteur, s'il désire la suite de cet ouvrage, ne puisse dire qu'on lui a fait *manger son pain blanc le premier :* mais avant de risquer une nouvelle fournée (qu'on

me pardonne la bassesse de l'allégorie), il est bon que je sache ce que deviendra celle-ci. »

M. l'abbé Tuet est mort à Sens, le 25 décembre 1797, âgé de cinquante-sept ans.

Il avait admis dans ses *Matinées sénonoises* plusieurs expressions proverbiales; nous l'imiterons. Le nombre des proverbes qui forment une phrase complète, est trop borné pour que l'on puisse en composer un corps d'ouvrage.

AVIS RELATIF A LA MANIÈRE DONT NOUS AVONS ÉNONCÉ LES PROVERBES.

Souvent le dernier mot d'un proverbe sert de réclame, parce qu'il nous a paru plus propre que le premier à faire renaître l'idée que le proverbe exprime dans l'esprit de ceux qui n'en ont qu'un souvenir confus. Ce dernier mot est presque toujours inhérent au proverbe, tandis que le premier peut subir des changemens de rédaction. Un exemple rendra cette différence sensible : *Je le mènerai par un chemin où il n'y aura point de pierres. Mener par un chemin où il n'y a point de pierres.*

Lorsque ni le premier ni le dernier mot d'un proverbe ne nous ont paru en devoir retracer l'idée, nous avons fait précéder le proverbe de son sujet.

DICTIONNAIRE

DES

PROVERBES FRANÇAIS.

A.

A. (*Il n'a pas fait une panse d'*)

Il n'a rien fait du tout.

Cette expression proverbiale est fondée sur ce que l'*a* est la première lettre de l'alphabet, et sur la manière de commencer à former cette lettre.

A. (*Marqué à l'*)

Proverbe tiré des monnaies de France. *A* est la marque de l'hôtel des monnaies de Paris; et comme cet hôtel est le plus considérable de toute la France, une sorte de supériorité s'est trouvée comme inhérente à la lettre A, et l'on a dit d'un homme remarquable par ses lumières, son courage, ou sa grande probité, qu'il était marqué à l'A.

On a anciennement battu monnaie dans toutes les villes que nous allons citer; et voici leurs marques : *Paris*, A; *Rouen*, B; *Caen*, C; *Lyon*, D; *Tours*, E; *Angers*, F; *Poitiers*, G; *La Rochelle*, H; *Limoges*, I; *Bordeaux*, K; *Bayonne*, L; *Toulouse*, M; *Montpellier*, N; *Riom*, O; *Dijon*, P; *Perpignan*, Q; *Orléans*, R; *Reims*, S; *Nantes*, T; *Troyes*, V; *Amiens*, X; *Bourges*, Y; *Grenoble*, Z; *Metz*, AA;

Strasbourg, BB; *Besançon*, CC; *Lille*, W; *Aix*, &; *Rennes*, 9; *Pau*, U, ou l'empreinte d'une vache.

A l'époque de la révolution de 1789, les villes où se trouvaient des hôtels des monnaies, étaient, *Paris*, *Rouen*, *Caen*, *Tours*, *Angers*, *Poitiers*, *La Rochelle*, *Limoges*, *Bordeaux*, *Dijon*, *Orléans*, *Reims*, *Nantes*, *Troyes*, *Amiens*, *Bourges*, *Rennes*, *Metz*, *Strasbourg*, *Besançon*, *Lille*. Leur juridiction était subordonnée à celle de la *Cour des monnaies*. Chaque hôtel était composé pour la régie de deux juges-gardes, d'un directeur, d'un contrôleur, d'un graveur et d'un nombre plus ou moins grand d'ajusteurs et de monnoyeurs. *Metz*, *Dôle* et *Pau* avaient une chambre des monnaies.

Le nombre des ateliers monétaires a été bien réduit. Cependant *Marseille*, où il ne s'en trouvait point en 1789, en a un. Voici la liste de ces ateliers, par ordre, avec leurs marques : *Paris*, A; *Bayonne*, L; *Bordeaux*, K; *La Rochelle*, H; *Lille*, W; *Limoges*, I; *Lyon*, D; *Marseille*, AM entrelacés comme le chiffre de la Vierge Marie, l'Ave Maria; *Nantes*, T; *Perpignan*, Q; *Rouen*, B; *Strasbourg*, BB; *Toulouse*, M.

La monnaie de France est aujourd'hui, sans contredit, la mieux frappée de l'Europe, à plus forte raison des autres parties du monde.

En l'an VIII de la république française (1800), il fut frappé à Paris une médaille de bronze, qui fait époque; elle prouve qu'alors on *essayait* de perfectionner les monnaies; nous en devons la communication à M. Huguier de Saint-Amand, ex-commissaire des guerres. D'un côté est la tête de Lavoisier, avec cette légende à l'entour : *Ant. Laur. Lavoisier*. De l'autre côté : *l'an* 8. *Ph. Gengembre essayait de perfectionner les monnaies.*

ABBÉ. (*Attendre comme les moines attendent l'*)

C'est-à-dire, en commençant à dîner.

L'heure du repas est si réglée dans les couvens, que, quand l'heure est sonnée, on se met à table sans attendre personne, pas même le supérieur.

Le P. Jean-Marie de Vernon, pénitent du couvent de Nazareth, à Paris, qui fit en 1665 un Commentaire édifiant sur les Proverbes, donne cette explication : « En attendant l'abbé, les moines ne laissent pas de chanter au chœur. »

Le moine répond comme l'abbé chante.

On suit les ordres de son chef.

Ab ovo.

Expression proverbiale, qui est le commencement du passage d'Horace : *Ordiri ab ovo*, commencer par l'œuf:

C'est-à-dire, remonter à l'origine d'une chose; par allusion à ce poète qui, pour chanter la guerre de Troye, commença par l'histoire de l'œuf, d'où sortit Léda, première cause de cette guerre.

Absence.

Les absens ont tort.

Les anciens disaient d'un homme absent : *hæres non erit*, il n'héritera point.

On oublie les absens, ou si l'on s'en occupe, ils sont dans l'impossibilité de faire valoir leurs droits.

Notre proverbe peut aussi s'appliquer aux amans. Vif et impétueux, l'amour a besoin de jouissances; le jeûne fait sur lui l'effet d'un poison lent. Après vingt ans d'absence, un amant cherche-t-il son amante? elle avait vingt ans lors qu'il est parti.... Vingt et trente....

Oh! comme elle doit être vieillie! aussi, il y a longtemps qu'il n'y pense plus.

ACAGNARDER, (*s'*) devenir paresseux.

« En ma grande jeunesse, dit Estienne Pasquier, *Recherches de la France*, ces fainéans (cagnards) avoient accoutumé au temps d'esté de se venir loger soubz les ponts de Paris, garçons et garces pesle mesle : et Dieu sçai quel menasge ils faisoient ensemble. Tant y a qu'il me souvient qu'autrefois par cry publicq' émané du prevost de Paris, il leur fut deffendu sur peine du fouët de plus y hanter; et comme quelques uns y furent desobeyssans, j'en vey fouëter pour un coup plus d'une douzaine soubz les mesmes ponts, depuis lequel temps ils en oublierent le chemin. Ce lieu estoit appellé *caignard*, et ceux qui le fréquentoient, *caignardiers*, parce que tout ainsi que les canards, ils voüoient leur demeure à l'eauë. »

L'opinion de Le Duchat (*Ducatiana*) nous paraît plus vraisemblable; il fait dériver *cagnard* de *canis;* et par cagnard il entend toute espèce d'abri où les gueux aiment à se coucher, comme des chiens.

ACCORDS. (*Être de tous bons*)

Métaphore empruntée de la musique, où ce qu'on appelle la *quinte* est de tous accords.

Étienne Tabourot, procureur du roi au bailliage de Dijon, mort en 1590, avait pris le surnom de *Seigneur des Accords;* sa devise était un tambour avec ces mots : *à tous accords.*

On trouve dans ses *Bigarrures*, ouvrage plusieurs fois réimprimé, entre autres en 1662, in-12, des règles sur les différentes manières de plaisanter, notamment sur les calembourgs.

Étienne Tabourot était du nombre de ces pseudonymes qui, en voulant amuser le public de ce qui les divertit eux-mêmes, n'osent avouer des productions frivoles.

Jean Tabourot, son oncle, official de Langres, avait mis le nom de *Toinot arbeau*, qui est l'anagramme de Tabourot, à la tête de l'*Orchæsographie* (Traité de la danse) imprimée en 1529.

ACCOUCHÉE. (*Caquets de l'*)

On appelle ainsi les interminables conversations des femmes qui visitent une accouchée. Chacune raconte ce qu'elle a eu, ce qu'elle a fait en pareille occasion, etc.

Nous croyons que c'est dans l'ouvrage de Christine de Pisan, intitulé *la Cité des Dames*, que l'on trouve le plus ancien monument des visites bruyantes faites aux femmes en couche, visites qui dès ce temps-là (quatorzième siècle) étaient appelées *caquets de l'accouchée*.

Christine visita la femme d'un marchand. La chambre de l'accouchée, ornée d'une tapisserie précieuse en or de Cypre, attirait l'admiration; on y voyait des cartouches où étaient brodés les chiffres et les devises de la dame. Les draps du lit, en toile fine de Reims, avaient coûté plus de trois cents livres; le couvre-pied, invention nouvelle, était une étoffe de soie et argent; le tapis sur lequel on marchait était *pareil à or*. La femme du marchand brillait dans son lit avec la plus élégante robe de soie cramoisie, appuyée *sur gentils oreillers à gros boutons de perles orientales*.

Dans un autre ouvrage fort ancien, intitulé *le Miroir des vanités et pompes du monde*, voici ce qu'on lit sur le *caquet de l'accouchée* : « Il y a là caquetoire parée tout plein de fins carreaux pour asseoir les femmes qui surviennent, et auprès du lit une chaise ou faudeteul,

garni et couvert de fleurs. L'accouchée est dans son lit, plus parée que une épousée, coiffée à la coquarte, tant que diriez que c'est la tête d'une marote ou d'une idole. Au regard des brasseroles, elles sont de satin cramoisi, ou satin paille, satin blanc, velours, toile d'or ou toile d'argent, ou autre sorte que savent bien prendre ou choisir. Elles ont carquans autour du col, bracelets d'or, et sont plus phalerées que idoles ne roines de cartes. Leur lit est couvert de fins draps de lin de Hollande, ou toile cotonine tant déliée que c'est rage, et plus uni et poli que marbre. Il leur semble que seroit une grande faute, si un pli passoit l'autre. Au regard du chalit, il est de marqueterie ou de bois taillé à l'antique et à devises. »

ACCROCHE. (*Belle fille et méchante robe trouvent toujours qui les*)

Misérable équivoque, qui roule sur deux différens sens du verbe *accrocher*. Une belle fille ne manque pas d'amans, et une méchante robe s'accroche à tous les clous.

ACQUIS. (*Un troisième héritier ne jouit pas des biens mal*)

Ce proverbe est la traduction de ce vers latin :

De malè quæsitis non gaudet tertius hæres.

Au contraire :

Qui bien acquiert, possède longuement.

Un homme probe inculque à ses enfans des idées d'ordre et de droiture, que ceux-ci transmettent, et qui empêchent que le patrimoine ne soit dilapidé.

ADRESSE. (*Bureau d'*)

On donne, par plaisanterie, ce nom à une personne

qui s'informe de tout ce qui se passe dans une ville, et va le débiter ensuite de côté et d'autre.

Affaire.

Traiter les affaires en commençant par Argus et finissant par Briarée.

C'est-à-dire, avec vigilance et énergie. Proverbe des anciens. Argus avait cent yeux, Briarée cent bras.

C'est une affaire bâclée.

C'est une affaire terminée.

Bâcler signifie fermer une porte avec un bâton au lieu de verrou, comme font les gens de la campagne ; du latin *baculus*, bâton.

Dieu vous garde d'un homme qui n'a qu'une affaire.

Parce que, ordinairement, il en est si occupé, qu'il en fatigue tout le monde.

A demain les affaires.

Archias, tyran de Thèbes, était en partie de plaisir. Un messager se présente, qui lui dit : *Vous êtes instamment prié de lire tout de suite cette lettre.* Archias, sans ouvrir la missive, la pose en riant dans un coin, et dit : *A demain les affaires ;* mais il n'était pas encore jour que la ville fut prise, et lui-même égorgé. Bientôt la phrase, *à demain les affaires*, passa de bouche en bouche avec le récit. Telle fut la naissance du proverbe.

Jean Bachot, qui écrivait au commencement du dix-septième siècle, a dit :

> C'est un mot à blasmer, *à demain les affaires :*
> On sait qu'il a cousté bien cher à son auteur.
> Un moment négligé nous cause long malheur ;
> Qui le ménage bien, se tire de misères.

(Voyez l'*Heure du Berger.*)

Les gens qui ont l'habitude de temporiser, meurent sans avoir rien fait d'utile; et c'est chez eux paresse bien plus que prudence.

AFFAMÉ. (*Pou*)

Ainsi s'appelle un gueux à qui l'on a donné un emploi lucratif, où il cherche à s'enrichir promptement.

AGE.

Chaque âge a ses humeurs, ses goûts et ses plaisirs.
(REGNIER, *Sat.* 6.)

Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.
(BOILEAU, *Art poét.*)

Estienne Pasquier, mort en 1610, avait eu la même idée, lorsqu'il donna aux cinq parties de son recueil de poésies, les titres de *Loyauté, Liberté, Ambition, Vieillesse amoureuse* et *Vieillesse rechignée.* « J'ai, disait-il, composé la première partie de ces poésies, lorsque j'étais encore dans ma première jeunesse, temps heureux de la vérité, de la franchise, du loyal amour : on aime alors de bonne foi, et l'on croit être aimé de même. Dans l'âge suivant, qui est celui où j'ai composé la seconde partie de mes poésies, le cœur est plus libre et moins franc : on s'aperçoit qu'on peut être trompé, et on devient quelquefois trompeur. L'âge de l'ambition est le troisième; elle devient la passion dominante, lorsqu'on ne peut plus voguer à pleines voiles sur la mer d'amour. La quatrième partie est intitulée *Vieillesse amoureuse*, parce qu'il arrive souvent qu'on revient sur ses anciennes brisées d'amour, dans un âge où on n'y doit être nullement disposé. Enfin, lorsque l'on est tout-à-fait vieux, renonçant à tous désirs am-

bitieux et galans, le vieillard ne connaît plus d'autre passion que l'humeur, qui le porte à blâmer tout ce qui se passe, et à critiquer les défauts des autres, en se plaignant de ses propres infirmités. »

AGIOS.

Mot grec, que le peuple a fait passer dans notre langue, et qui tire son origine de trois versets de l'office du vendredi-saint, lors de l'adoration de la croix. Ces trois versets commencent par *agios* (saint); et chacun d'eux se répète trois fois.

Sans entendre le mot dans le sens qu'il a en grec, le peuple s'en sert pour marquer la surprise. *Voilà bien des agios! — Les agios d'une mariée.*

. . . . . Entre les dents barbotte
Tout à part luy, d'agios une botte,

a dit Marot dans son Épître pour un gentilhomme de la cour, écrivant aux dames de Châteaudun.

AGNÈS.

Pour innocente, comme tenant de l'agneau.

AIDER.

Aide-toi, le ciel t'aidera.

Le charretier de la fable de La Fontaine (18me du 6me Liv.) a donné lieu à ce proverbe. Pique tes bœufs, indolent; prête l'épaule, pousse la roue, aide-toi, le ciel t'aidera.

AIGUILLE. (*Disputer sur la pointe d'une*)

C'est contester pour une bagatelle.

Les Grecs disaient: *Disputer sur l'ombre d'un âne.* Ce proverbe était fondé sur une historiette que Démosthènes conta, dit-on, aux Athéniens, pour les rendre plus attentifs à ce qu'il leur disait. Un jeune homme

avait loué un âne pour aller d'Athènes à Mégare. C'était dans l'été; vers midi le soleil était brûlant, et il ne se trouvait pas un buisson où l'on pût se mettre à l'abri. Que fait notre voyageur? il descend de sa monture, s'assied près d'elle, et se rafraîchit à son ombre. L'ânier qui était du voyage prétend que cette place lui appartient, et le prouve, en disant qu'il avait bien loué l'âne, mais non pas son ombre. La dispute s'échauffe; des paroles on en vient aux coups; et ces deux moyens de persuasion n'ayant rien décidé, l'affaire fut portée en justice.

AIGUILLE. (*De fil en*)

De propos en propos.

A mesure que les mœurs deviennent plus raffinées, on abandonne les proverbes, on craint de paraître n'avoir pas assez de rapports avec la bonne société. Vous n'entendrez point une couturière dire : *De fil en aiguille*, et un commis marchand : *Je sais ce qu'en vaut l'aune.*

AIGUILLETTE. (*Courir l'*)

Se disait autrefois des femmes de mauvaise vie.

Estienne Pasquier (*Recherches de la France*, Liv. VII, chap. 33) fait mention d'une ordonnance de Saint-Louis, qui enjoignait aux femmes débauchées de porter une aiguillette sur l'épaule. « On voulut, dit-il, que telles bonnes dames eussent quelque signal sur elles pour les distinguer et recognoistre d'avec le reste des preudefemmes, qui fut de *porter une esguillette sur l'espaule :* coutume que j'ay veu encore se pratiquer dedans Tholoze par celles qui avoient confiné leurs vies au Chastel-Verd, qui est le bordeau de la ville, qui me fait penser qu'anciennement en la France, lorsque les choses

furent mieux réglées, cette mesme ordonnance s'observa : dont depuis est dérivé entre nous ce proverbe, par lequel nous disons qu'une femme *court l'esguillette*, lorsqu'elle prostitue son corps à l'abandon de chacun. »

Ce proverbe peut aussi venir du prix de la course, établi de temps immémorial, à Beaucaire, dans le ci-devant Languedoc. Les filles publiques qui voulaient venir à la foire de la Magdeleine, couraient en public la veille de cette foire célèbre, et celle qui la première avait atteint le but marqué, recevait pour prix un paquet d'aiguillettes. (1)

L'aiguillette qui fermait l'ouverture du haut de chausses des hommes, offre une explication plus simple encore. Les femmes dont il s'agit mettaient de l'empressement à dénouer l'aiguillette.

AIGUILLETTE. (*Nouer l'*)

Cette manière de caractériser les maléfices des prétendus sorciers sur un jeune marié qui se trouve dans un état d'impuissance, vient de ce que dans le seizième siècle, qui était celui des exorcismes, l'espèce d'étui que l'on nommait *braguette*, se serrait avec un cordon terminé par une *aiguillette*.

Dans nos campagnes il y a encore de prétendus

---

(1) L'origine des aiguillettes que porte, soit sur l'épaule droite, soit sur l'épaule gauche, l'élite de la cavalerie et de la gendarmerie françaises, est trop curieuse pour que nous ne saisissions pas l'occasion de la donner. Cette origine est espagnole. Le duc d'Albe, pour se venger de l'abandon d'un corps considérable de Belges, ordonna que les délits qui se commettraient fussent punis de la corde, sans distinction de rang. Ces braves firent dire au duc que, pour faciliter l'exécution de cette mesure, ils porteraient sur le col une corde et un clou. Cette troupe s'étant distinguée, la corde et le clou devinrent des marques d'honneur, et furent transformés en aiguillettes.

noueurs d'aiguillette. Un jeune marié se trouve-t-il dans un état de débilité qui contrarie les plus chers désirs de sa jeune épouse : c'est un sort, à n'en pas douter.

Voici ce que dit M. Fremont (du Calvados), dans une brochure intitulée *Note sur l'orobanche de Dioscoride* (in-8° de 32 pages, *Paris*, Capelle et Renand, 1809) : « Assis sur le bord de la Tardouère, au milieu d'un buisson touffu, je confrontais diverses plantes que j'avais cueillies, avec les savantes descriptions qu'en a données M. de Jussieu, lorsque mon travail fut interrompu par la soudaine apparition d'une jeune et charmante personne d'environ vingt ans, qui paraissait profondément affligée. Elle passa sans m'apercevoir, et fut à quelques pas de là s'adresser à un vieillard dont la figure hâve, la longue barbe et les vêtemens déguenillés annonçaient un devin. Après une humble révérence elle lui conta piteusement ce qui la tenait en émoi, et lui promit une brebis noire et dix francs s'il parvenait à désensorceler son mari. Le vieillard, ayant préalablement fait quelques grimaces et beaucoup de difficultés, accepta le marché avec un écu d'à-compte : il ramassa quelques pieds d'orobanche, et, tourné vers l'occident, grommela dessus quelques paroles barbares; il les remit dans les belles mains de la jeune femme, lui dit de les hacher dans une salade, et de la présenter à son époux. Cette aventure, qui se rapportait si bien aux propriétés de la plante que je venais d'examiner, piqua ma curiosité; je voulus en connaître la suite, et pour cet effet, je me rendis le lendemain de bonne heure au même endroit. Je vis d'abord conduire la brebis noire à la cabane du sorcier; je fréquentai les mêmes lieux pendant quelques jours, affectant de cueillir de

l'orobanche; enfin je fus remarqué, j'entrai sans peine en conversation, et j'appris ce que je voulais savoir. Le mari mangea la salade sans se douter de rien, et la jeune épouse n'eut à regretter ni ses dix francs ni la brebis noire. »

AIGUILLETTE. (*Je n'en donnerais pas un fer d'*)

Se dit d'une chose dont on fait peu de cas. Les aiguillettes ayant cessé d'être en usage, on a dit dans le même sens : *Je n'en donnerais pas une épingle.*

AIGUILLETTES. (*Il ne fait pas bon servir un maître qui serre ses vieilles*)

C'est-à-dire, qui est trop économe.

AILE.

Une fille qui est toujours sous l'aile de sa mère, c'est-à-dire, auprès de sa mère; par allusion aux petits des oiseaux.

Le peuple dit : *Cette fille est toujours attachée au cotillon de sa mère.*

Mercier, tout membre de l'Institut qu'il était, se servit de cette expression dans son *Dictionnaire néologique.* (Paris, 1801.) « Qu'y a-t-il de plus ridicule, disait-il, que deux grandes *viripotenses* (filles nubiles), attachées au cotillon de leur mère, dont elles semblent être les satellites.... Les Juifs marient leurs filles dès qu'ils ont reconnu qu'elles sont nubiles. »

Mercier n'avait en vue que la gêne morale : parlons de la contrainte physique. Vers le milieu du dix-huitième siècle, un corset bien roide faisait partie du costume de toutes les jeunes personnes : pour empêcher qu'elles portassent la tête trop en avant, on employait un collier de fer, recouvert de velours noir : l'appendice de ce collier appuyait sur le corset, et forçait à porter la tête

en arrière. « C'était, dit M. J. J., juge (*Changemens survenus dans les mœurs des habitans de Limoges, depuis une cinquantaine d'années; in*-8°, Paris, 1817), un spectacle singulier de voir autour d'une mère de famille quatre ou cinq grandes demoiselles, droites comme des piquets, obligées de lever les bras pour pouvoir tricoter, et ne répondant que par monosyllabes; il faut avouer qu'une pareille contrainte était bien faite pour inspirer l'envie d'en voir la fin : aussi l'espérance de quitter le corset et son collier était pour une fille qui se mariait, une des douceurs qu'elle se promettait dans son changement d'état. »

AILE. (*Tirer pied ou*)

C'est-à-dire, tirer quelque chose d'une personne qui nous doit. Métaphore du tir à l'oie.

AILE. (*En avoir dans l'*)

Ce n'est point, comme on pourrait le croire, se trouver dans un état pareil à celui d'un oiseau qui, blessé à l'aile, ne peut reprendre son vol, mais être âgé de cinquante ans : la lettre L, employée comme chiffre, exprime le nombre cinquante.

Ce proverbe, comme on le voit, est un calembourg.

AINS. (1)

Qui ains naist
Ains paist.

Proverbe sur les droits de primogéniture.

ALGARADE. (*Faire une*)

C'est faire une insulte bruyante et inattendue. Cette façon de parler vient des invasions subites qu'ont cou-

(1) *Ains* vient de *antè*, avant. Le mot aisné a la même source, *antè natus*.

tume de faire les corsaires d'*Alger* sur les côtes de la Méditerranée.

ALIBORUM, ou ALIBORON. (*Maître*)

Se dit d'un homme qui se croit propre à tout.

Nous avions d'abord cru que ce sobriquet avait été donné à un avocat peu familier avec la langue latine, et qui, ne voulant pas admettre les *alibi* allégués par la partie adverse, avait dit : *Nulla habenda est ratio istorum aliborum.*

Mais, dans la comédie de *la Passion de Jésus-Christ à personnages* (*in-4°*, gothique), nous venons de trouver, parmi d'autres termes injurieux :

Sire roi, maistre Aliborum.

La Fontaine a appliqué ce mot à un âne :

> Arrive un troisième larron
> Qui saisit maître Aliboron.

Sans doute que La Fontaine avait lu, dans le poète Sarazin (Testament de Goulu) :

> Ma sotane est pour maistre Aliboron,
> Car la sotane à sot âne appartient.

ALLEMAGNE.

On trouve dans Brantome une suite de rodomontades qui ne devaient pas contribuer à faire aimer les Espagnols. A la même époque, on voyait aussi en France les Allemands de mauvais œil, et pour les injurier, on disait que *la poudre à canon et l'hérésie étaient sorties de l'Allemagne.*

ALLEMAND. (*N'entendre que le haut*)

Ce proverbe se trouve dans Rabelais.

Le langage des habitans de la Haute-Allemagne est très-différent de celui des habitans des Pays-Bas : plus pur, il doit être plus facile à comprendre.

ALLEMAND. (*Querelle d'*)

C'est une querelle faite sur un mince sujet. Les Allemands étaient autrefois toujours prêts à entrer en France.

Ronsard appelle les Allemands, *la gent pronte au tabourin* (disposée à faire du bruit).

Le peigne de l'Allemand, les quatre doigts et le pouce.

Comme on a dit autrefois *Allemaigne*, pour Allemagne, Le Duchat expliquant un passage de Rabelais où se trouve ce proverbe, fait observer que l'auteur peut avoir eu en vue Jacques *Almain*, ancien docteur de Paris; et que, plus vraisemblablement, c'est une inversion de deux lettres : *Almain* pour *la main.*

Au reste, portant les cheveux plats à une époque où les Français prenaient soin de crêper leur chevelure, les Allemands ont pu être critiqués par les Français.

ALLER.

Aller de cul et de tête comme une corneille qui abat des noix.

Se porter à quelque chose avec chaleur, y mettre plus de force que d'adresse.

Aller où le roi va à pied.

Le proverbe italien est plus solennel : *Aller où ni le pape ni l'empereur ne peuvent envoyer d'ambassadeur.*

Tout y va, la paille et le blé.

Se dit d'un prodigue, d'un homme qui fait grande dépense, qui n'épargne rien.

ALMANACH.

Je ne prendrai pas de vos almanachs.

Proverbe qui veut dire : Je ne suivrai pas vos conseils; vos prédictions ne sont pas sûres.

Un almanach, jadis, était encore plus souvent consulté que maintenant; il y avait un almanach dans tous les livres d'*heures*. Cet almanach contenait, outre les jours du mois, la figure du corps humain, entouré de planètes et d'étoiles, d'où partaient des rayons qui frappaient sur les parties gouvernées par ces planètes, suivant les principes de l'astrologie.

Différens écriteaux indiquaient les différens tempéramens et la conduite que devaient tenir, pour leur santé, les colériques, les sanguins, les flegmatiques et les mélancoliques; tous devaient se faire saigner par précaution, au moins deux fois l'an, mais chacun dans des mois différens. Les quatre tempéramens étaient relatifs aux quatre élémens : le colérique, ardent comme le feu; le sanguin, vif comme l'air; le flegmatique, tranquille comme l'eau, et le mélancolique, pesant comme la terre. Le soleil influait sur les opérations de l'estomac; la lune, sur la tête; Saturne, sur le poumon; Mars, sur le foie; Jupiter, sur la rate; Mercure et Vénus, sur les reins et les autres parties du corps qui en sont voisines.

Alonger.

Alonger le parchemin.

Mettre du sien dans un récit, l'amplifier.

Un conte de Pierre Grosnet (*Mots et Sentences dorées de maistre de sagesse Cathon, par Pierre Grosnet.* 1553) va expliquer ce proverbe :

Notez, en l'ecclise de Dieu
Femmes ensemble caquetoyent.
Le diable y estoit en ung lieu,
Escripvant ce qu'elles disoyent.
Son rollet plein de poinct en poinct,
Tire aux dents pour le faire croistre :

Sa prinse eschappe et ne tient poinct;
Au pilier s'est heurté la teste.

ALOUETTE.

Si le ciel tombait, il y aurait bien des alouettes prises; c'est le proverbe latin :

Si cœlum caderet, multæ caperentur alaudæ.

On l'applique aux personnes qui font des suppositions absurdes, ou qui ont des craintes ridicules.

La réponse des Gaulois à Alexandre, prouve que les anciens croyaient à la fin du monde par la chute du ciel.

AMANDE. (*Il faut casser le noyau pour en avoir l'*)

C'est-à-dire, prendre de la peine avant de retirer du profit de quelque chose. Les Latins disaient : *Qui nucleum esse vult, frangit nucem* (Plaute); qui veut manger la noix doit en casser la coque.

AMANDIER. (*Plutôt mûrier qu'*)

Comparaison employée pour exprimer la prudence. De tous les arbres fruitiers, l'amandier est le plus exposé à la gelée, parce qu'il fleurit le premier. Le mûrier en est rarement atteint, parce qu'il fleurit très tard.

AMENDE. (*Les battus payent l'*)

Vers le huitième siècle, plus le crime était grand, plus on faisait jurer de personnes avec l'accusé. C'est ce que l'on appelait *jurare tertiâ manu, septimâ, duodecimâ; jurer par trois, sept ou douze mains,* selon le nombre de ceux qui juraient avec l'accusé, et qui devaient être de sa condition : un noble faisait jurer des nobles, un prêtre faisait jurer des prêtres, une femme faisait jurer des femmes. L'accusé prononçait seul la formule de son serment; et ceux qui juraient avec lui disaient seulement : *Je jure que je crois qu'il dit vrai.*

Quand les uns attestaient un fait que les autres niaient, on choisissait un champion de chaque côté pour se battre avec le bouclier ou le bâton : le vaincu, réputé parjure, avait la main coupée ; les autres témoins de son parti payaient l'amende pour « racheter leur main ; » de là est venu le proverbe : *Les battus payent l'amende.*

AMI. (*Au besoin connaît-on l'*)

Le poète Ennius avait dit : *Amicus certus in re incertâ cernitur;* et Plaute : *Is amicus est qui in re dubiâ juvat.*

Du Preudome qui avoit demi ami, est le titre d'un conte du douzième siècle. Le fils de ce preudome (homme expérimenté) se vantait d'avoir cent amis. Je ne suis pas si heureux, dit le père ; à mon âge, je n'en ai encore que la moitié d'un ; je vais t'indiquer un moyen d'éprouver tes amis. Tous refusèrent le service que le jeune homme leur demanda ; ce fut le demi-ami du père qui le tira d'embarras.

Un bon ami vaut mieux que cent parens.

« C'est, à la verité, dit Montaigne, un beau nom et plein de dilection que le nom de frere ; mais ce meslange de biens, ces partages, et que la richesse de l'un soit la pauvreté de l'autre, cela destrampe merveilleusement et relasche cette soudure fraternelle. »

C'est trop d'un ennemi
Et pas assez de cent amis.

Mille amis, c'est peu ;
Un ennemi, c'est beaucoup.

(Proverbe turc *.) (1)

---

(1) M. le chevalier Amédée Jaubert, maître des requêtes au conseil-d'état, et savant orientaliste, auteur du *Voyage en Arménie et en Perse*,

« Songez sérieusement, disait Franklin, à vous faire « des amis; il n'est point de trésor plus précieux. Mais « ne vous y trompez pas; les complices d'un bandit, « les compagnons d'un debauché, les associés d'un « joueur, les parasites d'un millionnaire, les courtisans « d'un despote ne sont pas des amis; la véritable amitié « ne peut avoir lieu qu'entre les gens de bien. »

(*Calendrier de Philadelphie, année* 1779.)

Le sort fait les parens, le choix fait les amis.

Ami de Socrate, ami de Platon; mais encore plus ami de la vérité.

(Proverbe d'école.)

Les bons comptes font les bons amis;

dit-on, quand l'on veut s'excuser d'avoir revu un compte, ou un mémoire qu'une autre personne nous a présenté.

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami;
Mieux vaudrait un sage ennemi.

Ces deux vers, qui forment la moralité d'une fable de La Fontaine, *l'Ours et l'Amateur des jardins* (10me du 8me Liv.), étaient souvent cités par Napoléon.

L'ours ne pouvant écarter une mouche du visage de l'homme, son ami, lança un pavé, qui écrasa la mouche et tua l'homme.

Il est bon d'avoir des amis partout.

Ce proverbe est le fondement de l'épigramme suivante :

Une dévote un jour, dans une église,
Offrit un cierge au bienheureux Michel,

Paris, 1822, a publié en 1823, à Paris, chez MM. Treuttel et Würtz, des *Élémens de Grammaire turke*, à la suite desquels se trouvent, comme exemples, 357 proverbes. Celui que nous venons de citer en est un. Nous avons puisé à la même source les proverbes turcs désignés par une *.

Et l'autre au diable. « Oh, oh, quelle méprise!
« Mais c'est le diable. Y pensez-vous? ô ciel!
« — Laissez, dit-elle, il ne m'importe guères,
« Il faut toujours penser à l'avenir.
« On ne sait pas ce qu'on peut devenir,
« Et les amis sont partout nécessaires. »

Il ne faut pas prendre ici le mot *amis* dans le sens littéral. L'obligation de partager la peine et le plaisir de nos amis nous réduirait, si nous en avions beaucoup, à nous attrister presque continuellement d'un côté, tandis que la gaîté serait un devoir de l'autre. Les amitiés célèbres n'ont existé qu'entre deux personnes.

Être unis comme les doigts de la main.

Chez les anciens deux mains jointes étaient un symbole d'union, d'alliance.

Les Italiens disent : *Être comme chair et ongle.*

Valère Maxime cite Polistrate et Hippoclide qui, étant nés le même jour, et ayant eu tous les deux pour maître Épicure, dont ils s'étaient rendus disciples en même temps, ne possédèrent qu'un même patrimoine, parvinrent l'un et l'autre à une extrême vieillesse, et furent assez heureux pour mourir dans le même moment. Voilà deux hommes bien unis, et dépouillés en faveur l'un de l'autre du vil intérêt de l'argent; mais est-ce le seul qui domine? n'y a-t-il pas encore ceux de l'ambition, de l'estime, de la considération, etc., auxquels peut-être l'un ou l'autre aurait succombé, s'il eût été mis à l'épreuve?

Asclépiade et Ménédème ayant épousé la mère et la fille, l'une des deux mourut, et Ménédème céda la survivance à son ami par une généreuse amitié, que Diogène Laerce compare à celle de Pylade et d'Oreste; mais cette preuve de zèle, dont on ne peut bien estimer la valeur sans connaître les mœurs du temps au-

quel ils vivaient, n'en est pas une que Ménédème aurait résisté à d'autres motifs d'intérêt.

Le Scythe Abauchas laisse sa femme et ses enfans dans le danger d'un incendie, pour secourir son ami : Je puis, dit-il, engendrer d'autres enfans, et trouver une autre compagne telle que celle que j'abandonne, mais non pas un autre ami éprouvé comme celui-ci. Si ce trait est véritable, quel nom donner à une apparence de vertu qui déshonore la nature ?

Amitié.

La complaisance fait naître l'amitié, la franchise engendre la haine.

Obsequium amicos, veritas odium parit.

Ce sont en effet des âmes d'une trempe rare, que celles qui prennent en bonne part les reproches, même mérités; tandis que les attentions et les soins sont toujours bien accueillis.

Les petits cadeaux entretiennent l'amitié.

Cela est vrai; mais il faut qu'ils soient toujours faits dans la même quantité, ou qu'ils augmentent.

Stare aut crescere debent munera.

(Martial.)

Amour.

Amour apprend les ânes à danser.

C'est-à-dire, les gens les plus grossiers sont civilisés par l'amour.

Omnia vincit amor.

Il le faut avouer, l'amour est un grand maître :
Ce qu'on ne fut jamais, il nous enseigne à l'être;
Et souvent de nos mœurs l'absolu changement
Devient, par ses leçons, l'ouvrage d'un moment.
De la nature en nous il force les obstacles;
Et ses efforts soudains ont de l'air des miracles.

D'un avare à l'instant il fait un libéral,
Un vaillant d'un poltron, un civil d'un brutal.
Il rend agile à tout l'âme la plus pesante,
Et donne de l'esprit à la plus innocente.
(MOLIÈRE, *l'École des Femmes*, act. 3, sc. 4.)

AMOUR. (*A battre faut l'*)

Faut vient de faillir, et le sens du proverbe est que les mauvais traitemens font cesser l'amour.

Ce proverbe est démenti par cette vieille chanson languedocienne :

Lei castagniou dou brazié
Petoun kan soun pas mordudes:
Lei filiou dé Mounpelié
Plouroun kan soun pas battudes.

C'est-à-dire, les châtaignes qu'on met dans le feu pètent et crèvent quand elles ne sont pas fendues; les filles de Montpellier pleurent lorsqu'elles ne sont pas battues.

Un bourgeois de Verdun traitait son épouse selon le goût des filles de Montpellier. Un jour qu'il l'avait extrêmement maltraitée, on en fit des plaintes à M. de Feuquières, gouverneur de la ville, qui envoya chercher le mari. Celui-ci se justifia de son mieux; et comme il disait au gouverneur que, s'il connaissait la méchanceté de sa femme, il ne le condamnerait pas, un voisin, qu'il avait amené avec lui, lui dit doucement pardessus l'épaule : « Compère, il y a raison partout; on sait bien qu'il faut battre une femme; mais il ne faut pas l'assommer. »

Du temps de Saint-Louis, les maris exerçaient sur leurs femmes une puissance presque sans bornes. Si l'on en croit *Beaumanoir*, l'usage les autorisait à battre *à loisir* ces malheureuses; on leur recommandait seulement de ne les point tuer, estropier ou mutiler.

Le rôle de battant n'a pourtant pas toujours appartenu exclusivement aux maris. Jean *Belet* parle d'un usage qu'on regardait, de son temps, comme une pratique religieuse dans plusieurs provinces : la femme battait son mari la troisième fête de Pâques, et le lendemain le mari battait sa femme. « Ce qu'ils font, dit Belet, pour montrer qu'ils se doivent la correction l'un à l'autre, et empêcher qu'ils ne se demandent, dans ce saint temps, le devoir conjugal. »

AMOUR. (*Quittances d'*)

Les lunettes et les cheveux gris sont des quittances d'amour.

Pour les cheveux gris, il n'y a rien à changer au proverbe; mais les lunettes, depuis plus de vingt ans, ont cessé d'être le partage exclusif de la vieillesse.

Mercier, auteur du *Tableau de Paris*, était ennemi de cette nouvelle mode. « Comment, disait-il, lire dans les yeux d'un bésiclé? »

Amour platonique.

Amour, comme l'entendait Platon, ayant pour objet, entre deux personnes de différent sexe, les affections de l'âme et non les plaisirs des sens.

On admire, on applaudit sans cesse au théâtre, des prodiges de bonté, de générosité, de bienfaisance; pourquoi dédaigne-t-on des prodiges de pureté, de spiritualité, de délicatesse? C'est que les prodiges de bonté sont utiles à l'espèce humaine, et conformes au vœu de la nature, tandis que les prodiges de spiritualité lui sont contraires et nuisibles.

En amour, Pétrarque est le fondateur de l'école platonique; sa passion pour Laure est héroïque; ce que

Platon a conçu, il l'a senti, et l'a exprimé dans ses vers, toujours décens, toujours circonspects.

Amour poétique.

Amour idéal. Les Italiens disent : Amour à la façon de Pétrarque, *Petrarchevolmente*.

Piron, dans sa *Métromanie*, qu'on peut appeler une satire échappée à l'auteur contre lui-même, fait ainsi le portrait d'une maîtresse poétique :

Oui, je l'aimais avec autant de volupté
Que le vulgaire en trouve à la réalité;
La réalité même est moins satisfaisante,
Sous une même forme elle se représente;
Mais une Iris en l'air en prend mille en un jour:
La mienne était bergère, et nymphe tour à tour,
Brune ou blonde, coquette ou prude, fille ou veuve,
Et, comme tu crois bien, fidèle à toute épreuve.

Boileau parle de ces amoureux transis, qui, bien buvant, bien mangeant, meurent par métaphore.

AN. (*Bon jour et bon*)

Façon de parler proverbiale et familière en saluant les personnes au commencement de l'année.

SUR LE JOUR DE L'AN.

Ne peut-on du calendrier
Effacer le premier janvier,
Ce jour fatal aux pauvres bourses,
Ce jour fertile en sottes courses;
Ce jour où cent froids visiteurs,
A titre de complimenteurs,
Pleins du zèle qui les transporte,
Sèment l'ennui de porte en porte?
Où fuir les assauts pétulans
De ces baiseurs congratulans,
Qui viennent donner pour étrenne
Le fier poison de leur haleine?
O jour! qui n'as pour amateurs
Que l'ordre des frères questeurs,

Quand du joug dur de tes corvées
Verrons-nous nos cités sauvées?
(*Mercure* de janvier 1726.)

ANE. (*Oreille d'*)

Nos pères disaient d'un bon serviteur, qu'il devait *avoir oreille d'âne;* c'est-à-dire, tout écouter, sans faire aucune réplique.

Ce proverbe est pris de la coutume de l'âne, qui, malgré le bruit qu'on fait autour de lui, va son pas et baisse l'oreille.

ANE. (*Courre l'*)

« Tout le monde chevauchera, et je *meneray l'asne.* » (RABELAIS, Liv. II, chap. 27.)

L'usage dont parle Rabelais, usage que la police n'était pas encore parvenue, vers la fin du dix-huitième siècle, à détruire entièrement, avait lieu dans plusieurs parties de la France.

Appliquée d'abord aux infidélités entre époux, cette mascarade était devenue la vengeance banale de toutes les querelles, de tous les ressentimens, de toutes les petites jalousies. Les ménages les plus honnêtes, les personnes les plus recommandables par leur conduite ou leurs emplois, étaient exposés à servir de jouet à la populace.

Cet usage avait commencé on ne sait à quelle époque, pour ridiculiser un homme qui s'était laissé battre par sa femme. Cette mauvaise plaisanterie, qui eut lieu pendant le carnaval, fut continuée les années suivantes; et dans d'autres endroits on voulut se donner le même divertissement.

A Castelnaudari, on forma une cour avec un président et des conseillers; on faisait, le premier dimanche de carême, une procession qui passait dans toute la ville, à dix heures du soir. Chaque membre de la cour

tenait un flambeau, et l'étendard était porté par le plus jeune marié de la troupe. Le costume du président et des conseillers était l'habit de velours noir, et un manteau de soie jaune. La cour avait ses registres sur lesquels on inscrivait les procès-verbaux de ses séances, ainsi que la chanson de l'année.

ANE. (*Faute d'un point Martin perdit son*)

Pasquier, Liv. VIII de ses *Recherches*, donne à ce proverbe, d'après Alciat, une origine bien peu vraisemblable.

Un nommé Martin aurait été titulaire d'une abbaye appelée *Asello;* sur la porte se serait trouvée cette inscription :

PORTA PATENS ESTO NULLI CLAUDARIS HONESTO.

L'abbé, ennuyé des hôtes que cette inscription lui attirait, aurait fait mettre après le mot *nulli* le point qui se trouvait devant le mot *honesto;* en sorte que, honnête ou non, tout étranger aurait été exclus.

Pour cette espiéglerie, l'abbé aurait perdu son bénéfice : on aurait mis cette nouvelle inscription :

PRO SOLO PUNCTO CARUIT MARTINUS ASELLO.

Et comme le mot *Asello* présentait une équivoque, on aurait dit plaisamment :

Faute d'un point Martin perdit son âne.

Voici une explication plus naturelle : Un nommé Martin, ayant joué son âne au dé, le perdit pour un point de différence.

L'âne de la communauté
Est toujours le plus mal bâté.

Communiter negligitur quod communiter possidetur; ordinairement on néglige ce que l'on possède en commun.

ANE. (*Contes de Peau d'*)

Contes sans vraisemblance.

Peau d'âne est le titre d'un des Contes de Perrault; Boileau s'en moque dans une de ses Lettres au docteur Arnauld. Mais c'est aussi une des nouvelles de Bonaventure des Perriers, la dernière de son Recueil, dans l'édition de La Monnoye. La Fontaine y fait allusion par ces vers de la quatrième fable du huitième livre:

> Si peau d'âne m'était conté
> J'y prendrais un plaisir extrême.

En voici le sujet : Une jeune fille n'obtint la permission d'épouser son amant, qu'à condition de paraître en public vêtue d'une peau d'âne; ce qu'elle exécuta.

Insulter l'âne jusqu'à la bride.

C'est faire une réponse méprisante à un sot qui s'est permis d'être insolent; par exemple :

« Votre lettre est devant moi....; tout à l'heure elle sera derrière. »

ANGE. (*Écrire comme un*)

Prosper Marchand, dans son *Dictionnaire historique*, tome II, page 296, dit que c'est la belle écriture de signor Angelo Vergece, qui a donné lieu au proverbe, *écrire comme un ange.*

Sous Charles V, Charles VI, Charles VII et Louis XI, la France eut aussi d'excellens calligraphes; mais la découverte de l'imprimerie fut préjudiciable à l'écriture. En place de lettres carrées et détachées, on fit des lettres rondes avec des liaisons; ce qui était plus expéditif, mais sans symétrie.

La gravure, qui commença à fleurir sous François Ier, fit aussi du tort aux miniatures qui ornaient les manuscrits, et on leur substitua des estampes.

Dans le moyen âge, un livre écrit correctement était

en quelque sorte un trésor que l'on léguait à ses descendans ou à des établissemens publics, ou que l'on vendait par contrat comme une terre ou une maison.

Lorsqu'un particulier possédait plusieurs manuscrits, lui-même, pour l'ordinaire, avait pris la peine de les copier ; tant était cher le salaire des écrivains de profession.

ANGLAIS. (*J'ai payé tous mes*)

C'est-à-dire, tous mes créanciers. Le roi Jean étant prisonnier en Angleterre, il y eut une grande imposition mise sur le peuple pour payer sa rançon; et de là vint ce proverbe. Estienne Pasquier (*Recherches de la France*) donne au mot *anglais*, synonyme de *créancier*, une interprétation un peu différente. « Toutefois, dit-il, en parlant du traité de Bretigny, les Anglois se sont fait accroire que nous ne nous acquittâmes pas ainsi que nos capitulations le portoient. Si cecy est véritable ou non, je m'en rapporte à la vérité de l'histoire : tant y a que Froissard, qui ne favorise pas grandement les François, est de ceste opinion. Et de là est venu, à mon jugement, que nous appelons Anglois ceux qui pensoient que nous leur deussions. »

Le pape est devenu Français,
Et Jésus-Christ Anglais.

Se disait dans le temps que le siége papal était à Avignon, et que les Anglais occupaient une bonne partie de la France.

ANSES. (*Faire le pot à deux*)

Mettre ses mains sur ses hanches pour disputer, à la manière des harangères.

ANTAN. (*Je m'en soucie comme des neiges d'*)

Antan, vieux mot qui signifie l'année précédente, *antè annum*.

Ce proverbe est encore en usage dans les départemens méridionaux, pour dire : *Je m'en inquiète aussi peu que des neiges de l'an passé.* Villon, dans sa ballade *des dames du temps jadis*, termine chaque couplet par ce vers :

Mais où sont les neiges d'antan?

APELLES. (*Achever la Vénus d'*)

Venir au dernier degré d'impudence.

La mort empêcha Apelles de terminer la Vénus dont il s'agit; il avait eu pour modèle la courtisane Phryné. Cette Vénus, peinte, excita parmi les Grecs un enthousiasme extraordinaire; on trouve dans l'*Anthologie* beaucoup de vers en son honneur.

APOCO.

Terme emprunté de l'italien, qui signifie un homme qui a peu; on sous-entend d'esprit. *C'est un apoco.*

APPELANT. (*Visage d'*)

Visage où il paraît je ne sais quoi qui annonce qu'on n'est pas content.

Les jansénistes *appelans au futur concile* donnèrent lieu à cette façon de parler. Le premier appel fut interjeté le 1er de mars 1717.

APPÉTIT.

L'appétit vient en mangeant.

C'est la réponse que fit Amyot au roi Henri III (selon d'autres, à Charles IX), qui lui témoignait sa surprise de ce qu'ayant paru borner son ambition à un petit bénéfice, il demandait ensuite l'évêché d'Auxerre.

Ce proverbe peut être appliqué à ces riches qui n'ont jamais assez, ou aux importuns qui fatiguent leurs amis par des demandes réitérées.

Les Latins disaient : *Mendicorum loculi semper inanes*, la besace des mendians n'est jamais pleine.

Pain dérobé réveille l'appétit.

Ce proverbe répond à celui des anciens : *Dulce pomum, quum abest custos.*

Pain dérobé que l'on mange en cachette
Vaut mieux que pain qu'on cuit ou qu'on achète.
(La Fontaine.)

Ovide a dit sans figure :

Nitimur in vetitum semper, cupimusque negata.

Dans *la Métromanie*, Piron fait dire à Lisette :

Tel est le cœur humain, surtout celui des femmes :
Un ascendant mutin fait naître dans nos âmes,
Pour ce qu'on nous permet, un dégoût triomphant,
Et le goût le plus vif pour ce qu'on nous défend.

ARBRE.

Quand l'arbre est tombé, tout le monde court aux branches.

Chacun cherche à accabler l'homme dans sa disgrâce.

ARC. (*Débander l'arc ne guérit pas la plaie.*)

Ce proverbe vient de René d'Anjou, roi de Sicile, qui, après la mort d'Isabeau de Lorraine, sa femme, arrivée en 1453, voulant montrer qu'il l'aimerait toujours, prit ce vers pour l'âme d'une devise dont le corps était un arc qui avait la corde rompue. D'autres attribuent l'invention de ce proverbe à Marot. Il peut s'appliquer dans les occasions où les moyens qu'on prend pour réparer une perte sont inutiles.

ARCHIDIACRE. (*Crotté en*)

Proverbe du temps où les membres du haut clergé allaient à pied. Une des fonctions des archidiacres consiste à faire des visites chez tous les curés de leur archidiaconé. Dans les diocèses où il y a des archiprêtres

et des archidiacres, les archidiacres sont au-dessus des archiprêtres.

Argent.

L'argent est un bon serviteur et un méchant maître.

Cocquard a fait de ce proverbe une épigramme :

> L'argent est un vrai séducteur.
> Combien de désirs il fait naître!
> Mais si c'est un bon serviteur,
> C'est souvent un fort méchant maître.

L'argent est un bon serviteur pour ceux qui s'en servent à propos ; un méchant maître pour ceux qui craignent de le dépenser, ou à qui il fait faire des sottises.

L'argent ard gent.

Soif de l'or a le même sens.

Argent fait perdre et pendre gent.

A ce vieux proverbe se rapporte celui des Italiens : *Qui veut s'enrichir en un an se fait pendre en six mois.*

Argent frais et nouveau ruine le jouvenceau.

Argent à l'avare est supplice, au sage pauvre un bénéfice.

Qui n'a point argent en bourse, ait au moins du miel en bouche.

Qui a de l'argent a des pirouettes.

Avoir de l'argent à gogo, à souhait. *Gogo* vient du latin *gaudium*, joie. (Voyez *Être en goguettes.*)

Êtes-vous curieux de connaître ce que vaut l'argent? Essayez d'en emprunter.

(*Science du bon homme Richard.*)

ARGENT. (*Semer de l'*)

Dans un tournoi qui eut lieu à Beaucaire, en 1174, c'était à qui se surpasserait en profusions. Bertran Rai-

baux ayant ordonné qu'on labourât avec douze paires de bœufs le champ du tournoi, y fit semer trente mille pièces (*solidorum*); ainsi notre expression, *semer de l'argent*, a d'abord été littérale.

ARGOULET. (*C'est un pauvre*)

Ce proverbe s'appliquait autrefois à un homme qui n'était plus à craindre.

On venait d'inventer les armes à feu, et les argoulets avaient cessé d'être des soldats redoutables.

Argot.

Les mendians et les filous ont un *argot*, c'est-à-dire un langage qui n'est intelligible que pour eux.

Granval, dans son poëme de *Cartouche*, a critiqué avec esprit l'opinion de Furetière, qui faisait venir argot de la ville d'*Argos*.

Le Duchat, dans ses notes sur Rabelais, a prétendu que, par une légère transposition de lettres, argot venait de *Ragot*, fameux bélître, qui vivait à la fin du règne de Louis XII, et au commencement de celui de François Ier.

Feu M. Clavier faisait venir *argot* du mot latin *ergo*, fréquemment employé dans l'argumentation, et à peine connu hors des écoles. M. Éloi Johanneau pense que *argot* vient plutôt d'*argutus*, rusé, subtil.

Voici quelques mots de l'argot des filous, au commencement du règne de Louis XIV : *malingreux*, malades simulés; *marcandiers*, prétendus marchands, ruinés par la guerre; *rifodés*, se disant ruinés par le feu; *piètres*, contrefaisant les estropiés; *francs-mitoux*, contrefaisant les malades, et portant un bandeau; *callots*, feignant d'être récemment guéris de la teigne;

sabouleux, imitant avec du savon l'écume que les épileptiques jettent par la bouche; *drilles*, soldats demandant l'aumône l'épée au côté; *marpauts*, maris de femmes prenant le titre de marquises; *coquillarts*, couverts de coquilles de pélerin; *hubains*, se disant guéris de la rage par l'intercession de saint Hubert.

Dans l'argot des filous du temps présent, *se camoufler*, c'est se rendre méconnaissable.

Un *simple*, ou mieux, un *pantre*, désigne un de ces campagnards nigauds, bons à *exploiter*, faciles à *faire*.

Exploiter, ou faire un homme simple, un pantre, c'est lui escroquer avec plus ou moins d'adresse l'argent qu'il porte sur lui.

Un vol s'appelle un *chopin;* un voleur maladroit, un *grinche;* un fin voleur, un *marlou*. Le plus jeune de la bande, c'est le *raton;* il doit s'introduire dans les maisons, soit par la cheminée, soit par la fenêtre, pour ouvrir la porte aux voleurs en chef.

Argus.

Confident de Junon, qui gardait Io changée en génisse (c'était une des maîtresses de Jupiter). Son nom est demeuré à tous les surveillans et à toutes les surveillantes des belles.

J'ai lu que les filles qu'on destinait pour épouses aux anciens rois d'Écosse, étaient élevées dans une tour où on les renfermait dès leur enfance. Apparemment ces bons Écossais n'avaient lu métamorphose aucune, et ne savaient pas l'histoire de Danaé. Voici un avis pour les mères qui sont dans l'erreur où ils étaient :

Mère qui tient un jeune objet
Dans une ignorance profonde

Loin du monde,
Souvent se trompe en son projet;
Elle croit que l'amour s'envole
Dès qu'il aperçoit un *argus:*
Quel abus!
Il faut l'envoyer à l'école.

ARISTARQUE.

Littéralement, ce mot signifie un bon prince; mais l'idée qu'on y attache ordinairement est celle d'un critique sévère et éclairé, parce qu'un grammairien, nommé *Aristarque,* fit une critique solide et sensée des meilleurs poètes, sans en excepter Homère.

Un Aristarque signifie donc un censeur; et cette expression était déjà passée en proverbe du temps d'Horace :

Arguet ambiguè dictum, mutanda notabit,
Fiet Aristarchus, etc.
(De Arte poet.)

Ainsi, dans une épigramme, Boileau appelle les journalistes de Trévoux, *grands Aristarques de Trévoux.*

ARMES. (*Rendre les*)

Expression d'un grand usage dans la poésie galante. *La fougère* et *la bergère* ne sont pas plus souvent ensemble, ni le *chant des oiseaux* avec le *murmure des eaux;* ainsi le mot *armes* n'est là que pour l'oreille, et n'a aucune signification.

ARMOIRE. (*Faire son*)

C'est l'expression consacrée dans plusieurs départemens par les jeunes filles de la campagne, lorsqu'elles commencent à penser au mariage. Par le fruit de leur travail, elles veulent se trouver munies de hardes et de linge lorsqu'elles se mettront en ménage.

L'*armoire*, grande caisse de bois placée dans une direction verticale, ne renfermait autrefois que des armes; et c'est de là que ce meuble tire son nom.

Dans le roman de Perceforêt, il est dit que ce héros, voulant armer des chevaliers de ses amis, leur fit donner des chevaux de son écurie et des armes de son armoire.

L'art de la menuiserie, il y a trois siècles, se plaisait singulièrement à construire des armoires et à les orner. La maîtrise ne s'obtenait même que par la composition fort compliquée d'un de ces meubles. On prenait pour base les règles de l'architecture gothique; et, dans les anciens garde-meubles, on voit des devans d'armoires qui ressemblent à des façades d'églises.

Dans le ci-devant Anjou, on dit, une *paire d'armoires*, parlant d'une seule armoire, sans doute à cause de la porte à deux battans.

ART.

L'art est de cacher l'art.

Dans un des couplets d'*Isabelle et Gertrude*, opéra-comique de Favart, ce proverbe est enchâssé de la manière la plus heureuse.

Oui, oui, le fard de la beauté
Est la décence et la simplicité;
L'art est de cacher l'art. C'est le moyen de plaire,
C'est le point nécessaire.
Il faut la voir
Cette dame Gertrude;
C'est un miroir
Pour une prude:
Il faut la voir
Avec son grand mouchoir
Noir.
Il se plisse ou s'étend sous ses mains vertueuses,

S'ajuste, s'arrondit, prend des formes heureuses,
Et ménage des jours, des jours de volupté :
Le blanc, le noir... l'œil en est enchanté.
Ainsi l'on voit dans un bocage sombre
Les rayons du soleil se jouer avec l'ombre.

ASTROLOGUE. (*Il n'est pas grand*)

Il n'a pas une grande perspicacité. Par ironie : *C'est un grand astrologue; il devine les fêtes quand elles sont venues.*

Astrologues parlent bien de l'avenir.
Mais ils ne le font pas venir.

ATTENDRE.

Mal attend
Qui ne perattend.

C'est-à-dire, attend mal à propos, qui n'a pas la patience d'attendre jusqu'à la fin.

A ce proverbe se rapporte le suivant :

Qui bien attend
Ne surattend.

C'est-à-dire, qui attend avec persévérance, n'attend pas trop long-temps.

« Je prierai le lecteur, dit Henri Estienne (Traité *de la précellence du langage français*), considérer comment nous pouvons faire notre proufit de ce proverbe, en alléguant à celui qui n'aura point eu la patience d'attendre jusques à la fin, mais aura perdu courage. Et nommément pour les attendans de la cour cette leçon est fort bonne, que ce n'est pas bien attendu si on n'attend jusques à la fin; sinon au cas qu'ils voyent que cette fin ne prenne aucune fin. »

On compte les défauts de ceux qu'on attend.
(Proverbe espagnol.)

Aujourd'hui, Demain.

Nos pères avaient joint ces deux mots pour former plusieurs proverbes; en voici cinq :

Aujourd'hui	chevalier,	Demain	vachier.
	ami,		ennemi.
	marié,		marri.
	en fleur,		en pleur.
	en chère,		en bière.

Labourez pendant tous les instans qui s'appellent aujourd'hui, car vous ne pouvez pas savoir tous les obstacles que vous rencontrerez demain.

Un bon aujourd'hui vaut mieux que deux demain.

Avez-vous quelque chose à faire pour demain? faites-le aujourd'hui.

(*Science du bon homme Richard.*)

Aumône.

La chandelle qui va devant vaut mieux que celle qui va derrière.

Dans le sens propre, ce proverbe signifie que la lumière doit aller devant et non derrière, pour mieux nous éclairer; mais il y a ici un sens figuré sous l'enveloppe duquel est cachée une belle pensée, savoir, que les aumônes qu'on fait pendant sa vie sont plus méritoires que les legs pieux qu'on laisse après sa mort.

L'Écriture dit : *Si multum tibi fuerit, abundanter tribue; si exiguum, exiguum impertire.*

On trouve dans le *Roman de la Rose* une fort heureuse imitation de ce passage :

Je ne dy pas qu'on donne quanqu'on (tout ce qu'on) a acquesté,
Mais selon l'aisement que Dieu t'aura presté;
De moult moult, de pou pou, de néant voulonté.

AUTEL. (*Il en-prendrait sur l'*)

Se dit d'un homme avide du bien d'autrui, et en général de toute personne passionnée, n'importe pour quelle sorte de jouissance.

Quelquefois, pour enchérir, au lieu de dire : *Il en prendrait sur l'autel*, on dit : *Il en prendrait sur le maître-autel.*

AVALÉ. (*Vin versé n'est pas*)

C'est-à-dire, il ne faut pas compter sur l'avenir, pas même sur ce que nous avons en main.

Le proverbe espagnol dit : *De la main à la bouche se perd la soupe.*

Et le proverbe latin : *Inter os atque offam multa intercidunt.*

Un des amans de Pénélope fut percé d'un trait, comme il tenait une coupe qu'il allait vider.

AVARE. (*Dévot comme un*)

Le riche devenu dévot retranche ses dépenses; l'avare, pour justifier la suppression des siennes, est scrupuleux sur toutes les autres passions.

AVARICE.

Voici d'anciens jeux de mots sur l'avarice :

Elle *n'a rien quand elle a tout*, elle *a toujours trop et jamais assez;* elle *n'a point ce qu'elle a, et abonde en ce qui lui défaut.*

Tous ces proverbes sont traduits du latin.

AVENIR.

Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera.

Dans *les Plaideurs* de Racine, Petit-Jean débute par ce proverbe :

> Ma foi, sur l'avenir bien fou qui se fiera :
> Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera

Nos ancêtres donnaient une durée bien moins longue au plaisir et à la peine. On lit dans le *Fabliau d'Estula* :

Tel rit au main (1), qui le soir pleure.

Ce proverbe est encore répété dans *le Temps pastour* ou *pascour*, de Guillaume de Machault, ainsi que dans la traduction des distiques de Caton, par Adam Duseuil ou Duseul, auteur du treizième siècle.

Revenons au vendredi. Il y a encore des gens assez superstitieux pour croire que si l'on rit le vendredi, on pleurera le dimanche, et qui, de crainte de malheur, n'entreprennent rien ce jour-là.

On sait que les Romains avaient leurs jours *fastes* et *néfastes;* mais ils ne pouvaient regarder le *vendredi,* jour consacré à *Vénus,* comme de mauvais augure. Le préjugé du malheur attaché au vendredi n'a donc pas une origine si reculée; il tient à nos idées religieuses : le Messie fut crucifié un vendredi.

La superstition du *nombre treize* vient de la même source : les apôtres étaient treize quand ils firent la Pâques; un d'entre eux trahit son maître.

Une cuiller et une fourchette en croix sont l'image de la mort; on croise les mains d'un trépassé.

Quant à la *salière renversée,* c'est à l'antiquité qu'il faut remonter. Le sel était le symbole de la sagesse; répandre du sel, c'était faire craindre qu'on perdît l'intelligence, qu'on cessât de bien conduire ses affaires.

Les jours se suivent, mais ils ne se ressemblent pas.

Érasme a ainsi traduit un vers d'Hésiode :

Ipsa dies quandõque parens, quandõque noverca est.

---

(1) *Main*, matin, de *manè*.

C'est-à-dire, un jour est pour nous une bonne mère, et dans un autre jour nous trouvons une marâtre.

Aujourd'hui bien, demain mal; ainsi se passe la vie.

Il ne faut pas chômer les fêtes avant qu'elles ne viennent.

C'est-à-dire, il ne faut pas se tourmenter des maux que l'on entrevoit, et trop se réjouir des biens qu'on espère, parce qu'il peut se faire que quelque circonstance détourne les premiers, et que, pour les autres, on soit frustré dans son attente.

« Celui qui ne prévoit rien est souvent dupe; celui qui prévoit trop est toujours malheureux. »

(LABRUYÈRE.)

. . . . Trop de prudence entraîne trop de soin;
Je ne sais pas prévoir les malheurs de si loin.

(RACINE, *Andromaque.*)

L'homme par trop prudent finit par se blesser l'œil contre une poutre.

(Proverbe turc. *)

« La prévoyance! la prévoyance! c'est elle qui nous porte sans cesse au-delà de nous, et souvent nous place où nous n'arriverons point. Voilà la véritable source de toutes nos misères! » (J. J. ROUSSEAU.)

« Les événemens prévus par les bons esprits ne manquent guère d'arriver; mais la fortune se réserve deux secrets, l'époque et les moyens. » (DE LÉVIS.)

AVENTURE.

La bonne aventure au gué.

Antoine de Bourbon, père de Henri IV, aimait beaucoup les femmes. Voici une anecdote que la tradition nous a conservée. La cour alors séjournait fréquemment à Blois. Antoine, que la représentation fatiguait,

avait loué une maison à deux lieues de Vendôme et près d'un hameau appelé *le Gué du Loir*. Cette maison porte encore le nom de *la Bonne Aventure*. Le monarque y avait rassemblé des femmes galantes, qu'il allait fréquemment visiter. Le poète Ronsard, qui habitait *la Poissonnière*, à quatre lieues de la Bonne Aventure, fit contre ce prince voluptueux une chanson dont le refrain était *la bonne aventure au gué, la bonne aventure*, refrain que beaucoup de chansonniers ont depuis employé.

Mais Ronsard n'est point l'inventeur de ce refrain; avant lui existait le cri de joie, *oh! guay;* il en changea l'orthographe. Voyez *gai* dans le *Dictionnaire critique de la langue française, par l'abbé Féraud*, vous trouverez : « On écrivait anciennement *guay* : l'*u* était inutile ; on l'a supprimé. »

AVEUGLE. (*Pour faire un bon ménage, il faut que l'homme soit sourd et la femme*)

C'est-à-dire, que l'homme ne s'offense par des criailleries de sa femme, et que la femme ne paraisse pas voir les défauts de son mari.

Aveugle retourné.

Anciennement les aveugles de l'hôpital des Quinze-Vingts, à Paris, portaient une fleur-de-lis cousue sur leur robe à l'endroit de l'estomac. De là vint que les voleurs à qui le bourreau avait imprimé une fleur-de-lis sur le dos, furent appelés *aveugles retournés*.

AVEUGLES. (*Borgne est roi entre*)

Proverbe grec que les Latins ont ainsi traduit : *Inter cœcos regnat strabus.*

AVOCAT. (*Il est dégoûté comme la gibecière d'un*)

Ce proverbe se trouve dans les *Matinées du seigneur de Cholières*. Paris, 1585. Nous avons un témoignage encore plus ancien de l'avidité des gens de loi.

Le bailli vendange, le prevôt grappe,
Le procureur prend, le sergent happe,
Le seigneur n'a rien, s'il ne leur échappe.
(Extrait du *Grand Coutumier de France*, Paris, Galliot-Dupré, 1514.)

AVOINE. (*Avoir reçu de l'*)

Signifie, dans le département des Hautes-Alpes, avoir été rebuté par celle que l'on aime.

Si le galant disgracié persiste, la belle, pour l'éconduire tout-à-fait, tourne vers lui le bout non allumé des tisons.

Dans les Landes, qui font partie du département de la Gironde, si une fille que l'on vient demander en mariage verse du vin lorsqu'on s'est mis à table, c'est signe qu'elle donne son consentement; comme c'est une marque de refus, si elle apporte des noix pour dessert.

AVRIL.

Avril pleut aux hommes, mai pleut aux bêtes.

Aprilis hominibus, maius jumentis pluit.

C'est-à-dire, que la pluie d'avril procure des grains, celle de mai des fourrages.

AVRIL. (*Poisson d'*)

Fleury de Bellingen (*Étymologie des Proverbes français*) prétend que la coutume de faire courir et de renvoyer d'un endroit à l'autre ceux dont on veut se moquer, vient du temps où l'on ne voyait point d'indécence à prendre des sujets de farces dans la *Bible*.

La Passion du Sâuveur eut lieu à une époque qui correspond à notre commencement d'avril, et il fut renvoyé par les Juifs d'Anne à Caïphe, de Caïphe à Pilate, de Pilate à Hérode, et d'Hérode à Pilate. *Poisson*, suivant le même auteur, serait le mot *passion*, que l'ignorance du vulgaire aurait altéré.

Sous Louis XIII, un prince de Lorraine, qui était gardé à vue dans le château de Nanci, trompa la vigilance des sentinelles, et se sauva en traversant la Meurthe à la nage : c'était le premier d'avril; on dit aux Lorrains, *poisson d'avril*.

B.

BBBB.

Femme ne doit toucher à BBBB de l'homme.

Ces quatre B signifient : *Bourse, Bonnet, Barbe, Brayette.*

B. (*Être marqué au*)

C'est être ou borgne, ou bigle, ou boiteux, ou bancal, ou bossu, ou bègue. Ces sortes de personnes sont ordinairement malignes.

Bigle, borgne, bossu, boiteux,
Quatre B malencontreux.

De toutes les personnes marquées au B, celles qui entendent le moins la plaisanterie, sont les bègues; la raison en est simple; ils n'ont pas d'arme pour riposter; la langue leur refuse le service.

B. (*Ne savoir ni A ni*)

Les Grecs, pour caractériser un homme profondément ignorant, disaient : *Il ne sait ni lire ni nager.*

BABILLER.

Qui de coutume moult babille,
Trouve à chacun trou sa cheville.

Un babillard a toujours quelque chose qu'il rapporte au sujet de la conversation.

Mais, fût-il sensé d'ailleurs, celui qui parle beaucoup passe pour un indiscret et pour un brouillon. Parler peu et bien, c'est le caractère du sage.

BABOUIN; (*Taisez-vous, petit*) *laissez parler votre mère qui est plus sage que vous.*

Prosternée à deux genoux devant une image de Vénus, qui tenait par la main son petit Cupidon, une jeune fille la priait ardemment, et presque à voix haute, de lui faire obtenir en mariage un beau jeune homme qu'elle aimait. Un espiègle qui était caché derrière l'autel, lui répondit : *Ce n'est pas pour vous.* La jeune suppliante, croyant que cette réponse venait de Cupidon, lui répliqua en colère : *Taisez-vous, petit Babouin; laissez parler votre mère qui est plus sage que vous.*

Depuis ce temps-là, quand un enfant se mêle de la conversation de personnes plus âgées que lui, on lui impose silence, en lui disant : *Taisez-vous, petit Babouin*, etc.

BADAUD.

Du latin barbare *badaldus*, venant de *badare*, qui signifie béer, avoir la bouche béante.

« Si on a donné le nom de *badaud*, dit Voltaire, au peuple de Paris, plus volontiers qu'à un autre, c'est uniquement parce qu'il y a plus de monde à Paris qu'ailleurs, et par conséquent plus de gens inutiles qui s'attroupent pour voir le premier objet auquel ils ne sont pas accoutumés, pour contempler un charlatan, ou un charretier dont la charrette sera renversée et qu'ils ne relèveront pas. Il y a des badauds partout, mais on a donné la préférence à ceux de Paris. »

Lorsque Ménage fit imprimer ses *Origines de la Langue française*, Journel, son imprimeur, refusa de mettre sous la presse ce qui regardait la badauderie de Paris. A Dieu ne plaise, disait-il, que j'imprime rien contre ma patrie. Cette naïveté inspira ces quatre vers à Ménage :

De peur d'offenser sa patrie,
Journel, mon imprimeur, digne enfant de Paris,
Ne veut rien imprimer sur la *badauderie;*
Journel est bien de son pays.

Bagage.

Vient du bas latin *baga*, qui signifiait un coffre. Nos pères appelaient *bagues*, non seulement les anneaux, mais tous les bijoux précieux; de là vient l'expression : *Sortir d'une ville*, ou *d'une affaire vie et bagues sauves.*

Baguenauder.

C'est s'amuser à des riens. On a tiré cette façon de parler de l'usage où sont les écoliers de crever les gousses qui renferment les semences du baguenaudier, pour produire une espèce d'explosion.

BAGUETTE. (*Commander à la*)

Dans ce proverbe, on fait allusion à la baguette des huissiers ou à celle des écuyers.

Bahutier.

Quand un homme fait plus de bruit que de besogne, on dit qu'il fait comme les bahutiers. Les bahutiers, après avoir enfoncé un clou, donnent plusieurs coups de marteau inutiles avant que d'en cogner un autre.

Baisemains.

L'usage des baisemains a toujours été regardé comme

un formulaire muet établi pour assurer les réconciliations, pour demander des grâces, remercier de celles qu'on a reçues, et marquer sa vénération à ses supérieurs. Chez nous cette pratique tombe en désuétude; on la regarde comme une bassesse ou comme une trop grande familiarité; et il serait à craindre que cet usage ne se perdît entièrement, si nos amans ne prenaient soin de le conserver.

BAISEMAINS. (*A belles*)

Avec marque de grande soumission. *Baisemain* n'est féminin que dans cette espèce d'adverbe. Le *baisemain* était un hommage que le vassal rendait à son seigneur. On dit encore *je vous baise les mains*, pour, je vous salue. Si les enfans baisent leur propre main en recevant un bonbon, c'est que le respect les empêche d'appliquer la bouche sur la main du bienfaiteur.

Porter la main à sa bouche, était chez les anciens un signe d'adoration, et le mot *adorare* composé de *ad os*, porter la main à la bouche, vient de cet usage.

Les baisemains étaient fort à la mode sous Louis XIII; on en exécutait l'action à chaque rencontre, et le mot entrait dans toutes les formules de complimens.

BAISER.

Pour l'amour dou chevalier
Baise la dame l'escuier.

Dou pour *du* indique assez qu'il s'agit d'une époque reculée.

Dans ce même temps, un chevalier qui se promenait devant la porte de sa maîtresse, devait, ne pouvant faire mieux, baiser affectueusement le loquet.

A l'église, on baisait très chrétiennement *la paix* après la personne que l'on aimait.

Balai.

Faire le balai neuf.

Se dit du zèle que montre un domestique qui vient d'entrer dans une condition.

Rôtir le balai.

Ce proverbe est populaire ; il signifiait autrefois brûler un fagot en compagnie, entrer en goguette au point de rôtir le balai faute d'autre bois.

Payer pinte et fagot, sont encore des termes familiers au peuple.

Rôtir le balai, quand on parle des femmes, est un terme injurieux qui veut dire, tenir une conduite déréglée.

Bamboche.

Ce sobriquet donné à un peintre hollandais nommé Pierre de Laer, fort contrefait, et qui excellait à peindre des figures grotesques, parut d'une application si heureuse, que tous les tableaux du genre auquel il s'était adonné prirent le nom de *bambochades*.

Des folies en peinture, le mot bamboche a été transporté aux folies en morale; et *faire ses bamboches*, c'est se permettre de grossières facéties, de mauvaises pointes; c'est aussi mener une conduite peu régulière.

BANAL. (*Four*)

Quand un homme a une bouche trop fendue, on dit qu'elle est *grande comme un four banal.*

Avant l'abolition de la féodalité, dans beaucoup de communes tous les habitans étaient contraints de porter leur pâte au *four banal.*

Le droit de *banalité* comprenait, dans quelques endroits, les moulins et les pressoirs.

BANNIÈRE. (*Aller au-devant de quelqu'un avec la croix et la*)

Ce proverbe est féodal. C'était ainsi qu'on recevait les seigneurs dans leurs fiefs.

BANNIÈRE. (*Aller chercher quelqu'un avec la croix et la*)

Ce proverbe s'applique aux personnes qui se font attendre long-temps.

Dans quelques chapitres, notamment à Bayeux et au Puy-en-Velay, si un chanoine ne se rendait pas à matines le jour d'une fête solennelle, quelques uns de ses confrères se détachaient du chœur avec deux clercs, et allaient processionnellement à son logis.

BANQUET.

Toutes les fois que nos pères donnaient un grand festin, ils faisaient asseoir les convives sur des bancs; et de là s'est formé notre mot *banquet*.

Chez les princes et les grands seigneurs, les siéges n'étaient que des bancs, mais on les recouvrait de tapis pour les rendre moins durs.

On dit encore le *banc des ministres*, lorsqu'ils siégent à la Chambre des Députés.

BAPTISTE. (*Tranquille comme*)

On donnait le nom de Baptiste aux niais dans les anciennes farces.

BARBE.

A barbe rousse et noirs cheveux,
Ne te fie si tu ne veux.

Les Espagnols disent : *Faux de nature, les cheveux noirs, la barbe rousse.*

Les Romains n'avaient pas non plus une bonne idée d'un homme à cheveux noirs et à barbe rousse.

BARBE. (*Faire la*)

Faire la barbe à quelqu'un, c'est lui donner des marques de mépris, le braver.

On sait combien les Orientaux tiennent à leur barbe; chez nous, il en fut de même jadis. Le serment ordinaire de Charlemagne était : *Je jure par saint Denis et par cette barbe qui me pend au menton.*

Depuis Clovis jusque vers la fin du douzième siècle, on laissa croître la barbe. Pendant environ quatre siècles, ce furent les cheveux qu'on porta longs.

François Ier introduisit une mode contraire, lorsqu'un coup reçu à la tête, en jouant, l'eut obligé de faire accourcir ses cheveux.

Henri III, qui portait une toque de femme, fit couper sa barbe; mais on voit dans d'Aubigné quelle impression produisit ce changement.

> Henri fut mieux instruit à juger des atours
> Des p..... de sa cour, et plus propre aux amours :
> Avoir le *menton raz*, garder la face pâle,
> Le geste efféminé, l'œil d'un sardanapale;
> Si bien qu'un jour des Rois, ce douteux animal,
> Sans cervelle, sans front, parut tel en un bal.

Sous Henri IV, la barbe fut un des principaux articles de la toilette. On vit des barbes *en éventail, en queue d'hirondelle, en feuille d'artichaut*, et des moustaches *à la turque, à l'espagnole, en garde de poignard.* Une cire préparée donnait à la barbe le parfum et les couleurs à la mode; la nuit on la renfermait dans un sac fait exprès; de jolies brosses étaient destinées à en réparer le désordre; et un petit-maître regardait comme une faveur insigne qu'une dame voulût bien donner à sa barbe le coup de brosse.

Sous Louis XIII, qui monta sur le trône à l'âge de neuf ans, les barbes perdirent de leur crédit. Les cour-

tisans ne conservèrent qu'un petit bouquet de barbe, d'abord carré, puis pointu, qui finit par disparaître.

On sait les vaudevilles qui furent faits sur le retranchement des barbes, sous le ministère du cardinal de Richelieu.

Vous êtes aussi rasé
A la mode de la cour,
Car l'on vous fait le poil bien court.

Çà, monsieur de Laforce,
Que je vous la fasse aussi.
Hélas! sire, mercy,
Ne me la coupez pas,
Plus ne me connaîtraient vos soldats.

Richard Mithon, bailli du comte d'Eu, mort en 1626, fut le dernier qui porta une longue barbe.

BARDOT.

On appelle ainsi, dans une compagnie, celui sur qui les autres se déchargent du poids de leurs travaux. Au propre, c'est un petit mulet.

BARILLET. (*Jaloux de sa femme comme un ladre de son*)

C'est-à-dire, du petit baril qui contient sa provision de vin.

Ce proverbe se trouve dans Brantome.

BARRE. (*Avoir*)

Avoir barre sur quelqu'un, c'est avoir avantage sur lui.

Expression tirée du jeu que les écoliers appellent *jeu de barres*, et qui est une image de la guerre, car les joueurs sont divisés en deux camps.

BARRETTE (*Parler à la*) *de quelqu'un.*

Le réprimander avec colère; littéralement, porter la

main sur la partie du chaperon qui lui couvre le front. (Voyez *Chaperon.*)

On appelait, dans le moyen âge, le devant d'un chaperon *barrette*, à cause des passemens dont il était orné, et qui formaient des barres. Par la suite on détacha du chaperon cet appendice, mais le mot *barrette* resta; et il est encore en usage, quand on parle du petit bonnet rouge à trois faces (1), envoyé par le pape à un souverain, pour un de ses sujets promu, sur sa demande, au cardinalat.

BAS-BRETON.

Les Bas-Bretons savent que nos rois sont mariés lorsqu'ils ont des enfans. Proverbe angevin.

Il s'applique à des gens qui ne savent les choses que long-temps après qu'elles sont faites.

BASSIN. (*Cracher au*)

C'est contribuer à une dépense, mais avec autant de peine qu'en éprouve un malade à expectorer des flegmes.

Anciennement les collectes ne se faisaient point avec une bourse; c'était un bassin que les personnes préposées aux quêtes par les marguilliers présentaient dans l'église, les jours de fêtes solennelles.

BAST. (*Qui ne veut selle, Dieu lui doint*)

Doint, donne, du verbe *doigner*, venant de *donare*.

Ce proverbe s'applique à ceux qui, en quittant une condition qu'ils ne trouvent pas bonne, s'exposent à tomber dans une pire.

---

(1) Les cardinaux étrangers n'ont le chapeau que lorsqu'ils vont à Rome, et qu'ils le reçoivent des mains du pape; ils peuvent le faire entrer dans leurs armes; mais à leur convoi ce chapeau n'est point placé sur leur cercueil.

BASTILLE. (*Plus d'argent que le roi n'en a dans sa*)

Le trésor des rois de France fut gardé d'abord au Temple, puis au Louvre, ensuite dans une tour de la cour du Palais. Il était, en 1604, à la Bastille; Henri IV y avait alors sept millions d'or, suivant les *Mémoires de Sully*, et en 1610, année de sa mort, quinze millions huit cent dix mille livres.

BATEAUX. (*Arriver en trois*)

Proverbe ironique. Coste, commentateur de La Fontaine, en rapporte ainsi l'origine : «Lorsqu'on surfait au peuple du poisson, tel que.... l'acheteur, pour en ravaler le prix, répond ironiquement au vendeur : *Oh! je le vois bien, ce poisson est venu en trois bateaux*. Celui qui le premier imagina ce trait, trouva plaisant de comparer la méchante petite barque d'un pêcheur à un vaisseau marchand richement chargé, qui aurait été escorté par deux vaisseaux de guerre; d'où le propriétaire prend droit d'augmenter le prix de ses marchandises à proportion de ce que lui a coûté le convoi.»

La Fontaine a employé ce proverbe dans la fable 3me du 9me livre.

BATON (*Faire sauter le*) *à quelqu'un.*

C'est lui faire faire quelque chose malgré lui.

Cette métaphore fait allusion à un amusement qui consiste à faire arrêter tout à coup un troupeau de moutons, pour sauter par-dessus un bâton qu'on tient élevé à trois ou quatre pieds de hauteur.

BATON. (*Tour du*)

Tour du métier, profits secrets et illicites.

La Monnoye tire cette expression du petit bâton avec

lequel les joueurs de gobelets font leurs tours de passe-passe. De Brieux pense qu'il s'agit du bâton des maîtres-d'hôtel; et, suivant Borel, *baston* a la même signification que *ton bas;* on ne dit qu'à l'oreille de celui qu'on veut mettre dans ses intérêts : Vous aurez tant, si vous me secondez dans cette affaire. Peut-être aussi est-ce un proverbe féodal. Lorsqu'un seigneur se faisait représenter pour juger, il donnait sa baguette à celui qui le représentait. En payant l'amende, plus d'un condamné aura cru que les profits du juge étaient ajoutés aux amendes de la loi.

BATONS. (*Fêtes à*)

Nos pères appelaient ainsi les fêtes solennelles, parce que ces jours-là non seulement le grand chantre, mais les chefs des confréries, marchaient à la procession, tenant en main une espèce de bourdon.

Les avocats ont leur *bâtonnier*. Ce titre vient de ce que, anciennement, le doyen des avocats portait, à une procession de Saint-Nicolas, un bâton auquel était suspendue la bannière du saint. Ce titre fut ensuite un hommage volontaire que l'ordre rendit aux talens, aux vertus, à la considération personnelle. Le bâtonnier fut réélu, tous les ans, par le suffrage des anciens bâtonniers.

BATTRE.

Il fait bon battre glorieux.

Parce qu'il ne s'en vante pas, et que vous n'avez point à craindre les personnes qui pourraient le venger.

Autant vaut bien battre que mal battre.

Quoi qu'il puisse arriver, il ne faut pas faire les choses à demi.

Il a battu les buissons,
L'autre a prins les oisillons.

Pendant le siége d'Orléans sous Charles VII, les habitans de cette ville, pressés par la famine, mais, ne voulant pas se rendre aux Anglais, firent dire au duc de Bourgogne, Philippe-le-Bon, qui servait alors l'Angleterre contre la France, qu'il serait digne de sa générosité d'empêcher qu'un prince son parent, outre sa liberté, perdît encore ses biens. (Le duc d'Orléans était retenu prisonnier en Angleterre depuis la bataille d'Azincourt.) Ils prièrent le duc de recevoir leur ville, l'Orléanais et les autres biens de leur seigneur en dépôt, jusqu'à ce qu'il fût délivré. La proposition plut à Philippe. Il alla lui-même à Paris la communiquer au duc de Bedfort, *régent du royaume de France pour le roi d'Angleterre Henri VI.* Bedfort, que la prospérité commençait à aveugler, ne sut pas se contraindre en cette occasion, et répondit imprudemment par une phrase devenue proverbe, qu'il n'était pas homme à battre les buissons pour laisser prendre les oisillons. Cette réponse, accompagnée de quelques brusqueries, piqua le duc de Bourgogne. Il rappela les troupes nombreuses qu'il avait dans l'armée anglaise, et leur départ causa au régent une grande diminution de forces, dans un moment où il n'aurait pas eu trop de toutes celles qui l'abandonnaient, pour soutenir les efforts de Charles VII, alors puissamment secondé par la Pucelle d'Orléans.

Nicot, qui, dans son *Dictionnaire français-latin* (année 1606), rapporte le proverbe : *Il a battu les buissons,* etc., dit : « Nostre siècle est plein de batteurs de buissons et de preneurs d'oisillons, en temps de paix et de guerre, et en tous estats. »

BAUDRIER. (*Mon*)

Nos pères appelaient ainsi un compagnon inséparable, un ami sur lequel ils comptaient comme sur le *baudrier* ou ceinture qui leur servait de bourse.

Bavardage.

Trop gratter cuit,
Trop parler nuit.

Le proverbe espagnol est plus expressif que le nôtre :

Le peu parler est or, et le trop est boue.

Les Grecs modernes disent :

Si tu gagnes de l'argent à parler, tu gagnes de l'or à te taire.

Un de nos poètes a dit de la langue :

> Ne la réglons pas, rien n'est pire;
> Gouvernons-la, rien n'est si bon.

BAVETTES. (*Tailler des*)

Quand des femmes s'assemblent pour caqueter, on dit proverbialement qu'elles *taillent des bavettes.*

Le mot *baver*, d'où dérive *bavette*, est tombé en désuétude; mais on dit encore *bavard.*

Bavolet.

> Loin de la cour je me contente
> D'aimer un petit *bavolet.*
> (Boisrobert.)

Le nom d'une coiffure est devenu proverbial pour désigner une paysanne. Mais quelle est l'étymologie de *bavolet?*

— Petit voile qui descend bas; volet pour *voilet.* Originairement tous les bavolets étaient des coiffures à barbes; on les porte encore tels dans la ci-devant Normandie.

Dans quelques livres anciens, au lieu de *Bavolet*, on trouve *Bagnolet*. Nous croyons que ce dernier nom est celui d'un village des environs de Paris.

Iris coiffée en chien barbet
Cessera bientôt de me plaire;
Quand elle met son bagnolet
Elle ressemble à sa grand'mère.

Autrefois de ses blonds cheveux
Célimène faisait parure;
Mais à présent elle est bien mieux,
Ayant mis bas sa chevelure.

Il s'agit d'une mode de l'année 1726 : les bagnolets d'été étaient de gaze garnie de blonde, ou entièrement de point. On faisait ceux d'hiver en velours, en pluche ou en satin sans envers, et on les garnissait d'une dentelle de soie noire. Quand les dames quittaient leurs bagnolets, elles étaient entièrement frisées par petites boucles : les cheveux, sur toute la tête, étaient coupés en vergette.

BEAUCOUP. (*Cent ans ce n'est guère, mais jamais c'est*)

Cela se dit à une personne qui assure, dans un moment de colère, que jamais elle ne retournera en tel endroit, dût-elle vivre cent ans.

BEAU-COUSIN.

Anciennement on disait *beau-cousin*, comme on dit *beau-père* et *beau-fils*.

BEAUNE. (*Anes de*)

Dans le treizième siècle, il y avait à Beaune des commerçans distingués, du nom de L'Ane. Lorsqu'on voulait parler d'un commerce bien établi, on citait les *Anes de Beaune*. Depuis, ce nom est resté aux habitans, et c'est sur une misérable équivoque que ron-

lent toutes les plaisanteries qui ont été faites sur leur compte.

BEC. (*Il attend que les alouettes lui tombent toutes rôties dans le*)

Allusion à la manne qui tombait du ciel, du temps des Philistins.

BEC. (*Passer la plume par le*)

Cette façon de parler fait allusion à une espiéglerie de clercs ou d'écoliers, qui, pour déniaiser un nouveau-venu, épient le moment où il a la plume à la bouche, et le barbouillent, en tirant cette plume par le bout d'en haut.

Il y a encore un jeu qui consiste à faire passer une plume sur les lèvres des jeunes filles. Celle qui sort sans rire de l'épreuve est, dit-on, sage et imprenable; mais cet essai a ses périls, et peu d'entre elles osent en courir la chance.

BÉGUIN. (*Il a encore son premier*)

C'est-à-dire, il est sans expérience.

BÉGUIN. (*Je le connais dès le*)

Depuis son enfance.

A trois ou quatre ans, les enfans quittent aujourd'hui le béguin. Il n'en était pas de même vers le milieu du règne de Louis XV; garçons et filles portaient généralement cette coiffure à six ou sept ans, et dans quelques familles, la permission de quitter le béguin arrivait pour les demoiselles beaucoup plus tard. Craignant des hommages trop précoces, certaines mères obligeaient leurs filles à porter, toutes grandes, une coiffure qui voulait dire : Je suis encore une enfant, ne m'adressez point de propos indiscrets, ne faites point attention à moi.

Lorsque J. J. Rousseau (année 1762) proscrivit le maillot, la bride, petite bande de toile qui fait partie d'un béguin, et qui sert à le fixer sur la tête, fit comprendre cette coiffure dans son projet de réforme.

Le docteur Des Essartz (*Traité de l'éducation corporelle des enfans en bas âge*, Paris, 1760) avait déjà dit que cette bride, *comprimant les glandes maxillaires et même les parotides, y occasionnait un engorgement et un gonflement.*

Le docteur Alphonse Le Roi (*Recherches sur les habillemens des femmes et des enfans*, Paris, 1772) ajouta : « Souvent on serre trop le cordon, à dessein d'affermir la coiffure de l'enfant; alors cette compression arrête le sang dans les veines, le refoule vers le cerveau, ce qui produit ou aggrave une multitude de maladies auxquelles les enfans succombent le plus ordinairement. »

Dans l'*Encyclopédie méthodique* (Paris, 1785), M. Rolland de La Platière lança aussi son manifeste contre les béguins. « Nous nous abstiendrons, dit-il, de tous détails de la layette, têtière, béguins, fichus, chaussettes, bavoirs, mouchoirs, etc., fatras de liens incommodes, de pièces ridicules, dont la sottise et le préjugé embarrassaient l'enfance, gênaient ses mouvemens, arrêtaient sa croissance, et dont le bon sens commence à l'affranchir. »

Mais le coup le plus terrible fut un article du *Mercure de France*, signé M. « Qu'est-ce qui a fait, dit l'abbé Galiani dans une lettre à madame d'Épinay, cette plaisanterie charmante des *oreilles à ressorts?* Elle est digne de Swift, et de tout ce qu'il y a de plus délicat dans ce genre. Si Grimm n'en est pas l'auteur, je ne le connais point. »

BÉGUIN. (*Les ânes ont les oreilles longues, parce que leurs mères ne leur ont pas mis de*)

Peut-être doit-on à ce proverbe insignifiant la charmante plaisanterie des *oreilles à ressorts*, qui parut dans le *Mercure de France* du mois d'avril 1770.

L'auteur prétend que si l'on n'affaissait le ressort des oreilles par l'entrave des béguins, l'organe de l'ouïe serait plus fin, plus subtil; que les oreilles, pour ainsi dire, deviendraient parlantes. « Ne bridons plus, dit-il, n'embéguinons plus; laissons les oreilles croître comme il plaît à Dieu, je réponds qu'elles auront un langage aussi énergique que celui des autres organes, et nos neveux béniront à jamais le siècle philosophique qui aura eu le courage de rétablir la nature dans ses anciens droits.... N'est-il pas humiliant de voir un être mâle et nerveux embéguiné comme une nonne? Si le mauvais goût de quelques femmelettes place le mérite dans l'aplatissement des oreilles, le bon goût des vrais connaisseurs le redressera. »

On avait sans doute oublié, en 1799, à Paris, et les arrêts de la faculté, et la plaisanterie du *Mercure*, car quelques élégantes (voyez, dans le *Journal des Dames et des Modes*, la gravure 112) portèrent des béguins.

A cette époque, le Cousin Jacques (Beffroy de Regny) en était à la lettre B de son *Dictionnaire néologique des hommes et des choses*. Voici ce qu'on lit au mot *Béguin* : « Nos belles aiment à se donner des airs enfantins; on prétend que c'est pour singer la vertu : nous qui ne calomnions pas les belles dames, nous aimons mieux croire que c'est pour se rajeunir. »

Dans le treizième siècle, le mot *Béguin* était une injure.

Papelart et béguin
Ont le siècle honi,

disait Rutebeuf, dans sa chanson sur les ordres de Paris (*Fabliaux*, tome II, p. 297).

Dans ce sens, le mot *Béguin* a cessé depuis longtemps d'être en usage; car il ne se trouve pas dans *Nicot;* mais les gens du monde donnent, par mépris, le nom de *Béguines* à toute espèce de religieuses.

D'où vient *Béguine?* De *Begga*, vous disent les Allemands, parce qu'elle fonda les Béguines proprement dites, filles, ou veuves sans enfans, qui vivent en communauté sans être cloîtrées. D'autres font dériver le nom de *Béguine* de *Béguin ;* et cette opinion revient à la première ; car l'étymologie de *Begga*, nom de la fondatrice des *Béguines*, est *Bègue ;* et l'on appelle *béguin* la première coiffure d'un enfant, parce que c'est celle qu'il porte avant que sa langue soit déliée.

BÉJAUNE. (*Faire voir à quelqu'un son*)

C'est lui montrer qu'il manque d'expérience ou de savoir. Un *bec-jaune*, et, par ellipse, *béjaune*, est un oiseau qui n'est pas encore en âge de nicher; ce que l'on reconnaît à la partie membraneuse du bec, qui est restée jaune.

Dans les colléges de Paris, il y avait jadis un droit établi sur les nouveau-venus, qu'on appelait, par métaphore, *béjaunes :* payer ce droit, c'était payer son *béjaune.*

Les clercs de la basoche de Paris appelaient *lettres de béjaune* celles qu'ils obtenaient par attestation du service qu'ils avaient fait chez les procureurs.

Dans les écoles de théologie, l'intendance des étudians était commise, par les étudians eux-mêmes, à l'un d'entre eux, qu'ils nommaient *l'abbé des béjaunes.*

Tout cela, depuis long-temps, n'existe plus; mais dans les arts mécaniques, l'ouvrier qui passe de l'apprentissage au compagnonage, paie son *béjaune*, c'est-à-dire, un régal aux ouvriers de son atelier.

BELAC, (*Tromperie de*)

Vin à teindre les nappes.

Vin faible, malgré sa belle couleur. C'est Louis XIII qui est l'auteur de ce proverbe; il caractérisa ainsi le vin du cru, en passant par Belac, petite ville du ci-devant Limousin.

BELLEMENT. (*Qui a faim ne peut manger*)

C'est-à-dire, doucement.

Essayez de donner une autre tournure à ce vieux proverbe, et vous direz moins bien.

BÉNÉDICITÉ. (*Être du quatorzième*)

C'est-à-dire, être idiot. Mauvaise allusion au quatrième verset du cantique que les trois enfans Misac, Sydrac et Abdénago chantaient dans la fournaise de Babylone : *Benedicite omnes bestiæ et pecora Domino.*

BÉNÉFICES.

Les chevaux courent les bénéfices, et les ânes les attrapent.

Mot de Louis XII, devenu proverbe.

Par le concordat passé entre Léon X et François Ier, il y eut encore des bénéfices susceptibles d'être courus en cour de Rome. Il fallait que le requérant eût obtenu des *degrés* dans une université; mais tout docteur n'est pas docte; de là le proverbe. Ceci, au reste, n'avait lieu que pendant les mois de janvier, d'avril, de juillet et d'octobre, appelés, par cette raison, mois *gradués.*

BÉNISSE! (*Dieu vous*)

Le moindre accident peut troubler notre cerveau,

brouiller nos idées, nous enlever la mémoire. Messala Corvinus oublia jusqu'à son nom ; c'est Pline qui le dit. Un éternuement peut nous réduire au même état, et il ne faut pas chercher d'autre cause à ce souhait : *Dieu vous bénisse!*

BÉNITIER. (*Pisser au*)

Expression proverbiale, qui signifie, faire des sottises éclatantes, et même des actions criminelles, pour attirer l'attention. Les Grecs avaient un proverbe semblable, qu'on peut traduire ainsi en latin, *in Pythii Apollinis templo cacare.*

> A faux titre insolens, et sans fruit hazardeux,
> Pissent au benestier, afin qu'on parle d'eux.
> (REGNIER, satire 2.)

BERGER. (*L'heure du*)

On a introduit les noms de *berger* et de *bergère* en amour, pour y conserver, au moins dans les termes, une apparence de simplicité.

L'heure du berger signifie l'occasion favorable à un amant. Si vous laissez échapper *l'heure du berger*, vous ne la trouvez plus; la belle a un secret dépit qu'elle ne pardonne pas. « Prenez la femme la plus sensée, la plus philosophe, la moins attachée à ses sens; le crime le plus irrémissible que l'homme, dont au reste elle se soucie le moins, puisse commettre envers elle, est d'en pouvoir jouir, et de n'en rien faire. » (*Confessions de Rousseau*, Liv. VI.)

L'heure du berger se prend aussi pour le temps propre à réussir en quelque chose que ce soit. La fortune a ses caprices et son *heure du berger*, aussi-bien que l'amour.

BERS. (*Berceau.*)

On dit aussi *ber*, par abréviation.

Ce qu'on apprend au ber,
Dure jusqu'au ver.

Quo semel est imbuta recens servabit odorem
Testa diù. HORAT. I, ep. 2, 69.

Ce vieux proverbe signifie qu'on conserve jusque dans un âge avancé les impressions de l'enfance.

BESACE. (*Il en est jaloux comme un gueux de sa*) Se dit d'un mari qui fait épier les actions de sa femme.

BESOIN.

Le besoin fait la vieille trotter. La faim chasse le loup hors du bois.

Ces proverbes se rapportent à ceux des Latins, et les Latins les avaient empruntés des Grecs : *Multa docet fames. Hominem experiri multa paupertas jubet.*

BÊTES. (*Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois font cent*)

Voici l'origine que l'on donne à ce dicton : Lorsque César fit la conquête des Gaules, le principal revenu de la Champagne consistait en troupeaux de moutons qui payaient au fisc un impôt en nature; mais, sur les représentations des cultivateurs d'un pays pauvre, on exempta de la taxe tous les troupeaux au-dessous de cent bêtes. Pour n'avoir rien à payer du tout, les Champenois ne passaient jamais le nombre de quatre-vingt-dix-neuf. Mais César, instruit de la ruse, ordonna qu'à l'avenir le berger de chaque troupeau serait compté pour un mouton, et paierait comme tel.

On raconte aussi que le troubadour Thibault IV, comte de Champagne, ayant mis un impôt sur les troupeaux de cent moutons, pour subvenir aux dépenses de ses fêtes, chaque berger mangea un mouton et s'ap-

plaudissait de sa ruse, mais que Thibault compta le berger parmi les bêtes.

Plus probablement cette façon de parler vient de ce que *Campanus*, qui veut dire Champenois, est l'homonyme de *Campanus*, habitant de l'ancienne Campanie. Les Campaniens (voyez *Alexand. ab Alex.*, Lib. IV, cap. 13) passaient pour des sots, comme les Bœotiens, dont le nom signifie demeure du bœuf.

M. Herluison, bibliothécaire de Troyes, lut, en 1800, dans une assemblée publique de cette ville, une dissertation sur le proverbe de Champagne. Après avoir fait l'énumération d'un très grand nombre de Champenois dignes de mémoire : « La Champagne, dit-il, n'est donc pas au moral ce qu'elle est au physique, une suite monotone de plaines arides et de terres ingrates : elle produit aussi souvent que toute autre contrée de la France, des talens éminens dans tous les genres; et le proverbe qui l'accuse de stérilité est une injure. »

M. Herluison attribue l'origine du proverbe à diverses causes morales, et entre autres à la bonté du caractère des Champenois; et il cite La Fontaine, à qui la modestie donnait l'air de la stupidité.

Grosley, dans les *Mémoires de l'Académie de Troyes* (année 1756), avait traité moins sérieusement cette question, et sa conclusion était la même. Il examinait si les moutons étaient des bêtes, et demandait s'il était nécessaire que les quatre-vingt-dix-neuf qui figuraient avec le Champenois fussent de la Champagne. « Parce qu'on est bon, observait-il, est-il dit qu'on soit bête? ou parce qu'on a de l'esprit, faut-il qu'on soit méchant? La bêtise et la bonté sont-elles donc des qualités inséparables? »

Ce proverbe est un de ceux qui, au mois de mars de

l'année 1823, ont été mis en action, à l'aide de la lithographie, par MM. Pigal, Pajou et J. Arago. L'auteur du texte fait remonter fort haut l'origine de ce proverbe; mais le lithographe a représenté le berger avec un costume tout-à-fait moderne. De pareils anachronismes se font remarquer dans des gravures exécutées depuis peu, pour plusieurs éditions des Fables de La Fontaine.

BIBLOT, communément *bimbelot*. (*Il se trouve toujours sur ses pieds, comme un*)

Cela se dit d'un homme dont les affaires sont toujours en bon état, quelques traverses qu'on lui suscite.

L'espèce de jouet que l'on nomme *biblot* ou *bimbelot*, est construit de telle façon que, de quelque manière qu'on le pose, il se replace de lui-même sur ses pieds. C'est un diminutif de la *bible*, engin (1) de l'artillerie antique, lequel après avoir lancé les mangons et les carreaux dont il était chargé, se remettait mécaniquement en place, par le seul effet de sa construction.

Bimbelotier, marchand de jouets d'enfans, vient de bimbelot. Le bimbelot est fait avec de la moelle de sureau grossièrement façonnée en enfant au maillot. Un plomb, en forme de cône tronqué et renversé, sert de base à cette figure. Par ce moyen, le centre de gravité est en bas, et la pente qu'offre la base ne permettant pas au bimbelot de rester dans une direction horizontale, il tend toujours à reprendre sa position verticale.

Bien.

Bien perdu,
Bien cognu.

---

(1) *Engin*, de génie, invention.

C'est la privation des choses qui nous en fait connaître la valeur.

BIEN. (*A force de mal tout ira*)

Parce que toutes choses ont leur période. Les affaires les plus désespérées sont souvent à la veille de prendre un bon train.

BIENFAIT.

Une bonté autre requiert. — Courtoisie qui ne vient que d'un côté, ne peut longuement durer.

Improbus est homo qui beneficium scit sumere et nescit reddere.
(PLAUTE.)

Tel repousse aujourd'hui la misère importune,
Qui tombera demain dans la même infortune :
Il est beau de prévoir ces retours dangereux,
Et d'être bienfaisant alors qu'on est heureux.
(LAHARPE.)

« Une belle âme ne goûte pas de plus grand plaisir que celui de soulager les malheureux; sa noble ambition la porte à se faire autant de sujets qu'il y a de gens persécutés de la fortune : c'est en cela qu'elle approche de plus près de Dieu, qui fait lever son soleil sur tous les hommes. » (L'abbé ARNAUD.)

BILLEVESÉES.

Contes en l'air, folies.

Tous les propos qu'il tient sont des billevesées. (1)
(MOLIÈRE, *Femmes savantes.*)

BISQUE. (*Prendre sa*)

Se mettre en mesure.

---

(1) *Bille-vesée*, boule pleine de vent.

Vèse s'est dit de l'instrument que nous appelons musette, et *véser*, pour jouer de cet instrument. On a dit aussi gros *vésé*, d'un homme ventru.

Prend sa bisque, s'élance.
(La Fontaine.)

Allusion à la *bisque*, ou pique de *Biscaye*, que les colonels d'infanterie avaient encore sous Charles IX, lorsqu'ils marchaient à la tête de leur troupe.

BISSESTRE. (*Porter*)

C'est-à-dire, porter malheur. (*Bissestre* pour *Bissexte.*)

Proverbe fondé sur le jour intercalaire du mois de février, dans les années qu'on appelle bissextiles.

Ce jour complémentaire était, chez les Romains, comme chez nos pères, réputé malheureux. Dans un passage d'Ammien Marcellin (Liv. XXVI), il est dit que l'empereur Valentinien évita de sortir le jour complémentaire du mois de février, jour malheureux aux Romains : *Nec videri die secundo, nec prodire in medium voluit, Bissextum vitans februarii mensis tunc illucescens, quod aliquoties rei Romanæ fuisse cognorat infaustum.*

On dit dans le même sens : *Faire bissexte.*

Hé bien ! ne voilà pas mon enragé de maître !
Il va nous faire encor quelque nouveau bissestre.
(Molière, *l'Étourdi.*)

Blanc.

Mettre du noir sur du blanc.

Expression proverbiale, qui s'applique aux écrivains sans talent.

Être réduit au bâton blanc.

C'est-à-dire, n'avoir conservé aucune propriété.

On dit d'une garnison qui a évacué une place, sans armes et sans bagage, qu'elle en est sortie avec le *bâton blanc.*

Le pauvre porte un bâton comme le riche : le luxe du bâton du pauvre consiste à être dépouillé de son écorce.

Blanc comme l'albâtre, est une comparaison défectueuse ; car l'albâtre n'est pas toujours blanc. La *blancheur des cygnes* souffre aussi des exceptions ; mais on dit d'un enfant d'une grande blancheur : *Blanc comme un lait;* ce qui ne pèche que contre la grammaire.

BLANCHE. (*Donner à quelqu'un carte*)

C'est lui donner le choix de quelque chose ; c'est comme lui mettre en main un blanc seing.

BLANCHES. (*Reines*)

Jamais douleur ne s'exprima avec plus de force que celle d'Anne de Bretagne à la mort de Charles VIII ; il est vrai que n'ayant point d'enfans, elle faisait une chute qui pouvait effrayer l'âme la plus ferme.

Elle prit le deuil en noir ; toutes les reines jusqu'alors l'avaient porté en blanc ; *reine Blanche* était même synonyme de *reine veuve.*

BLANCHISSEUSE. (*Il porte le deuil de sa*)

Se dit d'un homme qui a du linge sale.

Sous Charles V et Charles VI, l'usage des chemises de toile était encore très peu répandu ; on ne se servait que de chemises de serge. Deux chemises de toile furent regardées comme un objet de luxe très remarquable dans la garderobe d'Isabeau de Bavière.

BLOND. (*Délicat et*)

Se dit d'un homme qui manque d'énergie.

Blond comme un bassin, à cause de l'éclat qu'a une chevelure blonde.

Si les beautés blondes sont moins vives et moins ani-

mées que les brunes, elles passent pour être plus tendres.

> Pour aimer, prenez la brunette,

a dit Marot.

Fontenelle s'est aussi déclaré pour les brunes, dans une pièce dont voici les premiers vers :

> Brunette fut la gentille femelle
> Qui tant charma les yeux de Salomon....
> Qui dit brunette, il dit spirituelle,
> Il dit aussi vive comme un démon.

Les romanciers et les chansonniers du moyen âge n'ont presque célébré que des blondes. Eustache Deschamps, qui écrivait sur la fin du quatorzième siècle, compte encore parmi les soins qu'exige l'éducation de l'enfance, celui de rendre les cheveux blonds. Vers le milieu du dix-huitième siècle, la poudre blonde a eu une grande vogue ; et à la fin de ce même siècle, on a vu des femmes de tout âge se faire couper les cheveux pour porter des perruques blondes, lors même que les sourcils et les cils devaient contraster avec la nouvelle chevelure.

BOETE. (*Sortir d'une*)

On dit proverbialement d'un homme propre, qu'il semble *sortir d'une boëte*, c'est-à-dire, d'une boëte portative ou roulante, d'une chaise à porteurs, ou d'une brouette. Tout ce que nous savons des brouettes, c'est qu'il y en avait anciennement de deux sortes, à une roue et à deux. Un homme faisait rouler devant lui une brouette de la première sorte.

L'usage des *chaises à porteurs* fut introduit de Londres en France, sous Henri IV, par M. de Montbrun de Souscarrière, à la suite d'un voyage qu'il avait fait en Angleterre.

BOEUF. (*Homme de porc et de*)

Tantôt bouvier, tantôt porcher, ayant pour métier de conduire les bœufs et les porcs. De là le nom de *porcabœuf.*

BOEUF. (*Donner un œuf*
Pour avoir un)

C'est faire un petit présent pour en recevoir un grand.

Érasme cite ce proverbe latin, où l'on joue également sur le mot : *Pileum donat, ut pallium recipiat.*

On dit aussi : *Donner un pois pour avoir une fève;* proverbe qui a été ainsi parodié par Corneille : *S'ils me disent pois, je leur répondrai fèves.*

Qui vole un œuf
Vole un bœuf.

Rappelons ici les beaux vers de Racine :

> Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes
> . . . . . .
> Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés.

Mettre la charrue devant les bœufs.

Prendre l'inverse d'une chose.

Bohème.

On dit maintenant *Bohémien.* Nos pères appelaient une *maison de Bohème,* celle où il n'y avait pas d'ordre; et ils disaient de celui qui n'avait ni feu ni lieu : *Il vit en Bohème.*

Les Bohémiens sont des bandes d'hommes, de femmes et d'enfans qui se retirent dans les bois, quand les ordonnances les poursuivent sur les grands chemins. On n'en voit plus en France.

Le nom de *Bohémiens* qu'on leur donne, vient de ce que Sigismond, roi de Bohème, fit délivrer des

passe-ports, en 1417, aux premiers qui parurent en Europe; ils étaient venus d'Égypte, chassés par les mamelucks.

Dix ans après, ils se montrèrent en France. De Paris, la foule se portait au bourg de la Chapelle-Saint-Denis, où ils passèrent environ un mois. Estienne Pasquier (*Recherches de la France*) dit : « Que c'estoient les plus polies créatures que on vît oncques..... En leur compagnie avoient sorcières, qui regardoient ez mains des gens, et disoient ce que advenu leur estoit, ou à advenir. »

Ces mendians ont rôdé en France pendant plus d'un siècle. Dire la bonne ou mauvaise aventure est encore leur principale occupation dans les pays où on les tolère. Un auteur allemand leur attribue la subtilité connue sous le nom de jeu de gobelets. Eux-mêmes font leurs instrumens de musique; les femmes, en dansant, s'excitent par des cris et des chants : elles ont ordinairement de fort beaux yeux et des cheveux très noirs.

M. Greelman a donné une histoire des Bohémiens, qui a été traduite en français, et publiée à Paris en 1810.

BOIRE. (*C'est la mer à*)

Se dit d'une chose impossible.

Les anciens avaient coutume de se proposer des questions embarrassantes. Amasis, roi d'Égypte, à qui un roi d'Éthiopie avait proposé celle-ci, consulta le philosophe Bias. Dites au roi d'Éthiopie, répondit Bias, que vous boirez la mer quand il aura détourné les fleuves qui s'y rendent.

Dans la Vie d'Ésope, on voit ce fabuliste user du même expédient pour tirer Xantus d'embarras.

BOIS.

Il est du bois dont on les fait.

C'est-à-dire, il a les talens, les qualités requises pour obtenir telle ou telle dignité.

L'auteur des *Matinées sénonoises* croit que cette expression vient du proverbe grec qu'Apulée attribue à Pythagore : *Non è quovis ligno fiat Mercurius.* Un tronc de figuier suffisait pour faire la statue d'un dieu aussi grossier que Priape ; mais il fallait un bois plus précieux pour Mercure, le dieu des beaux-arts.

Il est comme le bois vert qui brûle sans flamber.

Se dit d'un homme qui mange son bien sans s'en faire honneur, qui le dépense mal à propos.

A gens de village trompette de bois.

Ne donnez aux gens grossiers que des choses analogues à leurs goûts.

Le caustique Guy Patin tourna ce proverbe en épigramme, le 17 juillet 1668. « On ne parle, dit-il, que des apprêts qui se font à Versailles pour le carrousel et le festin des dames de la cour, cela sera tout-à-fait magnifique ; mais point d'argent aux soldats congédiés : à gens de village trompette de bois. »

(Lettre 474me.)

BOIS. (*Fricasser les écuelles de*)

Ce proverbe, que l'on trouve dans Rabelais, fait allusion aux prodigues qui, après avoir étalé un grand faste, regardent comme précieux de chétifs débris de leur ancienne fortune.

BOIS. (*Porter bien son*)

Marcher bien droit. Par *bois*, on entendait autrefois la pique et la lance. Quand un gendarme portait sa lance de bonne grâce, on disait, *il porte bien son*

bois; ce qui ensuite, par métaphore, a signifié se tenir bien droit en marchant.

BOIS. (*Trouver visage de*)

Pour, sonner ou frapper inutilement à une porte, en un mot faire une visite, et ne pas même voir s'ouvrir la porte de la maison où l'on a pris la peine d'aller.

BOIS. (*Il a l'œil au*)

C'est-à-dire, il se tient sur ses gardes, parce qu'un bois qui borde une route est un voisinage dangereux.

BOIT. (*Qui fait la faute la*)

On lit dans le *Roman de la Rose :*

S'il fait folie, si la boyve.

Chacun doit porter la peine de sa faute.

BOITEUX. (*Il ne faut pas clocher devant les*)

Ce proverbe n'est pas une défense de contrefaire les gens qui ont un défaut corporel, mais un avis. Un boiteux voit mieux que personne si l'on cloche tout de bon, parce que la démarche est l'objet continuel de ses observations. Le sens du proverbe est donc qu'il ne faut pas faire de friponnerie devant un fripon.

BON.

Par cette épithète commencent plusieurs proverbes, qui n'ont besoin d'aucune explication.

Bonnes gens font les bons pays,
Bon cœur fait le bon caractère,
Bons comptes font les bons amis,
Bon fermier fait la bonne terre,
Bons livres font les bonnes mœurs,
Bons maîtres les bons serviteurs.
Les bons bras font les bonnes lames,
Le bon goût fait les bons écrits;
Bons maris font les bonnes femmes,
Bonnes femmes les bons maris.

BON. (*Peu et*)

Proverbe gastronomique. Si nos pères le pratiquaient, c'était en famille; car dans les repas d'apparat ils faisaient servir de grosses pièces.

BONNET. (*Avoir la tête près du*)

C'est-à-dire, être prompt à se fâcher. Les mouvemens de colère supposent une tête chaude; or, rien n'est plus propre à échauffer la tête que de la tenir enfoncée dans un bonnet.

« J'ai pris mon parti sur tout, et je jette mon *bonnet* par-dessus les moulins, afin de n'avoir pas la *tête* si *près du bonnet.* » (VOLTAIRE.)

La pièce d'étoffe nommée *coqueluchon*, ou *chaperon*, qui, dans le moyen âge, couvrait la tête des hommes et celle des femmes, avait un appendice. Quelques hommes ayant roulé cette queue de chaperon autour de leur tête, *il fut trouvé bon*, dit Estienne Pasquier, *de retrancher tous ces grands appentis*, et voilà le *bonnet.* Par conséquent les premiers bonnets furent d'étoffe.

En 1527, on fit des bonnets de tricot; et il s'établit une communauté de bonnetiers distincte de celle des drapiers.

En Normandie, où les fabriques de bonnets de coton sont nombreuses, non seulement les hommes, mais les femmes portent un bonnet de coton. A Caen, à Lisieux et dans beaucoup d'autres villes, vous voyez le matin, sur le seuil de leur porte et même dans les rues, des grisettes coiffées d'un bonnet de coton. Les plus élégantes mettent autour un ruban de couleur. Ce bonnet est posé de manière à laisser voir un petit chignon. La pointe du bonnet, ornée de sa mèche, retombe par devant.

BONNET. (*Opiner du*)

C'est, dans une délibération, être de l'avis du préopinant, ne rien dire pour motiver cet avis. Selon Ducange, cette façon de parler vient de ce que, dans plusieurs couvens, les anciens opinaient de la voix, tandis que les jeunes ne faisaient que porter la main à leur couvre-chef.

C'est bonnet blanc et blanc bonnet; ou bien, *c'est verjus et jus vert;* ou mieux, *c'est verjus vert* et *vert verjus.*

Pour dire : c'est tout un, c'est la même chose.

BONNET. (*Ce sont deux têtes dans un*)

Se dit de deux personnes liées d'amitié et d'intérêt, et toujours d'un même sentiment.

Quand un mari, quand une femme
Vivent de telle sorte entre eux,
Que ce n'est qu'un cœur et qu'une âme,
Il n'est point d'état plus heureux.
Mais si l'on s'en rapporte à ceux
Qui sont sous la loi conjugale,
C'est la pierre philosophale,
Que n'être qu'un quand on est deux.

Janvier a trois bonnets.

Il faut connaître les habitudes de nos aïeux pour expliquer ce proverbe : à mesure que le froid se faisait sentir, ils mettaient bonnet sur bonnet, hommes comme femmes, sans jamais craindre de se trop couvrir la tête.

BORGNES. (*Contes*)

Récits qui excitent la méfiance par des détails qui sembleraient devoir l'écarter.

Les menteurs sont ennemis des *contes ronds.* Vous ne les entendez pas dire qu'ils ont tué dix hommes dans

une action, vingt perdreaux à une chasse, ou qu'ils ont perdu ou gagné vingt, trente pistoles au jeu; mais neuf hommes, dix-neuf perdreaux, vingt-neuf pistoles, ou même vingt-neuf et demie. Ce sont ces nombres impairs dans un récit qui auront fait appeler *contes borgnes* des détails controuvés.

BOSSU.

Rire comme un bossu.

On a remarqué que les gens qui avaient la difformité d'Ésope étaient gais.

BOSSUS. (*Veau mal cuit et poulets crus*
Font les cimetières)

Ce vieux proverbe est de bon conseil. Mal cuites, les viandes les plus saines sont indigestes.

Mais on rit aujourd'hui de ces autres proverbes du même temps : *Après la poire le vin ou le prestre. — Qui vin ne boit après salade, est en danger d'être malade. — Vin sur laict est souhait, laict sur vin est venin. — Jamais un homme ne mange foye que le sien n'en ait joye. — Si l'estomac pouvait parler il dirait : coing, coing.*

BOTTES. (*Il a mis du foin dans ses*)

Ce proverbe s'applique à celui qui s'est enrichi par des moyens peu honnêtes. C'est comme si l'on disait, voilà un homme qui n'avait pas la jambe faite pour les bottes dont il se pare.

BOUCHON. (*A bon vin il ne faut pas de*)

Bouchon, faisceau de branches vertes, est ici synonyme d'enseigne; et le sens du proverbe est : que les bonnes choses n'ont pas besoin d'être vantées.

Les Latins disaient : *Vino vendibili suspensâ hederâ nihil opus est.* Le lierre dont se servaient leurs mar-

chands de vin, pour former une enseigne, était bien choisi, puisque cette plante est consacrée à Bacchus. Les nôtres, qui ne cherchent que des rameaux d'un vert durable, emploient indistinctement le lierre, le pin, le cyprès, le houx, etc.

BOUCLIER. (*Levée de*)

Métaphore empruntée des anciennes joûtes, où l'on ne levait le bouclier pour s'en servir, que lorsqu'on se croyait sur le point d'être attaqué.

BOUCLIERS. (*Faire une levée de*)

C'est-à-dire, faire une levée de gens portant le bouclier.

Cette façon de parler s'applique aux grandes entreprises qu'on n'exécute pas, ou qui réussissent mal.

BOULE VUE. (*Faire une chose à*)

Métaphore empruntée de la témérité qu'il y a à juger par la vue de la distance où peuvent être du but les boules de plusieurs joueurs.

BOULIEUX. (*Normands*)

Ravisius Textor, en l'une de ses élégies, faisant une longue énumération des choses impossibles, dit entre autres, qu'on ôtera plutôt aux Flamands, le beurre; aux Auvergnats, les raves; et aux Normands, la bouillie, qu'on ne lui ôtera le souvenir de son ami.

BOUQUET.

Donner le bouquet à quelqu'un, c'est l'engager à donner un bal à une société dont il est membre.

L'usage d'offrir, dans les bals, un bouquet à la personne qui doit donner le bal suivant, est un reste de la *cérémonie chevaleresque du paon.* (1)

---

(1) Ce noble oiseau, car on le qualifiait ainsi, était regardé comme

BOURGEOIS. (*Cela est*)

Manière de parler des personnes de qualité, qui traitent avec dédain tout ce qui n'est pas de leur rang.

LA CHANOINESSE.

Une superbe chanoinesse
Portait, dans ses sourcils altiers,
L'orgueil de trente-deux quartiers.
Un jour, au sortir de la messe,
En présence de l'Éternel,
En face de tout Israël,
Tandis qu'elle fendait la presse
Et s'avançait le nez au vent,
Un faux pas fit choir la déesse,
Jambe en l'air et front en avant.
Cette chute fut si traîtresse,
Qu'en dépit de tous ses aïeux,
Qui voulut, vit de ses deux yeux
Le premier point de la noblesse:
Car, on ne peut nier cela,
Toute noblesse vient de là.

---

l'emblème de la majesté des rois, à cause de l'éclat de son plumage. La coutume, dans les occasions solennelles, était de le servir rôti et avec ses plumes. Pour conserver l'aigrette, on enveloppait la tête d'un linge, et on l'arrosait d'eau fraîche pendant qu'il était à la broche. Quant au reste du corps, il avait été dépouillé: la peau se rajustait au moment où l'on allait mettre l'oiseau sur la table. Au reste, ce n'étaient point les écuyers ordinaires qui avaient l'honneur de servir le paon: cette cérémonie glorieuse regardait les dames; et ordinairement elle était déférée à celle d'entre elles que distinguait le plus sa naissance, son rang ou sa beauté. Suivie d'un certain nombre d'autres femmes, accompagnée d'instrumens de musique, cette reine de la fête entrait en pompe dans la salle du festin, portant en main le plat d'or ou d'argent dans lequel était l'oiseau. Là, au bruit des fanfares, elle le posait devant le maître du logis, si ce maître était d'un rang à exiger pareil hommage, ou devant celui des convives qui était le plus renommé pour sa courtoisie et sa valeur. Quand le banquet se donnait après un tournoi, et que le chevalier qui avait remporté le prix du combat se trouvait à table, c'était à lui, de droit, qu'on déférait l'honneur du paon.

Une partie de ce que nous venons de dire doit s'appliquer au *faisan;* on servait cet oiseau sur la table avec pompe.

Ce point en valait bien la peine;
L'ivoire, le rubis, l'ébène,
N'ont rien de plus éblouissant:
Elle avait raison d'être vaine.
Le beau chevalier qui la mène,
Noble et timide adolescent,
La relevait en rougissant,
Et rassurait d'un air décent,
Mais plein de feu, mais plein de grâce,
Sa pudeur prise au dépourvu.
Ah! monsieur, dit-elle à voix basse,
Monsieur, ces bourgeois l'ont-ils vu?
(Rhulières.)

Tous les bourgeois de Chastres et ceux de Montlehéri.

Dans la grande *Bible des Noëls,* ouvrage fort ancien, se trouve un cantique qui commence par ces mots : *Les bourgeois de Chastres et ceux de Montlehéri.*

Non seulement l'air est arrivé jusqu'à nous, mais aux paroles, depuis un siècle, est comme inhérente une naïveté proverbiale.

En 1700, Philippe de France, duc d'Anjou, second fils du dauphin, et petit-fils de Louis XIV, allant prendre possession du royaume d'Espagne, et passant par Mont-l'Héri, le curé du lieu se présenta au prince, à la tête de ses paroissiens, et lui dit : « Sire, les longues harangues sont incommodes et les harangueurs ennuyeux; ainsi je me contenterai de vous chanter :

Tous les bourgeois de Châtre et ceux de Mont-l'Héri
Mènent fort grande joie en vous voyant ici.
Petit-fils de Louis, que Dieu vous accompagne,
Et qu'un prince si bon,
Don don,
Cent ans et par de-là,
La la,
Règne dedans l'Espagne. »

Souvent, au lieu de Chastres, on dit Chartres, parce

que Chartres est une ville connue, et que Chastres a changé de nom. Au mois d'octobre 1720, M. d'Arpajon, seigneur de Chastres, obtint des lettres patentes qui érigèrent la ville de Chastres, avec quelques terres voisines, en marquisat, sous la dénomination d'Arpajon.

BOURGES. (*Armes de*)

On dit quelquefois, assez mal à propos, d'un ignorant qui est assis dans un fauteuil, ce sont les *armes de Bourges*. L'origine de ce proverbe se trouve dans un manuscrit latin de la bibliothèque du Vatican, plein de remarques curieuses sur les *Commentaires de César*. On y lit que, pendant le siége de Bourges, Vercingetorix, chef des Gaulois, commanda à un capitaine nommé *Asinius Pollio*, de faire une sortie sur les troupes de César : celui-ci ne pouvant conduire lui-même ses soldats au combat, parce qu'il était incommodé de la goutte, envoya un lieutenant; mais une heure après, comme on vint lui dire que ce lieutenant lâchait pied, il se fit porter dans une chaise aux portes de la ville, et anima tellement ses soldats par ses discours et par sa présence, qu'ils reprirent courage, retournèrent contre les Romains, et en tuèrent un grand nombre. Une si belle action fit dire qu'*Asinius* dans sa chaise, avait autant contribué à la défaite de l'ennemi, que les *armes* de ses soldats. Quoique le mot *armes* ne signifie point ici *armoiries*, et qu'il y ait de la différence entre les mots *asinius* et *asinus*, on n'en a pas moins dit *asinus in cathedrâ*, un âne dans un fauteuil, et pris cet âne pour les armes de Bourges.

BOURGUIGNONS SALÉS.

Ce n'est point parce que les habitans de la Bourgogne aiment les alimens salés, qu'on les appelle Bour-

guignons salés : mais quelle est la cause de ce sobriquet? Le lecteur prononcera.

Jean de Châlons, prince d'Orange, s'était emparé d'Aigues-Mortes, au nom de Philippe, duc de Bourgogne, pendant les troubles du règne de Charles VII, et y avait mis en garnison quelques compagnies bourguignonnes. Les bourgeois, qui supportaient ce joug avec impatience, firent un jour main basse sur la garnison, tuèrent les Bourguignons, et jetèrent leurs cadavres dans une cuve avec une grande quantité de sel, afin de les conserver plus long-temps, comme un trophée de leur fidélité envers leur roi légitime, ou simplement, comme dit une histoire de Languedoc, de peur que ces corps morts n'infectassent l'air. Ceci arriva en 1422.

Dans le Glossaire alphabétique placé à la suite des *Noëls bourguignons*, Dijon, 1720, on trouve cette autre interprétation : « Les Bourguignons ayant les premiers des peuples de la Germanie, embrassé le christianisme, leurs voisins encore païens les appelèrent par dérision *salés*, à cause du *sel* qu'on mettait dès ce temps-là dans la bouche de ceux qu'on baptisait. »

Le Duchat pense que *Bourguignon salé* vient de la *salade*, ou *bourguignotte*, espèce de casque particulier à la milice bourguignonne.

Le dicton était :

Bourguignon salé,
L'épée au côté,
La barbe au menton,
Saute, Bourguignon.

BOURRE. (*Rire sous*)

C'était jadis rire sous le *bourrelet* de son chaperon. Rire *sous cape*, qui signifiait à peu près la même chose, nous est resté.

BOURREAU. (*Se faire payer en*)

C'est-à-dire, d'avance.

Le jour où un bourreau devait exercer ses fonctions, il faisait autrefois percevoir le matin, par ses valets, un droit sur les herbages et les fruits qu'on portait à la halle. La suppression de ce droit n'est pas si ancienne, qu'il ne se trouve encore des personnes qui l'aient vu exercer. A mesure que l'impôt se percevait, les valets marquaient le dos du payeur avec de la craie.

On rapporte à l'an 1260 l'origine du nom de *bourreau*, donné aux exécuteurs de la haute justice. *Bourreau* est synonyme de *borreau*; et ce dernier mot ne diffère de *Borel* que par la terminaison. Or, en 1260, un nommé Richard *Borel* possédait le fief de Bellemcombre, à la charge de pendre les voleurs du canton.

BOURSE. (*Faire danser la*)

Ancien usage qui consistait à faire circuler la bourse parmi les danseurs; celui qui la recevait payait une petite contribution que l'on employait tout de suite à acheter une bouteille de vin.

BOUT. (*Par le bon*)

Métaphore empruntée du dévidage. On appelle dans un écheveau le *bon bout*, le seul par lequel on puisse commencer, si l'on veut dévider sans perte.

Braguards.

On nommait ainsi, dans le seizième siècle, les hommes qui se distinguaient par la magnificence de leurs *bragues*, ou *brayes*, ou *brayettes*.

La *brague* se nommait aussi haut-de-chausses. A la brague tenait la *brayette*, qui, en les couvrant, faisait distinguer les formes secrètes de la virilité. Cette espèce

d'étui admettait divers ornemens, et se fermait avec une aiguillette.

Il n'y a point de folie qui, dans un temps ou dans l'autre, ne trouve son analogue. Consultez Martial, Liv. VII, Épigramme 81.

Branle.

Donner le branle.

Allusion à la danse par où commençaient autrefois les bals.

Donner l'exemple, mettre tout le monde en train.

Thoinot Arbeau (Tabourot), dans son *Orchésographie* (1589, *in*-4°), a donné les noms, les mesures et la tablature d'un grand nombre de branles : branles du Haut-Barrois, du Poitou, de la Bretagne, etc.; branles des torches, des lavandières, des sabots. Dans les branles des torches, les danseurs tiennent un flambeau allumé; dans les branles des lavandières, ils se frappent dans les mains, et ils dansent en sabots le branle des sabots.

BRAS. (*Jeter la pierre et cacher le*)

Pour dire faire du mal à quelqu'un d'une manière si cachée, qu'il ne nous en soupçonne pas.

Nos pères disaient aussi, et le proverbe était plus caractéristique : *Fait de vilain, jeter la pierre et cacher la main.*

BRETIGNY. (*Vin de*)

C'est du vin de Bretigny, qui fait danser les chèvres, dit-on d'un vin faible.

Six villages portent le nom de Bretigny. Comme celui qui est situé près de Montlehéri est le plus connu, c'est là que l'on suppose avoir existé un vigneron

nommé *Chèvre,* que le vin du cru mettait en gaîté, ainsi que toute sa famille.

Mais, au lieu de vin proprement dit, ne s'agit-il point de baies de prunelier? Cet arbrisseau croît dans les haies; pour en atteindre les branches, non seulement les chèvres sont obligées de grimper, mais de bondir.

A défaut de raisin, les gens pauvres emploient les prunelles pour composer une boisson, qui s'appelle *vin de prunelles.*

Bride.

Brides à veaux.

Raisonnemens qui ne peuvent en imposer qu'à des gens bornés.

Cette comparaison nous est venue des romans de chevalerie. Faire des *brides à veaux,* était un des talens dont un ménétrier se vantait par plaisanterie; il savait aussi faire des *coiffes à chèvres,* des *gants à chiens,* des *hauberts à lièvres;* il *cerclait des œufs, couvrait des maisons en omelettes*, etc. etc.

Brider.

La bécasse est bridée.

Signifie qu'on a dupé quelqu'un, qu'il est tombé dans le piége qu'on lui avait tendu. Cela surtout s'applique à une mijaurée, après les fiançailles.

Cette expression est tirée de la chasse. On tend aux bécasses des lacets dans lesquels elles viennent se brider d'elles-mêmes.

Bridoie, Bridoison.

Ces expressions proverbiales sont tirées de Rabelais.

Dans son *Gargantua,* il s'agit, entre frère Jean et

Panurge, de mener une truie en laisse, ou de prendre pour monture un oison bridé.

BRILLER.

Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier.
(VOLTAIRE, *Henriade.*)

Ce sont surtout les hommes de lettres des petites villes qui devraient s'appliquer ce proverbe; leur esprit est admiré, on répète leurs bons mots, on vante leurs écrits; pourquoi voudraient-ils hasarder leur réputation à Paris? Qu'ils se souviennent du mot de César : *J'aimerais mieux être le premier dans un village que le second dans Rome.*

BRODEUR. (*Autant pour le*)

C'est-à-dire, autant de mensonges.

Les mensonges facétieux s'appellent *bourdes*, parce qu'on disait autrefois *bourdeur* pour bordeur. De *bordeur*, nom de l'ouvrier qui ornait le bord des étoffes, on a fait *brodeur*, par une transposition de lettres; et comme le talent de cet ouvrier ne consiste qu'à mettre du superflu, l'idée est venue de dire à un conteur, à mesure qu'il exagère, *autant pour le brodeur.*

BRONZE. (*Courtisans du cheval de*)

On appelait ainsi, sous Louis XIII, les filous qui avaient coutume de rôder la nuit sur le Pont-Neuf.

En 1667, le gouvernement pourvut à la sûreté publique, à Paris, par l'établissement des lanternes, par le redoublement du guet, et par un règlement sur le port d'armes et contre les gens sans aveu.

Lorsque, vers le milieu du dix-huitième siècle, on plaça des réflecteurs derrière les mèches, les lanternes furent appelées lanternes à réverbères, et par abrévia-

tion, réverbères. Dans la présente année (1822) les réverbères sont, à Paris, au nombre de 4,553.

Bruler.

Il y a brûlé ses vaisseaux.

Il ne peut plus revenir sur sa résolution; il n'y a plus de ressource pour la fuite; allusion au courage avec lequel Guillaume-le-Conquérant, lorsqu'il débarqua en Angleterre, fit mettre le feu à sa flotte pour ôter à ses soldats l'idée d'une retraite.

BRULÉ. (*Chercher vache noire en bois*)

Comparaison que nos pères employaient pour dire : *Chercher une chose difficile à trouver.*

C'est le même sens que celui du proverbe : *Chercher une aiguille dans une charretée de foin.*

Brunette.

Sorte d'étoffe fine, tirant sur le noir, dont s'habillaient autrefois les gens riches.

> .... Aussi bien sont amourettes
> Soubs bureaulx, que soubs brunettes.
> (*Roman de la Rose.*)

C'est-à-dire, l'amour se fait sentir au pauvre comme au riche.

Buisson.

Il n'y a si petit buisson qui ne porte son ombre.

C'est-à-dire, si petite rivalité qui ne porte préjudice.

Ce proverbe se trouve parmi ceux de Salomon.

Il a trouvé buisson creux.

Proverbe emprunté de la chasse, et qui signifie qu'on n'a pas trouvé ce qu'on s'attendait à rencontrer.

BURIDAN. (*Ane de*)

Tous les jours on compare à *l'âne de Buridan* une

personne qui a de puissans motifs pour rester indécise.

Buridan, né dans l'Artois, vers la fin du treizième siècle, était recteur de l'Université de Paris, et fit un commentaire sur Aristote; mais ce qui l'a rendu le plus célèbre, est le sophisme dont nous allons parler. Il supposait un âne également pressé de la soif et de la faim, entre un seau d'eau et une mesure d'avoine. Que fera l'âne? demandait le dialecticien. Si on lui répondait : Il ne sera point assez bête pour ne boire ni ne manger; donc, reprenait le docteur, il se tournera d'un côté plutôt que de l'autre; donc il a le franc-arbitre. Ce sophisme occupa les plus grands personnages du temps.

M. Pigault-Lebrun, dans son roman intitulé : *Une Macédoine*, Paris, Barba, 1811, a peint avec beaucoup d'esprit l'embarras d'un homme à bonnes fortunes, qui reçoit deux lettres en même temps.

« Je suis au milieu de mon ottomane, la lettre de Sophie à ma droite, celle de Fanchette à ma gauche. Je les regarde l'une après l'autre; je ne sais laquelle prendre. Si ma main se porte sur la lettre de Sophie, l'autre saisit celle de Fanchette, et je n'en peux lire qu'une à la fois. Celle dont j'ai lu quelques mots s'échappe et retombe auprès de moi. J'essaie de parcourir la seconde, et je reprends la première. Je quitte celle-ci; je tiens celle-là.... Me voici encore entre mes deux lettres.

« Vous riez, monsieur le plaisant? — Hé, monsieur, qui ne rirait pas? — Il a raison, j'extravague. Mais aussi pourquoi m'écrire toutes deux en même temps! Georges, quand il t'arrivera deux lettres, tu ne me parleras de la seconde que lorsque tu seras bien sûr que j'aurai lu et relu la première. Tiens, emporte celle-ci; tu me la rapporteras quand je sonnerai.... Non, rends-

moi cette lettre et prends l'autre.... Par grâce, prends-en une, celle que tu voudras, et va-t'en. »

BURON. (*N'avoir ni bure ni*)

Ne posséder absolument aucun domaine, pas même une cabane.

L'on appelle encore aujourd'hui en Auvergne les cabanes des bergers, des *burons*.

BUT. (*Après grâces Dieu*)

Allusion à l'histoire de l'institution de l'Eucharistie, où il est dit qu'*après avoir rendu grâces, Jésus*, etc. Ce proverbe s'emploie pour engager quelqu'un à boire un coup après *grâces*, c'est-à-dire, après la prière qui a terminé le repas.

Buvez, ou allez-vous-en.

Le sens moral de ce proverbe, que nos pères avaient emprunté des Grecs, est *qu'on doit s'accommoder à l'humeur de ceux avec qui l'on vit, ou qu'il faut s'en séparer.*

C.

Cabriole, ou Capriole.

Le premier de ces mots est actuellement en usage; mais dans le seizième siècle on disait toujours capriole; l'un et l'autre viennent de *capra*, chèvre.

La capriole est un mouvement ou saut de danseur; il devint à la mode à la cour de Catherine de Médicis, d'abord par les gens du métier, ensuite par les jeunes gens de qualité qui se piquaient de bien danser. Enfin il y eut des dames et des demoiselles qui se hasardèrent à faire des caprioles, au grand scandale des graves personnages de l'ancienne cour.

Cacher.

Cache ta vie.

C'est un des préceptes d'Épicure, dont Plutarque a fait un beau traité.

Heureuse obscurité, que je vous trouve aimable!
Qu'au plus brillant éclat vous êtes préférable!
Vous n'êtes point en butte aux efforts des jaloux;
Mais s'ils vous connaissaient, ils n'aimeraient que vous.
En vous ils trouveraient tous les biens qu'ils désirent;
Et ce parfait bonheur pour lequel ils soupirent,
Et qu'ils ne trouvent point dans ce brillant chaos
Où l'ambition règne, et n'a point de repos.
(Destouches, *l'Ambitieux.*)

Pour être heureux n'excitez point l'envie;
Le secret du bonheur est de cacher sa vie.
(De La Bouisse.)

Bene qui latuit, bene vixit.

CAFÉ. (*Prendre son*)
S'amuser aux dépens de quelqu'un.

Quoi! du matin au soir railler, se divertir,
Rire aux dépens d'autrui! quel talent! quel plaisir!
(Collin-d'Harleville, *Malice pour malice*, sc. 1.)

Un sot peut tous les jours rire aux dépens d'autrui,
Rire même de tel.... qui vaudra mieux que lui;
N'est-il pas vrai?.....
(Collin-d'Harleville, *même pièce*, sc. 8.)

Cahin caha.

Tant bien que mal, inégalement. Corruption du latin : *Quà hìnc quà hàc.*

Panard, surnommé par Marmontel, le La Fontaine du Vaudeville, avait fait une chanson dont le refrain était : *Et l'honneur va cahin caha*, qui eut un grand succès. Quand il se fit imprimer, il mit au titre de son livre : *Par l'auteur de Cahin caha.*

Caille.

Chaud comme une caille.

Antoine Mizauld, médecin français du seizième siècle, a fait, entre autres ouvrages, un livre de centuries, dans lequel il affirme que deux époux vivront en paix, si on recommande au mari de porter le cœur d'une caille mâle, et à la femme le cœur d'une caille femelle.

(Mizauld, *Cent.* 8, n° 18.)

Caillette.

On donne ce nom aux femmes babillardes, parce que les cailles sont timides et jabottent sans cesse.

Au lieu de blâmer ce penchant à la causerie, reconnaissons une des vues libérales de la nature sur le genre humain. Elle confie notre enfance aux femmes. Ce sont elles qui développent en nous les organes de la parole, nous apprennent à former des sons, à lier des mots. Si elles parlaient moins, nous parlerions plus tard et moins bien.

Calepin.

Ce mot, employé proverbialement, vient du Dictionnaire latin d'Ambroise Calepin, qui fut souvent imprimé dans le seizième siècle, et qu'on finit par appeler tout court un *Calepin.*

Un calepin est un recueil de notes qu'une personne forme pour son usage.

Un autre recueil, qui a du rapport avec celui-ci, est l'*album;* nous avons emprunté ce dernier mot au latin; il signifie livre blanc.

Un album, dans une société, est offert à quiconque a de la réputation, comme peintre, musicien, ou homme

de lettres. Figurez-vous du français, de l'italien, de l'anglais, de l'allemand, quelquefois du latin; de la prose, des vers, des dessins, de la musique, tout cela avec la signature des auteurs.

La mode des album n'est venue en France qu'en 1810; c'est un emprunt fait aux Allemands. Depuis près d'un siècle les voyageurs de cette nation portent un livre blanc sur lequel les savans qu'ils visitent sont invités à écrire leur nom, accompagné de la date et d'une sentence.

CALICE. (*Doré comme un*)

On se servait au treizième siècle de cette expression pour caractériser le luxe des seigneurs de la cour.

Sous Henri III, après que la loi somptuaire eut défendu les étoffes d'or et d'argent, les grands se dédommagèrent en faisant porter à leurs laquais des livrées de soie. Les dames portèrent des robes faites à Milan, du prix de cinq cents écus la façon, sans or ni pierreries.

Pendant ce même règne, on trouva, en révisant le procès des financiers, que l'un d'entre eux envoyait blanchir de Paris en Flandre douze paquets de chemises à un teston (douze sols) chaque.

CALOTTE. (*Amant à*)

Dans ce proverbe, il ne s'agit pas d'un ecclésiastique, mais d'un vieillard amoureux comme les Cassandres de comédies.

Les calottes étaient la ressource des personnes chauves, avant l'invention des perruques.

CAMÉLÉON. (*Il change comme un*)

Proverbe fondé sur une vieille erreur.

Nos pères croyaient que le caméléon prenait la couleur des objets dont il s'approchait. Malgré les observa-

tions qui ont prouvé que ce reptile ne change point ainsi, il est demeuré l'emblème de ces hypocrites qui prennent la manière de penser et d'agir des hommes puissans.

Je définis la cour un pays où les gens,
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférens,
Sont ce qui plaît au prince; ou, s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paraître.
Peuple *caméléon*, peuple singe du maître.
(La Fontaine.)

Camelot.

Il est comme le camelot, il a pris son pli.

C'est-à-dire, il a contracté de mauvaises habitudes qu'on ne peut lui faire quitter.

L'usage de l'étoffe appelée *camelot* est fort ancien en France : Joinville en parle dans la *Vie de Saint-Louis*.

CAMUS. (*Les durs tétins des nourrices font les enfans*)

C'était l'opinion d'Ambroise Paré, chirurgien des rois Henri II, François II et Charles IX. Rabelais, dans son *Gargantua* (Liv. Ier, chap. 40), tourne cette opinion en plaisanterie; mais Bouchet prend la chose au sérieux dans la *Sérée* des nourrices, qui est la vingt-quatrième du livre intitulé *Sérées*.

CAPE. (*Rire sous*)

A la même signification que rire *dans sa barbe*, rire *sous bourre*. Alors, sans doute, on approchait la cape de la bouche, pour empêcher que l'on ne vît le mouvement des lèvres.

Capucinade.

Une *capucinade* est un plat discours de morale.

Tout capucin prêche, parce que tel est l'usage dans son ordre; de là le nombre de mauvais prédicateurs capucins.

Outre la platitude, il y a, pour l'ordinaire, inconvenance dans une capucinade; point de fantaisie qu'un capucin ne hasarde, dès qu'un faux zèle le transporte. Au commencement du règne de Louis XIV, le Père Honoré, de Cannes, imagina d'apostropher en chaire une tête de mort. « Parle, disait-il, ne serais-tu point la tête d'un magistrat? Qui ne dit mot consent; » et il lui reprochait toutes sortes de prévarications. Un autre jour, il parlait à sa tête de mort, comme si c'eût été une belle dame. « Hé bien! lui disait-il, tête éventée, où sont ces beaux yeux qui jouaient si bien de la prunelle, ces oreilles mignonnes auxquelles tant de godelureaux ont chuchoté, ces roses et ces lis que tu laissais cueillir par des baisers impudiques? etc., etc. »

Caquet.

Caquet-bon-bec, *la poule à ma tante*, ou simplement, *la poule à ma tante*.

Se dit d'une cajoleuse.

> Chassez bien loin de vous la basse flatterie,
> Qui, cherchant à souiller la bonté de vos mœurs,
> Par cent détours obscurs s'ouvre avec industrie
> La porte de vos cœurs.
> (J. B. Rousseau, Ode 10, Liv. II.)

Dans le poëme badin intitulé : *Caquet-bon-bec, la Poule à ma tante* (par M. de Junquières), *in*-12. Paris, 1763, poulette, d'un air matois, fait à *ma tante* des questions fort drôles. *Ma tante*, avec un soin extrême, avait dérobé à sa pupille la connaissance des coqs. Obligée de s'absenter pendant un mois, elle met poulette

dans un couvent. Celle-ci franchit avec une autre poule les murs du jardin.

Caquet-bon-bec, lasse de toujours vivre
En automate, et sous l'œil des argus,
Ira du monde apprendre enfin les us.

Le sort bientôt la sépare de sa compagne; elle se glisse dans la chaumière de mère Michelle, joue son rôle de cajoleuse, de prude, et fait une seconde escapade.

Nous ne parlerons point de l'aventure qui fait dire à l'auteur :

C'était donc là le dernier coup enfin
Que tu tramais dans ton âme intrigante
Contre l'honneur de la poule à ma tante,
Fripon d'amour! . . . . . .

Ma tante, au retour de poulette, ne se possède pas; Dieu sait comme on en fait accroire aux bonnes vieilles!

Caquet-bon-bec allait de son histoire
Faire un récit ajusté de son mieux,
Quand tout à coup elle s'écrie : O dieux!...
Ahi... je sens une colique affreuse...
Je n'en puis plus... La bonne officieuse
Lui fait chauffer bien vite un peu de vin,
Puis doucement la frotte avec la main;
Un second cri derechef l'inquiète;
Ma tante alors croit sentir sous poulette
Je ne sais quoi de rond comme un éteuf;
Elle le tire, et trouve... ah ciel! un œuf.

Caquet-bon-bec a toujours raison.

On finit par se taire auprès des bavards.

CARÊME PRENANT. (*Tout est de*)

Proverbe sur la licence du carnaval, et principalement du mardi qui précède le carême.

L'usage de se dire publiquement des injures à certaines époques, est fort ancien. Les fêtes *Éleusines* et

les fêtes *Ithyphales* en font foi chez les Grecs. Dans l'histoire romaine on trouve les railleries *fescennines*.

Par l'ouvrage du ministre Lambert Daneau, contre *le carnaval et le mardi gras*, dont il appelle les divertissemens des bacchanales, on voit qu'en France le travestissement le plus usité dans le seizième siècle, était en diable. Les femmes, à la même époque, se masquaient en chauve-souris. (Voyez *Tout est de carnaval.*)

Carême.

Jean Ruiz, poète espagnol, qui vivait sous le règne d'Alphonse le Sage (treizième siècle), a composé un ouvrage où se trouve la guerre entre dom *Carnaval* et dom *Carême;* en voici l'analyse :

Carnaval ayant été vaincu la nuit du mercredi des Cendres, reste malade jusqu'à la semaine sainte. Ses forces reviennent alors, et le mettent en état de se battre. Secondé d'un brave athlète qui est le seigneur Déjeuner, il envoie un cartel à Carême, et le jour de Pâques est marqué pour le jour du combat. Carême se trouvant faible, s'habille en pélerin ; et, pour éviter un duel qui le tracasse, saute les murs le samedi saint, et s'échappe.

On dit que *le carême est haut*, quand il arrive tard. Nos pères disaient de même : *Il est haute heure*, pour il est tard.

S'il faut en croire Fréron (*Année littéraire* de 1756), le *Carême in-promptu* de Gresset n'est point un conte, mais un fait connu dans toute la Bretagne. « Le père Jacson, jésuite, fut, dit-il, le missionnaire de l'île d'Ouessant. Après avoir particulièrement instruit le chef de ces insulaires, il le mena à Quimper, où on le fit

prêtre et recteur de son île; c'est le nom que l'on donne aux curés dans cette province. Celui-ci, homme simple, allait tous les ans à Brest, en novembre ou en décembre, pour y faire ses emplettes, surtout celle d'un almanach, guide unique et précieux qui lui indiquait les quantièmes des mois où tombaient les fêtes mobiles. Il fit, je ne sais quelle année, un temps si affreux, qu'il lui fut impossible de s'embarquer avant la fin de mars; et cependant on avait fait jusqu'alors et l'on faisait toujours gras dans l'île, à l'exemple du recteur, tandis que toute la chrétienté jeûnait, ou du moins devait jeûner. Notre pasteur apprend à Brest qu'on est dans la semaine de la Passion; il se pourvoit de tout ce qui lui est nécessaire, et se hâte de retourner chez lui. Il monte en chaire le dimanche de la semaine sainte, et annonce à son troupeau l'erreur involontaire qu'il a commise. Mais, dit-il, le mal n'est pas grand, et nous rattraperons bientôt les autres fidèles. Pour que tout se passe dans les règles, ajouta-t-il, les trois jours gras seront aujourd'hui, demain et mardi; le jour des Cendres, mercredi; nous ferons abstinence le reste de la semaine, et dimanche nous chanterons *alleluia.*»

Cela arrive comme marée en carême,
comme mars en carême.

Il ne faut pas confondre ces deux expressions proverbiales. On doit dire d'une chose qui arrive à propos, qu'elle arrive comme *marée en carême;* et d'une chose qui ne manque jamais d'arriver en certain temps, qu'elle vient *comme mars en carême.*

CARÊME. (*Amoureux de*)

Ancienne plaisanterie qui voulait dire un amoureux timide n'osant toucher à la chair.

CARILLONNE. (*Il est fête à sa paroisse, on y*) C'est-à-dire, on lui donne le fouet.

Cette plaisanterie n'était pas la seule que se permissent nos pères sur un genre de punition que la décence réprouve. (Voyez *Marier à M. Du Verger.*)

Coquille, dans son *Histoire du Nivernois*, a consigné sur le collége de Navarre, fondé à Paris par Jeanne de Navarre, épouse de Philippe-le-Bel, ruiné sous Charles VI, et rétabli par Louis XI en 1483, une particularité qui revient à notre sujet. Le roi (Louis XI) en est le premier boursier (du collége de Navarre), et le revenu de sa bourse est affecté à l'achat des verges destinées à la correction des écoliers; ce qui suppose cette correction fréquente.

CARNAVAL. (*Tout est de*)

Il faut des jours de repos et même de folie : pour jouir complétement, l'homme a besoin de se détacher de lui-même, et de s'électriser avec les autres. Mais pourquoi nomme-t-on *carnaval* les jours d'effervescence qui précèdent le carême? — Ducange, dans son savant *Glossaire*, écrit : *Carn-à-val*, et dit : La chair s'en va, *caro abscedit.*

Voici une autre étymologie : les Romains avaient une déesse du nom de *Carna*, qui veillait sur la santé des hommes, sous le rapport des alimens; et comme, suivant le dicton populaire, *la joie vient du ventre*, elle en prenait le plus grand soin, aux Bacchanales, aux Saturnales, etc. Ces jours de gala passés, les gourmands rendaient grâce à la déesse qui les avait si bien nourris, et ils lui adressaient leurs adieux : Adieu Carna, *Carna vale.*

La religion chrétienne, en changeant les mœurs, toléra quelques anciens usages. En ordonnant le ca-

rême, elle permit que des jouissances gaies, turbulentes même, précédassent et compensassent d'avance les privations que le peuple allait éprouver. Le peuple disait donc, à l'exemple des Romains dont il parlait la langue : Adieu, déesse de la bonne chère, *Carna vale.*

Carreau.

Laisser sur le carreau, être sur le carreau.

Lorsqu'on commença (dans le neuvième siècle) à paver Paris, le pavé fut composé de grosses dalles ou carreaux de grès, qui, en longueur et en largeur, avaient environ trois pieds et demi, sur à peu près six pouces d'épaisseur; *quadratis lapidibus,* suivant Guillaume Le Breton. L'abbé Le Bœuf dit avoir vu plusieurs pierres de ce pavé au bas de la rue Saint-Jacques, à sept ou huit pieds sous terre; car le sol a été successivement exhaussé.

C'est sans doute de ces carreaux que sont venues les expressions proverbiales : *Laisser sur le carreau, être sur le carreau.*

Sous Philippe-Auguste, qui conçut et commença à faire exécuter le grand projet de paver Paris, on pava ce qu'on nommait la *croisée de Paris,* c'est-à-dire deux rues qui se croisaient au centre de cette ville, et se dirigeaient, l'une du midi au nord, l'autre de l'est à l'ouest.

Carrière.

Qu'on me remène aux carrières.

C'est-à-dire, je suis prêt à recommencer ce qui m'a attiré une persécution injuste.

Les carrières dont il s'agit étaient celles où Denys l'Ancien, tyran de Syracuse, renfermait les victimes

de sa cruauté. Ce Denys commença à régner l'an 405 avant Jésus-Christ.

CARTE. (*Savoir la*)

Est une locution proverbiale, qui signifie connaître les intrigues, les mœurs, les alentours d'une société quelconque.

Cette autre locution, *perdre la carte*, a la même origine ; c'est ne savoir plus où est le nord, le midi, en un mot, la route qu'il faut suivre.

Il est possible que cette façon de parler soit tirée du jeu de piquet, où celui qui *perd la carte* a un grand désavantage.

CARTE. (*Le dessous de*)

Expression tirée du jeu de cartes.

Les figures, comme on sait, en font la valeur. Chacun cache ces figures ; *deviner le dessous de carte*, c'est calculer par des rapprochemens le jeu de son adversaire.

Par figures, il ne faut pas seulement entendre les rois, les dames et les valets, puisque dans plusieurs jeux la valeur d'un as est supérieure à celle d'un roi, mais les signes caractéristiques de toutes les cartes.

Cartes sur table.

C'est-à-dire, mon jeu est tellement sûr que je pourrais jouer en vous montrant mes cartes ; il y a au boston un coup de cette espèce, qui s'appelle *boston sur table.*

CASSE, (*Si c'est du grès, on vous en*) dit-on ironiquement à quelqu'un, lorsqu'on ne veut pas faire ce qu'il désire.

Le Duchat pense que c'est une allusion de *grès* à *grec*, parce qu'avant la restauration des lettres, ceux qui, dans une lecture publique, rencontraient du grec,

disaient : *Græcum est, non legitur;* c'est du grec, on vous en passe.

Prenons plutôt grès dans le sens propre, à cause de la dureté de cette pierre.

On dit tout court, en Sologne : Je t'en casse, pour : Ne t'attends pas que je le fasse.

Castille.

Ils ont eu *castille* ensemble ; de *questilla*, diminutif de *questa*, venant de *queror*, je me plains, je querelle.

Castille s'est dit anciennement de l'attaque d'une tour ou château ; il fut employé depuis pour des jeux militaires, qui n'étaient que la représentation de véritables combats. La cour de France, en 1546, passant l'hiver à la Roche-Guyon, s'amusait à attaquer des *castilles* (forteresses de bois), et à les défendre avec des pelotes de neige. La division se mit entre les chefs ; la querelle s'échauffa, et il en coûta la vie au duc d'Enghien.

CATIMINI. (*En*)

Sans bruit, sans faire semblant de rien, à peu près comme fait le chat quand il frappe de sa patte une souris.

Catimini est un mot composé de l'adjectif *catus*, circonspect, et de la finale *mini*, commune à plusieurs mots faits à plaisir, notamment à *brouillamini*.

Caton.

Sage comme un Caton. C'est un Caton.

Deux Romains célèbres peuvent avoir donné lieu à ces façons de parler : *Marcus Porcius Caton*, né l'an 232 avant Jésus-Christ, et surnommé *Caton le Censeur*, à cause de l'austérité de ses mœurs ; ou *Denys Caton*,

auteur de Distiques moraux en vers latins, que nos aïeux s'empressèrent de traduire en vers français.

CÉLESTIN. (*Voilà un plaisant*)

C'est-à-dire, un homme dont la plaisanterie passe les convenances.

Autrefois, à Rouen, les Célestins n'étaient exempts de payer l'entrée de leur boisson qu'à condition qu'un de leurs frères précéderait la première charrette, et ferait un saut devant la maison du gouverneur. Un jour un de ces moines ayant paru à la tête des charrettes, plus gaillard que n'avait été aucun de ses confrères, le gouverneur ne put s'empêcher de dire : *Voilà un plaisant Célestin.*

Nous avons sous les yeux l'*Histoire du monastère et couvent des pères Célestins de Paris; par le P. Beurrier, Célestin de Paris; in*-4°, Paris, 1634. Le second titre porte, et avec raison : *Antiquitez, prérogatives et priviléges,* etc. Aucun couvent de Paris n'avait autant de priviléges que celui des Célestins. « Enrichis par tant de bienfaits, dit M. Dulaure (*Hist. de Paris,* tome II), les Célestins virent bientôt l'abondance régner dans leur couvent. Leur nom obtint une singulière célébrité; quand on voulait rabaisser l'orgueil d'un sot, on employait cette expression proverbiale : *Voilà un plaisant Célestin !* Sans doute que ces religieux, fiers de la protection des rois, avaient, par de fréquentes preuves de leur orgueil, fait naître ce proverbe. »

Cette interprétation a plus de vraisemblance que la première.

CERNOIR. (*De l'arbre d'un pressoir*
Le manche d'un)

Ce proverbe concerne ceux qui, à force de changer

la destination d'un objet, le réduisent presque à rien.

L'arbre d'un pressoir est une longue et grosse pièce de bois : pour faire le manche d'un cernoir, couteau à cerner les noix, il ne faut qu'un très petit morceau de bois.

CHAMAILLER. (*Se*)

C'est porter des coups dans la dispute. Anciennement on disait *se camailler,* parce qu'alors le *camail* était une armure qui couvrait la tête et le col.

CHAMBRE. (*Il n'y a point de héros pour son valet de*)

Les grands hommes sont comme les grands morceaux d'architecture; pour les bien voir, il ne faut pas en être trop près.

Mais entre les termes de cette comparaison, il y a une différence : les grands morceaux d'architecture, quoique sans défauts, sont destinés à faire effet de loin; il faut des masses; tandis que celui qui approche un grand homme est le seul qui aperçoive les petitesses, les faiblesses, les défauts, les vices dont le vulgaire éloigné le croit exempt.

CHAMPAGNE, (*Il ne sait pas toutes les foires de*) disait-on anciennement d'un homme qui ignorait beaucoup de choses utiles. Les foires de Champagne étaient alors très fameuses : par exemple, à Provins, celle de mai; à Troyes, celle de Saint-Jean; à Reims, celle de Saint-Remi, etc.

En 1392 les Lombards obtinrent permission de s'établir à Troyes, *à cause du grand négoce qui se faisait aux foires.*

Nous n'avons pas aujourd'hui une idée juste de l'importance des anciennes foires, quoique celles de

Beaucaire et de Guibray soient encore considérables. Jadis huit à dix marchés par an, sur divers points de l'Europe, suffisaient pour l'approvisionnement des épiceries, des soieries, des marchandises de l'Inde, que fournissait l'Italie, et des draperies que répandait la Flandre. Le goût de ces objets s'étant propagé, les marchés se multiplièrent en proportion des demandes; le commerce redoubla d'activité; les ventes et les achats ne furent plus ajournés à certains lieux et à certaines époques.

CHANDELLE, (*Il doit à Dieu une belle*) dit-on d'un homme sauvé d'un grand danger. Cette expression proverbiale vient de la coutume très ancienne de faire brûler un cierge devant l'image de quelque saint, quand on avait échappé à quelque péril.

CHANDELLES. (*Être ménager de bouts de*)

Le proverbe italien est plus expressif : *Fermer le fausset et laisser couler le bondon.*

Chandeleur.

A la Chandeleur,
Les grandes douleurs.

Ces grandes douleurs sont le grand froid.

La fête de la Purification de la Vierge se célèbre le 2 février; on l'appelle *Chandeleur*, parce que le clergé et même beaucoup de laïques portent ce jour-là des cierges pendant l'office.

La fête de la Chandeleur, lors de l'établissement du christianisme, a été substituée à celle de la déesse Cérès.

Lorsque les Romains eurent conquis les Gaules, ils firent succéder le culte des dieux du Capitole à celui

des divinités celtiques. Les fêtes des chrétiens remplacèrent de même celles des païens.

Chapeau.

Sous le chapeau d'un paysan est le conseil d'un prince.

Ce proverbe se trouve dans Aulu-Gelle (*Nuits attiques*, Liv. 2). La vigueur de l'esprit est indépendante de la nature des occupations.

CHAPEAU. (*Perdre la plus belle rose de son*)

C'est-à-dire, faire quelque perte considérable. Non seulement nos pères aimaient l'odeur et la vue de la rose, mais ils l'employaient comme parure. Il n'y avait point de cérémonie d'éclat, point de noce, point de festin où l'on ne portât un chapel ou chapeau de roses; ainsi s'appelaient les couronnes.

L'auteur du roman de *Perceforest*, décrivant une fête, a soin de remarquer que *avoist chascun et chascune un chapel de roses sur son chief.*

Ce roman, imprimé en six volumes *in*-8°, à Paris, en 1531, raconte les aventures chevaleresques d'un roi d'Angleterre, qui fut surnommé *Perceforest*, pour avoir osé *percer* presque seul une *forêt* remplie d'enchantemens.

On dit dans le sens de notre proverbe : *Perdre le plus beau fleuron de sa couronne;* et *fleuron* rappelle la couronne de fleurs.

CHAPEAU. (*Ventre pointu n'a jamais porté*)

Proverbe de femme enceinte. Un ventre qui n'est pas bien rond n'annonce qu'une fille.

Chapeaux noirs.

Dans le département de l'Aveyron, tous ceux qui

jouissent d'une certaine fortune sont appelés *Chapeaux noirs,* parce que anciennement les gens peu aisés portaient des chapeaux gris.

CHAPELET. (*Donner le*)

Était autrefois la même chose que couronner. On appelait *chapelet* une couronne, parce que c'est un diminutif de *chapel,* petite couverture de tête, petit chapeau.

Saint Médard, vers l'an 530, institua à Salency le prix le plus touchant que la piété ait jamais offert à la vertu, une couronne de roses pour la fille de ce village, la plus modeste, la plus soumise à ses parens et la plus sage.

Salency est situé près de Noyon, dans le département de l'Oise.

«Je suis destinée, dit madame de Genlis (*Suite des Souvenirs de Félicie L****), à découvrir des choses intéressantes et faites pour avoir de la célébrité, quoique entièrement ignorées. La manière dont j'appris l'existence des rosières de Salency fut assez plaisante. J'avais dix-huit ans. Salency est à quatre lieues de la terre que j'habitais depuis près de deux ans, et j'ignorais jusqu'au nom de ce village, devenu si fameux depuis. Nous jouions la comédie : l'un de nos principaux acteurs, M. de Matigni, était en même temps magistrat de Chauni, et bailli de Salency. Un jour que nous voulions le retenir à coucher pour faire une répétition le lendemain, il nous dit qu'il était obligé d'aller dans un village voisin. — Et pourquoi? lui demandai-je. — Oh! répondit-il, pour cette bêtise qu'ils font là tous les ans. — Quelle bêtise? — Il faut que j'aille, en qualité de *juge,* pour entendre, pendant quarante-huit heures, tous les verbiages et tous les commérages imaginables....

— Et sur quel sujet? — Une vraie bêtise, comme je vous le disais. Il s'agit d'adjuger, non pas une maison, ou un pré, ou un héritage, mais une rose.... En disant ces paroles, le bailli se mit à rire de pitié, persuadé que je partagerais le mépris que lui inspirait une coutume aussi ridicule à ses yeux. Mais ce seul mot, une *rose*, me faisait pressentir qu'il s'agissait de quelque chose d'intéressant. — Comment, repris-je, une rose? — Eh! mon Dieu, oui, c'est moi qui dois décider cette grave affaire. C'est une vieille coutume établie là dans des temps barbares; il est étonnant que dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, on n'ait pas aboli une puérilité qui me fait faire tous les étés dix ou douze lieues dans des chemins de traverse abominables; car il faut que pour cette niaiserie je fasse deux voyages.... — Le don d'une rose ne me paraît pas trop *barbare;* mais à qui donc offrez-vous cette rose? — A une paysanne réputée la fille la plus sage du village, et la plus soumise à ses parens..... — Et l'on s'assemble pour lui donner publiquement une rose? — N'est-ce pas là une belle récompense pour une pauvre créature qui manque souvent de pain? — Et quand la cérémonie aura-t-elle lieu? — J'y vais demain pour entendre les dépositions, recueillir les suffrages et proclamer la *Rosière,* et j'y retournerai dans un mois pour ce qu'ils appellent le *couronnement.* — Oh! certainement je m'y trouverai. — On peut voir cela une fois pour se divertir : cela vous fera rire. Ce qu'il y a de plus drôle, c'est l'importance que ces bonnes gens mettent à cette cérémonie, et la morgue et la joie des parens de la Rosière ce jour-là. On croirait qu'ils ont gagné le gros lot. Cela vous amusera un moment; mais quand il faut revoir cela tous les ans, c'est une chose fastidieuse pour un

homme raisonnable. Cette explication n'était pas romanesque; cependant elle ne m'en inspira pas moins le plus ardent désir de voir couronner la Rosière de Salency. Quelques jours après, M. Lepelletier de Morfontaine, intendant de la province, vint nous voir; il avait l'âme noble et bienfaisante; je lui parlai de la Rosière; et il fut décidé que nous irions présider à son couronnement. En effet, nous allâmes à Salency; nous couronnâmes la jeune Rosière dans la chapelle de saint Médard, fondateur de cette fête. J'entendis un discours aussi touchant que religieux, prononcé par M. le curé; je vis la mère et le vieillard vénérable, père de la Rosière, fondre en larmes pendant toute la cérémonie. La Rosière fut comblée de présens; mais ceux de M. de Morfontaine effacèrent tous les autres; en outre il fonda une rente perpétuelle de deux cents livres pour la Rosière de Salency. »

Louis XIII, étant au château de la Varenne, et voulant ajouter à la solennité de Salency, envoya par le capitaine de ses gardes le ruban de son ordre à la jeune fille qui devait être couronnée. De là vient que les Rosières de Salency sont décorées d'un cordon bleu.

Pendant la révolution, quatre vieillards furent substitués au seigneur.

Depuis quelques années, le propriétaire du château de Salency, le curé et le maire forment un comité. Ce comité nomme trois filles qui tirent au sort. Celle qui obtient le n° 1 est Rosière.

Le couronnement a lieu le dimanche le plus voisin de la fête de saint Médard (8 juin). Ce jour-là, la Rosière, qui a dîné au château avec ses parens, est conduite à l'église par le maire. Douze jeunes filles vêtues de blanc lui servent de cortége. Elle entend les

vêpres, placée au milieu du chœur. Les vêpres finies, le clergé et le peuple se rendent en procession à la chapelle de Saint-Médard. Là, le curé bénit la couronne de roses, fait un sermon et pose la couronne sur la tête de la Rosière qui la reçoit à genoux. Après le couronnement la jeune fille est reconduite à la paroisse, où l'on chante le *Te Deum*, avec une antienne à saint Médard.

Sur la porte de la maison paternelle, pend une couronne de fleurs, avec cette inscription : *La vertu récompensée.*

La fête de Salency a donné naissance à beaucoup d'autres, notamment à celles de Canon et de Briquebec, dans la ci-devant Normandie. Ces deux fêtes forment le sujet d'une brochure *in*-8° de 216 pages, que l'abbé Le Monnier, chapelain de la Sainte-Chapelle de Paris, publia en 1778, à Paris. Ce volume est orné d'une fort belle gravure de Moreau le jeune.

Le village de Suresnes, près Paris, a aussi une Rosière. La fondation est due à un M. Héliot, secrétaire de la feuille des bénéfices. La Rosière est choisie au scrutin par un conseil de vieillards, présidé tour à tour par le maire et par le curé; ils nomment trois candidates.

Le maire va prendre la Rosière au milieu de ses compagnes, la conduit à l'autel, et de là à une dame qui met sur sa tête une couronne de roses. Le couronnement a lieu le dimanche le plus voisin de la fête de Saint-Louis (25 août). Outre une couronne de roses, la jeune fille reçoit 300 francs.

En 1821, les jeunes personnes qui avaient concouru au prix étaient au nombre de cent. Toutes vêtues de blanc, elles étaient réunies dans l'église de Suresnes, sur des gradins. La rosière avait dix-huit ans.

Nous ignorons si une fête de Rosière établie à Saint-

Fergeux, près Besançon, en 1776, sous le nom de *Fête des Mœurs*, a continué d'être célébrée. Le prix se distribuait le 25 août; il consistait en une somme de 100 livres, et une croix d'or, sur un côté de laquelle on lisait : *A la Sagesse*, et sur l'autre : *Fête des Mœurs*, avec le millésime. Les concurrentes devaient avoir seize ans accomplis, ou être au-dessous de trente-cinq; elles étaient toutes vêtues de blanc et couronnées de myrte, excepté la Rosière, qui allait recevoir une couronne de roses des mains du maire.

Laharpe, dans son *Cours de Littérature* (pag. 364 et suiv. du tome 8), a déclamé avec violence contre ces fêtes. « Il est ridicule et absurde, dit-il, de *couronner la vertu*, qui n'a ici-bas de couronne qu'elle-même.... La vertu est dans le cœur, et Dieu seul la voit telle qu'elle est.... Mais surtout quel contre-sens de donner un prix public, un prix d'appareil, à la vertu des femmes, à la pudeur! C'est réunir ce qu'il y a de plus opposé. Quoi de plus opposé à la sagesse, à la modestie, à la pudeur d'une vierge, que de la produire en public?... Vous prétendez honorer la vertu du sexe, et vous la violez. Il n'y a point de mère éclairée qui souffrît qu'on rendît à sa fille cet honneur qui n'est qu'un outrage; et si la fille est ce qu'elle doit être, elle ne doit pas comprendre pourquoi on veut la couronner.... »

Chaperon.

Plusieurs proverbes ont été tirés de ce mot, qui, chez nos aïeux, signifiait une couverture de tête. Ils disaient *chaperonner*, comme depuis on a dit *bonneter*; *deux têtes dans un chaperon*, comme nous disons, deux têtes dans un bonnet.

« Quelques uns, dit Estienne Pasquier (*Recherches de la France*), ont estimé que nos ancestres usoient de cet accoustrement de teste, tout ainsi que maintenant les femmes, c'est-à-dire sans se defeubler (décoiffer). »

Pasquier fait voir qu'on abaissait le chaperon dans certaines occasions, ou du moins qu'on se découvrait le front, *le reste demourant couvert*. Il parle ensuite de l'extinction de la mode des chaperons. « Petit à petit s'abolist cette usance premierement entre ceux du menu peuple, et successivement entre les plus grands, lesquels, par une forme de mieux séance, commencerent de changer petits bonnets ronds, portant lors le chapperon sur les espaules pour le reprendre toutes et quantes fois que bon leur sembleroit. » Le bonnet était de la couleur du chaperon.

Autre proverbe : *Il n'est pas honnête à des filles d'aller se promener, si elles n'ont quelque dame qui leur serve de chaperon.*

Ce chaperon est une mère, ou une belle-mère, ou une vieille parente.

Les chapes, *pluvialia*, dont l'usage s'est maintenu dans les églises, fournissent un modèle du vêtement qui sert ici de comparaison ; à ces espèces de manteaux tient un chaperon.

CHAPERON. (*Qui a la Bretagne sans Jugon, A chape sans*)

L'ancienneté de ce proverbe peut être facilement démontrée : le château de Jugon fut démoli en 1420.

CHAPITRE. (*Trois font*)

Un ennemi des chanoines a tiré de loin l'explication satirique de ce proverbe.

Centum oves faciunt pecus, decem boves faciunt

armentum, tres canonici faciunt capitulum, et numerus decrescit crescente magnitudine bestiarum.

Les assemblées des chanoines et des moines s'appellent *chapitres*, parce que anciennement elles se faisaient derrière l'autel, par conséquent au *chevet* de l'église.

J'ai maints chapitres vus,
Qui pour néant se sont tenus :
Chapitres non de rats, mais chapitres de moines,
Voire chapitres de chanoines.
(La Fontaine.)

Chapon.

Chapon de huit mois,
Manger de rois.

Lorsque ce proverbe fut fait, on n'avait point encore apporté de l'Inde l'espèce de volaille qui a pris le nom du lieu de son origine.

Qui chapon donne, chapon lui vient.

Un cadeau nous en procure un autre.

Qui chapon mange, chapon lui vient.

Parodie du proverbe précédent.

Dans le sens absolu, ce proverbe peut signifier qu'il ne faut pas être si économe, parce que l'on voit des gens dissipateurs s'enrichir. Il peut encore signifier que le bien vient plutôt à ceux qui en ont déjà qu'à ceux qui ne possèdent rien.

L'argent ne cherche que l'argent,

a dit Maynard dans une épigramme traduite de Martial.

J. J. Rousseau donne le mot de l'énigme : « Le premier écu, dit-il, est plus difficile à gagner que le dernier million. »

Mais pourquoi a-t-on fait servir le chapon à exprimer

cette vérité? Parce que, du temps de nos pères, le chapon était un plat très distingué.

Chapon de Normandie.

Une croûte de pain dans de la bouillie.

(Voyez *Normands boulieux.*)

Chapon de Gascogne.

Mot satirique, pour dire une gousse d'ail.

En Gascogne, hommes et femmes, riches et pauvres, mangent de l'ail. L'ail mis dans le pot-au-feu, disent les Gascons, augmente la bonté et la saveur de la viande; piqué dans le manche d'un gigot, il lui communique un goût agréable. Souvent, après avoir fait blanchir des aulx, on les fait cuire dans la lèchefrite, afin de recevoir le jus qui découle d'un rôti; puis en dressant la viande sur le plat, on l'entoure de ces aulx, que l'on sert à grandes cuillerées. Les salades de chicorée ne seraient pas présentables, si l'on n'avait frotté le saladier avec de l'ail écrasé par le moyen d'une croûte de pain; cette croûte, nommée *chapon*, est servie avec la salade : on l'offre aux étrangers, qui en font toujours part aux dames; dans les familles, on la partage.

Le 1er janvier 1823, M. de Marcellus a fait insérer dans le *Journal des Débats* une *Ode en réfutation de l'épode d'Horace contre l'ail :* PARENTIS OLIM, etc., *epod.* 3.

En voici les premières strophes :

Pourquoi, précieux don de Flore et de Pomone,
Timide enfant de nos guérets,
Gardes-tu pour les bords qu'embellit la Garonne
Et tes parfums et tes bienfaits?

Il est vrai qu'étranger aux rives de la Seine,
L'ail est en horreur à Paris;
L'ail, dit-on, des zéphirs empoisonne l'haleine;
L'ail fait fuir les jeux et les ris.

N'avez-vous donc jamais de nos douces retraites
Visité les humbles hameaux ?
N'avez-vous jamais vu l'ail animer nos fêtes,
Et nos plaisirs et nos travaux ?

Sa piquante saveur dans l'âme des convives
Répand une aimable gaîté;
Il fait fleurir le teint des nymphes de nos rives,
Il plaît au dieu de la santé.

CHARBON.

Le méchant est comme le charbon; s'il ne vous brûle, il vous noircit.

CHARBONNIER.

Chacun est maître chez soi, dit le charbonnier.

Cette façon de parler vient d'un trait de la vie de François Ier, trait à peu près semblable à celui qu'on met sur le compte de Henri IV, dans la pièce intitulée *la Partie de chasse.* François Ier s'étant égaré à la chasse, arriva chez un charbonnier qui le prit pour un seigneur, mais ne pensa pas que ce fût le roi. Il lui donna à souper le mieux qu'il put; mais il prit la première place à table, en lui disant que c'était celle du maître de la maison, et que le charbonnier était le maître chez lui.

CHARBONNIER. (*La foi du*)

C'est-à-dire, une foi simple et sans examen. Voici le conte qui a donné lieu à cette façon de parler : Le diable déguisé en ermite, pour pervertir un charbonnier et l'entraîner à la controverse, lui demanda : Que crois-tu? Je crois, répondit-il, ce que l'Église croit. Et que croit l'Église? répliqua l'esprit malin. Elle croit ce que je crois, repartit le charbonnier; et le diable fut quinaud.

CHARDON. (*Faire l'âne pour avoir du*)

Les Italiens disent : *Faire le niais pour ne pas payer la gabelle.*

CHARIVARI. (*Faire*)

C'est faire du bruit le soir, avec des poêles et des chaudrons, sous les croisées des personnes qu'on veut chagriner.

Ceci a lieu principalement dans les villages, lorsque des gens d'un âge fort inégal se marient, surtout lorsque des vieillards passent à de secondes noces.

Autrefois, à Saint-Lô, à Coutances, à Avranches, et dans d'autres cantons de la Normandie, une femme portait toute sa vie le deuil de son époux ; et un mari celui de sa femme, plusieurs années. Quiconque se remariait avant un an de veuvage, devait s'attendre à un charivari, le soir même de sa noce. Des têtes de mort, portées au bout d'une perche, tenaient lieu de lanternes. A la suite de gens qui frappaient sur des poêles, sur des chaudrons, il y avait un cercueil, et par intervalles, on prononçait le nom du défunt ou de la défunte, puis on en faisait l'éloge.

René, dit le Bon, duc d'Anjou et comte de Provence, atteignit le même but, en employant un moyen que ni l'urbanité, ni même la galanterie ne réprouvent. A Aix, les officiers du *prince d'Amour* faisaient payer aux veufs et aux veuves, qui passaient à de secondes noces, un droit vulgairement nommé *pelote.*

CHARRETTE. (*Il vaut mieux être cheval que*)

C'est-à-dire, commander que d'être maîtrisé.

Lorsque quelque moine refuse la dignité à laquelle il vient d'être promu, on lui dit, dans le sens de notre proverbe, qu'il vaut encore mieux *être moine moinant que moine moiné.*

Le moine *moinant* est celui qui a la direction du couvent, et le moine *moiné*, un simple moine.

Chasse.

Sous Louis XII, la dépense de la noblesse, surtout en chevaux et en équipages de chasse, l'emportait de beaucoup sur ses revenus; ce qui faisait dire à ce prince: La plupart des gentilshommes de mon royaume sont, *comme Actéon et Diomède, mangés par leurs chiens et par leurs chevaux.*

Chasseur.

Un repas de chasseur;
Un repas prompt et léger.
Une messe de chasseur;
Une messe dite à la hâte.

On ferait une longue énumération des expressions proverbiales tirées de l'habitude de la chasse.

Cet homme *chasse bien au plat;*
C'est-à-dire, a bon appétit.
Ce garçon *chasse de race;*
C'est-à-dire, a les inclinations de son père.

CHAT. (*Emporter le*)

C'est sortir d'une maison sans dire adieu à personne.

Dans les montagnes des Vosges, quand un jeune garçon a cessé de plaire à une jeune fille, elle le congédie en lui envoyant un chat.

C'est le chat.

Manière plaisante de répondre à une assertion à laquelle on ne croit pas.

Purgon, médecin à la mode,
Est vraiment habile docteur;
Il vante partout sa méthode;
On la suit, le malade meurt.

Purgon, en le voyant sans vie,
Dit encore avec bonhomie :
Ce n'est pas moi qui l'ai mis là;
Non, c'est le chat.

Toujours content de sa personne,
Sans cesse Damon s'applaudit;
Et plus le monsieur déraisonne,
Plus il savoure ce qu'il dit;
Il ne peut nombrer ses conquêtes;
Il fait tourner toutes les têtes :
Monsieur Damon n'est pas un fat,
Non, c'est le chat.

CHAT. (*Faire comme le singe, tirer les marrons du feu avec la patte du*)

C'est-à-dire, se servir adroitement du secours d'un autre pour faire quelque chose qui nous est profitable, mais qu'on n'oserait faire soi-même.

La Fontaine a fait entrer ce proverbe dans une fable.

Les Italiens disent : *Tirer les écrevisses de leur trou avec la main d'autrui.*

Dans *la Patte du chat,* Cazotte donne de bons coups de patte aux femmes françaises de son temps, c'est-à-dire, aux grand'mères de nos jolies femmes d'à présent; mais celles-ci tiennent leurs grand'mères pour fort ridicules, sans avoir besoin de lire Cazotte.

J'appelle un chat un chat.....
(Boileau, sat. 1.)

Cet hémistiche, devenu proverbe, s'applique aux personnes ingénues qui pensent tout haut, ou à ces gens grossiers qui, sans se mettre en peine de la décence, appellent les choses par leur nom.

CHAT. (*J'entends bien minon sans dire*)

Je devine ce que vous voulez dire.

C'est le chat qui guette la souris ;

La ruse qui veut surprendre l'innocence.

Jamais chat emmitouflé ne prit souris.

Pour réussir dans les affaires, il faut écarter tout ce qui empêche d'agir.

Chat échaudé craint l'eau froide.

Une maîtresse qui nous aura été vingt fois infidèle trouve dans notre faiblesse des moyens de nous trahir de nouveau; tandis qu'un chat ne peut être dupé qu'une fois en sa vie. Non seulement il est armé de défiance contre ce qui l'a trompé, mais même contre tout ce qui lui fait naître l'idée de la tromperie.

Les Grecs modernes disent :

Celui qui s'est brûlé en mangeant trop chaud, souffle sur un morceau froid.

Bailler le chat par les pattes,

Présenter une chose par l'endroit le plus difficile.

Jeter le chat aux jambes de quelqu'un,

Rejeter sur lui quelque faute.

Il est du naturel des chats, il tombe toujours sur ses pieds.

Se dit d'un homme qui sait se tirer avec adresse de toutes les situations embarrassantes.

Il ressemble à chat brûlé, il vaut mieux qu'il ne se prise.

Pour éviter les piéges de l'amour-propre qui nous cache jusqu'à nos défauts personnels, on n'a qu'à méditer ce proverbe.

Les rats se promènent à l'aise où il n'y a point de chats.

Ou *quand les chats n'y sont pas, les souris dansent.*

Pour contenir la licence du peuple, rien n'est tel que la présence des magistrats.

CHAT. (*Propre comme une écuelle à*)

Le chat ayant l'habitude de récurer lui-même son écuelle, et cette écuelle paraissant, après l'opération, nette sans l'être, on dit d'une propreté équivoque, *propre comme une écuelle à chat.*

CHAT. (*C'est le nid d'une souris dans l'oreille d'un*)

Se dit d'une chose impossible.

Chatte.

Friande comme une chatte, se dit d'une femme qui aime les bons morceaux; et *amoureuse comme une chatte*, de celle qui se passionne avec plus de vivacité que de tendresse.

Chattemite.

Sobriquet tiré de deux mots latins, *cata* et *mitis*, chatte douce.

> C'était un chat vivant comme un dévot ermite,
> Un chat faisant la chattemite.
> (La Fontaine.)

CHATS. (*Faire de la bouillie pour les*)

Se tourmenter pour une chose dont personne ne doit tirer avantage. Les chats n'aiment point la bouillie, parce qu'ils craignent de se salir les barbes.

Un jour que dans une séance du parlement on s'agitait sans rien conclure, un chat se glissa dans la salle. Cet animal croit-il que nous avons des rats ? dit un vieux conseiller. Non, repartit son voisin ; mais il vient flairer la bouillie que l'on fait ici pour les chats.

Aller voir pêcher les chats,

Se laisser persuader facilement.

A ce proverbe se rapportait une vieille enseigne, qui a donné le nom de *rue du Chat qui pêche* à une rue de

Paris. Cette rue, aujourd'hui fermée par une barrière, aboutissait d'un côté à la rue de la Huchette, et se dirigeait de l'autre vers la rivière.

CHAUDE. (*Faire gorge*)

Proverbe tiré de la fauconnerie, comme *faire curée* l'a été de la vénerie.

CHAUSSES. (*Va te promener, tu auras des*)

Les premiers religieux feuillans marchaient nu-pieds; mais lorsqu'ils allaient à la campagne, il leur était permis d'être chaussés; de là le proverbe populaire : *Va te promener, tu auras des chausses.* Ces mêmes religieux ne couvraient jamais leur tête que hors du monastère, ne mangeaient ni viande, ni poisson, ni œufs, dormaient tout habillés sur une planche, et gardaient un silence perpétuel.

CHAUSSES. (*Avoir la clef de ses*)

C'est-à-dire, n'être plus en âge de recevoir le fouet.

Cette façon de parler n'est pas tout-à-fait métaphorique. L'aiguillette qui fermait les *chausses,* vêtement correspondant à notre culotte, était une sorte de clef.

Il faut qu'anciennement on ait distingué les chausses, prises dans le sens du proverbe, ou *chausses hautes,* du *bas de chausses,* qui couvrait les jambes et les pieds; car le mot *bas* est devenu synonyme de chausses dans cette dernière acception.

CHAUSSES. (*Gentilhomme de Beauce,*
Qui est au lit quand on refait ses)

C'est-à-dire, un pauvre gentilhomme.

Dans *Gargantua,* Rabelais, pour peindre la pauvreté des gentilshommes de Beauce, dit : « Encores de présent les gentilshommes de Beauce desjeunent de bâiller; »

c'est-à-dire, se contentent de bâiller, comme font des personnes à jeun.

CHAUSSES. (*Porter le haut de*)

On se sert de cette expression populaire pour dire qu'une femme maîtrise son mari.

Sire Hain et dame Anieuse, dans un fabliau composé par Hugues Piaucelle, l'un de nos anciens poètes, et imité par Imbert, s'étaient long-temps disputé le droit de gouverner la maison. Sire Hain porte devant sa femme :

Une culotte au milieu de la cour :
Disputons-nous, dit-il, ce joyau-là, ma belle;
Celui qui s'en rendra le maître, dès ce jour
Prendra l'autorité, mais entière, éternelle.

Après un combat long et opiniâtre, dont les témoins sont la commère Maupais et le voisin Simon, et où dame Anieuse est tombée à la renverse dans un baquet plein d'eau,

Sire Hain, fort content d'être libre à ce prix,
La laisse là nager ou boire,
S'en va de la culotte amasser les débris,
Et les étale en signe de victoire.

Anieuse promet obéissance, parle avec douceur, etc.

On la retire enfin. Anieuse moins fière,
De ce combat judiciaire
Garda long souvenir avec longue douleur.
Elle comprit enfin que si la Providence
A la force ici-bas attache le pouvoir,
La femme à son époux doit pleine obéissance :
Aussi toujours depuis elle en fit son devoir;
Cette leçon eut pleine réussite.
Mon fablier ajoute : ô vous, maris souffrans!
A faire comme lui, sire Hain vous invite;
Mais n'attendez pas si long-temps.

CHAUSSURE. (*Cordonnier, borne-toi à la*)

Ne sutor ultrà crepidam.
(PHÈDRE.)

Un mot de Voltaire a donné une variante à ce proverbe : *Faites des perruques, monsieur André.*

Cet André, perruquier, avait fait imprimer une tragédie et l'avait dédiée à Voltaire. (Voyez POUDRE. *Il n'a pas inventé la*)

CHEMIN.

Qui trop se haste, en beau chemin se fourvoye.

Ce proverbe a fourni au P. Barbe, doctrinaire, le sujet de la fable suivante :

Avant la fin du jour je veux être à Paris,
Disait un jeune fat. Ses chevaux hors d'haleine
Étaient tout en sueur. Que vous avez de peine,
Pauvres chevaux, quand vous êtes conduits
Par de tels étourdis !
Passe un manant. — Bon homme, écoute.
Arriverai-je avant la nuit ? — Sans doute,
Si vous faites aller lentement votre char;
Sinon, vous coucherez en route. —
Ah ! tu fais donc le goguenard !
Cela te convient bien..... Notre fier personnage
Lui donne de son fouet à travers le visage. —
Apprends à vivre, impertinent..... Il part.
Mais tandis que le jeune guide
Va comme un trait, l'essieu perfide
Crie et se rompt. Monsieur tombe dans un fossé.
Monsieur n'arriva pas, pour s'être trop pressé.

Les fables de Barbe forment deux volumes *in*-18; le premier parut à Paris en 1762, sous le voile de l'anonyme; le second en 1771, avec le nom de l'auteur.

CHEMINÉE, (*Il faut faire une croix à la*) dit-on à l'arrivée d'une personne qu'on est bien aise de voir, et qui n'était point attendue.

Les anciens marquaient d'une pierre blanche les jours heureux, et d'une pierre noire les malheureux, comme on le voit dans Perse et dans Horace. Les Romains ont pu nous transmettre cet usage. Pour faire une marque blanche, il est tout simple qu'on ait choisi la cheminée; il est naturel encore qu'on ait adopté une croix comme marque, parce qu'il est aisé de croiser deux traits : les personnes qui ne savent pas signer ne font-elles pas une croix? Soliman signa d'une croix la capitulation de l'île de Rhodes.

Chemise.

Ses promesses ressemblent à celles d'une mariée qui entrerait au lit en chemise.

C'est-à-dire, ses promesses sont ridicules et difficiles à tenir.

Dans le moyen âge, l'usage était de coucher sans chemise; et les miniatures où se trouvent des personnes au lit, les représentent toujours nues. De là cette expression *coucher nu à nue*, si commune dans nos fabliaux; de là ces ordonnances de nos rois et ces dispositions de nos anciennes coutumes, qui déclarent convaincus d'adultère la femme mariée et l'homme qu'on aura seulement surpris nus dans une même chambre; de là enfin ces peines sévères qu'on infligeait en justice à celui qui avait *fait le sac* à une fille, c'est-à-dire qui, par jeu, l'avait enveloppée dans les draps de son lit comme dans un sac, parce qu'en l'état de nudité où il fallait avoir vu la fille pour faire cette impudente plaisanterie, elle avait couru risque d'être déshonorée.

Dans le roman de *Gérard de Nevers*, une vieille qui aide une demoiselle à se coucher, ne peut revenir de son étonnement de la voir entrer au lit en chemise.

CHENEVOTES. (*Reteiller ses*)

Métaphore prise des teilleurs de chanvre. La chenevote est la partie ligneuse du chanvre, partie bien moins précieuse que l'écorce ou filasse qui la recouvre.

Celui de qui le peuple dit : *Nous le verrons bientôt reteiller ses chenevotes*, est un dissipateur sur le point de faire ressource de quelques débris de sa fortune.

CHEVAL. (*L'œil du maître engraisse le*)

C'est-à-dire, jamais les choses ne vont mieux que lorsqu'on y veille soi-même.

A la montée ne me presse, à la descente ne me monte, dans la plaine ne m'épargne, dans l'écurie ne m'oublie, tu auras un cheval pour la vie.

Cheval de foin,
Cheval de rien;
Cheval d'avoine,
Cheval de peine;
Cheval de paille,
Cheval de bataille.

Il n'y a si bon cheval qui ne bronche;

Il n'y a point d'homme infaillible. Le plus sage, le plus prudent peut errer.

On dit aussi : *Il n'y a si bon cocher qui ne verse.*

On ne passe jamais sur le Pont-Neuf sans voir un moine, un cheval blanc et une catin.

Cette triple rencontre était passée en proverbe avant la révolution de 1789.

Deux dames de la cour passant sur ce pont virent en deux minutes un moine et un cheval blanc. L'une des deux poussant l'autre du coude, lui dit : Pour la catin, vous et moi n'en sommes pas en peine.

CHEVAL. (*Il se tient mieux à table qu'à*)

Se dit d'un gastronome.

Chevaliers errans.

Pour trouver l'origine des chevaliers errans dont nos vieux romanciers font si souvent l'éloge, il faut remonter au temps où des gouverneurs de provinces s'étaient rendus indépendans, et où la plupart des gentilshommes, fortifiés dans leurs châteaux, n'en sortaient que pour piller les voyageurs et enlever les femmes. Quelques gentilshommes coururent les campagnes pour mettre fin à ces brigandages; il y en eut même qui assiégèrent des châteaux, pour délivrer des beautés qui y étaient détenues.

Le vert que les chevaliers avaient choisi pour la couleur de leur vêtement, annonçait la vigueur de leur courage. Au retour de leurs courses, dont la durée était fixée à un an et un jour, ils devaient faire un récit fidèle de leurs aventures, et exposer ingénument leurs fautes et leurs malheurs. Le roman de *Don Quichotte* est la critique la plus fine qui ait été faite de cette manie de guerroyer.

CHEVAUX; (*Monter sur ses grands*)

Parler avec hauteur.

Vulgairement : *Monter sur ses ergots.*

Dans le temps où les armures étaient extraordinairement pesantes, la victoire des combattans dépendait en grande partie de la force des chevaux; il y avait donc de grands chevaux de bataille; et lorsque le danger l'appelait au combat, un seigneur *montait sur ses grands chevaux.*

CHEVEUX. (*On ne peut prendre un homme ray* (rasé) *aux*)

On ne peut dépouiller un homme nu.

Ce dernier proverbe est la traduction du passage de Plaute : *Non possunt nudo vestimenta detrahi.*

Le proverbe suivant a le même sens : *Où il n'y a rien, le roi perd ses droits.* Sophie Arnould en fit un bon mot, lorsque mademoiselle Clairon quitta le théâtre. Irritée d'avoir été mise en prison, elle disait avec emphase que le roi était maître de sa vie et de sa fortune, mais non de son honneur. *Vous avez raison,* observa Sophie; *où il n'y a rien, le roi perd ses droits.*

Chèvre.

Où la chèvre est attachée il faut qu'elle broute.

Ce proverbe ne concerne pas les hommes; il ne concerne pas même les femmes en général : on le cite pour imposer silence à une femme qui se plaint de son mari.

CHÈVRE. (*Prendre la*)

C'est-à-dire, l'air de la chèvre, faire comme les chèvres, bondir, se mettre en colère sans sujet.

Quelquefois, *prendre la chèvre*, signifie simplement prendre de l'humeur, comme dans ce passage de Montaigne : « J'en ai vu (des malades imaginaires) *prendre la chèvre* de ce qu'on leur trouvoit le visage frais et le pouls posé. »

Prendre la chèvre est la même chose que *se cabrer,* expression qui vient aussi du mot *chèvre.*

On dit encore : *Prendre la mouche,* pour se piquer, se fâcher mal à propos. C'est une imitation de la phrase proverbiale italienne : *La mosca vi salta al naso.*

CHEVROTIN. (*Tirer au*)

C'est-à-dire, boire à qui mieux mieux. Avant de se servir de tonneaux, on a mis le vin dans des outres faites de peaux de chèvre.

Chiche.

Il est tard d'être chiche quand on est au fond du sac et du tonneau.

Proverbe rapporté par Des Caurres (*Œuvres morales*, année 1585).

Ce moraliste voulait prouver qu'une mère de famille devait, en entrant en ménage, être économe des provisions de sa maison.

Un ouvrage tout-à-fait dans le sens de notre proverbe, a pour titre : *Manuel de la maîtresse de maison, ou Lettres sur l'économie domestique, par madame Pariset.* Un volume *in*-18, Paris, Audot, 1821.

Ces lettres, au nombre de dix-sept, sont adressées à une jeune orpheline, qui est sur le point de sortir d'un pensionnat pour se marier.

Madame Pariset ne borne pas ses conseils à la conservation des provisions; elle parle de l'achat et de l'entretien du mobilier, de l'habillement, de la cuisine, des domestiques, etc. etc. La première chose qu'elle recommande à la future épouse, est de proportionner la dépense de sa maison à ses revenus. « Regardez-vous, lui dit-elle, comme un ministre de l'intérieur, et ne négligez jamais la conduite de votre administration.... Divisez votre revenu par douzièmes, et faites en sorte non seulement que ce douzième suffise à chaque mois, mais qu'il en reste encore une petite partie que vous mettrez à part, et qui à la fin de l'année vous donnera une somme de réserve, soit pour les cas imprévus, soit pour les services qu'elle vous mettra à même de rendre. »

Chien.

Faire le chien couchant;

Flatter bassement.

Chien qui aboie ne mord pas.

Souvent celui qui élève la voix, est un poltron qui essaie d'intimider.

Le chien aboie, mais la caravane passe.

(Proverbe turc. *)

Faire bras de fer, ventre de fourmi, âme de chien.

Ce proverbe s'applique aux personnes qui, poussées par la cupidité, travaillent rudement, se refusent la nourriture, et agissent de mauvaise foi.

Achille, furieux contre Agamemnon, dans l'*Iliade*, l'appelle *visage de chien;* et tous les jours on dit en proverbe : *Faire un repas de chien, s'ennuyer comme un chien.*

Dans les proverbes où les chats figurent, ils sont, en général, mieux traités que les chiens.

CHIEN. (*Cela n'est pas tant*)

Par opposition au mot *chien*, employé pour des choses que l'on déteste; par exemple : *Chien de métier, chien de procès.*

CHIENDENT. (*Voici le*)

C'est-à-dire, la partie la plus difficile d'un ouvrage.

Le chiendent est une plante dont les racines sont fort difficiles à arracher.

CHIENS.

De chiens, d'armes, d'amours,
Pour un plaisir mille doulours.

De chins, d'armes, d'amours, per oun plésir mille doulours.

(Proverbe provençal.)

Ces douleurs ne paraissent pas avoir épouvanté en France les amateurs de chiens.

Sous Charles IX les dames de la cour apprivoisèrent

jusqu'à des *adives*, chiens d'une espèce très voisine de celle du chacal, « dont la physionomie, disent les naturalistes, porte l'empreinte de l'astuce et de la perfidie. »

Brantome rapporte que Henri III fit cordon bleu un seigneur de sa cour, pour obtenir de lui de petits *chiens turcs*, qui passaient pour les plus jolis de l'Europe. On mettait alors ces chiens dans de petites corbeilles galamment ornées, que l'on suspendait à son col avec un ruban. Ces corbeilles, lorsqu'on marchait, se plaçaient du côté gauche; assis, on les posait sur ses genoux.

Sous Louis XIV, les chiens à la mode étaient les chiens *burgos*. Le régent aimait les *chiens loups*.

Sous Louis XV, on vit paraître successivement les *chiens lions*, les *épagneuls*, ou chiens d'Espagne, les *danois*, les *carlins*, auxquels ont succédé les *caniches* et les *griffons*.

CHIENS. (*Rompre les*)

Au propre, c'est passer à travers les chiens pendant qu'ils chassent, les tirer des voies de la bête qu'ils poursuivent. Au figuré, c'est interrompre quelqu'un dans son discours, pour l'empêcher de dire quelque chose à notre désavantage.

CHIENS. (*Il n'est chasse que de vieux*)

Parce qu'ils connaissent mieux les ruses du gibier.

Le sens de ce proverbe est que rien ne remplace, dans les affaires, l'expérience des vieillards.

Ce proverbe a été ainsi parodié par Camus, évêque de Belley : *Il n'est châsse que de vieux saints.*

Jean Bachot, dont les opuscules portent le titre de *Nuits mormantines*, parce qu'il était curé de Mormant-en-Brie, écrivait en 1629 :

Ne fais rien sans conseil; la grise expérience
Et blanche foy du vieil beaucoup te servira :

Où l'œil du corps finit, l'œil de l'esprit commence,
Et sa tremblante main le sceptre affermira.

CHOEUR. (*Jacobins en chaire, cordeliers en*)

Ce proverbe signifie que les jacobins tâchent d'avoir de bons prédicateurs, et les cordeliers de belles voix.

CHOEUR. (*Enfant de*)

Tondu comme un enfant de chœur.

Trois usages fort anciens se sont maintenus relativement aux enfans de chœur, dans les églises cathédrales. On coupe leurs cheveux ras, quoique les chanoines et les chantres soient depuis long-temps en possession de la frisure; ils saluent à la manière des femmes, en pliant les deux genoux; et au lieu de baisser leur stalle, ils se tiennent, malgré la faiblesse de leur âge, presque debout, appuyés sur l'étroite saillie qu'on nomme *miséricorde.*

Chou.

Juin, juillet et août,
Ni femme ni chou.

La saison des choux est passée, et les chaleurs énervent les maris.

Ménager la chèvre et le chou.

C'est parer à deux inconvéniens. Ce proverbe vient d'une question faite à des enfans, pour les accoutumer à réfléchir et à trouver des expédiens. Voici la question : Un homme a un bateau fort petit dans lequel il faut qu'il passe un loup, une chèvre et un chou, mais l'un après l'autre. S'il prend le loup le premier, voilà le chou en proie à le chèvre; s'il prend le chou, le loup étranglera la chèvre; s'il prend la chèvre, même embarras pour le voyage suivant; et pendant qu'il viendra

chercher ce qu'il aura réservé pour le troisième, ou la chèvre ou le chou sera mangé. Il y a pourtant un moyen; c'est de prendre d'abord la chèvre seule; le chou reste avec le loup qui n'y touche pas. Au second voyage, on prend le chou et l'on ramène la chèvre, à la place de laquelle il faut passer le loup, qui, étant à l'autre bord auprès du chou, n'y fera aucun tort. Alors le maître revient, reprend la chèvre restée seule, et *ménage* ainsi *la chèvre et le chou.*

Voici un autre problème qui a beaucoup de rapport à celui-là, et qui est cité dans les *Récréations mathématiques* d'Ozanam. « Trois maris jaloux se trouvent avec leurs femmes, pendant une nuit fort obscure, au passage d'une rivière. Ils rencontrent un bateau sans batelier; ce bateau est si petit, qu'il ne peut porter que deux personnes à la fois. On demande comment ces six personnes passeront deux à deux, aucune femme ne demeurant en la compagnie d'un ou de deux hommes, si son mari ne s'y trouve. — Deux femmes passeront d'abord; puis l'une, ayant ramené le bateau, repassera avec la troisième femme. Ensuite l'une des trois femmes ramènera le bateau, et, restant à terre, laissera passer les deux hommes dont les deux femmes sont de l'autre côté. Alors un des hommes ramènera le bateau avec sa femme, et la mettant à terre, il prendra le troisième homme, et repassera avec lui. Enfin, la femme qui se trouve passée entrera dans le bateau, et ira chercher en deux autres fois les deux autres femmes. »

En 1807, M. Tournay fit du proverbe, *ménager la chèvre et le chou*, le sujet d'une chanson, sur l'air *du Ballet des Pierrots;* en voici le premier couplet :

Guidant sa chèvre par la barbe,
Tenant un gros chou sous le bras,

Au point du jour, la jeune Barbe
Au marché courait à grands pas;
Sa mère, prévoyante et sage,
En l'embrassant lui dit : Mon chou,
Songe qu'il faut, dans le voyage,
Ménager la chèvre et le chou.

Faire ses choux gras;

Profiter des événemens pour faire sa fortune. Ce proverbe se prend ordinairement en mauvaise part.

«Ho mon amy, disoit-il (Alexandre VI), si tu sçavois comment je feis mes choulx gras de la croisade, tu serois tout esbahy.»

(*Pantagruel*, Liv. 2, chap. 17.)

(Voyez *Faire ses orges.*)

CIEL.

Il est avec le ciel des accommodemens.

La *Dame des belles cousines* voulant rendre heureux le petit *Jehan de Saintré*, s'informe s'il pratique exactement les devoirs de religion.

La *fée Mélior*, couchée avec *Parthenopex de Blois*, fait dans le lit sa profession de foi.

Dans un assez grand nombre de romans du moyen âge et de fabliaux, on trouve de pareilles inconséquences.

Henri III fit peindre en saints et en saintes ses mignons et ses maîtresses. L'auteur des *Remarques sur la confession de Sancy*, dit (Remarq. sur le chap. 7, p. 89) : «On fit une grande recherche des enlumineurs, par les mains desquels le roi (Henri III) faisait enluminer des *heures de portraits* des personnes qu'il aimait violemment, et lesquelles étant peintes au naturel, il faisait draper et habiller en saints et en saintes, les plus favorisés en crucifix, et les plus aimées en N.-Dames.»

CIGNE. (*Chant du*)

On dit proverbialement et figurément d'un bel ouvrage, qu'un auteur fait peu de temps avant sa mort, que *c'est le chant du cigne*, par allusion aux passages de plusieurs anciens poètes, qui prétendent que cet oiseau prélude par des sons harmonieux à son dernier soupir.

CIRE. (*Faire comme de*)

Faire une chose dans la perfection, comme si on la coulait en moule.

CIVIÈRE. (*Cent ans bannière,*
Cent ans)

C'est-à-dire, avec le temps, les familles déchoient. La bannière était un des attributs de la haute noblesse, et les manouvriers seuls font usage de la civière.

Mais comme les malheurs de la fortune se réparent aussi avec le temps, soit par le métier des armes, soit par les emplois, soit enfin par le commerce, ou toute autre branche d'industrie, les descendans de ceux qui sont ainsi tombés dans la foule et dans l'obscurité, paraissent à leur tour sur le théâtre du monde.

CLAUDE, (*Vous êtes bien*)
dit-on à quelqu'un que l'on trouve borné.

Godon, aujourd'hui inusité, et *godiche*, sont des diminutifs de *Claude*.

Benet, anciennement *beneet*, puis *benoît*, ne se prend pas en meilleure part.

Des motifs ridicules nous ont fait attacher à certains noms propres des idées fâcheuses.

De *Jean*, par exemple, on a fait un synonyme de c..u, parce que beaucoup d'hommes portent ce nom, et que bon nombre de maris ont des femmes infidèles.

Janin, diminutif de Jean, a été pris dans le même sens :

> Ci gît maître Guillin,
> Qui de trois femmes fut *janin*.

« Il est dangereux de se marier à Paris, à moins que de vouloir être de la confrérie des janins. »
(*Dictionnaire de Richelet.*)

CLAVELÉ. (*Hérétique*)

Hérétique contagieux, comme une brebis qui a le *claveau*.

Peut-être aussi cette épithète fait-elle allusion aux livres des hérétiques qu'on perçait d'un *clou*.

On a dit *héretique chevillé;* et c'est ainsi qu'est qualifié notre roi Henri IV, au folio 30 du *Dialogue du Maheutre et du Manant*.

CLERC. (*Grand*)

On appelait autrefois *grand clerc* un homme habile, et *mau-clerc* un ignorant. Les mots *clerc* et *clergie* se prenaient pour savant et pour science.

CLERC. (*Pas de*)

C'est-à-dire, une fausse démarche, une démarche inutile, comme en font souvent les clercs des avoués et et des notaires.

Les plus grands clercs ne sont pas toujours les plus fins.

C'est-à-dire, les hommes lettrés, les savans, sont quelquefois moins fertiles en expédiens que des paysans sans étude.

> N'en déplaise aux docteurs cordeliers, jacobins,
> Parbleu ! les plus grands clercs ne sont pas les plus fins.
> (Regnier.)

CLERCS. (*Il ne faut pas parler latin devant les*)

Parce qu'on courrait risque d'être redressé. Au temps de ce proverbe, les seuls membres du clergé étaient instruits.

Un séculier qui avait appris à écrire passait pour un prodige. Les tailles dont se servent encore aujourd'hui nos boulangers, sont un vestige de cette ancienne ignorance. Pour lever les impôts, on se servait de pareilles tailles, et de là ces impôts prirent le nom de tailles, qu'ils ont conservé jusqu'à la révolution de 1789.

CLOCHE. (*Étonné comme un fondeur de*)

Il faut sous-entendre quand la fonte n'a pas bien pris la forme du moule.

On dit aussi : *Maté comme un fondeur de cloche.*

CLOCHE. (*Fondre la*)

C'est venir enfin à la conclusion d'une affaire qui a été long-temps agitée. On sait que la fonte d'une cloche demande beaucoup de préparatifs.

CLOCHE. (*Gentilshommes de la*)

L'usage des officiers municipaux est de s'assembler au son de la cloche. Avant la révolution de 1789, on appelait *gentilshommes de la cloche,* ceux qui n'étaient nobles que pour avoir rempli des charges municipales dans une des seize villes suivantes : Abbeville, Angers, Angoulême, Bourges, Cognac, Lyon, Nantes, Niort, Paris, Péronne, Poitiers, La Rochelle, Saint-Jean-d'Angely, Saint-Maixent, Toulouse et Tours. (Voyez *Verriers.*)

Qui n'entend qu'une cloche n'entend rien;

pour : Dans toute affaire, il faut, avant de juger, entendre les deux parties.

CLOCHES, (*Ils sont comme les*) *on leur fait dire tout ce qu'on veut.*

Cela s'applique aux personnes qui cèdent à l'impulsion d'autrui.

LA VEUVE ET LES CLOCHES.

Après la mort du meûnier Nicolas,
Jeanne, sa veuve, en prudente femelle,
Alla chez son pasteur consulter certain cas
Qui lui roulait dans la cervelle.
Elle avait un valet : son nom sera Lucas.
Il lui paraissait son affaire;
Ce n'était un galant à brillante manière,
Un Adonis à propos délicats;
Le drôle avait de solides appas :
Il était frais, robuste : un autre en eut fait cas.
Enfin, dit au curé la dolente meûnière,
Le défunt étant mort, je suis dans l'embarras;
Lucas m'en tirerait.

LE CURÉ.

Épousez donc Lucas.

LA VEUVE.

Qui de son valet fait son maître,
Tôt ou tard s'en repent; si je franchis le pas,
Je m'en repentirai peut-être....

LE CURÉ.

Crainte du repentir, ne l'épousez donc pas.

LA VEUVE.

Lucas est vigilant, il agit, il dispose....
Avoir un moulin sur les bras!
Sur les bras un moulin, c'est une étrange chose.

LE CURÉ.

Partant, Jeanne, épousez Lucas.
Elle allait proposer de nouveaux anicroches,
D'autres *si*, d'autres *mais*. Sortons, dit le curé.
Écoutez bien ce que disent mes cloches,
Elles débrouilleront le fait à votre gré;
L'oracle est sûr. On sonne, Jeanne écoute.
Eh bien! entendez-vous? dit le pasteur madré.
Ah! monsieur, je suis hors de doute;
Vos cloches disent clair et net :

Prends ton valet, prends ton valet.
Huit jours après, Lucas devint l'époux de Jeanne.
Époux complaisant? Non : mais ivrogne, brutal.
Tous les coups qu'il donnait ne tombaient sur son âne,
Jeanne en avait sa part : il la traita fort mal.
On fit cent et cent fois un éloge sincère
Du pauvre Nicolas et de son caractère.
Jeanne pleura, gémit; enfin, dans sa douleur,
Elle alla trouver son pasteur.
Elle s'en prit à lui, prétendit que ses cloches
Étaient cause de son malheur.
Vous m'étonnez, dit-il, par de pareils reproches;
Je soupçonne ici de l'erreur.
Jeanne, certainement vous vous serez méprise.
Mais finissons tout altercas.
On va sonner encor. Quelle fut sa surprise!
Le son était le même, et n'était pour Lucas;
Et les cloches disaient d'une façon précise :
Ne le prends pas, ne le prends pas.

Dreux du Radier, qui aurait pu se faire honneur de ce conte, dit, dans ses *Récréations historiques* (tome 1er, page 120), l'avoir traduit du latin de Raulin, prédicateur, mort en 1514.

Rabelais a aussi fait parler les cloches sur le mariage. « Écoute, dit frère Jean à Panurge, marie toy; marie, marie. Si tu te marie, marie, marie, marie, très bien t'en trouveras, veras. Marie, marie. » Panurge est décidé à prendre femme; mais des inquiétudes surviennent sur la fidélité de sa future. « Ma foi, dit-il, mon meilleur sera point me marier. Écoute que me disent les cloches à cette heure que nous sommes plus près : Marie point, marie point, point, point, point, point. Si tu te marie tu t'en repentiras, tiras, tiras.... » (*Pantagruel*, Liv. III, chap. 27 et 28.)

CLOU. (*River le*)

River le clou à quelqu'un, c'est le mettre à la raison une fois pour toutes.

Métaphore empruntée de la rivure que l'on fait au clou qui ferme le collier des galériens.

Le *Roman de la Rose* fournit plusieurs exemples de l'emploi de ce proverbe.

COCAGNE. (*Pays de*)

Pays où la Providence donne des viandes toutes cuites, et où, comme l'on dit, *les alouettes tombent toutes rôties;* du latin *coquere.*

Paris est pour un riche un pays de Cocagne.

Voici une autre étymologie : l'indigo d'Amérique n'a commencé à être importé en Europe que vers la fin du seizième siècle. Avant cette époque, le pastel était l'objet d'un commerce immense; on le cultivait sur plusieurs points de la France, spécialement dans une partie du Haut-Languedoc, le Lauraguais, qui eut le surnom de *pays de Cocagne,* à cause de la grande quantité de *coques* de pastel qu'on y préparait, et du profit que ses habitans en retiraient. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la plupart des fortunes du Haut-Languedoc proviennent de la culture ou du commerce du pastel; les plus beaux édifices de la ville de Toulouse ont été construits par des marchands de pastel : un d'eux, Pierre de Bernui, cautionna pour la rançon de François Ier.

Dans le théâtre de Le Grand, on trouve une comédie intitulée *le Roi de Cocagne.* Un bon paysan, nommé Guillot, écoute avec ravissement la description de l'île qui appartient à ce roi, dont les ministres sont *Bombance* et *Ripaille.* Il est surtout émerveillé lorsqu'on lui dit :

Tous les palais ici sont faits de confiture;

et il s'écrie :

Morguenne, que j'allons manger d'architecture !

COEUR. (*Faire quelque chose de grand*)

Les personnes qui emploient cette expression n'en soupçonnent pas l'origine. Avant d'écrire *grand*, on a écrit *grant*, et plus anciennement *gréant*. On trouve dans les vieux auteurs, *de gréant cœur*, pour dire, *de cœur qui agrée*.

On a beau prêcher qui n'a cœur de bien faire.

Ce proverbe a été altéré. Anciennement on disait :

A beau parler qui n'a cure de bien faire.

Cure, de *cura*, soin, attention.

Prendre son cœur à deux mains.

C'est-à-dire, faire un grand effort sur soi-même.

Avoir le cœur gros.

Être vivement affecté.

A l'appui de ce proverbe vient la remarque qui fut faite lors de l'ouverture du corps de Marie de Médicis; son cœur pesait plus de deux livres; on attribua ce poids énorme aux chagrins que la princesse avait éprouvés.

Mettre le cœur au ventre.

Le ventre est le siége de l'énergie de beaucoup de gens : irrésolus avant le dîner, ils sont crânes après la soupe.

Jeter son cœur à la gribouillette.

Aimer à l'aventure, donner son cœur au premier venu.

La gribouillette est un jeu d'enfant; on jette quelque chose de peu de conséquence, et on l'abandonne à qui pourra l'attraper.

Ce proverbe est méridional.

COEUR. (*Loin des yeux, loin du*)

Montaigne a pris à tâche de combattre ce proverbe. « L'amitié, dit-il, a les bras assez longs pour se tenir

et se joindre d'un coin du monde à l'autre..... La jouissance et la possession appartiennent principalement à l'imagination; elle embrasse plus chaudement et plus continuellement ce qu'elle va querir, que ce que nous touchons. Comptez vos amusemens journaliers, vous trouverez que vous êtes lors plus absent de votre ami, quand il vous est présent; son assistance relâche votre attention. »

L'absence ne refroidit que les passions brûlantes, comme l'amour et la haine.

Les sages ont la bouche dans le cœur, et les fous le cœur dans la bouche.

Proverbe emprunté aux Italiens. *Cœur* est ici synonyme de courage.

Chez les Orientaux, c'est au rebours, quant à la rédaction:

Le fou tient son cœur sur sa langue, le sage tient sa langue dans son cœur.

(Proverbe turc*.)

Mauvaise tête et bon cœur.

(Proverbe breton.)

Sans doute, les habitans de l'ancienne province de Bretagne ont de la franchise et de la loyauté; mais il ne faudrait pas qu'ils se fissent gloire de leur rudesse et de leur opiniâtreté.

COFFRE. (*Drôle comme un*)

Proverbe du temps où les coffres tenaient lieu de commodes. On les garnissait de cuir doré que l'on tirait de l'Espagne; les dessins représentaient des arabesques.

COFFRE. (*Mourir sur le*)

C'est-à-dire être en charge jusqu'à la fin de ses jours.

Autrefois les laquais s'asseyaient dans l'antichambre, sur un coffre.

Une lettre de madame de Sévigné à sa fille nous fournit un exemple de ce proverbe : « Je reviens à M. de Turenne, qui, en disant adieu à M. le cardinal de Retz, lui dit : Monsieur, je ne suis point un *diseur*, mais je vous prie de croire sérieusement que, sans ces affaires-ci, où peut-être on a besoin de moi, je me retirerais comme vous, et je vous donne ma parole que si j'en reviens, je ne mourrai pas sur le coffre. »

Le même proverbe se trouve dans cette épitaphe de *Tristan l'Hermite :*

Ébloui par l'éclat de la splendeur mondaine,
Je me flattois toujours d'une espérance vaine;
Faisant le chien couchant auprès d'un grand seigneur,
Je me vis toujours pauvre et tâchai de paroître;
Je vécus dans la peine, attendant le bonheur,
Et mourus sur un coffre en attendant mon maître.

COGNÉE. (*Jeter le manche après la*)

Rendre plus grande, par dépit, la perte qu'on vient d'éprouver. L'exemple est pris d'un bûcheron qui, n'ayant plus que le manche d'une cognée, le jetterait au lieu de le réserver pour l'adapter à un autre fer.

C'est une bien malheureuse disposition de l'esprit humain, que celle qui nous prive dans la bonne, et surtout dans la mauvaise fortune, du sang-froid dont nous avons besoin pour juger sainement de notre position. L'orage a-t-il passé sur nos domaines, nous ne voyons que le ravage qu'il a fait, les arbres qu'il a brisés, les moissons qu'il a détruites. Le regret des biens qu'on nous ôte ne nous rend pas seulement insensibles à la jouissance de ce qu'on nous laisse; il nous en dérobe la vue, et souvent même nous y fait trouver un excès d'infortune.

COI. (*Se tenir*)

Rester tranquille.

Autrefois on écrivait *quoy*, du latin *quietus;*
Et l'on disait aussi :
Tout quoy,
comme dans le sonnet où Jean Avril parle du baiser donné à Alain Chartier :

Son parler fut si doux, qu'une fille de roy,
Le trouvant endormy, s'en approcha tout quoy,
Et en public baisa cette bouche admirable.

COIFFE. (*Triste comme un bonnet de nuit sans*)

Ce proverbe exprime l'espèce d'abattement dans lequel on tombe sans motif particulier. Rassasié de tout, détrompé de tout, l'homme forme encore des désirs vagues, et devient mélancolique.

Sans coiffe, c'est-à-dire, sans enveloppe de toile blanche, un ancien bonnet de nuit d'homme, un bonnet de laine, était véritablement l'emblême de la tristesse; tandis que l'enveloppe lui donnait une sorte d'élégance. Cette enveloppe était une espèce de sac de toile fine, bordé d'une bande de mousseline. Quand on avait recouvert le bonnet, on fronçait le sac, et la bande de mousseline formait une espèce de houppe.

COIFFÉ. (*Il est né*)

C'est-à-dire, il est né heureux. Ce proverbe vient de l'augure favorable que les anciens tiraient de l'espèce de coiffe dont la tête de quelques enfans est revêtue quand ils viennent au monde, la considérant comme un diadème de roi ou une mitre de grand-prêtre. Un ancien poète a fait un rondeau sur cette prospérité innée :

Coiffé d'un froc bien raffiné,
Et revêtu d'un doyenné
Qui lui rapporte de quoi frire,
Frère René devient messire,
Et vit comme un déterminé.

Un prélat riche et fortuné,
Sous un bonnet enluminé,
En est, si je l'ose ainsi dire,
Coiffé.

Ce n'est pas que frère René
D'aucun mérite soit orné,
Qu'il soit docte, ou qu'il sache écrire,
Ni qu'il ait tant le mot pour rire;
Mais c'est seulement qu'il est né
Coiffé.

Les Anglais disent d'un homme issu de parens riches, qu'*il est né avec une cuillier d'argent à la bouche.*

COIFFÉE. (*Chèvre*)

On dit d'un homme qui n'est pas difficile en amour, qu'*il aimerait une chèvre coiffée.*

COIFFER.

On dit des vieilles filles que l'on désespère de voir mariées, qu'elles resteront pour *coiffer sainte Catherine.* (1)

Dans beaucoup d'églises, l'usage s'est maintenu de coiffer la mère du Sauveur; il en était sans doute de même jadis pour sainte Catherine, patrone des vierges.

La condition de vieille fille est frappée dans les idées du monde d'une sorte de disgrâce, tandis qu'on devrait s'intéresser à des êtres qui souvent ont fait de touchans sacrifices, et que recommandent, pour l'ordinaire, des perfections morales.

En 1788, parut, à Paris, chez Le Tellier, un volume in-12 de 172 et 224 pages, intitulé : *Essai satirique et amusant sur les vieilles filles; traduit de l'anglais par M. Sibille.* La première partie traite des défauts ordinaires aux vieilles filles; la seconde de leurs bonnes

(1) Le nom de Catherine veut dire, en grec, *pure*, *honnête.*

qualités. « J'exhorte, dit l'auteur, la vieille fille solitaire, que je regarde comme l'habitante d'un désert où les fleurs de l'amour sont entièrement desséchées et celles de l'amitié répandues de loin en loin, et en très petit nombre, à faire de la charité sa compagne favorite et inséparable. Celle qui suivra ce conseil est sûre de trouver dans les délices qui naîtront de ce commerce, l'équivalent de tous les plaisirs précaires dont les caprices du sort l'ont peut-être privée. »

COIN. (*Frappé au bon*)

Se dit d'un ouvrage d'esprit que l'on trouve bon. Cette métaphore est empruntée de l'art du monnayeur.

M. Chaussard a eu la hardiesse de dire, en parlant de Voltaire :

> Soit qu'au *coin* de Momus et des jeux complaisans
> En légère monnaie il frappe le bon sens.
> (*Épître sur quelques genres dont Boileau n'a point fait mention.*)

Colère.

C'est la colère du père Duchêne.

Se dit d'un courroux impuissant.

Cette expression proverbiale vient des imprécations en termes grossiers, qui se trouvaient en 1792 et 1793, contre les autorités du temps, dans le journal d'Hébert, dit *le père Duchêne.*

Collationner.

Avant la révolution l'on disait : *L'ordre de Cîteaux dîne bien, mais collationne mal,* parce qu'il avait de grands revenus pour vivre, et peu de bénéfices à *conférer;* c'était un jeu de mots sur le mot *collation,* qui tantôt signifie un repas du soir, et tantôt l'action de conférer un bénéfice.

COLLIER. (*Franc du*)

Métaphore empruntée des chevaux, de la bonté desquels on juge par l'ardeur ou la lâcheté qu'ils mettent à tirer du collier.

COMMENCEMENT.

Heureux commencement est la moitié de l'œuvre.

Dimidium facti, qui cœpit, habet.....
(HOR. lib. 1, ep. 2.)

Incipe : dimidium facti est cœpisse.....
(AUSON.)

Mais on dit aussi :

N'a pas fait qui commence.

En campagne, Napoléon Bonaparte disait souvent : « Tant qu'il reste quelque chose à faire, il n'y a rien de fait ! »

COMMISSAIRE. (*Chère de*)

Repas où l'on sert gras et maigre.

Quand on envoyait dans les provinces des *commissaires* chargés d'examiner la conduite des gouverneurs, ceux-ci, pour se les rendre favorables, les traitaient de leur mieux; de là le proverbe.

Ce proverbe pourrait bien aussi être du temps où les commissaires huguenots et catholiques s'assemblaient pour tenir des conférences sur les matières qui divisaient les deux partis. On servait les jours d'abstinence du maigre pour ceux qui étaient de l'Église catholique, et du gras pour les huguenots ; de sorte que la table, qui était commune, se trouvait servie en gras et en maigre.

COMMÈRE. (*Tout se fait dans le monde par compère et par*)

L'abbé Morellet donna, en 1769, un développement

fort ingénieux à ce proverbe dans un petit écrit intitulé : *les Marionnettes.* Les rois eux-mêmes, comme il le prouve, ont besoin de compères. « Achille, dit-il, était un brutal, un furieux toujours emporté par les plus violentes passions; cependant son nom est devenu dans toutes les langues synonyme de héros, parce qu'il a eu un excellent *compère* dans la personne d'Homère. Octave fut un lâche et un tyran; mais il a eu de si bons *compères,* que, malgré les proscriptions, on a dit le siècle d'Auguste. Horace et Virgile l'ont sauvé de la haine qui l'attendait dans l'avenir. »

Comparaison.

Comparaison n'est pas raison.

Ce proverbe est surtout applicable aux comparaisons tirées de sujets bas. Le P. de Colonia reproche à Tertullien d'avoir dit que *le déluge universel fut la lessive de la nature.*

Il faut, toutefois, dire en faveur des comparaisons, qu'elles nous aident à réunir les idées sur lesquelles nous devons fonder un jugement; et que plus nous avons de sujets de comparaison, de côtés différens sous lesquels nous pouvons envisager un objet, plus aussi nous avons de moyens de le connaître.

COMPLIMENT. (*Rengaîner un*)

L'abbé Tuet (*Matinées sénonoises*) pense que cette expression est de Molière.

Dans le *Mariage forcé*, Alcidas dit à Sganarelle, en lui présentant deux épées : « Monsieur, prenez la peine de choisir, de ces deux épées, laquelle vous voulez. — Sganarelle. De ces deux épées? — Oui, s'il vous plaît. — A quoi bon? — Monsieur, comme vous refusez d'épouser ma sœur après la parole donnée, je crois que vous ne trouverez pas mauvais le petit compliment que

je viens vous faire. — Comment? — Je viens vous dire civilement qu'il faut, si vous le trouvez bon, que nous nous coupions la gorge ensemble. — Voilà un compliment fort mal tourné. — Allons, monsieur, choisissez, je vous prie. — Je suis votre valet, je n'ai point de gorge à me couper. (*à part.*) La vilaine façon de parler que voilà! — Monsieur, il faut que cela soit, s'il vous plaît. — Eh! monsieur, *rengaînez ce compliment*, je vous prie.»

CONSEIL. (*La nuit porte*)

Souvent il y a du danger à suivre l'impression du moment, parce qu'elle est trop vive. Le silence, la solitude sont des conseillers avec lesquels il est sage de délibérer.

Dans les ténèbres de la nuit
La raison voit plus clair que quand le jour nous luit.

CONTENTEMENT.

Dans un vieux recueil, intitulé : *Thesaurus ridendi et jocandi, Trésor des ris et de la joie*, se trouve la question suivante : *Recita lætitiæ gradus, Apprends-moi quels sont les degrés de contentement.*

La réponse forme une suite de proverbes : *Si vis gaudere per unum diem, radas barbam; si per septimanam, vade ad nuptias; si per mensem, eme pulchrum equum; si per semestre, eme pulchram domum; si per annum, ducas pulchram uxorem; si per biennium, fias sacerdos* (1); *si semper vis esse lætus et gaudens, sis sobrius.*

---

(1) *Fias sacerdos* nous paraît devoir s'entendre de la profession dans un ordre religieux : elle avait lieu, autrefois, dès l'âge de seize ans; et à dix-huit, le développement des passions pouvait changer l'enthousiasme en dépit.

Si tu veux du contentement pour un jour, fais-toi raser; pour la semaine, va à des noces; pour le mois, achète un bon cheval; pour six mois, achète une belle maison; pour l'année, épouse une belle femme; pour deux ans, fais-toi prêtre; pour toute la vie, sois sobre.

Le même sujet a été traité par un poète allemand :

« Veux-tu du contentement pour un instant? bois frais quand tu as soif; pour quelques minutes? mange un bon morceau, regarde un beau cheval qui ne t'appartient pas, un joli minois, un pied mignon, ou un tableau d'un grand maître; pour une heure ou deux? assiste à un beau spectacle, lis un bon ouvrage tout nouveau, écoute une symphonie; attends ta belle et jeune maîtresse avec confiance, à un premier, à un second, ou même à un troisième rendez-vous; ou livre-toi, couché sur des fleurs, auprès d'une source pure, à de douces rêveries, en contemplant un beau ciel; pour une soirée? passe-la dans un cercle peu nombreux d'amis choisis et sûrs, que tu voies rarement et que tu aies souvent obligés, et de femmes belles sans y prétendre, raisonnables sans s'en douter, que tu ne fréquentes pas habituellement; pour toute une journée? fais une bonne action en te levant, et projettes-en une autre pour l'après-midi ou pour le lendemain; pour la semaine? va aux noces de l'un de ces amis et l'une de ces amies dont je te parlais tout à l'heure; pour le mois? séjourne dans leur campagne avec eux; chasse, pêche, et voisine; pour six mois? achète une campagne à côté de la leur, plante, recueille, ou bâtis; pour un an? épouse leur sœur, une beauté que tu aies vue éclore, et que tu idolâtres depuis trois lunes; pour deux ans? ajoute au reste un domaine où tu aies des vassaux à qui

tu veuilles faire bénir ton nom ; pour toute la vie? jouis modérément de tout ce que mon cœur te souhaite, et saches t'occuper.»

CONTES.

Faire des contes bleus,

des contes pareils à ceux qu'on trouve dans ces petits livres couverts de papier bleu, qui sortaient en si grand nombre, vers la fin du seizième siècle, des presses de Jean Oudot, imprimeur à Troyes en Champagne, et qui composaient, avec les almanachs de Pierre l'Arrivey, autre imprimeur à Troyes, ce qu'on nommait la *Bibliothéque bleue.*

Troyes est une des plus anciennes villes de France où l'on ait imprimé des cartes à jouer. Cette alliance de la dominoterie et de la Bibliothéque bleue, fournit, en 1746, le sujet d'une mascarade qui fut exécutée à Troyes par deux hommes d'une haute taille. L'un avait une simarre de papier bleu, enrichie d'une garniture formée de titres de tout format de la Bibliothéque bleue, tirés en noir et en rouge ; l'autre portait un habit galonné sur toutes les tailles, de cartes à jouer alternativement noires et rouges.

CONVERSATION.

Du temps faut parler
Pour propos renouveler.

Le temps beau, bon ou fâcheux,
Est l'entretien de qui n'a mieux.

Les conversations sur le changement de temps sont aussi la ressource des personnes qui ne connaissent qu'imparfaitement celles devant qui elles parlent.

Pour briller dans les conversations, il faut ressembler à ces gens riches qui ont tout leur bien en argent

comptant, avoir une merveilleuse présence d'esprit et une heureuse mémoire, qui fournisse, avec autant de promptitude que d'abondance, les termes et les expressions.

Les gens qui savent peu parlent beaucoup, et les gens qui savent beaucoup parlent peu. Il est naturel de croire qu'un ignorant trouve important tout ce qu'il sait, et le dise à tout le monde; mais un homme instruit n'ouvre pas aisément son répertoire; il aurait trop à dire; et comme il voit encore plus à dire après lui, il se tait.

Descartes gardait ordinairement le silence dans les sociétés nombreuses, et Thomas fait le portrait de cet homme célèbre en disant qu'il avait reçu de la nature des richesses intellectuelles en lingots, mais non en monnaie courante.

La Fontaine avait dans le monde un air emprunté, pesant et niais, et le conteur inimitable ne savait de bouche faire aucune description des objets qu'il venait de voir.

Le *grand Corneille* était ennuyeux dans un cercle; il ne parlait pas même correctement une langue qu'il possédait mieux que personne.

Nicole disait un jour d'un homme sémillant : « Il l'emporte sur moi dans le salon de compagnie, mais il se rend à discrétion sur l'escalier. »

Le peu de connaissance que *Du Marsais* avait des usages du monde, lui donnait une naïveté qui, alliée avec le génie, faisait dire à Fontenelle : « C'est le nigaud le plus spirituel, et l'homme d'esprit le plus nigaud que je connaisse. »

« Il faut, disait *J. J. Rousseau* (*Confessions*, Liv. III), que je sois de sang-froid pour penser. Qu'on juge de ce que je dois être dans la conversation, où, pour parler

à propos, il faut penser à la fois et sur-le-champ à mille choses. La seule idée de tant de convenances, dont je suis sûr d'oublier au moins quelqu'une, suffit pour m'intimider. Je ne comprends pas même comment on ose parler dans un cercle; car à chaque mot il faudrait passer en revue tous les gens qui sont là; il faudrait connaître tous leurs caractères, savoir toutes leurs histoires, pour être sûr de ne rien dire qui puisse offenser quelqu'un. Là-dessus, ceux qui vivent dans le monde ont un grand avantage : sachant mieux ce qu'il faut taire, ils sont plus sûrs de ce qu'ils disent, encore leur échappe-t-il souvent des balourdises. Qu'on juge de celui qui tombe là des nues; il lui est presque impossible de parler une minute impunément. »

Marmontel, dans la conversation, était si peu aimable, qu'on disait : *Je vais lire ses Contes pour me dédommager de l'ennui de l'entendre.*

Jamais homme ne fut plus différent de lui-même que *Buffon* quand il écrivait et quand il parlait. Dans la conversation, où il faut bien qu'on improvise, son langage, même sur des objets qui auraient pu l'élever, était familier comme celui d'un bourgeois de la rue Saint-Denis; il semblait se soulager de la magnificence de son style.

La conversation de *Montesquieu*, au contraire, n'était pas inférieure à ses écrits.

Fénélon, *Fontenelle* et *Voltaire* avaient aussi le talent de la parole à un haut degré.

Les *Épîtres à une femme sur la conversation*, par madame de Vannoz, née de Sivry, pourraient nous fournir quelques extraits, si nous n'avions pas le poëme de J. Delille, *la Conversation*, publié à Paris, chez Michaud, en 1811. Ce poëme est une galerie de por-

traits. Dans les deux premiers chants se trouvent les personnages ridicules, les exemples à éviter; le troisième offre des modèles à suivre.

Parmi les personnages ridicules, prenons l'homme qui, sans être interrogé, vous conte

L'histoire du collége et celle du couvent;
Comment son fils, sa fille, y sont couverts de gloire;
Pour gagner le prix de mémoire,
Son cadet a dit rondement
Sa grammaire et son rudiment.
. . . . . .
. . . . . .
Aglaé, sa plus jeune fille,
Si sémillante, si gentille,
Ce matin n'a pas dit deux mots;
Charle a brisé son char, et François ses grelots:
Antoine a mal aux dents, et sa chère Julie
Avec un peu d'humeur a mangé sa bouillie.

Passons à l'homme ombrageux.

Jamais sur son visage un rayon d'allégresse;
Dans son périlleux entretien,
Malheur à qui s'engage! Il s'afflige d'un rien;
Un rien l'offusque, un rien le blesse.
Pour mieux évacuer la bile qui l'oppresse,
Son humeur vagabonde a partout des relais:
Après sa femme, il gronde ses valets;
C'est pour vous gronder qu'il vous aime;
Laissez-le seul, il se gronde lui-même.

La conversation était de tous les plaisirs qu'on goûte à Paris, celui dont madame de *Staël* regrettait le plus amèrement la perte, lorsqu'elle fut exilée par ordre de Bonaparte. (*Voyez* les pages 6 et 7 des *Œuvres inédites: Dix années d'exil.*) « La conversation française n'existe qu'à Paris, » dit le même auteur (chap. 10, page 60).

Madame *Scarron*, en contant une histoire, ne trouvait-elle pas moyen de faire oublier à ses convives que le rôti manquait?

COQ-A-L'ANE. (*Sauter du*)

Faire des discours sans suite, sans liaison, pareils aux propos d'un homme qui, après vous avoir entretenu de son *coq*, parlerait tout de suite de son *âne*.

De moi vraiment
Vous vous raillez;
Trop vous faillez
Car vous *saillez* (sautez)
Du coq à l'asne.
(*Le Loyer des folles amours*, ouvrage du quinzième siècle.)

Le *coq-à-l'âne* de Guillaume du Sable, qui avait été élevé à la cour de François Ier, et qui servit domestiquement sept rois, François Ier, Henri II, François II, Charles IX, Henri III, Henri IV et Louis XIII, est une satire historique fort difficile à entendre, parce que l'auteur y a fait entrer beaucoup de mots à la mode, beaucoup de termes de coterie et beaucoup d'allusions.

Voici un vrai *coq-à-l'âne* sans suite ni raison :

Je m'en allai à Bagnolet,
Où je trouvai un grand mulet
Qui plantait des carottes.
Ma Madelon, je t'aime tant,
Que quasi je radote.

Je m'en allai un peu plus loin;
Je trouvai un' botte de foin
Qui dansait la gavotte.
Ma Madelon, etc.

COQ. (*La poule ne doit pas chanter devant le*)

Ce proverbe se trouve mot à mot dans Molière. Longtemps auparavant, Jean de Meun avait dit :

C'est chose qui moult me deplaist,
Quand poule parle et coq se taist.

Revenons au proverbe. *Devant* était autrefois préposition de temps. Le sens du proverbe est qu'une femme ne doit prendre la parole que lorsque son mari a parlé.

COQUECIGRUES. (*A la venue des*)

C'est-à-dire, jamais. Coq, cygne et grue, voilà le composé de cet animal chimérique.

COQUELUCHE. (*Être la*)

Être la coqueluche d'un quartier, d'une ville, c'est y avoir beaucoup de partisans.

Un autre proverbe expliquera littéralement celui-ci. *Se coiffer d'une femme*, c'est s'en amouracher.

Coqueluche, coqueluchon, capuche, capuchon, étaient des couvertures de tête dans le quatorzième et le quinzième siècle.

Un bénédictin (dom Cajot) a publié en 1762, sous le voile de l'anonyme, une *Histoire critique des coqueluchons;* mais il n'a fait que glisser sur l'histoire civile : le capuchon monastique était son principal objet.

Ce capuchon, dom Cajot l'appelle un maussade couvre-chef; il pense qu'avec de légères différences le costume des prêtres séculiers peut devenir celui des moines. « Le chanoine régulier, dit-il, ne raillera plus les oreilles béantes des bénédictins, et près de ceux-ci le frère mineur cessera de rougir, en jetant les yeux sur le nouvel habit qui lui assurera les douceurs de l'égalité.... Je mets en parallèle tout moine qui vante les *saintes livrées* de son instituteur, avec les sœurs de l'Enfant-Jésus, accoutumées à faire baiser les *saintes verges* aux fillettes indociles, qu'elles envoient ensuite dans le bénit-coin. »

COQUILLES. (*Chevaliers à*)

On appelait ainsi, dans l'origine, les chevaliers de l'ordre de Saint-Michel, que Louis XI institua, croyant que Dieu s'était servi du ministère de cet ange pour

délivrer la France des Anglais, et empêcher que le mont Saint-Michel ne tombât entre leurs mains, comme avaient fait toutes les autres places de la Normandie.

Le mont Saint-Michel était, à cette époque, un lieu de pèlerinage; tous ceux qui en venaient apportaient des coquilles. Des torsades de métal et des coquilles composent le cordon des chevaliers de Saint-Michel.

Corde.

C'est la corde d'Ocnus.

C'est-à-dire, peine perdue.

Ce proverbe nous est venu de l'ancienne Grèce. Ocnus, homme laborieux, avait une femme paresseuse, qui dépensait tout ce qu'il gagnait. Pour donner l'idée de cette association malheureuse, Polignote, peintre célèbre, représenta Ocnus faisant une corde de jonc, près d'une ânesse qui mangeait cette corde à mesure que l'ouvrage avançait. Ce tableau donna lieu au proverbe.

Argent sous corde.

Métaphore empruntée du jeu de paume, où l'on met l'argent sous la corde.

Gens de sac et de corde.

C'est-à-dire, qui méritent les châtimens de la justice.

Autrefois les genres de supplices les plus communs étaient le sac dans lequel on cousait les criminels pour les jeter dans la rivière, et la corde pour les attacher à la potence.

Sous Louis XI, les criminels de lèse-majesté étaient jetés dans la Loire, enfermés dans un sac sur lequel était écrit : *Laissez passer la justice de Dieu.*

Il n'y a si bon mariage qu'une corde ne rompe.

Il fut un temps en France où celui qui avait engrossé

une fille était pendu sans miséricorde, quoiqu'il se fût marié avec la fille qu'il avait séduite, s'il ne l'avait pas épousée assez vite pour donner à croire que l'enfant avait été fait depuis le sacrement. Comme par compensation, une fille pouvait sauver de la corde un condamné, en le demandant pour mari. M. Devisme (*Histoire de la ville de Laon, in*-8°, Laon, 1822) cite des lettres de 1341 qui en font foi. On raconte qu'une fille qui voulait sauver un jeune homme qu'on allait pendre, s'étant approchée de lui, et ayant remarqué qu'il avait des lèvres minces, prit une mauvaise idée de son caractère. *Lèvres minces!* Pendez, s'écria-t-elle en se retirant.

CORDE. (*Filer sa*)

C'est-à-dire, faire des actions qui conduisent à la potence.

Il ne faut pas parler de corde dans la maison d'un pendu.

C'est-à-dire, s'entretenir de certaines choses qui peuvent rendre confuses les personnes devant qui l'on parle; ainsi qu'il arriva à Racine devant madame de Maintenon. A un souper de Louis XIV et de cette favorite, auquel le poète avait été admis, on parlait du bas comique des premières pièces de Molière : Racine, par distraction, l'attribua à l'influence de Scarron.

Autrefois, quand on passait à Lagny, et qu'on faisait cette question : *Combien vaut l'orge?* sans avoir la main dans un sac d'orge, on vous plongeait tout habillé dans l'eau de la fontaine située sur la place publique. En 1544, Lagny fut pris d'assaut par le maréchal de Lorges. Au lieu d'user des droits de la guerre, ce général donna une fête à laquelle furent invitées toutes les bourgeoises. Au milieu des divertissemens, on éteignit

les lumières, on ferma les portes, et les vainqueurs traitèrent en Romains les nouvelles Sabines.

CORDELIERS. (*Marmite des*)

On disait autrefois d'un goulu qu'*il avalerait la marmite des cordeliers.*

Il s'agissait de la marmite des cordeliers de Paris, qui était en réputation pour sa grandeur, ainsi qu'un gril monté sur quatre roues.

Aujourd'hui l'on dit : *Il avalerait la marmite des invalides.*

CORDELIERS. (*Parler latin devant les*)

C'est raisonner sur une chose devant des gens qui la savent mieux que nous.

Avant la révolution de 1789, il y avait à Paris, le 15 juillet, un sermon latin chez les cordeliers.

CORINTHE. (*Il n'est pas donné à tout le monde d'aller à*)

Ce proverbe se trouve mot à mot dans Horace :

Non cuivis homini contingit adire Corinthum.

Les Romains avaient reçu ce proverbe des Grecs; il fait allusion aux sommes énormes que nombre de gens dépensaient pour aller à Corinthe jouir des faveurs de Laïs. (1)

---

(1) Son esprit, sa beauté, sa grâce voluptueuse, mirent à ses pieds non seulement Corinthe, mais la Grèce entière, qui la combla de richesses.

Athénée, dans son treizième livre, fait le portrait le plus séduisant de la beauté de Laïs; il assure que sa taille et sa gorge étaient d'une si admirable perfection, que les peintres et les statuaires sollicitaient de toutes parts la faveur de copier ce gracieux modèle.

Laïs arriva si jeune à Corinthe, qu'elle passait pour être de cette ville.

On applique ce proverbe aux personnes dont les projets ne sont point en rapport avec leurs facultés.

CORNETTE. (*Porter*)

Ce proverbe devrait être le pendant de *porter le haut-de-chausses*, et s'appliquer à un homme qui se laisse maîtriser par sa femme, ou qui, par goût, se mêle des menus détails du ménage. Mais on s'en sert pour désigner un mari dont la femme est infidèle.

C'est de la Grèce que nous est venu l'emblème des cornes; on y donnait le nom de bouc à l'époux d'une femme lascive comme une chèvre.

Voltaire n'admet point cette interprétation. Selon lui, les cornes viennent des cornettes des dames. Un mari qui se laisse tromper et gouverner par sa femme est réputé porteur de cornes.

Il y a long-temps que les cornettes des dames n'ont plus de cornes; pour en trouver l'origine, il faut remonter au quinzième siècle. « Quelques guerres qu'il y eust, tempestes et tribulations, dit Juvenel des Ursins, les dames et damoiselles menoient grands et excessifs estats, et cornes merveilleuses, hautes et larges; et avoient de chacun costé, en lieu de bourlées, deux grandes oreilles si larges, que quand elles vouloient passer l'huis d'une grande chambre, il falloit qu'elles tournassent de costé, et baissassent, ou elles n'eussent pu passer. »

Ces coiffures hautes et larges qui étaient à la mode sous le règne de Charles VI; les coiffures *à la Fontanges* du règne de Louis XIV; et les coiffures *à la Montauciel* du commencement du règne de Louis XVI, firent dire que « les femmes avaient trouvé le secret de mettre leur tête au milieu de leur corps. » En 1814 et

1815, parurent les coiffures *à la Chinoise*, qui n'étaient ni moins ridicules ni moins hautes.

CORPS. (*Faire folie de son*)

Cette personne n'a jamais *fait folie de son corps*, se disait jadis d'une femme qui avait toujours vécu chastement, par opposition aux femmes débauchées que les ordonnances de nos rois qualifiaient de femmes *folles de leur corps*.

CORSAIRE.

Corsaires contre corsaires
Ne font pas leurs affaires.

Voici le proverbe espagnol : *De corsaire à corsaire il n'y a que des barils d'eau à prendre.*

COTILLON.

Aimer le cotillon ;

Aimer les femmes et surtout les grisettes.

On reprochait à un grave personnage d'aimer le cotillon : Quelle calomnie ! dit-il ; je voudrais qu'aucune femme n'en portât.

Les mots *cotte* et *cotillon* ne sont en usage que pour les femmes de basse condition ; pour les autres, on dit *jupe* et *jupon*.

Jupon, toutefois, n'est pas d'une date récente. *Juponerius, qui facit jupones* (*in Litteris Caroli v Franc. regis, an.* 1367).

Dans la plupart de nos départemens, le nombre des cotillons est un luxe pour les habitans de la campagne ; et afin qu'on ne se méprenne pas sur le nombre, non seulement les cotillons se dépassent les uns les autres, mais ils sont de couleurs différentes. Ceci se fait surtout remarquer dans le département de la Gironde et dans celui de la Haute-Vienne.

La même chose a lieu dans le Tyrol, dans plusieurs cantons de la Suisse, à Hambourg, etc.

COTON. (*Jeter un mauvais*)

Proverbe qui s'applique aux valétudinaires. Il est emprunté des mécaniques qui filent mal, ne donnent que de mauvais produits, sont près de leur fin.

On dit dans le même sens : *Filer un mauvais coton.*

COUARD.

Pour timide.

Comparaison prise des animaux qui, lorsqu'on les poursuit, serrent la queue entre les jambes.

Anciennement on disait *coue*, au lieu de queue, du latin *cauda;* et c'est de là qu'on a fait *couard.*

COUCHER. (*Il ne faut pas se déshabiller Avant de se*)

C'est-à-dire, faire avant sa mort un abandon total de sa fortune.

Le proverbe espagnol dit sans figure : *Qui donne le sien avant de mourir, qu'il s'apprête à bien souffrir.*

Est-on venu à bout de séduire un vieillard de qui l'on doit hériter, adieu les petits soins : c'est exactement la conduite du pêcheur qui, après avoir pris à la ligne un beau poisson, foule aux pieds les vers qui lui ont servi d'appât, et dont il n'a plus besoin.

L'avidité et l'ingratitude ont, de tout temps, caractérisé les héritiers. Les anciens leur donnaient le nom de vautours, parce que, semblables à cet oiseau vorace qui ne s'attache qu'aux cadavres, ils dévorent des yeux la succession d'un vieillard ou d'un malade.

COUDE. (*Quand on a mal aux yeux, il n'y faut toucher que du*)

Les Chinois disent : *Celui qui a mal aux yeux voit*

clair au bout de dix jours lorsqu'il n'y touche point.

Voici le proverbe espagnol : *Qui veut guérir ses yeux, doit s'attacher les mains.*

COULEUVRES. (*Avaler des*)

Avoir du déplaisir sans oser se plaindre; être piqué, et n'oser faire éclater son ressentiment.

COUR. (*Eau bénite de*)

Vaines promesses de courtisans.

Vingt fois par jour en mon chemin
Se trouve Orgon, qui d'un air tendre
Me dit en me serrant la main :
A quoi peut-on servir Cléandre ?

Il sait que j'ai depuis deux mois
Perdu mon équipage en Flandre;
Le bourreau me dit toutefois :
A quoi peut-on servir Cléandre ?

Il sait qu'un créancier maudit,
Saisit mes meubles, les fait vendre,
Et pourtant le traître me dit :
A quoi peut-on servir Cléandre ?

Je n'ai besoin de rien, Orgon,
Si ce n'est que tu t'ailles pendre,
Pour n'entendre plus ce jargon :
A quoi peut-on servir Cléandre ?

De Senecé.

Blot, dans l'épitaphe du cardinal Mazarin, a joué sur le mot *eau bénite :*

O vous qui passez par ce lieu,
Daignez jeter, au nom de Dieu,
A Mazarin de l'eau bénite.
Il en donna tant à la cour,
Que c'est bien le moins qu'il mérite
D'en avoir à son tour.

Courage.

Courage de brebis ;

Timidité. Les brebis, en signe de joie, redoublent

leur bêlemens lorsqu'elles approchent de l'étable. «Terre, terre, s'écria Pantagruel, je veois terre. Enfans, couraige de brebis; nous ne sommes pas loing du port. » (*Pantagruel*, Liv. IV, chap. 22.)

Courage de brebis, toujours le nez en terre;

Poltronnerie, lâcheté.

(ANTOINE OUDIN, *Curiosités françaises, pour supplément aux dictionnaires.*)

Courage de loup,

Assurance forcée. Le loup ne combat que lorsqu'il ne peut plus fuir avec sa proie.

COURONNÉ. (*Un roi non lettré*
Est un âne)

On trouve dans le Commentaire de Duchesne, sur les OEuvres d'Alain Chartier, une note qui donne l'origine de ce proverbe.

Louis d'Outre-Mer, roi de France, étant à Tours, vint à l'église de Saint-Martin, avec une partie de ses courtisans, pour entendre la messe. Quelques uns d'entre eux ayant reconnu Foulques II (le Bon), comte d'Anjou, sous l'habit de chanoine, le firent remarquer au roi, et celui-ci, au lieu d'interdire les railleries, se mit à rire lui-même. De retour chez lui, le comte d'Anjou écrivit au roi cette lettre si connue : « Au roi de France, le comte d'Anjou, salut. Apprenez, monseigneur, qu'un roi non lettré est un âne couronné. » Il a raison, dit le monarque; la science est encore plus utile aux souverains qu'aux sujets.

Ce proverbe plaisait surtout au poète Eustache Deschamps :

Roy sanz lettres comme un asne seroit,
S'il ne sçavoit l'escripture ou les loys,
Chascun de ly par tout se moqueroit.

COURROIE. (*Faire du cuir d'autrui large*)
Être libéral du bien des autres.

COURROIE. (*Mieux vaut ami en voie,*
Que deniers en)
C'est-à-dire, que les démarches d'un ami servent mieux notre ambition que notre argent.

(Les anciens sacs à argent étaient de cuir.)

Voici les autres proverbes de nos pères sur l'amitié : *Nul n'est si riche qu'il n'ait métier d'amis. — Bien de sa place part qui son ami y laisse. — Il n'est nuls petits amis. — Il n'est nuls petits ennemis. — Qui de ses sujets est haï, n'est pas seigneur de son pays. — La mort n'a point d'ami; le malade n'en a qu'un demi. — Pauvres gens n'ont guère d'amis.*

Courtaud de boutique.

On appelle ainsi un commis marchand, à cause de l'habit court affecté jadis aux marchands.

Comme cela se pratique encore aujourd'hui sous les Piliers des halles, à Paris, un garçon de boutique se tenait sur le seuil de sa porte pour annoncer aux passans l'espèce de marchandise qui était à vendre chez son maître. Il n'y avait anciennement ni enseigne ni étalage.

Cousine.

Elle est de nos cousines, se disait au quinzième siècle d'une fille débauchée (*Cent Nouvelles nouvelles*, chap. 55); parce que si l'on n'est pas parent des filles de ce genre, au moins il est aisé de contracter des alliances avec elles.

COUTEAU. (*Aller en Flandre sans*)

Ancien proverbe, pour dire entreprendre une chose sans avoir fait les préparatifs nécessaires.

En Flandre, et dans toute l'Allemagne, le couvert, dans les auberges, se mettait sans couteau ni fourchette, parce que chacun était dans l'usage de porter un étui où ces deux ustensiles se trouvaient.

COUTEAUX. (*Amours qui commencent par anneaux*
Finissent par)

Mariages faits par amourettes sont malheureux.

COUTUME. (*Une fois n'est pas*)

« La coutume, dit Loisel (*Institutes coutumières*), est différente de l'usage, comme l'effet de la cause. »

COUVERCLE. (*Il n'y a si méchant pot qui ne trouve son*)

C'est-à-dire, si laide fille qui ne trouve à se marier.

Chaque chat a son janvier, dit le proverbe italien.

CRAMOISI. (*Sot en*)

C'est un homme dont la sottise ne s'effacera jamais.

Le cramoisi est moins une couleur particulière, que la perfection d'une couleur. On dit *rouge-cramoisi*, *violet-cramoisi*.

CRÉPIN. (*Porter tout son Saint-*)

C'est-à-dire, un petit attirail. Comparaison tirée de la coutume des garçons cordonniers, qui, en allant de ville en ville, portent dans un sac ce qu'ils appellent leur *Saint-Crépin*, c'est-à-dire, tous les outils d'un métier qui a saint Crépin pour patron.

CRÈTE. (*Lever la*)

C'est s'enorgueillir d'un succès; la baisser, c'est être abattu par un revers, se montrer découragé.

CRI. (*A cor et à*)

On dit proverbialement, par une métaphore tirée de la vénerie, qu'on a *cherché quelqu'un à cor et à cri*, pour dire qu'on a fait toute la diligence possible pour le trouver. Cela s'applique aussi à la poursuite d'une affaire qu'on fait hautement et avec éclat.

Un ancien concile défend aux ecclésiastiques de chasser *cum cornu et clamore*.

CRIER.

Crier comme un aveugle qui a perdu son bâton;

Se désoler comme un homme qui n'a plus d'appui.

Crier haro.

Suivant la coutume de Normandie, c'était faire arrêt sur quelqu'un, ou sur quelque chose, pour procéder ensuite devant le juge.

Raoul ou *Rol*, qui prit possession de la Normandie sous Charles-le-Simple, avait donné lieu à cette formule. Comme il rendait lui-même la justice, on assignait ceux dont on avait à se plaindre à comparaître devant Raoul ou Rol.

Le trait suivant prouve combien était grande la terreur que ce prince inspirait. Il chassait un jour dans la forêt de Roumare, accompagné de ses principaux officiers et de quelques seigneurs français. Un de ceux-ci lui dit en riant, qu'il se croirait perdu, s'il était obligé de passer seul la nuit dans ce bois. Désabusez-vous, répondit Raoul : vous seriez en sûreté comme chez vous. En même temps il détacha le collier qu'il portait à son cou, et le suspendit à un arbre, en jurant que personne n'aurait la hardiesse d'y toucher. En effet, trois ans après, lorsque Raoul mourut, le collier était encore suspendu à l'arbre, et on le détacha pour le mettre dans son tombeau.

CRIEUR.

Le crieur de sablon a passé par ici,

Disaient nos pères, lorsque quelqu'un, dans leurs assemblées, commençait à fermer les yeux.

Guillaume de La Ville-Neuve, qui vivait sous Saint-Louis, rima les *Cris de Paris;* Jannequin, musicien célèbre, les mit en musique en 1550. Plusieurs dessinateurs en ont formé des suites de gravures, savoir : Bonnart, dans le dix-septième siècle; Bouchardon, depuis 1737 jusqu'en 1746; Poisson, depuis 1769 jusqu'en 1776, et M. Carle Vernet, en 1821 et 1822.

La pièce de vers de Guillaume de La Ville-Neuve est intitulée : *Les Crieries de Paris.* On y voit figurer une sauce à l'ail, des prunelles de haie, des boutons d'églantier, des *roinsoles*, ou couennes de cochon grillées, et autres comestibles qu'on dédaignerait aujourd'hui. Quelques crieurs s'annonçaient pour polir des pots d'étain; d'autres pour recoudre les *cottes, mantels,* etc.; il y en avait aussi qui avertissaient que l'eau des bains était chaude. Le matin les écoliers, les moines, les religieuses, les aveugles de l'hopital des Quinze-Vingts, demandaient l'aumône en criant :

Aus freres de *saint Jaque* pain; (jacobins)
Pain, por Dieu, aus freres *menors.* (mineurs)
. . . . . .
Du pain aus *sas*, pain aus *barez* { (aux frères sachets, aux religieux barés.)
. . . . . .
Les *bons enfans* orrez crier : (écoliers)
Du pain nes venil pas oublier.
Les *Filles-Dieu* seven bien dire
Du pain por Jhesu nostre Sire.
Ça du pain, por Dieu, aus *sachesses.*
Par ces rues son granz les presses.

CROCHET. (*Aller aux mûres sans*)

C'est s'engager dans une entreprise sans être pourvu de ce qui peut en faciliter l'exécution.

Le mûrier étend ses rameaux loin du tronc, et les branches sont faciles à rompre; pour en cueillir le fruit, il faut un crochet.

CROIX. (*Baiser ses pouces en*)

Nos pères disaient d'un homme qui s'intéressait sensiblement à une affaire, qu'il *baisait ses pouces en croix* pour qu'elle réussît. Très dévots à la croix, ils la figuraient au besoin, en se croisant les deux pouces.

CUISINE. (*Flaireur de*)

Les Grecs nommaient les parasites, *flaireurs de fumée.* Un homme de cette espèce n'entrait nulle part, sans savoir sur-le-champ comment on y vivait. Quel était son secret? on aurait peine à le deviner. Il présentait du pain au chien de la maison. Si l'animal en mangeait volontiers, il augurait de là que le maître était un ladre chez qui on faisait maigre chère. Si, au contraire, le chien regardait le pain d'un œil dédaigneux, sans y toucher, ce refus annonçait une cuisine chaude et une table bien servie.

Le plus grand flaireur de cuisine qu'il y ait eu à Paris, est Montmaur, professeur de langue grecque au Collége de France.

Plus la cuisine est grasse, plus le testament est maigre.
(*Science du bon homme Richard.*)

CUJAS.

Commentaires sur les Œuvres de Cujas.

Privautés des écoliers avec la fille de leur maître.

L'unique fondement de ce proverbe est l'épitaphe suivante, faite par Edmond Mérille :

Viderat immensos Cujaci nata labores
Æternum patri promeruisse decus :
Ingenio haud poterat tam magnum æquare parentem
Filia ; quod potuit corpore fecit opus.

Susanne, la seule des enfans de Cujas qui lui ait survécu, n'avait que trois ans lorsqu'il mourut ; ainsi les écoliers ne pouvaient déserter l'école pour aller faire la cour à la fille de leur professeur. Au reste, cette Susanne, avant et pendant son mariage, eut des mœurs qui justifient l'auteur de l'épitaphe.

Cujas et Mérille professèrent successivement le droit à Bourges, à la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle.

CURÉ, (*C'est Gros-Jean qui remontre à son*) dit-on d'un ignorant qui veut instruire son maître. Ce proverbe répond à cet autre traduit du grec, *sus Minervam*, sous-entendu *docet*. Le pourceau était le symbole de la stupidité, et Minerve était la déesse de la sagesse, des sciences et des arts.

CURÉ. (*Il faut faire carême-prenant avec sa femme, et Pâques avec son*)

Aux deux époques du carnaval et de Pâques, nos pères, lorsqu'ils étaient en voyage, faisaient souvent un long trajet pour rejoindre leur famille.

D.

Dame.

Espèce d'adverbe qui sert à affirmer ou à marquer la surprise.

Ne serait-ce pas la finale d'une expression qu'employaient nos pères, lorsqu'ils affirmaient ou promettaient une chose ? On sait qu'ils étaient très dévots et

qu'ils juraient par différents saints. Rendant un culte particulier à la sainte Vierge, ils ont dû dire souvent, *par Notre-Dame*. Le mot *tredame*, exclamation des gens de la halle, appuie cette conjecture, et semble être un reste du serment, *par Notre-Dame*.

DAMER *le pion à quelqu'un*.

Pour dire l'emporter sur lui, le supplanter. C'est une métaphore tirée du jeu de dames, et que l'on a tournée en sens contraire; car celui à qui on dame le pion obtient un avantage.

Le jeu de dames n'est guère cultivé qu'au café Manoury, à Paris, et il n'y a presque que des vétérans qui en soutiennent l'honneur. A leur tête on distinguait naguère ce Blonde à qui Mercier, dans son *Tableau de Paris*, a donné un passe-port pour la postérité.

DAMNER.

Damner une boutique, damner une ville.

(*Damner* pour *condamner*.)

L'abus que ces façons de parler expriment existait en France, avant la révolution de 1789, parmi les compagnons tailleurs de pierre, charpentiers, menuisiers, serruriers, etc., associés sous le titre de *garçons du devoir*.

Lorsqu'un compagnon avait à se plaindre d'un maître, et que la plainte était admise par le corps, on *damnait la boutique* du maître, c'est-à-dire qu'aucun d'eux ne pouvait y travailler. Si le maire d'une ville les avait mécontentés, ils *damnaient la ville*, et tous les compagnons en sortaient à la fois; d'autres compagnons ne pouvaient s'y arrêter.

DANAÏDES. (*Tonneau des*)

On compare au *tonneau* sans fond *des Danaïdes*,

la conduite de celui qui dissipe à mesure qu'il reçoit, ou dont le cœur insatiable désire sans cesse.

> Des grandeurs et des biens ne soyons point avides,
> Nous serions par le sort confondus et trahis;
> Jamais l'ambition ne voit ses vœux remplis;
> C'est le tonneau des Danaïdes.
>
> (Le Brun.)

DANSE. (*Cela vient comme tabourin en*)

C'est-à-dire, fort à propos.

Tabourin et *tabourinet*, qui ont cessé d'être en usage, avaient la même signification que *tambourin*.

DANSE. (*Après la panse, La*)

Théophraste, dans le chapitre du *Contre-temps*, fait entrer l'action d'un importun qui, voulant danser, présente la main à un homme à jeun.

Voyez les noces de nos campagnes, ou les fêtes de moissonneurs, de vendangeurs : au premier silence de l'appétit succèdent les transports d'une gaîté bruyante, et des danses terminent la journée.

DANSE. (*Je te donnerai ta*)

Pour dire, je te châtierai, je te donnerai la fessée.

Danse était aussi employé au quinzième siècle, dans le sens de correction morale.

On connaît par une gravure publiée à Paris, en 1486, la *danse macabre* (1), ou *danse des morts*, que le célèbre Holbein a représentée sur les murs du cimetière de Saint-Pierre à Bâle. Chaque acteur déplore à sa manière la rigueur du destin qui va le priver de la vie; mais la mort est inflexible. L'auteur du *Journal de*

---

(1) *Macabre* vient de deux mots grecs, d'après lesquels on pourrait appeler cette danse *infernale*.

Paris sous les règnes de Charles VI et Charles VII, rapporte qu'en 1424 fut faite la danse *macabre* aux Innocens. Le théâtre était adossé aux charniers, et par consequent avait son ouverture sur la rue.

A peu près dans le même temps on joua aussi *la Danse des femmes*. La Mort se présente d'abord à la Reine, qui paraît fort étonnée de sa présence; puis à la Duchesse, qui dit :

> Je n'ai pas encore trente ans;
> Hélas ! à heure que commence
> A savoir que c'est du bon temps,
> La Mort vient tollir ma plaisance.

La femme de l'écuyer paraît ensuite, puis la bourgeoise, la marchande, la veuve, la nouvelle épouse, la femme *mignotte* qui dort jusqu'au dîner, la fille, la femme théologienne, la garde de femmes en couche, la religieuse, la sorcière, la femme de village. Cette dernière seule quitte sans se plaindre une vie qu'elle a passée dans les privations et les durs travaux.

Dariolette.

Dans le fameux roman d'*Amadis*, la confidente d'Hélisenne est nommée *Dariolette*, parce qu'elle était vêtue d'une étoffe *riolée* (rayée). Cette confidente était la perle des filles de son métier. Aussi depuis nomma-t-on *Dariolettes* les entremetteuses d'amour.

Scarron, dans le IVe Livre de son *Virgile travesti*, a dit de la sœur de Didon :

> Qu'en un cas de nécessité,
> Elle eût été Dariolette.

DAVO, (*Être le*) ou *davot*.

Du latin *davus*, nom que les comiques donnaient à un valet très simple qui servait à l'intrigue de leurs pièces.

Être le *davo* dans une maison, c'est être chargé de tout ce que les autres ne veulent pas faire.

En Lorraine on dit *dabo*, au lieu de *davo*.

Dé.

« Est-on décidé à une chose? on s'écrie : *Le dé en est jeté*. Flotte-t-on dans l'incertitude? *je jetterais cette chose à trois dés*. Cède-t-on la supériorité? *à vous le dé*. *Flatter le dé*, c'est adoucir avec adresse et bonté le récit d'un événement fâcheux. *Faire quitter le dé*, c'est forcer quelqu'un à renoncer à ses prétentions, à nous céder la place. *Avoir le dé*, c'est triompher. » (Extrait de l'apologue intitulé : *Le Jeu de l'Oie et le Dé*, tome 3, page 114 des *Nouvelles, Contes, Apologues et Mélanges, par M. le baron de Ladoucette*, in-12. Paris, Fantin, 1822.)

Débiteur.

Payer en chats
Et en rats.

Le changement d'orthographe a défiguré ce proverbe; il faudrait écrire : *en chas et en ras*.

Anciennement *chas* signifiait une grange, et *ras* un champ sans culture.

Ce proverbe caractérisait un mauvais payeur, un homme qui n'ayant point d'argent, s'acquittait d'une manière telle quelle.

DÉBOUTONNÉ. (*Manger à ventre*)

Les Italiens expriment la même idée avec plus de force, mais leur proverbe est moins décent : *Manger à se crever la panse*.

DÉCHAUSSER (*Il ne faut pas se*) *pour manger cela*, dit un gourmand à la vue d'un mets qu'il se flatte de

manger seul. Ce proverbe tient à l'usage où l'on était anciennement de se coucher sur un lit pour se mettre à table, et de quitter ses pantoufles.

DÉCOUDRE. (*En*)

C'est se joindre de près et combattre corps à corps.

Ce proverbe remonte au temps où les gens de guerre étaient revêtus d'une casaque formée de toile en plusieurs doubles. Pour que la lance ou le poignard pénétrassent jusqu'à la chair, il fallait en quelque sorte que ce plastron fût désassemblé.

DÉCOUVRIR.

Plus on se découvre, plus on a froid.

Proverbe fort sage. On n'obtient pour l'ordinaire qu'une stérile pitié en faisant l'énumération de ses maux. Le secret de notre indigence doit être le plus délicat et le mieux gardé de nos secrets.

DÉLUGE. (*Après moi le*)

Propos d'un homme qui s'embarrasse peu de ses héritiers.

A ce proverbe répond celui-ci, qui a été traduit du grec :

Me mortuo conflagret humus incendiis.

DENIER. (*Brûler une chandelle d'un liard à chercher une épingle, dont le quarteron ne vaut qu'un*)

Se dit des femmes qui lésinent pour des bagatelles, et prodiguent ce qu'il serait important de ménager. (*Mémoires de l'état de France sous Charles IX*, vol. 3, fol. 171.)

DENIER. (*Il n'y a point d'huis qui ne lui doive un*)

Se dit d'un valet musard qui s'arrête souvent en chemin, ou de porte en porte.

DENTS. (*Mentir comme un arracheur de*)

Cette expression vient de ce que les dentistes, avant de faire une opération, assurent qu'ils ne causeront point de douleur, quoiqu'ils sachent que le contraire doit arriver.

Les anciens disaient : *Mentir comme un poète*, parce que les poètes sont louangeurs ; nous disons, nous autres, *mentir comme une gazette.*

DENTS. (*Faire de l'alchimie avec les*)

C'est remplir sa bourse aux dépens de son estomac.

L'alchimie, ou chimie par excellence, est une prétendue science qui consiste à convertir en or des substances moins précieuses que l'or. Midas convertissait en or tout ce qu'il touchait.

DENTS. (*Autant vaudrait essayer de prendre la lune avec les*)

Pour dire qu'une chose est impossible.

C'est comme si vous vouliez semer des pois sur une muraille. (Proverbe russe.)

DENTS. (*Malgré vous et vos*)

L'auteur anonyme des *Remarques sur le Dictionnaire de l'Académie française* prétend qu'il faut dire : *Malgré vous et vos aidans*, et que le mot *aidans* est devenu *dents* par la figure que les lexicographes appellent aphérèse, comme *Antoinette* est devenu *Toinette.* Nous dirons que cet étymologiste assimile deux cas différens. Que l'on abrége les mots dont l'usage est habituel, par exemple, les noms des personnes avec qui l'on vit, cela est naturel ; mais qu'on accourcisse un mot qui fait partie d'une locution peu usitée, et qu'on l'accourcisse de manière à la rendre inintelligible au grand nombre, c'est ce qu'on ne peut croire, et ce

qui aurait eu lieu cependant, si on eût retranché la première syllabe d'*aidans*. Les personnes même qui savent lire auraient perdu la trace, et auraient cherché comment *dans* serait devenu *dents*.

Dans beaucoup de locutions, les dents, armes naturelles de l'homme et des animaux, sont prises figurément pour des moyens de défense et d'attaque. Ainsi l'on dit, *montrer les dents, avoir une dent contre quelqu'un, le déchirer à belles dents*. Essayez de substituer *aidans* à *dents*, vous ferez des phrases inintelligibles.

DENTS; (*Parler des grosses*)
réprimander : ce qui rarement se fait avec calme, et met à découvert, outre les dents incisives, ou dents du devant, les dents molaires, placées sur les côtés.

DÉPENDRE. (*Il est à moi à vendre*
Et à)
Pour dire, c'est un homme qui m'est entièrement dévoué, je puis en disposer.

Dépendre signifiait autrefois *dépenser*.

L'avoir n'est fait que pour despendre,

dit l'auteur du *Roman de la Rose*.

DÉPENSE.

Ce sont les petites pluies qui gâtent les grands chemins, disait madame de Sévigné.

Les grandes économies avertissent assez d'elles-mêmes, tandis qu'on ne fait pas attention aux économies de détail, qui se renouvellent tous les jours.

« Prenez garde aux menues dépenses, disait Franklin. « Si vous voulez connaître le chemin de la fortune, « sachez qu'il est tout aussi uni que celui du marché. « Ne faites aucune dépense que pour le bien des autres

« et pour le vôtre, c'est-à-dire, ne dépensez rien mal « à propos. Quatre liards épargnés sont un sou que l'on « gagne. Une épingle par jour coûte cinq sous par an. « Pour cela il ne faut pas croire que l'économie ne se « trouve que dans la privation; c'est l'économie des « imbécilles; il n'est si sot avare qui n'y excelle; il n'est « si bavarde commère qui ne puisse en tenir école. »

Après la fête et le jeu,
Les pois au feu.

Quand on a beaucoup joué et beaucoup dépensé, il faut se restreindre.

Ce que l'on prodigue, on l'ôte à son héritier : ce que l'on épargne sordidement, on se l'ôte à soi-même.

En tenant le milieu, il y a justice pour soi et pour les autres.

Un avare souffrait beaucoup d'un mal de dent. On lui conseillait de la faire arracher. Ah! dit-il, je vois bien qu'il faudra que j'en fasse la dépense.

DESSERRE. (*Être dur à la*)

C'est-à-dire avare.

Métaphore empruntée des armes à feu, qu'on appelle *dures à la desserre*, quand le ressort qui fait mouvoir le chien de la platine ne se débande pas facilement.

DETTES. (*Le chagrin ne paie pas les*)

Ou *Cent heures de chagrin ne paient pas un sou de dettes.*

Au lieu de se livrer à une vaine douleur, il faut, par l'économie ou le travail, penser à satisfaire ses créanciers.

La raison veut qu'on supporte patiemment l'adver-

sité, et qu'on n'épuise pas à pleurer ses maux, les forces qui restent pour les adoucir.

Faire un trou pour en boucher un autre.

C'est créer de nouvelles dettes pour payer les anciennes.

DEUX. (*Un homme averti en vaut*)

Un homme est bien plus fort quand il a pris ses précautions.

Le Roux a copié une faute qui se trouvait dans Backer; l'un et l'autre ont mis : *Un bon averti en vaut deux.*

Le moyen d'attraper un oiseau n'est pas de secouer son filet. (Proverbe écossais.)

Devignottes.

Nos pères appelaient ainsi les énigmes qu'on se proposait dans les veillées. Ce mot vient de deviner. Dans quelques départemens les paysans disent *devinailles.*

Devise.

La devise de M. de Guise.

Pour dire : *A chacun son tour.*

Pendant la ligue, la famille des Guise portait pour devise des A dans des O; par là elle entendait : *A chacun son tour,* c'est-à-dire, qu'en écartant le duc de Lorraine, elle, qui était aussi de la famille de Lorraine, excluerait les maisons de Valois et de Bourbon qui sortaient de la race de Hugues Capet, et règnerait.

Diable.

De jeune angelot, vieux diable.

Ce proverbe, tiré de Rabelais, est ainsi expliqué par Le Duchat, son commentateur : « Si un caffard est malin, pour jeune qu'il soit, il empire encore avec l'âge. »

Avocat du diable.

Se dit de celui qui parle en faveur des vices ou du mal.

Ce proverbe vient d'une formalité qui précédait autrefois les canonisations. Un avocat parlait contre le futur saint, et vulgairement on l'appelait *l'avocat du diable.*

Du diable vint, au diable retourna. Nos pères disaient aussi : *Ce qui est venu de pille pille, s'en reva de tire tire;* autrement, bien mal acquis ne profite point.

On trouve dans l'ancien poète Névius, *malè parta, malè dilabuntur*, et dans Ovide,

Non habet eventus sordida præda bonos.

DIABLE VERT. (*Aller au*)

Originairement on a dit : *Aller au diable de Vauvert.*

Le château de *Vauvert*, situé à Paris, à peu près dans l'endroit où se trouve l'entrée de la grande avenue qui conduit du jardin du Luxembourg à l'Observatoire, était un vieux bâtiment où des *diables*, dit-on, apparaissaient, faisant un bruit épouvantable, avant que Saint-Louis (année 1258) le donnât aux chartreux.

Guillaume Coquillart, dans sa pièce *des Droits nouveaux*, pour donner une idée du caquetage de plusieurs femmes réunies chez une femme accouchée, dit

Que le grand *diable de Vauvert*
A peine se peut demesler.

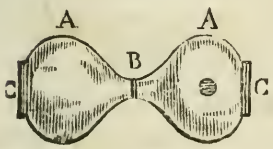
D'Assoucy, dans des vers adressés au duc de Savoie, s'exprime ainsi :

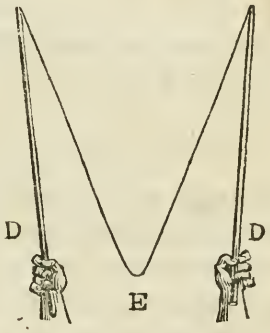
Bref tant en esté qu'en hyver
On fait le *diable de Vauvert.*

DIABLE. (*Un bruit de*)

Cette façon de parler proverbiale donna l'idée d'appeler *diable*, en 1812, un hochet extraordinairement bruyant, qui venait d'être importé de Londres. Ce hochet y était connu depuis 1794, époque du retour de l'ambassade de lord Macartney en Chine. Un des membres de l'ambassade l'avait dessiné à Pékin.

Comme les marchands ambulans sont très nombreux en Chine, et que la police ne permet pas qu'ils crient leur marchandise, le hochet que nous avons nommé *diable* est un des moyens qu'ils emploient pour attirer les chalands.





A, têtes du diable. B, cou du diable. C, nez du diable. D, baguettes. E, ficelle.

Pour mettre le diable en mouvement, on prend une baguette de chaque main, et l'on passe au cou du diable la ficelle qui tient à ces baguettes, puis on baisse et on lève les bras alternativement; peu à peu le mouvement de rotation s'établit, et le diable siffle, ronfle, mugit.

Pendant tout un été les premières sociétés de Paris ont fait leurs délices de ce hochet.

On le fit d'abord en bois, puis en tôle peinte; et pour les riches, en argent ou en cristal.

Diable.

Moucher la chandelle, comme le diable moucha sa mère, c'est lui arracher le nez.

Nous regardons comme apocryphe le fait que l'on dit avoir donné lieu à cette façon de parler : « Un criminel qui s'appelait *le Diable*, ou plutôt qui avait été surnommé *le Diable*, ayant demandé, au pied de la potence, à donner un baiser à sa mère, lui arracha le nez. »

Le diable, c'est le soleil; sa mère, c'est la lune à qui il arrache le nez quand elle est en décours.

Dans plus de cinquante proverbes anciens, le diable est en jeu : on faisait à nos pères tant de peur du diable, qu'ils l'avaient sans cesse présent à l'esprit.

DIABLE A QUATRE. (*Faire le*)

Pour intimider les pécheurs endurcis, et leur donner une idée des tourmens qu'ils avaient à redouter après leur mort, on faisait d'ordinaire paraître des diables dans des pièces de dévotion, qui se jouaient dans le quinzième siècle et au commencement du seizième. On distinguait deux sortes de diableries. Les petites étaient représentées seulement par deux diables; il y en avait quatre dans les grandes. Comme il était naturel que le bruit fût proportionné au nombre des diables, on disait en proverbe : *Faire le diable à quatre*, pour donner l'idée d'un grand vacarme.

En 1507, parut un volume in-folio de *diableries*, par Éloy Damerval, maître des enfans de chœur de Béthune.

DIABLE. (*Crever l'œil au*)

Façon de parler proverbiale, qui signifie s'avancer malgré les envieux.

Avoir le diable au corps.

Voltaire disait « qu'on ne peut être bon poète, bon acteur, bon musicien, si l'on n'a le diable au corps. »

Une réponse que fit J. J. Rousseau à Grétry confirme cette assertion. Grétry lui demandait s'il était occupé de quelque ouvrage; voici sa réponse : « Je deviens vieux, je n'ai plus le courage de me donner la fièvre. »

C'est dans une sorte de délire que les artistes produisent des chefs-d'œuvre.

Tirer le diable par la queue.

Pour dire, avoir de la peine à vivre.

Le diable n'est pas toujours à la porte d'un pauvre homme.

> En ce monde il n'est pas d'opiniâtre malheur
> Qui ne soit tôt ou tard compensé de bonheur.

Ne meurs pas, ô mon âne! le printemps viendra, et avec lui croîtra le trèfle.

(Proverbe turc.*)

Le diable pourrait mourir que je n'hériterais pas de ses cornes.

Pour dire, personne ne me donne rien.

Le diable était beau quand il était jeune.

C'est-à-dire, la jeunesse a toujours quelque chose d'agréable, même dans les personnes laides.

Cette femme n'a que la beauté du diable.

Quand le Français dort, le diable le berce.

(Proverbe allemand.)

Ce proverbe rappelle un mot ingénieux d'une dame qui allait souvent à la cour de Bonaparte. Comme il paraissait l'écouter avec plaisir, quelqu'un disait à cette

dame, dans un moment où l'empereur remuait l'Europe entière, et où l'on était étonné que vingt-quatre heures pussent suffire aux occupations de toute espèce qu'il se donnait chaque jour : « Il ne dort donc pas? mais si quelquefois il s'endort, ne pourrait-on donc prolonger son sommeil? — A quoi cela servirait-il? lorsqu'il dort, le diable le berce. »

Dieu.

A qui Dieu aide, nul ne peut nuire. — Contre Dieu nul ne peut. — Là où Dieu veut il pleut. — Cil est bien gardé qui de Dieu est gardé. — Il ne perd rien qui ne perd Dieu. — Qui sert Dieu, il est roi. — Qui du sien donne, Dieu lui redonne. — Dieu rendra tout à juste prix.

Ces proverbes et beaucoup d'autres sont des témoignages de la croyance de nos ancêtres.

DIEUX. (*Promettre ses grands*)

Proverbe tiré de La Fontaine :

> Crut la chose, et promit ses grands dieux de se taire.
> (Fab. 6 du Liv. 8.)

Les anciens partageaient leur Olympe en deux classes de dieux.

DINDONS. (*Pères*)

Sobriquet donné aux pères de comédie, à ces pères dont la surveillance est toujours en défaut.

Dire.

Bien dire fait rire, bien faire fait taire.

Ce proverbe s'adresse à ceux dont la conduite dément les beaux discours. « Je sais, dit Montaigne, un grand diseur et très excellent peintre de toute sorte de mesnage, qui a laissé bien piteusement couler par ses mains cent mille livres de rente. »

Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.
(*Hantes*, fréquentes);
ou bien :
Ceux qui se ressemblent
Se rassemblent;
ou encore :
Qui se ressemble
S'assemble.

DIRE. (*Il y a encore une messe à*)

S'appliquait jadis à une affaire qui n'était pas encore tout-à-fait terminée.

Quand les médecins abandonnaient un malade, nos pères faisaient dire une messe pour implorer du ciel sa guérison.

Cela est comme le bréviaire de messire Jean, cela va sans dire;
ou bien :
Cela va comme les heures de notre curé.

Un ecclésiastique du nom de Jean, un curé aura été soupçonné d'omettre la récitation du bréviaire; et, d'un jeu de mots, on aura fait un proverbe applicable à une chose si naturelle qu'elle n'a pas besoin d'être spécifiée dans un contrat.

Bréviaire signifie abrégé. Depuis long-temps cette dénomination est inexacte; car un bréviaire contient tout l'office divin, autrement toutes les heures canoniales, savoir: Matines, Laudes, Prime, Tierce, Sexte, None, Vêpres, et Complies.

La récitation du bréviaire n'était d'abord que de dévotion; le concile de Basle, sous Jules II, et celui de Latran, sous Léon X, y astreignirent les bénéficiers. Depuis, cette obligation s'étendit à tout ecclésiastique promu aux ordres sacrés.

Il y a des bréviaires particuliers pour chaque diocèse. Les ordres religieux ont aussi leur bréviaire. Des psaumes, des hymnes, des leçons extraites des *Légendes* (Vies des saints); voilà le contenu d'un bréviaire.

Avant l'invention de l'imprimerie, il y avait, à l'usage des ecclésiastiques pauvres, un bréviaire renfermé dans une cage de fer contre un des piliers de quelques églises. En 1406, un prêtre légua en mourant son bréviaire à l'église de Saint-Jacques-de-la-Boucherie, à Paris, et ses exécuteurs testamentaires le remirent entre les mains du marguillier, avec 40 sols parisis, pour aider à lui faire une cage. En 1415, on attacha une cage, contenant un bréviaire, à un des piliers de l'église de Saint-Severin, à Paris. Ces cages étaient faites de façon qu'on pouvait passer le bras pour retourner les feuillets.

Quelques seigneurs qui connaissaient Rabelais pour un biberon, lui envoyèrent un vase d'argent qui avait la forme d'un bréviaire *in*-4°, avec des inscriptions au lieu de filets sur la couverture, inscriptions où la qualité des vins qu'on devait boire était distinguée suivant les heures canoniales. Rabelais appela ce bréviaire, *le moins de mon plus*, faisant allusion au muid, ou gros bréviaire.

Tu dis vrai, Pierre du Cognet.

Sous le règne de Philippe de Valois, en 1338, un célèbre avocat du roi au parlement de Paris, nommé Pierre de Cugnières, que le peuple appelait Pierre du Cognet, parla avec éloquence contre les usurpations du clergé, et les désordres de ses membres. On loua beaucoup ses efforts; « mais, dit l'auteur, des *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, tome 19, page 213, on ne réforma rien aux désordres dont il se plaignait. Près de trois cents ans après, on disait encore, quand

on voyait les ecclésiastiques se mal conduire : *Tu dis vrai, Pierre du Cognet;* et ce mot était devenu proverbe. »

DISCORDE. (*Pomme de*)

On appelle ainsi le sujet d'une division en une société. Les poètes ont feint qu'aux noces de Thétis et de Pélée, la déesse de la Discorde jeta une pomme d'or sur laquelle étaient écrits ces mots : *A la plus belle;* ce qui mit la dissension entre Junon, Pallas et Vénus, pour savoir à qui cette pomme appartiendrait.

DISEUR.

L'entente est au diseur;

c'est-à-dire, il s'entend bien, mais il ne se fait pas comprendre.

DISSIPATEUR.

Hom qui dépent plus qu'il ne doit,
En povreté mourir se voit;
Et cil qui dépent par raison,
Multiplie en bien se voit l'on.

C'est-à-dire, celui qui dépense plus que sa fortune ne lui permet, doit mourir pauvre; mais celui qui proportionne sa dépense à ses revenus, voit croître son bien.

DOIGT. (*Se faire montrer au*)

C'est se rendre ridicule ou blâmable par sa conduite. Chez les anciens cette façon de parler avait un autre sens. *Être montré au doigt* signifiait jouir d'une grande estime.

Démosthènes ne put se défendre d'un sentiment de vanité à la vue d'une marchande d'herbe qui le montrait au doigt, en disant à ses voisines : *Tenez, voilà Démosthènes.* C'était aussi le faible d'Horace, qui dit à

un de ses protecteurs : Si les passans me montrent au doigt, c'est à vous que j'en suis redevable :

Totum muneris hoc tui est
Quòd monstror digito prætereuntium.

Au reste, le choix du doigt n'était pas indifférent. L'*index* était pris en bonne part; mais un geste fait avec le second doigt était regardé comme une marque de mépris.

Mon petit doigt me l'a dit.

Propos qu'on tient à un enfant pour en tirer un aveu qu'il refuse de faire.

Dans *le Malade imaginaire*, Argan questionne la petite Louison sur une chose qu'il veut savoir, et lui dit : « Prenez-y bien garde, au moins; car voilà un petit doigt qui sait tout, et qui me dira si vous mentez. » Louison dit tout ce qu'elle sait. Argan, qui craint qu'elle ne lui cache quelque chose, lui dit : « Il n'y a point autre chose? — Non, mon papa. — Voilà mon petit doigt pourtant qui gronde quelque chose. Attendez. (Il met son doigt dans son oreille.) Hé, ah! ah! Oui! Oh! oh! voilà mon petit doigt qui me dit quelque chose que vous avez vu, et que vous ne m'avez pas dit. — Ah! mon papa, votre petit doigt est un menteur. — Prenez garde. — Non, mon papa; ne le croyez pas, il ment, je vous assure. »

Les anciens appelaient le petit doigt *auriculaire*, parce qu'on s'en sert pour se nettoyer l'oreille. Un père, en l'employant à cet usage, aura fait une question à son enfant, et dit comme Argan : *Mon petit doigt va dire si vous mentez;* et c'est là peut-être ce qui a donné lieu au proverbe.

DOIGTS. (*Avoir de l'esprit au bout des*)

C'est des Italiens que nous avons emprunté ce pro-

verbe ; ils l'appliquent surtout aux Allemands, qui tirent parti du plus mauvais outil.

DON.

Qui tôt donne,
Deux fois donne.

C'est une pensée de Sénèque : *Bis dat qui citò dat.*

Au contraire, une grâce attendue perd le caractère de bienfait. *Gratia quæ tarda est, ingrata est gratia.*

(AUSONE.)

Nos pères disaient :

Petit présent trop attendu
N'est point donné, mais bien vendu.

Le peintre du sentiment, *Greuze*, nous a laissé le tableau d'une marâtre de qui la belle-fille obtient, à force de prières, une croûte de pain ; elle la lui porte brusquement à la bouche. Est-ce là donner? Plus d'un homme qui croit obliger pourrait se reconnaître à ce portrait.

Sous la régence, le maréchal de Villeroi fut exilé à Lyon dont il était gouverneur. A peine quelques personnes vinrent lui faire leur cour. Il s'en étonna, et dit un jour : *Il y a pourtant ici bien des gens sur qui j'ai répandu des bienfaits. Cela est vrai*, repartit une femme qui avait chez lui ce qu'on appelle son franc-parler; *mais ces bienfaits, monsieur le maréchal, tombaient de si haut, qu'ils ont écrasé ceux qui les ont reçus.*

Une pauvre fille ne peut donner que ce qu'elle a.

Ne nous faites pas de demandes au-dessus de nos moyens.

La plus belle fille ne peut donner que ce qu'elle a.

Vous avez des prétentions extravagantes.

DONNER. (*A donner*)

Pour dire que quand on donne, il ne faut point faire acheter; de même que quand on vend, il n'est point question d'user de libéralité.

DORER.

DORÉ. (*A vieille mule frein*)

Se dit d'une vieille femme qui se pare encore pour faire la jeune.

« Quand on n'achète pas un visage neuf, les atours ne font pas un bel effet. » (Mme DE SÉVIGNÉ.)

DORER. (*Fin à*)

Proverbe métaphorique tiré de l'orfévrerie. C'est l'or le plus fin qu'emploient les doreurs.

DORT. (*Il ne faut pas réveiller le chat qui*)

Pour dire qu'il faut laisser en repos un ennemi dangereux.

Nos ancêtres disaient : *Il ne faut pas courroucer la fée.*

Regnier a fait usage de ce proverbe. Témoin d'une dispute élevée à table, il dit :

Esmiant, quant à moi, du pain entre mes doigts,
A tout ce qu'on disoit, doucet je m'accordois,
De peur, comme l'on dict, de courroucer la fée.

Les romanciers ont divisé les fées, en fées bienfaisantes et en fées malfaisantes.

DOS. (*Mal est caché à qui l'on voit le*)

En termes moins décens nos pères disaient :

Mal se musse à qui le cul pert (*perce*).

Ils avaient tiré cette comparaison de la perdrix, qui se croit bien en sûreté lorsqu'elle a caché sa tête.

Ce proverbe s'applique aux poltrons : ayant tourné le dos, les voilà connus pour des lâches, et par cette raison exposés à de nouvelles attaques.

DOUBLURE. (*Fin contre fin n'est bon à faire*)

Les Italiens disent : *Dur contre dur ne fait pas bon mur.*

« Avec les gens qui par *finesse* écoutent tout et parlent peu, parlez encore moins. » (La Bruyère.)

Douceur.

Plus fait douceur que violence.

C'est La Fontaine qui s'est exprimé ainsi, fab. 3, Liv. vi. Le vulgaire dit :

On prend plus de mouches avec du miel qu'avec du vinaigre.

On prend plus de mouches avec un rayon de miel qu'avec un tonneau de vinaigre.

(Proverbe turc. *)

DRAP. (*Au bout de l'aune faut le*)

Quelque longue que soit une pièce de drap, elle ne l'est jamais assez pour qu'on n'en puisse trouver la fin, quand on se met à l'auner. C'est le *quicquid extremum breve* des Latins.

Ce proverbe veut dire que rien de ce qui est créé n'est infini.

DRAP. (*Défiez-vous des gens qui ne voient le jour que par une fenêtre de*)

C'est-à-dire, des gens à capuchon, des moines.

Le Duchat dit que ce proverbe fut employé dès l'an 1508 par Jean Salhuse, évêque de Misnie.

Rabelais finit le 34e chapitre de son IIe Livre, en disant de ne jamais se fier à gens *qui regardent par ung pertuy.*

Durer.

Il faut faire vie qui dure.

C'est-à-dire, il faut vivre d'économie, et ne pas dépenser en un jour ce qui peut suffire pour plusieurs.

Pythagore a renfermé le même précepte dans ce symbole : Ne mettez pas au feu le fagot entier, *integrum fasciculum in ignem ne mittito.*

E.

Eau.

Porter de l'eau à la mer ou à la rivière.

Pour dire porter des marchandises dans les lieux où elles abondent.

Les Latins disaient : *In sylvam ligna ferre.* Au figuré, ce proverbe signifie donner des conseils à ceux qui seraient dans le cas de nous éclairer.

Pêcher en eau trouble.

Quand l'eau est trouble, la pêche est abondante, parce que le poisson n'aperçoit pas les filets. De même, les troubles sont des circonstances heureuses pour ceux qui manient les deniers d'autrui.

Nager entre deux eaux.

C'est, dans les momens de troubles, ménager les deux partis. Notre proverbe répond à celui des Latins, *duabus sedere sellis.* Le poète Labérius ayant été fait sénateur par César, Cicéron refusa de lui faire place, en disant : « Je vous recevrais volontiers, si nous n'étions pas trop serrés. » C'était reprocher à César de trop multiplier le nombre des sénateurs. Labérius repoussa le trait par un autre plus piquant : *Atqui solebas duabus sedere sellis*, vous aviez pourtant coutume d'être assis sur deux siéges ; reprochant, par ces mots, à cet orateur, sa conduite équivoque dans les divisions civiles.

Les eaux sont basses.

On dit à quelqu'un à qui il reste peu d'argent, que

les eaux sont basses chez lui. Métaphore tirée des biez de moulin : les meuniers ne peuvent pas moudre quand les eaux sont basses.

La pêche a peut-être aussi donné lieu à cette façon de parler proverbiale ; on trouve peu de poisson dans une eau basse.

Tout s'en est allé en eau de boudin ;

Se dit d'une affaire qui n'a pas réussi.

Ce proverbe, tiré du conte du *Bûcheron*, est un de ceux que le peuple a corrompus ; il faudrait dire, *en aune de boudin.*

Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise.

A force de s'exposer au danger, on y succombe.

Proverbe ainsi retourné et converti en propos grivois par Beaumarchais : *Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle s'emplit.*

Ce proverbe était en usage dès le treizième siècle ; on le trouve dans un fabliau de Gaultier de Coinsi. Un moine allait voir, tous les soirs, avant matines, une *dolente.* Comme il fallait qu'il traversât une rivière, les diables le guettèrent si bien, qu'une nuit ils le firent noyer.

Tant i ala et tant i vint,
Que laidement l'en désavint ;
Tant va li pos au puits qu'il brise.

L'Écriture dit sans allégorie, *qui amat periculum in illo peribit.*

ÉBAHI. (*Jouer à l'*)

Façon de parler proverbiale de laquelle Rabelais fait un des jeux de Gargantua, du temps qu'il eut des sophistes pour précepteurs.

ÉCHELLE. (*Archer de l'*)

Il s'agit ici de l'échelle patibulaire ; on appelait autre-

fois archers, les soldats que nous nommons gendarmes.

Éclabousser, Faire de la poussière.

Expressions proverbiales bien opposées, et qui cependant attaquent le même genre de luxe, celui des voitures.

Parmi les présens que Ladislas v, roi de Hongrie et de Bohême, offrit en 1457, à la reine de France, se trouvait un char qui attira l'attention de tout Paris. Un ancien auteur qui en parle, dit qu'il était *branlant et moult riche*, d'où l'on pourrait conclure que cette voiture était suspendue.

Les rues de Paris étant alors (sous Charles vii) trop étroites pour que l'on pût se servir de carrosses, les rois et les reines, dans les cérémonies les plus pompeuses, n'allaient qu'à cheval.

Par nécessité, plutôt que par esprit de faste, les magistrats, les médecins et autres graves personnages montaient sur des mules pour parcourir la ville.

Les femmes, ainsi que les moines, avaient pour montures des ânesses. Rue du Foin, au n° 14, à Paris, est l'Hôtel de la reine Blanche. On remarque, à gauche de la porte d'entrée, un montoir en pierre, composé de trois degrés.

La voiture des malades était une *litière*, espèce de chaise, appuyée sur deux brancards, que deux mulets, placés l'un devant, l'autre derrière, portaient sur le dos. On l'appelait *litière*, parce que souvent on y introduisait des coussins et un matelas.

On prétend que nos premiers carrosses, appelés *coches*, tiraient leur nom de *Kotsen*, village de Hongrie, aujourd'hui *Kitsen*. Charles-Quint, pendant ses attaques

de goutte, avait coutume de voyager dans une voiture hongroise.

Catherine de Médicis eut la première une voiture de ville; cette voiture était fermée avec des rideaux de cuir.

En 1644, le prince de Condé eut un carrosse avec des glaces.

Les premières chaises de poste parurent en France en 1664 : l'inventeur se nommait de La Gruyère; le privilége exclusif en fut accordé au marquis de Crenan : ce qui les fit appeler *chaises de Crenan.*

Dès l'année 1571, il y avait eu des coches ou *carrosses publics* pour aller d'une ville à une autre.

Environ l'an 1680, un nommé Sauvage imagina de tenir des carrosses et des chevaux prêts à louer. Cet établissement prospéra, et comme cet homme demeurait à l'enseigne de Saint-Fiacre, on appela *fiacres* les voitures de place et ceux qui les conduisaient.

Du temps de Louis XIV, on ne connaissait point les *calèches.* Les plus grands seigneurs, le roi même, pour se promener dans les parcs, se servaient de *carrioles,* poussées et tirées par des hommes.

La *dormeuse* fut inventée par le maréchal de Richelieu, pour rejoindre l'armée pendant la guerre de Hanovre. Il fut ainsi le premier à courir la poste entre deux draps. Dans l'intérieur d'une dormeuse bien conditionnée on trouve aujourd'hui, lit, secrétaire, toilette, cave, etc.

La *berline* est ainsi nommée, parce qu'elle nous est venue de Berlin. Son diminutif *berlingot* est plus connu sous le nom de *coupé.*

Il existe pour les voitures, comme pour beaucoup d'autres choses, une étiquette. La *berline* est la voiture de cérémonie; le *coupé,* la voiture de visites; et la *ca-*

lèche, la voiture de coquetterie : nonchalamment et mollement assise, une femme y est vue de la tête aux pieds. Le *landaw*, qui tient de la calèche et de la berline, obvie aux inconvéniens d'une averse imprévue; mais l'aspect n'en est point agréable. Rien ne ressemble davantage à une voiture brisée, que cette impériale partagée en deux, et qui tombe devant et derrière en soufflet.

Le *bockey*, petite voiture de promenade tout-à-fait légère, dont le siége est entouré d'une balustrade, parut pour la première fois au printemps de 1797.

Le *carrick* et surtout le *tilbury*, autres voitures légères, ont l'inconvénient d'être trop élevées sur leurs ressorts.

On appelle *tandem* une espèce de voiture de chasse à laquelle sont attelés deux chevaux, non de front, suivant l'usage, mais à la file l'un de l'autre, comme des chevaux de charrette.

Tout le monde sait que la *demi-fortune* est une voiture à quatre roues, traînée par un seul cheval; le *vis-à-vis*, une voiture à deux places, l'une par devant, l'autre par derrière, et la *désobligeante*, une voiture coupée qui ne peut contenir qu'une personne sur la largeur, en tout, par conséquent.

N'oublions pas le *phaéton*, cabriolet très léger, comme son nom l'annonce, et le *char à bancs*, par corruption, *charaban*.

Un membre de l'Académie Française, M. de Villayer, mort en 1691, inventa des *chaises volantes*. Dès qu'on s'y asséyait, elles montaient seules par le moyen d'un contre-poids, à l'étage qu'on désirait, et descendaient de même. Mais une dame étant restée à mi-chemin, on sentit l'inconvénient de cette machine, et personne ne voulut risquer de demeurer suspendu.

En 1778, M. de Montfort, officier retiré, fit exécuter à Paris une voiture de carton, qui était à l'épreuve de l'humidité, et supportait indistinctement le froid et le chaud. Pour en former les brancards il avait amalgamé le nerf de bœuf avec le carton.

Il n'y avait point de *cabriolets de place* avant la révolution de 1789. Les gens qui trouvaient les fiacres trop chers, étaient obligés de prendre une brouette ou une chaise à porteurs.

Par le compte d'administration de la Préfecture de police, on voit qu'en 1819, il y avait à Paris neuf cents fiacres, sept cent cinquante cabriolets de l'intérieur, et quatre cent cinquante cabriolets des environs.

Depuis le mois de décembre 1821, il y a de plus, sur les places de Paris, cent calèches; leurs numéros commencent à 901, parce qu'elles ont été enregistrées immédiatement après les fiacres.

Le cabriolet-ballon que l'on rencontre dans Paris depuis environ trois ans, et qui souvent est arrêté à la porte du Ministère de la marine, rue Royale, près la place Louis XV, est de l'invention de M. le vice-amiral Willaumez, et lui appartient. Il peut contenir de cinq à six personnes; la banquette est circulaire; le devant, au-dessus de la tête du conducteur, se lève comme une espèce d'abri, absolument à la manière d'un sabord dans un vaisseau; on le ferme comme une écoutille. Le centre de gravité de ce cabriolet étant entre les roues et les brancards, il n'est pas sujet à verser.

ÉCOLE. (*Révéler les secrets de l'*)

C'est apprendre à des étrangers ce dont les membres d'une société seuls doivent être instruits. M. Dacier rapporte l'origine de ce proverbe à la loi fondamentale de l'école des Pythagoriciens, qui leur prescrivait de ne

jamais communiquer aux profanes les secrets de leur doctrine.

ÉCOLE. (*Faire une*)

Commettre une erreur et en être la victime.

Proverbe emprunté du jeu de trictrac.

Au trictrac, on arrive aux trous par points; quand l'adversaire a oublié de marquer ceux auxquels il a droit, parce qu'il *bat*, parce qu'il *remplit*, etc., on dit : Tant de points d'école, et l'on marque en son lieu et place.

ÉCORCE. (*Il ne faut pas mettre le doigt entre le bois et l'*)

C'est-à-dire, il ne faut pas indiscrètement se mêler des querelles des personnes qui sont naturellement unies, comme le mari et la femme, les frères et les sœurs.

Molière, dans *le Médecin malgré lui*, fait dire plaisamment à Sganarelle : « Vous êtes un impertinent de vous ingérer des affaires d'autrui. Apprenez que Cicéron dit qu'entre *l'arbre* et *le doigt*, il ne faut point mettre *l'écorce.* »

Ne te mets pas entre l'ongle et la chair.

(Proverbe turc.*)

ÉCUELLE.

Il a bien plu dans son écuelle.

Se dit de celui qui a beaucoup hérité.

Qui s'attend à l'écuelle d'autrui est sujet à mal dîner.

Pour dire, qu'il faut faire ses affaires soi-même. Celui qui compte sur les invitations est souvent trompé, et fait un mauvais repas le jour même où il se promettait de bien dîner.

ÉCUELLE. (*Manger à la même*)

La galanterie de nos pères avait imaginé de placer

les convives par couple, homme et femme. L'habileté du maître ou de la maîtresse du logis consistait à savoir arranger leur monde de manière que chaque couple fût content. Les deux personnes qui étaient placées ensemble n'avaient à elles deux qu'une assiette pour chaque mets : ce qui s'appelait *manger à la même écuelle*. Les personnes qui mangeaient à la même écuelle n'avaient aussi pour boire qu'une même coupe.

Dans *Lancelot du Lac*, une dame que son mari jaloux fait manger à la cuisine, dit que *grand tems y a que chevalier ne menja en son écuelle.*

ÉCURIE. (*Son cheval a la tête trop grosse, il ne peut sortir de l'*)

Plaisanterie dont se servaient nos pères, pour dire qu'un voyageur était retenu dans une auberge où sa dépense avait excédé ses facultés pécuniaires.

ÉGAL.

Ne nous associons qu'avecque nos égaux.

Vers de La Fontaine, devenu proverbe; il forme la moralité de la fable intitulée : *Le pot de fer et le pot de terre.*

Le chapitre de *l'Ecclésiastique* où se trouve indiqué le sujet de cette fable, en rappelle une seconde dont la tradition s'était conservée parmi les Romains, comme on le voit dans la pièce de Plaute, intitulée *Aulularia.* « Mégadore, particulier à son aise, demande en mariage la fille d'Euclion, l'original de *l'Avare* de Molière. Celui-ci lui répond : Mégadore, voici l'idée qui me vient; vous êtes riche, moi pauvre; vous serez le bœuf, moi le baudet de la fable. Devenu votre allié, ne pouvant porter ma charge à l'unisson de votre grandeur, je serai âne tout le long du bourbier. » (Acte II, scène 2.)

Égoïsme.

Charité bien ordonnée commence par soi-même.
Térence, dans son *Andrienne*, dit :

Proximus sum egomet mihi.

Ce proverbe est souvent invoqué par l'égoïsme, et lui sert d'autorité.

ÉLÉPHANT. (*Faire d'une mouche un*)

C'est exagérer une chose pour lui donner de l'importance.

L'*exagération* est la rhétorique des esprits faibles, et la logique des esprits faux.

Élever.

Si l'on élève un homme méchant et orgueilleux, on accroît sa méchanceté et son orgueil.

Ce proverbe se trouve dans les grandes Chroniques de France. Voici dans quels termes il est rendu :

Com plus éssauce l'on felon et daloial et il plus s'enorguelit.

Ce proverbe est cité à propos de la déloyauté et tricherie de Henri, fils du comte d'Angers, que Louis VII avait rétabli dans la possession de la Normandie, laquelle Étienne, roi d'Angleterre, lui avait enlevée.

Nous sommes redevables de cet article à M. Dulaure, membre de la Société royale des Antiquaires de France.

ELLÉBORE. (*Avoir besoin de deux grains d'*)

C'est-à-dire, être taxé de folie. L'ellébore était autrefois renommé pour la guérison de la folie.

Plusieurs plantes portent le nom d'*ellébore*. Celui dont il s'agit est le noir ; on pulvérisait sa racine, et on donnait pour véhicule, à un certain nombre de grains, le lait ou un autre fluide mucilagineux.

EMPLUMÉE. (*Renard qui dort la matinée, N'a pas la gueule*)

C'est-à-dire, ne mange pas de poules.

Nos pères faisaient leurs délices des fables d'Ésope, et ils en ont tiré beaucoup de proverbes.

ENCENS.

Selon les gens l'encens.

Ce proverbe répond à la sentence de Plaute :

. . . . *Ut homines sunt, ità morem geras.*

ENFANT.

Cet enfant-là ne vivra pas, il a trop d'esprit.

Tout fruit doit mûrir avec le temps. Si le cerveau prend un accroissement trop rapide et trop considérable, l'intelligence peut se développer dans les mêmes proportions; mais comme toute action exagérée ne saurait se soutenir, l'affaissement survient bientôt, et l'individu qui s'était annoncé comme un prodige, ou meurt, ou reste dans un état voisin de l'ineptie.

ENFANS. (*Il n'y a plus d'*)

Les Italiens disent : *Les petits chats ont les yeux ouverts.*

ENFANS. (*Bons*)

Dans le moyen âge, on donnait ce nom aux jeunes gens qui se livraient à l'étude. A Paris, il y avait deux colléges qui portaient le nom de *Colléges des Bons-Enfans.* Une rue a conservé le nom de l'un d'eux; l'autre existait rue Saint-Victor.

Enfans du tonnerre.

Dans le temps où l'on se plaisait à donner des sobriquets, celui d'*enfant du tonnerre* était fort commun, parce que nombre de personnes doivent réellement leur

existence au tonnerre. Qu'un orage survienne pendant la nuit, les femmes naturellement peureuses cherchent la protection de leurs maris. Mécontentement, bouderie, tout est oublié. L'orage se dissipe; mais la conversation entamée se poursuit, et l'hymen fait sa récolte.

Ce sont les enfans de la messe de minuit, qui cherchent leur père à tâtons.

Anciennement les églises étaient beaucoup plus fréquentées dans la nuit qui précède Noël, et il s'y commettait plus de désordres que maintenant.

C'est à cause de ces désordres que l'on dit des enfans dont le père est inconnu : *Ce sont enfans de la messe de minuit, qui cherchent leur père à tâtons.*

Être de la lignée de Noël.

Ne point appartenir à une famille.

(*Songe du vieux Pélerin.*)

ENFARINÉE. (*Venir la gueule*)

Métaphore empruntée des boulangers, qui, au moment d'enfourner, sèment de la farine *à la gueule* (à l'entrée) de leur four, et jugent, par la manière dont la farine s'allume, si le four a le degré de chaleur convenable.

ENGLUÉE. (*La chevèche est*)

C'est-à-dire, les voleurs sont pris au piége.

Chevèche était anciennement synonyme de chouette. Ainsi cette comparaison vient de la pipée, espèce de chasse où l'on place les gluaux sur des arbres dépouillés de leurs feuilles : les chouettes accourent en entendant contrefaire le cri des petits oiseaux.

ENGRAINE. (*Le premier venu*)

Ce proverbe est une leçon pour les paresseux. Celui qui tarde trop à exécuter une entreprise qu'il a conçue,

court grand risque de voir pareil projet réalisé par un autre.

S'il s'agit d'emplois, de dignités à postuler, le proverbe s'applique encore mieux. Ce n'est pas le tout de courir, il faut partir de bonne heure.

Les Italiens disent : *Premier venu, premier servi.*

Aux desseins importans la diligence importe.
(Rotrou, *Venceslas*, act. 3, sc. 3.)

Ennemi.

Il n'y a point de petits ennemis.

Le sens de ce proverbe se trouve dans un passage de l'Écriture. « Ne tombez jamais, dit *l'Ecclésiastique* (chap. 8), en différend avec celui qui, quoique pauvre, a une langue. »

La fourmi a sa bile, disaient en proverbe les anciens Grecs.

Plutarque raconte que Brasidas ayant porté la main sur des figues sèches, et sentant la morsure d'une souris qui s'y était cachée, s'écria : Il n'y a point d'animal si faible qui ne se venge quand on le tourmente.

Tiens pour un éléphant ton ennemi, ne fût-il pas plus gros qu'une fourmi.

(Proverbe turc.*)

« *Point d'ennemis,* ma chère enfant, écrivait madame de Sévigné à madame de Grignan ; faites-vous une maxime de cette pensée, qui est aussi chrétienne que politique : je dis non seulement *point d'ennemis,* mais beaucoup d'amis ; vous en sentez la douceur dans votre procès. On peut avoir besoin de tel qu'on ne croit pas qui puisse jamais servir ; on se trompe : voyez comme madame de La Fayette se trouve riche en amis de tous côtés et de toutes conditions ; elle a cent bras, elle

atteint partout; ses enfans savent bien qu'en dire, et la remercient tous les jours de s'être formé un esprit si liant. »

Ennui.

Tromper l'ennui.

Expression proverbiale; c'est-à-dire, se procurer des ressources contre l'ennui.

De singulières ressources étaient celles de Bussy-Rabutin, prisonnier à la Bastille. « Je me donnais, dit-il (tome II de ses *Mémoires*), de l'emploi toute la journée; mon impatience me servait d'occupation; je m'amusais à être impatient, quand je ne pouvais faire autre chose; je faisais souvent frapper par mon valet à la porte de ma chambre pour appeler celui qui en avait la clef, auquel j'avais toujours quelque chose de nécessaire à demander. Une autre fois je m'allais enfermer une heure dans un cabinet où je n'avais de jour que par une lucarne, et puis je me faisais une liberté artificielle quand je retournais dans ma chambre. »

La lecture l'avait rebuté. « Quand on lit en prison, dit-il, on ne s'attache qu'aux matières qui peuvent faire craindre : quand on trouve dans les histoires de longues prisons, on ne manque jamais de prendre cela pour soi; toutes les grandes disgrâces font trembler : de vingt volumes que j'avais lus, il ne m'était demeuré dans la mémoire que la prison de Marie Stuart de dix-huit années, celle de Charles d'Orléans de vingt-cinq, et celle de Jean, comte d'Angoulême, son frère, de trente : je n'avais retenu que cela; les sujets mêmes et les aventures agréables m'avaient fait souffrir en les lisant, parce que j'avais du regret de n'être pas en état d'en avoir de semblables. »

ENRACINÉE. (*Tard médecine est apprêtée A maladie*)

Ce proverbe répond au passage suivant d'Ovide :

Serò medicina paratur
Cum mala per longas invaluere moras.

Enseigne.

On disait autrefois d'un méchant portrait, d'un méchant tableau, qu'il était *bon à faire une enseigne.*

Les choses ont bien changé depuis un siècle. Watteau, peintre de genre, mort en 1721, fit pour une marchande de modes du pont Notre-Dame à Paris, une enseigne qui obtint les honneurs de la gravure. A peu près dans le même temps on admirait, à la descente du Pont-Neuf, l'enseigne du *petit Dunkerque.* Sous Louis xv, celle d'un armurier du pont Saint-Michel fut achetée comme tableau par un riche financier.

Au commencement du dix-neuvième siècle, une enseigne très remarquable fut celle d'un marchand de cristaux dans la rue qui a repris le nom de rue Royale, près la porte Saint-Honoré. Malheureusement cette enseigne était peinte sur des volets, et le marchand ayant changé de domicile, elle fut effacée. En 1804, *la Fille mal gardée,* enseigne d'un marchand de cotonnades, attira la foule rue de la Monnaie. En 1808, *la Toison de Cachemire,* rue Vivienne, obtint les suffrages de tous les connaisseurs. Bientôt après parurent, dans la même rue, *les Trois Sultanes,* tableau vraiment digne de figurer dans un Musée; puis *le Couronnement de la Rosière*, de *Joconde,* encore dans la même rue; *le Comte Orry,* sur les boulevards; *la Blanche Marguerite,* rue Montmartre, etc. etc.

L'importance que les marchands mettent à leurs

enseignes fit naître en 1813, à un imprimeur de Paris, l'idée de les faire graver toutes, pour former des têtes de factures. On est entré chez tel marchand à cause de la beauté de son enseigne, on y retourne pour en avoir la gravure.

Communément ce sont des pièces de théâtre qui fournissent aux marchands les sujets de leurs enseignes. Dès qu'une pièce a la vogue, c'est à qui, le premier, en fera peindre une scène; et quelquefois l'enseigne est un contre-sens. Comment ne pas sourire, quand on voit pour enseigne au magasin de deux associés, *les Deux Gaspard*, qui se filoutent à qui mieux mieux? Quel fond peut-on faire sur un établissement de commerce qui s'annonce sous les auspices des *Danaïdes*, ces stériles travailleuses qui s'épuisent à remplir un tonneau toujours vide? Est-ce pour encourager les gens qui achètent à crédit que cet autre marchand a fait peindre *M. Guillaume*, laissant emporter ses dix aunes de drap marron par *l'Avocat patelin?* Et *la Fille mal gardée* est-elle une chose assez nouvelle pour signaler un magasin de nouveautés?

Des enseignes parfaitement analogues à leur objet, sont : *les Architectes canadiens*, au-dessus de la boutique d'un marchand de chapeaux; et *le Débarquement des chèvres du Thibet*, au-dessus d'un magasin de schalls.

Outre les tableaux, il y a des enseignes parlantes; et comme chacun veut enchérir sur son voisin, vous voyez des gants dont chaque doigt est de la grosseur du bras, et des bottes qui contiendraient autant de liquide qu'un muid. Quand tous veulent se distinguer, personne ne se distingue. Il y a soixante-dix ans c'était encore pis. Un moraliste qui écrivait au milieu du dix-huitième

siècle, dit : « J'ai vu suspendus aux boutiques, des *volans* de six pieds de hauteur, des *perles* grosses comme des tonneaux, des *plumes* qui allaient au troisième étage. » La police fit réduire ces enseignes à une grandeur raisonnable.

ENSEIGNES. (*A telles*)

Pour récompenser la valeur des nobles champions, les dames, lorsque les tournois existaient, donnaient, l'une un voile, l'autre une écharpe, l'autre un bracelet, que le chevalier favorisé suspendait à son heaume ou à sa lance.

Ces faveurs étant devenues des signes pour se reconnaître, prirent le nom d'*enseignes;* et de là ces façons de parler : *A telles enseignes, à bonnes enseignes.*

ENTENDRE.

N'entendre ni à dia ni à hurhaut.

Ne point entendre raison.

Les charretiers disent *dia* pour faire aller leurs chevaux à gauche, et *hurhaut* pour les faire aller à droite.

A bon entendeur salut.

Mots que l'on adresse à quelqu'un que le discours concerne, et qui doit en faire son profit.

ÉPAULES. (*Porter quelqu'un sur ses*)

Se dit familièrement d'un homme qui est à charge par ses actions ou par ses discours.

Dans les funérailles, les anciens portaient physiquement le corps des morts sur leurs *épaules*. En France, la même chose a été pratiquée non seulement à l'égard des rois, mais même pour des citoyens honorés de l'estime publique; et à cet usage a succédé celui de tenir les quatre coins du poêle.

Il semblerait donc que l'expression, *porter quel-*

qu'un sur les épaules, devrait être prise en bonne part, d'autant mieux qu'il est arrivé quelquefois de porter vivans sur les épaules, des hommes dont les services signalés et les actions héroïques excitaient l'enthousiasme de l'admiration et de la reconnaissance. L'expression proverbiale, *Porter quelqu'un sur les épaules,* n'en est pas moins une injure.

ÉPAULÉE. (*Bête*)

La comparaison n'est pas galante; nos pères s'en servaient cependant quand ils parlaient d'une fille que l'on mariait, et qui n'avait pas bien conservé son honneur.

ÉPÉE. (*Il n'a que la cape et l'*)

Se dit d'un militaire sans fortune.

Le fabliau d'*Aucassin et Nicolette* parle de soldats armés d'épées nues cachées sous leurs capes.

Dans une note sur ce conte, Le Grand d'Aussy dit: « La *chape* ou *cape* était une tunique fort large, froncée par le haut, qui descendait jusqu'aux talons. »

ÉPÉE. (*Se faire blanc de son*)

Au propre, et en termes d'escrime, se couvrir pour ainsi dire de son épée, éblouir par la rapidité de ses mouvemens; au figuré, se vanter de son crédit, de ses moyens de toute espèce. On a prétendu que cette expression était tirée des anciens jugemens par les armes, le vainqueur demeurant absous, *blanchi* du crime imputé; mais cette explication ne peut pas convenir à tous les cas où l'expression proverbiale est employée; puis il eût fallu dire : *Se blanchir avec son épée,* et non *se faire blanc de son épée.*

ÉPERVIER. (*D'une buse on ne saurait faire un*)

Proverbe tiré de la fauconnerie. La buse est un

oiseau de proie qu'il est impossible de dresser, tandis que l'épervier peut, ainsi que le faucon, servir à arrêter le gibier.

Les anciens disaient : *Asinum sub fræno currere doces.*

Le cheval est né pour la course, et non pas l'âne.

ÉPINARDS. (*Habit d'*)

Dans le temps où le carême était observé rigoureusement, on appelait *habit d'épinards* l'habit neuf qu'un cuisinier ou un maître d'hôtel se donnait au commencement du printemps, voulant dire que sur l'achat des alimens maigres, il avait fait un gain considérable.

Un assez joli mot se rapporte à notre proverbe : Un chef de maison s'apercevant de la friponnerie de son intendant, lui fit remarquer une erreur de compte assez forte. Que voulez-vous! dit l'intendant, *les plus justes s'abusent.* Tu te trompes, lui dit le maître, *les plus buses s'ajustent.*

ÉPINES. (*Trop achète le miel, qui le lèche sur les*)

Comparat is nimio mel, qui spineta ligurit.

Cette allégorie signifie qu'un plaisir est payé trop cher quand il en coûte des peines cuisantes pour se le procurer.

Dans le *Roman de la Rose,* l'amant se plaint d'une vieille matrone,

> Qui le cuida, par ses doctrines,
> Faire leschier miel sur espines.

ÉPINGLE.

Tirer son épingle du jeu.

Se tirer heureusement d'affaire, se dégager d'un danger, se retirer sans perte.

Vous tirez sagement votre épingle du jeu.
MOLIÈRE, *Dépit amoureux.*

ÉPINGLES. (*Tirée à quatre*)

Se dit d'une femme qui a un soin extrême de sa parure.

Au reste, les épingles ne jouent pas le même rôle que jadis dans le costume des femmes. Par exemple, il n'est plus nécessaire qu'une épingle arrête sur le dos la pointe du fichu d'une grisette, et que par-devant une autre épingle tienne ce fichu croisé.

François de Billon, dans un ouvrage publié en 1555, pour prouver *l'honneur et vertu des dames*, appelle les épingles employées à attacher les fichus, *les épines des roses chrétiennes.*

ERMITE. (*Quand le diable devint vieux, il se fit*)

« Imaginez-vous, dit Marivaux, de ces laides femmes qui ont bien senti qu'elles seraient négligées dans le monde; qu'elles auraient la mortification de voir plaire les autres, et de ne plaire jamais, et qui, pour éviter cet affront-là, disent en elles-mêmes, sans songer à Dieu ni à ses saints, distinguons-nous par des mœurs austères, prenons une figure inaccessible. »

Ce proverbe s'interprète aussi de la manière suivante:

A la force ouverte employée dans la jeunesse, pour mal faire, succèdent les ruses dans un méchant qui n'est plus en état de nuire ouvertement.

ESPRIT.

L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.
(GRESSET.)

C'est-à-dire, qu'il ne faut pas courir après l'esprit; les pointes et les calembourgs altèrent la gaîté, et les phrases à prétention font disparaître le naturel.

Avoir l'esprit où les poules ont l'œuf; avoir l'esprit aux talons.

Façons populaires de caractériser la bêtise.

ESPRIT. (*Bienheureux les pauvres d'*)

Beaucoup de gens citent comme proverbe cette sentence de l'Écriture : *Beati pauperes spiritu*, et l'appliquent à un homme dépourvu d'esprit, tandis que ces paroles veulent dire : *Pauvres en esprit.* On enlèverait les richesses aux gens dont parle l'Écriture, sans appauvrir leur cœur, parce qu'il ne tient pas aux richesses.

Voltaire fait allusion au proverbe populaire dans le quatrain suivant :

Danchet, si méprisé jadis,
Apprend aux pauvres de génie
Qu'on peut gagner l'Académie,
Comme on gagne le paradis.

Et Pindare Le Brun dans celui-ci :

Les pauvres d'esprit vraiment sont
Heureux dans l'une et l'autre vie ;
Car droit en paradis ils vont
Comme ils vont à l'Académie.

ESPAGNE. (*Faire des châteaux en*)

C'est-à-dire, faire des projets chimériques. Ce proverbe est très ancien, puisqu'on le trouve dans le *Roman de la Rose :*

Lors feras chasteaulx en Espaigne.

« Il vient, dit Pasquier, de ce qui a esté de tout tems pratiqué en Espagne, où vous ne rencontrez aucuns chasteaux par les champs, ains seulement quelques cassines et maisonnettes, esquels passant chemin vous estes contraint d'héberger, et encore distantes d'un long intervalle les unes des autres. Ceux qui rendent raison

de cela estiment que ce fut pour empescher que les Maures, qui faisoient ordinairement plusieurs courses, ne surprissent quelques chasteaux de force ou d'emblée, où ils auroient eu moyen de faire une longue et seure restraite. »

M. l'abbé Morellet, tome I, p. 351 de ses *Mélanges de littérature*, donne une explication qui nous paraît plus satisfaisante : « Depuis l'époque où l'Espagne est devenue maîtresse des mines du Mexique et du Pérou, les hommes accoutumés à voir les métaux précieux comme la grande et l'unique richesse, ont vu l'Espagne comme le pays le plus riche, et la source des richesses les plus abondantes. D'après cette opinion, dont l'exemple de l'Espagne même a fait voir la fausseté, le désir et l'espérance de faire fortune ont été fort naturellement exprimés par cette locution : *Faire des châteaux en Espagne.* »

M. Éloi Johanneau, membre de la Société royale des Antiquaires de France, donne deux autres origines. Selon lui, les *châteaux en Espagne* viennent des pommes d'or des *Hespérides*, ou de l'*Hespérie*, ancien nom de l'Espagne.

On a dit aussi : *Bâtir des châteaux en Albanie.*

> Je vays, je viens, le trot et puis le pas,
> Je dis un mot, puis après je le nye,
> Et si bastis sans reigle ne compas
> Tout fin seullet les chasteaux d'Albanye.
> (*Verger d'honneur.*)

Albanie est le même qu'*Albion*, ou la Grande-Bretagne, appelée par les anciens l'*Ile Fortunée*, et dont le nom vient du grec *olbios*, *riche*.

En dernier lieu (août 1822) un journaliste de Madrid a donné l'explication suivante : « Nos grands, nos

« seigneurs, étaient *aux arrêts* à la cour, car ils ne « pouvaient la quitter sans une permission spéciale du « maître, même pour visiter leurs domaines; aussi ne « voit-on pas de châteaux en Espagne; particularité « qui a donné naissance au proverbe français; seule- « ment on trouvait çà et là, dans les villes et les villages, « quelques vieux manoirs, en dehors desquels des chaî- « nes pendantes témoignaient qu'ils appartenaient au « maître de tout en Espagne. »

ÉTAMINE. (*Passer par l'*)

C'est-à-dire, être exposé à la critique. Ce proverbe vient de la sorte d'étoffe dont s'habillaient jadis les vieilles femmes, et de la causticité qui leur est attribuée.

Ce proverbe peut encore venir de l'*étamine*, ou *tamis*, qui sert à passer des matières pulvérisées, quand on veut séparer les parties fines d'avec les parties grossières.

ÉTERNUMENT.

Dieu vous bénisse, dit-on à ceux qui éternuent. On dit aussi Dieu vous assiste, et Molière a fait usage de cette dernière expression :

> Enfin il n'est rien tel que d'avoir un mari.....
> Ne fût-ce que pour l'heur d'avoir qui vous salue
> D'un *Dieu vous soit en aide*, alors qu'on éternue.

ÉTEUF. (*Renvoyer l'*)

Pour dire répliquer vertement, repousser une injure par une injure plus forte.

L'*éteuf* est la balle du jeu de longue paume.

Courir après son éteuf est encore un proverbe; il signifie prendre bien de la peine pour recouvrer un bien, un avantage qu'on a laissé échapper.

Anciennement, depuis le jeudi jusqu'au mardi gras,

tous les nouveaux mariés du village de Champdeniers dans le ci-devant Poitou, se rassemblaient dans une prairie, et, après avoir mis en dépôt chacun une pièce de vaisselle d'étain, traçaient un cercle. Le premier des mariés de l'année avait une pelote appelée *éteuf*, qu'il jetait dans le cercle, et tous se mettaient à courir pour la ramasser; on se la disputait, on se l'arrachait: le plus fort gagnait la vaisselle déposée dans le jeu.

ÊTRE.

On ne peut pas être et avoir été.

Voilà le terrible arrêt que notre proverbe oppose aux lamentations de ceux qui regrettent des jouissances que le temps leur a enlevées.

Braves, belles et galans, soyez ce que vous *êtes*, et ne nous étourdissez pas de ce que vous *avez été*.

ÉTRENNE, (*A bon jour bonne*) dit-on, quand il arrive quelque chose d'heureux un jour de fête.

Étrenne a d'abord signifié un présent donné ou reçu le premier jour de l'année. Les marchands ont adapté ce nom au premier argent tiré d'une sorte de marchandise, à la première vente faite dans une journée; les pauvres, à la première aumône.

Étrenne vient de *Strenna*. Tatius, roi des Sabins, qui régna sur les Romains conjointement avec Romulus, après la fusion des deux peuples, ayant regardé comme un bon augure qu'on lui eût offert, le premier jour de l'an, des branches coupées dans un bois consacré à *Strenna*, déesse de la force, convertit cette offrande en coutume.

Par la suite, on substitua aux branches d'arbres des figues, des dates, du miel, et autres symboles de la vie

douce que l'on souhaitait à ses protecteurs et à ses amis.

Les Romains furent nos aïeux ; mais ils avaient été précédés par les Gaulois, chez lesquels on trouve un usage analogue. (Voyez *Guilaneu.*)

Aujourd'hui, la perfection, en fait d'étrennes du premier jour de l'an, consiste à offrir des objets qui coûtent fort cher, et qui semblent valoir peu ; l'amour-propre est flatté, sans que la délicatesse souffre.

Un modèle de délicatesse en ce genre fut la fameuse *guirlande de Julie.* (Voyez *Conter fleurettes.*) On a aussi gardé le souvenir de ce grand seigneur qui, éperdument amoureux d'une dame très délicate sur l'article des cadeaux, obtint, à l'occasion des étrennes, la permission de faire peindre un petit serin qu'elle aimait beaucoup, et de le lui offrir monté en bague. La monture, suivant les conventions, fut très simple ; mais un diamant plat tint lieu de glace sur la miniature.

ÉVANGILE.

Vrai comme mot d'évangile.

Le fréquent usage de ce proverbe dans le moyen âge, fit intituler : *Évangile des quenouilles,* un Recueil de propos grivois tenus par des fileuses, qui, à la fin de la veillée, ne manquaient jamais de jurer que cela était *vrai comme mot d'évangile.* Ces vieilles femmes étaient au nombre de six, et elles s'assemblèrent six fois. Chaque journée est divisée en chapitres. Tantôt elles déclament contre les maris qui ne contentent pas leurs femmes, tantôt elles donnent des recettes pour rendre les maris fidèles, pour les empêcher de battre leurs femmes ; ou bien elles donnent des conseils aux filles à marier, aux veuves.

ÉVÊQUE. (*Se débattre de la chape à l'*)

Tirer d'une chose ce que l'on pourra.

Dans la primitive Église, quand un évêque mourait, ses diocésains, pénétrés de vénération pour ses vertus, tâchaient d'avoir quelque lambeau de ses vêtemens.

Le P. Longueval (*Histoire de l'Église Gallicane*) rapporte à ce pieux usage l'abus de piller les meubles des évêques défunts. Un concile mit fin à cet abus dans le neuvième siècle.

Véridique chez l'évêque, circonspect devant le bedeau.

Proverbe du temps où l'on remarquait que de certaines rigueurs n'étaient guère prises à la lettre que par d'ignorans subalternes.

EXCELLENT.

Si les vers ne sont excellens, ils sont mauvais. Il en est de même du vin et des melons.

C'est le sens du distique suivant :

Dic mihi quæ tria sint queis fas mediocribus esse
Non fuit, est, nec erit? Carmina, vina, pepo.

Le cardinal de Retz disait un jour à Ménage : Apprenez-moi un peu à me connaître en vers, afin que je puisse du moins juger de ceux qu'on m'adresse. Monseigneur, lui dit Ménage, ce serait une chose trop longue à vous apprendre, vous n'avez pas le temps de cela ; mais lorsqu'on vous en lira, dites toujours que cela ne vaut rien, vous ne vous tromperez guère.

EXEMPLE.

Prêcher d'exemple.

Il faut à nos troupeaux montrer les bons sentiers;
Mais il faut y marcher, et marcher des premiers.
(GODEAU.)

Leçon commence, exemple achève.
(La Motte.)

Ou bien, si l'exemple contredit la leçon, il la rend nulle.

Dans le premier chant de *l'Art de prêcher, par l'abbé de Villiers,* on voit un homme simple prendre au pied de la lettre un passage d'un sermon contre le luxe; il a deux habits, il charge sa femme d'en vendre un, pour en donner le produit aux pauvres. La femme veut savoir au juste comment le sermon doit être interprété; elle va donc trouver le prédicateur.

. . . . . Vous demandez mon maître,
Dit le valet, bientôt vous le verrez paraître.
Attendez. — Quoi ! si tard, il est encore au lit ?
— Non, pour aller aux champs, monsieur change d'habit.
— Change d'habit ! dit-elle; adieu, je me retire :
Puisqu'il a deux habits je n'ai rien à lui dire.
. . . . . .
. . . . . .
C'est ainsi qu'en prêchant on fait si peu de fruit;
Le sermon édifie, et l'exemple détruit.

F.

Fagot.

Avant l'établissement des *cafés*, deux amis qui parlaient de *brûler le fagot* voulaient dire : Allons boire bouteille ensemble au *cabaret*, tandis qu'un fagot brûlera.

L'été, plusieurs bourgeois louaient un jardin et s'y rassemblaient le soir pour jouer à la boule et goûter.

En 1664, quelques négocians marseillais firent connaître le *café* ou féve d'Arabie en France. Thévenot en usa au retour de ses voyages, vers 1638; mais il fallait une impulsion plus forte pour accréditer le café : Soli-

man Aga, ambassadeur ottoman, la donna en 1669; son séjour dans la capitale fut de dix mois. Plusieurs personnes de distinction, et des femmes surtout, ayant eu la curiosité de le visiter, il fit servir du café, et rendit l'appareil propre à séduire. Le breuvage noir était versé dans de magnifiques vases de porcelaine, et des esclaves richement vêtus présentaient aux dames des serviettes à franges d'or. Les personnes qui en avaient goûté chez Soliman Aga voulurent continuer d'en prendre chez elles; d'autres, par faste, en firent servir à leur table; mais la féve avec laquelle on faisait le breuvage appelé café, du nom de cette féve, était rare et chère; on ne la trouvait qu'à Marseille.

Cependant un Arménien établit en 1672, à Paris, une boutique où il donnait à boire du café. Quatre ans plus tard, le nombre des marchands de café était si considérable, que le gouvernement fut obligé de les réunir en communauté : le nom de limonadiers vient de ce qu'ils obtinrent la vente exclusive de la limonade.

FAGOT. (*Sentir le*)

Passer pour hérétique.

Proverbe relatif à la persécution qui s'éleva contre les protestans sous François 1er.

Le premier qui fut brûlé vif, par arrêt du parlement de Paris, fut Jacques de Pavanes, le 29 mars 1525.

Cette persécution dura trente-sept années consécutives. Voici ce que dit Brantome du chancelier de l'Hospital, qui fit éteindre ces bûchers. « C'était un *Caton le censeur*.... Il en avoit toute l'apparence, avec sa grande barbe blanche, son visage pâle, sa façon grave, qu'on eût dit à le voir que c'étoit un vrai portrait de saint Jérôme; aussi plusieurs le disoient à la cour. »

Les sectateurs de Luther furent nommés *protestans*,

parce que, en 1529, ils *protestèrent* contre un décret de l'empereur et de la diète de Spire, et déclarèrent qu'ils en appelaient au concile général.

Dans la suite, les calvinistes adoptèrent ce nom, et il s'étendit à tous ceux qui avaient embrassé la réforme.

En Allemagne, la réforme eut pour cause la rivalité des augustins contre les jacobins qui avaient été chargés par Léon X de prêcher des indulgences.

En Angleterre, ce fut l'ouvrage de l'amour, autrement l'excommunication de Henri VIII, pour avoir épousé Anne de Boulen.

En France, ce fut l'attrait de la nouveauté, et peut-être l'influence d'une chanson. Calvin, qui connaissait le goût des Français, composa un vaudeville, dont le refrain était : *O moines! ô moines! il faut vous marier!* Cette chanson eut un succès prodigieux.

Fagot cherche bourrée.

Chacun se plaît avec son semblable.

FAGOTS. (*Conter des*)

C'est, dit-on, la plus ancienne de nos gazettes (1), celle du médecin Renaudot, qui a donné lieu à l'expression proverbiale : *Conter des fagots*, débiter des nouvelles apocryphes; car le but du médecin Renaudot, en se faisant nouvelliste, avait été d'égayer ses malades.

La gazette se vendait et se criait dans les rues. Un jour un marchand de fagots se trouva en concurrence avec le colporteur de la gazette; et toutes les fois que

(1) Dans le temps où Venise était le centre du commerce de l'Europe, on y publiait, pour les marchands étrangers, des nouvelles relatives au négoce. Le prix de cette feuille était celui d'une monnaie appelée *gazetta;* ce qui fit transporter le nom de la monnaie à la feuille même.

celui-ci annonçait à haute voix la *gazette*, l'autre criait aussitôt *fagots*. Depuis, ces deux mots, *gazette* et *fagots*, réunis par le hasard, devinrent synonymes.

Cette explication est peu naturelle. Notre proverbe est une allusion à l'usage de *compter les fagots* que l'on vend au cent et au quarteron, en confondant à dessein *conter* avec *compter;* et il vient de ce que souvent le vendeur trompe l'acheteur en comptant.

Fanfreluches.

Ornemens de peu de valeur. Au propre, ce sont des flamèches qui s'élèvent en l'air quand on brûle de la paille, du papier, etc. Anciennement on disait *farfelues*, *fafelues*. Ce mot se trouve dans le *Roman de la Rose;* il dérive de *fanfaluca*.

Fanfalucare, dire des fanfreluches ou sornettes.

Faquin.

Avant l'invention des armes à feu, lorsqu'on s'exerçait aux courses de bague et autres jeux analogues, le *faquin* était un simulacre d'homme, un mannequin contre lequel on courait pour l'atteindre avec une lance. Cette figure était plantée sur un pivot mobile, et quand on n'en atteignait pas le milieu, elle tournait facilement, et frappait le cavalier d'un sabre de bois, ou d'un sac plein de terre, qui était attaché à sa main.

Fard.

Temps pommelé, femme fardée,
Ne sont pas de longue durée.

Nos pères avaient fait entrer le fard dans ce proverbe, parce qu'ils le regardaient comme pernicieux; mais, à tout prix, il fallait un visage vermeil, les servantes même se fardaient dans le seizième siècle.

Assez souvent on confond le *fard* avec le *rouge;* l'un cependant n'est pas synonyme de l'autre. On nomme fard toute composition qui se met sur le visage pour faire paraître le teint plus beau; le rouge est du nombre de ces compositions : le fard est le mot générique qui les comprend toutes.

Un autre proverbe dit :

De trois choses Dieu nous garde,
De bœuf salé sans moutarde,
D'un valet qui se regarde,
Et de femme qui se farde.

Le fard tenait bien à cœur aux anciens moralistes. « Quand on oyoit parler de femmes fardées, dit Henri Estienne, on faisoit de grandes exclamations, et je ne sçais si on eust trouvé assez de rhétorique en tout Démosthènes et tout Cicéron pour persuader qu'une Françoise aimant à se farder, aimât aussi son honneur et l'eust en recommendation. »

FARINE. (*Gens de même*)

C'est-à-dire, des vauriens, des personnes également prêtes à mal faire.

Les comédiens se saupoudraient autrefois le visage de farine; et comment nos pères, qui étaient dévots, auraient-ils vu de bon œil des gens que l'Église excommuniait ?

FAUVETTES. (*Dénicheur de*)

On appelle ainsi un jeune homme sans fortune qui, à force de prendre des informations, trouve, sinon un parti riche, au moins une femme dans l'aisance.

Fées.

Êtres fantastiques qui ont succédé aux nymphes, dont

le génie allégorique des anciens avait peuplé les retraites souterraines.

On dit d'une femme très habile dans les travaux d'aiguille, qu'elle est *adroite comme une fée.*

Madame de Sévigné décrivant une robe donnée par M. de Langlée à madame de Montespan, dit : « Une robe d'or sur or, brodée d'or, et par-dessus or frisé, rebroché d'un or mêlé avec un certain or, qui fait la plus divine étoffe qui ait jamais été imaginée. Ce sont les fées qui ont fait cet ouvrage. »

(M. de Langlée, homme obscur, s'était introduit à la cour en y jouant gros jeu.)

FEMME.

Jeune femme, pain tendre et bois vert
Mettent la maison au désert.

Ce que femme veut,
Dieu le veut.

C'est-à-dire, les femmes veulent fortement ce qu'elles veulent.

Un passage de Montaigne vient à l'appui de ce proverbe : « J'ai cogneu cent et cent femmes que vous eussiez plustost fait mordre dans le fer chaud, que de leur faire desmordre une opinion qu'elles eussent conçeue en cholère. Elles s'exaspèrent à l'encontre des coups et de la contrainte, et celui qui forgea le conte de la femme qui, pour aucune correction de menaces et bastonnades, ne cessoit d'appeler son mari pouilleux, et qui précipitée dans l'eau, haussoit encore, en s'estouffant, les mains, et faisoit au-dessus de sa teste signe de tuer des poux; forgea un conte duquel en vérité tous les jours on voit l'image expresse de l'opiniastreté des femmes. »

C'est grand pitié quand beauté fault à cœur de bonne volonté.

(*Quand beauté fault à cœur de bonne volonté;* c'est-à-dire, quand une femme facile n'est pas belle.)

Ce proverbe se trouve dans Marot, épître 2 du *Coq à l'âne;* mais à la place de *cœur,* il y avait un mot obscène dans les premières éditions, ainsi que dans Brantôme, tome I, page 255 des *Dames galantes,* et dans Rabelais, *Pantagruel,* Liv. v, chap. 21.

Brebis trop apprivoisée
De trop d'aigneaux est tettée.

Par là nos pères voulaient exprimer le danger que courait l'honneur d'une femme entourée de galans.

Femme couchée et bois debout,
Homme n'en vit jamais le bout.

Nos pères aimaient beaucoup les comparaisons qui les mettaient à même de rimer un propos gaillard.

Soleil qui luisarne au matin, femme qui parle latin, et enfant nourri de vin, ne viennent à bonne fin.

« Qu'on se donne bien de garde, disait Belleau, qui commentait des vers de Ronsard; qu'on se donne bien de garde de se mettre au service d'une dame rusée, vieille et de trop bel esprit, et principalement quand elle fait de la clergesse et de la sçavante. Une simple Pénélope vaudroit mieux, *quæ tantùm lanas non sinit esse rudes.* »

Quand la pluie tombe en même temps que le soleil luit, le peuple dit que *le diable bat sa femme et qu'il marie sa fille.*

Les pleurs de la femme, voilà la pluie; l'éclat du soleil est le signe de la joie que promet une noce.

Que les femmes fassent les femmes, et non les capitaines.

Il n'y a point d'époque dans les fastes de notre monarchie où les femmes aient eu autant d'empire et aient été aussi méprisées que sous Charles IX. Les femmes se mêlaient de tout, et s'étaient attiré ce proverbe : *Que les femmes fassent les femmes, et non les capitaines.* Il n'y avait pas une dame qui n'avouât publiquement son cavalier, qui ne traversât la ville en croupe avec lui, ou à côté de son cheval. Les dames envoyaient leurs serviteurs à l'armée, et les engageaient dans la faction qui leur plaisait; ils paraissaient à la tête des troupes avec des écharpes et des faveurs.

Dans un petit poëme intitulé *le Mérite des Femmes* (in-12; Paris, 1801), Legouvé a non seulement, par de beaux vers, vengé les femmes des satires lancées contre elles; mais il a rassemblé dans des notes beaucoup d'anecdotes à leur avantage.

Il n'est attention que de vieille femme.

Les jeunes sont trop occupées d'elles-mêmes. La meilleure de toutes les garde-malades est une vieille femme; elle ne craint pas que l'insomnie la rende pâle et qu'on lui trouve le lendemain les yeux battus.

FERRÉES. (*Avaleur de charrettes*)

Se dit d'un hâbleur, d'un fanfaron, d'un faux brave.

Fesse-Matthieu.

Nom injurieux qu'on donne aux usuriers.

Avant sa conversion, saint Matthieu était banquier, *sedebat in telonio.* La malignité attribue aux banquiers des prêts usuraires; de là saint Matthieu regardé comme patron des usuriers. *Féter saint Matthieu,* est donc synonyme de prêter à usure.

Mais au lieu de *féter,* on a d'abord écrit *fester;* or, entre les lettres ft et ff liées ensemble, la différence

est peu sensible; plus d'un lecteur, par conséquent, a dit, *fesse-Matthieu* pour *feste-Matthieu*, et de cette méprise est résulté un sobriquet.

Nous n'ignorons pas que la plupart des étymologistes trouvent dans *fesse-Matthieu*, *face de Matthieu*, mine d'usurier.

FEU. (*J'en mettrais la main au*)

Manière de s'exprimer quand on affirme quelque chose dont on est sûr.

Cette façon de parler vient de l'ancienne coutume de constater la vérité d'un fait en plongeant la main dans un gantelet de fer qui sortait de la fournaise.

FEU. (*Dites-lui cela, et allez vous chauffer à son*)

C'est-à-dire, tenez-lui ce propos, et soyez assez simple pour croire qu'il n'en sera pas offensé.

FÉVE. (*Roi de la*)

On appelle ainsi un chef sans autorité. Au propre, c'est la personne à qui est échue la féve du gâteau qu'on partage dans les familles la veille ou le jour de la fête des Rois.

L'usage de *faire les Rois* nous est venu des Saturnales que les Romains célébraient aux calendes de janvier. Pendant ces fêtes, les écoles étaient fermées, le sénat vaquait, et toutes les affaires publiques et particulières étaient comme suspendues. En certains endroits on partageait un gâteau; un enfant placé sous la table représentait Apollon, et on le consultait en criant: *Phœbe domine* (seigneur Apollon), *pour qui?* afin que les portions du gâteau fussent distribuées par le sort. Cet usage s'est conservé dans plusieurs parties de la France; un enfant distribue les parts du gâteau, et les personnes même qui ne savent pas le latin crient,

Phœbe domine. Dans les familles pieuses on fait une part de plus qu'il n'y a de convives; ce morceau surnuméraire est la *part à Dieu;* et le soir vous entendez les pauvres qui vont de porte en porte, chantant une vieille chanson dont le refrain est, *la part à Dieu, s'il vous plaît.*

S'il arrive que la féve soit restée dans la *part à Dieu,* l'on tire aux billets pour voir sur qui tombera le sort de la royauté.

Un roi ou une reine de la féve a le droit de choisir une personne de la compagnie pour sa reine ou pour son roi. Dans le grand monde, le roi de la féve nomme à toutes sortes d'emplois par une distribution de billets. Le plus divertissant est lorsqu'une charge de bouffon échoit à un personnage grave, qui, bon gré, mal gré, est obligé de se mettre en frais pour divertir le roi et toute sa cour.

FÉVRIER.

Février, le plus court des mois,
Est de tous le pire à la fois.

Comme dans ce temps rude on consomme beaucoup de bois, il y a dans les anciens calendriers : *Februarius algeo clamat.... Ligna cremo.*

FIAT (*Il n'y a point de*) *dans cet homme-là;*

C'est-à-dire, on ne peut pas compter sur la parole de cet homme.

Cette expression proverbiale vient du mot latin *fiat, que cela soit fait.*

FIDELIUM. (*Passer plusieurs choses par un*)

C'est-à-dire, ne remplir ses obligations qu'en gros.

« Quand au lieu de nous acquitter de plusieurs charges esquelles sommes obligez, dit Estienne Pasquier

(*Recherches de la France*), nous les passons à la légère, on dit que nous les avons toutes passées par un *fidelium*. Il ne faut point faire de doute que nous avons emprunté ce commun dire des fautes qui sont faites par nos curez, quand ils ne rendent le devoir qu'ils doivent aux morts; car comme il advient que l'on ait fondé plusieurs obits en une église, esquels par longs laps de temps, pour la multitude d'iceux, il seroit impossible de fournir, ou bien que la négligence des ecclésiastiques soit telle, nos anciens dirent que tout cela se passoit par un *fidelium*, qui est la dernière oraison dont on ferme les prières des morts; voulant dire que l'on avoit employé une seule messe des morts pour toutes les autres. Aussi fut employé ce mesme proverbe en toutes autres affaires où l'on commettoit pareilles fautes. »

Ce passage était une bonne fortune pour le P. Garasse. Voici comment il tance l'auteur des *Recherches* : « Ce fut par ce *fidelium* que passèrent en la messe des obsèques de maistre Pasquier les lascivetés de sa pusse, les impudicités de sa vieille catin, les libertinages de ses jeux amoureux, les blasphèmes proférés et escrits contre le saint-siége, les outrageuses médisances contre les papes, les cardinaux et les jésuites, l'impénitence de sa vieillesse, l'irréligion de sa vie passée. » (*Recherches des Recherches*.

Fier.

Fier comme un Artaban.

Artaban IV, roi des Parthes, dit, le troisième jour d'une action où quarante mille hommes avaient perdu la vie, qu'il la continuerait jusqu'à ce que le dernier des Parthes ou des Romains eût péri. Exalté par ses succès, il prit le double diadême et le titre de *grand roi*.

Fier comme un Écossais.

Cette expression n'a jamais regardé la nation écossaise, mais les individus qui formaient en France une des compagnies des gardes-du-corps. Cette compagnie était la plus ancienne, et elle se targuait de son ancienneté.

FIÈVRE.

Fièvre de Saint-Vallier.

Fièvre de peur. (Proverbe historique.)

Jean de Poitiers-Saint-Vallier, père de la belle Diane de Poitiers, arrêté et mis en prison pour crime de lèse-majesté, fut saisi d'une peur si violente, qu'on eut toutes les peines du monde à l'en guérir, après même que sa grâce fut obtenue.

FIÉRABRAS.

Surnom d'un comte de Poitiers qui figure dans le roman des *Douze Pairs*. On appelle ainsi un homme qui fait le brave. Le géant Fiérabras avait un onguent qui le guérissait des blessures mortelles.

Voici un trait de Charles-Quint qui fait ressortir le ridicule de la fausse bravoure. On parlait devant ce prince d'un capitaine espagnol qui se vantait de n'avoir jamais eu peur. *Il faut,* dit-il, *que cet homme n'ait jamais mouché de chandelles avec ses doigts, car il aurait eu peur de se les brûler.*

FIGUE. (*Faire la figue à quelqu'un.*)

Faire un geste insultant. Cette expression vient de l'italien *far la fica.*

Les Milanais s'étant révoltés contre Frédéric Barberousse, forcèrent l'impératrice son épouse à sortir de leur ville, montée sur une vieille mule nommée *Tacor*, ayant le dos tourné vers la tête de la mule, et le visage

vers la queue. Lorsque Frédéric les eut subjugués, il fit mettre une figue dans le derrière de la mule, et obligea tous les Milanais captifs d'arracher publiquement cette figue avec les dents, et de la remettre à la même place sans l'aide de leurs mains, sous peine d'être pendus. *Faire la figue* aux Milanais, en montrant le bout du pouce serré entre les deux doigts voisins, fut une grande injure, et le mot passa en proverbe chez les autres nations. (Voyez *Fureteriana*, t. 8 des *Ana*, p. 108.)

« L'ung d'euls voyant le portrait papal, lui fit la figue, qui est en icelui pays signe de contemnement (mépris) et de dérision manifeste. »

(Rabelais, *Pantagruel*, Liv. iv.)

FIL. (*Sa vie ne tient qu'à un*)

On sait que Denis-le-Tyran fit suspendre une épée à un fil sur la tête de Damoclès. Mais ce proverbe a une autre origine; il vient de cette croyance que les Parques filaient le fil de nos jours, et que l'une d'elles le coupait.

Filer.

Au temps que Berte filait.

C'est-à-dire, au bon vieux temps, au temps de Charlemagne.

On trouve dans une ancienne charte, que Berte, mère de Charlemagne, filait pour orner les églises, *filabat*.

Ce proverbe est aussi rapporté au temps où vivait Berte, veuve de Rodolfe ii, et reine de Bourgogne. Cette Berte fonda l'abbaye de Payerne, dans le pays de Vaud.

Filer doux.

Répondre avec faiblesse à des menaces.

Filer le parfait amour.

Expression vulgaire, qui vraisemblablement doit son origine à la quenouille et au fuseau d'Hercule filant auprès d'Omphale.

Senecé a fait un joli conte sur ce sujet.

Fille.

Nos pères avaient, sur la conduite de leurs filles, des phrases laconiques.

Fille fenestrière et trottière, rarement bonne mesnagière.

Fille oisive, à mal pensive.

Fille qui prend, se vend; fille qui donne, s'abandonne.

Fille ne doit estre trop veue, non plus que robe trop vestue.

Fille honneste et moriginée est assez riche et bien dotée.

FILLE. (*Il est sage et timide comme une*)

Ce proverbe nous est resté, quoique, par un raffinement de corruption, *fille* ne soit plus synonyme de *vierge*.

Nous avions le mot *prostituée;* pourquoi a-t-on détourné le mot *fille* de sa véritable acception? — « On en use avec certaines pensées comme avec certains hommes; pour les introduire dans la bonne compagnie on les habille décemment. »

FILLES. (*Au bordeau les belles*)

L'homme abuse volontiers des dons qu'il a reçus de la nature.

Ce proverbe marque aussi le peu de liaison qu'il y a entre les avantages extérieurs et les qualités de l'âme.

La beauté sans l'honneur n'a rien qu'on puisse aimer;
L'honneur est la beauté que l'on doit estimer.
(Du Ryer, *Argenis*, act. 4.)

FILS.

Il est bien le fils de son père.

Il ressemble à son père, tant par le visage que par les inclinations. Cela se dit tant en bonne qu'en mauvaise part.

Fils de ses pères, ou *fils de ses œuvres.*

C'est-à-dire, illustré par ses aïeux, ou considéré pour son mérite personnel.

Miserum est aliorum incumbere famæ.
(Juven. *Sat.* 8, v. 76.)

Qui naquit dans la pourpre en est rarement digne.
(Volt. *Brutus*, act. 3. sc. 2.)

Il est de ces esprits favorisés des cieux
Qui sont tout par eux-même, et rien par leurs aïeux.
(Volt. *Mahomet*, act. 2, sc. 4.)

Il a marié ses filles, il n'y a plus que les fils.

Mauvais calembourg; c'est-à-dire, son habit est usé au point de montrer la corde.

FLAMBEAU. (*Montrer le soleil avec un*)

Vanter ce qui surpasse tout éloge.

FLAMBERGE.

Mettre flamberge au vent, pour tirer l'épée.

On donnait le nom de *flamberge* à l'épée du chevalier Renaud de Montauban, l'aîné des quatre fils Aimon.

FLANCS. (*Se battre les*)

Comparaison tirée des habitudes du lion, qui se bat les flancs de sa queue pour s'exciter au combat.

Cette façon de parler est ironique; on l'emploie lorsque l'on regarde de grands efforts comme devant être d'un faible résultat.

FLÈCHE. (*Ne savoir plus de quel bois faire*)

Ne savoir plus que faire, quel métier exercer, à quel expédient recourir.

Proverbe antérieur à l'invention des armes à feu. Or, la plus ancienne preuve de l'usage de la poudre à canon en France, se trouve dans un compte de Barthélemi du Drach, trésorier des guerres, de l'an 1338. (Glossaire de Ducange, au mot *Bombarda.*)

FLEURETTES. (*Conter*)

C'est tenir des propos galans, employer les fleurs du langage. Chez les Latins, *rosas loqui* signifiait aussi tenir des discours agréables.

Mais on ne trouve dans l'antiquité aucun exemple d'une galanterie aussi raffinée que celle du duc de Montausier pour mademoiselle d'Angennes, en 1641.

Cette belle personne se nommait *Julie*, et la fête de sa patrone arrivait dans un temps où la terre produit peu de fleurs. L'ingénieux amant conçut l'idée d'une guirlande poétique.

Le volume qu'il offrit en place de bouquet était ainsi composé : Trois feuillets de vélin en blanc, le titre sur le quatrième, une guirlande peinte sur le cinquième, avec ces mots : *La Guirlande de Julie;* le sixième feuillet était encore en blanc; sur le septième on voyait Zéphire, tenant de la main droite une rose, et de la gauche la guirlande de Julie, qui soufflait sur la terre assez légèrement pour que l'on en distinguât les fleurs; le huitième feuillet contenait un madrigal intitulé : *Zéphire à Julie.* Venait ensuite le corps de l'ouvrage, composé de quatre-vingt-dix feuillets, dont vingt-neuf offraient une fleur, et les soixante autres chacun un madrigal.

Le duc de Montausier fit quelques uns de ces madrigaux, et s'adjoignit les beaux esprits du temps. Parmi

ses coopérateurs on distinguait Racan, Chapelain, Malleville, Gombaud et Conrart, qui est regardé comme le père de l'Académie Française. Robert, célèbre peintre d'alors, peignit les fleurs, et Jarry, calligraphe qui n'a pas eu d'égal en France, fut chargé d'écrire le texte. Afin que rien ne manquât à l'embellissement de ce volume tout en vélin, il fut relié par Gascon, regardé comme l'ouvrier le plus adroit dans son métier, et enrichi en dedans et en dehors des chiffres de Julie-Lucine, à qui il était dédié.

Voici les noms des fleurs qui composaient la *Guirlande de Julie :* la couronne impériale, la rose, le narcisse, l'amaranthe, l'angélique, l'œillet, la fleur de thym, le jasmin, l'anémone, la violette, le lis, la tulipe, la tulipe flamboyante, la jonquille, l'hyacinthe, l'héliotrope, le souci, la pensée, la fleur d'oranger, le safran, la flambe, le muguet, la fleur de grenadier, la fleur d'Adonis, la perce-neige, le pavot, l'immortelle, l'immortelle blanche, le méléagre. Elles étaient toutes réunies, comme nous l'avons dit, sur une même page à la tête du précieux manuscrit; on les voyait ensuite peintes, l'une après l'autre, dans le corps du volume; elles y occupaient chacune le recto d'un feuillet; le madrigal qui y correspondait se trouvait au recto du feuillet suivant.

Julie, à son réveil, trouva ce cadeau sur sa toilette.

Un bouquet un peu moins galant fut offert, au mois de novembre 1757, la veille de Sainte-Élisabeth, à une jeune veuve qui voulait persuader qu'elle était indécise entre la dévotion et les plaisirs.

Ce bouquet consistait en une rose entourée de brins de houx et de têtes de chardons. Une boîte y était jointe, dans laquelle se trouvaient des disciplines et des

gants gras, un cilice et un pot de rouge, le tout recouvert d'une feuille de papier sur laquelle on lisait ces deux vers :

Babet, recevez ce bouquet,
Moitié saint et moitié coquet.

Au fond de la boîte étaient les vers suivans, composés par Collé :

Sainte et mondaine Élisabeth,
Qui n'en êtes qu'à l'alphabet
D'une dévotion profonde,
Et des voluptés de ce monde;
De votre savoir imparfait,
Et de votre inexpérience,
Dans l'une et dans l'autre science,
Dieu ni diable n'est satisfait.

Décidez-vous donc tout-à-fait;
Devenez tout-à-fait pieuse,
Ou tout-à-fait voluptueuse.
Qui voulez-vous, décidément,
D'un confesseur ou d'un amant?

Est-ce l'amour et ses délices
Que vous préférez aux cilices?

Pour les cilices penchez-vous?
Voyez qui peut le plus vous plaire,
Des traits d'amour ou de la haire?
D'un cœur armé de petits clous,
Ou d'un cœur et sensible et tendre,
Qui se prend et qui sait nous prendre,
Et qui fait naître le désir,
Le sentiment et le plaisir?

Aimez-vous mieux des disciplines?
En voici de corde et de fer,
Et qui, selon maintes béguines,
Vous garantiront de l'enfer;
Mais je vous vois déterminée :
Avec des appas si touchans
Et tant d'esprit, vous êtes née
Pour être joliment damnée,
Et pour damner beaucoup de gens.

Vous en rappellerez, peut-être,
Et peut-être, dans quarante ans,

Ferez-vous revenir le prêtre;
Mais vous avez encor du temps,
Et sur la fin de votre course,
Quand vous verrez la mort de près,
Vous aurez encor la ressource
De vous sauver par les marais.

La dame à qui on porta ce bouquet fit son choix sur-le-champ; elle prit la brosse et le pot à rouge, et s'en mit en présence des personnes qui avaient donné le bouquet.

En 1811, parut à Paris l'*Abécédaire de Flore, ou Langage des fleurs, méthode de figurer avec des fleurs les lettres, les syllabes et les mots, suivie de quelques observations sur les emblèmes et les devises*, etc.; par B.... de La Chenaye, ex-militaire pensionné du gouvernement; grand *in*-8° de 160 pages, avec 12 gravures.

Une des douze planches offre une guirlande de quatorze fleurs, qui signifie : *Vous pouvez tout.* L'auteur avait dédié son ouvrage à l'impératrice Marie-Louise.

Cet abécédaire a donné l'idée du *Langage des fleurs*, par madame Charlotte de Latour, *in*-18, *Paris*, Audot, 1820; et du *Langage de Flore*, *in*-18, Paris, L. Janet, 1821.

La mode actuelle reconnaît deux bouquets dans le costume de nos dames : 1°. Le *bouquet de côté*, que l'on porte aux trois solennités : du mariage, du baptême, et de la quête à l'église. 2°. Les *fleurs coupées*, bouquet de roses, d'héliotrope, de violettes ou d'œillets, qui se porte à la main, à la promenade, au spectacle, en voiture.

Rarement les bouquetières cherchent dans la disposition des fleurs un autre calcul que celui de la symétrie.

FLUTES. (*Monté sur des*)

Se dit d'un homme qui n'a pas de mollets.

Le mot latin *tibia*, qui signifie flûte, est naturalisé français, pour exprimer le gros os de la jambe; or, derrière celui-ci est un second os, qui lui donne de la ressemblance avec la flûte antique.

FLUTES. (*Il est du bois dont on fait les*)

Ce proverbe s'explique par un calembourg : il est de tous bons accords.

FLUTES. (*Il souvient toujours à Robin de ses*)

Ce proverbe vient d'un ami de la bouteille, nommé Robin, qui, n'osant plus, à cause de la goutte qui le tourmentait, boire dans de grands verres nommés flûtes, ne pouvait cependant en perdre le souvenir.

Ces grands verres sont l'origine du mot *flûter*, boire largement.

Comme Robin est le nom d'un mouton, il pourrait se faire aussi qu'il s'agît de la *flûte* pastorale.

Foi.

Foi punique,
Fides punica.

Les Romains regardaient les Carthaginois comme des gens de mauvaise foi.

FOIE. (*Le cœur leur devint*)

C'est-à-dire, ils perdirent courage. Proverbe employé dans les *Mémoires de Du Bellai* sur l'an 1522, et dans les *Mémoires de la Ligue*, tome III, page 319. Cela signifie littéralement le cœur leur mollit. Le foie est mou en comparaison du cœur.

Foire.

On ne s'en va pas des foires comme du marché.

Les marchés qui se tiennent une fois la semaine, dans les petites villes, sont fréquentés par des gens du

voisinage; ces gens y obtiennent du crédit, tandis qu'aux foires les étrangers ne leur en accorderaient pas.

S'entendre comme larrons en foire.

Dans une foire, les filous, pour mieux faire leurs coups, s'associent deux à deux, et se concertent de manière que l'un soit toujours prêt à seconder l'autre, à faciliter ses vols ou son évasion, s'il est pris sur le fait.

> Elles s'entendent mieux que deux larrons en foire.
> (BOISROBERT, *la Belle Plaideuse.*)

FOIREUSE. (*Il est bon à vendre vache*)

S'applique à un homme qui dit sérieusement des choses plaisantes.

FOISONNE. (*Cherté*)

Ce proverbe a deux sens : il signifie d'abord que quand les choses sont chères, on les ménage de façon à les faire durer long-temps. Il veut dire aussi que la cherté d'une marchandise en amène l'abondance, parce que le prix détermine tous ceux qui la possèdent à s'en dessaisir.

FOL.

Fol et avoir ne se peuvent entr'avoir.

C'est-à-dire, ne peuvent sympathiser. *Avoir* est ici pris pour richesse.

AUTRES PROVERBES.

Il n'est au monde si grand dommage que seigneur à fol courage. — Ne fay pas d'un fol ton message. — Qui fol envoye, fol attend. — Accointance de fol ne vaut rien. — Bonne journée fait, qui de fol se délivre.

Henri Estienne, qui rapporte ces proverbes, con-

vient que nos pères faisaient quelquefois honneur aux fous. *Un fol,* disaient-ils, *avise bien un sage.* — *Au défaut d'un sage monte un fol en chaire.*

Si tous les fous portaient le bonnet blanc, nous ressemblerions à un troupeau d'oies. Proverbe italien.

Il ne faut qu'un fou pour en amuser bien d'autres.

Mademoiselle d'Orléans, fille de Gaston, souveraine de Dombes, se trouvait dans la petite ville d'Eu, en 1664. Un soir, pour la récréer, on joua aux proverbes. La princesse jugeait par les gestes quel proverbe on avait intention de représenter. Après qu'elle en eut deviné plusieurs, un gentilhomme se mit à sauter, à faire des grimaces, des contorsions; mademoiselle, qui ne comprenait rien à cette pantomime, lui commanda de dire quel proverbe c'était là. *Il ne faut,* lui répondit-il, *qu'un fou pour en amuser bien d'autres.* La princesse le traita d'insolent, et lui défendit de jamais paraître en sa présence.

> Il faut avec les grands un peu de retenue.
> (Boileau, *Sat.* 6.)

> Ceux qui parlent aux grands, loin de troubler leur joie,
> Doivent toujours avoir des paroles de soie.
> (Scudéry, *Didon*, act. 3.)

Les murailles sont le papier des fous.

En Suisse, notamment dans le canton de Berne, on pense autrement. Sur les façades de beaucoup de maisons vous voyez des sentences ou des devises. Les riches mettent ces inscriptions en lettres d'or, et les pauvres en noir.

Le ver le pique.

Se dit de quelqu'un qui fait un trait de folie. Le peuple croit qu'il y a un ver dans la tête des personnes aliénées.

Les fèves fleurissent.

Ce dicton s'applique à une personne qui fait quelque extravagance, ou qui parle imprudemment.

L'odeur que la fleur des fèves exhale est assez agréable; mais elle affecte les cerveaux faibles.

Les anciens même croyaient que la floraison des fèves rendait fou :

Cum faba florescit, stultorum copia crescit.

Nous avons tous notre grain de folie; notre folie est plus ou moins remarquable; mais nous ne remarquons que celle des autres.

FOLLE. (*Tout le monde en veut au cas de la reine*)

C'est-à-dire, quelque qualifiée que soit une femme, quand elle s'en laisse conter, tout le monde se croit en droit d'aspirer à ses faveurs.

Cas a ici le même sens que le mot italien *cazzo*.

FOLLES. (*Vides chambres font dames*)

Ce qui veut dire que le désir d'avoir des nippes fait commettre aux femmes de grandes fautes.

Efficiunt dominas exhausta cubicula stultas.

Fortune.

Assez va qui fortune passe.

Proverbe employé dans le *Catholicon d'Espagne*, par le cardinal de Pellevé; c'est-à-dire, *celui qui survit à sa mauvaise fortune peut en espérer une meilleure.*

Ce proverbe fut la règle de conduite de Napoléon Bonaparte à la fin de sa vie.

Fortune de Baradat.

C'est-à-dire, de peu de durée.

Le sujet de la disgrâce de Baradat est plaisant. Un jour, à la chasse, le chapeau de Louis XIII tomba sous

le ventre du cheval de ce favori. Le cheval étant venu à pisser, gâta le chapeau, et le roi en fut irrité, comme si c'eût été la faute du maître du cheval; depuis ce moment Baradat cessa d'être aimé.

Fosse.

Avoir un pied dans la fosse.

Tout le monde entend ce proverbe; nous le plaçons dans ce Dictionnaire pour faire remarquer que les anciens, suivant le témoignage de Plutarque, disaient dans le même sens : *Avoir besoin d'ache.* Ils répandaient l'ache sur les tombeaux, et croyaient cette offrande agréable aux morts.

Cette plante avait bien d'autres usages; on s'en servait pour faire des couronnes dans les cérémonies religieuses et dans les jeux solennels. Horace, dans ses odes, la compare aux lis, aux roses, aux myrtes et aux feuilles de lierre.

Fosselu, Fosselue.

C'était le nom donné par nos pères à ceux qui avaient des *fossettes*, soit au milieu des joues, soit au menton.

Nicot (*Trésor de la Langue française, tant ancienne que moderne*) dit que les fossettes étaient regardées comme une *marque d'agréableté au visage féminin.*

Les plus belles statues antiques n'ont de fossettes ni aux joues, ni au menton. Les Romains y attachaient plus de mérite, puisque Varron nomme la fossette du menton *un agrément imprimé par le doigt de l'Amour.*

Ce mot, sans doute, a fait naître à Bernis l'idée de sa pièce intitulée *les Petits Trous.* Elle fut adressée par lui à la femme de France qui avait le plus de crédit;

et cette première production de sa muse devint la première cause de sa haute fortune. Il y suppose que l'*enfant ailé* vit dormir la jeune Pompadour, et que prenant pour des roses nouvelles les roses de son teint, il y porta une main hardie :

L'empreinte de son doigt forma ces jolis trous,
Séjour aimable du sourire,
Dont les plus sages seraient fous.

FOUARRE. (*Faire à Dieu jarbe de*)

C'est-à-dire, tromper, donner en paiement ce qu'il y a de moins bon, comme faisaient, à l'époque où l'on payait la dîme aux curés, certains cultivateurs, qui faisaient exprès des gerbes où il n'y avait presque point de grain.

Le vieux mot *fouarre* vient de *foderum*, et signifie paille.

De *jarbe*, nous avons fait *gerbe*; l'ignorance des copistes a quelquefois substitué *barbe* à jarbe; et il y a de vieux livres où l'on trouve : *Faire à Dieu barbe de fouarre.*

FOURGON. (*La pelle se moque du*)

Se dit d'une personne difforme qui reproche à une autre des défauts corporels.

Le proverbe suivant : *Le chaudron mâchure la poêle*, a trait au moral.

Mâchurer signifie *noircir*, et figurément *décrier.*

La poêle dit au chaudron, retire-toi, cul noir.

(Proverbe espagnol.)

Qui te deridet, caudam trahit.
(Horat. *Sat.* 3.)

Tel qui se moque de vous a aussi son ridicule, littéralement, *traîne sa queue*, le chiffon que des polissons attachent au dos des passans.

FOURNÉE. (*Emprunter un pain sur la*)

Rendre enceinte une fille que l'on doit épouser.

FOURREAU. (*Il a couché comme l'épée du roi dans son*)

Proverbe trivial, pour dire, il ne s'est point déshabillé.

FOURRÉE. (*Paix*)

Paix qui n'est bonne que pour un hiver.

FOU. (*C'est une grande sagesse que de savoir à propos contrefaire le*)

Horace ordonne de *mêler la folie avec la sagesse :*

Dulce est desipere in loco;
(Liv. IV, od. 12.)

et tous les efforts d'Érasme, dans l'*Éloge de la folie*, tendent à démontrer que *la sagesse n'est abordable que sous les auspices de la folie.*

Voyez SAGE FOLIE.

FRANCS-TOPINS.

C'était le nom d'une ancienne milice, que l'on employait à faire des tranchées, à creuser des mines, à fouir la terre, comme des *taupes*. Ces hommes de guerre ne passaient pas pour braves; voici deux couplets d'une chanson qui fut faite sur eux :

Un franc-topin de Haynaud revenoit,
Sa chausse estoit au talon deschirée,
Et si disoit qu'il venoit de l'armée,
Mais onc n'avoit donné un orion.
Deriron, vignette sur vignon.

Un franc-topin un arc de fresne avoit
Tout vermoulu, sa corde renouée,
Sa flesche estoit de papier empennée,
Ferrée au bout d'un argot de chapon.
Deriron, vignette sur vignon.

Chaque paroisse habillait de ses couleurs ou livrées les francs-taupins qu'elle fournissait.

Henri Estienne, chap. XXVIII de son *Apologie pour Hérodote*, parle de *manches de deux paroisses;* et Bouchet, XXVme des *Joyeuses Sérées*, fait mention de pionniers, qui, pour être bien vêtus des couleurs de leur élection, furent pris pour soldats à certain siége de ville.

FRANÇAIS. (*Parler*)

C'est dire franchement ce qu'on pense, agir sans détour.

Montaigne, parlant de ces femmes qui, après avoir mal vécu avec leurs maris, ne laissent pas de pleurer quand la mort vient les en débarrasser, dit : « Ne regardez pas à ces yeux moites et à ceste piteuse voix ; regardez ce port, ce teinct, et l'embonpoint de ces joues soubs ces grands voiles ; c'est par là qu'elle *parle françois.* »

Parler français, signifie encore parler avec autorité et d'un ton menaçant.

Parler français comme une vache espagnole.

C'est-à-dire, parler en mauvais langage. On employait cette comparaison dans le temps où il y avait en France des armées espagnoles ; Henri IV les congédia. La valeur des termes est tellement modifiée par l'usage, que l'étranger qui connaît le mieux le dictionnaire d'une langue, la parle encore d'une manière ridicule.

FRAPPART. (*Frère*)

Sobriquet injurieux, qui, avant la révolution de 1789, se donnait à tous les moines qui ne gardaient pas les bienséances de leur état.

Non seulement *frère Frappart* se trouve dans Marot,

mais dans le *Monologue des Perruques*, par Coquillart, auteur beaucoup plus ancien.

Ce sobriquet dut d'abord être donné, sans mauvaise intention, aux moines quêteurs, parce qu'ils frappaient aux portes.

Frelampier.

Homme d'une médiocre capacité. Ce mot vient, par corruption, de frère Lampier, moine chargé d'allumer les lampes.

Friandise.

Il est comme Saint-Jacques-de-l'Hôpital, il a le nez tourné à la friandise, disait autrefois le peuple de Paris en parlant d'un gourmand, parce que l'image de saint Jacques, placée au-dessus de la porte de l'église de ce nom, regardait la *rue aux Oues* (aux oies), par corruption appelée depuis *rue aux Ours*. Cette rue était alors habitée par des rôtisseurs; et avant que l'on nous eût apporté les dindons, l'oie était la volaille la plus estimée.

FRICASSÉE. (*Sentir de loin la*)

Avoir un pressentiment du danger qu'il y aurait à accepter une invitation. Cette façon de parler fait allusion au repas où furent arrêtés les comtes d'Egmont et de Horn.

Friperie.

Se jeter sur la friperie de quelqu'un.

C'est ou le battre, ou déchirer sa réputation.

FROC. (*Aujourd'hui dans un casque, et demain dans un*)

Ce vers de Boileau, devenu proverbe, s'applique à un homme versatile, changeant volontiers d'état ou de parti.

L'abbé de Vertot, auteur des *Révolutions romaines, de Suède et de Portugal*, avait été capucin, prémontré, mathurin, cluniste, avant de porter l'habit de prêtre séculier; on appelait cela les *Révolutions de l'abbé de Vertot.*

Collin d'Harleville a dit, dans son *Inconstant :*

M'allez-vous quereller pour un peu d'inconstance?
A tout le genre humain dites-en donc autant.
A le bien prendre enfin, tout homme est inconstant,
Un peu plus, un peu moins; et j'en sais bien la cause :
C'est que l'esprit humain tient à si peu de chose !
Un rien le fait tourner d'un et d'autre côté :
On veut fixer en vain cette mobilité;
Vains efforts ! il échappe; il faut qu'il se promène :
Ce défaut est celui de la nature humaine.
La constance n'est point la vertu d'un mortel,
Et pour être constant, il faut être éternel.

Ce dernier vers renferme la pensée de saint Augustin, qui, admirant la patience immuable de Dieu au milieu des désordres et des crimes du monde, en donne ainsi la raison : *Patiens quia æternus.*

FROID. (*Souffler le chaud et le*)

Proverbe tiré de l'apologue du Satyre et du Villageois. Le premier, voyant son hôte qui, pour s'échauffer, soufflait dans ses doigts, et qui un moment après soufflait sur son potage pour le refroidir, lui en demanda la raison, et l'ayant sue se retira en colère, lui disant : *Je n'aurai jamais accointance ni amitié avec toi, puisque d'une même bouche tu souffles le froid et le chaud.*

Froid comme un landier.

Se dit d'un homme naturellement froid, qui s'émeut difficilement.

Il semble que l'on devrait plutôt dire *chaud comme*

un landier; mais on ne considère dans le landier, chenet de cuisine, qu'une barre de fer qui n'est pas encore échauffée.

Froid comme une chaîne de puits.

S'applique à une personne habituellement froide.

Fromage.

Quand une fille a succombé à quelque tentation amoureuse, on dit qu'elle a *laissé aller le chat au fromage.*

Voiture a fait usage de ce proverbe dans une lettre à une abbesse (1) qui lui avait donné un chat. «Il n'y a point, dit-il, de chat séculier qui soit plus libertin que luy. J'espère pourtant que je l'arresteray par le bon traitement que je luy fais; je ne le nourris que de fromage et de biscuits. Peut-estre, madame, qu'il n'estoit pas si bien traité chez vous, car je pense que les dames ne laissent pas aller les chats au fromage, et que l'austérité du couvent ne permet pas qu'on leur fasse si bonne chère.»

Jamais homme sage
Ne mangea fromage;

ou

Après la chair vient le fromage;
Qui moins en mange est le plus sage.

C'est de la partie la plus grossière du lait que se compose le fromage; trop nouveau, il est difficile à digérer; trop vieux, il échauffe beaucoup.

(Voyez : *Fromage est bien sain qui vient de chiche main.*)

Entre la poire et le fromage.

---

(1) Madame de Rambouillet, sœur de madame de Montausier, et abbesse d'Hières, près Paris.

C'est-à-dire, pendant le dessert, quand on est moins empressé de manger que disposé à caqueter.

Frondeurs.

C'est le nom qu'on donne, depuis l'année 1648, à tous ceux qui parlent contre le gouvernement.

Cette dénomination dut son origine à des jeux d'enfans qui, partagés en plusieurs bandes dans les fossés de Paris, se lançaient des pierres avec une *fronde*. Comme il résultait quelquefois des accidens de ces amusemens, la police les défendit, et envoya des archers pour séparer les *frondeurs*. A leur vue les enfans se dispersaient; mais après le départ de la patrouille ils revenaient sur le champ de bataille. Quelquefois, lorsqu'ils se sentaient les plus forts, ils faisaient face à la garde et la poursuivaient à coups de fronde.

Le flux et le reflux de cette troupe d'enfans qui tantôt cédaient à l'autorité, et tantôt y résistaient, parut à un plaisant du parlement dépeindre assez bien les alternatives de sa compagnie pour l'enregistrement des édits bursaux. Il compara les adversaires de Mazarin à ces frondeurs : l'allusion fut trouvée heureuse, et le mot prit. Une chanson commençait ainsi :

Un vent de fronde
S'est levé ce matin;
Je crois qu'il gronde
Contre le Mazarin.

Mets, équipages, habillemens, bijoux, tout fut *à la fronde*. Le cardinal lui-même contribua à accréditer cette plaisanterie. Dans un moment de réconciliation entre le parlement et lui, il dit en badinant aux députés de cette compagnie, qu'il était devenu frondeur, et leur fit voir son chapeau garni d'une *fronde* en guise de cordon.

FRUGALITÉ.

Si tu te trouves sans chapon,
Sois content de pain et d'oignon.

FUMÉE.

La fumée cherche toujours les belles gens,
Pour dire que l'envie s'attache au vrai mérite. *Fumus pulchriorem persequitur.*

(ÉRASME.)

On ne jette pas de pierres à l'arbre stérile.
(Proverbe turc. *)

FUMIER. (*L'œil du fermier vaut*)
C'est-à-dire, le moyen de tirer de ses terres beaucoup de fruit est de les visiter souvent, et d'en surveiller la culture.

G.

GAGNER.

Avec les fripons il n'y a rien à gagner.
Faites fête au chat, il vous sautera au visage.
(Proverbe espagnol.)

GAGNEUR. (*Autant vaut bon gardeur*
Que bon)
Proverbe traduit de ce vers d'Ovide :

Non minor est virtus quàm quærere, parta tueri;

ce qui avait été dit long-temps auparavant par Démosthènes.

GAIN.

Pêche qui en prend un.
Signifie que ce n'est pas tout-à-fait perdre son temps que de faire un petit gain.

Le bien amassé peu à peu, est celui qui se conserve le mieux.

Gagner ce qu'on peut, et garder ce qu'on gagne, est la vraie pierre philosophale.

(FRANKLIN. *Calendrier de Philadelphie, année* 1779.)

GALANTERIE. (*Avoir une*)

C'est être affecté de certain mal qu'un poète appelle

Le fruit cuisant de l'amoureux péché.

GALÈRE? (*Qu'allait-il faire dans cette*)

Se dit d'un homme qui s'est engagé dans une mauvaise affaire.

La scène des *Fourberies de Scapin*, où le pauvre Géronte répète jusqu'à six fois dans la même scène : *Que diable allait-il faire dans cette galère?* parut si plaisante, qu'elle fut bientôt dans toutes les bouches, et devint proverbe. Molière l'avait empruntée du *Pédant joué*, de Cyrano de Bergerac.

GALIMATHIAS.

Galimathias vient de ce que, dans un plaidoyer où il s'agissait du coq d'un certain *Mathias*, l'avocat, à force de répéter *gallus* et *Mathias*, s'embrouilla et dit *galli Mathias*, au lieu de *gallus Mathiæ*.

GALOCHE.

Il est comme galoche dedans et dehors.

Proverbe de collége, qui s'applique aux personnes dont les affaires sont dans un état incertain.

Anciennement, les écoliers qui étaient pensionnaires dans les colléges de Paris, donnaient le nom de *galoches* aux écoliers externes, à cause de leur chaus-

sure (1) et du partage de leur temps entre le collége et la maison paternelle.

GANT. (*Jeter le*)

C'est-à-dire, proposer le combat. Cette façon de parler est du temps où les affaires, soit civiles, soit criminelles, se décidaient par le sort des armes, et en champ clos. Les deux champions ou combattans se présentaient devant les juges. Si, lorsque le demandeur avait formé sa plainte, l'accusé niait le fait, l'accusateur lui donnait un démenti, et jetait à terre son gant. L'accusé ou quelqu'un de ses amis ramassait aussitôt le gant, pour faire voir qu'il acceptait le combat.

Mais pourquoi le gant préférablement à toute autre chose? parce qu'il était le symbole du combat que l'on allait soutenir.

Ce symbole est le même que le gantelet et le ceste des athlètes.

GANTS, (*Vous n'en aurez pas les*)

dit-on à celui qui apporte une nouvelle que l'on savait déjà. Allusion à l'ancien usage de donner une paire de gants à ceux qui apportaient les premiers une bonne nouvelle. Selon Le Duchat, cet usage de donner des gants nous vient d'Espagne, où il s'appelle la *paragante*. Ce mot a été employé par Molière dans *l'Étourdi;* Mascarille se promet de faire emprisonner, sur un soupçon frivole, le rival de son maître, et dit à ce sujet :

> Je sais des officiers de justice altérés,
> Qui sont pour de tels coups de vrais délibérés.
> Dessus l'avide espoir de quelque *paragante*,

(1) Pour trouver l'origine du mot *galoche*, sorte de chaussure, il faut remonter aux *Gaulois*. La chaussure à semelle de bois et empeigne de cuir, leur étant particulière, fut désignée par un nom qui dérivait de *Gaule*.

Il n'est rien que leur art avidement ne tente :
Et du plus innocent, toujours à leur profit,
La bourse est criminelle et paye son délit.

GARDER.

De trois choses Dieu nous gard; d'et cætera de notaire, qui pro quo d'apothicaire, boucon de lombard frisquaire.

On comprend aisément les deux premières parties de ce proverbe, qui est tiré d'un sermon d'Olivier Maillard; mais tous les mots de la troisième partie ont besoin d'explication.

Boucon signifie appât; *lombard* est synonyme de prêteur, parce que autrefois ceux qui faisaient en France métier de prêter à intérêt étaient Lombards; et *frisquaire* veut dire fin, rusé.

Boucon peut aussi s'expliquer par poison. L'humeur vindicative des Lombards s'exerça sur plusieurs Français, pendant le séjour qu'ils firent, du temps de Charles VIII et de Louis XII, dans leur pays. *Avaler le boucon*, c'est s'empoisonner.

GARDER. (*Se*)

Garde-toi	*de désirer*	*tout ce*	*tu vois.*
	de croire		*tu entends.*
	de dire	*que*	*tu sais.*
	de faire		*tu peux.*

Ce dicton proverbial se lisait autrefois dans un couvent de Franciscains, à Lyon.

GAUTIER-GARGUILLE.

N'épargner ni Gautier ni Garguille.

C'est-à-dire, n'épargner personne, ni ami ni ennemi.

Au reste, n'épargnez ni Gautier ni Garguille.
(REGNIER, sat. 13.)

On trouve *Gautier* et *Garguille* dans le premier des contes imprimés sous le nom de Bonaventure Desperiers, dont l'approbation date de l'an 1557. « Riez seulement, dit-il, et ne vous chaille si ce fut Gautier ou si ce fut Garguille. »

Un *bon Gautier*, dans Rabelais, veut dire un bon compagnon. (1)

Sous Louis XIII, un farceur nommé Hugues Guérin se donna le surnom de *Gautier-Garguille*. Voici une des chansons qu'il débitait :

Jean, ceste nuict, comme m'a dit ma mère,
Doit m'assaillir, mais je ne le crains guère ;
Si
Ma mère n'en est pas morte,
Je n'en mourray pas aussi.

Je ne suis pas de ces folles badines
Qui font venir à l'ayde leurs voisines ;
Si
Ma mère n'en est pas morte,
Je n'en mourray pas aussi.

Fantaisie prit à Gautier-Garguille de faire imprimer ses chansons, et voici le prétexte qu'il imagina : « Le froid humide du dernier voyage de Compiègne m'ayant enroué la gargamelle comme une charrette mal aiguisée, je me suis consolé en mon affliction, ainsi que font ces vieux bourguemaistres d'Allemagne, qui, ne pouvant plus continuer la bonne chère accoustumée, à cause de l'indigestion de leur estomach, se contentent de faire trinquer et festiner leurs valets en leur présence, se servant, en ces repas, des yeux pour faire l'office de la bouche : de mesme, voyant qu'il ne m'estoit plus possible d'entonner l'air de mes agréables chansons, je

(1) *Gautier* vient de *gaut*, forêt. Décomposez *garguille*, vous trouverez, *gars* (garçon), *guille*, rusé. (Voyez *Guille*)

me suis advisé de les faire imprimer, afin d'avoir le plaisir ou de les ouïr chanter devant moi par d'autres, ou bien, les lisant, de les marmotter moi-mesme en basse notte. »

GELINES. (*Onques chapon n'aima*)

Nos pères avaient en vue un castrat : leur proverbe trouverait aujourd'hui des contradicteurs.

GENDRES. (*Il fait de sa fille deux*)

C'est-à-dire, il fait pour le même objet des promesses à deux personnes.

GENOUIL. (*Rompre l'anguille au*)

C'est-à-dire, avec le genou, comme on rompt un brin de bois, au lieu de se servir d'un couteau.

Proverbe dirigé contre ceux qui n'emploient pas les moyens propres à faire réussir une entreprise.

GENTILSHOMMES.

Les nobles furent nommés gentilshommes, parce que, chez les Romains, *gentilis*, ou *qui gentem habet*, signifiait, qui est d'une ancienne famille.

GEORGE, (*Laissez faire à*) *il est homme d'âge.*

On a tort de dire que ce proverbe a été fait pour le cardinal George d'Amboise, ministre d'état sous Louis XII. A la vérité ce prince lui est redevable du glorieux titre de *Père du peuple*. Le cardinal d'Amboise retrancha le dixième de tous les impôts, et les réduisit aux deux tiers. Sa prudence dans la dispensation des deniers publics était si grande, que jamais il ne rétablit ce qu'il avait supprimé; mais comment trouver un homme d'âge dans George d'Amboise qui ne vécut que cinquante ans?

GEORGE. (*Monté comme un saint*)

On représente toujours saint George comme un cavalier bien monté et bien armé.

Les anciennes armoiries de Russie étaient un saint George à cheval. Ivan III, ayant épousé, en 1482, Sophie, fille de Thomas Paléologue, petite-fille de l'empereur Manuel, les quitta pour prendre celles des empereurs grecs, c'est-à-dire, l'aigle noir à deux têtes, qu'on voit encore sur les drapeaux des Russes.

GEORGE. (*Rendre les armes à saint*)

Les légendaires racontent que saint George, gentilhomme de Cappadoce, beau, bien fait, et surtout très vaillant, s'arrêta, après divers voyages, à Mitylène en Arménie, qui était infestée par un dragon épouvantable. Ce cavalier, armé de pied en cap, attaqua le dragon, et lui passa un lien au cou. Le monstre se soumit par l'effet d'une puissance invisible et surnaturelle, et se laissa conduire sans résistance; en sorte qu'il *rendit*, pour ainsi dire, *les armes à saint George*. Ce fait est cité sous l'empire de Dioclétien, en l'année 299 de J. C.

GERBE. (*Mieux vaut le lien que la*)

Proverbe applicable aux personnes qui déshonorent l'habit qu'elles portent.

On lit dans le *Verger d'honneur:*

> Chesnes, coliers, afiquetz, pierreries,
> Ainsi qu'on dit en un commun proverbe,
> Tant en avoit que c'estoit diablerie.
> Brief, *mieulx valoit le lyen que la gerbe.*

GIGUER,

Voulait, autrefois, dire *danser*. *Gige* ou *gigue* signifiait *cuisse;* et de là est venu le mot *gigot*. Certains airs de musique étaient appelés *gigues*, parce que leur vivacité invitait à danser.

A ce vieux temps remonte la ronde villageoise dont nous allons citer un couplet:

Remuons toutes les filles
Qui sont dedans ce hamiau;
Qui voulont qu'on les fretille,
En attendant le r'nouviau (1).
Y allons Gille, y allons Piarre,
Frappons du pied contre tarre,
Rebroussons noutre chapiau :
Tous les garçons de la tarre
Ne vallont pas une piarre,
S'ils ne jouent du gigotiau.

GILLE. (*Faire*)

C'est se dérober aux recherches par la fuite. On donne comme origine de ce proverbe la conduite de saint Gille, prince languedocien, qui s'enfuit secrètement, de peur d'être couronné.

Ce proverbe peut venir aussi de la conformité qui se trouve entre *Gille* et *agile*.

Un jour de saint Gille, le petit père André fit cet exorde : « Messieurs, quoiqu'il soit ordinaire de trouver du niais partout où il y a du Gille, témoin le proverbe si commun, *Gille le niais,* il n'en est cependant pas ainsi du grand saint dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire; car s'il a été Gille, il n'a point été niais; au lieu que la plupart des chrétiens d'aujourd'hui sont tous des niais, par cela même qu'ils ne sont pas des Gilles. C'est, messieurs, ce que je me propose de vous faire voir dans mon discours, dont voici tout le plan et toute l'économie. Gille n'a point été niais, puisqu'il a été assez avisé pour devenir un saint : première proposition. Vous serez tous des niais, qui tomberez sottement dans les filets du diable, si vous ne changez de vie, et ne devenez des Gilles comme votre glorieux patron : seconde proposition; deux raisons qui feront le partage de ce

(1) Le printemps.

discours, après que nous aurons imploré le secours de celle qui fit faire Gille au diable lorsque l'ange lui dit : *Ave Maria.* »

Gîte.

On dit d'un homme qui revient dans son pays, au déclin de l'âge, qu'il ressemble au lièvre, il vient *mourir au gîte.*

A cette époque, les jeux de l'enfance, les plaisirs de la jeunesse, nos parens, nos anciens amis, viennent en foule se présenter à notre mémoire. Chaque pas que fait, en entrant sur le sol natal, l'homme âgé, accroît cette douce émotion. L'air de son pays lui semble plus pur, le paysage plus riant, la terre plus fertile que dans les pays où il a vécu. Il est surtout pénétré de ce sentiment, lorsqu'il avait craint de finir ses jours sur une terre étrangère.

Le cardinal Duperron, faisant bouleverser son jardin de Bagnolet, voulut que l'on conservât l'allée du milieu, parce qu'étant jeune, il y avait sauté trente-deux semelles.

GLOUTON. (*Chair de mouton, Manger de*)

Disaient nos pères, qui se nourrissaient de bœuf et de porc.

GLUANTES. (*Il a les mains*)

Disaient encore nos pères, en parlant d'un juge; ils avaient emprunté ce proverbe aux Latins, car on lit dans le poète Lucilius : *Omnia viscatis manibus leget, omnia sumet.*

Gobe-Mouches.

Nouvelliste crédule.

Vers le milieu du dix-huitième siècle, ce sobriquet

fut momentanément remplacé par celui de *cracoviste*, à cause du château de *Cracovie*, près Creveld, point de mire des nouvellistes du Palais-Royal, à Paris. La perte de la bataille de Creveld, donnée le 23 juin 1758, ayant démenti les bonnes nouvelles que ces gobe-mouches avaient répandues, on forgea le nom de *cracoviste* pour les tourner en ridicule.

La société des gobe-mouches de Paris a un président perpétuel; le lieu de ses séances porte le nom de *ruche*. Tout membre qui se permet de faire des réflexions judicieuses est, par les règlemens, condamné à boire un verre d'eau. Les diplômes sont contresignés *Ah! ah!* et le sceau porte une mouche en relief, avec le mot, *gobe*, et plus bas : *quid novi?*

Les Athéniens avaient aussi leurs *gobe-mouches*, qui se tenaient habituellement aux avenues de la ville, sur le port, sur les places publiques, devant la porte des temples.

Horace nous a peint en traits fort gais un *gobe-mouches* qui voulait savoir ce que faisait Auguste, tout ce que disait Mécène.

GOGUETTES. (*Être en*)

C'est-à-dire, en belle humeur.

Au propre, on entendait autrefois par *gogue* une sorte de farce composée d'herbes potagères, de lard haché, d'œufs, de fromage et d'épices, introduits dans la panse d'un mouton, et cuits avec d'autres viandes : nos pères en faisaient leurs délices; et de là vint que *gogues* et son diminutif *goguettes* signifièrent humeur joyeuse.

GONDS. (*Sortir des*)

S'emporter avec violence. Comparaison prise d'une porte qui s'enlève de dessus ses gonds.

GONIN. (*Maître*)

Homme fin et rusé. Brantome, sur la fin du premier volume de ses *Dames galantes*, parle d'un *maître Gonin*, fameux magicien, ou soi-disant tel, qui, par les tours merveilleux de son art, divertissait la cour de François 1er.

Un autre maître Gonin, fils du précédent, et beaucoup plus habile, selon le même Brantome, vivait sous Charles IX.

> Pour assurer si c'est, ou laine, ou soie, ou lin,
> Il faut en devinaille être maître Gonin.
> (REGNIER, sat. 10.)

GORGE. (*Dames à la grande*)

Sous François 1er, les dames de qualité étaient appelées du nom significatif de *dames à la grande gorge;* et cela, parce qu'à la cour toutes les femmes avaient le sein découvert. Cette mode se maintint pendant plusieurs règnes.

En 1635 fut publié à Douai *le Chancre* ou *Couvre-sein féminin*, par J. P. (Jean Polman), chanoine théologal de Cambrai. « Un philosophe ancien, dit ce casuiste, trouvoit ce manquement en la structure du corps humain que le cœur n'estoit pas fenestré, ni la poitrine ouverte. L'on a pourvu maintenant à ce défaut; car l'on marche à pourpoint déboutonné, à la franche Marguerite, et à poitrine ouverte. »

« Quelle apparence, dit plus loin le même auteur, de prendre pour une fillè d'honneur et pour une femme de bien celle qui piaffe à bras nuds, à sein ouvert, à tetins découverts? »

Le père Gardeau, génovéfain, rebuté du peu de fruit de ses prédications contre l'immodestie des gorges découvertes, s'avisa un jour d'apostropher ainsi les

femmes : *Couvrez-vous au moins en notre présence; car afin que vous le sachiez, nous sommes de chair et d'os comme les autres hommes.* Chacun se prit à rire, et les femmes surtout; mais lui, redoublant de sérieux, leur dit : *Quand on vous parle décemment et en paroles couvertes, vous faites la sourde oreille, et vous ne voulez point entendre; et quand on vous parle en termes clairs, vous les trouvez comiques, et vous vous mettez à rire. A votre malédiction donc, si, les entendant si bien, vous n'en faites pas un meilleur usage.*

GORGE. (*Je ne vole point sur ma*)

Proverbe tiré de la fauconnerie; il signifiait : Je ne danse point en sortant de table.

Gourmand.

Il est avis au renard que chacun mange poule comme lui.

Ceux qui regorgent de bons mets ne se doutent pas que des milliers d'hommes font maigre chère.

Gourmandise.

La gourmandise tue plus de gens que l'épée.

Ce proverbe nous vient du latin : *Gula plures quàm gladius peremit.* (Érasme.)

Les Espagnols disent : *Je n'ai jamais vu mourir personne de faim, mais cent mille pour avoir trop mangé.* Tout le monde frémit au seul mot de poison, quoiqu'il n'y ait pas un homme sur dix mille qui en meure : des milliers de personnes périssent par leur intempérance, et cependant tout le monde s'y livre.

Tissot dit de même, dans son *Avis au peuple :* « La gourmandise en a plus tué que la peste. »

GOUTTE. (*Au mal de la goutte*
Les médecins ne voient)

Ovide avait dit la même chose en ce vers :

Tollere nodosam nescit medicina podagram.

La goutte est comme les enfans des grands seigneurs, on ne la baptise que tard.

C'est-à-dire, on est long-temps atteint de la goutte avant d'en convenir.

Nos pères disaient, sur le même sujet :

Les goutteux sont long-temps martyrs avant que d'être confesseurs.

Goutte tracassée est à demi pansée.

La Fontaine a fait entrer ce proverbe dans la fable 8 du troisième Livre :

Son hôte la menoit tantôt fendre du bois,
Tantôt fouir, houer : goutte bien tracassée
Est, dit-on, à demi pansée.

Voici, sur la goutte, un jeu de mots d'autant plus ingénieux, qu'il tient à une formule de conversation. Le goutteux M*** se traînait dans sa chambre sur deux béquilles. Arrive madame de ***, dont les yeux sont en mauvais état, et font mal leur service. Eh bien! mon voisin, lui dit-elle, comment va la goutte? — *Comme vous voyez*, ma voisine.

Grain.

Il n'y a point de grands esprits sans un grain de folie.

Les hommes de génie sont, pour l'ordinaire, un peu singuliers; mais ces légers ridicules s'effacent; tôt ou tard on leur érige des statues, et on les regarde comme les bienfaiteurs du genre humain.

GRAINS. (*Catholique à gros*)

C'est celui qui ne dit de son chapelet que les *pater*.

Le chapelet est comme la mesure journalière des dévotions du catholique romain ; il se compose de *gros* et de *petits grains ;* il y en a dix de ceux-ci pour un gros. Les gros servent à dire les *pater*, ou l'oraison dominicale, et les petits sont pour les *ave*, prière à la sainte Vierge.

Chapelet est synonyme de *rosaire*, et diminutif de *chapel*. Nos ancêtres appelaient chapel de roses, une couronne de roses. Ces couronnes furent sans doute les premiers chapelets, et au lieu de grains d'ambre, de corail, etc., ce furent des fleurs qui marquèrent les *pater* et les *ave* dont se compose un chapelet.

De *pater noster* on a fait *patre-nostre*, patenostre; et les ouvriers qui faisaient les chapelets, ainsi que les vendeurs de chapelets, ont été anciennement appelés patenostriers.

Avant l'invention de l'imprimerie, le commerce de chapelets était considérable, peu de personnes ayant le moyen d'acheter des livres de prières. D'ailleurs on n'osait, à cette époque, traduire en français, ni le texte de l'Écriture sainte, ni celui des prières de l'Église. Au seizième siècle, les livres et les traductions devinrent plus communs; mais les protestans ayant pris les premiers l'habitude de lire leurs prières en langue vulgaire, les catholiques craignirent de se rendre suspects en les imitant; ils aimèrent mieux continuer à réciter des *pater* et des *ave*. Le chapelet devint la marque du catholicisme, et dans les temps de persécution un chapelet fut une sauve-garde.

Du temps de Catherine de Médicis, les dames moitié dévotes, moitié mondaines, avaient imaginé de faire

faire des chapelets parfumés : on disait d'elles, en plaisantant, qu'elles voulaient être dès ce monde en odeur de sainteté.

« Jadis, et jusqu'au règne de Louis XV, dit madame de Genlis, dans le *Dictionnaire des étiquettes*, on mettait un chapelet et des heures dans les corbeilles des mariées. » Elle pense que c'est de là que viennent ces belles heures de nos reines, que l'on voit dans quelques bibliothèques publiques.

Nous avons pris à la lettre le proverbe : *Catholique à gros grains;* le chartreux dom Bonaventure d'Argonne, dans les *Mélanges d'Histoire et de Littérature recueillis par Vigneul-Marville*, en explique le fond. Brantôme avait dit du maréchal de Strozzi, qu'il *n'était ni mangeur d'images, ni grand auditeur de messes et de sermons, mais qu'il croyait très bien ce qu'il fallait croire touchant sa grande créance.* « Voilà en peu de mots, ajoute dom Bonaventure d'Argonne, ce qu'on appelle *un catholique à gros grains*. Les gens de cette trempe-là distinguent, comme Brantôme, entre grande et petite créance. La grande créance, c'est de croire en Dieu; mais la petite créance, selon eux, ne regarde que les observances de l'Église, comme de jeûner, d'assister à la messe, etc. »

GRAS. (*Promener comme le bœuf*)

Cette expression s'applique à une jeune personne que ses parens conduisent dans les endroits publics, affublée de tous les panaches et colifichets à la mode, dans l'espoir que parmi les spectateurs un mari pourra se trouver. (Voyez *Mettre sur le trottoir.*)

Le *bœuf gras*, que les garçons bouchers promènent pendant les derniers jours du carnaval, au son des in-

strumens et paré de fleurs, est un reste des sacrifices que les Gaulois faisaient aux divinités païennes.

A Paris, on met sur le bœuf un enfant; dans le moyen âge, cet enfant tenait un sceptre, et les bouchers l'appelaient leur roi; chaque communauté donnant alors à son chef le titre de roi.

Dans Rabelais, on trouve *bœuf violé*, à cause du violon qui accompagnait autrefois la marche du bœuf gras.

Les Angevins disent *bœuf villé*, et entendent *bœuf promené par la ville.*

GRAS. (*Tuer le veau*)

C'est célébrer le retour de quelqu'un par une fête extraordinaire. Cette façon de parler est tirée de la parabole de l'Enfant prodigue.

GRASSE. (*Cause*)

Avant la révolution de 1789, il était d'usage, au Parlement comme au Châtelet, de plaider ce qu'on appelait la *cause grasse*, c'est-à-dire, une cause où il était question de galanterie.

GRAT. (*Envoyer au*)

C'est envoyer paître. Le *grat* est l'endroit où *gratte* la volaille.

GRATTER. (*Qui naît poule aime à*)

C'est-à-dire, il y a des penchans que l'on tient de son origine.

Tant gratte la chèvre que mal giste.

Proverbe gravé sur la tombe du duc de Brezé dans la cathédrale de Rouen.

Quand deux personnes de peu de mérite se louent réciproquement, on dit qu'*un âne gratte l'autre*, et en latin : *asinus asinum fricat.*

J'aimerais mieux gratter la terre que d'aller demander de l'argent à mes proches.

Le peuple de Paris dit : *gratter les ruisseaux;* vous y voyez des pauvres enfoncer entre les pavés un bâton à l'aide duquel ils extraient quelques clous et autres ferrailles.

GREC. (*Grand*)

Le grec a eu chez nous son temps de vogue, même auprès des femmes; témoin l'honorable baiser que reçut de Marguerite d'Anjou Alain Chartier, qui parlait, dit-on, mieux le grec qu'il n'écrivait le français. C'était alors que le savoir commençait à passer des gens d'église chez les laïques. Un homme savant ne se désignait pas autrement que comme un *grand grec;* longtemps après, *grec* fut le synonyme d'habile.

Nous sommes un peu Grecs sur ces matières-là,

dit un des personnages de Molière. Il paraît même que, de son temps, les femmes savantes honoraient à la manière de Marguerite d'Anjou ceux qui entendaient le grec.

Quoi ! vous savez le grec ! Du grec ! souffrez, de grâce,
Ah ! qu'en faveur du grec, monsieur, on vous embrasse.

Avant la révolution de 1789, c'était tous les ans, au Paraclet, abbaye de bénédictines, près de Nogent-sur-Seine, l'usage de faire l'office en grec, le jour de la Pentecôte, en mémoire de la grande connaissance qu'Héloïse avait de cette langue.

GRECQUES. (*Calendes*)

Renvoyer quelqu'un aux calendes grecques, c'est le remettre à une époque imaginaire, lui faire une promesse illusoire. Les Grecs ne comptaient point par ca-

lendes. A Rome, on appelait *calendes*, le premier jour de chaque mois; ce jour-là les usuriers exigeaient le remboursement de l'argent qu'ils avaient prêté à gros intérêt.

GRESIL. (*Il n'est si gentil mois d'avril,*
Qui n'ait son chapeau de)

Pour dire que, dans ce mois, il y a toujours quelques giboulées.

GRILLE. (*Épouser une*)

Faire profession dans un couvent, s'y enfermer pour la vie.

Une grande partie des miniatures qui ornent les manuscrits du moyen âge offrent la critique de la vie monastique : une, entre autres, que nous avons vue dans un manuscrit de *Froissart*, représente une chatte habillée en religieuse; cette chatte montre avec sa patte une assiette remplie de friandises à une souris : allégorie qui a pour but de faire voir les cajoleries qu'emploie une abbesse pour peupler son couvent.

M. de Rhulière demandait à une très jeune religieuse : « Y a-t-il long-temps, madame, que vous avez prononcé vos vœux ? — Il y a un an, monsieur; j'avais seize ans; j'étais bien jeune alors. »

Gris.

Pour ivre. Ce qui contribue beaucoup à enivrer, c'est de boire du vin, sinon de deux couleurs, au moins de deux crûs, de deux qualités.

Mais le mot *gris* peut avoir une autre origine. On dit *gris comme un cordelier*, en parlant d'un homme ivre : anciennement les cordeliers étaient habillés de gris. (Voyez *Ventre saint-gris.*)

GRIS. (*Un avaleur de pois*)

Nos pères appelaient ainsi un scrupuleux observateur du carême. Non seulement la viande, mais les œufs et le potage étaient défendus pendant ce temps.

GRIS. (*Connu comme le loup*)

Un loup gris est un vieux loup, qui a dû faire beaucoup de dégâts, et que tous les bergers connaissent.

GRIS. (*Ventre saint-*)

Conrad Badius, dans sa préface de *l'Alcoran des cordeliers*, les appelle *diables gris*, à cause de leur habit de bure grise. Cependant nous ne croyons pas que le juron *ventre saint-gris* ait été inventé par dérision des cordeliers.

C'était le juron de Henri IV : il est probable que ses gouverneurs le lui auront suggéré pour l'empêcher de s'habituer à un vrai jurement. La Trimouille jurait *le vrai corps-dieu;* le chevalier Bayard, *fête-dieu;* La Roche du Maine, *tête-dieu;* le maréchal de Matignon, *col-dieu;* Louis XI, *pâques-dieu;* Charles VIII, *jour-dieu*. Ce n'était pas par Dieu, mais par le diable que jurait Louis XII; son juron était : *Le diable ne m'emporte.*

Altérés dans leur terminaison, *sanbleu*, *ventrebleu*, *corbleu*, *parbleu*, *morbleu*, ont été autrefois des juremens significatifs.

Un Gascon qui prononce *sandis* ne se doute pas qu'il jure par le sang de Dieu; et par le chef ou le *cap* de Dieu, quand il dit *cadédis.*

GRIS. (*La nuit tous chats sont*)

Cela se dit à ceux qui donnent trop à la beauté, qui se prennent et se marient par les yeux. Nous avons imité cette façon de parler de la réponse qu'une dame grecque fit à Philippe : *La chandelle éteinte, toutes les*

femmes sont semblables; ce qu'Érasme a, mal à propos, interprété au désavantage des femmes. Voici l'histoire telle que la rapporte Plutarque, en son traité *des Préceptes du mariage.* Une dame très belle, mais encore plus chaste, pressée et sollicitée d'accorder ses faveurs à Philippe, employa diverses considérations pour éteindre la passion de ce prince, et, entre autres choses, elle lui dit que les charmes qu'il trouvait dans ses yeux et sur son teint s'évanouiraient la nuit; que les flambeaux étant ôtés, la plus belle personne du monde ne différait pas de la plus laide.

Grisette.

C'était jadis une étoffe d'un gris cendré (*pannus cinereus*), à l'usage des gens du commun.

Par opposition à bourgeoises, on appela aussi *grisettes,* les femmes à qui les lois somptuaires ou l'usage interdisaient les habillemens de couleur.

Les choses étaient sur ce pied du temps de Rabelais; car le cinquante-sixième chapitre du Livre premier de la *Vie de Gargantua,* qui contient d'amples détails sur les modes des dames, ne fait aucune mention de la couleur grise.

En cessant de s'habiller de gris, les femmes et filles du commun n'ont pas perdu le nom de *grisettes;* mais chaque jour cette classe devient moins nombreuse.

Sylvain Maréchal, dans une *Notice sur les mœurs de Paris,* imprimée à Paris en 1788, à la tête des *Costumes civils de tous les peuples connus,* comprenait les ouvrières en modes dans la classe des grisettes; personne aujourd'hui n'aurait cette témérité.

Couturières en robes et en linge, brodeuses, blanchisseuses de linge fin, bordeuses de souliers, tresseuses

de cheveux; voilà les grisettes de l'époque actuelle.

Nées de parens pauvres, leur unique ressource est, pour l'ordinaire, un gain de 25 à 30 sous par jour; elles n'en ont pas moins un chapeau le dimanche, une robe propre et des souliers de prunelle. On les distingue, pendant la semaine, au tablier noir ou de couleur qu'elles portent avec un schall; leurs cheveux, lors même qu'elles mettent un bonnet, sont aussi arrangés avec un goût très remarquable.

Une grisette est un trésor;
Car sans se donner de la peine,
Et sans qu'au bal on la promène,
On en vient aisément à bout;
On lui dit ce qu'on veut, bien souvent rien du tout;
Le point est d'en trouver une qui soit fidèle.
(La Fontaine.)

GRIVE. (*Soûl comme une*)

Se dit familièrement d'un homme qui a bu à l'excès. Les grives mangent une quantité extraordinaire de raisin.

Grivois.

Cette épithète, qui s'applique à un homme sujet à tenir des propos libres, était autrefois un terme d'armée. *Grivois* se disait de certains soldats, et de là vient qu'on appela *grivoises* les râpes à tabac qui nous furent apportées de Strasbourg, à la fin de la campagne de l'année 1590. Ces râpes tenaient lieu de tabatières.

Guèpe.

Où la guèpe a passé le moucheron demeure.

Vers de La Fontaine, devenu proverbe, et ainsi imité par Gâcon, ou *le poète sans fard :*

Le moucheron est pris où la guèpe a passé;

ce qui veut dire que, mal prend aux friponneaux de faire les voleurs.

Guérir.

C'est un saint qui ne guérit de rien.

Se dit d'un homme faible et timide.

GUEULE. (*A goupil endormi ne chet rien en la*)

Goupil est un vieux mot qui signifie renard; il vient du latin *vulpillus*, diminutif de *vulpes;* d'abord on a dit *voulpil.*

Ce proverbe signifie qu'on ne gagne rien à vivre dans l'inaction. Quelque rusé que soit le renard, il mourrait de faim, s'il restait toujours dans son terrier; comme les autres animaux, il est obligé de chercher sa proie.

La Fontaine a usé de toute la liberté de feindre dont jouissent les poètes, lorsqu'en représentant ces deux amis, dont l'un court après la fortune, et l'autre dort en l'attendant, il nous dit que le coureur, après l'avoir poursuivie vainement de royaume en royaume, la trouve à la porte de son ami dormant du plus profond sommeil.

GUEULE. (*Mots de*)

Paroles obscènes, telles que le peuple se fait un mérite d'en dire au carnaval.

Gueux.

Nos pères appelaient *gueux fieffé* celui qui avait pris possession de quelque coin de rue, où il attendait l'aumône; et *gueux de l'ostière*, celui qui allait la demander de porte en porte.

Ostière, de *ostiarius*, portier.

Ostiarium, dans César, signifie impôt sur chaque porte; c'est notre impôt sur les portes et fenêtres : *nihil novi.*

GUILANEU,

Ou même *guilanleu*, par corruption, pour *gui l'an neu* (gui l'an nouveau).

Ce cri consacré à la demande des étrennes dans plusieurs parties de la France, notamment dans les ci-devant provinces d'Anjou, du Maine, de la Normandie et de la Picardie, est une trace des usages des Celtes, autrefois maîtres de notre pays.

Les Celtes ou Gaulois commençaient l'année par la lunaison de décembre. Les druides, qui étaient leurs prêtres, allaient à cette époque cueillir le gui de chêne en grande cérémonie :

Ad viscum, viscum druidæ cantare solebant.
(OVIDE.)

« Persuadés, dit Pline le naturaliste, que tout ce qui naît sur le chêne venait des cieux, ils (les druides) allaient dans une forêt, y dressaient avec du gazon un autel triangulaire au pied du chêne où ils avaient remarqué du gui. Un de ces prêtres, vêtu d'une tunique blanche, coupait le gui avec une serpe d'or, tandis que deux autres le recevaient dans un linge. On distribuait le gui comme étrennes. C'était à la fois un préservatif contre les sortiléges, et un remède pour plusieurs maladies. »

L'an 701 de la fondation de Rome, cinquante-deux ans avant Jésus-Christ, la Gaule fut soumise par Jules César. Les Romains s'y maintinrent pendant quatre cent soixante-seize ans. Vint ensuite le régime des Francs. (Voyez *Étrenne.*)

GUILDOU. (*Courir le*)

C'est-à-dire, fréquenter les lieux de débauche; du bas latin *gilda, gildonia*, société, assemblée.

Dans le Glossaire de Ducange, après les mots *gildales societates*, on trouve un décret du concile de Worcester de l'année 1240, qui défend aux ecclésiastiques d'assister *ludis inhonestis*, et de souffrir *nec palæstras publicas fieri*, *nec gildales inhonestas*.

Courir le guildou a pour synonyme aller dans un lieu dont le nom vient du latin *bordalium*, lequel a été traduit par *bordeau*, *bordel*.

Le Glossaire de Ducange contient cet autre passage : *Nostros vocem* bordel *usurpasse pro lupanari, docuimus ad Joinvillum pag.* 63 *quòd meretrices ut plurimùm in domnunculis de nullius momenti ædibus habitent.*

C'étaient donc de chétives maisons, au bord, à l'entrée d'une ville, que les anciens lieux de débauche.

Un des premiers règlemens du règne de Louis VIII concerna ces maisons.

Louis IX les prohiba; mais voyant que son ordonnance n'opérait pas le bien qu'il s'en était promis, il assigna des rues aux femmes qu'on appelait *amoureuses, folles de leur corps.*

Philippe-le-Hardi supprima, en 1272, les lieux de débauche.

Charles V (le Sage), en 1358, voulut qu'on exclût les femmes publiques de certaines rues.

Charles VI leur assigna les rues où elles pourraient demeurer.

En 1387, le prevôt de Paris rendit une ordonnance qui chassait les femmes publiques de la rue Brise-Miche, à la requête du curé de Saint-Merri, et attendu l'indécence de la proximité de leur domicile d'une église et d'un chapitre. Des bourgeois à qui ce voisinage faisait au contraire plaisir, réclamèrent. Le parlement, en

1388, admit leur réclamation, et débouta le curé de ses prétentions, sauf à prononcer définitivement, au carême prochain, sur les nouvelles raisons des parties. Les filles amoureuses gagnèrent leur cause, en objectant que si on les chassait de la rue Brise-Miche, à cause du voisinage d'une église, il faudrait les chasser de Paris, où l'on comptait plus d'églises que de rues.

Charles VI, se trouvant à Toulouse, dispensa les filles de joie du Châtel-Vert de cette ville de porter *certains chaperons et cordons blancs*, pourvu qu'elles eussent à leur bras une jarretière d'une couleur différente de celle de leur robe.

L'an 1424, sur ce que de jeunes débauchés insultaient souvent la maison du Châtel-Vert, les capitouls s'adressèrent à Charles VII pour la mettre sous sa protection; ce qu'il accorda.

La requête des capitouls paraîtrait aujourd'hui singulière : ces magistrats représentaient que *certaines gens de mauvaise vie entreprenaient d'aller casser les vitres de cette maison, sans aucune crainte de Dieu :* NON VERENTES DEUM.

Jean de Troyes, auteur de la *Chronique scandaleuse*, dit que le 4 août 1465, il arriva à Paris deux cents archers à cheval, à la suite desquels étaient huit *ribaudes*, et un moine noir, leur confesseur.

Dans l'acte des coutumes de Narbonne, il est dit que le consul et les habitans avaient l'administration de toutes les affaires de police, et le droit d'avoir une *rue chaude*, c'est-à-dire un lieu public de prostitution.

En 1561, les états tenus à Orléans chassèrent, au contraire, de toute la France les entremetteurs et entremetteuses, et ordonnèrent à cet effet aux juges du royaume de sévir rigoureusement contre ceux

qui tiendraient et supporteraient les mauvais lieux.

En 1586, Henri III défendit de louer des appartemens aux filles publiques, sous peine d'amende, et de perte de la maison.

A l'époque où certaines rues étaient affectées aux filles publiques, elles ne pouvaient pas *exercer* ailleurs et même chez elles. Le matin à dix heures, elles se rendaient dans leur *clapier*, et en sortaient dès qu'on sonnait le couvre-feu, c'est-à-dire à six heures du soir en hiver, et entre huit et neuf en été.

Vers la fin de 1763, on publia un ouvrage intitulé : *Police sur les mendians, les vagabonds, gens sans aveu, joueurs de profession, intrigans, et sur les filles prostituées*, qui est rempli de vues utiles. On y trouve un chapitre entier consacré à exposer les *dommages causés à la population par les filles de débauche.*

En 1769, Rétif de la Bretonne mit au jour un volume *in*-8° de 368 pages, intitulé *le Pornographe* (de deux mots grecs, πορνη, prostituée, et γραφος, écrivain), *ou Idées d'un honnête homme sur un projet de règlement pour les prostituées, propres à prévenir les malheurs qu'occasionne le publicisme des femmes, avec des notes historiques et justificatives.* L'ouvrage est divisé en huit Lettres principales. Dans l'une d'elles, on voit une vive peinture des horreurs qu'occasionne la prostitution ; dans une autre, l'auteur expose comment diminuerait l'abus que les lois tolèrent, et répond aux objections qu'il présume pouvoir lui être faites.

La seconde édition du *Pornographe*, qui porte la date de 1776, contient 492 pages. « Commander aux hommes ce qu'ils ne peuvent exécuter qu'avec de grands efforts et des combats continuels, c'est, dit Rétif de la

Bretonne, leur prescrire ce qu'ils ne feront pas longtemps, ou point du tout.... Les lois même les plus sévères, auraient-elles assez de force pour garantir de la violence un sexe qui met sa gloire à faire naître le péril, mais qui craint de le partager? Une foule d'étrangers inondent les grandes villes; ils ont quitté leurs connaissances et leurs maîtresses, mais les désirs les suivent: ils s'enflamment à la vue du premier objet, avec d'autant plus de facilité, que le beau sexe des capitales est plus séduisant, plus coquet. »

Un des grands avantages du règlement que propose l'auteur, est que les habitans de la campagne ne songeraient guère à venir chercher des plaisirs hors de leur portée. « Il n'y aurait donc, dit-il, que nos libertins; mais comme ces gens-là sont déjà perdus pour la patrie, le lieu public, en leur donnant certaines facilités, ne fera que les éloigner de plus en plus du dessein de corrompre la sainteté des mariages.... »

M. Peyssonnel, ancien consul de France à Smyrne, qui publia en 1782, à Paris, sous le voile de l'anonyme, *les Numéros*, quatre parties *in*-18, de 214, 161, 178 et 148 pages, parle des maux que les femmes publiques versent sur tous les ordres de la société, et ajoute : « Malheureusement on ne pourrait anéantir entièrement ce vice dans l'ordre civil, qu'en extirpant la racine du besoin dans l'ordre physique; mais je crois que, si le gouvernement voulait donner à cet important objet toute l'attention qu'il mérite, et en faire une branche réelle et sérieuse d'administration, il ne serait pas impossible de trouver une forme convenable qui rendrait ce vice moins scandaleux pour la religion et les mœurs, moins ruineux pour les fortunes des particuliers, moins dangereux pour la santé publique. »

Une ordonnance de police rendue par M. Le Noir, en 1778, faisait défense à toutes les filles et femmes de débauche de raccrocher dans les rues, même par les fenêtres, sous peine d'être rasées et renfermées à l'Hôpital. Pour le maintien de cette ordonnance, le guet, de temps en temps, enlevait des filles publiques et les conduisait à la prison de Saint-Martin. Après un jugement public, dans une des salles du Châtelet, elles étaient conduites à l'hôpital de la Salpêtrière, où on leur donnait un habit de bure après avoir fait couper leur cheveux.

(Voyez *Au bordeau les belles filles.*)

GUILLE. (*Il n'y a ne barat ne*)

C'est-à-dire, il n'y a aucune espèce de tromperie.

Nos pères, pour exprimer tromperie, employaient plusieurs mots qui ont cessé d'être en usage; *guille* et *barat* sont de ce nombre.

Qui croit de guiller Guillot, Guillot le guille; qui a intention de tromper est lui-même trompé.

Guimper.

Mettre en religion, enfermer dans un couvent, faire prendre la guimpe. *Que ne la guimpez-vous?* (Hauteroche, *Bourgeoises de qualité.*)

La *guimple*, par abréviation, *guimpe*, venant du bas latin *guimpa* ou *vimpa*, est un fichu carré dans sa partie inférieure, et échancré du haut, qui ceint le menton, et va au-dessus des oreilles se réunir à un bandeau.

Sous un menton
Ce morceau miguon
Fait de toile de linon,
De Cupidon
Est l'étendard et le guidon.

Lorsque le petit fripon
Veut vaincre du premier bond,
Pour oriflamme il arbore, dit-on,
Sous son menton
Le morceau mignon,
Fait de toile de linon;
De Cupidon
C'est l'étendard et le guidon

Un vieux proverbe, cité par Borel (*Trésor de recherches et antiquités gauloises et françaises*), met en parallèle une coiffure mondaine avec la guimpe :

Si que ot ne vaut une guimple,
Si bien que ce qu'elle eut ne vaut pas une guimpe.

La guimpe encadre le visage d'une manière si simple, qu'elle fait paraître des traits réguliers plus beaux, et donne plus d'éclat à un teint rosé.

Par la même raison, il y a des femmes qui gagnent à se montrer en bonnet de nuit.

GUISE. (*A sa*)

A sa manière, suivant sa façon de voir. Anciennement, on disait *à sa vise.*

H.

Habile.

Pour excuser les fautes d'un habile homme, on cite ce mot d'Horace :

. . . . *Quandòque bonus dormitat Homerus*
(*De Arte poët.* v. 359.)

Comme si Horace avait voulu dire :

Le bon Homère s'endort quelquefois.

Mais *quandòque* est là pour *quandocunquè*, toutes les fois que. Je suis fâché, dit Horace, toutes les fois que

je m'aperçois qu'Homère, cet excellent poète, s'endort, se néglige, ne se soutient pas.

Indignor quandòque bonus dormitat Homerus.

Il y a d'autres exemples de passages détournés de leur sens primitif en devenant proverbes.

Habit.

L'habit, c'est l'homme.

Proverbe traduit du grec. Le caractère des hommes ne se montre jamais mieux que dans les choses qui paraissent indifférentes.

Haine.

Les causes de la haine sont d'autant plus violentes qu'elles sont injustes.

Odii causæ acriores quia iniquæ.
(Tacit. *annal.* I.)

Celui qui offense ne pardonne jamais.
(Proverbe italien.)

Haine vatinienne.

Sorte de proverbe qui se trouve dans une lettre de Corbinelli (année 1688) : Corbinelli l'avait emprunté de Cicéron. Cet orateur, dans sa harangue contre Vatinius, exprime le profond mépris qu'il porte au tribun Vatinius par une série d'invectives, qui se pressent et se succèdent avec une étonnante rapidité. (*Voyez* la trente-troisième Oraison de Cicéron.)

Haïr.

Qui de ses sujets est haï,
N'est pas seigneur de son pays.

Malus dominationis custos metus.
Qui vit haï de tous, ne saurait long-temps vivre.
(P. Corneille, *Cinna.*)

HARASSÉ.

Accablé de lassitude.

La harasse était un bouclier très pesant, usité dans les duels entre vilains. « Qui d'abord allongea à son adversaire un grand coup de bâton qui fut sans effet, il est vrai, parce qu'il porta sur sa harasse. » (Voyez *le Sacristain*, conte, page 406 du tome III des *Fabliaux, ou Contes du douzième et du treizième siècle, traduits par Le Grand d'Aussy.*)

Les vilains n'avaient pour armure offensive que le bâton; c'étaient des cultivateurs tellement attachés à la terre d'un seigneur, qu'ils ne pouvaient changer ni de demeure ni de profession; ils étaient cependant moins malheureux que les serfs. Un vilain tirait quelque avantage de son travail, tandis que les fruits du travail d'un serf, ses effets après sa mort, ses enfans même devenaient la propriété du seigneur.

HARENG. (*La caque sent toujours le*)

Le mortier sent toujours les aulx.

Ces deux proverbes signifient qu'on se ressent toujours d'une mauvaise éducation.

Horace a dit :

> *Quo semel est imbuta recens, servabit odorem*
> *Testa diù.*

HARENGÈRES. (*S'injurier comme des*)

Les Grecs disaient, *comme des boulangères.* Dans les *Grenouilles* d'Aristophane, Bacchus dit à Eschyle : « Convient-il que des poètes de mérite s'injurient comme des femmes de boulangers?» Les boulangers, ainsi que tous les artisans, chez les Grecs et chez les Romains, étaient des esclaves.

HARPIE.

Se dit proverbialement d'une *femme criarde et avare.*

Les harpies, monstres fabuleux, avaient des ailes, un visage de femme, et des griffes aux pieds et aux mains. Hésiode en nomme trois, Virgile une seule, *Celæno.*

En 1776, parut dans les journaux de Paris l'article suivant : « Des chasseurs espagnols, au Chili, ont découvert un animal amphibie qu'ils ont réussi à prendre avec des filets, et qu'ils conservent en vie; ils lui ont donné le nom de *Harpie.* La représentation de la figure de cet animal a été envoyée à la cour de Madrid, d'où on l'a fait passer en France, et elle commence à circuler dans le public. L'habitude de ce monstre ressemble, en quelque sorte, à celle du sphinx, en ce que le train de derrière est horizontal sur la terre, et le train de devant est debout. Sa hauteur, depuis le ventre jusqu'à l'extrémité de la tête, est de quinze pieds, et sa longueur, depuis deux espèces de pattes d'oie qui soutiennent le devant, jusqu'à l'extrémité des queues, est de vingt-deux pieds. La partie supérieure est couverte d'un poil rude, et la forme du corps ressemble à celle de l'homme. Du tronc s'élève une tête fort extraordinaire, couverte d'une crinière qui pend des deux côtés. La tête, au premier aspect, offre la ressemblance d'un lion; mais comme la face est entièrement aplatie, on y reconnaît bientôt celle d'un singe. Une gueule extrêmement ouverte et avancée lui donne un air de voracité qui est effrayant. Des deux côtés de la tête s'élèvent, à une certaine hauteur, deux grandes oreilles pointues et velues comme celles d'un âne. Au-dessus de ces oreilles sont deux cornes tortues comme celles du taureau; et au dos de cet animal, vers la hauteur ordi-

naire des épaules sont placées deux ailes très fortes, qui ont, au lieu de plumes, des membranes pareilles à celles des ailes de chauve-souris. Toute cette partie supérieure de l'animal est soutenue par les deux pattes d'oie placées un peu en avant du milieu du corps. La parti inférieure ressemble à celle du phoque, excepté qu'elle est couverte de grosses écailles. A deux pieds environ des pattes est placée une seule nageoire qui s'agite verticalement dans l'eau, et qui sur terre augmente la rapidité de la marche de l'animal, de concert avec les ailes, dont il fait usage lorsqu'il poursuit sa proie. La partie inférieure se termine en deux queues, dont l'une ayant des articulations jusqu'à l'extrémité, peut envelopper la proie de l'animal, et l'autre finit par un dard très pointu, avec lequel, dit-on, il la perce.»

Cette description donna bientôt naissance à une gravure qui représentait le monstre chimérique, et à plusieurs modes.

Il n'est pas bien prouvé que l'inventeur ait eu l'intention de faire une allégorie; mais la malignité en imagina mille.

On se plut surtout à voir dans cette figure le *Celæno* de Virgile, c'est-à-dire le ministre *Calone*.

HAUBERGEON. (*Maille à maille se fait le*)

La signification est la même que celle du proverbe suivant : *Pas à pas on va bien loin.*

Le haubergeon était un cotte de mailles, un assemblage de petits anneaux de fer.

HERBE. (*Il a bien fait, il aura de l'*)

Moisant de Brieux cite cette phrase comme expression proverbiale.

L'usage de donner de l'herbe au vainqueur remonte

au temps de la vie pastorale. Ceux qui étaient vaincus à la course ou autrement cueillaient de l'herbe dans l'endroit même, et l'offraient au vainqueur comme un hommage rendu à sa supériorité.

Théophile a tiré de cet usage le sel d'une plaisanterie contre Malherbe :

Ce poète Malherbe,
Qu'on tient si parfait,
Il aura de l'herbe,
Car il a bien fait.

Une couronne d'ache était le prix des jeux isthmiques. Les couronnes graminées ou d'herbe étaient celles qu'une garnison assiégée donnait à son libérateur.

HERBE (*Sur quelle*) *avez-vous marché?*

On avait jadis tant de foi à la vertu de certaines herbes, qu'on les croyait capables d'opérer par le seul contact.

Sur quelle herbe avez-vous marché? se dit pour reprocher à quelqu'un sa mauvaise humeur ou sa folle gaîté.

Avalez, ce sont herbes.

Médicinales est sous-entendu. Nos pères, dans les provinces du Languedoc et du Dauphiné, adressaient ces paroles à un malade qui répugnait à prendre une potion trouble.

HÉRITIER.

Faire son âme son héritière.

Laisser son bien à l'Église pour en obtenir des prières.

Le législateur des Hébreux crut devoir mettre des bornes à la profusion des donations pieuses.

HÉRODE. (*Vieux comme*)

Peut-être, par corruption, pour *Hérodote*, et par

allusion à *Radote*, pour *Hérodote;* cet historien, trop ami du merveilleux, ayant été fort décrié.

Rien n'empêche d'admettre *vieux comme Hérode* dans le sens naturel. On dit : *connu comme Barrabas. traître comme Judas, renvoyer de Caïphe à Pilate*, etc.

Heur.

Ancien synonyme de bonheur.

Il n'y a qu'heur et malheur en ce monde; pour dire qu'une chose qui fait la fortune des uns ruine les autres.

Heure.

A la bonne heure.

Les anciens divisaient le jour en *heures bonnes* et *mauvaises.* Telle était leur superstition, que pendant les mauvaises heures ils n'osaient rien entreprendre; et de là vient cette expression : *à la bonne heure.*

Les gens crédules disent encore, en écrasant une araignée, ou en respectant ses jours, selon l'heure à laquelle ils la rencontrent :

Araignée du matin : — Chagrin !
Araignée du soir : — Bon espoir !

Chercher midi où il n'est qu'onze heures.

Ce proverbe s'appliquait, vers le milieu du dix-huitième siècle, à un quêteur de dîners.

Chercher midi à quatorze heures.

Chercher des difficultés où il n'y en a point; chercher une chose où elle n'est pas, où elle ne doit pas se trouver.

Nos pères disaient dans le même sens : *Chercher cinq pieds en un mouton.*

Inscription pour un cadran solaire :

Vous qui vivez dans ces demeures,
Êtes-vous bien ? tenez-vous-y;

Et n'allez pas chercher midi
A quatorze heures.
(VOLTAIRE.)

HIC. (*Voilà le*)

C'est-à-dire, voilà la principale difficulté.

Dans les temps voisins de l'invention de l'imprimerie, les lecteurs d'une pièce manuscrite ou imprimée mettaient souvent à côté des endroits remarquables le monosyllabe *hìc*, abrégé de *hìc advertendum, hìc sistendum*, ici il faut faire attention, ici il faut s'arrêter; et cet usage étant devenu familier, a amené la façon de parler proverbiale : *voilà le hìc;* c'est-à-dire, voilà la difficulté principale, l'endroit qui mérite attention.

Peut-être aussi cette locution proverbiale fait-elle allusion à ces mots du sixième Livre de l'*Énéide*, vers 127 : *Hoc opus, hic labor est.*

HISTRION.

Terme de mépris dont on se sert pour ravaler l'état de comédien.

Plutarque dit que les Romains ayant fait venir de la Toscane plusieurs danseurs, il s'en trouva un plus habile que les autres, appelé *Hister*.

HOBEREAU. (*C'est un*)

Proverbe tiré de la fauconnerie; il s'appliquait, avant la révolution de 1789, à un gentillâtre qui avait l'habitude de piquer la table de ses voisins.

Le hobereau est un oiseau de proie, qui pendant un espace de temps ne bouge pas du lieu où il s'est fixé.

HOC. (*Cela vous est*)

C'est-à-dire, cela vous est assuré.

Cette façon de parler est fondée sur le fait bien connu de la distinction des deux parties de la France, l'une en-deçà, l'autre au-delà de la Loire, en langue d'oil et

langue d'hoc : la première où, pour exprimer le consentement, on disait *oil* ou *oui*, tandis que dans l'autre on disait *hoc*.

Homme.

Pour s'excuser, quand on est tombé dans quelque faute, on cite ce vers de Térence :

Homo sum, humani nihil a me alienum puto.
(*Heaut.*, act. 1, sc. 1, v. 25.)

Comme si Térence avait voulu dire :

Je suis homme, je ne suis point exempt des faiblesses de l'humanité.

Chrémès, touché de l'affliction où il voit Menédème son voisin, vient lui demander quel peut être la cause de son chagrin et des peines qu'il se donne : Ménédème lui dit brusquement qu'il faut qu'il ait bien du loisir pour venir se mêler des affaires d'autrui. « Je suis homme, « répond tranquillement Chrémès; rien de ce qui re- « garde les autres hommes n'est étranger pour moi; je « m'intéresse à tout ce qui regarde mon prochain. »

Face d'homme fait vertu.

C'est l'opposé du proverbe : *Les absens ont tort.* Mais combien de gens en sont dupes, et s'imaginent que pour réussir il suffit de se montrer!

HONNEUR. (*A tout seigneur tout*)

Les droits de l'ancienne féodalité se divisaient en droits utiles et droits honorifiques.

Foi et hommage, armoiries, girouette, litre ou ceinture funèbre autour d'une église, recommandation au prône, encens, eau bénite, première part du pain bénit; voilà les principaux droits honorifiques.

Ajoutons beaucoup de bizarreries; par exemple : les vassaux du seigneur de La Tour-Chabot, en Poitou,

étaient tenus de lui présenter un roitelet lié avec un câble sur une charrette traînée par quatre bœufs.

Certains vassaux de l'abbesse de Remiremont devaient lui porter tous les ans un *plat de neige*, à la Saint-Jean d'été (24 juin); et s'ils n'avaient pas eu le talent de conserver de la neige, ils devaient conduire à l'abbaye une paire de taureaux blancs.

Les vassaux du seigneur de Pincé devaient, tous les ans, présenter leur joue, pour recevoir, si bon lui semblait, une chiquenaude ou un soufflet.

Boissieu (*de l'usage des fiefs*) raporte qu'un vassal des environs de Paris était obligé, pour tout devoir féodal, de contrefaire l'ivrogne, de danser à la manière des paysans, et de chanter une chanson gaillarde devant la femme de son seigneur suzerain.

Au lac de Grandlieu, près Machecou, ceux à qui le seigneur louait son droit de pêche, étaient obligés de venir tous les ans, devant lui, *danser une danse que l'on n'eût point encore vue, et chanter une chanson que l'on n'eût point encore entendue, sur un air qui ne fût point encore connu.*

A Rouen, les célestins avaient droit de passage avec une charrette chargée, pourvu qu'en passant ils jouassent du flageolet.

Lorsque l'abbé de Figeac faisait son entrée dans la ville de ce nom, le seigneur de Montbrun, habillé en arlequin, et ayant une jambe nue, était obligé de le conduire à la porte de son abbaye, en tenant son cheval par la bride.

Le baron de Ceissac, comme vassal de l'évêque de Cahors, était obligé, lorsque ce prélat faisait sa première entrée dans sa ville épiscopale, de l'aller attendre à un lieu désigné par les titres, de le saluer la tête

découverte, sans manteau, la jambe et la cuisse droite nues, le pied droit chaussé d'une pantoufle..... de prendre la mule de l'évêque par la bride, de le conduire ainsi à l'église cathédrale, de là au palais épiscopal, et de le servir à table pendant le premier repas, quelque long qu'il fût; après cela la mule et la vaisselle de l'évêque lui appartenaient.

Le mardi gras, chaque boucher de la ville de Nantes devait un denier au seigneur de Rais, et il était obligé de le tenir à la main lorsque les officiers du baron se présentaient, sinon ils auraient piqué d'une aiguille telle pièce de viande qui leur aurait plu, et l'auraient emportée.

Le doyen des bouchers de Saint-Maixent, en Poitou, un genou en terre et tête nue, baisait le marteau de la porte du seigneur; chaque boucher, en entrant, payait deux deniers, et on lavait à tous les mains avec de l'eau de rose.

Voici ce qu'on appelait, dans la même province, le *Saut de verruyes :* tous les jeunes mariés étaient obligés de sauter un fossé plein d'eau; ce droit devait être aboli la première fois que le fossé serait franchi; mais sa largeur rendait le succès presque impossible, et chaque année voyait renouveler la disgrâce des jeunes époux.

Quelquefois c'était par-dessus un bois de cerf, ou par-dessus des vessies de cochon qu'il fallait que le marié sautât; ou bien, vêtu de blanc, il devait se précipiter dans un fossé plein de boue.

Quelques gentilshommes forçaient leurs vassaux de passer la première nuit de leurs noces au haut d'un arbre, et d'y consommer le mariage.

D'autres exploitaient cette nuit à leur profit, et ce

droit s'appelait *cullaige, cullage, culliage;* ou, en termes plus décens, droit de *prélibation;* du latin *prælibare,* goûter d'avance, goûter le premier.

Quand les attraits d'une nouvelle mariée n'avaient rien d'engageant pour le seigneur, ou lorsqu'il se faisait scrupule de jouir du droit dans toute sa plénitude, il n'exerçait que le droit de *jambage* ou *cuissage;* pendant que l'épouse était couchée, il introduisait une jambe dans son lit, et se tenait sur l'autre jambe en s'appuyant sur une lance.

Les dames de Magni, près Pontoise, étaient obligées d'aller battre les fossés du château de Bantelu, toutes les fois que la châtelaine était en travail d'enfant, pour empêcher les grenouilles de coasser.

Le vassal d'un seigneur des environs de Bressuire, en Poitou, devait, le lendemain de la première couche de la dame de...., se présenter à la porte de sa chambre, et dire à haute voix : *Vive madame de.... et le nouveau-né!* Ce vassal était tenu à boire tout d'une haleine une bouteille de vin qu'on lui servait, avec un morceau de pain blanc pesant une livre, et une perdrix bien salée et bien poivrée.

Le seigneur de La Hoc, en Picardie, obligeait, au quatorzième siècle, les femmes de ses vassaux à tenir les pieds de la sienne pendant la première nuit de ses noces.

Lorsqu'une fille devenait mère dans le comté de Dunois, le bailli du seigneur ou son fermier se transportait le lendemain de l'accouchement au domicile de la délinquante, armé d'une poignée de verges, et se faisait donner un écu, ou administrait la correction des enfans. Ce droit s'appelait le *droit des fillettes.*

Dans un dénombrement de 1517, un vassal de la

comtesse d'Aulge confesse qu'il doit offrir tous les ans à cette dame un rasoir fin *pour son usage;* et le titre nomme la partie du corps que cette dame rasait.

Par un acte fait au château de Crève-Cœur, en Aulge, le 13 juillet 1606, Jacques de Montmorency, baillif et gouverneur de Caen, seigneur châtelain de Crève-Cœur, baille *en pure, vraie et perpétuelle fieffe,* à honnête homme, Loys Varin, chirurgien, une portion de terre sise au bourg de Crève-Cœur, à la charge d'y bâtir une maison avant deux ans, de payer annuellement une rente; à la charge encore *de faire la barbe et les cheveux dudit seigneur et de ses gentilshommes deux fois l'an; à savoir, aux vigiles de Noël et de Pâques, et en cas qu'il y auroit fille de chambre ou autre servante pucelle demeurant audit château, icelui Varin, chirurgien, sera tenu, le jour où cette fille de chambre ou servante sera mariée, de lui....* (de lui enlever avec le rasoir ce que les femmes de l'Orient font tomber avec des pommades épilatoires).

Nous avons parlé du droit de *girouette;* celui-ci n'était bizarre qu'en apparence. Dans l'origine, on ne l'avait accordé qu'au chevalier qui avait monté à l'assaut de quelque ville, et planté sa bannière ou son pennon sur les remparts. Ces girouettes étaient peintes, armoriées, et représentaient les bannières et les pennons de la noblesse.

On armoriait aussi les *litres.*

Honte.

Elle a honte bue, elle a passé le pont de Gournay.

A une époque où la clôture n'était pas très bien observée dans les couvens de filles, les religieuses de Chelles, abbaye située de l'autre côté de la Marne, pas-

saient le pont, et allaient visiter les moines de Gournay. Le peuple se scandalisa de ces visites; et leur fréquence fit naître un proverbe qui fut appliqué en général aux femmes de mauvaise vie.

Honteux.

Il n'y a que les honteux qui perdent.

Proverbe dirigé contre ceux qu'une sotte timidité, une mauvaise honte empêchent de faire valoir leurs droits.

Un honteux n'eut jamais belle amie.

On suppose qu'une belle femme doit être entourée d'adorateurs, et difficile dans le choix d'un amant.

Ce proverbe peut aussi vouloir dire : Que les honteux ne gagnent rien, et qu'il faut être entreprenant auprès des femmes.

Hôte.

Qui compte sans son hôte compte deux fois.

En d'autres termes : On se trompe quand on fait un projet sans la participation d'une personne dont le consentement est nécessaire pour son exécution.

Les fréquens démêlés des voyageurs avec leurs hôtes, quand il s'agit de régler les comptes, ont donné lieu à ce proverbe.

La Fontaine a dit que :

Le moins prévoyant est toujours le plus sage.

Notre proverbe cependant doit être appliqué à ces faiseurs de projets, qui, après tel nombre d'années consacrées aux *affaires*, doivent, comme Gilblas, enfermer avec eux le bonheur dans une autre petite maison de *Lirias*. Les maladies, les accidens, les commotions politiques, sont autant d'hôtes avec lesquels ils n'ont pas compté.

HOTELLERIE. (*Printemps d'*)

Mot critique de Ninon sur le teint d'une vieille coquette. Ce mot courut et eut la vogue pendant une bonne partie du règne de Louis XIV. Madame de Sévigné le rappelle dans une de ses lettres : c'était une allusion à ces mauvais tableaux des *quatre saisons* qui forment ordinairement des dessus de porte dans les cabarets.

HOUSEAUX, (*Il y a laissé ses*)

dit-on d'un homme qui est mort en quelque lieu éloigné de son domicile. Le mot *houseaux* ayant cessé d'être en usage, on dit dans le même sens : *Il y a laissé ses guêtres;* on devrait dire *ses bottes;* car les houseaux étaient de cuir, comme les bottes qui leur ont succédé.

HOUSSE. (*Se promener en*)

C'est-à-dire, à cheval. Au milieu du seizième siècle, époque où les carrosses étaient encore rares, les personnes de distinction qui allaient par la ville étaient montées sur un cheval couvert d'une grande housse qui descendait presque jusqu'à terre. Cet usage existait encore sous Louis XIV, puisque Boileau, Satire 7, dit :

Courir chez un malade un assassin en housse.

HUCHE. (*Enflé du vent de la*)

Proverbe que les paysans appliquent à une personne jeune dont les joues sont rebondies, et qui a eu le pain à discrétion.

La *huche* est une caisse de bois où l'on pétrit le pain.

Les ouvriers que nous appelons menuisiers, étaient anciennement connus sous le nom de *huchiers*.

HUGUENOT.

Sobriquet donné en France aux protestans (1) calvinistes.

---

(1) La dénomination de *protestans*, appliquée originairement aux

Gui Coquille, dans ses *Dialogues des misères de la France*, dit, en parlant du règne de François II, qu'à cette époque on commença à employer le mot *huguenot;* et il le fait dériver de *Hugues*, parce que les protestans défendaient contre les Guise la lignée de Hugues Capet.

D'autres disent qu'un député calviniste ayant commencé sa harangue au roi par *Huc nos venimus*, et ayant de nouveau balbutié les mots *huc nos* auxquels il s'arrêta, les courtisans, peu familiarisés avec le latin, firent tourner cette mésaventure en plaisanterie, et donnèrent le sobriquet *hugnot* aux gens du parti.

Suivant d'autres, on aurait d'abord dit *egnots*, et ce mot composé de l'allemand *eid*, foi, et *gnossen*, associé, signifierait *allié en la foi.*

Estienne Pasquier, dans ses *Recherches de la France*, rapporte qu'à Tours le peuple appelait le roi Hugon, « un rabat qui toutes les nuicts rodoit par les rues, par quoy le peuple, entendant qu'il y avoit quelques uns qui faisoient des assemblees de nuict, les appela *huguenots*, comme disciples de *Hugon.* » (1)

Une marmite sans pieds, où l'on fait cuire de la viande sur un fourneau, s'appelle une *huguenote.* Les protestans la substituèrent à la marmite ordinaire, afin d'éviter le scandale les jours où l'usage de la viande est interdit aux catholiques.

Humeur.

Humeur de chien, humeur de hibou, humeur de dogue.

---

sectateurs de Luther, après leur protestation contre le décret lancé par la diète de Worms, le 19 avril 1524, est devenue commune à toutes les sectes séparées de l'église catholique.

(1) Le lutin qu'on appelait le *roi Hugon*, à Tours, était, à Toulouse, *la Malo-Bestio;* à Orléans, *le mulet Odet;* à Blois, *le Loup-garou;* et à Dijon, *Forte-Épaule.*

Telles étaient les comparaisons qu'employaient nos pères pour exprimer une disposition passagère à quereller, à s'isoler, à se mettre en colère.

L'âme s'élève dans les grandes circonstances; mais garder une humeur égale parmi les contradictions journalières, ne point se fâcher pour de petites choses qui tiennent de près à l'homme, être constamment bon dans les détails de la vie domestique; voilà le suprême effort de la raison. On n'est pas vertueux pour cela, mais on est sociable. Les personnes avec qui vous vivez se font à la laideur, mais jamais à la méchante humeur.

Tu es plus hargneux que le chien de Bergolo.

(Proverbe italien.)

Bergolo, maître d'école de son métier, avait un chien qui tournait la broche, réveillait les écoliers paresseux, allait à la provision, rapportait, et dansait en mesure; mais ce chien était si hargneux que nul autre que Bergolo n'osait l'approcher.

HUPPÉS (*Les plus*) *y sont pris.*

C'est-à-dire, ceux qui se croient les plus habiles en sont dupes, s'y laissent tromper. Les plumets, les houppes étaient autrefois des signes de distinction.

I.

I. (*Mettre les points sur les*)

On dit d'un homme exact jusqu'à la minutie, qu'il met les points sur les *i*.

> On aura quelque part omis une virgule;
> Que sais-je? on n'aura pas mis les points sur les *i*;
> Aussitôt cela forme un procès ridicule.
>
> (La Chaussée.)

IGNORANT.

Les tonneaux vides sont ceux qui font le plus de bruit.

Pour dire que les ignorans parlent le plus.

Panard a fait un quatrain de ce proverbe :

De l'esprit faut-il qu'on décide
Sur le bruit d'un parleur sans fin ?
Ne sait-on pas qu'un tonneau vide
Résonne mieux qu'un tonneau plein ?

IMAGE. (*Quand la chose manque, il faut en présenter l'*)

Ce proverbe sert de justification à ceux qui font des châteaux en Espagne.

Le même proverbe explique l'origine de l'écriture hiéroglyphique.

Impossible.

A l'impossible nul n'est tenu.

La lâcheté ne manque jamais d'invoquer ce précepte pour se dispenser des devoirs les plus essentiels.

Industrie.

La *Science du bon homme Richard* (par Franklin) contient plusieurs proverbes sur l'industrie, par exemple :

La faim regarde à la porte de l'homme laborieux, mais elle n'ose pas y entrer.

L'industrie paie les dettes, et le désespoir les augmente.

Labourez pendant que le paresseux dort, vous aurez du blé à vendre et à garder.

Pour assurer les succès de l'industrie, il faut de la tempérance ; bien des fortunes se dissipent en même temps qu'on les gagne.

Un PEU *plusieurs fois répété fait* BEAUCOUP.

Il ne faut qu'une légère voie d'eau pour submerger un grand vaisseau.

INDUSTRIE. (*Chevalier d'*)

On nomme ainsi celui qui a le secret de vivre sans revenu et sans travail. C'est surtout à Paris et dans les autres grandes capitales, où les étrangers abondent, que les chevaliers d'industrie sont nombreux.

Le titre de *chevalier* vient de ce que, pour se donner du relief, ces messieurs prennent des titres.

INITIER.

Être initié à une science, initié dans une matière, initié dans une compagnie.

Chez les anciens peuples, l'*initiation* était une admission à la connaissance et à la participation de certains mystères.

Les francs-maçons ont remplacé les initiés. Le nom d'*initié* se liait au vêtement blanc que l'initié recevait en *commençant* une nouvelle vie.

C'est dans l'Inde qu'il faut chercher les premières traces des *initiations;* de là les mystères passèrent en Égypte, puis en Grèce.

INNOCENS. (*Donner les*)

C'était anciennement donner le fouet par plaisanterie, le matin du troisième jour après la fête de Noël, qu'on nomme le jour des *Innocens.*

Cette coutume d'infliger une punition sans motif avait été introduite en mémoire du massacre des enfans du territoire de Bethléem, ordonné par Hérode.

C'était, pour les jeunes gens, un privilége d'aller le jour des Innocens surprendre de grand matin leurs maîtresses au lit, pour les traiter comme un maître d'école traite des enfans indociles.

Marot, pour exprimer la chose par un seul mot, créa le verbe *innocenter:*

Très chère sœur, si je sçavois où conche
Votre personne au jour des Innocens,
De bon matin j'irois en votre couche
Voir ce gent corps que j'aime entre cinq cens;
Adonc ma main, veu l'ardeur que je sens,
Ne se pourroit honnement contenter
De vous toucher, tenir, taster, tenter :
Et si quelqu'un survenoit d'aventure,
Semblant ferois de vous innocenter,
Seroit-ce pas honneste couverture?

On raconte qu'un seigneur *du Rivau*, prenant congé de quelques dames pour se rendre à une partie de chasse dans un lieu fort éloigné, entendit l'une d'elles dire : *Nous allons dormir à notre aise, et nous passerons les Innocens sans les recevoir.* Ces paroles piquèrent du Rivau. Il vole à son rendez-vous, puis fait rapidement vingt lieues de chemin pour arriver de grand matin, le jour des Innocens, chez la dame, la surprend au lit, et use du privilége de la fête.

Cette coutume existait à Dijon. « Vous savez, dit « l'auteur des *Escraignes* (Veillées) *dijonnaises*, que « l'on a à Dijon cette peute coutume de fouetter les « filles le jour des Innocens, laquelle est entretenue par « les braves amoureux, pour avoir occasion de donner « quelque chose aux estrennes à leurs amoureuses. »

INNOCENS. (*C'est la musique des*)

C'est-à-dire, une mauvaise musique.

Proverbe parisien. En 1474, Louis XI établit dans l'église des Innocens, à Paris, six enfans de chœur, un maître de chapelle, etc.; mais il n'affecta à sa fondation qu'une rente pécuniaire sur le loyer de quelques maisons voisines. L'argent ayant perdu de sa valeur, le traitement des musiciens s'en ressentit, et par suite la musique. De là notre proverbe.

J.

JACQUEMAR. (*Vêtu de fer comme un*)

Comparaison empruntée de ces statues qui frappaient les heures sur le timbre des anciennes horloges; elles étaient revêtues d'une jacque en mailles de fer, et armées d'un marteau. (*Jacque, Mart.*)

JAQUETTE. (*Je ne m'en souviens non plus que de ma première*)

Se dit d'une chose qu'on a tout-à-fait oubliée.

Par les statuts du corps de maîtrise des *couturières*, donnés en 1675, on voit qu'outre les habillemens des femmes, elles pouvaient faire ceux de l'un et de l'autre sexe jusqu'à *l'âge de huit ans;* d'où il suit qu'à huit ans il y avait alors des garçons en jaquette.

J. J. Rousseau, dans son *Émile*, dit : « Ce qu'il y a de mieux à faire, est de laisser les enfans en jaquette aussi long-temps qu'il est possible. »

Rousseau n'avait en vue que la liberté des mouvemens. Un Westphalien, Bernard-Christophe Faust, par un autre motif, reproduisit, en 1791, la même opinion. « C'est, dit-il, l'habillement différent qui rend les enfans attentifs à la différence de leur sexe. C'est, poursuit-il, en établissant une ligne de démarcation entre les petits garçons et les petites filles, que l'on détruit l'innocence de leur âge.... Fixons le terme de l'enfance des garçons à dix ans, celui des filles à huit; donnons aux garçons et aux filles, qui n'ont point de sexe, un même habillement sans la moindre différence. »

(*Projet d'un vêtement libre, uniforme et national*, présenté à l'Assemblée nationale de France, le 26 août 1791.)

Non seulement le vœu de Faust n'a point été accom-

pli, mais depuis trente ans on a toujours tant soit peu devancé l'époque où l'on donnait aux garçons les attributs de leur sexe; aujourd'hui à peine attend-on qu'ils aient atteint deux ans.

JAR. (*Entendre le*)

C'est être difficile à tromper.

Jar est le radical de *jargon*, langage que tout le monde ne comprend pas.

JARDINET. (*Ne fais pas un four de ton bonnet, ni de ton ventre un*)

Nos pères voulaient dire par là qu'un bonnet trop chaud avait ses inconvéniens, et qu'il ne fallait pas manger trop de salade.

En dépit du proverbe, tous les hommes portaient la nuit un bonnet de laine, et les femmes mettaient sous leur coiffe un bonnet piqué. A l'usage des bonnets chauds et des lourdes perruques, ont été attribuées les apoplexies qui furent si fréquentes sous Louis XIV et pendant la régence.

Nous ne connaissons guère que deux sortes de salades, la verte et la blanche; nos pères en avaient beaucoup d'autres, notamment la salade de poireaux cuits sous la cendre, qu'ils mangeaient avec du sel et du miel; la salade d'oignons cuits, assaisonnés de vin doux; et la salade de carottes cuites dans le vin.

JARDINIER, (*Il est comme le chien du*) *qui ne mange point de choux, et n'en laisse pas manger aux autres.*

Ce proverbe s'applique à ceux qui possèdent une chose sans en jouir, ni en accorder la jouissance aux autres.

JARNAC. (*Coup de*)

On donne ce nom aux coups mortels et imprévus, par allusion à celui que La Châtaigneraye reçut de Jarnac, le 10 juillet 1547, à Saint-Germain-en-Laye.

Jarnac avait donné un démenti à La Châtaigneraye, qui l'accusait d'entretenir un commerce de galanterie avec sa belle-mère; celui-ci le défia au combat. Le roi (Henri II) le permit, et voulut même en être spectateur; il se flattait que La Châtaigneraye, qu'il aimait, remporterait l'avantage; mais Jarnac le renversa par terre d'un revers qu'il lui donna sur le jarret.

Voici un autre trait qui se rapporte si bien à notre proverbe, que l'on est tenté de lui en attribuer l'origine. Après la *bataille de Jarnac*, donnée le 13 mars 1569, Louis 1er, prince de Condé, ayant un bras en écharpe et la jambe cassée d'un coup de pied de cheval, reposait au pied d'un arbre, lorsqu'arriva sur lui Montesquiou, capitaine des gardes du duc d'Anjou, qui lui tira un coup de pistolet à bout portant.

JEAN DE VERT. (*Je m'en moque comme de*)

Jean de Vert, commandant formidable des troupes impériales, fut fait prisonnier en 1638, dans une bataille près de Rhinfeld, et conduit au château de Vincennes.

On dit aussi :

Je m'en moque comme de l'an quarante.

Sans doute par allusion à la fin du monde, qui devait arriver en l'an mil quarante.

JEAN-FARINE.

Ce furent les comédiens qui imaginèrent les premiers en France de poudrer les cheveux; les personnages bouffons se saupoudraient la tête et le visage de farine,

pour se donner un air plus risible : de là vint l'expression triviale de *Jean-Farine.*

JÉRICHO. (*Aveugle de*)

Voici une des plus ingénieuses pensées de Grosley : « Ceux qui courent les emplois et les grâces de la cour me paraissent ressembler à l'aveugle de Jéricho, dont parle l'Évangile : la foule s'oppose à leur passage et à leurs efforts. Sont-ils parvenus, la foule se réunit pour les complimenter et les féliciter. »

JETON. (*Faux comme un*)

Anciennement on disait *jeter* pour compter, et les représentans des valeurs métalliques s'appelaient *jettoers, jetoiers, gietons.* Mais un giéton (par abréviation *jeton*) n'avait qu'une ressemblance imparfaite avec une pièce de monnaie : de là le proverbe ; il s'applique à un homme fourbe.

JEU.

Quand on ne peut plus mettre au jeu, faut quitter la partie.

C'est-à-dire, s'éloigner des affaires quand on est hors d'état de les soigner ; des plaisirs, quand on ne peut plus s'y livrer.

Ce sont jeux de princes, ils plaisent à ceux qui les font.

(HENRI ESTIENNE, *Apologie pour Hérodote,* t. II, p. 274.)

« Encore, dit Henri Estienne, y a-t-il une autre sorte de cruauté, à sçavoir celle qui s'exerce plus de gayté de cœur que par vengeance, à quoi les grands seigneurs s'adonnent plustost que les hommes de basse condition. »

JEUNESSE. (*Escompter sa*)

La dissiper dans de folles jouissances.

Courir de maîtresse en maîtresse,
Passer ses jours en libertin,
Dans la continuelle ivresse
Qui naît de l'amour et du vin;
Par des liqueurs de toute espèce
Se brûler du soir au matin,
C'est, en terme de banque, *escompter sa jeunesse.*

(PANARD.)

JOBELIN.

Sobriquet donné à un mari peu clairvoyant ou trop complaisant.

Cette façon de parler tire son origine de la patience du saint homme *Job.*

On appela *Jobelins*, dans le dix-septième siècle, les beaux esprits qui donnaient la préférence au sonnet de *Job*, par Benserade, sur celui d'*Uranie*, par Voiture. Le prince de Conti était à la tête du premier parti; et sa sœur, madame de Longueville, s'était déclarée pour l'autre; ce qui donna lieu à cette pointe :

Les femmes sont Uranies,
Et les maris *Jobelins.*

JOSSE. (*Vous êtes orfèvre, monsieur*)

(MOLIÈRE, *l'Amour médecin*, acte 1er sc. 1re.)

C'est-à-dire, votre conseil n'est pas désintéressé.

JOUEUR.

La balle va au joueur.

C'est-à-dire, les occasions se présentent à ceux qui les cherchent.

JOURNAUX.

Tout faiseur de journaux doit tribut au malin.

Ce vers, qui est devenu proverbe, se trouve dans

une lettre en prose et en vers, adressée, en 1687, par La Fontaine, à M. Simon de Troyes. Notre fabuliste y fait la description d'un repas où l'on mangea un pâté qu'avait donné M. Simon; et il raconte, entre autres choses, ce qui s'est dit sur les journaux de Hollande, et surtout sur Bayle et son continuateur Leclerc :

> Leclerc pour la satire a bien moins d'habitude;
> Il paraît circonspect, mais attendons la fin.
> Tout faiseur de journaux doit tribut au malin.

JOUVENCE. (*Fontaine de*)

Lorsqu'une personne déjà âgée a de la fraîcheur, on dit qu'elle est allée à la *fontaine de Jouvence.*

Le vieux mot *jouvence* signifie jeunesse. D'Herbelot, dans sa *Bibliothéque orientale,* prétend que la *fontaine de Jouvence* nous est venue des romans des Orientaux, dans lesquels la fontaine qu'ils appellent Délié, ou de l'Immortalité, est très fameuse.

Lucas Kranack, peintre attaché au service de la cour de Saxe, dans le seizième siècle, a fait de la *fontaine de Jouvence,* le sujet d'un tableau que nous avons vu à Paris.

D'un côté se trouve une foule de femmes qui gémissent sous le poids de l'âge, et tirent de leur bourse, d'une main tremblante, l'argent qui va leur acquérir le droit de se plonger dans les eaux régénératrices. De l'autre côté, on voit de jeunes nymphes sortir du bain toutes joyeuses. Ce sont ces dernières qui ont laissé des béquilles de l'autre côté de la fontaine.

Il existe aussi un vieux rondeau sur la *fontaine de Jouvence;* en voici la fin :

> Grand dommage est que cecy soit sornettes;
> Filles connoy, qui ne sont pas jeunettes,
> A qui cette eau de Jouvence viendroit
> Bien à propos.

JUBÉ. (*Venir à*)

Le mot *jubé*, francisé, est l'impératif *jube*, venant du verbe latin *jubere*, ordonner.

Venir à jubé, c'est être forcé de dire à quelqu'un: Ordonnez, je me mets à votre discrétion.

JUDAS. (*Traître comme*)

Tout le monde sait que ce proverbe vient de la Bible; mais il fut un temps où une trahison noire se nommait aussi *Trahison de Ganelon*.

Suivant les uns, ce *Ganelon* est un neveu de Charlemagne, qui le trahit à la journée de Roncevaux. M. Devisme (*Histoire de la ville de Laon*, *in*-8°, Laon, 1822) révoque en doute jusqu'à son existence, se fondant sur ce qu'on ne trouve aucune trace ni de l'homme ni du crime dans les historiens antérieurs au treizième siècle.

Les autres font de *Ganelon* un archevêque de Sens. Lors de l'invasion de la France par Louis de Germanie, cet archevêque prit parti contre Charles-le-Chauve, à qui il avait prêté serment de fidélité, et eut encore l'audace de l'excommunier.

JUDAS. (*Baiser de*)

Baiser perfide.

> L'ennemi déclaré sans doute est dangereux;
> Mais un ami *perfide* est cent fois plus à craindre.
>
> ***

On appelle *judas* une ouverture pratiquée dans un plancher pour voir ce qui se passe au-dessous.

JUGE.

De fol juge brève sentence.

Nos pères disaient aussi : *Sage est le juge qui écoute, et tard juge.*

JUIF ERRANT.

Allégorie qui représente la nation juive errante et dispersée dans tous les pays du monde, depuis la prise de Jérusalem par Titus.

Par allusion à cette fable, on appelle *juif errant*, un homme qui est toujours par voie et par chemin, qu'on ne trouve jamais chez lui.

En 1775 (*Bibliothèque des romans*, mois de juillet), on mit dans la bouche du *Juif errant* le récit des événemens et des changemens de mœurs survenus pendant le cours de ses longs voyages.

En 1820, on a publié, à Paris, une brochure de cent cinquante-six pages, intitulée : *Histoire du Juif errant, écrite par lui-même, contenant une esquisse rapide et véridique de ses longs et interminables voyages depuis dix-huit siècles.*

JULIENNE. (*Recoudre la robe à*)

Quand on voit une personne qui, avec embarras et maladresse, cherche à colorer une imprudence, ou à changer le sens d'un propos inconsidéré, on dit qu'elle veut *recoudre la robe à Julienne.*

Julienne, en revenant du bois, où elle s'était assise avec Julien, près d'un coudrier, s'aperçut d'une déchirure faite à sa robe. Elle avait bien une aiguille sur sa manche, mais point de fil. Elle effila sa jarretière, et se mit à recoudre tant bien que mal l'indiscrète déchirure. La mère de Julienne fut la première à s'apercevoir de l'accident. — Ce n'est rien, c'est dans les épines; et je l'ai recousue. — Pas si bien, reprit la mère, que cela ne saute aux yeux. Ah! ma fille!... L'aventure de Julienne fit du bruit, et chacun parla de la robe qu'il avait fallu recoudre.

JUMENT (*Coup de pied de*) *ne fait point de mal au cheval.*

C'est-à-dire, qu'un homme doit prendre galamment toutes les malices du beau sexe.

JUPE. (*Couper la*)

Menace que l'on faisait jadis aux femmes de mauvaise vie.

Nous ne connaissons pas le mode de cette punition; mais comme il s'agit de siècles barbares, il est probable que le trait suivant, pris dans l'histoire d'un peuple à demi civilisé, se rapporte beaucoup à ce qui se pratiquait autrefois, ou était censé se pratiquer chez nous.

A Saint-Domingue, les négresses et les mulâtresses qui, avant l'affranchissement, étaient domestiques sur les habitations, les avaient quittées pour jouir de la plénitude de leur liberté, et s'étaient établies dans les villes. Toutes affichaient le luxe le plus effréné, ce qui déplaisait fort à Toussaint-Louverture, qui leur en avait plusieurs fois fait le reproche. Toussaint répétait sans cesse aux nègres : Vous êtes libres; mais l'homme libre doit travailler; s'il ne le fait pas de bon gré, il doit y être forcé. Voici le moyen qu'employa Dessalines, inspecteur des cultures, pour faire entrer les négresses et les mulâtresses sur leurs habitations respectives : il ordonna une revue où les femmes devaient se trouver; celles-ci ayant été rangées en ligne, à quelque distance des hommes, Dessalines, suivi de plusieurs conducteurs d'habitations, et de plusieurs nègres munis de grands ciseaux, s'approcha du rang des femmes, et en le parcourant leur demanda de quelle habitation elles étaient sorties, et pourquoi elles n'avaient pas obéi aux ordres du général Toussaint, qui leur avait enjoint d'y rentrer. Comme elles ne purent donner que de très mauvaises

raisons, à un signal que fit Dessalines, les nègres munis de ciseaux s'approchèrent, et coupèrent non seulement les robes, mais les chemises au-dessus de l'anagramme de *luc*. (*Cri des Colons*, in-8°, Paris, 1810.)

Dans une lettre de madame de Montmorency, en date du 30 juin 1665, au comte de Bussy Rabutin, on trouve: *Faire couper la robe*. Le maréchal de Grancey entretenait une demoiselle nommée madame Dumeny. Un jour, à la messe des grands Jacobins, où avait coutume de se rendre le beau monde, un laquais de la Dumeny, ayant heurté madame de la Baume, celle-ci lui donna un soufflet; et comme la Dumeny, pour venger son domestique, se répandait en injures, madame de la Baume la menaça *de lui faire couper la robe*.

L.

LA CHATRE! (*Le bon billet qu'a*)

Ce mot de Ninon, qui courut à l'instant la France et toute l'Europe, a pris le caractère du proverbe, parce qu'il exprime avec décence une pensée graveleuse, et que la grande majorité se contente de l'honnêteté dans les mots.

Laconisme.

Langage concis.

En Laconie, ville du Péloponnèse, et dans presque toute la Grèce, on apprenait de bonne heure aux enfans à bannir du langage les termes inutiles.

Une légère différence existe entre *concision* et *précision*. La concision se rapporte aux mots qu'on retranche comme inutiles, et la précision aux idées qu'on écarte comme superflues.

LAIT. (*Être de la confrérie du pot au*)

Avoir de petits enfans.

LAIT. (*Dent de*)

Avoir *une dent de lait contre quelqu'un*, c'est avoir contre lui une vieille inimitié, une inimitié qui date de l'enfance.

LAITÉE. (*Poule*)

Sobriquet donné par nos pères à un homme sans énergie.

Ninon de Lenclos enchérissait en parlant du marquis de Sévigné : « C'est, disait-elle, une âme de bouillie, c'est un corps de papier mouillé, c'est un cœur de citrouille fricassé dans de la neige. »

LAQUAIS.

A passage et à rivière,
Laquais devant, maître derrière.

Voici une variante plus ancienne : *En pont, en planche et en rivière, valet devant, maistre derrière.*

Nicot, qui rapporte ce proverbe, l'explique ainsi : « Il appartient au serviteur de sonder le gué, et se mettre en danger plustost que de permettre que mal advienne à son maistre. »

Le dévouement que ce vieux proverbe commande, a encore lieu de nos jours dans les familles où les domestiques sont bien traités. Le Tellier, valet de chambre du directeur Barthélemy, suivit son maître à la prison du Temple, et partagea son exil à Cayenne.

LAMBEAU.

On dit en badinant et par manière de proverbe, des habits déchirés, que *ce sont les armes d'Orléans, qu'ils vont en lambeaux*, par une froide allusion au lambel de trois pièces, qui est la brisure de l'écu d'Orléans.

Lambiner.

Le style de Denis *Lambin*, professeur au Collége de France, au milieu du seizième siècle, est lent et diffus: ses ennemis le caractérisèrent par le mot *lambiner*, qui est resté dans la langue.

Lambin a laissé des commentaires sur *Lucrèce*, *Cicéron*, *Plaute*, *Horace* et *Cornelius Nepos*.

Lambin.

Lambin, mon barbier et le vôtre,
Rase avec tant de gravité,
Que tandis qu'il coupe un côté,
La barbe repousse de l'autre.
(De Cailly.)

Langue.

Sa langue va comme un cliquet de moulin, dit-on d'un babillard. A cette expression triviale répond celle des anciens, *Architæ crepitaculum*, le hochet d'Architas. Ce philosophe avait inventé, pour l'amusement de l'enfance, une espèce de hochet qui rendait des sons de lui-même.

Lanterner.

Ce mot est de Rabelais.

Rabelais avait été moine, et l'habit monastique qu'il quitta pour prendre celui de prêtre séculier devint le sujet de ses plaisanteries.

Les moines, pendant le temps de l'oraison, relèvent leur capuchon et s'en couvrent la tête; ainsi relevés, ces capuchons ressemblent à des dessus de *lanterne;* de là, *lanterner*, perdre le temps en des choses de rien : Rabelais n'était pas dévot.

LANTERNES. (*Faire croire que des vessies sont des*)

Le proverbe italien est plus ingénieux : *Faire croire que les vers luisans sont lanternes.*

Le chirurgien Daran est l'inventeur des bougies ou sondes en gomme élastique pour les maladies de l'urètre. Une dame demandait au marquis de Bièvre ce qu'était Daran. C'est un homme singulier, répondit le calembourdiste (1), *qui prend nos vessies pour des lanternes.*

On fait des lanternes avec des vessies de cochon.

Lanterniste.

Nom des membres d'une académie de savans établie à Toulouse. Quelques conseillers du parlement de cette ville, quelques ecclésiastiques, et d'autres personnes de différens états, voulant former une société réglée, pour se communiquer le résultat de leurs travaux scientifiques, s'assemblèrent à jour fixe, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, à une heure de la soirée où leurs diverses professions les laissaient libres. Faire porter devant soi un flambeau, c'eût été trop remarquable; chacun s'éclaira en portant une petite lanterne. Pendant quelque temps, ces messieurs tinrent incognito leurs savantes conférences avec beaucoup de plaisir et de fruit; mais il n'y a rien qui ne se découvre : on les appela *Lanternistes*, à cause de leur petite lanterne. Les sociétaires toulousains, loin de s'offenser du sobriquet, l'adoptèrent, à l'imitation des académies d'Italie, qui toutes ont des noms plaisans. Pour conserver même le souvenir de leur origine, ils prirent pour devise une étoile avec ces mots : *Lucerna in nocte;* ensuite ils établirent un prix annuel pour celui ou celle qui ferait le plus beau sonnet à la louange du roi, sur les bouts rimés que la société proposerait. En 1695 et 1696, mademoiselle Lhéritier obtint ce prix; l'académie, en

(1) L'étymologie de calembourg est *galante bourde.*

le lui adjugeant pour la seconde fois, l'admit dans son corps, honneur qu'elle n'avait encore accordé à aucune dame.

LANTURLU.

Lanturlu lanture, refrain d'un vaudeville qui eut grand cours en 1629. L'air en étant brusque, des vignerons de Dijon, attroupés l'année suivante, le firent battre sur le tambour de la ville, et, à cause de cela, furent nommés *lanturlus*.

Les refrains insignifians sont très communs dans les anciennes chansons.

LARGE. (*Autant dépense chiche que*)

Avec cette différence que l'homme généreux dépense à propos, et l'homme chiche de mauvaise grâce;

Ou : une épargne faite mal à propos peut causer de grandes pertes.

LARIGOT. (*Boire à tire*)

C'est-à-dire, à longs traits, comme un homme qui souffle dans le *larigot*, espèce de flûte. De cette flûte, ou de la ressemblance des verres à patte avec les flûtes, est venu *flûter*, pour boire.

Quelques étymologistes, notamment l'académicien Morellet, font dériver larigot du grec *larygx* (1), dont nous avons fait le *larynx*, la partie antérieure du gosier, vulgairement le nœud de la gorge. *Boire à tire larigot*, veut alors dire, boire de façon à distendre, à tirer le gosier.

Voici une interprétation toute populaire, et qui ne se rapporte point à la première. En 1282, fut fondue une cloche donnée par Odo Rigault, archevêque de

(1) Qui se prononce *larynx*.

Rouen; cette cloche était d'un poids énorme, « pour ce que le temps passé, dit Taillepied (*Recueil des antiquités et singularités de la ville de Rouen*), il échéoit de bien boire avant que de la sonner, le proverbe commun est venu qu'on dit d'un bon buveur, qu'il boit *à tire la Rigault.*

A l'appui de cette opinion, vient une pièce d'Olivier Basselin, poète normand de la fin du quatorzième siècle; elle est intitulée : *Tire la Rigault,* et se compose de quatre couplets; voici le second :

Il n'est pas encor temps de sonner la retraite.
Quand on s'en va sur sa soif, ce n'est jamais un bon écot.
En rinçant nos gosiers avalons nos miettes;
Et vide le pot,
Tire-la-Rigault !

M. Louis Dubois, ancien bibliothécaire, et membre de plusieurs académies, a donné, en 1821, à Caen, une édition des *Vaux de Vire* de Basselin, bien préférable à celle qui fut imprimée à Avranches en 1811. Ce savant a rétabli le texte dans plusieurs endroits, revu l'orthographe, et donné beaucoup de notes historiques, littéraires et critiques.

Larme.

Larmes de crocodile.

C'est-à-dire, larmes perfides.

Pendant long-temps on a dit que le crocodile poussait des cris plaintifs, quand il voyait des hommes approcher de lui, afin de les attirer encore plus près et de les dévorer.

Les anciens croyaient aussi que le caméléon prenait la couleur des objets dont il s'approchait; que le pluvier vivait de vent, etc., etc.

Larmes de Mégariens.

Larmes qui ne prouvent rien.

Le pays de Mégare produisant beaucoup d'oignons, les larmes n'y étaient pas le signe de la vraie douleur.

LARRON. (*L'occasion fait le*)

Ce qui revient au proverbe espagnol : *Maison ouverte fait pécher la justice même.*

> Plus d'une probité sujette à caution,
> Par l'épreuve pourrait rencontrer du mécompte :
> Pour être véritable, il faut qu'elle surmonte
> Le besoin et l'occasion.

LAS. (*On va bien loin depuis qu'on est*)

Pour dire qu'il ne faut pas se décourager dans les circonstances pénibles.

Madame de Sévigné, rapportant ce proverbe à des dépenses qui excèdent le revenu, dit : « Mais quand on a les jambes rompues, on ne va pas du tout. »

LATIN. (*Perdre son*)

Pour dire, perdre son temps et sa peine.

Cette expression est née dans les siècles d'ignorance, où *parler latin* était le *nec plus ultrà* de la science.

Latinier, alors signifiait interprète.

LATIN. (*A bon vin, bon*)

M. de Lamoignon, premier président du parlement de Paris, était en peine de trouver un bibliothécaire. Il s'adressa à M. Hermant, recteur de l'Université, qui lui indiqua M. Baillet, son compatriote. Le président voulut le connaître; il le fit inviter à dîner. Parmi les convives se trouvait un pédant qui demanda en latin au futur bibliothécaire, comment il trouvait le vin. Celui-ci répondit *bonus* : le vin était mauvais. Aussitôt les rire d'éclater. Au dessert nouvelle question, et en

latin. Baillet répondit *bonum*. — Oh! oh! vous voilà devenu bon latiniste. — *A bon vin, bon latin.*

LAURENT. (*Frère*)

Il l'a mis dedans comme frère Laurent.

(Proverbe lorrain.)

Allusion au désappointement de quelque moine idiot.

« Il n'était pas de la famille des Laurens, il avait trop d'esprit. »

(*Moyen de parvenir*, par Beroalde de Verville, ouvrage de la fin du seizième siècle.)

LÉCHÉ. (*Ours mal*)

Homme mal élevé. Cette comparaison est fondée sur ce que l'ours naît enveloppé de membranes dont sa mère le dégage à force de le lécher.

S'il n'y avait pas de femmes, les hommes seraient des ours mal léchés.

(Proverbe provençal.)

Mais comment concilier ce proverbe avec les suivans qui appartiennent également à la Provence?

L'ombre d'un homme vaut cent femmes.

Qui perd sa femme et quinze sous, la plus grande perte c'est l'argent.

L'homme a deux bons jours sur terre;
Quand il prend femme et quand il l'enterre.

LENDEMAIN. (*Il n'y a pas de bonne fête sans*)

A commencer par les noces, les grands repas ont leur lendemain. Cet usage s'est principalement conservé dans les classes moyennes de la société.

Les Romains avaient également leurs lendemains, qu'ils appelaient *repotia*, du verbe *repotare*, parce qu'on y achevait de boire les bouteilles entamées.

LENTEMENT. (*Hâtez-vous*)

Ce proverbe, né en Grèce, est un des plus beaux mots de l'antiquité « Remarquable par sa brièveté, dit l'abbé Tuet dans *les Matinées sénonoises*, il devient plus piquant par l'opposition des termes qui le composent. Quant au sens qui résulte de la réunion de ces termes, il est également beau, profond, utile, dans quelque état que l'on soit. »

Boileau en a fait un précepte pour les écrivains :

> Hâtez-vous lentement, et sans perdre courage,
> Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.

Voici la traduction littérale du proverbe italien : *Qui va doucement, va sainement; qui va sainement, va bien; qui va bien, va loin.*

LESSIVE. (*A laver la tête d'un Maure on perd sa*)

S'entend des peines que l'on se donne pour réformer un mauvais caractère, ou pour instruire une personne stupide.

Une fable d'Ésope peut avoir donné lieu à ce proverbe.

Lucien en a fait un distique, qui a été ainsi traduit par Alciat :

> *Abluis Æthiopem quid frustrà ? Desine, noctis*
> *Illustrare nigræ nemo potest tenebras.*

Leucade.

Le saut de Leucade.

Désespoir amoureux. Dans l'ancienne Grèce, pour éteindre les flammes amoureuses, les amans se précipitaient du haut du rocher de Leucade dans la mer. Sapho périt ainsi.

L'île de Leucade, aujourd'hui Sainte-Maure, est une des îles Ioniennes.

En Perse, la violence de l'amour se manifeste d'une façon moins tragique. L'offre d'une tulipe veut dire qu'on a le visage en feu et le cœur en charbon.

Lever. (se)

Se lever dès le potron jacquet, ou dès le potron minet.

C'est-à-dire, à la pointe du jour.

Potron est le diminutif de *potre*, qui, en vieux français, veut dire *petit des animaux*, et la signification de *Jacquet* (voyez la page 631, première colonne du *Parallèle des langues française et latine, par le père Monet, jésuite, in-4°*, Genève, 1636), en vieux français aussi, est *flatteur mercenaire*.

Il s'agit donc des chats qui, comme chacun sait, s'éveillent de bonne heure, et sont flatteurs.

Lichards.

C'était le nom que nos pères donnaient aux gourmands, aux amateurs de toute espèce de bons morceaux, *luxuriosis*. Contre eux principalement est dirigée une satire qui parut à la fin du quinzième siècle, sous ce titre : *La nef des fols du monde* (*nef*, de *navis*, vaisseau).

L'auteur considère le monde comme un grand vaisseau sur lequel des gens de tout sexe, de tous états, et de toutes conditions, s'embarquent. Presque tous ces gens-là sont fous, mais chacun a sa folie particulière; de façon qu'il y en a quelques uns qui ne nuisent point à la manœuvre du vaisseau, mais qui, au contraire, aident à le gouverner, quoique eux-mêmes, à beaucoup d'égards, ne se conduisent pas trop bien. D'ailleurs ce vaisseau est si grand, qu'il se soutient toujours sur l'eau. Si plusieurs se précipitent dans la mer et se noient, s'il y

en a qui tombent du haut du mât dans le fond de cale, pour avoir voulu trop s'élever et y périssent, il y en a d'autres qui nagent et qui grimpent avec beaucoup plus de bonheur que leur adresse ne semblait le mériter. Enfin, tout considéré en gros, le monde va toujours bien, quoi qu'il arrive aux individus particuliers.

Cet ouvrage est accompagné de figures dont le fameux peintre Holbein a profité pour enrichir l'*Éloge de la folie* d'Érasme.

Lièvre.

Quand on a mangé du lièvre, on est beau sept jours de suite.

Pline cite ce proverbe, qui est en usage encore aujourd'hui; il provient de l'équivoque des mots *lepus*, lièvre, et *lepor*, grâce, agrément, ou plutôt le rapport de *lepor* à *lepus* vient de cette antique croyance. Martial en parle aussi. (Liv. v, ép. 29.)

Voici une épigramme de Marot sur ce sujet :

A ISABEAU.

Isabeau, lundi m'envoyastes
Un lievre, et un propos nouveau,
Car d'en manger vous me priastes,
En me voulant mettre au cerveau
Que par sept jours je serois beau.
Resvez-vous? Avez-vous la fievre?
Si cela est vray, Isabeau,
Vous ne mangeastes jamais lievre.

Lime sourde.

Se dit d'une personne qui agit secrètement et cache ses mauvais desseins.

LIMOGES. (*Convoi de*)

C'est-à-dire, politesses cérémonieuses, révérences sans fin.

A Limoges, dans un temps qui n'est pas encore très

éloigné, lorsqu'une personne faisait une visite, elle était conduite jusqu'à la rue par la personne visitée, et quelquefois jusqu'à sa maison. Celle-ci, par réciprocité, revenait sur ses pas ; de là le proverbe, *convoi de Limoges.*

M. J. J. Juge, ancien professeur d'histoire naturelle, a publié, en 1817, à Paris, un volume *in*-8° de 229 pages, intitulé : *Changemens survenus dans les mœurs des habitans de Limoges, depuis une cinquantaine d'années.*

Ce tableau est celui de toutes les autres villes du centre de la France ; et, comme l'auteur a bien observé, son ouvrage est bon à consulter.

« Le premier trait frappant dont je me souvienne, dit-il, remonte à l'année 1759. J'étudiais sous les jésuites, et je demandai à mon professeur où il convenait de porter les programmes de la thèse que je devais soutenir. Il me répondit : *Partout où vous verrez des vitres.* En effet, il y avait alors à Limoges très peu de croisées à grands carreaux; les autres étaient en panneaux de verre enfumé, montés en plomb; lorsqu'il en tombait quelques lambeaux, on y collait du papier.

« L'ameublement répondait assez bien à cette apparence extérieure. Des lits dont le dossier, le ciel, les amples rideaux et la courte-pointe étaient de même étoffe rembrunie; des armoires de noyer, qu'on changeait de place à volonté; de grandes tables fixes revêtues d'un vieux tapis de Turquie, et des coffres couverts de cuir, avec des compartimens de clous dorés, étaient ce qui décorait les principaux appartemens. Ces meubles existaient dans certaines maisons depuis deux à trois siècles. Il n'y avait pas soixante maisons qui fussent pourvues de couverts d'argent. »

LIMOSIN. (*Raves du*)

On dit des femmes petites et d'un excessif embonpoint, qu'elles ressemblent aux *raves du Limosin*, qui ne croissent qu'en rond.

LION. (*Battre le chien devant le*)

Châtier le faible devant un grand qui a commis la même faute.

Ma fille, c'est à vous que je parle, afin que ma bru me comprenne.

(Proverbe turc. *)

LION. (*Coudre la peau du renard à celle du*)

Pour dire, ajouter la ruse à la force.

LIONS. (*Habillé comme un gardeur de*)

Homme qui porte toujours le même habit.

Dans le gardien d'animaux féroces, c'est une mesure de prudence, un moyen d'en être reconnu.

Lis.

Les lis ne filent point; c'est-à-dire que le royaume de France ne tombe point en quenouille, ne passe point aux femmes.

Lit.

Le lit est une bonne chose,
Si l'on n'y dort, on y repose.

« Elle était au lit, belle et coiffée à coiffer tout le monde, dit madame de Sévigné d'une dame qui, aux eaux de Vichi, avait eu la nuit une colique peu alarmante. Je voudrais que vous eussiez vu l'usage qu'elle faisait de ses douleurs, et de ses yeux, et de ses cris, et des bras et des mains qui traînaient sur sa couverture, et les situations et la compassion qu'elle voulait qu'on eût. »

L'*Histoire du Bourbonnais*, par M. le comte de Coeffier Demoret, 2 vol. *in* 8°, Paris, 1817, contient sur les lits une particularité qui remonte au onzième siècle. L'auteur fait la description d'un château composé d'une tour carrée de huit à neuf toises de face, avec une tourelle à un des angles, pour contenir l'escalier. « Le baron et sa famille, dit-il, logeaient au premier étage; c'est-à-dire, dans une seule grande pièce qui, sur un des côtés, avait une cheminée de dix-huit pieds d'ouverture; sur les deux autres, on trouvait deux fenêtres percées de murs de sept à huit pieds d'épaisseur. Ce qu'il y avait de plus remarquable était la manière dont on avait disposé les lits : au milieu de cette immense salle on avait pratiqué un retranchement ou très grand cabinet de forme circulaire, et de trois toises au moins de diamètre, dans lequel était une énorme machine, assez semblable aux tours de nos religieuses. Ce tour était attaché au centre, à une forte pièce de bois qui servait de pivot, et vers les bords antérieurs, on le faisait mouvoir sur des roulettes; il était divisé en huit ou dix cases, et chacune contenait un lit. Chaque case avait une porte; mais comme il ne s'en trouvait qu'une au cabinet pour communiquer à la grande salle, quand on voulait entrer dans une case il fallait tourner la machine jusqu'à ce que la porte de la case se trouvât vis-à-vis celle du cabinet. Les cases étaient numérotées, afin que chacun reconnût la sienne, quand il allait se coucher. »

Le *Lai de Gugemer*, par Marie de France, poète du treizième siècle, parle d'un lit enrichi de dorures, de pierres précieuses, de chiffres en ivoire; ce lit était couvert de drap d'or, et la grande couverture, faite en drap d'Alexandrie, était garnie de martre-zibeline.

Dans le *Lai d'Yweneck*, par le même auteur, les colonnes du lit sont d'or émaillé.

Par un manuscrit d'une dame Alienor de Poictiers, intitulé *les Honneurs de la cour*, on voit que, sous Charles VIII, les lits, à la cour, étaient à roulettes, qu'on appelait *roulets*. Le ciel avait des pentes que l'on nommait *gouttières;* elles étaient ornées de franges de soie. Les rideaux étaient appelés *courtines*, et les couvertures, *couvertois*. Les draps étaient de *fin couvrechief*, c'est-à-dire, de gaze ou de toile aussi fine que celle qui était employée à faire des coiffes. Les couvertois étaient si hauts, qu'on ne voyait point les draps, sinon au chevet.

Les gens de qualité léguaient ordinairement leurs lits aux églises où ils devaient être inhumés. Cet usage devint une obligation; et à la mort il fallait que le lit fût racheté.

On ne connaissait, au seizième siècle, que les grands lits à colonnes; quelquefois ils étaient élevés sur une estrade, et séparés du reste de la chambre par une balustrade. Ce dernier accessoire marquait la prétention à la magnificence.

LIT.

Comme on fait son lit on se couche.

Pour dire, on tire du profit des choses suivant qu'on les a préparées.

LIVRE. (*Il ne faut pas cinq quarterons pour faire une*)

Expression proverbiale qui s'applique à des personnes qui donnent plus de raisons qu'il n'en faut pour convaincre.

LIVRE. (*Gardez-vous de disputer avec l'homme d'un seul*)

Cave ab homine unius libri.

Cet homme s'est si bien nourri de la matière qui en fait l'objet, il se l'est tellement appropriée, qu'il est devenu redoutable à tous ceux qui voudraient argumenter sur le même sujet.

Non refert quàm multos, sed quàm bonos habeas libros. (Senec. epist. 45.)

Un gros livre est un grand mal. Magnus liber magnum malum. (Trad. de Callimaq.)

Pour sentir la justesse de ce proverbe, il suffit de jeter les yeux sur ces vastes dépôts des productions de l'esprit, qui désespèrent les gens les plus désireux de s'instruire.

Quantité d'hommes célèbres ont composé leur bibliothéque de quatre ou cinq ouvrages tout au plus. Alexandre ne quittait jamais *Homère;* César étudiait continuellement *Xénophon; Comines* a été l'auteur favori de quelques uns de nos grands capitaines; *Machiavel* le guide exclusif de quelques uns de nos hommes d'état. Henri IV avait un goût particulier pour les *Hommes illustres de Plutarque;* Turenne pour *Quinte-Curce;* Pierre Corneille pour *Tacite*, *Tite-Live* et *Lucain;* Ménage pour *Plutarque;* Antoine Arnauld pour *Cicéron;* La Fontaine pour *Rabelais*, *l'Arioste*, *Boccace* et *le Tasse;* Jean Racine pour *Platon* et *Plutarque.* Chevreau disait qu'on pouvait se passer de tous les écrivains de tous les temps avec *maître Michel*, *maître François* et *maître Benoît;* c'est-à-dire, *Montaigne*, *Rabelais* et *Spinosa;* Saint-Évremond, qu'on pouvait lire toute sa vie *Don Quichotte* sans en être dégoûté. Bossuet, consulté sur celui de tous les

ouvrages qu'il voudrait avoir fait, répondit, les *Lettres provinciales*. Boileau disait au P. Bouhours : « Mon père, lisez les *Provinciales;* et, croyez-moi, ne lisez pas d'autres livres. » On connaît la prédilection de J. J. Rousseau pour *Plutarque*, *Charron* et *Robinson Crusoé;* celle de Voltaire pour les *Provinciales* de *Pascal* et le *Petit Carême* de *Massillon*. Les auteurs chéris de Montesquieu étaient *Plutarque*, *Montaigne*, *Malebranche* et *Rollin*. « Cet honnête homme, disait-il en parlant de Rollin, a, par ses ouvrages d'histoire, enchanté le public. On sent, en les lisant, une secrète satisfaction d'entendre parler la vertu. » Grosley faisait ses délices d'*Érasme*, de *Rabelais*, de *Montaigne*, et de la *Satire Ménippée*.

Napoléon Bonaparte eut toujours une grande prédilection pour *Corneille*. Dans sa captivité à Sainte-Hélène, la promenade qu'il avait coutume de faire après son dîner était suivie d'une lecture à haute voix. Corneille et Racine obtenaient la préférence sur Voltaire. *La France*, dit-il un jour, *doit à Corneille une partie de ses belles actions*.

LIVRES. (*J'y brûlerai mes*)

Ce proverbe est une allusion à la folie d'un alchimiste, qui, cherchant la pierre philosophale, après s'être ruiné en charbon, et n'ayant plus que le dernier coup de feu à donner pour obtenir le grand-œuvre, emploie à chauffer son fourneau jusqu'à ses livres.

Bernard de Palissy, cherchant la composition de la faïence, se trouva dans une situation à peu près pareille. Sans argent, sans crédit, au bout de seize ans de travaux, il brûla un meuble essentiel pour achever la cuite d'un fourneau.

LOCHES. (*Cela fut joué à*)

Cette façon de parler vient d'un vieux conte, et signifie, *à une époque éloignée.*

Sous Louis XI, la cour se tenait souvent à Loches, en Touraine.

LOGE. (*Il n'est pas mercier qui ne sait faire sa*)

C'est-à-dire, pour exercer un métier, il faut savoir faire tout ce qui en dépend.

Jadis les marchands forains nommaient *loge* ce que les nôtres appellent boutique. La foire de Saint Fiacre, dite foire des Loges, qui se tient dans la forêt de Saint-Germain-en-Laye, tire de là son nom.

LOIN. (*A beau mentir qui vient de*)

C'est ce qu'on répond à ceux qui vous disent avoir vu dans leurs voyages des choses incroyables :

Celui-ci se croyait l'hyperbole permise.
J'ai vu, dit-il, un chou plus grand qu'une maison :
Et moi, dit l'autre, un pot aussi grand qu'une église.
Le premier se moquant, l'autre reprit : Tout doux,
On le fit pour cuire vos choux....
Quand l'absurde est outré, on lui fait trop d'honneur
De vouloir par raison combattre son erreur.
Enchérir est plus court, sans s'échauffer la bile.

Avoir visité un pays étranger est un si grand mérite aux yeux des personnes qui ne sont jamais sorties du leur, que, pour augmenter cette considération, le voyageur mêle des fictions au récit des aventures véritables.

LONG-TEMPS. (*Pot fêlé dure*)

Pour dire qu'un homme infirme et cacochyme peut, avec des soins, fournir une longue carrière.

Vous, chez qui la force est usée
Par les ans ou l'infirmité,
Vous pouvez de vos ans allonger la fusée,
En veillant sur votre santé.

Un vase fêlé qu'on ménage,
Long-temps encor sert en ménage;
Un vieux bâtiment étayé
Long-temps encor reste sur pié.

Un ouvrage tout-à-fait dans le sens de ce proverbe est celui de M. Patte, architecte, ayant pour titre : *Les véritables jouissances d'un être raisonnable vers son déclin; avec des observations sur les moyens de se conserver sain de corps et d'esprit jusqu'à l'âge le plus avancé; in*-12, Paris, seconde édition, an XI (1802).

L'auteur avait environ soixante ans lorsqu'il médita sur les moyens de prolonger sa carrière.

LORICART. (*Un pauvre*)

C'était jadis un ouvrier employé à la fabrication des cuirasses, *loricarum confector :*

Tu voys ung pauvre *loricart*
Par artificiel office
Devenir ung riche pinart,
Et acquerir grand bénefice.
(*Livre des Amours de Pamphile et de Galatée*, in-4°, 1494.)

Le pinart était une espèce de monnaie à peu près de la valeur d'une maille. Ici, maille se prend en deux sens : il y avait une grande quantité de mailles dans une cotte d'armes, tandis qu'il ne s'en trouvait aucune dans une cuirasse.

LORRAINE. (*C..... de*)

Ce sobriquet, donné pendant la Ligue aux soldats de Charles, duc de Lorraine, vient des lettres C. D. L. (*Carolus dux Lotharingiæ*), brodées sur les drapeaux de ce prince.

Ce que les soldats du parti ennemi voulaient dire, se trouve dans le mot coïon, synonyme de poltron.

L'historien de Thou attribue, dans le même sens, ce sobriquet au mignon Saint-Mégrin, qui, pour témoigner la mauvaise opinion qu'il avait du courage des princes lorrains dont le projet lui avait été dévoilé, les traita de *C..... de Lorraine*, le jour même où il fut poignardé en sortant du Louvre.

Lorrain vilain, traître à Dieu et à son prochain.

Autre proverbe, né dans le temps de la Ligue. Les princes lorrains, qui étaient à la tête de ce parti formidable, pensèrent renverser les Valois.

LORRIS, (*C'est la coutume de*) *le battu paye l'amende.*

Se dit lorsque le plaideur qui a raison est condamné.

Anciennement l'usage était de régler par le duel la plupart des contestations. Dans la châtellenie de Lorris, on se battait à coups de poing seulement. Si le débiteur était vaincu, il payait sa dette et une amende de cent douze sous; si le créancier succombait, celui-ci perdait sa dette, et payait une amende. Ainsi, quelle que fût l'issue du combat, il était vrai de dire que *le battu payait l'amende.*

Lotir.

Le voilà bien loti.

Proverbe ironique; c'est-à-dire, le voilà mal partagé.

Piron voyant une estampe licencieuse, qui représentait le vieux *Loth* avec ses deux filles, écrivit au bas : « Les voilà bien loties. »

Louange.

Donner de l'encensoir par le nez.

Casser le nez à coups d'encensoir.

C'est-à-dire, donner des louanges grossières qui blessent plus qu'elles ne flattent.

LOUP.

D'un côté le loup nous menace, de l'autre le chien.

Traduction de ce passage d'Horace :

..... Hàc urget lupus, hàc canis angit,

nous voilà entre deux dangers.

Ce proverbe n'a rien de commun avec l'expression suivante :

Tenir le loup par les oreilles.

Être embarrassé, ne savoir quel parti prendre.

LOUP. (*Entre chien et*)

C'est-à-dire, lorsque la lumière est tellement douteuse, qu'on a peine à distinguer un chien d'un loup.

Cette expression, fort ancienne en France, se lit dans Marculfe : *Infrà horam vespertinam, inter canem et lupum*, etc.

Lorsqu'il n'est jour ne nuit, quand le vaillant berger,
Si c'est un chien ou loup, ne peut au vray juger.
(BAÏF, Liv. Ier de *la Francine.*)

LOUP. (*Il a vu le*)

Pour dire, c'est un homme peu timide, un homme qui a vu le monde, qui a voyagé.

Cela s'applique aussi à une personne enrouée, par une vieille erreur populaire qui faisait croire que la vue du loup enrouait, tandis, au contraire, qu'on gagnait le rhume en attendant le loup à l'affût.

LOUP. (*De brebis comptées mange bien le*)

Ou, comme il y a dans un vieux recueil, *de comtées prend bien le leu.*

C'est-à-dire, il ne suffit pas d'avoir compté ses brebis pour les conserver.

Hic tantùm Boreæ curamus frigora, quantùm
Aut numerum lupus, aut torrentia flumina ripas.
(VIRG. Eg. VII, v. 51.)

Il est comme le loup, il n'a jamais vu son père.

Se dit d'un bâtard.

La louve ne cède pas tout de suite à ses nombreux poursuivans : celui qu'elle a préféré est déchiré et immolé par les autres loups.

Qui se fait brebis le loup le mange.

Les Italiens ont le même proverbe; et les Espagnols disent : *Faites-vous miel, les mouches vous mangeront.*

Il ne faut pas que la bonté dégénère en faiblesse.

Tandis que le loup chie, la brebis s'enfuit.

Voici le proverbe italien : *Pendant que le chien pisse, le lièvre s'enfuit.*

Ces proverbes signifient que ni la force ni l'agilité ne dispensent de se tenir sur ses gardes; ou, *pour peu qu'on perde de temps, on manque l'occasion.*

Le loup te mangera.

C'est ce qu'on dit à un enfant pour arrêter ses pleurs.

L'usage blâmable d'intimider les enfans est fort ancien : les nourrices grecques menaçaient leurs poupons de *Lamia*. C'était une reine de Libye, qui, ayant perdu ses enfans, et enviant aux autres mères un bonheur qu'elle n'avait plus, envoya dans tout son royaume des assassins, avec ordre de massacrer tous les enfans qu'ils pourraient trouver. Cet acte de cruauté rendit son nom redoutable, et fit mettre sur son compte mille fictions. A Rome, l'épouvantail de cet âge avait, entre autres noms, celui de *Manducus*. On entendait par ce mot une figure hideuse qui ouvrait une large bouche, et semblait grincer des dents.

Maintenant, en France, c'est *Croque-Mitaine*.

Ce sobriquet, tiré de l'oubli il y a une quinzaine d'années, remonte au règne de Louis Ier, dit le Débon-

naire. Ce prince avait une cour brillante. Baudouin, son ministre, obligé, pour soulager le pauvre, de taxer les objets de luxe, mit sur certaines mitaines un impôt si considérable que les dames en abandonnèrent l'usage. Baudouin fut alors appelé *Croque-Mitaine;* et pour rendre le sobriquet plus odieux, on s'en servit comme d'épouvantail pour effrayer les petits enfans.

LOUP. (*Les agnèles de la Ferté, dont il ne faut que deux pour étrangler un*)

Proverbe historique, qui concerne la petite ville de la Ferté-Bernard, dans le département de la Sarthe.

Pendant le siége de 1589, le gouverneur de la Ferté ayant permis à plusieurs femmes de la campagne, qui s'y étaient réfugiées, de sortir, les assiégeans prirent avec elles leurs ébats. Le gouverneur, qui voyait ce manége du haut des remparts, fit sortir un certain nombre de ses soldats déguisés en femmes. Ceux-ci, bien armés sous leur travestissement, répondirent aux caresses d'une manière perfide.

LOURDAUD.

On a peine à croire que ce sobriquet ait été donné aux Français. *Lourdaud voirement*, disait Cardan, *de se laisser ainsi écorner.* Heureusement qu'il ne s'agissait que du manque d'habileté dans le commerce des pierreries.

François 1er ayant donné un prix extraordinaire d'un diamant que le roi d'Angleterre marchandait en même temps que lui, les Français spéculèrent sur ce nouveau besoin du luxe; mais ils se laissèrent souvent duper par les Italiens, plus connaisseurs qu'eux en pierreries.

Beaucoup plus avancée que la France dans le commerce, l'Italie était depuis long-temps en possession

des objets d'échange; mais l'Italie jouait de son reste.

Lucrèce.

Nom d'une dame romaine qui se poignarda après avoir été violée; on en a fait un terme proverbial, pour caractériser une femme d'une chasteté exemplaire.

Lune.

Aboyer à la lune.

Crier inutilement contre une personne au-dessus de soi.

LUNE. (*Faire un trou à la*)

C'est s'évader dans l'obscurité, s'en aller sans payer, faire banqueroute.

Avoir des lunes; c'est être fantasque, inégal, comme la lune, qui change de figure presque tous les jours.

Au mois de juin 1787, Beffroy de Régny, qui déjà avait pris le nom de *Cousin Jacques,* afin que le ridicule, s'il s'en donnait, ne retombât pas sur son père, intitula *Lunes* une espèce de journal uniquement consacré à la publication de ses boutades.

Ces petits cahiers obtinrent une grande vogue, et bientôt parurent *les Chiffons, ou Mélange de raison et de folie;* par mademoiselle Javotte, ravaudeuse (Mague-Saint-Aubin, acteur de l'Ambigu-Comique).

Le 30 octobre 1822, M. Gouriet a entrepris, et continué avec succès jusqu'au mois de mai 1823, *les Lunes parisiennes*, cahiers de 32 pages *in*-8°, qui paraissaient à chaque phase de la lune, et se composaient d'articles sur les mœurs et les usages, de voyages imaginaires, d'une chronique, de comptes rendus de livres nouveaux, d'examens de pièces de théâtre, d'inventions et de découvertes, enfin de descriptions de modes. Une

gravure au lavis était jointe à la première livraison de chaque mois.

LUTINS.

Démons qui se contentent de faire peur. Le Loyer raconte que, de son temps, il y avait de mauvais garnemens qui faisaient leurs sabbats et lutineries dans les cimetières, pour établir leur réputation et se faire craindre, et que quand ils y étaient parvenus, ils allaient dans les maisons buffeter le bon vin et caresser les filles; de là le proverbe :

Où sont fillettes et bon vin,
C'est là que hante le lutin.

LYRE? (*Qu'a de commun l'âne avec la*)

C'est-à-dire, qu'a de commun l'ignorant avec l'homme instruit?

Dans l'*Éloge de la folie*, Érasme donne à un théologien, nommé Nicolas de Lire, le sobriquet d'*âne à la lyre*.

Nicolas de Lire, mort à Paris en 1349, était cordelier; son Commentaire sur la Bible avait déjà fait faire ce mauvais jeu de mots : *Nisi Lyra lyrasset, nemo in Bibliâ saltasset*.

M.

MACÉ. (*Prêtre*)

Pour maître passé.

Ce jeu de mots se trouve dans Rabelais (*Gargantua*, Liv. 1, chap. 5). René Macé, bénédictin, obtint en 1525 le titre de chroniqueur de François 1er et de son poète.

MAGIE.

C'est la magie noire.

Expression proverbiale qui s'applique à une chose

qu'il est difficile de pénétrer, à laquelle on ne comprend rien.

Dans le temps où l'on croyait à la *magie*, c'est-à-dire, à l'art de produire, contre l'ordre de la nature, des effets surprenans, la *magie blanche* se distinguait de la *magie noire;* la première était imputée aux bons anges, parce qu'elle était toujours secourable; la seconde provenait des demons, parce qu'elle produisait des effets nuisibles.

Cette distinction est indifférente pour notre proverbe. Au surplus, la philosophie et la physique expérimentale ont fait perdre à la magie presque tout son crédit. Voyez cependant *Nouer l'aiguillette.*

MAGNIFICAT. (*Corriger le*)

C'est-à-dire, faire des corrections où il n'y a pas lieu d'en faire, se mêler d'une chose qu'on n'entend pas.

Aussitôt qu'Élisabeth entendit la voix de Marie (mère de Jésus-Christ), elle s'écria : « Vous êtes bénie entre « toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est « béni. » Alors Marie, remplie de l'esprit divin, prononça le cantique *Magnificat*, etc.

Tillemont appelle ce cantique « la gloire des humbles, et la confusion des superbes. »

Maheutre.

Terme d'injure, par lequel, depuis l'an 1467 jusque vers la fin du seizième siècle, les bourgeois et les paysans désignaient, en France, les gens de guerre et les courtisans, à cause de certains bourrelets appelés *maheutres* ou *mahutes* dont ils garnissaient l'entournure de leurs manches.

Le *Dialogue du maheutre et du manant*, libelle que

les ligueurs publièrent en 1594, offre au revers du titre une gravure en taille-douce, qui représente un gendarme royaliste vêtu d'un pourpoint à maheutres.

Mahute, terme de fauconnerie, signifie le haut des ailes, près du corps, *avis alarum initia.*

Maille.

Il n'a ni denier, ni maille.

C'est-à-dire, *il n'a de monnaie ni ronde ni carrée.*

La maille était carrée; le denier et les autres monnaies du temps étaient rondes.

MAILLE. (*Il vaut mieux écu qu'il ne valait*)

Se disait autrefois d'un objet qu'on avait beaucoup amélioré.

La maille était la cinquième division du poids de marc; il y avait dans un marc 320 mailles.

Avoir maille à partir avec quelqu'un.

C'est-à-dire, avoir avec lui un differend.

Vu sa faible valeur, la maille était une fraction indivisible; ainsi deux personnes qui auraient eu une maille à partager, n'auraient pu que se quereller.

Maille vient du latin *malleatus*, frappé au marteau; manière usitée jusqu'à l'ordonnance de Henri II (1553). Partir vient de *partiri*, partager.

MAILLES. (*Ce n'est pas jeu de trois*)

Proverbe qui rappelle un ancien jeu, et qui signifie: Ce n'est pas peu de chose.

C'est une affaire qui sent la cire.

(Proverbe turc. *)

C'est-à-dire, une affaire épineuse et dont la conclusion exigera beaucoup de veilles.

Main.

Une main lave l'autre.

Se dit lorsque deux compères, également suspects, se louent réciproquement.

« Et ces mains si bien lavées, disait un homme d'esprit, n'en sont pas plus nettes. »

La main au pot, et le verre au poing.

Proverbe tiré de Rabelais (*Pantagruel*, Liv. II, chap. 32).

Il peint l'instant qui précède celui où l'on va boire les vins du marché.

MAIN. (*De marchand à marchand il n'y a que la*)

La conduite des paysans dans les foires de quelques uns de nos départemens explique ce proverbe. Si l'acheteur frappe dans la main du vendeur, et que ce dernier la lui serre, le marché est conclu, et l'offre la plus brillante n'y apporterait aucun changement.

C'est le symbole ancien des deux mains jointes en signe d'alliance, d'union et d'accord.

MAIN. (*Haut la*)

Cette façon de parler remonte au temps de la chevalerie, et vient de la contenance fière avec laquelle un écuyer accompagnant le maître en portait le heaume élevé sur le pommeau de la selle.

Jeu de main, jeu de vilain.

Signifie qu'il ne faut point se divertir en frappant.

Par *jeu sans villenie*, nos pères entendaient autre chose, témoin Rabelais. « Nous y ferons chiere et demie, je vous promets. Vous y amenerez vostre femme, s'il vous plaist, avecque ses voisines, cela s'entend, et jeu sans villenie. » (*Pantagruel*, Liv. III, chap. 31.) En

termes de blason, un lion *sans villenie* est un lion sans membre ni testicules.

MAIN. (*Fromage est bien sain*
Qui vient de chiche)

Le sens de ce proverbe est qu'il ne faut manger que très peu de fromage, si l'on tient à la conservation de sa santé.

Caseus ille bonus quem dat avara manus.
(École de Salerne.) (1)

Dès le temps (fin du seizième siècle) où Henri Estienne rapportait ce proverbe, dans son *Traité de la précellence du langage françois*, les préceptes de l'*École de Salerne* commençaient à perdre de leur crédit.

La ville de Salerne, dans le royaume de Naples, fut long-temps célèbre par son école de médecine; mais le grand nombre de charlatans qui, dans les douzième et treizième siècles, remplissaient les différentes villes de France, et qui annonçaient y avoir étudié, la décréditèrent.

MAISON.

Connaître les êtres d'une maison.

C'est-à-dire, les portes, les corridors, etc. Autrefois on écrivait *aitres*, ce qui rapprochait davantage

(1) Jean le Milanais, qui vivait dans le onzième siècle, composa, en vers latins, une espèce d'hygiène, à l'usage des gens du monde, au nom des médecins du collége de Salerne, qui la présentèrent à Robert, duc de Normandie, lorsque ce prince passa par Salerne, en revenant de la Terre-Sainte. L'ouvrage contenait douze cent trente-neuf vers; il n'en reste plus que trois cent soixante-treize, qui ont paru sous les différens titres suivans : *Medicina Salernitana. Schola Salernitana de valetudine tuendâ. Flos medicinæ Salernitanæ.* Un médecin de Paris, nommé Martin, en a donné une traduction en vers burlesques, en 1653; et M. Bruzen de la Martinière, une traduction libre, en 1749. Un grand nombre de vers de la traduction de Martin sont devenus proverbes.

de sa source étymologique ce mot qui vient du latin, *atrium*, entrée.

MAISON. (*Fumée, pluie et femme sans raison, chassent l'homme de sa*)

C'est principalement contre une épouse acariâtre que ce proverbe est dirigé : les inconvéniens de la fumée et de la pluie sont de simples termes de comparaison.

Être dans la maison du roi.

Expression proverbiale qui signifie être en prison.

> Je vous trouve, monsieur, dans la maison du roi.
> (CORNEILLE, *Suite du Menteur.*)

On dit dans le même sens : Manger le pain du roi.

MAITRE. (*Qui a compagnon, a*)

Ce proverbe explique le suivant :

Deux à deux comme les frères mineurs, comme les franciscains. (1)

Ne sortir que deux à deux, était aussi un point de la règle des jésuites ; et ces derniers passaient pour tirer un très bon parti de cette espèce de gêne. De deux jésuites dans le monde, il y en avait toujours un qui faisait valoir l'autre.

MAITRE. (*Passer quelqu'un*)

Ne pas l'attendre pour dîner.

Il s'agit d'une maîtrise d'ouvriers : le compagnon qui, après avoir fait son chef-d'œuvre, donne un repas pour être reçu maître, pense plus à l'ordonnance du dîner qu'à venir prendre sa place à table.

---

(1) On n'avait d'abord appelé *frères mineurs* que les Cordeliers : ce nom, par la suite, devint commun à tous les franciscains.

MAL. (*Tomber de fièvre en chaud*)

Deux proverbes se rapportent à celui-ci : *Sauter de la poêle sur la braise.* — *Fuyant le loup, il a rencontré la louve.* La louve est plus cruelle encore que le loup, à cause de ses petits.

Toutes ces manières de s'exprimer viennent du proverbe latin :

Incidit in Scyllam cupiens vitare Charybdim.

MALHEUR.

Ce qui nuit à l'un duit à l'autre (convient à l'autre).

Montaigne développe ce proverbe par des exemples qui ne sont pas tous également vrais. « Le marchand, dit-il, ne faict bien ses affaires qu'à la débauche de la jeunesse ; le laboureur à la cherté des bleds ; l'architecte à la ruine des maisons ; les officiers de la justice aux procez et querelles des hommes. Nul médecin ne prend plaisir à la santé de ses amis mesmes, dit l'ancien comique grec ; ni soldat à la paix de sa ville. Et qui pis est, que chacun se sonde au dedans, il trouvera que nos souhaits intérieurs, pour la pluspart, naissent et se nourrissent aux despens d'autruy. »

A quelque chose malheur est bon.

La Fontaine a fait usage de ce proverbe dans les vers suivans :

> Quand le *malheur* ne serait bon
> Qu'à mettre un sot à la raison,
> Toujours serait-ce à juste cause
> Qu'on le dit bon à quelque chose.
> (Fable 7, Liv. VI.)

« Le malheur est bon à deux choses, disait Fran-
« klin : à éprouver les amis et à épurer la vertu. Il en est
« de l'homme de bien comme des plantes aromatiques,

« qui plus elles sont broyées, plus elles exhalent leur « parfum. »

(*Calendrier de Philadelphie, année* 1779.)

Un malheur amène son frère, ou *ne vient jamais seul.*

La langue se porte vers la place où la dent fait mal. (Proverbe turc. *)

« Il faut de la prudence pour éviter le *malheur*, et du courage pour le soutenir. » (J.J. Rousseau.)

Maltôte.

Ce mot vient de *male tôte. Tôte*, du latin *tollere*, mauvaise levée d'impôts. Il fut employé, pour la première fois, vers 1293, sous Philippe-le-Bel, au sujet d'un impôt qu'on leva à Rouen sur les denrées. La populace le regarda comme une exaction inconnue jusqu'alors; elle se souleva contre les gens tenant l'échiquier du roi, enfonça les portes de la maison du receveur, se saisit de la caisse, et répandit par toutes les rues l'argent qu'elle renfermait.

MAMAN. (*Bonne*)

La grand'mère la plus acariâtre obtient le titre de *bonne maman*, parce qu'en général les grand'mères sont douces, tendres et même trop bonnes pour leurs petits-enfans.

Manceau.

Un Manceau vaut un Normand et demi.

Plusieurs évêques de France avaient autrefois le droit de faire battre monnaie. *Un denier manceau valait un denier et demi normand.* (1)

Détournée de son acception, cette phrase a été

(1) En 1262, sous Saint-Louis, il y avait plus de quatre-vingts sei-

appliquée au caractère des Manceaux, plus enclins encore à la chicane que leurs voisins.

Dans le même sens, on dit : *La lisière est pire que le drap.*

Si l'on veut connaître les Manceaux du temps présent, il faut consulter l'*Itinéraire descriptif, ou Description routière, géographique, historique et pittoresque de la France; par M. Vaysse de Villiers*, in-8°, Paris, Potey, 1822. M. Vaysse de Villiers habite le Mans. « On reproche, dit-il, aux Manceaux une extrême finesse, qui est réellement peu commune dans ce pays, mais la franchise ne l'est pas moins; la confiance, sa compagne ordinaire, y est même poussée quelquefois au-delà des bornes. Tout le monde vous offre crédit, sans vous connaître ; pas un marchand, pas un ouvrier qui vous présente son mémoire, sans que vous le demandiez, à moins qu'il n'ait eu quelque motif de méfiance ou d'humeur. Je n'ai trouvé la moralité générale en défaut que dans un seul point : il m'a semblé que la simple parole n'engage pas toujours les Manceaux; ils ne se croient pas liés pour avoir promis. Quand on ne vous tient point parole, me disait un d'entre eux, fort estimable d'ailleurs, c'est qu'on ne le peut pas; d'où j'ai conclu qu'on ne tient ses promesses, dans le Maine, qu'autant qu'on le peut. Sans doute à l'impossible nul n'est tenu; mais nul aussi n'est tenu de promettre, sans la certitude de pouvoir faire honneur à ses engagemens; je dis honneur, car une parole donnée est toujours une parole d'honneur, une dette contractée, dont on ne se libère qu'en tenant ce qu'on a promis. »

---

gneurs qui pouvaient faire battre monnaie en France. Mais le roi seul pouvait en faire fabriquer d'or et d'argent.

Philippe-le-Bel réduisit les hauts seigneurs à vendre leur droit de battre monnaie, au moyen d'un édit qui gênait la fabrication.

MANCHE. (*La paix n'est pas faite, il s'en faut le*)

Misérable allusion à la *paix*, plaque de métal, derrière laquelle il y a une poignée, et que l'on fait baiser à la messe après l'*Agnus Dei*.

MANCHES ; (*C'est une autre paire de*)

C'est différent.

Réponse faite par une fille d'auberge à un voyageur qui voulait qu'on lui donnât gratis ce qui, la veille, lui avait coûté une paire de manches.

Les paysannes, dans beaucoup de pays, ont des manches plus ou moins fines, qui s'attachent à leur corps de jupe.

MANTEAU. (*Il ne s'est pas fait tirer le*)

Pour dire, il ne s'est pas fait prier. Cette expression nous vient des Latins. *Scindere pallium* signifiait, chez eux, presser un hôte de rester, lui saisir le manteau pour l'empêcher de partir. Cicéron, parlant de deux personnes qui étaient venues le voir, dit : Ils sont restés, quoique je ne les aie engagés que faiblement : *Horum ego vix attigi penulam, tamen remanserunt.*

MANTEAUX. (*Garder les*)

C'est-à-dire, n'être pas de la fête, de la partie de plaisir.

Dans le temps où les équipages étaient moins communs que maintenant, il y avait une couleur pour les *manteaux de bonne fortune;* c'est à Regnard que nous en devons la connaissance :

> Tu prendras ce manteau fait pour bonne fortune,
> De couleur de muraille.
>
> (*Le Joueur*, acte II, scène 4.)

MARAIS. (*Demoiselle du*)

Dans le dix-septième siècle on appelait ainsi, à Paris,

les *courtisanes*, parce qu'il y en avait beaucoup de logées dans ce quartier. Marion de l'Orme était de ce nombre.

Une personne qui se trouvait chez Scarron, et qui l'entendait appeler un petit enfant son neveu, lui demanda par quel endroit il lui était oncle, puisque ses deux sœurs n'étaient pas mariées. Scarron répondit qu'il était son neveu *à la mode du Marais*.

MARCHAND. (*Politesse de*)

C'est-à-dire, affabilité inspirée par l'intérêt.

L'art de capter la bienveillance, d'embarrasser la reconnaissance, est un métier dont les marchands font apprentissage. Plus vous montrez d'embarras lorsqu'il s'agit de faire un choix, plus le marchand bien appris est officieux.

Un provincial qui avait fait déplier une grande quantité de pièces d'étoffe, et à qui aucune ne convenait, était embarrassé pour prendre congé du marchand. Voilà ma bourse, dit-il; je vous laisse libre de me vendre ou de me renvoyer. Ce discours ne déconcerta pas le marchand. Vous seriez trompé ailleurs, lui dit-il, tandis que je sais la valeur de ma marchandise. Là-dessus il ouvrit la bourse, prit ce qu'il lui fallait, coupa l'étoffe et la livra à notre provincial.

Merde à votre gorge, marchand de Paris.

Ce proverbe grossier a pour origine un trait d'histoire. Un duc de Savoie, homme d'une grande valeur, mais de mauvaise mine, était venu en France pour traiter d'une affaire importante avec Henri IV. La curiosité l'ayant un jour conduit dans une boutique, il y marchanda un objet qui se trouvait à sa convenance; mais son offre ayant été trouvée déraisonnable, le marchand lui

répondit : *Ouy dà; de la merde.* Trop au dessus de l'insulte pour en paraître offensé, le duc sortit sans répliquer. Mais en retournant en Savoie et récapitulant les circonstances de son voyage, il se retourne tout-à-coup du côté de Paris, et dit à haute voix, comme s'il eût voulu répondre à notre homme : *A votre gorge, marchand de Paris;* puis il raconte à ses gens le sujet de sa boutade, et en rit avec eux. Depuis ce temps là, *merde à votre gorge, marchand de Paris*, fut une réplique banale.

MARGUERITE. (*A la franche*)

Ce proverbe vient d'une superstition amoureuse.

On voit quelquefois des amans cueillir une marguerite, et l'interroger sur les sentimens de leurs maîtresses, en arrachant une feuille à chaque question. L'oracle est renfermé dans la dernière feuille; et ce qu'elle annonce les agite d'espérance ou de frayeur.

Pour se délivrer d'un doute fâcheux, une autre superstition amoureuse consiste à souffler avec force sur une fleur des champs (pissenlit) dont les aigrettes ressemblent à du duvet. Si l'on a eu le bonheur de faire envoler d'un seul coup toutes les aigrettes, on se croit sûr d'être aimé. Mais on regarde comme un malheur qu'une aigrette soit restée sur sa tige.

En Angleterre, si les parens d'une villageoise s'opposent à ce qu'elle épouse tel jeune homme, elle tâche de l'embrasser sous une branche de gui, bien persuadée que les obstacles s'évanouiront. Telle autre n'a point d'amant; mais elle a trouvé une cosse contenant neuf pois; elle va la suspendre au dessus de la porte d'entrée de sa chambre, et le premier garçon qui y entrera ne peut manquer de devenir son époux.

MARIAGE.

Ne t'y fourre pas chaudement,
Ou tu auras un coup d'estrille :
Mais pour procéder sagement,
De bonne mère prend la fille.

Qui se marie par amours,
Une bonne nuit, deux mauvais jours.

Par là nos pères voulaient dire, avec les sages de l'antiquité, que *l'amitié fait plus de bons ménages que l'amour.*

Marmontel, dans ses *Mémoires,* a donné pour exemple d'un mariage heureux sans amour, celui qu'il contracta avec une nièce de l'abbé Morellet, à un âge où l'on n'a plus l'espoir de plaire. « J'avais, dit-il, tenté plus d'une fois de me donner une compagne, et d'adopter une famille qui me tînt lieu de celle que la mort avait moissonnée autour de moi. Mais par une heureuse fatalité, aucun de mes projets ne m'avait réussi, lorsque je vis arriver à Paris la sœur et la nièce de mes amis MM. Morellet. Ce fut un coup du ciel.... plus je causais avec la mère, plus j'entendais parler la fille, plus je trouvais à l'une et à l'autre ce naturel aimable qui m'a toujours charmé. Mais mon âge, mon peu de fortune, ne me laissaient voir pour moi aucune apparence au bonheur que je présageais à l'époux de mademoiselle de Montigny, et plus de deux mois s'étaient écoulés sans que l'idée me fût venue d'aspirer à ce bonheur-là. Un matin, l'un de mes amis et des amis de MM. Morellet, l'abbé Maury, vint me voir et me dit : « Voulez-vous que je vous apprenne une nouvelle? Mademoiselle de Montigny se marie. — Elle se marie! — Avec qui? — Avec vous. — Avec moi! — Oui, avec vous-même. — Vous êtes fou ou vous rêvez. — Je ne rêve point,

et ce n'est point une folie ; c'est une chose très sensée, et dont aucun de vos amis ne doute. Alors le voilà qui déploie toute son éloquence à me prouver que rien n'était plus convenable; que je serais aimé; que nous ferions un bon ménage; et d'un ton de prophète, il m'annonça que nous aurions de beaux enfans. Après cette saillie, il me laissa livré à mes réflexions ; et tout en me disant à moi-même qu'il était fou, je commençai à n'être pas plus sage. Mes cinquante-quatre ans ne me semblèrent plus un obstacle si effrayant; la santé, à cet âge, pouvait tenir lieu de jeunesse. Je commençai à croire que je pouvais inspirer non pas de l'amour, mais une bonne et tendre amitié..... »

Il sera marié cette année, dit-on, en plaisantant, d'une personne qui jette au plancher certaines choses qui s'y attachent.

Pareil pronostic se tirait à Rome, et un passage d'Horace fait présumer qu'on y ajoutait foi. C'était pour les amans un bon augure, quand en poussant des pepins de pomme du bout des doigts on frappait le plancher.

Maison faite et femme à faire.

Pour dire qu'il faut rechercher en mariage une fille dont les biens puissent tout de suite défrayer un ménage, et un esprit docile qu'on puisse plier à son gré.

Boire, manger, coucher ensemble,
C'est mariage, ce me semble.
(*Proverbes en rimes, ou Rimes en proverbes.*)

Bussy-Rabutin ne se montre pas plus scrupuleux dans une lettre à madame de Scudéry. « J'admire, dit-il, quelle force a l'usage et quelle autorité dans le monde. Avec trois mots qu'un homme dit, *ego conjungo vos,* il vous fait coucher un garçon avec une fille à la vue

et du consentement de tout le monde.... La même action, sans ces trois mots, est une fornication ou un adultère qui déshonore une pauvre femme.... Le père et la mère dans la première affaire se réjouissent, dansent, et mènent eux-mêmes leur fille au lit, et dans la seconde ils sont au désespoir, ils la font raser et la mènent dans un couvent. Il faut avouer que les lois sont bien plaisantes.

Le joug du mariage.

Une des principales cérémonies du mariage chez les Romains, était de faire passer sous le *joug* les nouveaux époux; de là le mot *conjugium*, joug commun, pour signifier mariage. Il est vraisemblable que l'usage de tenir dans l'église un poêle sur la tête du mari et de la femme, nous vient des Romains.

Mari.

Bon homme est bien le mary
Qui souffre à femme favory.

Si l'on se règle sur notre proverbe, l'Italie et l'Espagne sont peuplées de bons hommes. Chaque Italienne a son *sigisbé* ou *cavalier servant;* et chaque Espagnole, son *cortejo*.

La mode des cavaliers servans fut importée en Italie par Philippe II.

Mariée.

Se plaindre de ce que la mariée est trop belle.

Se plaindre de ce qu'une chose a toutes les qualités qu'elle doit avoir.

MARIÉE. (*Dénouer la jarretière de la*)

Façon de parler toujours usitée, quoiqu'il ne s'agisse plus d'une jarretière, mais de deux rubans attachés au bas de la jambe.

Vers la fin du repas, un enfant se glisse sous la table pour détacher la prétendue jarretière. C'est ordinairement un parent de la mariée, ou, à défaut de parent, un ami de sa famille. Il offre ces rubans au garçon qui est le plus proche parent du marié. Celui-ci les coupe en un grand nombre de morceaux qui sont à l'instant distribués ; les hommes en mettent à leur boutonnière, les femmes à leur ceinture; on appelle cela *de la livrée.* Un de ces rubans est blanc, et l'autre rose, ou bleu, ou lilas. Ce sont des rubans étroits de la sorte qu'on nomme *faveur.* Ceci n'a lieu que dans les classes moyennes de la société.

Un autre usage, qui ne se pratique plus que dans les campagnes, consiste à porter aux mariés, le lendemain des noces, avant qu'ils soient levés, le *chaudeau* (1), breuvage chaud, composé de lait, d'œufs et de sucre.

Madame de Sévigné va nous faire connaître, par une exception, ce qui se pratiquait de son temps dans la classe élevée. «On les marie ce soir (10 mars 1687, le fils du duc de Grammont et la fille de M. de Noailles); personne n'est prié, personne n'est averti..... On les mariera; on ne trouvera point un grand étalage de toilette; on ne les couchera point; on laissera le soin à la gouvernante et au gouverneur de les mettre dans le même lit. Le lendemain on supposera que tout a bien été. On n'ira point les tourmenter; point de bons mots, point de mauvaises plaisanteries. Ils se lèveront : le garçon ira à la messe et au dîner du roi; la petite personne s'habillera comme à l'ordinaire; elle ira faire des visites avec sa bonne maman; elle ne sera point

(1) *Chaudeau*, vieux mot qui tient à la même racine que le mot *chaudière*, chaud-eau (*aqua calida*).

sur un lit exposée à toutes les ennuyeuses visites. »

Les nouvelles mariées, vêtues de leurs plus beaux habits et couchées sur un lit, recevaient, pendant trois jours, la visite de toutes les personnes qui se présentaient chez elles. La Bruyère a signalé cette mode ridicule dans le passage suivant : « Le bel et judicieux usage que celui qui, préférant une sorte d'effronterie aux bienséances de la pudeur, expose une femme d'une seule nuit sur un lit comme sur un théâtre, pour y faire, pendant quelques jours, un ridicule personnage, et la livrer en cet état à la curiosité des gens de l'un et de l'autre sexe, qui, connus ou inconnus, accourent de toute une ville à ce spectacle pendant qu'il dure ! Que manque-t-il à une telle coutume pour être entièrement bizarre et incompréhensible, que d'être lue dans quelque relation de la Mingrélie ? »

Ce que madame de Sévigné trouvait si étrange, se pratique encore dans quelques départemens.

Un homme très répandu dans la société, nous a adressé la note suivante : « En 1813 et 1814, au lit « près, auquel on a substitué un fauteuil de cérémo- « nie, j'ai retrouvé ce même usage à La Rochelle. Pen- « dant trois jours consécutifs *la mariée est en parade ;* « elle reçoit toute la ville. Il suffit d'être à peu près de « son rang pour avoir le droit de se présenter. A cha- « que personne qui entre, la mariée, en grande toilette, « fait une profonde révérence. Les dames et les demoi- « selles l'embrassent, s'asséyent, restent une ou deux « minutes, se lèvent, saluent, et se retirent. Les hommes « s'approchent, cherchent un lieu commun, restent « debout, et sortent. Le pauvre mari est obligé de don- « ner la main à chaque dame qui entre, et de recon- « duire jusqu'à la porte de la rue chaque dame qui sort.

« Il fait l'office d'une navette dans l'atelier du tisserand. « Aussi tâche-t-on de recevoir dans un salon au rez-de-« chaussée, afin d'éviter à ce pauvre homme la peine « de descendre et de remonter sans cesse. Souvent on « profite d'une nouvelle entrée de dames pour sortir; « mais quelquefois, par malice, les dames mettent le « marié dans une agitation perpétuelle : il ne fait qu'al-« ler et venir; la jeune mariée ne fait que se lever et « s'asseoir, faire la révérence aux hommes, tendre la « joue aux femmes. Quelques personnes ont cherché à « réduire à un ou deux jours au plus cette corvée; on a « fort mal pris la chose : elles ont été taxées de se mettre « au-dessus des convenances, de frauder les usages re-« çus; elles pouvaient bien, disait-on, se donner la « peine de recevoir, puisqu'on prenait la peine d'aller « les visiter. »

Marivaudage.

Expression proverbiale, créée pour caractériser le langage précieux de *Marivaux*, l'un des quarante de l'Académie Française, mort en 1763. Voltaire disait de lui qu'il passait sa vie à « peser des riens dans des balances de toile d'araignée. »

MARMITEUX. (*Air*)

La *marmite des quatre-temps*, dont Rabelais parle, Liv. II, chap. 7 de son *Pantagruel*, donne l'explication de ce mot.

L'air *marmiteux* était celui d'un hypocrite qui voulait persuader que le jeûne l'exténuait. Nous disons : air piteux, du bas latin *pietosus*, pris en mauvaise part.

MARMOT. (*Croquer le*)

On *croque le marmot*, quand on attend et qu'on s'en-

nuie; ce qui apparemment se dit parce que les gens qui trouvent visage de bois, *croquent* d'impatience, anéantissent par la pensée le *marmot*, ou marteau de la porte.

Un *marmot* est une figure grotesque; on donnait autrefois le nom de *marmots* aux petits singes; et de là *marmoter*, parler entre ses dents; de là aussi les petits garçons ont été appelés *marmots*.

De *marmous*, qui, en bas-breton, est synonyme de *marmot*, l'on a fait le diminutif *marmouset*, puis, par aphérèse, *mouset*.

Les Gascons disent : *Croquer le mouset*.

MAROTTE. (*Chacun a sa*)

C'est-à-dire, sa folie.

On dit aussi : *A chaque fou plaît sa marotte*.

Marotte vient de *mairotte* ou *merotte* petite mère : C'est en effet le symbole de la *Mère folle* de Dijon, qui est une déesse mère, et la même que *Bérécynthie*, dont le culte était fort célèbre dans les Gaules.

Mettant à l'écart les fantaisies cruelles et honteuses, et sans remonter trop haut ni chercher les exemples ailleurs que dans notre France, nous trouvons un Henri III qui, pendant quelques années, prit plaisir à porter en écharpe un panier rond, plein de petits bichons ou de petits épagneuls : cette fantaisie lui fit dépenser plus de cent mille écus.

Non seulement ce prince teignait en noir ses cheveux roux, se fardait le visage, et se coiffait d'une toque pareille à celle des femmes de sa cour; mais quelquefois il s'habillait en femme, ouvrant son pourpoint, découvrant sa gorge, et y portant un collier de perles.

Sous la régence, l'abbé d'Entragues, parent de madame la princesse de Conti, et fort répandu dans la

haute société, affectait toutes les manières des femmes, travaillait en tapisserie, portait un éventail, et en déshabillé se coiffait comme elles. Pelletier de Souzy le trouvant un jour assis dans son lit, en peignoir, en cornette et en rubans, crut s'être trompé et s'enfuit.

Monsieur, frère de Louis XIV, à l'âge de douze ans, avait eu la fantaisie de s'habiller quelquefois en fille. L'abbé de Choisy, à peu près du même âge, eut aussi cette fantaisie; sa mère s'y prêta; et comme il était souvent chez *Monsieur*, on prenait plaisir à les habiller tous deux en filles, et à les faire paraître ainsi aux théâtres et dans les cercles. Cela mit, une dizaine d'années plus tard, dans l'esprit de l'abbé de Choisy l'idée de vivre dans le fond d'une province, sous l'habit de femme; il choisit le Berri, et se fit appeler la comtesse des Barres. A l'aide de ce travestissement, il abusa de quelques demoiselles de condition; lui-même a écrit ses aventures sous le titre d'*Histoire de la comtesse des Barres* (Bruxelles, 1736). Voici un extrait de ce livre: (l'abbé de Choisy avait vingt-deux ans; il venait de perdre sa mère) «..... J'allai rendre visite à madame de La Fayette, avec mes pendans d'oreilles, ma croix de diamans, mes bagues, et dix ou douze mouches. Elle s'écria en me voyant: Ah, la belle femme!.... Cela me donna du courage, et je continuai pendant deux mois à m'habiller tous les jours en femme; j'allai partout faire des visites, à l'église, au sermon, à l'opéra, à la comédie, et il me semblait qu'on y était accoutumé. Je me fis peindre par Ferdinand, fameux peintre italien, qui fit de moi un portrait qu'on allait voir. Enfin, je contentai pleinement mon goût. »

Une des manies de l'historien Mézerai était de se soustraire à la clarté du soleil, et d'éclairer sa chambre

avec des flambeaux, quand il travaillait, en plein midi, au cœur de l'été. De peur que cette singularité ne ressortît pas assez, il ne manquait pas de reconduire jusqu'à la porte de la rue, une lumière à la main, ceux qui lui rendaient visite.

Colbert avait toujours des chats qui jouaient dans son cabinet.

Crébillon ramassait les chiens dans les rues, et donnait à chacune de ces bêtes des noms grecs et romains. On le voyait, un livre à la main, entouré de *Périclès*, de *Scipion*, de *Sylla*, etc.

La folie du marquis de Brunoy consistait à décorer aussi magnifiquement qu'une cathédrale l'église du bourg de Brunoy. Lorsqu'il fut interdit, cette église avait cent soixante chapes dont il avait fait don. Un dais lui avait coûté 30,000 francs. En 1772, il dépensa 100,000 francs pour la procession de la Fête-Dieu, et pareille somme l'année suivante. Il rangeait lui-même les porte-chapes sur deux lignes, proportionnant les tailles, symétrisant les couleurs, et criant : *A moi les rougets, à moi les jaunets*. Sans compter les ecclésiastiques, il payait seize chantres, serpens ou musiciens, dix-huit enfans de chœur, huit sonneurs, un organiste et un maître de la sonnerie.

Privé de la satisfaction de pouvoir se livrer à ses goûts, le marquis de Brunoy mourut au mois de mars 1781, à peine âgé de trente-trois ans.

La marotte de Rétif de la Bretonne était un soulier de femme à talon haut : ses *Contemporaines*, ses *Parisiennes*, son *Pied de Fanchette*, et plusieurs autres de ses romans en font foi ; et dans *Monsieur Nicolas, ou le Cœur humain dévoilé*, il dit qu'à l'âge de dix ans, lorsque, dans son village, il voyait les chaussures des

fêtes rangées en parade, suivant l'usage, « il palpitait de plaisir, rougissait et baissait les yeux, comme devant les filles elles-mêmes. »

Chacun a son califourchon, disait Sterne.

MARTIN. (*Prêtre*)

Vieux proverbe que Coquillart explique fort bien, en parlant des gens qui se mêlent de tout :

> Ils sont chapelains et prélats,
> Car ils sont le prestre Martin,
> Qui chantoit haut, respondoit bas.

Montaigne dit (Liv. III, ch. 4) : « Les femmes font le prestre Martin, car comme elles aggrandissent le regret du mari perdu..... elles publient aussi tout d'un train ses imperfections. »

(Voyez *Prêtre Macé.*)

Voici une variante qui se trouve dans la 81e stance de *l'Amant rendu cordelier à l'observance d'amour;* par Martial d'Auvergne, dit de Paris (1) :

> J'estoye le prestre et martin,
> Car je respondoye en chantant,
> Et parloye françois et latin.

MARTIN. (*Plus d'un âne à la foire a nom*)

Par ce proverbe nos pères voulaient dire qu'un indice ne suffisait pas pour affirmer une chose.

La coutume de donner des noms de saints à différentes espèces d'animaux domestiques subsiste encore dans nos campagnes. Un âne s'appelle *Martin*, une chèvre *Jeanne*, un geai ou un merle *Jacquot*, diminutif de *Jacques*; une pie *Agathe*, ou *Margot*, dimi-

---

(1) *Martial d'Auvergne*, procureur au parlement, sous les règnes de Louis XI, de Charles VIII et de Louis XII, fut surnommé *de Paris*, parce qu'il s'y était transplanté et marié.

nutif de Marguerite ; un oison *Piron*, diminutif de Pierre.

Ceint sur le cul comme le Martin de Cambrai.

Ce proverbe vient du costume de deux figures en pied, et de grandeur naturelle : un paysan et une paysanne, habillés à la mode du quatorzième siècle, qui frappaient les heures sur l'horloge de l'hôtel-de-ville de Cambrai, et que le peuple, à cause de leur marteau, appelait *Martin* et *Martine*. Lorsque la mode eut changé, on trouva cette manière de se ceindre ridicule, et l'on en fit une expression proverbiale.

Martin-Bâton.

Panurge en fait le surnom d'un homme, parce qu'il frappait sa femme d'un bâton, comme un forgeron frappe le fer. « Je la battray en tigre, si elle me fasche. Martin-Bâton en fera l'office. »

(*Pantagruel*, Liv. III, chap. 12.)

MASCHECOULIS.

Elle est faite à maschecoulis, le haut défend le bas.

Disaient nos pères d'une femme laide.

Le *mâchecoulis*, ou *mâchicoulis*, corruption de *massecoulis*, est un parapet très saillant et percé de créneaux, qui se trouve au haut des murailles des anciennes fortifications. Par ces créneaux, les assiégés jetaient de grosses pierres, des matières enflammées, de l'eau et de l'huile bouillantes sur les assaillans.

MATE. (*Enfans de la*)

Autrefois on donnait ce nom aux escrocs, aux filous. La *Mate* était une place où ces sortes de gens avaient coutume de s'assembler. De *mate*, on a fait *matois*.

MATIN. (*Qui a bon voisin a bon*)

Dans le *Dictionnaire de Trévoux*, et dans celui de

l'*Académie française*, on trouve *mâtin*, ce qui veut dire qu'avec un bon voisin on a bonne garde.

Richelet écrit *matin*, sans accent circonflexe, et le sens est plus naturel : il s'agit du gracieux accueil que l'on doit attendre d'un bon voisin.

Suivant la première interprétation, le proverbe ne serait applicable qu'aux gens de la campagne, parce qu'eux seuls se font garder par des mâtins. Ainsi restreint, le proverbe ne serait pas encore juste, parce que les habitations étant isolées, le chien préposé à la garde de l'une ne met pas l'autre en sûreté.

Voyons donc uniquement dans ce proverbe les politesses et les légers services que de bons voisins reçoivent les uns des autres.

MATIN. (*Vous ne vous êtes pas levé assez*)

C'est-à-dire, vous n'êtes pas assez fin pour m'attraper. Voici le proverbe en entier : *Vous avez cru prendre la mère au nid; vous ne vous êtes pas levé assez matin.*

Les oiseleurs qui veulent lever un nid, et prendre la mère avec les petits, se mettent en campagne de bon matin, sans quoi ils courraient risque de ne plus trouver que les petits.

MATIN, (*Qui a le bruit de se lever*) *peut bien dormir la grasse matinée.*

C'est-à-dire, celui qui a la réputation de veiller à ses affaires n'est point sujet à être trompé.

MATINES. (*Chanter Magnificat à*)

Faire une chose à contre-temps, renverser l'ordre.

Assidus à tous les offices de l'Église, nos pères en avaient tiré une foule de comparaisons.

MATINES. (*Étourdi comme le premier coup de*)

Ce proverbe peint l'état d'un religieux ou d'un cha-

noine, au premier coup qui le réveille pour aller à matines.

Une nuit que Charles-Quint, devenu moine, faisait sa ronde avant matines, un novice éveillé en sursaut lui dit : *Hélas! sacrée majesté, vous qui n'avez point donné de repos au monde tandis que vous y avez été, laissez au moins dormir et reposer ceux qui sont hors du monde.*

MATINES. (*Dangereux comme le retour de*)

Estienne Pasquier, qui cite ce proverbe (Livre VIII, chapitre 55 des *Recherches de la France*), interprète le danger par les coups qu'est exposé à recevoir un moine qui, la veille, a eu querelle avec un de ses confrères.

Nous aimons mieux l'explication de Le Duchat (*Ducatiana*, page 517). Il s'agit d'un dévot non cloîtré, d'un ecclésiastique qui, le matin, au sortir de l'église, rencontre quelque femelle. Le cardinal Jacques de Vitry, légat du pape, qui fit à Paris un long séjour, et qui nous a laissé un tableau des mœurs de Paris au treizième siècle, dit que « les filles publiques dans les rues, dans les places, devant leur maison, arrêtaient effrontément les ecclésiastiques qui passaient, et appelaient sodomites ceux qui refusaient de les suivre. »

Notre proverbe peut encore être regardé comme une allusion au massacre de la Saint-Barthélemi (24 août 1572), qui eut lieu quand les cloches sonnèrent *matines*.

MAURE. (*Traiter quelqu'un de Turc à*)

C'est le traiter avec une extrême rigueur.

Les Turcs étaient jadis les oppresseurs des régences mauresques.

Méchant.

A méchant méchant et demi.

Ce proverbe est très expressif chez les Italiens : *A chair de loup dent de chien.*

Médaille.

Toute médaille a son revers.

Il n'y a rien qu'on ne puisse considérer en bonne et en mauvaise part. Toute affaire a ses avantages et ses inconvéniens.

On peut critiquer tout, dire du mal de tout, parce qu'il y a un côté faible partout; mais il y a réponse à tout. Les uns sont frappés des avantages, les autres des abus; cela tient au tempérament, à la santé, au caractère.

Médecine.

Une pilule fromentine,
Une dragme fermentine
Et la balle d'une géline
Est une bonne médecine.

Par là nos pères entendaient : Pain, vin et œuf.

Médecin.

Qui veut la guarison du mire,
Il lui convient son mehain dire.

C'est-à-dire, qui veut être guéri par le médecin, doit lui déclarer son mal.

Nos ancêtres appelaient leurs médecins *mires.*

Mire vient du grec *myron*, onguent.

Les mires étaient à la fois chirurgiens, médecins et apothicaires.

Un bouillon de choux
Fait perdre au médecin cinq sous.

Proverbe angevin. Il est du temps où l'on ne donnait que cinq sous au médecin par visite.

Les choux dont il s'agit sont des choux verts de l'espèce qu'on nomme chou cavalier.

Médecins d'eau douce.

Médecins dont les remèdes ne font ni plus de bien ni plus de mal que de l'eau commune.

Cette locution proverbiale se prend en mauvaise part. Cependant d'habiles médecins ont exercé leur profession à Paris même, en vrais médecins d'eau douce.

Bouvart (mort en 1787) avait ordonné à la vieille comtesse d'Esclignac de boire tous les jours à son lever un verre d'eau fraîche, de prendre une demi-heure après une tasse de chocolat, et après le chocolat un verre d'eau. Un matin elle ne pensa pas à la première partie de l'ordonnance, et sa distraction dura jusqu'à ce qu'elle eût pris son chocolat et le verre d'eau qui devait le suivre; tout à coup elle s'aperçut de son oubli, et manda le médecin. Vous avez eu raison de me faire appeler, lui dit le docteur; il faut que votre chocolat se trouve entre deux eaux : prenez un lavement.

Tronchin (mort en 1781) excellait à guérir les vapeurs des femmes; il leur recommandait l'exercice et la tempérance. Celles qui avaient le courage de suivre ce conseil, s'en trouvaient bien : c'était le petit nombre. Quant aux autres malades, il les guérissait ou ne les guérissait pas, en leur faisant avaler des pilules de savon. Il ne connaissait pas de moyens plus efficaces de nettoyer l'estomac.

Nous ne savons à quel médecin appartient l'anecdote

suivante. Ce docteur traitait madame de S*** pour un rhume. — Eh bien! comtesse, lui dit-il, où en sommes-nous aujourd'hui? Voyez, lui répondit-elle en présentant son bras; il le prit, et tâta le pouls long-temps, car elle avait le bras fort beau. Nous en verrons la fin dans une huitaine, dit-il avec l'air satisfait; continuez : eau de poulet, nourriture légère, se tenir chaudement, et ne pas sortir. — Que dites-vous donc là, docteur? je compte bien aller ce soir à un concert où doivent chanter mes nièces : j'ai promis; je serai vêtue chaudement, et je n'aurai qu'un pas à faire de ma voiture à la salle de musique. — Allez, et revenez tout de suite. — Quoi! je ne pourrai pas voir le commencement du bal? — Restez-y quelques momens, mais n'en partagez pas les folies. — Je n'aurai garde; ni walse, ni gavotte, ni anglaise; une ou deux contredanses seulement où je ne ferai que marcher. — J'y consens. Point de souper. — Mais qu'importe, docteur, que je mange ici ou là mon aile de poulet? — Soit. Point de liqueurs au moins. — Ah! un verre de punch pour mûrir mon rhume. — Essayez; mais ne restez pas trop tard.

La dame dansa beaucoup, soupa bien, but des liqueurs et ne rentra qu'à quatre heures. Elle avoua tout le lendemain au docteur, qui ne la trouva pas plus mal, et en rit beaucoup avec elle.

MÉDECINS. (*La terre couvre les fautes des*)

Un mauvais peintre se fit médecin : comme on lui demandait pourquoi il avait changé d'état : J'ai préféré, dit-il, celui dont la terre couvre les fautes.

Beaumarchais a tiré parti de la réponse de ce peintre. Dans *le Barbier de Séville*, le comte Almaviva, déguisé en soldat ivre, excite la colère du docteur Bartholo en comparant un médecin à un maréchal. « Il vous

sied bien, manipuleur ignorant, de ravaler ainsi le premier, le plus grand et le plus utile des arts! — Utile tout-à-fait pour ceux qui l'exercent. — Un art dont le soleil s'honore d'éclairer les succès. — Et dont la terre s'empresse de couvrir les bévues. »

MEDIANOCHE. (*Faire*)

Expression empruntée de la langue espagnole.

C'était, sous Louis XIV, faire un repas en viande, à minuit, lorsqu'un jour gras succédait à un jour maigre.

Madame de Sévigné, dans une lettre adressée à sa fille en 1671, raconte qu'une femme de Rennes, qui avait ouï parler des *medianoches*, dit, à quatre heures du soir, qu'elle venait de faire medianoche. « Cela, dit madame de Sévigné, est d'une sotte bête qui veut être à la mode. »

Cette mode avait déjà quelques années, car on voit beaucoup d'exemples de *medianoches* dans les *Mémoires de madame de Motteville.*

Pourvu que minuit fût sonné, les personnes qui s'étaient crues dans l'obligation de jeûner, se faisaient servir sans scrupule des viandes exquises.

MELLUSINE. (*Pousser des cris de*)

L'habitude d'invoquer *Lucine* dans les accouchemens s'est conservée après l'abolition du paganisme : de *mater Lucina*, mère Lucine, que les femmes en couche invoquaient, on a fait *mère-Lusine*, et par adoucissement, *Mellusine.*

MELUN.

Après Melun, Paris.

Ce proverbe caractérise les petites prétentions. Parce que la Seine partage Melun en trois parties, et qu'une de ces parties s'appelle la Cité, les habitans de Melun

croient que leur petite ville a servi de modèle à la capitale.

Qui n'a pas vu Séville, n'a pas vu de ville.

Proverbe espagnol à l'éloge d'une cité qui n'est cependant que la quatrième du royaume.

Il fait comme l'anguille de Melun, il crie avant qu'on l'écorche.

On représentait à Melun le *mystère* de saint Barthélemi, qui, suivant la tradition de l'Église, fut écorché. Un écolier, nommé Languille, qui avait le personnage du saint, fut intimidé dès le moment où l'on vint pour l'attacher à la croix, et il poussa un cri; ce qui fit dire aux assistans : *Languille crie avant qu'on l'écorche.*

Aux grandes fêtes, nos pères représentaient les miracles des saints et des sujets de la Bible; ils donnaient à ces pièces les noms de *miracles* et de *mystères*.

D'abord les représentations avaient eu lieu dans les églises. On avait commencé durant la semaine sainte à exécuter la Passion en parties. Un personnage couronné d'épines était au milieu de l'autel, et chantait tout ce que devait dire Jésus; d'autres représentaient les disciples. On choisissait au sort entre les serfs un homme roux qui, sous le nom de Judas, donnait à son maître le baiser de trahison; on y voyait Malchus; un homme fort laid, habillé en femme, faisait le rôle de servante du gouverneur : le grand-prêtre Caïphe, Pilate, Hérode, y jouaient leurs personnages; un chœur de Juifs chantait le *crucifige;* on y plaçait Barrabas, Simon le Cyrénéen, les saintes femmes, le bon et le mauvais larron, les bourreaux armés de fouets. Le peuple fondait en larmes.

Des particuliers témoins de l'effet surprenant que ce spectacle produisait, y virent un moyen de lucre,

et résolurent de donner plus d'action et de développement à leurs personnages qu'il n'avait été possible de le faire dans les temples; et les comédies de la Passion furent des espèces d'opéras à machines : ils y joignirent de la musique. Des pélerins, de retour de la Croisade où ils s'étaient ruinés, employèrent ce moyen pour subsister, et se joignirent à ceux qui avaient commencé ces représentations.

Dans le quinzième siècle, la troupe du *Prince des sots*, ou des *Enfans sans souci*, se réunit aux *Confrères de la Passion;* le peuple, qui pleurait auparavant, vint aux mystères pour rire.

Dans le même temps, les clercs de la basoche imitèrent Aristophane; leurs pièces, qu'ils appelaient *moralités*, dégénérèrent en satires personnelles; le parlement fut obligé de les réprimer. D'un autre côté, l'Église, qui s'était d'abord montrée si complaisante pour cette espèce de tragédie, qu'on avait avancé l'heure des vêpres les dimanches et fêtes, afin que les fidèles pussent assister à la représentation des *mystères*, changea bientôt cette bonne volonté en de très sévères censures.

La permission de jouer les *mystères* publiquement avait été donnée par Charles-le-Sage, le 4 décembre 1402; elle fut révoquée le 19 novembre 1548, par le parlement.

Non seulement les *mystères* avaient eu leur utilité, parce qu'ils avaient appris des traits de la *Bible*, à des gens qui les auraient ignorés, ne sachant pas lire; mais ils avaient fait perdre l'habitude de ces exercices où il n'y avait de considération que pour la force corporelle.

René d'Anjou, roi de Naples et de Sicile, et comte de Provence, faisait représenter les *mystères* avec grande

pompe. Étant en Provence, et ayant reçu des lettres de son fils le prince de Calabre, qui lui demandait un secours immédiat de troupes, il lui répondit qu'il avait bien d'autres choses en tête; qu'il était occupé à régler le plan et les scènes d'un *mystère* en l'honneur de Dieu.

Peu de temps après la défense de jouer des *mystères*, Jodelle et La Péruse, à l'imitation des Italiens, donnèrent des comédies et des tragédies dans le goût de celles des Latins et des Grecs. Elles eurent le plus grand succès, et il n'y eut ni cardinaux ni prélats français qui ne s'empressassent d'y assister, comme ceux d'Italie faisaient aux représentations qui étaient déjà en usage dans leur pays.

Mémoire.

Il ne faut point de mémoire à table;
parce que chacun s'y montre sans défiance. Les anciens disaient : *Odi memorem compotorem.*

MÉMOIRE. (*Il faut qu'un menteur ait bonne*)
Sans la mémoire, le menteur est exposé à se contredire. Les faits que l'on invente sont plus difficiles à retenir que les véritables.

Ménage.

Vivre de ménage.

Expression devenue proverbiale depuis que Molière l'a détournée du sens littéral.

Sganarelle (scène 1re du *Médecin malgré lui*) est en dispute avec sa femme. Elle le traite de débauché, et lui reproche de manger tout ce qu'elle a. Sganarelle répond : « Tu as menti, j'en bois une partie. — Malheureux! qui me vends pièce à pièce tout ce qui est dans ce logis. — C'est *vivre de ménage.* »

Vivre de ménage, signifie donc dissiper son bien, et non vivre économiquement.

Ce n'est qu'un ménage de gâté, dit-on de deux époux aussi déraisonnables l'un que l'autre. Tabourot, poète du seizième siècle, fait allusion à ce proverbe dans l'épigramme suivante :

Comme on traitait le mariage
D'une maligne et d'un malin,
Un des parens dit : C'est dommage,
Ils se battront soir et matin.
Non, dit un d'entre eux le plus sage,
Il les faut mettre ensemble, afin
Que du moins ce couple mutin
Ne puisse troubler qu'un ménage.

Menteur.

Nos pères disaient : *Menteur comme une oraison funèbre, comme une épître dédicatoire, comme un panégyrique;* ils avaient oublié l'*épitaphe.*

Dans quelque cimetière que l'on entre, à droite, à gauche, on trouve des pierres qui couvrent des individus parfaits.

MENTIR. (*Il n'enrage pas pour*)

C'est-à-dire, pour mentir il ne sort pas de son état naturel; son habitude est de mentir.

MENUET! (*Que de choses dans un*)

Ce mot emphatique du danseur Marcel est, pour ainsi dire, devenu proverbe.

Marcel, mort en 1759, mettait à son art une importance ridicule. Profitant de l'engouement que son charlatanisme avait fait naître, il disait à une duchesse : « Madame, vous venez de faire la révérence comme une servante; » à une autre : « Madame, vous venez de vous présenter en poissarde de la halle; recommencez votre

révérence, et que vos titres de noblesse vous accompagnent dans vos moindres actions. »

Il semblait que toutes ces impertinences fussent de convention, personne ne s'en fâchait. Pour accaparer les seigneurs et les étrangers, Marcel fit décorer un vaste salon. Assis dans un grand fauteuil, il recevait, en l'année 1740, tous ces illustres personnages. Après l'avoir salué dans les règles de l'art, on allait vers la cheminée, et on jetait dans un vase d'argent son écu de six francs. Les révérences de présentation à la cour étaient payées trois cents francs.

Un danseur anglais fort célèbre arriva à Paris, et descendit chez Marcel. « Je viens, lui dit-il, vous rendre un hommage que vous doivent tous les gens de notre art : souffrez que je danse devant vous, et que je profite de vos conseils. » Volontiers, lui répondit Marcel. Aussitôt l'Anglais exécute des pas très difficiles, et fait de périlleux entrechats. Marcel le regarde, et s'écrie tout à coup : « Monsieur, on saute dans les autres pays, et l'on ne danse qu'à Paris. »

MÈRE.

MÈRE. (*Belle-*)

En général, les hommes qui se remarient sont plus difficiles dans leur second choix qu'ils n'avaient été dans le premier; il leur faut une femme jeune et jolie; de là le nom de *belle-mère*, donné à la seconde épouse par les enfans du premier lit.

Malgré toutes leurs prévenances, ces enfans sont, pour l'ordinaire, contrariés par la belle-même.

En 1775, époque où les coiffures de femmes étaient très larges et encore plus hautes, puisqu'elles s'élevaient à vingt-deux et vingt-trois pouces au-dessus du front,

un marchand de modes de Paris, nommé Baulard, imagina des bonnets à *la belle-mère*. Ces bonnets, au moyen de ressorts cachés dont le jeu était facile, s'élevaient et s'abaissaient à volonté. Devant sa belle-mère, une jeune personne avait une coiffure d'un volume médiocre; en son absence, elle lâchait les ressorts, et la coiffure remplissait toutes les conditions exigées par la mode.

Mère-grand.

On dit d'une personne qu'on a vivement relancée, qu'*on l'a renvoyée chez sa mère-grand*.

Merle.

A d'autres, dénicheur de merles!

Dans le Recueil facétieux, *l'Art de désopiler la rate*, publié en 1758, on trouve pour explication de ce proverbe l'historiette suivante : Un paysan s'étant accusé d'avoir rompu une haie pour aller reconnaître un nid de merles, son confesseur lui demanda s'il avait enlevé les merles. Non, répondit-il; ils n'étaient pas assez gros; je les laisse croître jusqu'à samedi, pour les fricasser dimanche. Le samedi, le paysan trouva la place vide. A quelque temps de là, étant retourné à confesse, et s'accusant d'avoir pris quelques libertés avec une paysanne, il fut questionné; mais : *A d'autres, dénicheur de merles!* répondit-il.

Merlan.

Le peuple a long-temps appelé les perruquiers *merlans*, parce qu'ils étaient couverts de poudre, et ressemblaient à des merlans couverts de farine pour être mis dans la poêle.

Depuis l'année 1805, il y a très peu d'hommes qui

portent de la poudre; et dix ans plus tôt les femmes y avaient tout-à-fait renoncé.

MÉSOFFRE. (*A qui meschet on luy*)

C'est-à-dire, on se prévaut de l'état de gêne où se trouve un vendeur pour acheter à bas prix.

MÉTIER.

Il n'y a si petit métier qui ne nourrisse son maître.

Un des premiers devoirs des parens est de donner un état à leurs enfans. Avec la plus petite industrie, on vit partout. *Sua cuique ars pro viatico est*, disaient les Latins.

Il s'agit ici du simple nécessaire; et la vie réglée d'un homme qui travaille, l'habitue à s'en contenter.

MÉTIER. (*Elle est du*)

Voulait dire autrefois qu'une femme était de mauvaise vie; et entre elles, les femmes publiques disaient: *Notre métier.* Aujourd'hui elles parlent de leur *état:* depuis que *je suis dans l'état*, et non depuis que *je fais le métier;* tant est générale la disposition à se donner de l'importance, à s'élever!

MEUNIER. (*Devenir d'évêque*)

C'est-à-dire, passer d'un emploi éminent à un emploi obscur.

Quelques étymologistes ont prétendu que ce proverbe était altéré, et qu'il fallait dire: *Devenir d'évêque aumônier*, parce que l'opposition est moins forte; cependant on la trouve plus forte encore dans *pape et puis musnier*, proverbe qui fait partie d'un recueil imprimé, il y a plus de deux cents ans, à la suite du *Dictionnaire français-latin* de Nicot.

Pour peindre plus fortement les jeux de la fortune, on a dû chercher l'exagération.

C'est un vieux proverbe dans quelques uns de nos départemens, notamment dans celui de l'Aveyron, que saint Pierre n'a jamais voulu *ouvrir la porte du paradis ni aux tailleurs ni aux meuniers.*

Les meuniers et les tailleurs laissent dire; ils savent prendre la plaisanterie.

Mets un tailleur, un tisserand, un meunier dans un sac, et secoue-les bien; le premier qui en sortira sera larron. (Proverbe anglais.)

MIDI. (*Démons du*)

Nos pères appelaient ainsi les chercheurs de dîners, faisant allusion à ces paroles d'un psaume : *ab incursu et dæmonio meridiano.*

Un de ces *Démons du midi*, Pierre de Montmaur, acquit vers le milieu du dix-septième siècle, une telle célébrité, que les satires lancées contre lui forment un corps d'ouvrage; en voici le titre : *Histoire de Pierre de Montmaur, professeur royal en langue grecque dans l'Université de Paris;* 2 volumes *in*-8°; l'un de 448, l'autre de 314 pages, avec dix gravures en taille-douce.

Montmaur, dans ces gravures, est représenté, 1°. observant à la fenêtre d'un haut étage les fumées des cuisines; 2°. monté sur le cheval avec lequel il allait, le même jour, dîner dans différens quartiers; 3°. vantant ses prouesses au milieu d'une foule de cuisiniers; 4°. enfoncé jusqu'au cou dans une marmite.

On lui donna pour devise un âne mangeant des chardons, avec ces mots : « Qu'importe qu'ils le piquent, pourvu qu'il les mange? »

Montmaur, en dépit de ses détracteurs, était un fort bel esprit, et un savant. Les langues grecque et latine lui étaient comme naturelles. Il avait lu tous les bons

auteurs de l'antiquité; et, aidé d'une prodigieuse mémoire, jointe à beaucoup de vivacité, il faisait des applications très heureuses. *Fournissez les viandes et le vin*, disait-il à ses amis, *et je fournirai le sel.*

Les bons mots de ce parasite l'avaient fait admettre chez tous les grands qui tenaient table ouverte.

Après avoir bien bu et bien mangé, pour divertir ses hôtes il se mettait à médire de tous les savans; et voilà la cause de tant d'épigrammes, de chansons et de caricatures.

Quand on eut dit à Montmaur que Ménage l'avait métamorphosé en perroquet; « Bon, répondit-il, je ne manquerai ni de vin pour me réjouir, ni de bec pour me défendre. »

Il dînait un jour chez le chancelier Séguier. En desservant on laissa tomber un plat de potage sur lui; il vit bien que c'était à dessein, et dit en regardant le chancelier qu'il soupçonnait de lui avoir fait jouer ce tour: *Summum jus, summa injuria;* allusion fort ingénieuse qui roule sur ce que le chancelier est le chef de la justice, et que *jus* signifie en latin deux choses, la justice et du bouillon.

Furetière fit contre ce célèbre parasite l'épigramme suivante :

Montmaur ne trouva dans la Bible
Rien d'incroyable ou d'impossible,
Sinon quand il vit que cinq pains
Rassasièrent tant d'humains,
Et que, pour comble de merveilles,
Il en resta douze corbeilles.
Bon Dieu, dit-il, pardonne-moi,
Le miracle excède ma foi;
Sans doute le texte en ajoute;
Que n'étais-je là pour le voir?
Je ne crois pas que ton pouvoir
En eût fait rester une croûte.

Étant un jour à table avec un grand nombre de ses amis, qui chantaient, parlaient et riaient tout à la fois, Montmaur dit : *Eh! messieurs, un peu de silence; on ne sait pas ce qu'on mange.*

Quelqu'un ayant dit que les médecins grecs soutenaient qu'il fallait dîner légèrement, mais manger davantage à souper, et que les Arabes croyaient qu'il fallait faire un léger souper, mais un bon dîner, Montmaur répondit, qu'il dînerait avec les Arabes, et souperait avec les Grecs.

Il n'est pas vraisemblable qu'il faille prendre à la lettre ce que dit Ménage des leçons publiques de Montmaur sur *l'art parasitique*. Probablement il n'enseigna ce métier qu'en prêchant d'exemple; et nous ne croyons pas que Boileau l'ait entendu autrement, quand il a dit :

> Tandis que Pelletier, crotté jusqu'à l'échine,
> S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine,
> Savant en ce métier, si cher aux beaux esprits,
> Dont Montmaur autrefois fit leçon dans Paris.

Montmaur mourut en 1648, à soixante-quatorze ans.

MIEL. (*La lune de*)

C'est-à-dire, le premier mois du mariage. Ce proverbe est un emprunt fait aux Orientaux.

Pendant la lune de miel, la soirée et une partie de la nuit sont consacrées aux plaisirs, et le jour un mari répète les sermens d'un amour éternel, ou détaille le plan d'un avenir délicieux.

Les Anglais appellent aussi le premier mois du mariage, la lune de miel.

> Un peu de fiel
> Gâte beaucoup de miel
> (*Proverbe traduit de l'italien.*)

MIEUX.

Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras.

Anciennement, on disait :

Plus vaut ce qui est en vérité
Que ce qui est en cuider. (En espérance.)

Voici le proverbe des Italiens :

Un pigeon vaut mieux dans la main qu'une grive sur la branche.

Il vaut mieux avoir l'œuf aujourd'hui que la poule demain. (Proverbe turc.*)

Quand vient à un assaut,
Mieux vaut Saintré que Boucicault ;
Mais quand vient à un traité,
Mieux vaut Boucicault que Saintré.

Proverbe extrait de l'*Histoire et plaisante Chronique du petit Jehan de Saintré*, ouvrage composé en 1459, par Antoine de La Salle, secrétaire de Jean d'Anjou, duc de Calabre et de Lorraine, fils de René dit le Bon, roi de Naples et de Sicile, comte de Provence, etc. Au quarante-septième chapitre, il est parlé de l'amitié que Jehan le Maingre, dit Boucicault, jeune écuyer de Touraine, fit avec Jehan de Saintré son compatriote. On y donne à entendre qu'ils avaient tous deux beaucoup d'esprit et de cœur, avec cette différence néanmoins que Saintré paraissait plus propre pour un exploit de guerre, et Boucicault pour une négociation.

D'autant que bois mieux vaut qu'escoree,
Aussi mieux vaut engin que force.

Rabelais (*Pantagruel*, Liv. II, chap. 27) a visé à ce proverbe en disant :

Prenez-y touts, roys, ducs, roez (1) et pions,
Enseignement, qu'engin mieux vault que force.

---

(1) *Rocs*, mot emprunté du jeu des échecs, exprime la force, et est ici employé comme synonyme de *barons*.

Pions, gens de pied.

Le mieux est l'ennemi du bien.

Beau et sage proverbe que celui qui inspire du respect pour les choses établies, et consacrées par le temps.

Mignons.

Long-temps avant Henri III on appelait *mignons* et *mignots* les favoris des rois; mais ceux de ce prince occupèrent plus le public que n'avaient fait les favoris de ses devanciers.

« Ce fut en 1576, dit l'Étoile, tome 1er de son journal, que le nom de *mignon* commença à trotter par la bouche du peuple, à qui les mignons étoient fort odieux, tant par leurs façons de faire badines et hautaines, que par leurs accoutremens efféminés, et les dons immenses qu'ils recevoient du roi. Ces beaux mignons portoient des cheveux frisés et refrisés, remontant par-dessus leurs petits bonnets de velours, comme chez les femmes, et leurs fraises de chemises de toile d'atour empesées et longues d'un demi-pied, de façon qu'à voir leurs têtes dessus leurs fraises, il sembloit que ce fût le chef de saint Jean dans un plat. »

Mignon, qui a la mine jolie. Au lieu de *mine*, on prononce *migne* dans quelques parties de la France.

Milieu.

Vertu gît au milieu. (*In medio stat virtus.*)

Virtus est medium vitiorum, et utrinque reductum,

a dit Horace, Ép. 18, Liv. I.

Avec ce proverbe s'accorde celui-ci : *Ne quid nimis.*

Usez, n'abusez pas, le sage ainsi l'ordonne :

. . . . . .

L'abstinence ou l'excès ne fit jamais d'heureux.

(Voltaire, *Discours* 5.)

MINE. (*Juger les gens à la*)

Il n'est pas étonnant que nos pères aient cherché le rapport des passions avec les traits du visage; ils interrogeaient bien les plis du front et interprétaient les lignes de la main.

En avoir pour sa mine de fèves.

Éprouver quelque malheur, essuyer quelque perte.

Cette expression a le même sens qu'en avoir pour son argent, pour son compte.

La *mine* est une mesure de capacité qui contient la moitié d'un setier; et de mine vient *minot*. Un minot de sel, un minot d'avoine.

Miroir.

Dame qui moult se mire, peu file.

Sur la fin de la quatrième croisade, on apporta d'Orient des miroirs de verre, autrement de glace étamée, qui avaient été fabriqués à Sidon. Venise s'empara de la découverte, la perfectionna et en fit longtemps son profit.

En 1690, on établit à Saint-Gobin, dans la Picardie, une manufacture qui devint supérieure à celles de Venise. Seize actionnaires composèrent un fonds de six millions quatre cent mille livres.

Lorsqu'on découvre quelque nouvelle peuplade de sauvages, on a grand soin de se munir de miroirs; c'est le moyen d'échange le plus assuré, c'est une monnaie qui a cours partout. Comment, d'après cela, trouver étonnant qu'un sexe qui toute la journée s'entend dire qu'il est charmant, aime à juger lui-même de la vérité de ces protestations? Pourquoi une femme n'aurait-elle pas du plaisir à fixer ces traits sur lesquels elle voit tous les yeux s'arrêter?

MISÈRE. (*Prendre le collier de*)

C'est l'expression proverbiale que les égoïstes emploient, au lieu de dire, *se mettre en ménage.*

Vers le milieu du quinzième siècle, les gens du bel air faisaient leur lecture favorite d'un ouvrage intitulé *les Quinze Joies du mariage;* ce sont autant de tribulations auxquelles s'expose un homme qui se marie. « Chacun, dit l'auteur, croit qu'il est préservé et bien heuré entre les autres : qui mieux le croit et mieux est embridé. »

MISÉRICORDE.

Les poètes disent, en blâmant une mauvaise rime, que deux mots *riment comme hallebarde et miséricorde.*

Miséricorde était le nom d'une dague que les gens de guerre, avant l'invention des armes à feu, portaient à la ceinture, pour l'enfoncer dans le défaut de l'armure d'un ennemi renversé. Nous pensons que c'est là l'acception du mot *miséricorde* mis en rime avec le mot *hallebarde*, et nous rejetons l'explication suivante, donnée par M. de Boisjourdain dans ses Mémoires, qui parurent en 1807 :

« Un boutiquier de Paris, nommé Bombet, fort ignorant sur tout ce qui ne concernait pas son commerce, eut le chagrin de voir mourir le Suisse de l'église de Saint-Eustache, avec lequel il était très lié. Pour donner de la publicité à ses regrets, il s'adressa à un maître d'école, afin qu'il l'aidât à composer une belle épitaphe en vers. Celui-ci, d'un air doctoral, lui dit que, quoiqu'une pièce de vers dût rouler sur un seul sujet, il fallait néanmoins, autant qu'il était possible, que chaque vers présentât une idée indépendante; que, quant

à la rime, il était nécessaire que les trois dernières lettres du second vers fussent les mêmes que les trois dernières du précédent. Le bon homme retint bien cette leçon, et, après s'être long-temps évertué, il mit au jour le quatrain suivant :

Ci-gît mon ami Mardoche :
Il a voulu être enterré à Saint-Eustache;
Il a porté trente-deux ans la hallebarde :
Dieu lui fasse miséricorde.

Il fit graver cette sublime épitaphe sur la pierre tumulaire; et de là vint le proverbe : *Cela rime comme hallebarde et miséricorde.* »

MITAINE. (*Onguent miton*)

Remède qui n'a pas grande vertu, expédient peu profitable.

Le *miton* ne garantit du froid que l'avant-bras, et la *mitaine* laisse à découvert le bout des doigts.

MITAINE. (*Plus gai qu'une*)

Le Duchat pense que c'est par corruption que l'on parle ainsi. Au lieu de *mitaine,* il faudrait dire *misaine.* Cette voile, presque toujours agitée par un petit vent, a des ondulations agréables.

MITAINES. (*Cela ne se prend pas sans*)

Pour, *sans précautions,* comme on dit *prendre des gants,* pour, *user de précautions.*

La discipline ecclésiastique a sans doute donné lieu à cette façon de parler. Avant d'avoir reçu le soudiaconat, un sacristain ne peut pas toucher immédiatement les vases sacrés.

MITRON.

On donne ce nom aux garçons boulangers, parce

qu'ils portaient autrefois des bonnets faits en forme de *mitre*.

MODE. (*Chaque pays sa*)

C'est-à-dire, son costume particulier, ce qui ne doit s'entendre que des classes inférieures; car non seulement en France, mais dans presque toute l'Europe, les beaux messieurs et les belles dames copient les élégans et les élégantes de Paris.

De tous nos départemens ceux qui offrent les costumes les plus variés, sont, la Seine-Inférieure, la Manche, le Calvados et l'Orne. M. Lanté, peintre, y a dessiné, en 1820 et 1821, cent trois figures en pied. Cette suite de costumes de femmes, gravée au burin par M. Gatine, vient d'être terminée; elle se vend chez l'éditeur, boulevard Montmartre, n° 1.

(A la même adresse se trouve une suite de costumes hambourgeois, tyroliens, suisses, hollandais, espagnols et napolitains.)

Il y a autant de faiblesse à fuir la mode qu'à l'affecter.

La mode assujettit le sage à sa formule;
La suivre est un devoir, la fuir un ridicule.
(De Bernis.)

Les fous inventent les modes, les sages les suivent; ou, comme dit La Bruyère :

Un philosophe se laisse habiller par son tailleur.

Toujours au plus grand nombre il faut s'accommoder,
Et jamais il ne faut se faire regarder.
L'un et l'autre excès choque, et tout homme bien sage
Doit faire des habits ainsi que du langage,
N'y rien trop affecter, et sans empressement
Suivre ce que l'usage y fait de changement.
Mon sentiment n'est pas qu'on prenne la méthode
De ceux qu'on voit toujours enchérir sur la mode,

Et qui dans ses excès, dont ils sont amoureux,
Seraient fâchés qu'un autre eût été plus loin qu'eux;
Mais je tiens qu'il est mal, sur quoi que l'on se fonde,
De fuir obstinément ce que suit tout le monde,
Et qu'il vaut mieux souffrir d'être au nombre des fous,
Que du sage parti se voir seul contre tous.
(MOLIÈRE, *l'École de Maris*, act. I, sc. I.)

Les Croisades, qui avaient amené sur nos bords le luxe oriental, marquent à peu près la première époque des variations de nos modes. Le séjour des Français en Italie, sous Charles VIII et Louis XII, fut l'époque de la seconde.

Les princesses étrangères, en apportant en France quelques unes des modes de leur patrie, ont aussi contribué aux variations du costume. Isabeau de Bavière, qui était née en Syrie, apporta, lorsqu'elle vint épouser Charles VI, le bonnet syrien, que nos Cauchoises ont conservé. Anne de Bretagne mit à la mode les coiffures plates; et sa fille, la reine Claude, l'imita. Éléonore d'Autriche se para du réseau espagnol; Catherine de Médicis fit adopter les modes italiennes. Le mariage d'Anne d'Autriche, fille de Philippe II, roi d'Espagne, avec Louis XIII, introduisit le costume espagnol, qui se maintint sous Louis XIV. Enfin, *Madame*, fille de l'électeur Palatin, seconde femme de *Monsieur*, frère de Louis XIV, donna la vogue et son nom à l'ornement de col que l'on nomme *palatine*.

Les défauts corporels ont aussi fait naître des modes; par exemple, on imagina les fraises pour cacher une cicatrice qu'Henri II avait au cou.

Et la politique ne fut pas toujours étrangère aux modes. François Ier prit la braguette des Suisses pour complaire à leur nation.

Mais la mode, pour l'ordinaire, n'a pas de si puissans

motifs. Un petit événement, une invention quelconque, le costume d'un acteur dans une pièce nouvelle, une caricature, une chanson, un simple bon mot, en sont les sources les plus ordinaires.

MOEURS. (*Les honneurs changent les*)

C'est-à-dire, l'homme élevé aux dignités méconnaît ou néglige ceux de ses amis qui sont restés simples particuliers.

Les Latins disaient aussi : *Honores mutant mores.*

Blessé de la froideur que lui témoignait son ancien condisciple Pezay, petit-maître bel-esprit, qui prenait le titre de marquis, La Harpe s'en plaignit dans le discours intitulé *les Prétentions :*

Dorilas avec moi fut uni dès l'enfance:
Tout nous était commun, jeux, plaisirs, espérance.
J'étais le confident des secrets les plus chers,
De ses premiers amours et de ses premiers vers.
Il recherchait le monde, et moi la solitude;
Il aimait le fracas, je préférais l'étude.
Quelquefois cependant il venait en secret
Boire avec son ami le vin du cabaret;
Mais lorsqu'il fut admis à d'illustres toilettes,
Qu'une duchesse un jour eut acquitté ses dettes,
Il ne fut plus le même, et son froid embarras
Étonna l'amitié qui lui tendait les bras.
Son sourire apprêté repoussa mes caresses;
Il me parut distrait, il me fit des promesses.
Je lui trouvai le ton beaucoup trop ennobli;
Je l'avais vu sensible, et le voyais poli.
Je m'éloignai bientôt : mon humeur confiante
Ne put souffrir long-temps sa réserve offensante.

MOINE. (*Gras comme un*)

Il y a long-temps qu'on s'est égayé la première fois sur l'embonpoint des gens d'église :

Plus gras qu'abbés, ne que prieurs,

a dit l'auteur du *Roman de la Rose.*

Les moines auraient eu bien des qualités s'il fallait prendre à la lettre ces vers rapportés par Henri Estienne (*Apologie pour Hérodote*) :

Pour nombrer les vertus d'un moine,
Il faut qu'il soit ord (sale) et gourmand,
Paresseux, paillard, mal-idoine,
Fol, lourd, ivrogne, et peu sçavant;
Qu'il se crève à table en buvant
Et en mangeant comme un pourceau.
Pourvu qu'il sçache un peu de chant,
C'est assez, il est bon et beau.

MOINE. (*Mieux vaut gaudir* (1) *de son patrimoine que le laisser à un ribaud* (2) *de*)

Les legs en faveur de l'Église s'étaient tellement multipliés dans le moyen âge, que la plupart des couvens étaient fort riches. Comme l'opulence avait contribué à

---

(1) *Gaudir*, s'amuser. De ce mot viennent *gaudrioles*, choses gaies, et *gaudisseur*, homme plaisant.

(2) Il y avoit, sous Philippe II, une espèce de soldats appelés *Ribauds*, *Ribaldi*, qui passaient pour déterminés, et qu'on mettait à la tête des assauts. Le libertinage outré auquel ils s'abandonnaient, rendit leur nom synonyme de *débauché*.

Les *Ribauds*, pris dans ce dernier sens, avaient un chef qui portait le titre de roi, suivant l'usage établi alors, d'appeler ainsi quiconque exerçait une espèce d'autorité.

Chaque ville considérable avait un roi des Ribauds. Suivant Boutillier, une de ses attributions était la surveillance des maisons de débauche; et il en retirait une rétribution de deux sous par semaine. Des lettres de 1330, rapportées par Ducange, font voir qu'il avait un droit de cinq sous sur chaque femme convaincue d'adultère. Gouye de Longuemare comprend en outre dans les prérogatives de sa charge, l'obligation imposée aux filles de joie de faire sa chambre pendant tout le mois de mai.

Le nom de cet officier fut supprimé sous le règne de Charles VI.

Primitivement les *Ribauds* ou *Ribaux* furent des hommes forts, qui travaillaient sur les *rives* des fleuves, soit à remonter les bateaux, soit à charger et décharger des marchandises.

Le *Roman de la Rose* parle de Ribauds, « portant sac de charbon en grève. »

y introduire le relâchement, on fit ce proverbe : *Mieux vaut gaudir de son patrimoine que le laisser à un ribaud de moine.*

MOINE. (*Comme fièvre en corps de*)

Se disait jadis d'un mal qui n'excitait aucune commisération.

MOINE. (*L'habit ne fait pas le*)

C'est-à-dire, il ne faut pas juger des personnes par l'extérieur. Cette façon de parler est un emprunt fait aux jurisconsultes. Il s'agissait de savoir si le noviciat et l'habit rendaient apte à posséder un bénéfice régulier : on jugea qu'il fallait être profès, ou, ce qui est la même chose, que l'habit ne faisait pas le moine.

Ce proverbe est très ancien ; il se trouve dans le *Roman de la Rose ;* voici le passage :

Tel a robe religieuse,
Doncques il est religieux :
Cet argument est vitieux
Et ne vault une vieille gaine,
Car la robe ne fait le moyne.

Jamais le proverbe, *l'habit ne fait pas le moine*, dans son sens littéral, ne put être appliqué plus justement que vers le milieu du dix-huitième siècle. Beaucoup de femmes se faisaient peindre en habit de cordelier, de récollet, et même de capucin.

Tout le monde connaît cet impromptu adressé à une princesse du sang :

Frère ange de Charolois,
Dis-moi par quelle aventure
Le cordon de saint François
Sert à Vénus de ceinture.
(Voltaire.)

MOINEAUX. (*Tirer sa poudre aux*)

Faire de la dépense pour une chose qui n'en vaut pas

la peine : on le dit surtout en matière de galanterie.

MOINEAUX. (*Voilà une belle maison, s'il y avait des pots à*)

Se dit pour tourner en ridicule une chétive maison de campagne.

Lors du privilége féodal des colombiers, le petit bourgeois garnissait ses murs de pots à moineaux.

Malgré la défiance que le moineau a coutume de montrer, il revient au pot où ses petits lui ont été enlevés, s'il le trouve à la même place, et y niche de nouveau.

MOIS. (*Nous avons tous les ans douze*)

C'est-à-dire, nous vieillissons tous les jours.

« Je la vois (la vieillesse), disait madame de Sévigné; m'y voilà, et je voudrais bien au moins ménager de ne pas aller plus loin, de ne point avancer dans le chemin des infirmités, des douleurs, des pertes de mémoire, des *défigurements* qui sont près de m'outrager; et j'entends une voix qui dit : Il faut marcher malgré vous; ou bien, si vous ne voulez pas, il faut mourir, qui est une autre extrémité à quoi la nature répugne. »

Moitié.

Expression conjugale passée de mode, même dans la plus petite bourgeoisie. Un mari ne s'expose plus à appeler sa femme *sa moitié* devant un tiers.

Monde.

Laissez le monde comme il est.
Vous ne changerez pas le monde.

« Souffrir et supporter sans humeur ceux avec qui l'on vit, se prêter à leurs goûts, ne les point contrarier, ne se préférer à personne; voilà le vrai moyen de vivre bien dans le monde. » (Térence, *Andrienne.*)

« Celui qui fuit le monde, disant qu'il ne lui convient pas, d'ordinaire convient peu au monde. »

(MALESHERBES.)

MONDE. (*Les joies de ce*)

C'est-à-dire, les plaisirs du mariage.

Un aveugle criait à la portière de la voiture d'une vieille princesse qui était demeurée fille : *Ayez pitié d'un pauvre homme qui a perdu les joies de ce monde.* S'adressant à une des dames qui l'accompagnaient, la princesse dit : *Est-ce donc que ce pauvre homme est eunuque? Non, princesse,* lui répondit-elle, *c'est qu'il est aveugle.*

MONDE. (*C'est la fin du*)

Plaisanterie contre un castrat, contre un de ces hommes que le couteau deshonore sans en faire de malhonnêtes gens.

On dit aussi : *Léger de deux grains.*

Les saints pères ne se fiaient point aux mutilations; ils comparaient un eunuque à un bœuf auquel on coupe les cornes, et qui ne laisse pas de donner des coups de tête.

Le comte d'Escherny, dans ses *Mélanges* (*Paris, Bossange,* 1811), proteste aussi contre la nullité des castrats. « J'ai connu, dit-il, une très belle princesse qui avait conçu une passion si violente pour un musicien castrat, qu'elle ne voulut jamais en faire le sacrifice à son royal amant; et comme il était aussi amoureux d'elle qu'elle l'était de son chanteur, il fut obligé de se contenter de la seconde place dans le cœur de la princesse. »

Admirons ici la bizarrerie et les jeux de la destinée. Les eunuques font le tourment des femmes en Asie, et

en Europe les femmes s'en amourachent : il est vrai que les eunuques d'Asie sont des eunuques complets.

La castration, que la jalousie n'avait point établie dans notre Europe, s'y introduisit cependant; on remarqua que les eunuques chantaient d'une voix claire, et pour avoir de bons chanteurs on fit des eunuques.

Clément XIV a essayé d'abolir la coutume d'émasculer les enfans; mais ses ordres n'ont pas été exécutés partout; il y a des parties de l'Italie où l'on ne mutile pas aujourd'hui moins d'enfans qu'autrefois.

« Si l'Italie, dit Grétry (*Essais sur la musique*), savait de quel œil le reste de l'Europe voit cet attentat envers l'humanité, elle aurait depuis long-temps réprimé cet abus horrible qui déshonore un des arts les plus nobles. Je sais que l'Italie ne peut se passer de musique, ni la musique de voix de dessus et de haute-contre; mais les enfans de chœur sont la vraie pépinière qui fournirait à tout; et quel mal y aurait-il quand, dans quelques états de l'Italie, on laisserait chanter les femmes sur les théâtres? aucun. Peut-être, au contraire, on déracinerait deux crimes à la fois, et qui sont également contre nature. »

En 1707, parut un *Traité des eunuques*, par D'Ollincan (Ancillon), in-12.

L'auteur a été dupe de la plaisanterie de Fontenelle, connue sous le nom de *Relation de l'île de Borneo*. *Mreo* veut que tous ses ministres soient eunuques, et *Eenegu*, qui lui dispute le trône, ne veut point d'eunuques à sa cour. Fontenelle parlait de *Rome* et de *Genève*, dont *Mreo* et *Eenegu* sont les anagrammes.

MONNAIE. (*Fausse*)

Pour donner à entendre que quelqu'un avait fait de

la fausse monnaie, on disait, dans le seizième siècle, *il a baillé un soufflet au roi.*

MONNAIE (*Payer en*) *de cordelier.*

En prières et remercîmens.

Plusieurs ordres religieux prenaient, avant la révolution de 1789, la qualité de mendians. Au premier rang étaient les carmes, les jacobins, les cordeliers et les augustins. Après eux venaient les capucins, les récollets, les pénitens, les minimes.

Les cordeliers tiraient leur nom d'une ceinture de corde.

MONTGOMERY. (*Partage de*)

Tout d'un côté, et rien de l'autre.

« Les particuliers sont bien plus heureux maintenant « que l'on n'était auparavant, dit Ségrais (*Mémoires « anecdotes*, p. 42), lorsque le moindre gentilhomme « faisait le petit tyran sur ses terres. Il n'y a dans notre « Normandie que les Matignons et les Beuvrons qui se « soient comportés en braves seigneurs dans ce temps-« là, et c'est pour cela qu'ils sont encore chéris aujour-« d'hui : mais les Montgomerys, qui tyrannisaient et « battaient leurs paysans, sont allés au diable. »

MORION. (*Donner le*)

Sorte de punition militaire qui s'infligeait jadis dans un corps-de-garde, en chargeant le délinquant d'une armure appelée *morion.*

Le nom est resté, quoique le genre de punition ne soit plus le même.

A la manière dont le morion s'inflige aujourd'hui, se rapporte un usage pratiqué par les moissonneurs dans quelques départemens. Chaque garçon, pour travailler, se place à côté de sa maîtresse. Lorsqu'on apporte la

soupe, les convives se placent en rond ; tout en mangeant, on rit, on plaisante. Celui qui s'écarte de la décence est puni à l'instant ; on le saisit, on lui donne sur le derrière, avec un sabot, un nombre de coups proportionné à la *gravité* de sa faute.

MORT. (*On trouve remède à tout, fors à la*)
Dans *l'Étourdi*, Anselme dit :

On n'a point pour la mort de dispense de Rome.

Ouvrez l'*Imitation de Jésus-Christ*, vous y verrez : *Nemo impetrare potest à papâ bullam nunquam moriendi.* Ainsi Molière a traduit l'Imitation.

Mourir est un tribut qu'on doit aux destinées,
Où leur décret fatal n'a point prescrit d'années.
On doit sitôt qu'on naît : il faut, sans s'effrayer,
Quand la *mort* nous assigne, être prêt à payer.
La *mort* est un écueil fatal à tous les hommes :
Nous y sommes sujets dès l'instant que nous sommes.
(Rotrou, *Iphigénie.*)

Tôt ou tard il faut sous ta main
Que chaque être animé succombe.
Du berceau marcher vers la tombe,
De l'homme voilà le destin.
(Vigée.)

« Le corps *meurt* peu à peu et par parties ; son mouvement diminue par degrés. La vie s'éteint par nuances successives, et la *mort* n'est que le dernier terme de cette suite de degrés, la dernière nuance de la vie. »
(Buffon.)

C'est un arrêt du ciel, il faut que l'homme *meure ;*
Tel est son partage et son sort :
Rien n'est plus certain que la *mort*,
Et rien plus incertain que cette dernière heure.
(L'abbé Testu.)

Que l'homme connaît peu la *mort* qu'il appréhende,
Quand il dit qu'elle le surprend !

Elle naît avec lui, sans cesse lui demande
Un tribut dont en vain son orgueil se défend.
Il commence à *mourir* long-temps avant qu'il *meure;*
Il périt en détail imperceptiblement :
Le nom de *mort* qu'on donne à notre dernière heure
N'en est que l'assoupissement.
(Mme Deshoulières, *Réflexions diverses.*)

La mort est un chameau noir qui s'agenouille devant toutes les portes.

(Proverbe turc. *)

La mort mord les roys
Si tost et hardiment que les conducteurs de charrois.

Pallida mors æquo pulsat pede pauperum tabernas,
Regumque turres. . . . . . ,
(Hor., Liv. 1, od. 4.)

La *mort* égale tout, et les âmes des *morts*
Perdent cette grandeur des âmes et des corps.
Le cercueil d'un grand roi borne sa destinée;
Avecque ses beaux jours sa force est terminée,
Et la Parque n'est pas plus loin de son château
Que d'un pauvre pêcheur qui meurt dans son bateau.
(Théophile.)

Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois,
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos rois.
(Malherbe, *Stances à Duperrier.*)

Les lois de la *mort* sont fatales,
Aussi-bien aux maisons royales
Qu'aux taudis couverts de roseaux;
Tous nos jours sont sujets aux Parques;
Ceux des bergers et des monarques
Sont coupés des mêmes ciseaux.
(Racan, *Ode à M. Ménard.*)

Quand un homme est guéri d'une grande maladie, on dit qu'*il a fait un pet à la mort.*

Le proverbe italien, *dérober une chandelle au prêtre*, est plus décent.

Se faire moine après sa mort.

C'était la dévotion des quatorzième, quinzième, et seizième siècles. Albert Pie de Savoie, comte de Carpi, général des armées de François 1er, voulut être mis en terre en habit de cordelier, dans l'église des cordeliers de Paris.

En 1502 et 1503, Gilles Dauphin, général des cordeliers, en reconnaissance des bienfaits que son ordre avait reçus du parlement de Paris, accorda, tant aux présidens et conseillers qu'aux autres officiers de la cour, la permission de se faire enterrer en habit de cordelier. (*Voyez* Sauval, *Antiquités de Paris,* tome II, page 647.)

On avait la simplicité de croire que les diables se méprendraient, et que, déguisé sous un saint habit, on leur échapperait.

Admirons la bizarrerie du sort, ou plutôt observons l'esprit des siècles : quand Jean de Meun, au commencement du quatorzième siècle, critiqua dans son *Roman de la Rose,* cette momerie, on ne songea point à l'en reprendre, parce qu'il s'était plaint d'un ton dévot; et lorsqu'au commencement du seizième siècle Érasme hasarda sur le même sujet quelques plaisanteries, on le traita d'hérétique.

MOT. (*Et de Caron pas un*)

Proverbe tiré d'un dialogue de Lucien. Ce dialogue a pour titre *Caron ou le Contemplateur;* c'est une des plus heureuses allégories qui aient été écrites sur la vie humaine. Caron s'étonne de ce qu'aucun mortel n'entre dans sa barque sans verser des larmes. Il la quitte pendant quelques heures, et vient sur la terre pour découvrir ce qui peut causer aux hommes de si vifs regrets; il rencontre Mercure qui s'offre à lui servir de

guide. Ce dieu entasse plusieurs montagnes les unes sur les autres; il aide le vieux Caron à les gravir, et parvenu au sommet, il lui montre l'univers. Caron voit les hommes qui s'agitent de toutes parts; les uns amassent des richesses, les autres poursuivent des honneurs, d'autres ne respirent que les combats; le plus grand nombre ne cherche qu'à passer le temps au milieu des plaisirs et des voluptés, et Caron, fatigué de ce spectacle, finit par s'écrier : « Dieux! qu'est-ce que des pauvres mortels! Rois, lingots, sacrifices, combats, *et de Caron pas un mot!* »

« Les meilleurs amis de M. de Luxemboug s'assemblent encore souvent; le prétexte est de le pleurer, et ils boivent, mangent, rient, se trouvent de bonne compagnie; *et de Caron pas un mot.* C'est ainsi que fait le monde, ce monde que nous voulons toujours aimer. »

(Lettre de Mme de Coulanges à Mme de Sévigné.)

Mouchard,

Augmentatif dégradant de *mouche.* Le mot *mouche* a été choisi pour désigner un espion, parce que les mouches piquent et changent de place en un clin d'œil.

> Ces serpentins, plus infaits que couleuvres,
> Jugent toujours à leur intention,
> Et, qui plus est, *mouschent* par les provinces
> Pour mieux ouyr et rapporter aux princes.
>
> (Charles de Bourdigné, *Épître aux Angevins.* Bourdigné écrivait au commencement du seizième siècle.)

« Combien que les affaires de la France fussent dès « lors fort embrouillées, si le duc de Bourgogne, sous « Charles VI, n'avoit-il des *mouschards* et espions pour « lui rapporter ce qu'on avoit pensé. »

(Estienne Pasquier, *Recherches de la France.*)

Dans le *Martyrologe protestant*, Liv. VII, feuillet 530 tourné, de l'édition de 1619, les espions de l'inquisition d'Espagne sont appelés *mouches*, « en tant que non contens de se glisser dans les cachots parmi les prisonniers, pour trahir ceux de ces pauvres gens qui sont assez simples pour ne point se défier d'eux, *plusieurs* de ces mouches *volent bien si loin et si haut, que, passant la mer, ils iront en étranges et lointains pays épier ceux qui, se bannissant eux-mêmes d'Espagne, se seront à sûreté retirés quelque part.* »

MOUCHE. (*Courageux comme un homme qui a avalé une*)

« Je suis par la vertu dieu plus couraigeux, que si j'eusse aultant de mouches avallé, qu'il en est mis en paste dedans Paris, depuis la feste Saint-Jean jusques à la Toussaincts. » (*Pantagruel*, Liv. IV, chap. 67.)

La mouche est le symbole de la témérité; elle affronte le danger; et plus on la chasse, plus elle revient.

C'est la mouche du coche.

C'est-à-dire, un de ces importuns qui font les empressés et se croient nécessaires.

Proverbe tiré d'une fable de La Fontaine : *Le Coche et la Mouche* (9me du 5me Liv.), dont voici quelques vers :

> L'attelage suait, soufflait, était rendu.
> Une mouche survient et des chevaux s'approche,
> Prétend les animer par son bourdonnement,
> Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
> Qu'elle fait aller la machine.

MOUCHER. (*Se*)

Il ne se mouche pas du pied.

Un homme qui ne pourrait se moucher que du pied

n'aurait pas le nez propre, et, par cela même, son odorat ne serait pas subtil.

Au moral, il s'agit ici d'un homme fin, c'est la traduction burlesque du proverbe latin : *Homo emunctæ naris.*

Ce proverbe s'entend aussi d'un homme qui, en cas d'attaque, saurait se faire respecter; alors le sens est le même que celui du proverbe : *Il n'est pas manchot.*

Qui se sent morveux se mouche.

On emploie ce proverbe lorsque, dans la conversation, quelqu'un prend pour lui le blâme que l'on fait d'une chose en général.

MOUE. (*Oncques vieil singe ne fit belle*)

Avis aux vieillards qui croient se rendre agréables en faisant des pasquinades.

MOUFLES. (*Il ne faut pas y aller sans*)

C'est-à-dire, sans avoir pris ses précautions.

Anciennement on appelait *moufles* des gants épais, propres à garantir les mains de ceux qui se livraient à certains travaux.

MOUILLÉ. (*Se couvrir d'un sac*)

Alléguer une méchante excuse, se conduire de manière à aggraver sa faute, au lieu de la rendre pardonnable.

Que l'on considère des baigneurs, on verra jusqu'à quel point la draperie des anciens sculpteurs (le linge mouillé) conserve les formes de la nature.

MOUILLÉE. (*Poule*)

Expression proverbiale qui s'applique à une personne d'un caractère timide.

> C'est la timidité qui fait les malheureux,
> Au lieu que la fortune aide les généreux.
> (Desfontaines, *Alcidiane*, act. I.)

(Voyez *Courage de brebis.*)

MOULINS. (*Jeter son bonnet par-dessus les*)

Expression proverbiale empruntée des contes de fées: « Je jetai mon bonnet par-dessus les moulins, et je ne sais ce que tout devint. »

Cette expression proverbiale signifie ordinairement : n'être arrêté par aucune considération, braver l'opinion, les inconvéniens, les conséquences.

MOURIR. (*Vous me ferez*)

Expression métaphorique. Mourir et *aller de vie à trépas,* étaient jadis la même chose; mais en amour, on ne l'entend plus ainsi :

La Mort avec l'Amour
Se rencontrant un jour,
Ils se firent caresse;
Et depuis ce moment
On n'a plus vu d'amant
Mourir pour sa maîtresse.

Mourir de la mort de Roland.

C'est-à-dire, de soif.

Après la bataille de Roncevaux, Roland-le-Furieux chercha inutilement un ruisseau pour se rafraîchir, et mourut de soif.

MOUSSE. (*Pierre qui roule n'amasse jamais*)

C'est-à-dire, une personne qui change souvent d'établissement ne devient jamais riche.

Nos pères employaient aussi la comparaison d'un arbre trop souvent transplanté : *Sæpiùs plantata arbor fructum profert exiguum.*

MOUTARDE. (*S'amuser à la*)

C'est-à-dire, faire des choses inutiles, s'occuper de petites affaires, pendant qu'on néglige les grandes. Proverbe de table. Ce n'est point à rehausser avec de la moutarde le goût d'un morceau de bouilli, qu'un

gastronome se borne; il veut des plats fins et préparés par le cuisinier.

C'est de la moutarde après dîner.

Pour dire : Une chose tardive, devenue inutile dans un temps, et qui eût fait plaisir auparavant.

MOUTARDE. (*Sucrer la*)

Signifie adoucir un reproche, modérer son ressentiment.

MOUTONS. (*Revenir à ses*)

C'est revenir à un propos commencé et interrompu.

Cette expression est tirée de la farce de *Patelin*, où un marchand plaidant contre un berger qui lui avait volé plusieurs moutons, s'interrompait souvent pour parler d'une pièce de drap que l'avocat de sa partie adverse lui avait aussi escroquée. Le juge, qui ne comprenait rien à ce galimatias, lui cria plusieurs fois de *revenir à ses moutons*.

Rabelais a employé plusieurs fois ce proverbe : *Revenir à ses moutons*, Livre I, chap. I et 2; Livre III, chap. 33.

C'est la condamnation de toute espèce de digression; l'auditeur est avide de jouir.

MUE. (*Tenir en*)

Proverbe tiré de la fauconnerie. Nos pères s'en servaient pour exprimer l'espèce de séquestre dans lequel un amoureux mettait une femme avide d'argent. *Tenir en mue une p.t..n de haute graisse.*

Nous avons, pour exprimer le même rapport d'homme à femme, le mot *entretenir;* et ici doit trouver place cette boutade du *Cousin Jacques* (Beffroy de Régny), auteur des *Lunes* : « Si l'on me disait, cherchez quelque manière de dépenser votre argent qui soit à la fois

ridicule, honteuse et extravagante, je ne le jouerais pas, je ne soudoyerais pas des mains gagées pour les forfaits, je ne le placerais point chez un emprunteur débauché, je ne le jetterais point par les fenêtres ; je dirais seulement : *entretenons* une fille, et voilà l'intention du fondateur remplie. »

Muguet.

Nom d'un petit maître, à cause de la fleur nommée *muguet.*

On a dit aussi *marjolet*, parce que la *marjolaine* a été un parfum à la mode.

A ces odeurs succéda le musc.

Dans le dix-huitième siècle, hommes et femmes étaient beaucoup plus parfumés qu'aujourd'hui, parce qu'il entrait une quantité considérable de parfums dans la pommade et dans la poudre. On parfumait aussi ses habits; mais pour les hommes cet usage était réputé de mauvais ton.

Il entre des parfums dans l'huile dont on se sert pour les cheveux ; mais ils sont très doux. Ni les habits ni le linge ne se parfument.

Mule.

La mule du pape ne mange qu'à ses heures ;

Autrement, à des heures réglées.

Un riche serait mal servi, s'il faisait continuellement des largesses à ses gens.

MULE. (*Ferrer la*)

Cette façon de parler est venue de la ruse du muletier de Vespasien, qui, sous prétexte que l'une des mules était déferrée, arrêta la litière de cet empereur, et par là fit avoir audience à une personne qui l'avait payé pour l'obtenir.

On peut encore admettre l'interprétation suivante : Avant que les carrosses fussent communs, à une époque où les rues de Paris étaient tellement boueuses, qu'il était pénible de les parcourir à pied, les magistrats montaient sur des mules, accompagnés d'un clerc (1). Les infidélités que celui-ci était à même de commettre lorsqu'il faisait ferrer la mule, passèrent en proverbe ; et *ferrer la mule,* voulut dire faire compter à son maître plus d'argent qu'on n'en a dépensé.

MULET. (*Garder le*)

C'est s'ennuyer à attendre quelqu'un. Le mulet était la monture de nos ancêtres. Quand un maître avait affaire dans une maison, il faisait garder son mulet à la porte, chose fort ennuyeuse, qui a donné lieu au proverbe.

Musc.

Le musc n'est pas l'odeur des gens d'esprit.

Ce proverbe fait la critique, non seulement des lettres ambrées et musquées, mais de celles qui sont écrites sur du papier de couleur ou du papier à vignettes.

MUSQUÉES. (*Fantaisies*)

On appelle ainsi les bizarreries des personnes de haut parage que l'on n'ose condamner.

Littéralement, c'est le goût pour les flacons, les sachets de senteur, les pastilles à brûler, les bonbonnières.

Dans le seizième siècle, les bonbons étaient en France

---

(1) En 1504, un cordonnier de Paris, qui avait pour enseigne une *mule*, et dont la boutique était située dans l'enceinte du Palais, inventa une chaussure faite en cuir de Barbarie ou maroquin. De là vient que les pantoufles de maroquin s'appellent *mules du Palais.*

d'un usage presque général. Au moment où le duc de Guise fut tué à Blois, il avait son dragier à la main.

Mystifier.

Mystifier quelqu'un, c'est abuser de sa crédulité pour le rendre ridicule, sous prétexte de l'initier à des *mystères;* car ce mot est composé du greco-latin *mysta* ou *mystes,* initié dans les mystères du culte de quelque divinité, et de *facere,* qui fait *ficare* en composition.

Mystifier ne se trouve ni dans le Dictionnaire de Trévoux, ni dans celui de l'Académie Française; mais nos pères disaient, dans le même sens, *se gausser* de quelqu'un, *se gaudir* de quelqu'un. « Nous étions au souper, en mon hôtel, un grand tas de bons compaignons et vrais *gaudisseurs.* » (Soixante-cinquième *Nouvelle nouvelle.*)

Ce genre de bouffonnerie a du rapport avec le ris que les anciens nommaient *mégarique;* pour le provoquer, ils ne se faisaient aucun scrupule de sacrifier l'amitié.

L'année 1734 est l'époque d'une *mystification* qui fit du bruit dans le monde littéraire. A force de fréquenter les médecins, madame la comtesse de Voisenon avait pris pour la médecine un goût si vif, qu'elle l'exerçait dans sa terre. Pour la ridiculiser, quelques médecins, entre autres le docteur La Virotte, imaginèrent de lui jouer un tour. Ils lui firent accroire que, sur sa renommée, elle avait été élue présidente du Collége de médecine à Paris, en dressèrent les patentes, et les lui expédièrent. Pour mieux la persuader, on fit mettre un carton à quelques exemplaires du *Journal des Savans,* et l'on y intercala ce prétendu événement littéraire. (Numéro de mars, page 573.)

Le marquis d'Argens, chambellan de Frédéric II, avait obtenu un congé, pour aller faire un voyage en Provence, sa patrie. Frédéric voyant avec peine que le marquis tardait à revenir, fabriqua un mandement de l'évêque d'Aix, portant condamnation des *Lettres juives*, et autres ouvrages du philosophe, et en adressa un exemplaire à son valet de chambre, avec ordre de le placer sur la cheminée de son maître. La menace produisit son effet; le marquis partit. Il y avait à s'y méprendre; ce morceau d'éloquence était nourri de passages de l'Écriture. Mais un mot calma ses inquiétudes; le pasteur se qualifiait *évêque* et non *archevêque*. La mystification reconnue, le marquis d'Argens fit mettre à la poste une lettre, où rendant compte à Frédéric de son empressement à le rejoindre, il lui racontait comment le démon de la guerre avait cherché à soulever une brebis fidèle contre son pasteur; ajoutant que si le diable avait jeté les yeux sur l'*Almanach royal*, il aurait vu que la ville d'Aix a un *archevêque*, et non simplement un *évêque*; qu'il allait écrire au saint-père, pour lui dénoncer cette diablerie, etc., etc.

Tout le monde sait combien de mystifications eut à éprouver Poinsinet (1), auteur de la comédie du *Cercle*, dit le petit Poinsinet, à cause de la petitesse de sa taille, et pour le distinguer du traducteur d'Anacréon. En caressant son amour-propre, on lui faisait accroire les choses les plus absurdes, puis on lui disait que son

(1) M. Goëthe, recherchant les causes de la possibilité des tours joués à Poinsinet, distingue d'abord deux sortes de crédulité : crédulité d'*ignorance*, crédulité de *confiance;* il trouve de l'innocence dans la première, et de la loyauté dans la seconde; « mais, dit-il, la crédulité qui résulte d'un fond inépuisable de suffisance et de vanité, n'inspire ni intérêt, ni pitié; elle n'excite que le désir de s'en moquer. » (*Des Hommes célèbres de la France, au dix-huitième siècle.*)

noviciat allait finir, et qu'il passerait de l'état de mystifié à celui de mystificateur. Ses persécuteurs étaient Palissot et le journaliste Fréron.

Il y a une quarantaine d'années que les grandes villes de France, Paris surtout, avaient des *mystificateurs de profession*, qui allaient offrir leurs services et jouer des rôles de princes, de niais, d'étrangers, etc., pendant un dîner ou une soirée entière. Musson, le plus célèbre d'entre eux, est mort à Paris le 29 mai 1820, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. (1)

Quelquefois la mystification tourne contre les mystificateurs; en voici un exemple. Une jeune actrice du Théâtre-Français, aimable et jolie, avait été invitée, en 1805, à dîner chez un riche banquier. A table, elle fut placée à côté d'un homme couvert de broderies, chamarré de cordons, et que tous les convives appelaient *mon prince* et *votre excellence*. Elle se conforma à l'étiquette, en lui parlant toujours avec respect; elle ne lui donna pas d'autre titre que celui d'*altesse*. Tout autre en eût été dupe comme elle. Le prétendu prince, qui n'était pas sans esprit, soutint son rôle à merveille, parla des affaires publiques en homme qui en avait l'habitude, des souverains avec une noble aisance, des

(1) Dans une maison de campagne où se trouvait Musson, le compositeur Nicolo se crut empoisonné, pour avoir bu, à l'office, un verre de la première liqueur qui lui étoit tombée sous la main. Comme médecin, Musson ordonna à l'empoisonné du bouillon coupé, du thé et la diète. Nicolo se couche sur un canapé, et la compagnie va dîner. De fréquens messages apportaient de ses nouvelles, du salon à la salle à manger On apprend enfin qu'à la chaleur d'estomac a succédé une grande faiblesse. Vous êtes guéri, dit le médecin; je vous permets de manger une petite soupe. — Une soupe ! y pensez-vous, docteur ? mon estomac ne pourrait la digérer Pour terminer la plaisanterie, on demande à Nicolo s'il reconnaîtrait la fatale bouteille. — Hélas ! oui. — Nous allons la finir à votre santé. C'était du ratafia de cerises.

plaisirs avec une aimable légèreté. Il fit de tendres complimens à toutes les femmes, et à sa jolie voisine des déclarations très pressantes; il lui offrit au dessert un très beau *solitaire*, comme un *souvenir* qu'il la priait d'accepter et de conserver. La jeune actrice l'accepta en pensant qu'il était offert à son talent plutôt qu'à sa personne, puisqu'il était présenté devant vingt-cinq témoins. Le reste de la soirée se passa gaîment et bien. La mystification fut soutenue jusqu'au bout par le parasite et ses compères. La demoiselle ne douta pas un moment qu'elle n'eût affaire à un grand prince, et le diamant sur lequel elle jetait les yeux de temps en temps la confirmait dans son opinion.

Le lendemain, à son réveil, on lui remit une lettre. Quels furent sa surprise et son dépit en même temps en apprenant que le prince à côté duquel elle avait dîné, qui lui avait fait de si pressantes déclarations, auxquelles elle avait souvent répondu avec trop de complaisance, n'était qu'un bouffon qui s'était moqué d'elle toute la journée; que le banquier et quelques autres convives avaient participé à cette mauvaise plaisanterie, et qu'on la priait de renvoyer par le porteur le *solitaire*, qui était la seule chose vraie qu'il y eût dans tout cela!

Doucement, messieurs, répondit la demoiselle lorsqu'elle fut remise de son étonnement; vous vous êtes amusés à mes dépens en me priant de recevoir un diamant; je ne sais pourquoi je ne prendrais pas ma revanche en le gardant. Vous me l'avez donné devant vingt-cinq témoins; vous m'avez priée de le garder comme un *souvenir;* je l'ai accepté de bonne foi : il m'appartient de bon droit. Vous dites aujourd'hui que tout cela n'était qu'une plaisanterie; je n'en sais rien,

et je ne suis pas obligée de vous croire; mais, dans ce cas-là, il m'appartient encore, parce qu'il fut le moyen principal, et qu'il doit être le prix d'une mystification qui me déplaît, ou d'une insulte que je n'ai pas méritée. Dans les deux cas, j'ai droit à un dédommagement ou à une réparation; et si la délicatesse m'empêche de garder votre insolent cadeau, mon amour-propre humilié et la justice exigent qu'il ne rentre pas dans vos mains : les pauvres en profiteront.

N.

Nabot.

Le mot *nabot* vient de *nabo*, qui, en espagnol, veut dire naveau; ce sont les Espagnols qui les premiers ont donné ce sobriquet à un bout d'homme.

Nos pères avaient encore le mot *courcibot*, formé de *court* et de *bot*, mal fait.

Les *nains* ont pendant long-temps servi d'amusement aux rois et aux grands seigneurs. Nos vieux romanciers leur donnent pour emploi de sonner du cor dans les joûtes et les tournois, ou sur le donjon du château, à l'arrivée des dames et des chevaliers. Les nains tenaient aussi lieu de pages, et faisaient les messages extraordinaires.

Blaise de Vigenère, dans ses notes sur les *Tableaux de Philostrate*, parle des *nains* de François Ier et de Henri II. « Un des plus petits qui se pût voir était celui qu'on appelait *Grand-Jean-le-Milanais*, qui se faisait porter dans une cage, en guise de perroquet; on cite encore une fille de Normandie, qui était à la reine, mère de nos rois, et qui, à l'âge de sept à huit ans, n'avait pas dix-huit pouces. »

Marie de Médicis remit les *nains* à la mode; mais ce goût ne se soutint pas.

En 1686, au mois d'octobre, Louis XIV étant à Fontainebleau, on lui présenta, dans un plat d'argent, un petit homme couvert d'une serviette. Ce nain, très bien conformé, se leva subitement, et fit son compliment au roi. Il avait seize pouces de haut, une barbe bien fournie, et paraissait âgé de trente-six ans.

Stanislas 1er, roi de Pologne et duc de Lorraine, avait, à Lunéville, un nain auquel on donna le surnom de *Bébé*, parce que chacun s'en amusait, et qu'en Lorraine un joujou s'appelle un bébé. Nicolas Ferry, né en 1741, était fils d'un paysan des montagnes des Vosges; un sabot à moitié rempli de laine lui avait servi de berceau. A la cour de Stanislas, il avait pour logement une boîte de trois pieds de haut; sa taille était d'environ deux pieds; à vingt ans, se manifestèrent des signes de vieillesse; il mourut en 1764.

Au mois de janvier 1807, on offrit à Paris, rue de Richelieu, à la curiosité publique, le nommé Missau, âgé de trois ans, qui n'avait que quatorze pouces, et ne pesait que six livres et demie.

En 1818, Barbe Schreier a attiré la foule au Cirque des écuyers Franconi. Elle était âgée de sept ans, avait dix-huit pouces de hauteur, et pesait neuf livres. Son père l'avait apportée de Bade dans le creux de son chapeau.

En 1819, on a vu sur le théâtre de M. Comte, professeur de physique amusante et ventriloque, deux naines nées dans les Vosges, qui avaient, l'une trente-deux pouces de hauteur, l'autre trente-neuf. La première était âgée de soixante-treize ans, et sa sœur de soixante-quinze. Ces deux vieilles dansaient des rondes

et chantaient des chansons de leur pays. Leur grand âge n'était pas moins extraordinaire que leur petitesse.

NAPPE. (*Couper la*)

Dans le moyen âge, lorsqu'un chevalier s'était déshonoré, une manière de le dégrader consistait à trancher devant lui, lorsqu'il était à table, la portion de nappe qui lui tenait lieu de serviette. « Se aucun avoit fait trahison en aucune partie, et étoit assis à table avec autres chevaliers, le dit roi d'armes ou hérault lui alloit couper sa touaille devant lui, et lui virer le pain au contraire. »

(*Traité de l'office du hérault d'armes.*)

Nappe mise.

Lorsqu'un homme vient à faire un mariage qui le met en possession d'une maison riche et meublée, on dit qu'il *a trouvé la nappe mise.*

NAPLES. (*Il a gagné le mal de*)

Disaient nos pères, en parlant du mal vénérien.

Christophe Colomb, à son retour du Nouveau-Monde, apporta ce poison en Europe en 1493. Les Italiens l'appelèrent le *mal français*, parce qu'ils crurent que nous l'avions introduit chez eux, lorsque notre roi Charles VIII fit le siége de Naples, qu'il prit en 1495. Les Français, au contraire, le nommèrent le *mal de Naples*, du lieu où ils en furent atteints.

Naqueter.

Vient de *naquet*, changé en *laquet*, puis en *laquais*. Rien de plus commun que le changement de la lettre L en N; nous le voyons dans *niveau* fait de *libellum*.

Naquet, du temps de nos pères, signifiait un marqueur du jeu de paume, un homme, par conséquent,

qui était toujours à attendre, et dans la situation de nos laquais.

Naqueter, c'est donc agir à la manière des laquais, et *faire naqueter*, faire attendre à sa porte, comme on fait attendre un laquais.

Narcisse.

On appelle *Narcisse* tout homme entiché de sa beauté, réelle ou chimérique, par allusion à ce que la fable raconte d'un beau jeune homme de ce nom, qui devint si follement amoureux de lui-même qu'il en perdit la vie.

On vient, on cherche au milieu des roseaux,
Et sur la rive, et jusqu'au fond des eaux;
De ce beau corps on ne voit nul vestige.
Mais tout à coup, par un autre prodige,
Du sein de l'herbe, il sort avec éclat
Un bouton d'or, sur une longue tige,
Bordé de fleurs d'un tissu délicat,
Feuilles d'argent, qu'un léger souffle abat :
Plante agréable, et de frêle existence,
Enfant de Flore, à peu de jours borné,
Doux, languissant, symbole infortuné
De la froideur et de l'indifférence.

(*Narcisse dans l'île de Vénus*, poëme par Malfilatre.)

Naturel.

Nature ne peut mentir, ou *ce que nature donne nul ne le peut ôter.*

Voici la traduction d'un proverbe grec : *Le loup change bien de poil, mais non de naturel.*

Horace dit :

Naturam expellas furcâ, tamen usque recurret.

Chassez le naturel, il revient au galop.
(Destouches.)

Crois, si tu veux, dit un proverbe turc, *que des*

montagnes ont changé de place; mais ne crois pas que des hommes puissent changer de caractère.

(*Voyage en Arménie et en Perse*, par M. Amédée Jaubert.)

Nécessité.

De tout s'avise à qui pain fault (manque, *deest*).

Venter ingenii largitor.

Nécessité fait trotter les vieilles.

Nécessité rend magnanime
Le couard et pusillanime.

Nécessité d'industrie est la mère.

Il est bien rare, en effet, de voir des inventeurs parmi les personnes qui ont de la fortune.

Faire de nécessité vertu.

Pour dire, faire de bonne grâce une chose qui déplaît.

Racine a su ennoblir cette expression et la rendre propre au style de la tragédie :

> Qui dans l'obscurité nourrissant sa douleur,
> S'est fait une vertu conforme à son malheur.
> (*Britannicus*, act. 2, sc. 3.)

Nescio vos.

Ces mots latins, tirés de l'Évangile, et qui signifient je ne vous connais pas, sont devenus dicton populaire.

NEUF. (*Un vieux four est plus aisé à chauffer qu'un*)

Se dit des vieilles amoureuses, plus inflammables que ne le sont les jeunes personnes.

> *Urit amor graviùs, quo urimur intùs.*
> (Ovid.)

NEZ. (*Avoir bon*)

C'est avoir de la sagacité, prévoir les choses de loin.

Cette expression familière fait le sel de soixante-treize pièces de vers composées par Dalibray contre le parasite Montmaur, et intitulées *l'Anti-Gomor*.

> Par-dessus les plus raffinés,
> Gomor d'avoir bon nez se vante
> Il n'est cuisine qu'il n'évente :
> N'est-ce pas avoir fort bon nez ?

D'un homme fin on disait fréquemment à Rome, qu'il était *emunctæ naris ;* et d'un esprit dépourvu de sagacité, qu'il était *naris obesæ*.

NEZ. (*Avoir un pied de*)

C'est être honteux et confus. Cette façon de parler est empruntée d'un conte de Beroalde de Verville (1). Le jour de Noël, un chapelain se chauffait dans la sacristie devant un bon feu sur lequel il faisait griller du boudin pendant qu'on disait matines. Arrive l'heure d'aller encenser ; mon homme glisse son boudin dans sa manche, et court remplir ses fonctions de thuriféraire. Malheureusement la manche n'était pas bien boutonnée ; le mouvement du bras l'ouvrit, et donna passage au boudin qui sauta au nez du doyen que le chapelain encensait : celui-ci, qui aurait eu bonne envie de faire des réprimandes, fut déconcerté, et de là vint le proverbe : *Avoir un pied de nez*.

Cette façon de parler peut encore venir du *mangeur de figues*, conte arabe, que La Harpe a imité dans le quatrième chant de *Tangu et Félime*.

---

(1) *Moyen de parvenir* t. 2, p. 232 de l'édition in-16, de 1734. Beroalde, sieur de Verville, né à Paris, en 1558, était chanoine de Saint-Gatien de Tours. Il a affecté d'écrire le *Moyen de parvenir* sans suite, pour peindre le désordre des conversations ordinaires. Ce même livre a été imprimé sous le titre de *Salmigondis*, et sous celui de *Coupeau de la Mélancolie, ou Vénus en belle humeur*.

Les extrêmes se touchent : *être camus*, signifie aussi éprouver de la honte. « Voilà des harangueurs bien *camus*, » dit Montaigne. (Voyez *Faire quinaut.*)

NEZ. (*Tirer les vers du*)

Arracher un secret à quelqu'un en le questionnant adroitement, en feignant d'être instruit d'une chose qu'on ignore. Cela s'appelle encore *plaider le faux pour savoir le vrai.*

Ce proverbe vient des joueurs de gobelets qui, de temps en temps, tirent une muscade du nez de quelque niais.

NEZ. (*Saigner du*)

Expression figurée pour désigner un homme qui se dérobe au danger.

Quelque poltron aura donné lieu à ce proverbe, en feignant de saigner du nez dans un moment critique.

NEZ. (*Se laisser mener par le*)

En latin, *nare trahi*, se dit d'un homme faible qui cède aux impulsions d'autrui.

Cette comparaison est tirée des buffles, parce qu'on passe un anneau de fer à travers leurs narines pour les mener où l'on veut.

Votre nez branle.

Cette expression, analogue à *mon petit doigt me l'a dit*, est usitée en plusieurs endroits de la France. Quand on questionne un enfant sur une espiéglerie, qu'il soutient n'avoir pas faite, on prétend lire son mensonge sur son nez, et on lui dit vous mentez, car *votre nez branle.*

NIAIS. (*Faire le*)

Les Italiens disent : *Faire la chatte morte.*

Nicodème.

Ce mot qui, en grec, n'a rien de bas, présente en français une idée défavorable. Il en est de même de *Nicaise* et de *Nicolas*, que l'on regarde comme dérivés ou composés du mot *nice*, c'est-à-dire niais, tandis qu'ils le sont du grec νικὴ, victoire. On sait quel est le rôle de l'avocat Nicodème dans le *Roman bourgeois* de Furetière. L'apprenti marchand, Nicaise, est connu par les Contes de La Fontaine; et pour Nicolas, il n'y a qu'à lire le passage du *Pédant joué*, où Matthieu Gareau, parlant du frère de son maître, dit que « c'étoit un bon Nicolas qui s'en allet tout devant ly hurlu brelu. »

Nid.

A chaque oiseau son nid paraît beau, ou *Il n'y a point de petit chez soi.*

Rien n'est si naturel à l'homme que le goût de la propriété, et surtout de la liberté. Or, nulle part on n'est plus libre que dans sa propre maison.

Pouvoir se dire le maître du plus chétif manoir est quelque chose, quelque part que ce réduit soit situé.

Est aliquid quocumque loco, quocumque recessu,
Unius sese Dominum fecisse lacernæ.

(Juvénal.)

Panard a dit un peu longuement, mais avec vérité:

Un petit asile champêtre
Plaît toujours aux yeux de son maître....
Lorsque l'on se promène, il est bien doux de dire :
Je marche en ce moment sur quelque chose à moi.
Ce ruisseau dont le frais m'attire,
Ce tilleul, cet ormeau qu'agite le zéphire,
Cette fleur que je sens, cette autre que je voi,
Sont autant de sujets à qui je fais la loi.
Tout rit où l'on a de l'empire,
Tout est charmant où l'on est roi.

NID. (*Petit à petit l'oiseau fait son*)

Pour dire qu'avec le temps et la patience on vient à bout de tout.

Petit à petit la vieille file son fuseau;
Mot à mot on fait de gros livres,

Sont des proverbes italiens.

Les Italiens disent aussi qu'*avec du temps et de la paille les nèfles mûrissent.*

Les Turcs s'expriment encore mieux :

Avec du temps et de la patience, disent-ils, *les feuilles de mûrier deviendront du satin.*

NID. (*Trouver la pie au*)

Se dit par dérision de ceux qui croient avoir fait une heureuse découverte, ou être venus à bout d'une chose difficile. Le naturel de la pie est de faire son nid sur l'arbre le plus haut qu'elle a pu trouver.

NIQUÉE. (*Gloire de*)

Cette expression proverbiale, qui se trouve dans les *Lettres de madame de Sévigné*, vient du roman d'*Amadis de Gaule.*

Niquée était une belle princesse. Anastarax, son frère, en devint éperdument amoureux sans la connaître. Zirfée, leur tante, grande magicienne, voulant réprimer et punir cette passion criminelle, imagina de changer le palais qu'habitait Niquée en un lieu enchanté, où l'or, les pierreries, les tableaux, les statues, les parfums, les sons mélodieux, charmaient à l'envi tous les sens. Elle para sa nièce magnifiquement et la fit asseoir sur un trône où l'on montait par quinze marches. Quand on était arrivé à la dernière, on était tellement frappé de la beauté de Niquée et de l'éclat de ses vêtemens, qu'on en restait sans voix et sans

mouvement. Zirfée engagea Anastarax à s'approcher de Niquée pour prendre congé d'elle; mais à peine eut-il touché le fatal degré, qu'il demeura muet et immobile. Alors Zirfée condamna le frère et la sœur à garder la même posture, sans éprouver aucune sorte de changement, jusqu'à ce que l'un fût délivré par une femme fidèle, et l'autre par un chevalier constant. L'histoire dit qu'ils attendirent long-temps; mais tout ceci est un conte. Le palais enchanté retint le nom de *Gloire de Niquée.*

NIVELLE. (*Chien de Jean de*)

Il ressemble au chien de Jean de Nivelle,
Il s'enfuit quand on l'appelle.

On donne à ce proverbe deux origines, qui ont de la conformité sur un point, le refus d'obéir.

D'après la première, un duc de Montmorenci somma inutilement son fils, seigneur de Nivelle, qui avait en Flandre des biens considérables, de quitter ce pays, pour venir servir Louis XI, contre le duc de Bourgogne, et le père irrité le traita de chien.

Suivant la seconde version, ce fils, cité au parlement pour avoir donné un soufflet à son père, refusa de comparaître. Son forfait ayant acquis de la publicité, on n'en parla qu'avec un extrême mépris, et ce fut dans la bouche du peuple, le *chien de Jean de Nivelle.*

La Fontaine avait en vue la première origine, lorsqu'il disait au commencement de sa fable intitulée *le Faucon et le Chapon :*

Une traîtresse voix bien souvent vous appelle :
Ne vous pressez donc nullement.
Ce n'était pas un sot, non, non, et croyez-m'en,
Que *le chien de Jean de Nivelle.*

NOCES. (*Tant qu'à des*)

Autant qu'à des noces, aussi abondamment.

Un festin nuptial n'est pas seulement un repas d'amis, mais de parens; deux familles se réunissent en une seule, et chacune d'elles croit devoir faire politesse aux parens et aux amis de l'autre; par là le nombre des convives se trouve doublé.

Dans la haute classe, l'usage de *faire des noces* se perd. Plus un homme est riche et puissant, plus il met aujourd'hui de réserve et de mystère dans la célébration de son hyménée. Cependant le mariage est un événement assez important pour qu'on l'entoure de toute la solennité possible; et si la prodigalité est déplacée chez un petit particulier, la stricte économie convient peu aux personnes que leur fortune ou leur rang placent au-dessus du vulgaire.

Noces salées.

Ce mot satirique, qui courut sous François Ier, était fondé sur l'impôt qu'occasionna le mariage de Jeanne d'Albret, nièce de ce prince, avec le duc de Clèves. On y avait mis un tel faste, que pour combler le déficit, plusieurs provinces méridionales furent grevées d'une taxe sur le sel.

Salé est, en mainte occasion, synonyme de cher.

Noel.

A été long-temps le cri de joie des Français; il était en usage, non seulement à la fin de l'Avent, mais dans maintes circonstances d'éclat; ce qui prouve qu'après avoir été le cri de joie de la naissance du Sauveur, il indiquait plutôt une nouveauté, qu'il n'avait rapport à sa nativité.

Cependant, par *Noël* on entend communément un cantique fait en l'honneur de cette nativité.

Pasquier, dans ses *Recherches de la France*, dit que, de son temps, on chantait encore des noëls dans plusieurs églises; aujourd'hui on se contente d'en toucher les airs sur l'orgue.

Lorsque Marot eut traduit en vers français une partie des psaumes, et qu'ils furent chantés par les protestans sur des airs qui n'étaient pas des chants d'église, les catholiques leur opposèrent des cantiques, qu'ils chantèrent aussi sur des airs de ville; de là l'origine des *Noëls*.

La plupart de ces airs sont des gavottes et menuets d'un ballet qu'Eustache du Caurroy, un des meilleurs musiciens de son siècle, avait composés pour le divertissement de Charles IX.

Les premiers *Noëls* étaient relatifs à la nativité du Sauveur; mais par la suite on profita des airs gais qui avaient la vogue, pour composer des chansons dont le sujet était à demi profane.

De cette dernière espèce sont les *Noëls de La Monnoye*, publiés à Dijon, en patois de la Bourgogne, sous le nom de *Barozai*, sobriquet donné à un vigneron de ce temps, à cause de la couleur de ses bas.

La meilleure édition des *Noëls de La Monnoye* est celle de 1720. Ils furent composés en 1700, 1701, 1702 et 1703. Pour donner une idée de leur grâce naïve, nous allons citer quelques strophes de celui où Blaizote, fille de Dijon, prend la résolution de se donner à Dieu, et dit à son amant :

Duran tan d'année
Que tu m'é gouvanée,
Duran tan d'année,
Combé j'on fai lé fô!

An caichenôte,
Que de pinçôte!
Que d'aïmorôte!
Ha ç'an a trô,
J'on de quoi gemi note sô.

Durant tant d'années
Que tu m'as gouvernée,
Durant tant d'années
Combien nous avons fait les fons!
Que de baisers!
Que d'amourettes!
Ah! c'en est trop,
Nous avons de quoi gémir notre soûl.

Au pié de lai creiche,
Pleuron, laivon no teiche,
Au pié de lai creiche,
Prions le saint enfan,
Le cœur san fointe,
Parcé de pointe,
Lé deu main jointe,
Prion le tan,
Que de noir ai no rande blan.

Au pied de la crèche,
Pleurons, lavons nos péchés;
Au pied de la crèche,
Prions le saint enfant,
Le cœur sans feinte,
Percé de pointes,
Les deux mains jointes,
Prions-le tant,
Que de noirs il nous rende blancs.

J'ai queique retaille
Qu'ai fau que je l'y bâille,
J'ai queique retaille
Prôpe ai l'ammaillôtai.
J'ai po sai meire
Queique jateire
Queique braisseire,
Et pô Jôzai
Ton bonô qui m'a demeurai.

J'ai quelques retailles
Qu'il faut que je lui bâille,
J'ai quelques retailles

Propres à l'emmaillotter.
J'ai pour sa mère
Quelques jarretières,
Quelques brassières,
Et pour Joseph
Ton bonnet qui m'est resté.

Quand Blaizote rompit avec son amant, elle lui rendit tout ce qu'elle avait à lui, excepté le bonnet qu'il avait coutume de mettre chez elle en ôtant sa perruque.

M. Renouard, dans le *Catalogue de la Bibliothèque d'un amateur* (sa propre Bibliothèque), *Paris*, 1819, dit que MM. Caillard, Maret, depuis duc de Bassano, Maret de Chablis, et plusieurs Bourguignons lettrés, avaient eu l'idée d'une édition des *Noëls de La Monnoye*, faite à Dijon avec appareil d'érudition et grand luxe typographique. Le décès des uns, les circonstances politiques où se sont trouvés les autres, ont empêché l'exécution de ce projet.

On chante tant Noël, qu'il vient; pour dire qu'une chose long-temps attendue arrive enfin.

Ce proverbe est fondé sur l'usage où l'on était autrefois de chanter dans les églises, pendant plusieurs semaines, des cantiques relatifs à la naissance de Jésus-Christ.

Nom.

On ne saurait lui dire pis que son nom.

Signifie : C'est un scélérat.

Il vaut mieux que son nom :

Sa mauvaise réputation est mal fondée.

Comme on le voit, il ne s'agit point, dans ces proverbes, de la signification des noms propres, parce que depuis long-temps ils sont héréditaires; mais il n'en fut pas de même dans le principe, il fallut une cause pour que l'on donnât à un individu tel nom plutôt que tel autre.

Souvent la signification des noms propres nous est inconnue, parce que notre langue a éprouvé des changemens.

Peu de personnes savent que *Briffaut* vient du vieux mot *briffer*, manger avidement; que *Béchu* signifie qui a le nez long; *Bedel*, veau; *Brau*, jeune taureau; que *Calvin* est le même que *Chauvin*, lequel veut dire un peu chauve; que *Chignard* est synonyme de *Caignard*, et que ces deux mots viennent de chien; que *Dondé* veut dire engraissé; *Ginguené*, né boiteux; *Groux*, gros; *Guerle*, louche; *Échard*, avare; *Huet*, nigaud; *Lavoisier*, le spirituel; *Le Hay*, l'âne; *Manouri* pour *maunouri*, maigre; *Morgan*, arrogant; *Vial*, vieux; etc. etc.

Beaucoup de métiers s'exerçaient autrefois sous des noms différens de ceux qu'ils portent aujourd'hui; par exemple, *thirion* voulait dire laboureur; *bosquillon*, bûcheron; *courtilier*, jardinier; *mortelier*, maçon; *chapuis*, charpentier; *charton*, charretier; *cuvelier*, *barillier*, tonnelier; *benier*, boisselier; *royer*, charron; *fabre*, *febvre*, *féron*, *féronnier*, ouvrier en fer; *lormier*, éperonnier; *perolier*, chaudronnier; *molinier*, meunier; *pistre*, boulanger; *gattelier*, pâtissier; *maiselier*, boucher; *poultier*, marchand de volaille; *pignier*, cardeur de laine; *tellier*, *tixier*, tisserand; *cousturier*, tailleur; *feutrier*, chapelier; *sueur*, corroyeur; *corvoisier*, cordonnier; *bobelineur*, savetier; *soyer*, ouvrier en soie; *recamier*, brodeur; *leigner*, marchand de bois; *verrier*, vitrier, etc.

Non seulement les professions, mais les qualités et les vices, les avantages et les défauts corporels ont fait donner des noms.

Il y en a beaucoup qui viennent des titres, d'autres

qui ne sont qu'une simple allusion faite à ces titres, comme *le Prince*, *le Duc*, *le Comte*, *l'Évêque*, etc.

Comme les lieux ont donné leur nom aux personnes, il est souvent arrivé aussi que les personnes ont donné leur nom aux lieux, soit pour avoir bâti, soit pour avoir défriché.

On a tiré des noms de la ressemblance vraie ou fausse avec certains animaux, de l'attachement ou de l'effroi que ces animaux inspiraient, du goût pour tel arbre, tel fruit, telle fleur, etc.

Quelques circonstances particulières ont fait donner des surnoms, comme *éveille-chien*, *appelle-voisin* (par corruption, *Pelvoisin;* ainsi se nommait l'architecte à qui l'on doit la cathédrale de Bourges).

Molière, dans *l'École des femmes*, a ridiculisé ces bourgeois qui, possesseurs d'un petit quartier de terre, quittent leur nom de famille pour prendre celui de la Saussaye, du Coudray, etc.

> Je sais un paysan qu'on appelait Gros-Pierre,
> Qui n'ayant pour tout bien qu'un seul quartier de terre,
> Y fit tout à l'entour faire un fossé bourbeux,
> Et de monsieur de L'Isle en prit le nom pompeux.

Vers le dixième siècle, les noms commencèrent à devenir héréditaires. Les filles, n'ayant ordinairement point de seigneurie, furent les premières qui prirent le nom de leur père; les cadets firent de même : ainsi se sont établis les trois noms que portent aujourd'hui beaucoup de personnes, celui de baptême, celui de famille et celui de la seigneurie.

Sous Henri II, les gens qui n'avaient pas de seigneurie, et qui voulaient se distinguer, eurent recours à un moyen fort simple. « Les fréquens rapports avec l'Italie, dit M. de Mayer (*Galerie philosophique du seizième*

siècle), nous en avaient fait adopter beaucoup d'usages ; et, à la manière de l'Italie, nos hôtelleries avaient des enseignes de saints et de saintes. Les petites gens prirent des noms de saints et de saintes dont ils se firent des noms de famille ; c'est pour cela que nous avons tant de *Sainte-Croix*, de *Saint-Paul*, de *Sainte-Maure*, de *Sainte-Marthe*, etc. »

Quant à *La Croix*, M. Brès (*Lettres sur l'harmonie du langage*) pense que ce nom a été donné aux personnes qui signaient d'une †, ne sachant pas écrire.

La faveur ou la disgrâce ont souvent été les conséquences immédiates de la manière dont le nom d'un solliciteur affectait l'homme puissant. De là la répugnance à porter certains noms.

Olivier *le Diable*, barbier de Louis XI, ayant demandé à changer la partie offensante de son nom, obtint du roi la permission de s'appeler Olivier *le Malin*; mais cette altération n'ayant pas répondu à ses vues, une ordonnance royale commanda de l'appeler *le Daim*, changement qu'il avait sollicité parce qu'il était grand coureur à pied.

Le médecin de François Ier s'appelait *Sans Malice*; trouvant ce nom ridicule, il le traduisit en grec, et se fit appeler *Akakia*; le père Canard, jésuite, traduisit le sien en latin, et de *Anas* fit *Annat*; le père *Comère*, autre jésuite, changea le premier *e* de son nom en *i*; ce qui fit *Comire*, et empêcha que l'on joignît le mot de *comère* à celui de *père*.

Lorsque *Barbier* fut choisi pour être le précepteur des fils du ministre Colbert, il trouva son nom si peu assorti à sa nouvelle profession, qu'il y ajouta le surnom de *d'Aucour*, qui est devenu inséparable de *Barbier*.

Madame de Gomez ne voulut jamais renoncer à son

nom espagnol pour prendre celui de son époux, nommé *Bonhomme*.

Il nous reste à parler des *noms d'amitié*.

Dans les anciennes pièces de théâtre de Hardi, les amans appellent leur maîtresse *ma sainte;* comme on a dit depuis *mon ange*.

M'amour, mon cœur, ma poule, mon poulet, sont passés de mode; mais le bon ton ne défend point à une maîtresse d'appeler son amant *ma bonne, ma belle,* et à l'amant de lui répondre par *ma petite, ma mère,* et souvent par les expressions dont elle se sert à son égard; car il faut observer que dans ce joli patois il n'y a ni masculin ni féminin qui tienne, tous les genres sont confondus.

NORMAND. (*Adroit comme un prêtre*)

C'est-à-dire, maladroit. Cette misérable équivoque roule sur le mot *gaucher*. Le bréviaire de Rouen fait mémoire de saint *Gaucher*, prêtre de Normandie; et on nomme *gaucher* celui qui a l'habitude de se servir de la main gauche pour faire ce que d'autres font avec la main droite.

NORMAND. (*Répondre en*)

C'est avoir recours à des périphrases, au lieu de donner une réponse positive.

Il y a des gens qui ont autant d'horreur pour *oui* et *non*, que l'avare pour le mot *donner :* même dans les choses indifférentes, ils paraissent craindre de s'engager.

Un Normand a son dit et son dédit.

On a reproché comme un manque de parole ce qui n'était qu'une liberté laissée aux contractans, par la vieille coutume de Normandie, d'annuler ou de ratifier un contrat dans les vingt-quatre heures de sa signature.

NOURRICES. (*Dépuceleur de*)

Se dit d'un fanfaron en amour.

Nouveauté.

Au nouveau
Tout est beau.

Ce proverbe signifie que la nouveauté a du charme pour tous les hommes, et que, par amour pour elle, ils se dégoûtent bientôt de ce qui les flattait auparavant.

L'arrivée d'une personne de connaissance fait d'abord plaisir, et au bout de trois jours on en est las.

L'hôte et le poisson, passé trois jours, puent, dit le proverbe espagnol.

Meurier a fait de cette pensée un jeu de mots : *L'hôte et le poisson, en trois jours sont poison.*

Au bourg où règne la Folie,
Un jour *la Nouveauté* parut :
Aussitôt chacun accourut;
Chacun disait : Qu'elle est jolie !

« Ah ! madame *la Nouveauté*,
« Demeurez dans notre patrie :
« Plus que l'esprit et la beauté,
« Vous y fûtes toujours chérie. »

Lors la déesse à tous ces fous
Répondit : « Messieurs, j'y demeure; »
Et leur donna le rendez-vous
Le lendemain à la même heure.

Le lendemain elle parut
Aussi brillante que la veille;
Le premier qui la reconnut
S'écria : Dieux ! comme elle est vieille !

(M. Hoffmann, *la Nouveauté*, fable.)

Nouvelles.

Aller au four ou au moulin, pour entendre les nouvelles.

Ce proverbe doit être reporté au temps où presque

toutes les communes avaient des fours et des moulins banaux. Là, se réunissaient les gens du peuple, comme les personnes d'un rang plus élevé, chez les baigneurs ou étuvistes.

Point de nouvelles, bonnes nouvelles.

Catherine de Médicis disait qu'il suffisait quelquefois d'une nouvelle, bonne ou mauvaise, pour sauver ou perdre un empire.

Nuit.

Tout bonnet la nuit est bon.

Nos dames démentent ce proverbe. Vous voyez les unes coiffées d'un serre-tête, espèce de bonnet que l'on assujettit en fronçant une coulisse; les autres d'une cornette nouée sous le menton. Celle-ci met un fichu sur la cornette; celle-là pose le fichu immmédiatement sur les cheveux. Naguère c'étaient des bonnets de trois pièces; précédemment des serre-têtes à pointes nouées au-dessus du front; plus anciennement des bonnets à papillons ou battans l'œil, des dormeuses, des baigneuses, etc., etc.

NUIT BLANCHE. (*Passer une*)

C'est-à-dire, ne pas dormir. Dans la haute antiquité, celui qui devait être initié aux mystères, passait debout la *nuit des armes,* appelée la nuit blanche, parce qu'il était revêtu d'un vêtement blanc.

O.

C'est un o *en chiffre.*

Se dit d'un homme nul. Un zéro n'a par lui-même aucune valeur.

OEIL

Les yeux rouges comme un jadeau de vergne.

C'est-à-dire, comme une écuelle de bois de *vergne*, autrement d'aune.

Rabelais (*Gargantua*, Liv. I, chap. 39) a employé cette comparaison.

(Voyez *Pâle comme une écuelle de vendanges.*)

OEUFS.

Un œuf n'est rien, deux font grand bien, trois c'est assez, quatre c'est tort, cinq c'est la mort.

Pour avoir mangé cinq œufs, on ne meurt plus aujourd'hui; mais jadis on avait des manières de préparer les œufs fort différentes des nôtres. Par exemple, on faisait entrer du fromage dans la sauce des œufs brouillés et dans celle des œufs à la tripe, déjà très indigestes. Les jaunes d'œufs étaient une des provisions que les marins chargeaient sur leurs vaisseaux pour les voyages de long cours. Froissart compte les *moyaux d'œufs battus en tonneaux* au nombre des provisions que Charles VI avait fait embarquer sur sa flotte, lorsqu'il méditait une descente en Angleterre.

OEUVRE. (*A bon jour, bonne*)

Proverbe ironique.

Les fripons profitent des bonnes fêtes pour commettre des vols. Nombre de personnes étant occupées de pratiques de dévotion, ils sont moins surveillés.

OEUVRE. (*Jamais Gargantua n'y fit*)

S'applique à un homme qui mange excessivement; on le dit aussi des choses extraordinaires, quand on les compare à une autre du même genre, qui est fameuse.

La clef qui se trouve à la fin du volume in-18 intitulé: *Jugemens et Observations sur la Vie et les OEuvres de Me François Rabelais, ou le Véritable Rabelais réformé* (Paris, d'Houry, 1699), ne faisait qu'imparfaitement connaître les personnages du *Gargantua* et du *Pantagruel;* les curieux désormais peuvent saisir toutes les allusions de ces deux romans, en se procurant l'édition en 8 volumes in-8° des *OEuvres de Rabelais, par MM. Éloi Johanneau et Esmangart, membres de la Société royale des Antiquaires de France*, Paris, Dalibon, 1823. Ces nouveaux éditeurs ont non seulement expliqué les romans de Rabelais par l'histoire des trois règnes sous lesquels il a vécu, mais ils ont souvent rétabli le texte qui avait été altéré faute d'être entendu, et l'ont accompagné de beaucoup de notes grammaticales, biographiques, bibliographiques, mythologiques et critiques; ils ont en outre été les premiers à rattacher au texte du *Gargantua* et du *Pantagruel* les caricatures des *songes drolatiques*. Ajoutons que cette édition est ornée de cent trente-deux gravures, dont cent vingt caricatures des songes drolatiques, dix vignettes et deux portraits de Rabelais.

OGRE. (*Manger comme un*)

C'est manger prodigieusement. L'ogre est un monstre imaginaire, une espèce d'homme sauvage qui, dans les contes de fées, mange les petits enfans.

OIE. (*Petite*)

Au propre, ce sont les bouts d'ailes, le cou, le foie d'une volaille. Au figuré, les rubans, les gants et autres accessoires d'un habillement; enfin, en terme de galanterie, les légères faveurs de l'amour.

> Au demeurant, je n'ai pas entrepris
> De raconter tout ce qu'il obtint d'elle;

Menu détail, baisers donnés et pris,
La petite oie; enfin ce qu'on appelle
En bon français, des préludes d'amour.
(La Fontaine.)

OIE. (*Bête comme une*)

La démarche des oies et l'air qu'elles ont en portant au col le *landon*, ou bâton que les fermiers leur mettent, pour les empêcher de passer à travers des haies, ont sans doute donné lieu au proverbe. Car, loin d'être stupides, les oies font preuve d'une grande intelligence. Elles se laissent difficilement approcher; on ne les voit point manger ni dormir toutes à la fois; dans la troupe, il y en a toujours une qui, le cou tendu, la tête en l'air, examine et écoute.

Oie de la Saint-Martin.

Comme le gala de la Saint-Martin se lie, en beaucoup de lieux, aux opérations de la vendange, ou plutôt à la manipulation du vin, plusieurs auteurs l'ont regardé comme une fête bachique, et ont fait remonter son origine aux orgies païennes.

Anselmo Costado, religieux camaldule, lui donne une origine qui nous paraît plus vraisemblable. L'Église grecque avait d'abord quatre carêmes; l'Église latine en eut trois, et ils furent réduits à deux, dont l'un, appelé le *grand carême*, précédait la Pâque; et l'autre, nommé le *petit carême*, précédait Noël : celui-ci reçut aussi le nom de carême de la Saint-Martin, parce qu'il commençait le 12 novembre, qui était le lendemain de la fête du saint. La veille, qui était le jour de la fête même, était consacrée, comme la veille des Cendres, à des plaisirs et à des festins. L'usage du premier carême a cessé au commencement du treizième siècle; mais on

ne doit point être étonné que le jour de la réjouissance ait subsisté.

Quant à l'oie qui fait la base du gala, rien de plus naturel : l'oie était un des oiseaux domestiques les plus communs dans les Gaules : c'était le plus gros qu'on connût dans le moyen âge, et la mi-novembre est le temps où les oies commencent à être grasses. Un autre oiseau, à la vérité, est venu dans le seizième siècle prendre la place de l'oie sur nos tables; mais l'usurpation n'a pas été si entière que, dans beaucoup de parties de la France, on ne dise encore l'*oie de la Saint-Martin.*

Des jetons qui ne paraissent pas être anciens, représentent une oie d'un côté, et offrent de l'autre le mot *Martinalia.*

Naguère la Saint-Martin était l'époque de l'ouverture des classes; c'est encore celle de la rentrée des tribunaux, de l'échéance des fermages et du renouvellement des baux.

OIE. (*Contes de ma mère l'*)

Cette expression est prise d'un ancien fabliau dans lequel on représente une mère *oie* faisant à des oisons des contes qui les rendent attentifs.

En 1722, parut, sans indication de lieu, un volume in-8° de 228 pages, intitulé : *Essai du nouveau conte de ma mère l'oie, ou les Enluminures du jeu de la constitution.* A l'instar du *jeu de l'oie,* on venait de faire le *jeu de la constitution Unigenitus.* Au lieu du jardin de l'oie, c'était au concile (voyez *Visage d'appelant*) qu'il fallait arriver pour gagner. On y allait par la tradition des apôtres, qui étaient en nombre égal à celui des oies. La prison, c'était la Bastille. La mort où le jeu recommence, c'était celle de Clément XI, etc., etc. Ces rapports présageaient qu'un jour

l'histoire de la constitution ne serait plus qu'un *conte de ma mère l'oie.*

Oignon.

Il y a de l'oignon.

Ce refrain d'une chanson populaire très moderne, est un de nos anciens proverbes. Antoine Oudin (*Curiosités françaises, pour supplément aux Dictionnaires*, 1640) l'explique par : *Il y a quelque chose de caché, quelque chose qui ne va pas bien;* et dans la trente-troisième des *cent Nouvelles nouvelles*, ouvrage publié en 1455, un chevalier dit, en parlant d'une préférence accordée à son rival : *Par nostre dame, on m'a bien baillé de l'oignon.* L'oignon contient un acide volatil qui, lorsqu'on le pèle, excite le larmoiement.

Rouges comme oignons de Corbueil (de Corbeil).
(*Fabliau du forgeron de Creil.*)

Bonnefonds, auteur du *Jardinier français* (année 1651), vante beaucoup l'industrie des Picards pour la culture des herbes potagères. Précédemment aux Picards, les Tourangeaux avaient passé pour exceller dans la culture des jardins.

Tous les ans, il y avait à Paris, pendant le mois de septembre, une foire aux oignons; elle a cessé d'avoir lieu vers le milieu du dix-huitième siècle.

OIGNON. (*Se mettre en rang d'*)

Prendre place parmi les gens d'une plus grande condition que soi.

Il est assez naturel de penser qu'une torche d'*oignons* rangés les uns à côté des autres, a donné lieu à cette façon de parler; cependant on a coutume de la rapporter au baron d'*Oignon*, maître des cérémonies, qui assignait les places aux états de Blois, en 1576.

OISEAU.

Être battu de l'oiseau.

Proverbe tiré de la fauconnerie; il signifie être découragé, rebuté par une suite de mauvais succès, ou par quelqu'un obstiné à nuire.

OISIVETÉ.

L'oisiveté est mère de tous vices.

Il y avait à Athènes des lois contre les oisifs.

Raoul de Presle, écrivain du quatorzième siècle, associant, par la pensée, l'ignorance à l'oisiveté, dit: *Ociosité sans lettres et sans science est sépulture d'homme vif.*

OLIBRIUS.

Faire l'olibrius.

Faire l'entendu, le glorieux, et par extension, faire le méchant.

Olibrius, gouverneur des Gaules, pour l'empereur Décie, fit mourir sainte Reine.

Faisons l'olibrius, l'occiseur d'innocens.
(MOLIÈRE, *l'Étourdi.*)

OMBRE.

Vous me feriez sauter mon ombre, proverbe limousin; c'est-à-dire, vous me feriez faire l'impossible.

OMBRE. (*Fin comme l'*)

Comparaison prise dans le sens figuré.

On dit aussi : *Fin comme l'ambre,* à cause de la finesse de l'odeur de cette substance bitumineuse. Il s'agit de l'ambre gris; les parfumeurs le mêlent avec le muse, dont il rend l'odeur supportable.

ONCLE. (*La vigne à mon*)

Se dit d'une vigne mal gardée, où tout le monde prend du raisin sans le payer.

ONGLE. (*Boire rubis sur l'*)

C'est vider si bien son verre qu'il y reste à peine une goutte de vin, qui, mise sur l'ongle, représente un rubis.

Ce proverbe donne à penser qu'anciennement on faisait surtout excès de vin rouge.

OR. (*L'âge d'*)

Temps heureux, par opposition à *l'âge de fer.*

Ce proverbe est fondé sur une allégorie astronomique. Le culte du soleil avait fait imaginer les quatre âges; selon le point de sa carrière, on nomma le soleil bon ou mauvais. La fête de sa naissance était l'âge d'or.

Voici une strophe d'un hymne pour la fête de la naissance du soleil, imité d'un hymne antique, par M. Éloi Johanneau, membre de la Sociéte des Antiquaires de France :

Enfant divin, tu viens de naître :
Nouveau Dieu, tu vas tout changer :
Les longues nuits vont disparaître;
Les jours s'embellir, s'allonger.
Avec toi renaît l'espérance;
L'abondance avec toi renaît,
Une nouvelle ère commence;
Un nouvel an, nouveau bienfait.

OR. (*Tout ce qui reluit n'est pas*)

Les Italiens disent : *Tout ver luisant n'est pas feu.*

OR. (*Dire d'*)

Ovide, dans son *Art d'aimer*, avoue franchement que qui sait *dire d'or* n'a besoin de ses préceptes.

Pluie d'or a la même signification.

Un âne chargé d'or est toujours un âne; mais n'importe, il est bien reçu partout, et trouve des parens où il n'en cherchait pas; nul n'a honte de parens vicieux, pourvu qu'ils soient riches.

L'auteur de *Don Quichotte* a mis ce proverbe dans la bouche de *Sancho*. (Voyez PROVERBES. *Les Espagnols inventeurs des*)

OR; (*C'est l'histoire de la dent d'*)
dit-on d'une chose qui, après beaucoup d'explications, est reconnue fausse.

En 1593, le bruit courut que les dents étant tombées à un enfant de Silésie, âgé de sept ans, il était revenu une dent d'or à la place d'une des dents qu'il avait perdues. Horstius, professeur en médecine dans l'université de Helmstad, écrivit, en 1595, l'histoire de cette dent, et prétendit qu'elle était en partie naturelle, en partie miraculeuse, et qu'elle avait été envoyée de Dieu à cet enfant, pour consoler les chrétiens affligés par les Turcs. En la même année, Rullandus écrivit encore l'histoire de cette dent. Deux ans après, Ingolsterus, autre savant, combattit l'opinion de Rullandus; et celui-ci répliqua. Un autre auteur, Libavius, résuma les argumens, et y ajouta sa propre opinion. Il ne manquait à tant de doctes explications que la vérité de la chose mise en question. Un orfèvre, à l'examen duquel la dent fut soumise, trouva qu'une feuille d'or avait été appliquée sur cette dent avec beaucoup d'adresse.

OREILLE.

L'oreille est le chemin du cœur.

Mot de madame Deshoulières devenu proverbe. La Bible offre la même pensée. *Toucher l'oreille*, dans ce livre plein d'une mystérieuse éloquence, signifie toucher le cœur. Le seigneur dit à Isaïe : *Laissez l'oreille de ce peuple s'appesantir;* c'est-à-dire, laissez endurcir son cœur.

Quand Racine fait dire au courtisan Aman : *J'appro-*

chai par degré de l'oreille des rois, c'est comme s'il eût dit : A l'aide de la flatterie on s'empare de leurs cœurs.

OREILLE. (*Baisser l'*)

Se sentir humilié après s'être vanté. Cette expression familière est tirée des animaux, qui dressent ou baissent l'oreille selon leurs affections.

Au reste, l'abbé de Marolles dit dans ses Mémoires, tome 1er, page 60, avoir connu un nommé Crassot, né à Langres, et mort à Paris, au collége de la Marche, qui avait la faculté de plier et de redresser ses oreilles.

> Serrant la queue et portant bas l'oreille.
> (La Fontaine, fab. 18 du Liv. 1, *le Renard et la Cicogne.*)

Cette peinture faisait proverbe avant La Fontaine. On lit dans la *Satire Ménippée*, cette comparaison satirique sur la retraite du duc de Parme :

> Et le renard
> Le menton contre terre, honteux d'esprit et blesme.
> (T. 1. p. 211.)

et dans Regnier :

> La queue en loup qui fuit, et les yeux contre bas.
> (Sat. 8.)

OREILLE. (*Se faire tirer l'*)

Cette phrase, appliquée à un homme lent à payer, vient de ce que, chez les Romains, l'huissier saisissait par l'oreille le débiteur récalcitrant et le conduisait en prison.

OREILLE. (*Vin d'une*)

C'est le bon vin, parce qu'après l'avoir goûté on penche une oreille en signe d'approbation, tandis qu'on tourne la tête d'un côté et de l'autre quand on témoigne son mécontentement.

Ventre affamé n'a point d'oreilles.

Mot de Caton le Censeur dans une de ses harangues au peuple romain.

Jejunus venter
Non audit verba libenter.

L'éloquence n'a aucune prise sur l'esprit des hommes tourmentés par la faim.

Rabelais a fait un usage plaisant de ce proverbe dans le *Pantagruel,* Livre II, ch. 9.

La nourriture d'abord, les discours après.

(Proverbe turc. *)

Les oreilles me tintent ou me cornent; on parle de moi quelque part.

Cette expression proverbiale nous vient des anciens, qui tiraient des augures du tintement des oreilles. Celui de l'oreille droite annonçait à la personne qui l'éprouvait qu'on faisait quelque part son éloge; le tintement de la gauche signifiait qu'on en parlait mal.

OREILLES. (*Petit chaudron, grandes*)

Pour dire que les enfans écoutent avidement tout ce qui se dit.

ORGES. (*Faire ses*)

Pour dire : Faire son profit, faire bien ses affaires.

Un coupeur de bourse effronté,
Dans le temps de la foire en prison arrêté,
A son juge disait : Ah ! vous ne sauriez croire
Combien vous me faites de tort
De me tenir en cage, où je me déplais fort,
Lorsque *je faisais bien mes orges à la foire.*
(Babaton.)

(Voyez *Faire ses choux gras.*)

ORGUEILLEUX. (*Il n'est si grand dépit que de pauvre*)

Ce proverbe est bien ancien ; car au lieu de pauvre, nous trouvons *poure* dans le *Traité de la précellence du langage français* de Henri Estienne.

Henri Estienne, dans le même ouvrage, cite cet autre proverbe : *Il n'est orgueil que de poure enrichi.*

ORME. (*Attendez-moi sous l'*)

C'était sous un gros arbre, planté devant la porte du manoir seigneurial, que les juges de village tenaient autrefois leurs assises; on appelait ces séances les *plaids* (débats) *de la porte;* et comme l'arbre sous lequel on plaidait était presque toujours un orme, on disait à un homme que l'on menaçait d'assigner et de traduire en justice, *attendez-moi sous l'orme.*

On dansait aussi sous l'orme seigneurial; mais l'amour aime le mystère, et, dans ce cas, *attendez-moi sous l'orme* était une espèce d'ironie.

> Et du reste, bonsoir; attendez-moi sous l'orme.
> (HAUTEROCHE, *Amant qui trompe.*)

ORTIES. (*Jeter le froc aux*)

Quitter le cloître contre le gré de ses supérieurs, se dépouiller brusquement de l'habit monastique.

Avant de dire *froc*, on a dit *floc;* c'était la houppe qui se mettait au capuchon d'une cape. On a ensuite appelé *froc*, la cape elle-même, et donné ce nom à l'habit des moines exclusivement.

OS. (*Deux chiens après un*)

Deux gloutons à une assiette.

Mademoiselle Arnould parodia ingénieusement ce proverbe, en parlant de deux amans de mademoiselle Guimard, qui était fort maigre.

OSIER. (*Franc comme l'*)

L'osier est appelé *franc*, parce qu'on le plie plus aisément qu'aucun autre bois. (1)

---

(1) L'endroit de la France où l'on travaille l'osier le plus habilement,

OURLER. (*C'est une cane, il n'y a que le bec à*)

Se dit aux personnes qui trouvent tout facile et d'une prompte exécution.

Le bec de la cane porte une bordure charnue qui ressemble à un ourlet.

Ours.

Se disputer la peau de l'ours avant de l'avoir tué.

L'empereur Frédéric III fit l'application de ce proverbe, lorsque le duc de Bourgogne lui proposa de partager les états de Louis XI, roi de France, dont la conquête n'était qu'un projet.

Philippe de Commines, dans ses *Mémoires*, raconte ainsi l'apologue qui a été imité par La Fontaine (Fable 20me du 5me Livre) : « Auprès d'une ville d'Allemaigne, y auoit un grand ours qui faisoit beaucoup de mal. Trois compagnons de la dicte ville, qui hantoient les tavernes, vindrent à un tavernier à qui ils devoient, prier qu'il leur accreust encore un escot, et qu'avant deux jours le payeroyent du tout : car ils prendroyent cet ours qui faisoit tant de mal, et dont la peau valoit beaucoup d'argent, sans les présents qui leur seroyent faits des bonnes gens. Le dict hoste accomplit leur demande, et quand ils eurent disné, ils allèrent au lieu où hantoit cest ours, et comme ils approchèrent de la

---

est le bourg d'Origny-en-Thiérache, arrondissement de Vervins, département de l'Aisne.

A la faveur d'un outil de la même forme que ceux dont se servent les orfévres pour le tirage de l'or, le vannier d'Origny parvient à réduire le scion d'osier à la plus petite dimension; et, comme le tisserand, il fait agir la navette. Aussi les paniers, les corbeilles et autres ouvrages qui sortent de ses mains, sont-ils recherchés, non seulement en France, mais en Angleterre. L'origine de cette fabrication remonte à une époque très éloignée. Origny en est le centre. La population des villages situés dans le cours supérieur de l'Oise se livre au même travail.

caverne, ils le trouvèrent plus près d'eulx qu'ils ne pensoyent; ils eurent paour, si se mirent en fuite. L'un gaigna un arbre, l'autre fuit vers la ville : le tiers, l'ours le print et le foula fort soubs lui, en lui approchant le museau fort près de l'oreille. Le pauure homme estoit couché tout plat contre terre et faisoit le mort. Or, ceste beste, quand elle veoit qu'il ne se remue plus, elle le laisse là cuidant qu'il soit mort, et ainsi le dict ours laissa le pauure homme sans lui auoir fait guères de mal, et se retira en sa caverne, et quand le pauure homme se veit délivré, il se leva tirant vers la ville. Son compaignon qui estoit sur l'arbre, ayant veu ce mystère, descend, court, et crie après l'autre qui estoit devant, qu'il attendist, lequel se retourna et l'attendit. Quand ils furent joincts, celui qui estoit dessus l'arbre demanda à son compaignon par serment ce que l'ours lui avoit dit en conseil, que si long-temps lui avoit tenu le museau contre l'oreille; à quoi son compaignon lui respondit : Il me disoit que jamais je ne marchandasse de la peau de l'ours jusques à ce que la beste fust morte. »

P.

PACOLET, (*Il faudrait avoir le cheval de*) dit-on, quand il s'agit d'une grande distance qui devrait être parcourue en peu de temps.

Le cheval de Pacolet était un cheval de bois enchanté qui, dans un instant, portait un homme à mille lieues. *Voyez* dans la Bibliothéque bleue, le roman intitulé : *Valentin et Orson.*

PAGE. (*Être hors de*)

C'est-à-dire, hors de la dépendance d'autrui.

Cette expression vient de l'ancienne chevalerie. A l'âge

de sept ans, un gentilhomme était placé auprès de quelque haut baron, ou de quelque illustre chevalier, pour y remplir la place de *page*, de *damoiseau* ou *varlet*; à quatorze ans, il était *hors de page*, et devenait écuyer.

Louis XI *mit les rois de France hors de page*; manière de parler figurée, pour dire qu'il les rendit absolus.

On se sert de la même phrase d'une manière encore plus figurée en parlant de l'esprit :

> Il faut le relever de ce honteux partage,
> Et mettre hautement notre esprit hors de page.
> (MOLIÈRE.)

PAGE. (*Il n'y a pas de quoi fouetter un*)

Se dit d'une faute bien légère. Non anciens seigneurs avaient, pour la plupart, des pages auxquels la correction des verges était administrée pour la moindre faute.

« Il faut fouetter M. du Paige comme seigle vert. »
(*Pantagruel*, Liv. II, chap. 8.)

Ennuyé de garder le mulet de son maître, le page en question s'était amusé à couper presque à l'entier la lanière qui tenait l'étrier suspendu du côté du montoir. Ce maître était un gros homme; *à peine a-t-il pris son branle, qu'il tombe tout plat comme porc.*

On appelle *tour de page*, une malice où il y a quelque espiéglerie; et proverbialement, on dit d'un homme hardi jusqu'à l'impudence, qu'il est *effronté comme un page de cour.*

PAILLARD.

Pour bien entendre ce mot, il faut lire les contes du moyen âge; on ne connaissait point alors les sommiers de crin. (1)

---

(1) Voyez la remarque de *Le Grand d'Aussy*, sur un lit de noces, qui était en même temps un lit de roi, p. 133 des *Contes dévots, Fables et Romans anciens.*

A Paris, les mariages qui suivaient le concubinage avaient lieu dans l'église de Sainte-Marine; l'anneau conjugal était un anneau de paille.

PAILLE. (*Être comme un rat en*)

Manière de parler figurée, pour dire, être à son aise.

PAILLE. (*Homme de*)

Nos pères étaient peu galans, puisqu'ils ne craignaient pas de dire: *Un homme de paille vaut une femme d'or.*

PAILLE. (*Seigneur de*)

Avant la révolution de 1789, on disait en jurisprudence féodale: *Un seigneur de paille mange un vassal de fer;* ce qui signifiait que les saisies féodales pouvaient absorber tout le revenu d'une terre.

Aujourd'hui par *homme de paille*, on entend un homme qui trafique de son nom, de sa signature; qui, pour un bénéfice médiocre, prend sur lui une grande responsabilité.

Dans tous les commerces illicites, on met en avant des hommes de paille, derrière lesquels se cachent les véritables capitalistes.

Rompre la paille avec quelqu'un.

C'est lui déclarer qu'on n'est plus son ami.

Chez nos ancêtres, lorsqu'on passait un contrat de vente, on donnait un brin de paille à l'acquéreur, et souvent on attachait ce brin de paille à la charte du contrat. De *stipula*, paille, est venue l'expression *stipuler*, convenir. Comme le mot *festuca* veut aussi dire paille, *infestucare* signifiait mettre en possession, et *exfestucare*, se dessaisir.

Par extension, *rompre la paille* a signifié rompre l'amitié. Au douzième siècle, on envoyait encore à un homme une paille brisée ou un jonc *rompu*, pour lui annoncer une *rupture*.

Quand deux amis se sont brouillés,
On dit que la paille est rompue.
Cette comparaison dans le public reçue
Sera-t-elle du goût des esprits ampoulés?
Je n'en sais rien. Vaille que vaille,
Il est certain que l'amitié,
Comme elle est aujourd'hui sur pié,
N'est pas plus forte qu'une paille.
(De Senecé.)

Pain.

La réplétion causée par le pain est la pire de toutes : Omnis repletio mala, panis vero pessima.

La Mothe Le Vayer, qui donne à cet aphorisme le nom de proverbe, le corrige ainsi : *Toute inappétence, et principalement celle du pain, est dangereuse : Omnis inappetentia mala, panis vero pessima;* en faisant observer qu'il a été mal traduit du texte arabe d'Avicenne.

PAIN. (*Long comme un jour sans*)

On ne réfléchit pas assez à la terrible énergie de ce proverbe populaire; il représente cependant la situation la plus douloureuse et la plus faite pour exciter la pitié.

Que l'on se figure le comte Ugolin dans sa prison.

On dit d'un homme qui a été fort à son aise, et qui se trouve dans la détresse, qu'*il a mangé son pain blanc le premier.*

Ce proverbe nous reporte au temps où l'on mettait le pain blanc au rang des comestibles les plus délicats.

Dans le quatorzième siècle, le pain blanc le plus renommé était celui de Chailly, village situé à quatre lieues de Paris, près Longjumeau. Le pain de Gonesse s'acquit de la réputation au seizième siècle.

Mais dans le seizième siècle même, la vente du pain blanc n'était que tolérée; le gouvernement craignait

qu'on en mangeât trop. Les pains ordinaires étaient le pain bourgeois, nommé depuis *pain de ménage;* le pain bis-blanc et le pain bis. Il ne faut pas compter le pain de chapitre, pain inventé par un boulanger du chapitre de Notre-Dame de Paris; il ne différait du pain bourgeois que parce qu'il était moins plat.

PAIR. (*Il entend le*)

Proverbe du seizième siècle. Sous François Ier et sous Henri II, il y avait en France beaucoup de Florentins, de Lucquois et autres Italiens qui, affriandés par l'intérêt excessif des capitaux, avaient apporté beaucoup d'or et d'argent.

Leurs monnaies étaient de divers taux, parce qu'ils n'appartenaient pas au même souverain. Toutes ces monnaies ayant cours concurremment avec celles de France, un compte était fort difficile à faire; et de là vint ce proverbe : *Il entend le pair,* quand on voulait dire un homme rompu aux affaires, un homme habile.

PAIRE. (*Les deux font la*)

Se dit quand on voit deux personnes ensemble, qui ont les mêmes qualités, ou plutôt les mêmes défauts; car ce proverbe ne se prend qu'en mauvaise part.

PALALAN. (*Faire le*)

Cette expression, qui n'est plus en usage, signifiait autrefois, *faire le grand.*

Antoine Oudin (*Curiosités françaises pour supplément aux Dictionnaires*) divise d'abord ainsi le mot palalant, *pal-allant,* et l'explique par, *marchant droit comme un pal.*

PALINODIE. (*Chanter la*)

Se rétracter, dire le contraire de ce qu'on avait dit.

Cette façon de parler vient du grec, où elle signifiait seulement *chanter derechef.*

PALTOQUET.

Terme de mépris, homme grossier.

Dans Rabelais, on trouve *empaletoqué.* De son temps le *paletot* était un petit manteau auquel tenait un capuchon.

PANADER, (*Se*) ou *se pavaner.*

Marcher avec un air de complaisance et d'ostentation.

Un autre proverbe dit : *Fier comme un paon :* le paon est le symbole de la vanité.

Un paon, avec ces mots, *ut placeat taceat*, qu'il se taise s'il veut plaire, est la devise d'un homme stupide, qui n'a que des qualités extérieures :

> Le long de ce grand mur qu'il arpente à son gré,
> Que le paon orgueilleux, par l'orage inspiré,
> Lance, par intervalle, un accent lamentable.
> (PIIS, *Harmonie imitative.*)

Brantôme nous apprend que Marguerite de Valois exécutait parfaitement la danse appelée *pavane.*

Mais ce nom vient-il du latin *pavo*, paon, ou de l'italien *pavana* pour *padouana*, de Padoue? C'est, pour le sens de notre proverbe, chose assez indifférente.

Pendant le seizième siècle, il n'y avait point de grand bal où l'on ne dansât la *pavane.* C'était la plus estimée des danses majestueuses qui semblaient réservées aux reines, aux dames de la cour, et aux seigneurs qui pouvaient figurer avec elles. Les dames la dansaient en robe longue et traînante, chargée de broderies et de pierreries, ayant quelquefois sur la tête des couronnes qui marquaient leurs dignités. Les princes l'exécutaient avec de grands et riches manteaux, les magistrats avec leurs longues robes, et les gentilshommes en cape et en épée.

PANDORE. (*La boîte de*)

Pour dire la source de tous les maux qui sont dans le monde ; proverbe mythologique.

Jupiter avait enfermé tous les maux dans une boîte bien close, qu'il donna à Pandore, femme d'Épiméthée, après lui avoir recommandé de ne pas l'ouvrir. La curiosité l'emporta ; la boîte fatale fut ouverte, tous les maux s'échappèrent.

PANIER. (*A petit mercier petit*)

Parvum parva decent. Nos pères, pour exprimer la même chose, disaient : *A petit saint petite offrande ; à petit chien petit lien.*

PANIER. (*Il ne faut pas mettre tous ses œufs dans un*)

C'est-à-dire, risquer toute sa marchandise sur le même vaisseau, placer tout son argent chez le même banquier.

Un homme avait des œufs, et voulait s'en défaire ;
Pour ne pas à la foire arriver des derniers,
Quoiqu'il pût en remplir trois ou quatre paniers,
Il mit tout dans un seul, et ne pouvait pis faire.
Sa mule qui suait sous le poids d'un fardeau
Fragile comme du verre,
Pour en décharger sa peau
A quatre pas de là donna du nez en terre.
Hélas ! s'écria l'homme à qui son désespoir
Inspira de vains préambules,
Que n'ai-je mis mes œufs sur trois ou quatre mules !
Je mérite un malheur que je devais prévoir.
Si le ciel veut me permettre
De faire encor le métier,
Je jure de ne plus mettre
Tous mes œufs dans un panier.
(Boursault.)

PANIER. (*Sot comme un*)

C'est-à-dire, incapable de rien retenir, de recevoir aucune instruction.

Ce proverbe rappelle celui de *panier percé*, ou plutôt *panier percé* a donné l'idée de *sot comme un panier.*

PANNEAU. (*Donner dans le*)

Se laisser duper, attraper.

Le panneau est un filet pour prendre des lièvres, des lapins, etc.

« C'est un homme à donner dans tous les panneaux qu'on voudra. » (MOLIÈRE.)

Sous la régence du duc d'Orléans, un Écossais nommé Law ouvrit à Paris une banque qui ruina beaucoup de gens, et fit dire aux personnes dupées qu'elles avaient *donné dans le Mississipi.*

Le Mississipi est un fleuve qui traverse la Louisiane; or, dans cette partie de l'Amérique septentrionale, avaient été découvertes, disait-on, des mines plus riches que celles du Pérou.

Pour faire exploiter ces mines, la banque créa des actions, et admit ainsi des sociétaires. De 500 francs, l'action ou billet monta à 5,000 francs. De nouveaux billets furent fabriqués. Chacun s'empressa de porter son argent à la banque; cependant les trésors que l'on attendait des bords du Mississipi n'arrivant point, on voulut échanger ses billets. Le gouvernement commença par en réduire la valeur de moitié; mais telle était leur profusion, que le discrédit devint complet.

Voici une des facéties qui consolèrent les Parisiens au mois de janvier 1720. Les actions venaient d'éprouver une réduction :

LES ÉTRENNES RETARDÉES.

Ma femme, ne vous en déplaise,
Vous seriez peut-être bien aise
Que je vous fisse en ce jour-ci
Un beau présent, et je vous jure
Que j'en serais bien aise aussi;
Mais une fâcheuse aventure

Met un grand obstacle à ceci :
J'ai mis dans le *Mississipi.*
Vous le vouliez : donc il le fallait faire.
Cent fois par jour, vous le savez, ma chère,
Vous me chantiez : Mets-y, mets-y :
C'était le refrain favori
Dont j'étais sans cesse étourdi.
Pour surcroît de charivari,
Janot (en d'autres temps je crois qu'il m'eût fait rire),
En voulant répéter ce qu'il entendait dire,
Criait à plein gosier, *pipi, pipi, pipi :*
C'était, disiez-vous, bon augure;
Quoique habitude toute pure,
Et qu'il ne sût ce qu'il disait,
Excepté quand le cas pressait;
Car, faute de secours, le pauvre enfant donnait
En ces occasions une marque très claire
Que pour lors il ne s'agissait
Du pays ni de la rivière
Que sa chère mère entendait.....
Mais, insensiblement, j'écarte la matière :
Laissons là les digressions,
Et revenons aux actions.
J'en ai donc pris depuis quatre semaines,
Et sur ce fonds j'assignai vos étrennes :
Cela n'a pas tout-à-fait réussi,
Car nous y perdons jusqu'ici.
Mais de l'événement n'ayez point de souci,
Il ne faut qu'avoir patience;
L'intérêt de notre finance,
Étrennes reviendront sans doute ce mois-ci :
Il est aisé de le comprendre.
Donnez-moi seulement quelques jours de répi,
Vous ne perdrez rien pour attendre.

Pantalon.

Ce mot a trois acceptions : au propre, c'est une culotte longue; il désigne ensuite un personnage de la comédie italienne; et, par extension, quiconque prend différentes figures, joue différens rôles pour arriver à ses fins.

Mais d'où vient pantalon? C'est une contraction de *pantaléon.*

Beaucoup de Vénitiens ayant saint *Pantaléon* pour

patron, on a nommé les Vénitiens *pantalons;* il est même arrivé que les habits faits comme ceux des Vénitiens ont été appelés *pantalons.*

En 1807, nous arriva de Londres la mode des pantalons pour les petites filles. Les exercices du saut se pratiquent en Angleterre dans les écoles de jeunes filles; c'est pour cela qu'on leur a donné des pantalons. Le goût français ayant fort embelli ce vêtement, quelques femmes, au printemps de 1809, tentèrent de se l'approprier. On les vit se promener en pantalon de perkale, garni de mousseline, les unes sur les boulevarts, les autres aux Tuileries. Quoique leur robe fût longue, et le pantalon très peu visible, elles marchaient les yeux baissés, parce que tout le monde avait les regards fixés sur elles.

Ces pantalons furent jugés comme les hauts-de-chausses dont parle Henri Estienne dans le premier de ses *deux Dialogues du langage françois italianizé.* « A la suite des vertugades, dit-il, elles (les femmes) ont commencé à porter une façon de hauts-de-chausses qu'on appelle calçons, alléguant l'honnesteté..... Mais comme l'abus vient en toute chose, encore que l'invention ne soit pas abusive, quelques unes de celles qui, au lieu de faire lesdits calçons de toile simple, les font de quelque estoffe bien riche, pourroyent sembler, se mettant en chausses, plutost attirer les dissolus que se défendre contre leur impudence. »

Au mois de mai 1822, quelques femmes reprirent le pantalon; c'étaient des femmes à équipage; et on ne les vit guère à pied que dans les galeries du Musée, promenade où peu de personnes étaient admises. Leur pantalon blanc dépassait de quelques travers de doigt une blouse de batiste écrue. (Voyez le numéro 1972 de la suite de *Costumes parisiens.*)

PANTIN. (*Tout homme est un*)

Les bras, les cuisses, les jambes de la figure de carton que l'on nomme *pantin*, sont de différens morceaux, tous mobiles, et correspondant à un fil qu'il suffit de tirer pour mettre toute la figure en mouvement.

En 1756, les *pantins* furent en France, et surtout à Paris, une véritable fureur : chacun avait son pantin dans sa poche, et l'on s'en amusait dans les salons, dans les spectacles, même dans les promenades.

On fit à cette occasion plusieurs chansons ; le refrain assez ordinaire était : *Tout homme est un pantin.* On voulait dire par là que comme ces petites figures se mettaient en mouvement lorsqu'on en tirait le fil, de même il n'y avait pas d'homme que l'on ne pût mettre en jeu si on parvenait à toucher sa passion dominante, son goût particulier.

Il y a près de Paris un village nommé *Pantin.* Une dame qui l'habitait et qui voulait louer sa maison, écrivit à une personne qui demandait dans les *Petites Affiches* une maison de campagne :

> Que Pantin serait content
> S'il avait l'art de vous plaire !

Ces deux vers sont le commencement d'une chanson très connue faite sur les *pantins.*

PAPELARD.

Un flatteur, *palpator*, venant de *palpum*, caresse du plat de la main.

Sobriquet donné aux moines, à cause de leur air doucereux.

> O papelards ! qu'on se trompe à vos mines !
> (La Fontaine, *Contes.*)

Le Duchat, commentateur de Rabelais, explique ainsi le mot *papelards*, « qui trafiquent de bulles papales, et

qui élèvent la puissance du pape au-delà de ses justes bornes. »

Le premier auteur du *Roman de la Rose*, Guillaume de Lorris, qui écrivait dans le treizième siècle, s'élève souvent contre l'hypocrisie ou *faux semblant;* et il y a dans son poëme une section intitulée *Papelardie*, contre ceux qui trompent le public par de fausses apparences de dévotion. Il peint *Papelardie* sous la figure d'une femme pâle, blême, décharnée, portant la haire, et tenant en main un psautier.

Papillotage.

Expression fort en vogue vers le milieu du dix-huitième siècle. Elle avait trait à la conduite de certains hommes qui faisaient garnir leur veste en blonde, avaient des habits de chaque saison, des tabatières d'hiver et d'été, deux montres, beaucoup de breloques, qui en un mot, dépensaient des sommes énormes en colifichets.

PAQUETTE. (*Conter des chansons de Jeanne et de*)

C'est-à-dire, rapporter les propos du tiers et du quart, de celui-ci et de celle-là.

(*Paquette*, prénom qui vient de *Pâques.*)

Paques.

Pâques fleuries et Pâques closes
Font entre eux dire bien des choses.

Il s'agit dans ce proverbe des confessions que fait faire dans le tribunal de la pénitence la communion pascale, communion qui doit avoir lieu depuis le dimanche des Rameaux jusqu'au dimanche de Quasimodo.

PAQUES. (*Œufs de*)

On les teint en rouge, couleur favorite des anciens peuples, et des Celtes, nos ancêtres, en particulier.

Le commencement de l'année ayant été déplacé, et une des époques de la célébration du renouvellement de

l'année ayant été l'équinoxe du printemps, il est vraisemblable que les *œufs de Pâques* proviennent des étrennes.

On peut dire aussi que, chez les chrétiens, l'abstinence du carême s'étendant aux œufs, et cette loi de l'Église ayant été rigoureusement observée pendant plusieurs siècles, on a dû se décarêmer avec des œufs comme avec de la viande.

Pour donner une idée de la rigueur avec laquelle le carême s'observait, nous allons figurer ici un petit tableau qu'on exposait jadis, le mercredi des Cendres, chez les personnes dévotes, sur la cheminée de la cuisine.

Ce tableau est composé d'autant de lettres qu'il y a de jours dans le carême : on en effaçait une chaque soir.

Voici le sens des sept mots latins que les quarante-six lettres formaient : *Les rois, les grands, les petits, enfin tous sont sujets à la mort.*

			M	O	R	S
I	M	P	E	R	A	T
R	E	G	I	B	U	S
M	A	X	I	M	I	S
M	I	N	I	M	I	S
D	E	N	I	Q	U	E
O	M	N	I	B	U	S

(*Mors imperat regibus, maximis, minimis, denique omnibus.*)

Chose remarquable : ce sont des suisses d'église et des bedeaux qui vont demander des *œufs de Pâques*, sortes d'étrennes païennes.

PAQUES. (*Chasser le lièvre de*)

Nos pères commençaient ainsi la *semaine* que l'Église appelle *sainte*. Le dimanche des Rameaux ils plantaient dans chacun de leurs champs une branche de buis bénit. Le jeudi-saint était employé en pratiques de dévotion, et à *chasser le lièvre de Pâques*. Le vendredi, après midi, on s'occupait exclusivement du verger; on greffait, on semait différens légumes; on ne manquait pas surtout de semer de la giroflée, dans la croyance qu'elle serait double. Le samedi se passait à faire des pâtés de hachis de viande et d'œufs : il n'était pas une seule maison où l'on n'en fît; il y en avait un pour le maître et sa femme, souvent un pour chaque enfant et chaque domestique.

L'idée que de la graine de giroflée semée le vendredi-saint produirait des fleurs doubles, était une bien légère superstition, en comparaison de leur expédient pour chasser les rats du colombier; ils écrivaient aux quatre coins les noms de *Jésus* et de *Marie*.

En mainte occasion, ces dévots aïeux faisaient servir l'Écriture sainte à des usages profanes; par exemple, pour empêcher la perte de leurs fruits, ils écrivaient au printemps, sur un bulletin qu'ils suspendaient à une branche d'arbre, le verset du premier psaume : *Erit tanquàm lignum, quod plantatum est secus decursus aquarum, quod fructum suum dabit in tempore suo et folium ejus non defluet.*

Au bout d'un champ, il n'était pas rare de trouver sur une banderolle ces mots du prophète Joël : *Resi-*

duum erucæ comedit locusta, residuum locustæ comedit bruchus. C'était un brevet contre les chenilles et les limaçons.

Pour empêcher que le vin tournât dans leurs caves, ils avaient coutume d'écrire sur les tonneaux ces paroles du trente-troisième psaume de David : *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus.*

Pour retenir un oiseau fuyard, ils écrivaient sur son juchoir ces mots : *Ut Judas Christum non fugit, sic tu me dominum tuum agnoscas.*

S'ils avaient été mordus d'un serpent, ils regardaient comme un moyen de guérison les noms des trois rois mages, écrits sur un pot de terre avec du charbon.

PAQUES. (*Brave comme un bourreau qui fait ses*)

Cela se dit d'un homme qui n'a pas coutume d'être bien vêtu, et qui porte un habit neuf. Autrefois les bourreaux étaient obligés d'avoir dans leur costume une marque distinctive ; la solennité de Pâques faisait exception.

PARADIS. (*Joies du*)

On dit de celui qui ne participe pas à un divertissement dont il entend le bruit, qu'il *entend les joies du Paradis.*

Cela s'applique principalement aux joies ou plaisirs du mariage.

Paresseux.

Nos pères disaient d'un paresseux, qu'il était *pétri d'eau froide.*

Il (le paresseux) *voudrait bien manger l'amande ; mais il craint jusqu'à la peine de casser le noyau.*

(Proverbe indien.)

Le chemin du paresseux est comme une haie d'épines. (Proverbe de Salomon.)

Dans les parties de la France où un chien tourne la roue qui fait mouvoir le soufflet de la forge des cloutiers, on dit : *Paresseux comme un chien de cloutier.* Cet exercice ennuie, fatigue le chien, qui, ordinairement, se repose chaque fois qu'il voit son maître tirer du feu le fer rougi, tandis qu'il doit attendre le mot *arrête.*

PAROISSE. (*Le coq de la*)

Au propre, c'est le coq qui est à la pointe du clocher; au figuré, c'est le personnage le plus hupé du lieu.

PARLER.

L'homme qui parle dans notre sens *parle comme un ange.*

On dit de l'homme qui parle bien, qu'il *parle comme un livre.*

Les bavards devraient se souvenir que *trop parler nuit.*

Demander justice à certaines gens, c'est leur *parler hébreu.*

Quand on veut perdre quelqu'un, on le fait *parler.*

Dieu nous garde des villes où *les murailles parlent!*

PAROLE.

La parole s'enfuit, l'écrit reste. Verba volant, scripta manent.

Proverbe très sage. Surtout n'écrivez point dans un moment d'humeur.

Ce proverbe signifie aussi que l'écrit des gens vaut mieux que leur promesse.

Il est confirmé par cet autre proverbe : *Les effets*

sont les mâles, et les paroles sont les femelles, voulant dire que l'un est plus fort que l'autre.

Le sage est ménager du temps et des paroles.
(La Fontaine, fable 26 du Liv. viii.)

Les paroles des grands ne tombent jamais à terre.

Nous avons emprunté ce proverbe aux Persans.

PAROLES. (*A grands seigneurs peu de*)

Les grands sont si peu disposés à prendre connaissance des affaires des petits! on a tant à craindre de fatiguer leurs oreilles!

Parpaillots.

Sobriquet donné aux protestans.

Parpaillots, parpaillons, sont des synonymes de papillons.

La comparaison était fort naturelle, lorsque les protestans étaient exposés à périr dans les flammes.

Partout.

Partout comme gloria patri.

Se dit des gens qu'on rencontre inévitablement.

Fort assidus aux offices de l'église, nos pères tiraient nombre de locutions de leur livre de prières; par exemple, *partout comme gloria patri; l'espace d'un miserere; vrai comme mot d'évangile; laid comme le péché mortel; mettre au rang des vieux péchés; dire* à quelqu'un *les sept péchés capitaux; être comme l'Ascension* (ne pas changer de position); *prêcher comme les apôtres avant la descente du Saint-Esprit*, c'est-à-dire, mal; etc., etc.

PAS. (*Mauvais*)

Le *pas* ou le *pas d'armes* s'est dit des combats simulés qui représentaient tout ce qui se faisait à la guerre lorsqu'on défendait ou qu'on attaquait un pont,

un défilé, un passage de rivière, ou tout autre passage étroit qu'il était important de garder ou de forcer. Comme c'était un des combats les plus difficiles à soutenir, il semble avoir formé ces façons de parler : *Être dans un mauvais pas, sortir d'un mauvais pas.*

Passer.

Au plus bas passe-on la seif. (1)

C'est-à-dire, si quelqu'un veut franchir une haie, il ne choisit pas l'endroit le plus élevé. De même, dans l'exécution d'une entreprise, ce sont les moyens les plus faciles que l'on emploie.

Passions.

Qui a bu boira.

La plupart des passions dominantes sont aussi tenaces que l'ivrognerie.

Aliquandò qui lusit, iterùm ludet, a dit Érasme, qui avait traduit ce proverbe du grec : *qui a joué jouera.*

Écoutons Pope : « La passion dominante est le joug que nous ne secouons jamais; et c'est par là qu'on peut connaître l'homme.... Cet homme infâme conserve jusqu'à la mort l'amour effréné du plaisir. Ce gourmand célèbre, que son intempérance réduit à l'extremité, fait appeler son médecin, qui lui déclare qu'il faut mourir : Ah ! qu'on m'apporte au plus vite le reste de mon poisson..... Dans quel état me vois-je ! s'écrie ce Narcisse expirant; il agonise, et meurt en se mettant du rouge.... Ce vieillard affable, qui fut pendant quarante ans l'esclave de la politesse et de la cour, un pied dans le tombeau, nous dit en bégayant : Monsieur, que peut-on

---

(1) Le vieux mot *seif*, venant de *sepes*, signifie haie.

faire pour votre service?... Je donne et lègue mes fermes à Médos. — Et votre maison ? dit le notaire. — Ma maison, monsieur? il faut donc tout quitter!... Il pleure, et donne sa maison à Mévius. — Et votre argent? continue le notaire. — Mon argent! oh! pour celui-là, je ne puis m'y résoudre..... Il expire. »

Patatra, monsieur de Nevers!

Exclamation ironique, que l'on fait sottement lorsqu'on voit tomber quelqu'un. Pour en donner l'origine, on a imaginé une historiette sur un duc de Nevers, qui courant au galop sur le pavé de la petite ville de Pouilly, se laissa tomber rudement.

Ce proverbe n'est qu'un jeu de mots : *Nevers* est ici pour *nez à l'envers*. *Patatra* est l'onomatopée de l'allure du cheval.

PATE. (*Coq en*)

On dit d'un homme bien commodément couché dans son lit, et qui ne montre que la tête, *qu'il est là comme un coq en pâte.*

Les pâtés de coqs-faisans et de perdrix ont donné lieu à ce proverbe. Au milieu de la croûte se trouve une ouverture qui donne passage à la tête de l'oiseau.

Patenôtre.

Ce mot est composé des deux premiers mots de l'Oraison dominicale, *Pater noster*. On jurait autrefois par la *patenôtre*. Les vendeurs de chapelets s'appelaient *patenôtriers*.

« Qui eût vu, dit un auteur du seizième siècle, les magistrats du parlement de Paris, allant de grand matin au Palais, les eût trouvés sur leurs mulets, qui prioient Dieu et qui disoient leurs heures et chapelets

par les chemins. » On allait alors au palais à cinq heures du matin, et l'on en sortait à dix.

Patience.

Qui peu endure, bien peu dure.

A dure enclume marteau de plume.

Nos pères caractérisaient par ce proverbe le pouvoir de la patience.

Des moyens faibles en apparence triomphent de grandes difficultés. On oppose des balles de laine et des remparts de terre aux coups de canon.

Patience de Grisélidis,

Patience à toute épreuve.

Ce proverbe tire son origine d'un conte de Boccace (dixième de la dixième journée), qui a été traduit en prose française dans le quatorzième siècle, sous les titres de *Miroir des Dames*, d'*Enseignement des femmes mariées*, d'*Exemple des bonnes et mauvaises femmes*, etc., remis en vers par Perrault; et en 1749, retraduit en prose avec des changemens et des augmentations par mademoiselle de Montmartin.

Boccace avait tiré ce conte d'un auteur français; mais il l'a embelli, soit par les grâces de son style, soit en corrigeant quelques invraisemblances.

Noguier (*Histoire de Toulouse*) prétend que *Grisélidis* n'est point un personnage imaginaire, et que ce phénix des femmes a existé dans le dixième siècle. Philippe Foresti, historiographe italien, donne aussi son histoire comme véritable.

Née d'un pauvre paysan, Grisélidis a charmé par sa douceur le marquis de Saluces son souverain, qui la choisit pour femme; mais comme il met des conditions à ce mariage, il lui fait jurer qu'elle se soumettra de

bon cœur à toutes ses volontés, quelle s'interdira jusqu'au moindre murmure, et obéira d'intention comme de fait. Grisélidis, mariée avec son souverain, en fut plutôt l'esclave que la compagne, se vit enlever, sans en connaître le motif, ses deux enfans, et n'obtint qu'au dénouement le prix de sa patience héroïque.

Patience de Lombard.

C'est-à-dire, patience forcée. Dans le douzième siècle, une rue de Paris prit le nom de rue des *Lombards*, à cause de la grande quantité d'Italiens qui s'y étaient établis pour faire le commerce de l'épicerie. Ces Lombards prêtaient à usure. Saint-Louis les chassa en 1268; Philippe-le-Hardi, son fils, renouvela l'ordonnance en 1274. Ils revinrent; mais en 1350, il y eut encore de nouvelles plaintes; on déclara que leurs créances seraient réduites d'un quart, puis de moitié, enfin on les déclara nulles.

« La patience adoucit les maux qu'on ne saurait guérir. »

Durum sed levius fit patientiâ
Quidquid corrigere est nefas.
(Horace, Liv. 1, od. 24.)

Optimum est pati quod emendare non possis.
(Sénèque.)

Decet id pati æquo animo;
Si id facietis, levior labos erit.
(Plaute.)

Superanda omnis fortuna ferendo est.
(Virgile.)

Paupertatemque ferendo
Effecere levem.
(Ovide.)

« Il faut s'armer de patience et se résigner. » (Volt.)
La patience est une amie généreuse qui ne paraît

point pendant la prospérité, mais qui ne manque jamais d'offrir son secours dès qu'on est sur le point de succomber aux infortunes. Cette vertu partage avec nous le fardeau de nos peines, afin que nous n'en soyons pas accablés.

Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.
(La Fontaine, fable 2, Liv. II.)

La patience est un arbre dont la racine est amère, et dont les fruits sont très doux.
(Proverbe persan.)
La patience est la clef de la joie.
(Proverbe turc. *)

PATISSIER. (*Il a honte bue, il a passé pardevant l'huis du*)

C'est-à-dire, il est sans honte, il se moque des reproches qu'on pourrait lui faire.

Ce proverbe est venu des formes obscènes que les pâtissiers donnaient anciennement aux menues pâtisseries, et de l'usage où ils étaient de les suspendre à leur porte comme ils suspendent aujourd'hui les colifichets, sorte de croquet qu'on donne aux oiseaux.

La Bruyère-Champier, médecin de François 1er, après avoir décrit (*de re Cibariâ*, Lugduni, 1560) différentes pâtisseries usitées de son temps, ajoute : *quædam pudenda muliebria, aliæ virilia* (*si diis placet*) *repræsentant. Sunt quos c..... saccharatos appellitent. Adeò degeneravere boni mores, ut etiam christianis obscœna et pudenda in cibis placeant.*

Patron.

On dit proverbialement d'un homme qui a tout pouvoir dans une maison, qu'il est *le patron de la case;*

et de celui qui a le plus de crédit dans une société, dans une compagnie, dans une affaire, qu'il est *le patron de la barque.*

A l'idée de patron est inhérente celle de protecteur; et cela vient de ce que tous les corps de métiers ont dans le ciel un patron. *L'Ascension*, fête choisie par les charpentiers, par les couvreurs, qui exercent leur métier *en montant*, est un des exemples de la pieuse simplicité de nos pères. (1)

Patte pelue.

Hypocrite, ayant la main de Jacob et la voix d'Ésaü (*Genèse*, chap. 27).

Furetière trouve dans ce mot une allusion à la fable du loup qui montrait à l'agneau patte de brebis pour le tromper.

Patte.

Graisser la patte.

Cette expression se trouve dans un fabliau du treizième siècle, dont voici l'extrait :

Une vieille femme avait deux vaches qui la faisaient subsister. Elles entrèrent un jour dans les pâturages du seigneur, et y furent saisies par son prevôt. La bonne femme à l'instant courut au château supplier cet officier de les lui rendre. Il fit entendre qu'il lui fallait de l'argent; et celle-ci, qui n'avait rien à donner, s'en revint bien désolée. En chemin elle rencontra une de

---

(1) Quantité d'enseignes étaient jadis de grossières allusions à des pratiques dévotes. Un cygne et une croix voulaient dire : *Au Signe de la Croix.* Les cabaretiers faisaient peindre au-dessus de leur porte un cerf, un mont (monticule); de manière qu'un ivrogne, en sortant de chez lui pour aller rejoindre des camarades de bouteille, pouvait donner à entendre qu'il allait *au sermon.*

ses voisines qu'elle consulta sur son malheur. Il faut en passer par ce qu'il demande, lui dit l'autre, et vous résoudre à lui *graisser la patte*. La vieille, qui était fort simple, n'y entendit pas finesse; et prenant le conseil à la lettre, elle mit dans sa poche un vieux morceau de lard, et retourna au château. Le seigneur se promenait devant sa porte, les mains derrière le dos. Elle s'avance doucement sur la pointe du pied, et lui frotte les mains avec son lard. Il se retourne pour lui demander ce qu'elle fait : « Ah ! monseigneur, s'écrie-t-elle en se jetant à genoux, le prevôt a saisi mes deux vaches dans votre pré, et l'on m'a dit que si je voulais les ravoir, il fallait lui graisser la patte. Je venais pour cela; mais comme je vous ai vu à la porte, et que vous êtes son maître, j'ai imaginé que vous méritiez bien mieux qu'on graissât la vôtre. »

A l'expression *graisser la patte* a été substituée celle de *graisser le marteau*, lorsque les heurtoirs ou marteaux sont devenus plus communs que les cordons de sonnettes. A l'extrémité de ces cordons pendait une patte de chevreuil, ou autre bête fauve.

Pauvre.

Comme herbaut sur pauvres gens.

Les chiens des riches se jettent ordinairement sur les pauvres qui se présentent aux portes de leurs maîtres.

Herbaut est le nom d'un chien basset, ou briquet.

Herbaut veut aussi dire redevance féodale

Herbaut et *Herbout* signifient encore stérilité, année où la terre produit plus d'herbe que de grain.

Pauvreté.

Serais-tu aussi sage que saint Paul,
Si tu n'as rien, tu seras réputé pour un fol.

Si sis in mundo Paulo sapientior ipso;
Si pauper fueris, semper ineptus eris.

La pauvreté n'est pas vice; mais c'est une espèce de ladrerie, chacun la fuit.

Nos pères ne pouvaient pas choisir une comparaison plus énergique. Dès qu'un homme portait les marques de la ladrerie, on le confinait dans un hôpital affecté à cette maladie, où s'il ne s'en trouvait point dans la ville qu'il habitait, on bâtissait pour lui une cabane hors des murs. Si la misère le forçait à venir mendier sur le grand chemin, il fallait qu'il eût à la main une cresselle ou claquette, et qu'il se tînt à une distance convenue.

Un ami du poète Dufresny le voyant ruiné, lui dit, pour le consoler : *Pauvreté n'est pas vice.....* C'est bien pis, répondit-il.

La maladie altère un beau visage,
La pauvreté change encor davantage.
(VOLTAIRE, *l'Enfant prodigue*, act. 3, sc. 2.)

PAVÉ. (*Tenir le haut du*)

C'est jouir paisiblement des prérogatives attachées à la fortune et aux dignités. Cette expression vient de l'usage où l'on est de céder en marchant le haut du pavé aux personnes que l'on considère.

Dans l'intérieur des maisons la politesse veut qu'on cède la droite.

On cite, sur la futilité des préséances, un mot charmant de madame Palatine de Bavière, abbesse de Maubuisson. Une autre abbesse, désireuse de la voir, mais inquiète sur la préséance, lui fit demander si on lui donnerait la droite. « Depuis que je suis religieuse, dit madame Palatine, je ne connais ni la droite ni la gauche, que pour faire le signe de la croix. »

PAVIE. (*Il a fait comme le roi devant*)

Il a tiré jusqu'à la dernière *pièce*.

Proverbe en calembourg, qui s'applique à une personne dont la bourse est à sec. Au lieu de pièces de canon, il s'agit de pièces d'argent.

PAVILLON, (*Baisser*) *baisser la lance*.

Se reconnaître inférieur, ou vaincu.

Chez les Romains, lever le doigt était un signe d'infériorité. Perse dit en ce sens :

Nil tibi concessit ratio, digitum exere, peccas.

Dans les combats de gladiateurs, celui qui était vaincu avouait sa défaite en élevant un doigt; et, par ce geste, il demandait la vie aux spectateurs. Ceux-ci, en élevant tous le pouce, *erecto pollice*, l'accordaient; ou la refusaient en montrant tous au vainqueur le pouce renversé, *obverso pollice*. On reconnaît, sur la colonne Trajane, les soldats prétoriens, à l'*index* de la main droite qu'ils tiennent élevé, de même que le bras droit; ce qui était un signe d'obéissance et de fidélité.

PAYS. (*Il est bien de son*)

C'est-à-dire, il est bien simple; parce qu'il n'y a rien qui forme tant les hommes que les voyages.

PAYS. (*Nul n'est prophète en son*)

Non est propheta sine honore nisi in patriâ suâ (Évangiles selon saint Matthieu et saint Marc); *nemo propheta acceptus est in patriâ suâ* (Évangile selon saint Luc); *propheta in suâ patriâ honorem non habet* (Évangile selon saint Jean).

Nos pères disaient dans le même sens : *Le saint de la ville n'est point oré* (*prié*).

De trois choses l'une : du pouvoir, de l'or, ou quitter la ville.

(Proverbe turc. *)

PEIGNE. (*Sale comme un*)

Un peigne de bois, quelque soin qu'on en prenne, paraît toujours moins propre qu'un peigne d'écaille, parce que le bois n'a pas de lustre. Or, nous tirons l'écaille de l'Amérique : il est probable que notre proverbe est antérieur à la découverte de cette partie du monde.

Il ne faut pas croire toutefois que les peignes de bois fussent sans ornemens. Entre autres beaux peignes de cette matière, nous pouvons citer ceux que M. Revoil (de Lyon), peintre d'histoire, conserve dans un cabinet où se trouvent beaucoup d'autres objets de curiosité.

Un de ces peignes offre, en lettres gothiques, l'inscription suivante :

Je vous aime, ma belle amie,
Plus que dame de ma vie.

Une des faces d'un autre peigne est à coulisse; et dans la coulisse est caché un miroir, on y lit : *Pour bien je le donne* : cette devise est accompagnée d'un cœur que traverse une flèche.

Un troisième peigne, qui se trouve dans un cabinet de curiosités à Paris, porte d'un côté, en caractères gothiques, *sans mal penser;* et de l'autre se voit la place de deux médaillons.

Enfin, il existe à Paris, chez un marchand de curiosités, un peigne gothique qu'il estime cinq cents francs: une des faces offre l'adoration des mages; et l'autre, le massacre des innocens.

PEINDRE, (*Voilà pour nous achever de*) dit-on en parlant d'un malheur ou d'un surcroît d'embarras.

Ayant mangé son bien, le prodigue Orsinet
Brave la faim qu'il devait craindre;
A des goûts, et les satisfait.
« Rolin, me disait-il, va faire mon portrait.
« — Bien, répondis-je; beau projet!
« C'est pour vous achever de peindre. »
(Daillant de la Touche.)

PEINTRE. (*Gueux comme un*)

Les peintres ne travaillent que par inspiration, et l'argent qu'ils gagnent vite, ils le dépensent de même.

Il y a néanmoins des peintres riches; mais voici un autre proverbe qui souffre fort peu d'exceptions : *Glorieux comme un peintre.*

Pélerin.

Je connais le pélerin.

On emploie cette expression proverbiale en parlant d'un homme fin et rusé.

L'auteur d'un fabliau du treizième siècle suppose qu'un vieux renard voulant faire pénitence d'une vie passée dans le brigandage et le crime, se confesse à un ermite qui lui ordonne d'aller chercher à Rome l'absolution de ses péchés. Comme c'était une nécessité, le renard se soumet; il prend un bourdon, et se passe au cou une écharpe. Deux voisins, sur ses vives instances, un âne et un belier, se sont décidés à l'accompagner. A peine nos trois pélerins sont-ils en campagne, qu'il leur arrive diverses aventures fâcheuses d'où ils se tirent cependant bien, par l'adresse et les ruses du renard : mais le belier et l'âne ne peuvent s'accoutumer à dormir en plein air; craignant d'être dévorés par les loups,

ils regrettent bientôt leur étable, et disent adieu à leur camarade; celui-ci, dont le zèle était déjà ralenti, renonce à son pélerinage, et regagne son gîte dans la résolution d'y travailler, *d'y faire du bien aux pauvres, et d'y vivre en bon chrétien;* bien persuadé, dit-il, que cette conduite plaira autant à Dieu que s'il courait les chemins pour lui.

C'est sans doute le pélerinage du renard, et l'adresse qu'il montre pour échapper au danger, qui ont donné lieu au proverbe.

PELOTON. (*Ramasse*)

Expression proverbiale qui, dans le temps où les dames tricotaient, s'appliquait à ces hommes du monde toujours empressés, toujours serviables.

Avant qu'on sût tricoter des bas, on en portait d'étoffe de soie ou de laine; ce que M. Peuchet (*Dictionnaire universel de commerce*) prétend avoir duré jusqu'à la renaissance des arts, sous François 1er.

L'invention du métier à faire des bas est postérieure de plus d'un siècle aux aiguilles à tricoter. L'auteur de cette découverte, qui était un garçon serrurier de la Basse-Normandie, n'ayant pu obtenir un privilége exclusif, passa en Angleterre; mais un autre Français, par les efforts de son génie ou de sa mémoire, restitua à sa patrie cette belle invention. Au retour d'un voyage de Londres, il construisit un métier à bas; c'était en 1656. Le roi lui céda le château de Madrid, au bois de Boulogne, pour y établir une manufacture.

PENARD. (*Vieux*)

On a dit originairement, *vieux penard,* pour vieille épée. Cette façon de parler a ensuite été appliquée à un vieillard qui veut faire le galant.

« Chascun exerçoit son penard, chascun dérouilloit son bracquemard. »

(Rabelais, *Pantagruel*, Prolog. du Liv. 3.)

Les anciennes épées courtes avaient un double usage; on s'en servait pour couper le pain; et, de *pain*, étaient venus *painard*, *panard*, *penard*. Olivier Maillard, dans son sermon pour la seconde fête après Pâques, use du mot *gladius* dans la signification de couteau. *Christus*, dit-il, *non portabat gladium, et tamen ità perfectè scindebat panem, quòd non cadebat una mica.*

PENDU. (*Aussitôt pris, aussitôt*)

Brisson, Larcher et Tardif, membres du Parlement et du Châtelet, arrêtés par la faction des seize, le 16 novembre 1591, à neuf heures du matin, furent confessés à dix, et pendus à onze.

Mais ce proverbe doit avoir une origine plus ancienne, et la même que le proverbe ou dicton de Domfront : *Arrivé à midi, pendu à une heure.*

PENDU. (*Avoir de la corde de*)

C'est-à-dire, être heureux. Pour expliquer ce proverbe, il faut citer cet autre : *Sur cent pendus pas un de perdu;* proverbe fondé sur l'efficacité que l'Église romaine attribue à la confession. Tous les patiens, comme l'on sait, sont assistés d'un confesseur.

La potence étant une occasion d'arriver à la vie éternelle, voilà la corde devenue un instrument de bonheur.

A ce proverbe se rapporte une épigramme d'Owen :

DE BARDELLA, LATRONE MANTUANO.

Bardellam monachus solans in morte latronem,
Euge, tibi in cœlo cœna paratur, ait.
Respondit Bardella : hodiè jejunia servo,
Cœnabis nostro, si lubet, ipse loco.

Traduction par M. Éloi Johanneau :

Certain moine assistant un voleur à la mort,
Paraissait envier son sort :
Courage, lui dit-il, Dieu vous comble de grâce ;
Il vous attend ce soir à souper dans le ciel :
Oh ! je jeûne aujourd'hui, lui répondit Bardel ;
Allez-y souper à ma place.

PÉNÉLOPE. (*C'est l'ouvrage de*)

Se dit d'une affaire qui n'avance point.

Pendant la longue absence d'Ulysse, qui était allé au siége de Troie, Pénélope résista aux sollicitations de ses nombreux amans ; et cette courageuse persévérance la fit regarder comme un modèle de la fidélité conjugale. Vainement on lui objectait que son mari était mort : pour se délivrer de l'importunité des princes qui voulaient l'épouser, elle imagina de dire qu'elle ne fixerait son choix que lorsqu'elle aurait achevé une pièce de toile qu'elle avait commencée ; et la nuit elle défaisait ce qu'elle avait fait pendant le jour. De là *l'ouvrage de Pénélope, la toile de Pénélope*, expressions proverbiales.

Quand je pense être au point que cela s'accomplisse,
Quelque excuse toujours en empêche l'effet ;
C'est la toile sans fin de la femme d'Ulysse,
Dont l'ouvrage du soir au matin se défait.
(MALHERBE.)

PENSER.

Honny soit qui mal y pense.

C'est-à-dire, honte à celui qui interprète malignement.

Honnir et *hontir*, couvrir de honte, étaient autrefois synonymes.

La comtesse de Salisbury, dansant avec Édouard III, roi d'Angleterre, laissa exprès tomber une de ses jar-

retières. Le prince, en la ramassant, s'aperçut que les courtisans souriaient. *Honny soit qui mal y pense*, dit-il; et il institua un ordre auquel ces paroles, brodées sur une jarretière bleue, servirent de devise (1); les chevaliers la portent au genou gauche. C'était la jarretière de la jambe gauche qui s'était détachée; et elle était bleue.

PENSÉE, (*Vous saurez ma*)
dit-on à quelqu'un qui boit dans le verre où nous venons de boire, parce qu'il y a dans le verre des émanations récentes, parce que la sympathie est présumable entre deux personnes qui se font un plaisir de ce qui répugnerait à d'autres.

PERCÉ. (*Être bas*)
C'est avoir peu d'argent. Comparaison empruntée d'un tonneau que l'on perce bas quand il n'y reste presque plus de liquide.

PERCÉ. (*Panier*)
Homme qui dépense à mesure qu'il reçoit.
C'est tout l'opposé de *pince-maille*.

PER FAS ET NEFAS,

par toutes sortes de moyens, licites ou illicites.

Cette locution proverbiale vient de ce que, dans les anciens calendriers, les lettres F et N désignaient les jours où l'on pouvait plaider, et ceux où cette faculté était interdite, *dies quibus FAS aut NEFAS erat in judicium agere*.

Les Romains, à qui nos pères ont emprunté cette

(1) La langue française fut introduite en Angleterre par Guillaume-le-Conquérant La devise que nous venons de rapporter est une preuve de l'existence de cette langue au-delà de la Manche.

façon de parler, avaient leurs jours *néfastes*, jours dans lesquels il était défendu par la religion de vaquer aux affaires.

Le mot *néfaste*, chez eux, équivalait encore à *mémoire d'une disgrâce éclatante*. L'anniversaire de la journée d'Allia et de la journée de Cannes étaient des jours *néfastes*.

Les Grecs avaient des jours *apophrades;* c'est-à-dire, malencontreux; et Lucien a comparé un homme déplaisant et de mauvaise rencontre à un apophrade.

PERLES. (*Les mœurs sont un collier de*)

Otez le nœud, tout défile.

PERRETTE. (*Boîte à*)

Boîte aux aumônes, dans le sens que l'Écriture donne à la cruche de la pauvre veuve.

Les troncs dans les églises, ou boîtes à aumônes, furent établies l'an 1200, par Innocent III; les *troncs d'hospitalité* en avaient donné l'idée. Avant qu'il y eût des auberges, les voyageurs logeaient chez des particuliers qui les recevaient par obligeance, et laissaient, avant de partir, un présent à leurs hôtes; ceux-ci, pour n'avoir pas l'humiliation de recevoir de la main à la main, mirent une boîte à leur porte.

Perrette est un des prénoms que portent les femmes du petit peuple. Par dérision, les catholiques appelèrent *boîte à Perrette* la boîte aux aumônes des temples protestans. Ce nom fut ensuite appliqué aux appelans de la constitution *Unigenitus* au futur concile, c'est-à-dire, aux jansénistes.

PERRIN DANDIN.

Sous ce nom, devenu proverbe, Rabelais a désigné un bon homme qui, pour juger entre ses justiciables,

était assis sur un siége de pierre; et n'ayant point de marchepied, imitait niaisement, par l'agitation de ses jambes, le mouvement d'une cloche.

Pendant tout ce bel incident,
Perrin Dandin arrive; ils le prennent pour juge.
Perrin, fort gravement, ouvre l'huître et la gruge.
(La Fontaine, Liv. x, fab. 9.)

PERROT. (*Gai comme*)

Gai comme un *Pierrot*, un moineau. *Perrot* est un diminutif de *Pierre*.

Dans quelques endroits, au lieu de Pierre, on dit *père*, et de là, dans Rabelais, Liv. iv, chap. 24, *gaillard comme un père*, pour *gai comme perrot*.

Ces noms de *père*, *perrot* et *pierrot*, donnés au moineau, viennent de celui de saint Pierre, qui a pour symbole un coq, qui passe pour gai également, puisque *gai*, qui s'écrivait *gail* autrefois, vient, ainsi que son dérivé *gaillard*, du latin *gallus*, coq.

C'était l'usage, au moyen âge, de donner des noms de saints aux animaux.

PERRUQUE. (*Tête à*)

On appelle ainsi ceux qui n'ont pas beaucoup d'esprit, faisant allusion aux têtes de bois que l'on voit dans les boutiques des perruquiers.

Persévérance.

Pour montrer la nécessité de la persévérance, nos pères disaient : *Du premier coup ne chet pas l'arbre.*

Une souris coupe un câble, et de petits coups répétés abattent de grands chênes.

(*Science du bon homme Richard.*)

Qui sert et ne persert,
Son loyer pert.

C'est-à-dire, qui ne sert pas jusqu'à la fin, perd sa

récompense. Proverbe employé dans le roman du *Petit Jehan de Saintré.*

Ce roman est du même temps que les *Cent Nouvelles nouvelles,* composées pour amuser le dauphin, depuis roi sous le nom de Louis XI, lorsque ce prince tenait sa petite cour à Geneppe en Brabant, où Philippe, duc de Bourgogne, l'avait reçu fugitif de la cour du roi Charles VII.

Persévérance vient à bout de tout.

Frappez souvent un corps, quelque léger que soit le coup, le temps lui donnera de l'effet, et ce que vous aurez voulu détruire tombera enfin : les gouttes d'eau cavent à la longue le rocher sur lequel elles tombent.

Saxa cavantur aquâ.
(OVIDE.)

PERSIL. (*Grêler sur le*)

Appesantir son pouvoir sur des gens faibles et dans des circonstances de peu d'importance.

PÉTAUD. (*Cour du roi*)

Chacun y contredit, chacun y parle haut;
Et c'est tout justement la cour du roi Pétaud.
(MOLIÈRE.)

On dit aussi : *C'est une pétaudière.*

Comme toutes les communautés avaient anciennement un chef qu'elles appelaient *roi,* la plupart des étymologistes ont prétendu que le roi *pétaud* était le roi des mendians, du latin *peto,* je demande.

Il nous paraît plus naturel de voir dans le roi Pétaud un roi qui, par son exemple, autorise les incongruités. Chez les anciens, le petit monde avait des dieux pour sa pauvre classe. Pourquoi, chez nos pères, un roi n'aurait-il pas été créé sur ce modèle ?

Rabelais (*Pantagruel*, Liv. III, chap. 6) parle du *roi Pétault, après la journée des Cornabous.* Le Duchat, son commentateur, pense qu'il s'agit de Charles VIII, qui, après la journée de Saint-Aubin-du-Cormier, vit ses officiers se disperser, au lieu d'exécuter ses ordres.

Péter.

Péter plus haut que le cul.

S'élever au-dessus de sa condition, faire de la dépense au-dessus de ses moyens.

Mesure-toi à ton aune. (Littéralement, *à ton pouce.*) (Proverbe turc. *)

Petit-maître.

Dans sa jeunesse, le *grand Condé* s'était fait chef d'un parti opposé à la cour, et composé de jeunes gens qui, par les airs de pétulance et de hauteur qu'ils se donnaient, se firent appeler *petits-maîtres.*

Ce nom resta; et par la suite, on l'appliqua aux jeunes fats.

PETS. (*Chantez à l'âne, il vous fera des*)

Ce proverbe s'applique à des gens hors d'état de profiter des remontrances qu'on leur fait, à des gens incorrigibles par ineptie. Guillaume Cretin en a fait usage dans le quatrain suivant :

> Juge ignorant et conseillers suspectz
> Font le droict tort, et malle-cause bonne;
> Et si raison y veult mettre sa bonne,
> Chantez à l'asne, il vous fera des petz.

Bonne pour *borne. Mettre sa borne,* allusion à ces vers d'Horace :

> *Est modus in rebus, sunt certi denique fines*
> *Quos ultrà citràque nequit consistere rectum.*

PEU.

Peu ou prou.

Peu ou beaucoup.

Nous appliquerons à ce proverbe la maxime d'Apelles : *Nulla dies sine lineâ*, qu'aucun jour ne se passe sans que vous laissiez trace de votre travail.

Nous citerons aussi ce passage d'Ovide : *Non sentitur sedulitate labor*, l'habitude du travail empêche d'en sentir la fatigue.

PHÉNIX. (*C'est un*)

Se dit figurément et proverbialement d'un homme unique en son genre.

Le phénix, suivant les anciens, était un oiseau incomparable, qui renaissait de sa cendre. Il avait la grandeur et les formes de l'aigle; mais son plumage était un mélange de pourpre, d'azur et de jaune d'or. Lorsqu'il sentait sa fin approcher, il formait un nid de bois et de gommes aromatiques, qu'il exposait aux rayons du soleil, et sur lequel il se consumait; de la moelle de ses os naissait un ver qui devenait un nouveau phénix.

Voyez les *poëmes sur le Phénix, traduits de Lactance, de Claudien*, etc. (par M. Souquet de la Tour, ex-doctrinaire); volume *in*-18, Paris, Dugour et Durand, an VI-1798.

Bailly (*Histoire de l'astronomie ancienne*) regarde le phénix comme l'emblème d'une révolution solaire, qui renaît au moment qu'elle expire.

> Prudes femmes, par saint Denis,
> Autant en est que de phénix.
> (*Roman de la Rose.*)

PHILIPPE. (*Les oies de frère*)

C'est-à-dire les femmes.

Tout le monde connaît le conte de La Fontaine qui a donné lieu à cette façon de parler; mais beaucoup de personnes ignorent que la première idée appartient à saint Jean de Damas, qui vivait dans le huitième siècle. Voici ce qu'on lit dans son histoire de Barlaam et Josaphat : « Un roi eut un fils qu'on éleva jusqu'à douze ans sans qu'il vît la lumière du jour, ni aucune autre. Les médecins avaient dit qu'il deviendrait aveugle si on ne prenait pas cette précaution. Le temps de ces ténèbres forcées étant expiré, on fit passer en revue devant les yeux du jeune prince tous les objets qu'on peut voir pour l'ordinaire, les lui montrant l'un après l'autre. Lorsqu'on lui fit voir des femmes, il demanda avec avidité quel nom on donnait à cela. Ce sont, lui répondit le *nomenclateur*, des démons qui induisent toujours à mal, et dont on ne saurait trop éviter l'approche. Malgré le nom et l'observation qu'on y joignit, lorsque le roi demanda à son fils lequel de tous les objets qu'on lui avait fait voir il aimait le mieux : Ce sont, dit le prince, ces démons qui nous induisent toujours à mal; rien ne m'a paru si charmant. »

Un dominicain qui prêchait dans le treizième siècle, changea les démons en oies, et le fils du roi en moine.

Ce sont aussi des oies et un ermite dans le conte de Boccace.

Le récit de Martin Franc, poète, qui vivait sous Charles VII, est un modèle de naïveté.

Ci vous conterai d'un novice
Qui oncques vu femmes n'avoit.
Innocent étoit et sans vice,
Et rien du monde ne savoit;
Tant que celui qui le suivoit
Lui fit accroire par les voyes,
Des belles dames qu'il voyoit,
Que c'étoient des oysons et oyes.

On ne peut nature tromper;
En après tant lui en souvint,
Qu'il ne put dîner ni souper,
Tant amoureux il en devint.
Et quand des moines plus de vingt
Demanderent pourquoi musoit,
Il repartit, comme il convint,
Que voir les oyes lui plaisoit.

PHILOSOPHALE. (*Pierre*)

Par *pierre philosophale* on entend la prétendue transmutation des métaux en or; de là cette façon de parler : *Il faut qu'il ait trouvé la pierre philosophale*, lorsqu'un homme fait une dépense fort au-dessus du revenu qu'il paraît avoir.

Dans le temps où l'on s'occupait d'alchimie, c'est-à-dire de chimie sublime, de chimie par excellence, la matière était réputée déchue, et les alchimistes avaient la prétention de la relever à sa première nature.

Jean Gauthier, baron de Plumerolles, se vantait de savoir faire de l'or. Charles IX, trompé par ses promesses, lui fit donner 120,000 livres, et l'adepte se mit à l'ouvrage; mais après avoir travaillé huit jours, il se sauva avec l'argent du monarque. On courut à sa poursuite, et il fut pendu.

En 1616, un autre alchimiste, nommé Guy de Crusemberg, reçut du gouvernement 20,000 écus pour travailler dans le château de la Bastille à faire de l'or. Au bout de trois semaines, il s'évada avec les 20,000 écus, et eut le bonheur de ne pas être arrêté.

Un troisième alchimiste, passant à Sedan, donna à Henri 1er, prince de Bouillon, trois grains d'une poudre qui, fondus avec quelques onces de litharge, produisirent trois onces d'or. Le prince lui-même avait fait l'opération. Que l'on juge de l'empressement avec lequel il accepta trois cent mille grains de poudre qui restaient

à l'alchimiste. Celui-ci, pressé de partir, et se trouvant sans argent, reçut du prince 40 écus. Pour faire des dupes, ce charlatan avait commencé par acheter toute la litharge qui se trouvait chez les apothicaires de Sedan, y avait mêlé quelques onces d'or, et l'avait remise dans le commerce. Les grains de sa poudre cessèrent de produire de l'or lorsque la litharge fut épuisée.

Les ténèbres du moyen âge favorisèrent l'alchimie, parce qu'elle tenait du merveilleux, et la renaissance des lettres suggéra les moyens les plus artificieux pour tromper les esprits.

La physique, aidée de l'expérience, a fini par bannir l'étude de l'alchimie, et le siècle où nous vivons, quoique avide de richesses, se contente d'aller à leur poursuite par la voie du commerce et de l'industrie.

Chercher sans cesse une pierre introuvable,
C'est délirer au dernier point;
A ce travail on se rend méprisable:
L'argent s'en va, l'or ne vient point.
(GUICHARD.)

PIAFFER.

Terme de manége; il signifie tirer vanité de ses ajustemens, marcher d'un air fier.

PICARDS.

De plusieurs choses Dieu nous garde,
De toute femme qui se farde,
De la fumée des Picards,
Etc., etc.

Relativement aux *Picards*, sur quoi repose ce proverbe? Sur une équivoque, sur le mot *piquer*, détourné de son acception.

Il ne s'agit point de l'humeur irascible des Picards, du penchant à la *pique* ou rixe. Les *Picards* furent

ainsi appelés, à cause de leur adresse à manier la *pique*, arme dont ils se sont servis les premiers à la guerre.

PIE. (*Être au nid de la*)

Quand quelqu'un est monté au plus haut degré de sa fortune, on emploie ce proverbe, parce que c'est toujours sur l'arbre le plus haut que la pie fait son nid.

PIED.

Faire le pied de grue;

Être long-temps à attendre. Les grues, lorsqu'elles font sentinelle, ont un pied en l'air, et une personne obligée de rester debout, lève aussi de temps en temps un pied pour se délasser. (Voyez *Faire le pied de veau.*)

LEVER LE PIED.
LEVER LA MAIN.

Le cadédis à qui l'on prête,
Le Normand que poursuit un sergent inhumain,
Se sauvent tous deux de leur dette;
L'un en *levant le pied*, l'autre en *levant la main.*
(PANARD.)

PIED. (*Couper à quelqu'un l'herbe sous le*)

C'est le supplanter; au propre, lui enlever ce sur quoi il appuie le pied, pour s'en assurer la propriété.

PIED-PLAT.

Terme injurieux; *homme de basse naissance.*

A différentes époques, les chaussures des personnes de distinction ont été élevées.

Dans le seizième siècle, on mit sous les souliers deux petits piliers d'égale hauteur, l'un sous le talon, l'autre sous le bout du pied; l'incommodité de ces galoches ayant été reconnue, on se borna, dans le dix-septième

siècle, à élever la chaussure sous le talon; les femmes même adoptèrent des mules *à la vénitienne*, que l'on appela aussi *pianelles*, d'un mot italien qui veut dire plates, quoique le talon eût une certaine épaisseur. Ces pianelles étaient fort à la mode sous Louis XIII.

On éleva davantage le talon sous Louis XIV; les souliers de femme sous Louis XV avaient des talons de quatre, cinq et jusqu'à six pouces de hauteur. Cette mode durait encore en 1789.

« Rien n'est plus ridicule, disait le docteur Alphonse Leroi (*Recherches sur les habillemens des femmes et des enfans*, in-12, Paris, 1772), que la contenance que donnent aux femmes les hauts talons; elles ne marchent pas, mais elles sautillent, et ressemblent aux oiseaux qui n'avancent que par sauts. »

Être sur un grand pied dans le monde.

Y jouer un grand rôle.

Ce proverbe vient d'une chaussure qui parut, pour la première fois, dans le treizième siècle. Un comte d'Anjou avait au bout du pied une excroissance considérable; pour cacher ce défaut, il imagina des souliers à pointe recourbée; et comme c'était d'ailleurs un fort bel homme, on copia sa chaussure. Quant au nom, ce fut celui de la partie antérieure d'un vaisseau, qu'on appelle encore aujourd'hui *la poulaine*. Cette poulaine tirait sans doute son origine de la Pologne; car anciennement la Pologne se nommait *Polaine, Poulaine*.

Quelquefois on ornait les souliers *à la poulaine*, de cornes ou de griffes; les évêques trouvèrent là un sujet de fulminer. Charles V, pour complaire au clergé, déclara cette chaussure contraire aux bonnes mœurs, inventée par la vanité, et condamna à dix florins d'amende ceux qui s'obstineraient à la porter.

Cependant cette mode se maintint; on la trouve encore dans les monumens de la fin du quinzième siècle.

PIERRE. (*Hardi comme un saint*)

Hardi à nier comme cet apôtre.

Jeter la pierre à quelqu'un.

C'est l'accuser ou le faire soupçonner d'une chose qu'un autre peut avoir faite comme lui. Cette expression vient de l'usage où l'on était chez les Juifs de lapider les femmes adultères. On sait la belle réponse de Jésus-Christ à ceux qui lui amenèrent une femme adultère, en lui rappelant le supplice auquel elle était condamnée par la loi : « Que celui de vous qui est sans péché, lui jette la premiere pierre. »

Pierre de scandale.

Tout ce qui cause du scandale.

Lorsque la terre que nous habitons était, sous le nom de Gaule, au pouvoir des Romains, un débiteur insolvable devenait l'esclave de son créancier. Jules César changea cette loi; le débiteur insolvable fut obligé de faire cession de ses biens en prononçant une formule, tête nue et sans ceinture, monté sur une pierre, devant la porte du Capitole. Comme on le faisait heurter trois fois le cul à nu contre cette pierre, elle fut appelée *pierre de scandale*. Dès-lors c'était un homme inhabile à tester et à rendre témoignage.

Mener par un chemin où il n'y a point de pierres.

C'est-à-dire, traiter avec une telle rigueur, que tout moyen de défense est interdit. Les pierres sont les armes de ceux qui n'ont pas d'autre ressource pour mettre en fuite leur ennemi.

PIFFRE. (*Gros*)

Homme qui a les joues rebondies. Mot emprunté et

corrompu de l'allemand *pfeiffer*, qui signifie un joueur de fifre. Pour jouer du fifre on enfle les joues.

PILATE. (*Un avocat de*)

Un avocat sans causes, par une misérable allusion à ces mots de l'Évangile : *Non invenio causam.*

PILE. (*Jeter à croix et à*)

Cette façon de parler vient de l'usage de jeter une pièce de monnaie pour tirer au sort, et de ce que nos premières monnaies avaient une croix d'un côté, et de l'autre le portail d'une église. *Pile* vient du latin *pila*, pilastre. Une ordonnance de Philippe-le-Bel, de 1289, dit que : « Nul ne soit si osé, sur peine de corps et d'avoir, refuser parisis ni tournois, partant qu'ils ayent connoissance devers *croix* et devers *pile* qu'ils soient parisis et tournois. »

L'usage de figurer des églises sur les anciennes monnaies remonte à Louis-le-Débonnaire : les églises qu'on remarque sur celles de son temps, ne diffèrent de celles qui sont sur les tournois, que par quelques traits ajoutés pour former des espèces de clochers ou piliers, communément appelés *piles*. Ce mot a été conservé par les ordonnances relatives aux monnaies long-temps après qu'elles eurent cessé de porter l'empreinte d'une église.

Aujourd'hui même, quand, en jouant, on demande *croix* ou *pile*, on nomme croix le côté de la tête, et pile celui de l'écusson, parce que c'était de ce côté que l'église était représentée. « C'est ainsi, dit M. Éloi Johanneau, membre de la Société royale des Antiquaires de France, que, selon Macrobe, les anciens demandaient *tête* ou *navire*, parce qu'il y avait sur les monnaies romaines, d'un côté la tête de Janus, et de l'autre un vaisseau. La *nef* d'une église, et sa pile ou clocher,

remplacent donc le *navire* de Janus, symbole de la barque de saint Pierre. Notre jeu de croix et de pile est donc renouvelé des Romains. »

Le 8 août 1548, Henri II ordonna que l'effigie du roi serait désormais placée sur les monnaies, au lieu d'une croix.

L'usage de mettre l'année de la fabrication sur chaque pièce fut introduit dans le même temps.

Les Espagnols disent : *Castillo y leon*, château et lion, parce que chez eux le jeu dont nous venons de parler se jouait avec une monnaie qui avait un château d'un côté, et un lion de l'autre.

PILE, (*N'avoir ni croix ni*)
signifie être sans argent.

PILULE. (*Avaler la*)

C'est faire une chose qui répugne, recevoir un affront sans mot dire. Comme les pilules sont désagréables au goût, on prend bien garde de les mâcher ; on les avale sans les faire passer sous les dents.

PILULE. (*Dorer la*)

C'est adoucir par de belles paroles l'amertume d'un refus, ou, sous des apparences flatteuses, essayer de déterminer quelqu'un à une chose pour laquelle il a de la répugnance.

Cette figure est tirée d'un procédé en usage chez les apothicaires ; ils enveloppent les pilules d'une feuille d'or ou d'argent, pour les rendre agréables à l'œil.

Si la pilule avait bon goût, on ne la dorerait pas, dit le proverbe espagnol.

PINCE-MAILLE.

Homme fort attaché à ses intérêts. *Grippe-sou*, *tire-liard*, ont la même signification.

Nos aïeux disaient aussi : *Racle denare* (racle denier), ou *raque denaze*, de l'italien *raschia denari*, dans le sens de *tondre sur un œuf.*

L'avare amasse d'abord pour posséder, ensuite pour amasser; il a épargné dans sa jeunesse pour avoir un petit revenu qui lui permît de se reposer dans sa vieillesse, et il travaille dans sa vieillesse pour épargner son revenu.

Piquer.

Qui s'y frotte s'y pique.

Les armoiries de la ville de Nancy, ancienne capitale de la Lorraine, sont un chardon autour duquel on lit: *Non inultus premor, je ne suis pas pressé impunément.* Lors de la défaite et de la mort de Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, devant cette place (5 janvier 1477), on en fit le proverbe :

Qui s'y frotte s'y pique.

L'Évangile contient la même vérité:

« Qui aime le péril y succombera. »

Piqué comme une courte pointe,

C'est-à-dire courroucé.

On devrait dire : *Coute poincte*, de *culcita puncta*, coussin piqué.

Plaire.

L'art de louer commença l'art de plaire.

Que faut-il pour être bien avec les grands? — Les louer. Gardez-vous surtout de mettre votre esprit en opposition avec le leur. On lit dans les Contes arabes qu'un calife ayant demandé à un de ses favoris une lettre sur une affaire importante, il en fit une de son côté. Les deux lettres furent lues en plein conseil; celle du favori fut jugée la meilleure. Fuyons, dit-il à sa fa-

mille, en rentrant dans sa maison : le calife vient d'apprendre que j'ai plus d'esprit que lui.

Qui dira tout ce qu'il voudra,
Ouïra ce qui ne lui plaira.

Traduction de ce passage de Térence : *Qui quæ vult dicit, quæ non vult audit.*

PLAISIR.

A vingt ans on dévore le plaisir;
A trente, on le goûte;
A quarante, on le ménage;
A cinquante, on le cherche;
A soixante, on le regrette.

Voilà le plaisir, mesdames, voilà le plaisir.

Les friandises que ce cri annonce sont des gauffres très minces, nommées *oublies*. Oublies, par corruption, pour *oblayes*, venant d'*oblatæ*, à cause de leur ressemblance au pain d'autel.

On criait dans les rues cette même pâte sucrée et roulée en cornet au treizième siècle. Un poète de cette époque compte parmi les plaisirs de la soirée, celui d'appeler l'*oublieur*.

Quand le corbillon d'un oublieur était vide, l'usage voulait qu'il chantât. Alors on disait en proverbe qu'on ferait chanter un homme *les pieds à l'eau, comme un oublieur;* pour dire qu'on lui ferait faire toute espèce de choses, pourvu qu'on lui en accordât une qu'il souhaitait. En chantant, l'oublieur dont on avait vidé le corbillon, était obligé de tenir ses pieds nus dans l'eau.

Les oublies se criaient après le souper. Ce repas, qui d'abord avait lieu à cinq ou six heures, ayant peu à peu été reculé, les oublieurs prirent l'habitude de marcher plus tard. Il leur fut défendu de faire des courses noc-

turnes quand Cartouche organisa sa troupe, vers 1720, parce que quelques uns de ces brigands s'étaient déguisés en oublieurs.

Maintenant c'est en plein jour que l'on crie les oublies, et ce sont des femmes qui vendent cette marchandise; elles n'ont guère pour pratiques que les gouvernantes d'enfans.

PLATRES. (*Essuyer les*)

Au propre, c'est occuper une maison fraîchement bâtie. Au figuré, c'est s'exposer à des désagrémens presque inévitables dans une fonction nouvelle. Le chef d'une nouvelle administration dit qu'il a *essuyé les plâtres*, quand il veut donner l'idée des sollicitudes qui ont accompagné ses premières opérations.

PLATS COUVERTS. (*Servir quelqu'un à*)

C'est lui témoigner en apparence beaucoup d'amitié, et le desservir secrètement. Cette expression vient de l'usage où l'on était autrefois en France de couvrir les choses que l'on mettait devant les personnes de distinction.

PLOMB. (*Calotte de*)

On dit d'une personne étourdie et légère qu'elle aurait besoin d'une *calotte de plomb*.

Sous Louis XIV, quelques beaux esprits de la cour formèrent une société qui se nomma *le Régiment de la Calotte*. Ce régiment avait pour enseigne *Momus*, coiffé d'une calotte à oreillons. Aymon, porte-manteau du roi, mort en 1731, à l'âge de plus de quatre-vingts ans, en fut commandant, et de Torsac généralissime.

Informé des progrès de cette plaisanterie, Louis XIV demanda un jour à Torsac s'il ne ferait jamais défiler son régiment devant lui. A quoi Torsac eut la hardiesse de répondre : *Hélas! sire, il ne se trouverait peut-être personne pour le voir passer.*

La burlesque institution de *la calotte* reprit faveur sous la régence. Lorsqu'un homme en place ou un homme de lettres faisait une sottise, on lui envoyait une calotte; c'était une satire en forme de brevet.

PLOMB. (*Cul de*)

Homme assidu au travail. C'est une des dénominations qu'emploient les chefs de bureau pour classer leurs employés; ils disent de tel autre, qu'il *abat de la besogne;* d'un troisième, qu'il est bon à *donner un coup de collier,* etc. etc.

PLOMBÉ. (*Hérétique*)

Hérétique déclaré tel par une bulle scellée de plomb.

Les sceaux ou empreintes, accompagnés de symboles, figures, croix, inscriptions, ont toujours servi à donner aux titres un caractère d'authenticité.

Les plus anciens sceaux étaient appliqués sur la charte même; ensuite on les a suspendus à des lemnisques, rubans passés par un trou fait au bas du milieu de la charte.

Les rois, les princes, les papes, les évêques, les monastères, les églises cathédrales, les tribunaux avaient leurs sceaux particuliers.

On a employé, pour former les sceaux, l'or, l'argent, l'étain; mais la cire a été la matière la plus commune.

Les sceaux pendans des princes sont du douzième siècle; mais les papes suspendaient plusieurs siècles plus tôt leurs bulles de plomb.

PLUIE.

A la bonne heure nous a pris la pluie;

Pour dire, nous avons eu le temps de nous garantir de l'orage : expression figurée.

Lorsque le maréchal de Gié fut exilé par Louis XII,

son magnifique château de Verger, en Anjou, venait d'être bâti. Se croyant, par l'exil dans ses terres, délivré de toute inquiétude, il dit, dans le style du temps : *A la bonne heure m'a pris la pluie*, voulant parler de l'asile qu'il s'était ménagé. Mais Anne de Bretagne ne s'en tint pas là ; elle le poursuivit avec acharnement.

PLUME. (*Plus l'oiseau est vieux, moins il veut se défaire de sa*)

C'est-à-dire, plus nous sommes avancés en âge, moins nous sommes disposés à nous dessaisir de nos biens.

PLUME. (*Qui mange l'oie du roi, cent ans après il en rend la*)

Ce proverbe est tiré de *Martial d'Auvergne;* il signifie que tôt ou tard on recherche les gens qui se sont enrichis au maniement des deniers royaux.

L'oie était, dans le moyen âge, la plus grosse pièce de volaille que nous eussions en France, et celle qu'on estimait le plus. Charlemagne ordonna que tous ses châteaux en fussent fournis, et cet usage s'est longtemps maintenu dans les maisons royales.

POCHE. (*Acheter chat en*)

C'est-à-dire, faire marché d'une chose sans la connaître et sans la voir.

L'auteur des *Remarques sur le Dictionnaire de l'Académie* prétend que le chat n'est pour rien dans ce dicton; qu'il faut écrire, *acheter chat' en poche*, ce qui signifie acheter un bijou chatoyant, sans l'avoir fait démonter.

Il est bien vrai que *chatoyant* vient de chat. Comme l'œil de cet animal offre différentes couleurs, selon le côté par où la lumière le frappe, on dit d'une pierre

qui présente les couleurs de l'iris, comme l'opale, qu'elle *chatoye*.

Cependant nous ne croyons pas admissible l'interprétation de l'auteur des *Remarques sur le Dictionnaire de l'Académie*.

POCHE. (*Manger son pain dans sa*)

C'est-à-dire, vivre de ses revenus, sans en faire part à personne.

Les Italiens disent : *Manger comme un cheval de charrette*.

Un proverbe turc sert de correctif au proverbe français : *Celui qui mange seul son pain, est seul à porter son fardeau.* *

POÊLE. (*Il n'y en a point de plus embarrassé que celui qui tient la queue de la*)

Pour dire qu'un homme qui est chargé du soin principal d'une affaire est celui qui a le plus de peine et d'embarras.

Ce proverbe fit dire à Henri IV un mot qui peint bien la bonté de son cœur.

DIALOGUE ENTRE UN PRINCE ET SON MINISTRE.

Dans le besoin pressant qui vous menace,
Sire, il faudrait recourir aux impôts.
— Ah, des impôts ! laissons cela, de grâce :
Mon pauvre peuple a besoin de repos.
Le voulez-vous sucer jusqu'à la moelle ?
Je prétends, moi, qu'il n'en soit pas ainsi.
— Sire, songez quel est en tout ceci
Mon embarras ; songez que de la poêle
Qui tient la queue est le plus mal loti.
— Qui dit cela ? — Qui ? le proverbe, sire.
— Ventre-saint-gris ! le proverbe a menti ;
Car, de par Dieu, c'est celui qu'on fait frire.

POÊLE, (*A carême prenant chacun a besoin de sa*) dit-on populairement à ceux qui empruntent une chose dont on a besoin soi-même.

Ce proverbe vient de l'usage où l'on était jadis dans les petits ménages, de faire des beignets le mardi gras.

Rigides observateurs du carême, nos pères faisaient, les uns avec des viandes succulentes, les autres avec de petites friandises, leurs adieux à la bonne chère.

Poète.

La colère rend poète.

Quand les Provençaux croient avoir à se plaindre de quelqu'un, ils le menacent d'une chanson : *Te ferai una canzon*, lui disent-ils.

Un refrain piquant a bientôt rendu une chanson populaire.

POÈTES. (*Roi des*)

Les anciens poètes s'appelaient rois, pour avoir gagné quelque prix.

POIL DE LA BÊTE. (*Prendre du*)

C'est se guérir par la chose même qui a causé le mal. Ainsi font les ivrognes en retournant à la bouteille dès le lendemain du jour où ils se sont enivrés.

Ce proverbe vient de l'usage populaire d'appliquer du poil de certains animaux sur la morsure qu'ils ont faite.

POILS. (*Brave à trois*)

Cette locution proverbiale est du temps où deux longs poils terminaient de chaque côté la moustache que portaient les militaires à la lèvre supérieure, et où le bouquet de barbe qui couvrait le menton finissait en pointe.

POINTE. (*Pousser sa*)

Terme de mariniers, devenu proverbe.

POINTE. (*Poursuivre sa*)

C'est-à-dire, son entreprise. Métaphore tirée des tournois.

POIS. (*Comme lard en*)

C'est-à-dire, à propos.

En France, du temps de Rabelais, les pois au lard passaient pour un mets si friand, qu'on en servait sur la table du roi.

« Là (Dandin) je me trouve à propos comme lard en pois. C'est mon heur. »

(*Pantagruel*, Liv. III, chap. 39.)

Les choux verts à l'huile étaient, dans ce même temps, un mets distingué. (Voyez *Faire ses choux gras.*)

POIS. (*Donner des fèves pour des*)

Expression proverbiale, pour dire, rendre la pareille à ceux qui nous chicanent.

Une fable de *Marie de France* met ce proverbe en action d'une manière plaisante.

LA FEMME ET LE MARI.

Un gros benêt de paysan voulant un jour rentrer dans sa cabane, trouva la porte fermée : il regarde par le trou de la serrure, et croit voir un homme sur son lit. Outré de rage, il se retire, bien résolu d'en témoigner le soir son mécontentement à sa femme. « Qu'as-tu? lui dit-elle en le voyant arriver de mauvaise humeur. — J'ai vu ce matin un homme sur mon lit. — Voilà tes anciennes folies qui te reprennent. — Folies! je crois ce que j'ai vu. — Souvent il ne faut pas croire ce que l'on voit. » Puis, le prenant par la main, elle le conduit à un cuvier rempli d'eau. « Regarde, dit-elle; que vois-tu? — Parbleu, je vois une figure d'homme. Eh bien! répliqua la matoise, tu n'es pas dans cette eau,

et cependant tu t'y vois. Il n'est pas surprenant que tu te sois vu sur ton lit : apprends que les yeux mentent quelquefois. » Le pauvre idiot convint de son tort, et promit à sa femme de ne plus croire ce qu'il verrait.

Marie de France écrivait au commencement du treizième siècle.

Poisson.

Les gros poissons mangent les petits.

C'est-à-dire, les puissans oppriment les faibles.

Les Grecs avaient le même proverbe. Dans Polybe, *vivre en poisson*, signifie ne connaître de loi que celle du plus fort.

Ne mange point de cerises avec un plus grand que toi; car compte qu'il te tirera les noyaux aux yeux.

(Proverbe allemand.)

POISSON. (*On ne sait s'il est chair ou*)

Dans l'origine du protestantisme, cela voulait dire : On ne sait s'il est catholique ou hérétique ; s'il reconnaît des jours où l'Église interdit l'usage des alimens gras.

Peut-être aussi que ce proverbe a d'abord été exprimé en latin, et qu'il conserve l'équivoque du mot latin est, qui signifie *est* et *mange*.

De tous poissons fors que la tenche,
Prenez le dos, laissez la penche (le ventre).
(*Proverbe picard.*)

Un autre morceau friand de la tanche, est ce qu'on appelle improprement la langue, le palais.

Foie de lotte est encore au-dessus :

Une dame vendrait sa cotte
Pour manger foie de lotte.

Voici d'autres proverbes de pêcheurs :

Tête de barbeau, garde-la pour ton museau;
Tête de brochet, donne-la à ton valet.

J'aime le brochet sans ton, la carpe sans peau, et la perche sans aille.

C'est-à-dire, je préfère le brochet au brocheton, la carpe au carpeau, et la perche à la perchaille.

POLITESSE.

Le *Voyage* de M. Amédée Jaubert *en Arménie et en Perse, in*-8°, 1821, contient quelques proverbes; en voici un fort ingénieux :

La politesse est une monnaie destinée à enrichir non point celui qui la reçoit, mais bien celui qui la dépense. (Proverbe persan.)

Nos proverbes sur la politesse sont populaires; par exemple, *poli comme le manche d'une étrille*, c'est-à-dire grossier. *Brûler la politesse*, s'esquiver, sortir d'un endroit avant le temps où on devait le quitter.

« La politesse, dit Duclos, est l'imitation des vertus sociales; elle en est l'expression, si elle est vraie, et l'imitation, si elle est fausse. »

La politesse est à l'esprit
Ce que la grâce est au visage.
(VOLTAIRE.)

POIVRE. (*Cher comme*)

Proverbe du temps où nous ne recevions pas encore le poivre des Indes par mer.

PORCS. (*Conseiller du roi, langueyeur de*)

La chair d'un porc ladre passe pour être malsaine. C'est à la langue de l'animal que la ladrerie est apparente; de là l'importance de visiter la langue, et la création de charges exprès pour cette visite.

PORTE. (*On a balayé devant sa*)

Nos pères disaient cela d'un joueur qui n'avait plus d'argent devant lui.

PORTE. (*Sortir par la belle*)

C'est se tirer d'une affaire avec honneur. Cette façon de parler vient d'un usage du parlement de Paris : un prisonnier déclaré innocent était reconduit par la grande porte, dite *belle porte*, donnant sur le grand escalier de la cour du May.

PORTIER.

Dans *les Bourgeoises à la mode*, Angélique, au milieu de ses propositions extravagantes, dit : *Il faudra, s'il vous plaît, que nous ayons un portier;* et là-dessus le mari s'écrie : *Miséricorde! un portier chez moi! chez un notaire un portier! Ah! madame.* Et l'autre répond : *Oui, monsieur, un portier.* Il en résulte une longue dispute; enfin le notaire se dit en soupirant : *Je me ferai bien moquer de moi.* Cette comédie n'est pourtant que de 1692. Dans l'espace d'environ un siècle nos mœurs sont bien changées. Aujourd'hui un notaire qui n'aurait pas de portier se ferait, sinon *moquer*, du moins remarquer.

POT.

C'est le pot de terre contre le pot de fer.

Proverbe tiré de l'Écriture.

« Celui qui se lie avec un plus grand que lui met « un fardeau pesant sur ses épaules. N'entrez point en « société avec un plus riche que vous; quelle union « peut-il y avoir entre un pot de terre et un pot de « fer? car lorsqu'ils se heurteront l'un contre l'autre, « celui de terre sera brisé. »

(*Ecclésiastique*, chap. 13.)

Voyez la fable de La Fontaine : *Le pot de terre et le pot de fer* (2me du 5me Liv.).

POT. (*Aller comme pois en*)

Ne faire qu'aller et venir.

Avant la révolution de 1789, on disait des moines, renfermés dans leurs couvens, *ils sont comme pois en gousse ;* et par un proverbe contraire, quand ils ont mis le pied dehors, *ils vont comme pois en pot.*

POT-POURRI.

La soupe du grand pot et des friands le pot-pourry.

Proverbe de nos aïeux.

Des viandes pourries de cuire devaient donner d'excellent bouillon ; il y avait dans le même pot du bœuf, du mouton, du veau, du lard, et beaucoup de légumes, *vrai restaurant et élixir de vie,* dit un conte d'Eutrapel.

Du temps de François 1er on mettait encore le *pot* sur la table ; chacun y puisait du *brouet,* après qu'on en avait tiré et jeté pêle-mêle dans un grand plat la viande et les légumes.

POT, (*A la fortune du*)

sans cérémonie.

Le père André, religieux du couvent des Petits-Augustins, à Paris, dit le petit père André, faisait un grand usage des proverbes les plus populaires et les plus communs. La reine Anne d'Autriche étant arrivée à un de ses sermons déjà commencé, il lui dit : « Soyez la bien venue, madame, nous n'en mettrons pas plus grand pot au feu. »

POT. (*Hume Guillot, encores y en a-t-il au*)

Ce proverbe se trouve dans Rabelais (*Gargantua,*

Liv. 1, ch. 5); on l'applique à une personne qui boit avec avidité.

POT. (*Sourd comme un*)

Un pot n'a point d'oreilles, et c'est en cela qu'il diffère d'une écuelle.

Beaumarchais prétendait qu'on avait gâté ce proverbe. « On ne parle point à un pot, disait-il; mais une urne qui renferme des restes chéris, reçoit bien des soupirs et des invocations auxquels elle ne répond pas. »

Pouce.

Mettre les pouces.

Se soumettre. Chez les Romains, lorsqu'on voyait un athlète près de succomber, les spectateurs rapprochaient les deux pouces, et à ce signe la lutte cessait. (Voyez *Venir à jubé.*)

POUDRE, (*Il n'a pas inventé la*) dit-on d'un homme dépourvu d'esprit. Ce proverbe donne une grande idée de l'inventeur de la poudre à canon, quoique sa découverte ait été, comme beaucoup d'autres, l'effet du hasard.

Vers le milieu du dix-huitième siècle, on appliqua burlesquement le proverbe, *Il n'a pas inventé la poudre*, à maître André, perruquier, né à Langres en 1722.

Un homme de lettres dont Charles André était le perruquier, lui persuada de devenir auteur tragique. André goûta cet avis, et bientôt après parut *le Tremblement de terre de Lisbonne, tragédie en cinq actes et en vers, par maître André, perruquier privilégié, demeurant à Paris, rue de la Vannerie, près la Grève.* 1756, *in*-8°. M. Lasalle Dampierre était le principal auteur de cette facétie. André prit la chose au sérieux, et

dédia sa pièce à l'*illustre et célèbre* poète, M. de Voltaire, qu'il appelle *monsieur et cher confrère.*

Pouille.

Chanter pouille à quelqu'un, c'est lui dire des injures grossières.

Chez le peuple, *se pouiller* signifie s'injurier, s'appeler *pouilleux.*

Pauvreté n'est pas vice, mais personne n'aime à se l'entendre reprocher; or on sait que les poux sont inséparables de la pauvreté.

Poule.

Plumer la poule sans la faire crier.

Prendre subitement et avec adresse, dérober quelque chose, sans que personne y prenne garde, ou s'en plaigne.

« Ce grand faiseur de larcins amoureux plume la poule sans la faire crier. » (*L'Amour à la mode.*)

POULE BLANCHE. (*Honneurs de la*)

Avant la révolution de 1789, dans l'arrondissement de Remiremont, en Lorraine, ces honneurs étaient décernés, le jour de leur mariage, aux jeunes filles dont la réputation de sagesse n'avait jamais été ternie.

Les jeunes gens des deux sexes, invités à la noce, se réunissaient quelques jours avant la célébration du mariage, et délibéraient. S'il était reconnu que la jeune mariée avait su se préserver des atteintes du vice, on cherchait, pour le jour de la noce, une poule parfaitement blanche. Cette poule était attachée à l'extrémité d'une perche, entre deux quenouilles garnies de lin. C'était un jeune garçon, ami de l'époux, qui portait la perche : il marchait en tête du cortége; et au

moyen d'une ficelle attachée à une des ailes de la poule, il la faisait crier chaque fois qu'on passait devant la maison de quelques unes des amies de la mariée. Ni la richesse, ni la beauté, ni même les marques du repentir ne pouvaient racheter un instant de faiblesse, et les honneurs de la poule blanche étaient impitoyablement refusés à la jeune fille qui n'avait pas su se conserver pure.

POULE BLANCHE; (*C'est le fils de la*) se dit d'un homme à qui tout réussit.

> Du siècle les mignons, fils de la poule blanche,
> Ils tiennent à leur gré la fortune en la manche;
> En crédit élevés ils disposent de tout,
> Et n'entreprennent rien qu'ils n'en viennent à bout.
> (REGNIER, sat. 3.)

On dit, au contraire, d'un homme malheureux dans ses entreprises, qu'il est *chanceux comme le chien à Brusquet, qui n'alla qu'une fois au bois et fut mangé des loups.*

POULET.

On donne ce nom à un billet de galanterie, parce qu'en le pliant on y fait des pointes qui ressemblent aux ailes d'un poulet.

La duchesse de Bar disait de La Varenne, son ancien cuisinier, devenu favori de Henri IV, « Qu'il avait plus gagné à porter des poulets pour son frère, qu'à en piquer dans sa cuisine. »

POUPE. (*Avoir le vent en*)
Être en bonne veine.

La première de ces façons de peindre une situation prospère, est tirée de la navigation; et la seconde, de l'exploitation des mines.

POURCEAU DE SAINT ANTOINE. (*Aller de porte en porte, comme le*)

Cette façon de parler, qui s'applique aux parasites, vient de ce que les pourceaux de l'abbaye de Saint-Antoine de Viennois en Dauphiné avaient le privilége d'aller de maison en maison, avec une clochette au cou, qui les faisait reconnaître. Chacun, par respect pour le patron de l'abbaye, leur donnait à manger au lieu de les chasser.

POURPOINT. (*La chemise est plus proche que le*)

Pour dire que nos parens ont plus de droits à notre bienveillance que nos amis.

Le pourpoint, habillement du quatorzième siècle, était un vêtement court. En 1323, les tailleurs, qui jusqu'alors avaient été appelés *tailleurs de robes*, reçurent de nouveaux statuts sous le titre de *maîtres tailleurs pourpointiers*.

Les maîtres pourpointiers ne vêtissaient que le corps proprement dit; il y avait d'autres ouvriers pour le haut et le bas de chausses. Ceux-ci furent érigés en corps de maîtrise en 1346, sous le titre de *maîtres chaussetiers*. Les *boursiers culottiers* leur succédèrent.

Enfin, ces différens métiers furent réunis en 1588, sous la dénomination de *maîtres tailleurs d'habits*, avec le pouvoir de faire tous vêtemens d'homme et de femme, sans aucune exception.

Louis XIV, ayant trouvé convenable d'ôter aux hommes la faculté de faire des habits de femme, créa, en 1675, un corps de maîtrise féminin sous le titre de maîtresses couturières, auxquelles il donna pouvoir de faire tous les vêtemens de leur sexe.

POUVOIR.

N'en pouvoir mais.

N'être pas la cause d'une chose fâcheuse.

Faiseurs d'épigrammes, quel mérite y a-t-il à dire que l'âge a sillonné le front de Lydie, blanchi ses cheveux, démeublé sa bouche? *En peut-elle mais?* Songez que la plus belle femme en éprouvera tout autant si elle parvient à un âge avancé. Songez aussi que les difformités qui excitent votre bile ne troublent en rien la société.

Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait,
Jamais le monde ne faillirait.
Juvenum lanceæ et senum consilia,

dit le proverbe latin.

Suivant l'abbé Suger, on entendit souvent Louis VI, sur la fin de sa vie, se plaindre du malheur de la condition humaine, qui réunit rarement *le savoir et le pouvoir.*

M. de Beautru était moins sage. Peu de temps avant de mourir, il disait à Ménage : « Je voudrais n'avoir que vingt ans et vingt sous, je ferais une belle fortune, je me ferais ou comédien ou le Mercure de quelque prince. Sachant ce que je sais, j'irais loin dans ces deux professions. — Mais, monsieur, vous n'y songez pas, vous perdriez votre réputation, qui fait un des plus doux biens de votre vie. — Bon, il est aussi difficile de passer pour honnête homme quand on est gueux, qu'il est aisé de l'être dès qu'on est riche. »

(*Ménagiana.*)

PRÉ. (*Aller sur le*)

Dans le seizième siècle, le rendez-vous des duellistes de Paris était le *Pré aux Clercs;* de là, peut-être, cette façon de parler, encore usitée, *aller sur le pré.*

Le Pré aux Clercs, qui aboutissait à la rivière, s'étendait à l'ouest de l'abbaye de Saint-Germain, et occupait l'emplacement des rues de Seine, des Saints-Pères, des Petits-Augustins, etc.

Le nom de *clercs* s'appliquait alors non seulement aux ecclésiastiques, mais à tous les étudians de l'université de Paris.

Saint-Louis fit, en 1260, une ordonnance contre les duellistes, et Philippe-le-Bel la renouvela; mais on s'aperçut que ceux que l'on privait de la faculté de combattre à armes égales cherchaient à se faire justice avec avantage, et qu'on n'avait fait que substituer l'assassinat à un combat régulier. L'édit de 1303 règle les cas où le combat peut être demandé, et les nombreuses formalités et cérémonies dont il doit être précédé.

Non seulement François Ier assista, à Moulins, au duel de Cersay et de Viguier, mais lui-même eut une affaire d'honneur.

En 1547, un duel eut lieu à Saint-Germain-en-Laye, devant Henri II et toute la cour, entre Guy Chabot de Jarnac et François de Vivone de la Châtaigneraye. Ce dernier mourut des suites du coup qui lui avait été porté, et le roi fit vœu de ne plus permettre de duels.

Honoré d'Albert, seigneur de Luines, se bâtit au bois de Vincennes, devant Charles IX, contre le capitaine Panier.

Sous Henri IV, aucun tribunal ne prononça contre les duellistes la peine de mort dont ce monarque les avait menacés.

Le meurtre du baron de Luz, tué dans la rue Saint-Honoré par le chevalier de Guise, qu'il força de mettre l'épée à la main, donna lieu à la déclaration de 1613; mais le même chevalier de Guise tua, quelque temps

après, le fils du baron, et aucune poursuite ne fut faite contre lui.

Le 22 juin 1627, François de Boutteville-Montmorenci, et Rosmadec, comte Deschapelles, son cousin, redoutables parmi la noblesse, par le grand nombre d'hommes qu'ils avaient tués en duel, furent décapités en place de Grève. Mais il ne faut pas regarder cette exécution comme la peine d'un duel simple; ce fut bien plutôt un grand exemple reconnu nécessaire pour soutenir l'autorité du roi contre un sujet rebelle. L'épée du comte de Boutteville avait acquis une célébrité funeste, et son duel avec Beuvron était au moins le quatrième dont le public s'entretenait. Condamné à mort par un arrêt rendu contre lui par défaut pour un autre duel, il avait fait abattre par ses valets, *soutenus par quelques cavaliers,* le poteau dressé pour y afficher sa condamnation; et forcé de quitter la France, il avait fait accompagner son carrosse par *deux cents hommes armés.* Réfugié à Bruxelles, il avait résisté à la prière que le roi lui avait fait faire de ne pas se battre contre Beuvron, quoique cette prière lui eût été transmise par l'infante archiduchesse des Pays-Bas; enfin, quoique le roi lui eût refusé des lettres d'abolition, il avait eu l'audace de revenir à Paris, et s'était battu en plein jour sur la Place-Royale.

On donna à cette exécution le plus grand appareil, et elle fit sur les esprits plus d'impression que tous les édits rendus contre les duels.

En 1679, Louis XIV établit des *juges du point d'honneur* dans tout le royaume; il appela tous ceux qui auraient éprouvé quelque offense à recourir à leur médiation, à leur autorité, pour en obtenir le redressement et la réparation. La satisfaction et les réparations étaient

graduées, selon la qualité et la gravité des offenses, depuis les plus légères jusqu'aux plus grandes.

Les combats singuliers ne devinrent guère moins fréquens, et l'on en va voir le motif. Le comte de Toulouse s'exprimait ainsi dans une lettre du 27 mars 1737: « Les lois sur le duel sont sages; mais jusqu'à ce qu'on ait trouvé le moyen de sauver l'honneur d'un homme, il faut en particulier compatir à ce qu'il est obligé de faire. J'ai vu le feu roi bien sévère sur les duels; mais en même temps si dans son régiment, qu'il approfondissait plus que les autres, un officier avait une querelle, et ne s'en tirait pas suivant l'honneur mondain, *il approuvait qu'on lui fît quitter le régiment.* »

Cependant les lois de Louis XIV produisirent un résultat heureux. L'usage des *seconds* tomba en désuétude, beaucoup d'affaires finirent par de simples blessures, au lieu que, sous le régime des seconds, il y avait toujours mort d'homme.

Louis XV fit un édit contre les duels en 1723, et le confirma en 1729. Cette loi, qui est la dernière que nos rois aient rendue sur cette matière, n'eut pas plus d'influence que les précédentes.

Louis XVI eut le bon esprit de ne pas accroître le nombre des lois contre le duel.

Le goût des jeux de mots, l'envie de briller, le penchant pour l'épigramme, faisaient naître quantité de duels.

Deux demoiselles extrêmement jolies, toutes deux filles de médecins, arrivent l'une après l'autre dans un bal : la première fait grande sensation; un murmure flatteur atteste et célèbre sa beauté. L'instant d'après paraît la seconde, et l'admiration change d'objet. Un jeune homme dit en plaisantant : *Cette médecine fera*

rendre l'autre. On rit; l'amant de la première repart : *J'en doute; une médecine sans la saignée ne fait point d'effet;* et ils vont se battre.

Un homme contrefait est au parterre. (On y était debout alors, et souvent très pressé.) Son plus proche voisin lui dit d'un ton goguenard : *Votre éminence me gêne beaucoup.* Ce mot à double sens excite le rire. *Mille pardons, monsieur,* repart celui-là; *je suis désespéré de n'être pas aussi plat que vous.* On rit davantage, et ils vont se battre.

On se battait pour s'être regardé, pour s'être coudoyé, pour une contradiction quelconque. Un jeune homme n'entrait jamais dans un corps sans être *tâté* par les breteurs du régiment. Dans cette disposition des esprits, une loi n'eut probablement fait que les aigrir; la rage des combats singuliers devait céder à des remèdes plus simples et plus appropriés à l'état actuel des lumières.

Les écrivains les plus distingués répétèrent tant de fois qu'il était tout-à-fait inconvenable de marcher armés, même au sein de la paix, et de traîner des instrumens de mort là où on ne venait chercher que le plaisir, qu'enfin ils furent entendus. On quitta donc l'épée comme d'un commun accord, et dès lors on ne vit plus de ces duels improvisés par suite d'une injure légère, d'un mot un peu vif. Les Parisiennes se distinguèrent dans cette lutte du présent contre le passé; elles proscrivirent les uniformes, qui ne sont bons que dans les revues ou dans les camps; elles ne voulurent pas avoir l'air d'accorder à l'habit des préférences qu'on devait mériter par des moyens plus doux, et les militaires ne parurent plus dans les salons qu'*en habit bourgeois;* c'était l'expression consacrée.

Quelques duels, il faut en convenir, finissaient gaîment. M. le comte de F.-P. en a cité un exemple dans son *Nouveau Dictionnaire français*, publié en 1819, chez Pélicier, galerie des Offices, au Palais-Royal. « M. de Langerie et M. de Montandre, officiers dans le corps des galères, l'un de plume et l'autre d'épée, se prirent un jour de querelle et se portèrent sur le pré : ils étaient l'un et l'autre excessivement laids. Arrivés au lieu du combat, et les épées tirées, M. de Langerie regarde en face son adversaire, et lui dit : *Je fais une réflexion; je ne puis pas me battre avec vous.* Il remet son épée dans le fourreau. — *Comment, monsieur! qu'est-ce que cela signifie?* — *Cela signifie que je ne me battrai pas.* — *Quoi! vous m'insultez et vous refusez de m'en rendre raison!* — *Si je vous ai insulté, je vous en fais toutes les excuses possibles; mais j'ai une raison insurmontable pour ne pas me battre avec vous.* — *Mais, monsieur, peut-on la savoir?* — *Elle vous fâcherait.* — *Non, monsieur.* — *Vous me l'assurez?* — *Oui, je vous l'assure.* — *Eh bien! monsieur, la voici : si nous nous battons, je vous tuerai, selon toutes les apparences, et je resterai le plus laid b..... du royaume.* Son adversaire ne put s'empêcher de rire; ils revinrent à la ville bons amis; et comme leurs preuves de bravoure étaient faites à l'un et à l'autre, tout le monde en rit aussi. »

La jalousie a quelquefois armé la main des Parisiennes du dix-huitième siècle. Il y a environ quarante-cinq ans qu'une actrice, qui vit encore, en appela une autre au bois de Boulogne. Il s'agissait d'un infidèle, à qui un second amour avait fait oublier le premier. Elles furent l'une et l'autre exactes au rendez-vous, et l'amante délaissée dégaîna la première; mais à la vue

du fer vengeur, l'usurpatrice perdit courage, se laissa docilement souffleter, et revint pleurante à Paris.

Les belles de nos jours ne sont pas moins irritables. M. Brillat de Savarin disait, en 1819, dans son ouvrage intitulé *Essai sur le duel, d'après notre législation et nos mœurs :* « Il n'y a que peu de semaines qu'on a vu dans un dossier, au Palais de Justice, un cartel envoyé par madame C*** de la Haute-Loire, à madame F.... sa voisine, qu'elle accusait de lui avoir fait manquer un mariage. La lettre était chaude, injurieuse, menaçante; et pour ne laisser aucun prétexte à la couardise, l'offensée laissait à madame F.... le choix des armes, et huit jours pour faire ses dispositions. »

Parmi les causes qui ont diminué le nombre des duels, il faut compter pour quelque chose l'usage où l'on est depuis une vingtaine d'années de se battre au pistolet. Le combat à l'épée est chevaleresque et noble; le sort n'y entre pour rien; en recevant le coup, on peut le rendre. Mais est-ce se battre, se mesurer, que de tirer au sort lequel des deux champions aura l'affreux privilége de brûler la cervelle à l'autre?

Quelques publicistes voudraient que l'autorité fût implacable pour les témoins. Si ces témoins, disent-ils, étaient des spectateurs, des passans conduits par le hasard, ils se feraient un devoir d'empêcher le combat par tous les moyens possibles, et de rendre à la raison et à l'humanité des hommes exaltés. — Les témoins emploient toutes les voies de conciliation; et si quelquefois ils ont le malheur de ne pas réussir, ils veillent au moins à ce que les choses se passent dans les règles, et qu'un duel ne devienne pas un assassinat.

Les anciens duels étaient presque toujours de vraies parties carrées; chaque adversaire amenait un *second*.

qui se battait comme s'il eût été question de sa propre querelle. On a vu des duels entre six et même huit combattans.

Le duel est sans doute un mal, mais la crainte du duel produit quelques bons effets; elle rend plus important et plus général ce principe de l'éducation première, qu'il ne faut offenser personne.

PRÉ. (*Épargne de bouche vaut rente de*)

On demandait à Caton quel était le profit le plus assuré? De bons prés, répondit-il. — Et ensuite? — Des prés médiocres.

Si petite qu'elle soit, l'économie sur la bonne chère équivaut à une grande épargne. *Ce sont les petites pluies qui gâtent les grands chemins*, disait madame de Sévigné.

PRÉ. (*Faucher le grand*)

C'était l'expression dont on se servait autrefois pour désigner le genre de travail des criminels condamnés aux travaux publics, parce qu'ils passaient le temps de leur détention à ramer sur les galères du roi.

Quoiqu'il n'y ait plus de vaisseaux appelés *galères*, le mot *galérien* est encore employé quelquefois; mais ordinairement on dit *forçat*, homme forcé à travailler.

Les forçats sont placés dans les ports. On les enferme dans de grands bâtimens construits à terre, et appelés *bagnes* (de *bagno*, nom donné autrefois par les Italiens à la grande prison des esclaves de Constantinople, où il y avait des bains).

Les forçats partent à certaines époques des prisons de l'intérieur, et on leur adjoint tous les condamnés à la même peine, détenus dans les prisons qui se trouvent sur leur route. La troupe de ces criminels forme

ce que l'on nomme une *chaîne;* car ce mot signifie et la peine des galères, et la troupe des criminels condamnés aux galères.

L'auteur de l'*Histoire générale des prisons sous le règne de Bonaparte,* volume *in*-8° de 176 pages, qui parut à Paris en 1814, parle comme témoin oculaire, dans la prison de Bicêtre, du *départ de la chaîne.*

« Vous, dit-il, qui n'écoutez jamais que la voix des plaisirs et de la licence, accourez, voyez et frémissez.... La garde est doublée, tous les prisonniers sont renfermés dans leurs *cabanons,* les cours sont désertes, et le silence règne dans toute la prison. Tout à coup, vers onze heures, il est interrompu par l'ouverture de la grille qui donne sur la grande cour, et par l'arrivée des lourdes charrettes où sont les fers; viennent ensuite le capitaine de la chaîne, ses trois lieutenans, une douzaine de sbires armés de bâtons et de sabres, des officiers de paix, et plusieurs agens de police. Aussitôt, et tandis que les gardes traînent et préparent les longues chaînes sur le pavé retentissant, la cloche sinistre se fait entendre, les condamnés arrivent à la file, et sont remis à leurs nouveaux gardiens, qui d'abord les font asseoir à terre, alignés vingt-six par vingt-six....

« Midi sonne; des sbires, la tête et les bras nus, rangent une chaîne derrière chaque *cordon* futur, et le ferrage commence. Un énorme collier de fer attaché aux branches de la chaîne pesante est posé sur le front du forçat; comme la couronne du malheur; et lorsqu'on s'est assuré que sa tête ne peut passer à travers, le carcan s'ouvre, embrasse étroitement son col, s'arrête sur une enclume que les cyclopes appuient contre le dos du patient immobile;

Et leurs énormes bras lèvent de lourds marteaux
Qui tombent à grand bruit et rivent les anneaux.

«La chaîne était composée d'environ deux cents hommes : dès qu'on les eut *ferrés*, ils se levèrent à un signe de leurs chefs, furent alignés sur plusieurs rangs, et le concierge, l'état-major, les agens de police procédèrent à l'appel ainsi qu'à la revue. Ces derniers jettent sur chaque galérien un regard scrutateur, afin de le reconnaître un jour si, s'échappant du bagne, il revenait à Paris, comme cela arrive assez souvent. Quand la revue est terminée, on ordonne à ces malheureux de se déshabiller jusques et y compris la chemise, pour revêtir les habits du voyage.... Ces habits, faits de toile à serpillière, sont placés seuls entre le corps et la chaîne, qui pèse vingt-cinq livres.... Le ciseau du barbier coupe leurs cheveux de façon que leur tête paraît sillonnée....

«Le lendemain, dès le lever du jour, et après une nuit passée sur la pierre que recouvre un peu de paille, ces malheureux sont placés, les jambes pendantes, sur de longs chariots découverts. La grille s'ouvre; et, sous l'escorte de leurs gardes et de la gendarmerie, ils partent ainsi pour Toulon, Rochefort, Lorient ou Brest.»

Cette sorte de caravane porte avec elle, ustensiles, fers, vivres, etc. Outre les condamnés, elle se compose de plusieurs employés et d'une escorte militaire. A mesure qu'elle se grossit de nouveaux criminels, ceux-ci sont enchaînés comme les autres; c'est-à-dire, qu'on leur met un collier de fer de deux pièces, unies en devant par une forte charnière, et fermées par derrière au moyen d'un boulon de fer, que l'on enfonce et que l'on rive à coups de masse. Ce collier est passé dans le premier anneau d'une chaîne de six à huit pieds, dont l'autre extrémité est enfilée par une autre chaîne, qui est très longue : cette dernière, qui reunit ordinairement une centaine des premières, reçoit le nom de *cordon*. Chaque forçat a une ceinture de cuir pour sup-

porter le poids de sa chaîne, et empêcher les commotions de se transmettre au cou et à la tête.

Ainsi composée, la chaîne générale se traîne péniblement pendant quatre à cinq lieues par jour, faisant des haltes fréquentes, et couchant sur la paille. Les plus malades sont tantôt placés sur les charrettes qui portent le bagage, et tantôt portés par leurs camarades. Ceux qui meurent dans le chemin sont même portés sur les épaules jusqu'à la ville la plus prochaine. Ce voyage est tellement fatigant, que les forçats le redoutent autant que quelques années de séjour au bagne.

A l'arrivée de la chaîne, on fait subir une espèce de quarantaine aux condamnés qui la composent. A Brest, on les reçoit dans un des hôpitaux de la marine *extrà muros*, où des salles grillées sont préparées pour eux. On s'empresse d'abord de débarrasser chaque homme du collier de voyage. Pour cela, le forçat s'assied à terre, la tête près d'un billot sur lequel est fixée une enclume; puis, à grands coups de masse et de repoussoir, deux hommes chassent le boulon qui tient le collier fermé. Dès que celui-ci est ôté, on place à la partie inférieure de la jambe une *manille*. C'est une pièce de fer d'une forme parabolique, du poids de deux à trois livres, et percée à chaque bout d'un trou dans lequel on met un fort boulon, qui est arrêté lui-même par une clef de fer rivée à coups de masse. La manille est l'attribut essentiel des forçats; on ne l'ôte d'un membre fracturé que pour la replacer à l'autre; c'est à elle qu'est attachée une chaîne de dix pieds qui unit les forçats par couple.

Après avoir été *ferré*, l'arrivant est dépouillé de toute espèce de vêtement, de ses bijoux, etc.; ses cheveux sont coupés courts; il est entièrement rasé; puis on le

lave à grande eau, on l'essuie; après quoi il est vêtu d'une chemise de toile rousse, d'une casaque très ample, d'un gilet et d'un pantalon, le tout d'un drap très fort, et de couleur écarlate. On lui donne en même temps des souliers de cuir jaune et un bonnet de laine de même couleur que l'habit, vert, ou bien vert bordé de noir, suivant qu'il a été condamné à peu d'années, à beaucoup ou à perpétuité. A la pointe de ce bonnet est attachée une petite plaque de fer-blanc portant le numéro du forçat. Celui-ci reçoit ensuite une ration de vin chaud, et est placé isolément dans un lit : on sépare les malades des bien portans; mais les derniers n'en sont pas moins traités pendant vingt ou trente jours comme des convalescens. Enfin, lorsqu'ils sont bien reposés, on les envoie au bagne pour y suivre les travaux et le régime commun.

La bagne de Brest passe pour être le mieux entendu. Il se compose principalement de quatre salles immenses, formant deux étages. Chaque salle, soutenue dans le milieu de sa largeur par une rangée de piliers à la base desquels sont, de deux en deux, des latrines à l'anglaise, est garnie de quatorze *tolats* ou doubles *bancs*, espèce de lits de camp de quinze pieds en tous sens, et formant deux plans inclinés à l'horizon, réunis du côté de la tête; du côté des pieds, ces tolats ont une longue barre de fer dans laquelle la chaîne du forçat se trouve passée quand il est à son banc. Chaque banc est pour douze places. Entre le pied du banc et la muraille, il y a un passage assez large; et, au milieu de la longueur de chaque salle, se trouve un espace entouré de grilles, qui contient la cantine ou taverne, la *cambuse*, lieu de la distribution des vivres, et la cuisine. Le nombre des hommes de chaque salle est de 700 à 800.

Le forçat reçoit en été un pantalon de toile, et en hiver, quand il travaille à l'air, en sus de ses vêtemens, une capote de toile garnie d'un capuchon. Le poids de la manille et de la chaîne est de douze livres, ou à peu près, et la longueur de cette dernière de dix pieds; d'où il résulte qu'en la faisant courir sur le barreau du banc, chacun peut disposer d'une ligne de trente-quatre pieds, et atteindre la latrine.

Le forçat couche tout habillé sur la planche nue, à moins qu'il n'achète un petit matelas et une couverture. Ses vivres consistent, chaque jour, en 30 onces de pain, ou 23 onces de biscuit; une once de fromage, ou 4 de légumes secs; une livre d'huile de lin, et 21 livres de sel pour mille rations. Il ne mange jamais de viande, à moins qu'il ne l'achète. Celui qui ne travaille pas n'a d'autre boisson que de l'eau; tandis que le forçat *à la fatigue* reçoit deux tiers de pinte de vin, ou un sixième de pinte d'eau-de-vie mêlée avec autant d'eau, ou même une pinte et un tiers de bière ou de cidre.

A cinq heures en été, et à sept heures et demie en hiver, les forçats se lèvent; et aussitôt que leurs salles sont balayées, et qu'ils ont leur déjeuner, des *garde-chiourmes* les conduisent aux travaux du port. Ces travaux sont réservés pour les plus coupables; les travaux des ateliers, les corvées pour les vivres, pour le bois, etc., sont faits par les autres. Ceux qui n'ont plus que peu de temps à rester dans le bagne, sont découplés et employés dans les salles ou dans les hôpitaux comme servans ou infirmiers; ils reçoivent une paie de 20 centimes par jour. Au contraire, tous les forçats condamnés à perpétuité, ou connus par quelque tentative d'évasion, ne sortent jamais qu'enchaînés à un seul cordon.

Les forçats rentrent pour dîner à onze heures, en

été ; ils retournent au travail à une heure, et rentrent de nouveau avant la nuit. En hiver, ils font la journée de neuf à trois heures sans s'arrêter. A leur rentrée du soir, on les enchaîne à leur banc; à sept heures en hiver, à huit heures en été, une cloche donne le signal du silence et les force à se coucher.

La police qu'on exerce envers eux est extrêmement sévère; la moindre faute est punie du fouet ou du rotin, dont on applique des coups sur les reins et à la partie postérieure du thorax; on y joint toujours le cachot. Si l'un d'eux est condamné au supplice, tous les autres sont présens à l'exécution, à genoux, et le bonnet à la main.

Le forçat dont la peine approche de son terme est intéressé à ne pas s'évader; c'est pourquoi on l'emploie de préférence dans les hôpitaux et les ateliers. A son départ, on lui ôte les fers et les habits de bagne; on lui donne un gilet rond et un pantalon de drap gris commun; il reçoit le prix de sa main d'œuvre qui avait été mis en réserve, puis une cartouche ou congé imprimé sur papier jaune, et une feuille de route avec laquelle il touche six sous par myriamètre. Arrivé chez lui, il reste ordinairement sous la surveillance de la police pendant un an.

Précieuses.

On donna ce nom, vers le milieu du dix-septième siècle, à une société de femmes dont le langage était alambiqué; et la comédie des *Précieuses ridicules*, jouée en 1659, n'eut pas d'autre but que de faire cesser ce jargon.

Bodeau de Somaize, qu'il ne faut pas confondre avec l'érudit Saumaise, ne tint compte de la critique, et

publia, en 1660, *le grand Dictionnaire des Précieuses*, qui forme deux volumes.

Comme cet ouvrage est rare[1], en voici un extrait :

Conter fleurettes,
Pousser le dernier doux.
Un chapelet,
Une chaîne spirituelle.
Avoir de belles lèvres,
Avoir des lèvres bien ourlées.
Danser,
Tracer des chiffres d'amour.
Se marier,
Donner dans l'amour permis.
Les peintres,
Les poètes muets.
Les lieux d'aisance,
La lucarne des antipodes.
Démêler des cheveux,
Délabyrinther des cheveux.
Pester contre une personne, et n'oser ouvrir la bouche pour se plaindre,
Jurer entre cuir et chair.

L'auteur cite ses autorités.

Prendre.

L'orthographe du proverbe suivant peut faire juger de son ancienneté :

> Trois choses sont tout d'ung accord,
> L'Église, la court et la mort;
> L'Église prent du vif et mort,
> La court prent le droit et le tort,
> La mort prent le foyble et le fort.

On sait qui l'on quitte, on ne sait pas qui l'on prend.

Ce proverbe s'adresse à ceux qui changent de maîtres

(1) Il a été réédité

ou de domestiques, au risque de perdre au changement.

Qui prend s'engage.

Recevoir des présens, c'est contracter des obligations envers ceux qui les font.

Personne ne doit être plus en garde contre les dons intéressés que les femmes. Dans *le Préjugé à la mode*, Durval, époux de Constance, lui fait un cadeau sans se faire connaître. Constance craint que ce cadeau ne vienne d'un séducteur; humiliée d'une avance si injurieuse, elle dit à son mari :

> Ah! j'étais respectée, et je ne le suis plus!

Prêt.

C'est un prêter à ne jamais rendre,

dit-on d'une chose qu'on prête à un homme insolvable, ou qui a la réputation de ne rien payer.

Senecé a fait usage de ce proverbe dans l'épigramme suivante :

> Pour acheter un bien qui se vend par décret,
> Il me faut mille écus; prête-les-moi, Cléandre;
> Opulent, bon ami, tu ne peux t'en défendre.
> — Arcas, à te prêter je n'aurais pas regret;
> Mais n'est-ce pas emprunt fait pour ne jamais rendre?
> — Qui diable t'a dit mon secret?

Le parti le plus sage consiste à ne prêter qu'une partie de la somme demandée, et à n'y plus penser.

Ami au prêter, ennemi au rendre.

G. Meurier dit plus énergiquement : *Au prêter Dieu, au rendre diable.*

Un homme qui veut puiser dans votre bourse vous accable de caresses. A-t-il obtenu ce qu'il désirait, il évite votre présence, et si vous lui parlez de paiement, vous courez risque d'être injurié.

Voici le proverbe des Espagnols : *Qui prête, ne recouvre; s'il recouvre, non tout; si tout, non tel; si tel, ennemi mortel.*

Être pris comme dans un blé.

C'est-à-dire, être surpris de manière à ne pouvoir se sauver.

Nos pères disaient dans le même sens, *être pris comme au brie.*

Brie ou *bric* était le nom d'une cage destinée à prendre des oiseaux, d'une espèce de trébuchet.

PRISÉE. (*Elle est demeurée pour la*)

Se dit d'une fille qui a refusé de bons partis et qui est déjà vieille.

PROCÈS. (*Un méchant accommodement vaut mieux qu'un bon*)

Parce que la chicane a des détours, parce que les juges, lors même qu'on les supposerait intègres, sont sujets à erreur.

« Vous ne vous fiez donc pas au jugement de votre patrie? disait-on à Alcibiade. — Je ne me fierais pas même à ma mère; car je craindrais que, sans le vouloir, elle ne prît le caillou noir au lieu du blanc. »

Les juifs se ruinent aux solennités de Pâques, les Maures et les mahométans aux somptuosités de leurs noces, et les chrétiens dans la poursuite de leurs procès.

(Proverbe espagnol.)

En cinq cent mille douzaines de quintaux de procès, il n'y a pas une demi-once d'amitié.

Plaisanterie qualifiée de proverbe dans les *Matinées du seigneur de Cholières.* Paris, 1585.

PRODIGUE. (*A père avare enfant*)

Cela est généralement vrai. Mais pourquoi? C'est que

le père qui se refuse tout, en agit de même avec son fils, et celui-ci, qui compte sur une riche succession, ne se fait pas le moindre scrupule de la recueillir d'avance.

Il est encore vrai de dire que généralement on est en garde contre les défauts ou les vices dont les excès se sont fait sentir, que même on est porté à donner dans un excès contraire.

L'Évangile a donné aux dissipateurs une leçon terrible sous la parabole de l'*Enfant prodigue*.

Après bon temps
On se repent.

La *prodigalité*, chez les Romains, était punie par l'exposition publique. On conduisait les dissipateurs sur un théâtre dressé au milieu de la cité; on les y abandonnait à la risée et aux sarcasmes du peuple.

Les Grecs déclaraient infâme tout citoyen ruiné par ses folles dépenses.

Projets.

Ils ont toujours pighons ou eufs.

Se disait jadis de ces gens qui toujours méditent ou commencent à exécuter quelque projet :

Les *projets* sont les enfans
Des songes et des chimères.
(C...)

L'homme est ainsi bâti ; quand un sujet l'enflamme,
L'impossibilité disparaît à son âme :
Combien fait-il de vœux ! combien perd-il de pas !
Si j'arrondissais mes états ;
Si je pouvais remplir mes coffres de ducats ;
Si j'apprenais l'hébreu, les sciences, l'histoire !
Tout cela, c'est la mer à boire :
Mais rien à l'homme ne suffit.
Pour fournir aux *projets* que forme un seul esprit,

Il faudrait quatre corps ; encor, loin d'y suffire,
A mi-chemin je crois que tous demeureraient;
Quatre Mathusalem, bout à bout, ne pourraient
Mettre à fin ce qu'un seul désire.
(La Fontaine, fable 25, Liv. viii.)

Prométhée.

C'est le vautour de Prométhée.

Un tourment sans fin.

Prométhée, conduit par Jupiter sur le mont Caucase, y fut attaché à un rocher ; un vautour dévorait son foie toujours renaissant.

Promettre.

Promettre monts et merveilles.

C'est promettre plus qu'on ne peut ou qu'on ne veut tenir.

Les anciens employaient la même hyperbole : *Magnos promittere montes,* dit Perse. Aux montagnes, Salluste ajoute les mers : *Maria montesque polliceri.*

Nues et vents sans pleuvoir.

Allusion à ceux qui promettent beaucoup et qui ne tiennent rien.

Promettre et tenir sont deux.

Ce qu'on promet légèrement
On l'exécute rarement.

Ainsi font les Manceaux, suivant M. Vaysse de Villiers. « On reproche aux Manceaux, dit-il, une extrême finesse, qui est réellement assez commune dans ce pays ; mais la franchise ne l'est pas moins : la confiance, sa compagne ordinaire, y est même poussée quelquefois au-delà des bornes. Tout le monde vous offre crédit, sans vous connaître ; pas un marchand, pas un ouvrier qui vous présente son mémoire sans que vous le de-

mandiez, à moins qu'il n'ait eu quelque motif de méfiance ou d'humeur. Je n'ai trouvé la moralité générale en défaut que dans un seul point : il m'a semblé que la simple parole n'engage pas toujours les Manceaux; ils ne se croient pas liés pour avoir promis. Quand on ne vous tient pas parole, me disait un d'entre eux, fort estimable d'ailleurs, c'est qu'on ne le peut pas; d'où j'ai conclu qu'on ne tient ses promesses dans le Maine qu'autant qu'on le peut. Sans doute à l'impossible nul n'est tenu; mais nul aussi n'est tenu de promettre sans la certitude de pouvoir faire honneur à ses engagemens; je dis honneur, car une parole donnée est toujours une parole d'honneur, une dette contractée dont on ne se libère qu'en tenant ce qu'on a promis. » (*Itinéraire descriptif de la France*, *in*-8°, Paris, Potey, 1821.)

Promesse.

Promesse de grand n'est pas héritage.

On ne doit pas trop compter sur les promesses des grands.

Ne te fie pas aux discours des grands, à la durée du calme sur la mer, à la clarté du jour qui fuit, à la vigueur de ton cheval, ni à la parole des femmes. (Proverbe turc. *)

Propre.

Propre comme un lapin.

Les chasseurs vous diront avec quelle complaisance un lapin fait sa toilette.

Proverbes.

Les Espagnols inventeurs des proverbes.

Michel Cervantes, dans le seizième siècle, a donné

du poids à cette assertion, par la quantité de proverbes qu'il a mis dans la bouche d'un des personnages du roman de *Don Quichotte*.

Il n'y a jamais que deux familles, dit Sancho Pança, *ceux qui ont et ceux qui n'ont pas; et ma grand'mère aimait beaucoup la famille de ceux qui ont. Je suis de son avis.* — *Pour que la maison tienne, il faut que les fondemens soient bons, et je n'en connais pas de meilleurs que l'argent.* — *Les sottises du riche sont des sentences.* — *Il ne faut qu'avoir du miel, les mouches viennent bientôt.* — *Les yeux passent sur le pauvre, et s'arrêtent sur le riche jusqu'à ce qu'il soit malheureux.* — *Tant par mois, que ce soit peu, que ce soit beaucoup, c'est égal, parce que la poule pond sur un œuf. Plusieurs* PEU *font un* BEAUCOUP; *et puis il suffit de gagner quelque chose pour être sûr de ne pas perdre.* — *Pierre remuée n'amasse point de mousse.* — *On ne court pas après son éteuf quand on le tient dans la main.* — *Quand la maison est bien fournie, le souper est bientôt prêt.* — *Il y a du remède à tout, hors à la mort.* — *Tant vaut l'homme, tant vaut la terre. D'ailleurs il n'est rien tel que d'être le maître. Quand on commande et qu'on tient le bâton, il est aisé de faire ce qu'on veut.* — *Je suis un vieux limier, voyez-vous, il n'est pas aisé de me faire prendre le change. On ne me persuade pas que des vessies sont des lanternes, et je sais toujours où mon soulier me blesse.* — *Le courage vient à bout de tout; on fait prendre feu au bois le plus vert, et l'on finit toujours par trouver le lièvre.* — *Le diable n'est pas toujours à la porte d'un pauvre homme.* — *Les riches ne dînent pas deux fois. Les petits oiseaux des champs ont le bon Dieu pour maître*

d'hôtel. Quatre aunes de gros drap tiennent aussi chaud que quatre aunes d'une fine étoffe. Au bout du compte, il faut s'en aller, et le prince ne fait pas ce voyage plus commodément que le journalier; le pape et le sacristain d'un village n'occupent pas dans la terre plus de place l'un que l'autre; debout ils étaient différens; couchés, c'est la même mesure. — Qui peut se flatter d'attacher un clou à la roue de la Fortune? La roue de la Fortune tourne encore plus vite que celle du moulin. — Aujourd'hui debout, demain enterré. L'agneau y passe comme le mouton. — Saint Pierre n'est bien qu'à Rome; chacun n'est bien que dans son état. La baguette de gouverneur pèse plus à ma main que la faucille ou le hoyau. J'aime mieux me nourrir de pain bis que d'attendre la permission d'un impertinent médecin, pour manger des mets délicats; j'aime mieux dormir à l'ombre d'un chêne, que de ne pas fermer l'œil sous des rideaux de satin. — Il faut pour que tout aille bien, mettre les moutons avec les moutons, et ne pas étendre la jambe plus loin que ne va le drap. — Injures de coureuses sont des bénédictions. — Les moqueries des jaloux sont de bon augure. Il vaut mieux faire envie que pitié. Quand on n'a besoin de personne, on est bien fort; et la brebis sur la colline est plus haute que le taureau dans la plaine. — Tel qui cherche noise, finit souvent par se faire frotter. Un chat qu'on pousse à bout devient un lion. — Autant fait celui qui tient le pied que celui qui écorche. — Là où se trouve l'envie, le mérite ne peut dormir. — L'amour a des lunettes qui font paraître le cuivre de l'or; le pauvre est riche à ses yeux, et le verre devient du diamant. — Entre le OUI *et le* NON *d'une femme, je ne voudrais*

pas risquer la fine pointe d'une aiguille, etc., etc. (Voyez Or. *Dire d'*)

PROVERBES. (*Jouer aux*)

On peut jouer aux proverbes de plusieurs manières:

1°. Chacun dit un proverbe qui commence par une lettre convenue.

2°. On représente en pantomime une histoire dont il faut tirer la morale en forme de proverbe.

3°. Après avoir représenté un drame de l'espèce de ceux que l'on nomme *proverbes*, on dit : *Ce qui nous prouve que*..... On n'achève pas, et les spectateurs doivent deviner le proverbe.

PROVERBE. (*Vous avez fait mentir le*)

Se dit à une personne qui a réussi en s'écartant des opinions reçues du vulgaire.

Provision.

Provision, profusion.

Proverbe de ménagère.

Dans une maison bien dirigée, il est sans doute indispensable de faire provision de certaines denrées qui s'améliorent en vieillissant, et qui, achetées en petite quantité, deviendraient chères, comme le vin, le café, le savon, etc.

Mais un amas de vêtemens, de linge même, est un abus : le linge blanchi depuis trop long-temps jaunit, la mode des vêtemens change; et dans les armoires, dorment des fonds qui pourraient être employés d'une manière productive.

Prudence.

Prudent comme Pepin.

Ce Pepin était le premier roi de France de la seconde race.

Une vertu parfaite a besoin de prudence,
Et doit considérer, pour son propre intérêt,
Et le temps où l'on vit, et les lieux où l'on est.
(P. Corneille, *Nicomède*, act. 3, sc. 2.)

.... C'est prudence en un péril funeste
D'offrir une moitié pour conserver le reste.
(P. Corneille, *Sophonisbe*, act. 2, sc. 1re.)

L'amour dans sa prudence est toujours indiscret;
A force de se taire il trahit son secret.
(P. Corneille, *Suréna*, act. 1er, sc. 1re.)

Amour! amour! quand tu nous tiens,
On peut bien dire, adieu prudence.
(La Fontaine, Liv. iv, fab. 1re.)

PRUNES. (*Ce n'est pas pour des*)

C'est-à-dire, ce n'est pas pour rien. Molière fait dire à Sganarelle :

Si je suis affligé, ce n'est pas pour des prunes.

A propos de ce proverbe, La Monnoye rapporte le petit conte suivant: Le docteur Martin Grandin, doyen de Sorbonne, avait reçu en présent quelques boîtes d'excellentes prunes de Gênes, qu'il serra dans son cabinet. Un jour qu'il avait laissé par mégarde la clef à la porte, des écoliers, ses pensionnaires, entrèrent dans le cabinet, et firent main-basse sur une demi-douzaine de ces boîtes qui restaient. Le docteur fit grand bruit, et aurait chassé ses écoliers, si l'un d'eux, se jetant à ses genoux, ne lui eût dit : « Eh! monsieur, si vous nous traitez de la sorte, voyez la conséquence; on dira que vous nous avez chassés *pour des prunes.* » Cette naïveté fit rire le bon homme.

PRUNIER. (*Sot comme un*)

A cause des rejetons inutiles que pousse cet arbre.

Propter stolones; d'où nous sont venus aussi les mots latins, *stolidus* et *stoliditas.*

PUCE. (*A la sainte Luce, les jours croissent du saut d'une*)

Ce proverbe rime fort bien; mais il se trouve faux depuis la correction du calendrier fait par Grégoire XIII en 1582.

La fête de sainte Luce, avant le changement, se trouvait le 23 décembre, deux jours après le solstice; les jours commençaient à croître : mais, par le retranchement de dix jours fait au calendrier, la fête a rétrogradé, et se trouve le 13; or on sait que les jours continuent à diminuer jusqu'au 21.

Un de nos anciens poètes (Passerat) a dit en célébrant ce jour-là :

Heureux jour de saincte Luce,
Qui crois du sault d'une puce,
Raccourcissant les ennuis
Qu'apportent les longues nuits,
France t'honore, etc.

Ce proverbe, devenu faux pour nous, est vrai chez les Russes qui n'ont pas adopté la réforme du calendrier de Julien, ou de Jules César.

Cette réforme, ordonnée par une bulle de Grégoire XIII, eut pour but de mettre en harmonie l'année civile avec l'année solaire. Il fallut supprimer dix jours au mois d'octobre, et l'on passa du 5 au 15 de ce mois, de sorte que l'année 1582 n'eut que 355 jours.

PUITS. (*La vérité est au fond du*)

Mot de Démocrite passé en proverbe, pour dire qu'en toute chose on a beaucoup de peine à découvrir la vérité.

O Vérité! vierge pure et sacrée,
Quand seras-tu dignement révérée?

Divinité qui seule nous instruis,
Pourquoi mets-tu ton palais dans un puits?
(VOLTAIRE.)

Q.

QUANQUAN.

Terme corrompu du latin *quanquam*. On prononce *cancan*.

Ramus ou *La Ramée*, qui fut une des grandes victimes immolées à *la Saint-Barthélemi*, avait attaqué dans une grammaire la ridicule manière de prononcer le latin. Il fut à son tour attaqué par la Sorbonne, qui prit pour un outrage la réforme grammaticale faite sans son aveu. Elle arrêta que la lettre *Q* se prononcerait dans l'Université comme le *K*. On ne devait plus dire *quamquam*, *quisquis*; mais *kiskis* et *kankan*.

Le décret de la Sorbonne déplut à Ramus. Un jeune ecclésiastique, échauffé par ses raisons, affecta dans un acte public de prononcer fort souvent *quisquis* et *quamquam*. Une erreur dans le dogme aurait moins scandalisé la Faculté de théologie; la Sorbonne offensée punit la témérité du licencié en le privant d'un bénéfice dont il était pourvu. Le jeune homme en appela au Parlement, et Ramus se chargea d'être l'avocat du bénéficier et du *quamquam*. On plaida avec chaleur de part et d'autre. L'arrêt qui intervint réintégra le licencié dans son bénéfice, et renvoya aux grammairiens la prononciation des lettres de l'alphabet.

De cette dispute, dit-on, vient le proverbe *faire un quanquan*; c'est-à-dire, faire beaucoup de bruit pour peu de chose. Il est plus vraisemblable que *quanquan* a été formé par onomatopée, du bruit que font les oies et les canes lorsqu'elles sont effrayées.

QUENOUILLE. (*Tomber en*)

Cette expression est la traduction de la formule *ad fusum à lanceâ transire.*

La losange qui forme l'écu des armoiries des filles est une représentation du fuseau et de la quenouille, qui sont leurs attributs.

Tomber en quenouille se dit figurément et proverbialement des états où la royauté est héréditaire pour les femmes comme pour les hommes.

Lorsque la reine Anne d'Autriche devint enceinte, après une stérilité de vingt années, le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois, qui était un homme simple, monta en chaire pour annoncer la grossesse de la reine, et dit, dans son prône : « Mes frères, si la reine nous donne une princesse, nous n'en serons guère plus avancés, à cause de la loi salique : ainsi prions Dieu qu'elle ait un prince. Cependant, mes frères, ajouta-t-il, il y a ce qu'il y a; prions Dieu pour son âme. »

Dans une famille, on dit que l'esprit est *tombé en quenouille,* lorsque les filles y ont plus d'esprit que les garçons.

QUENOUILLE. (*Il a bien d'autres lanfaix à sa*)

Lanfaix est un mot populaire qui, dans quelques parties de la France, signifie *filasse.*

Ainsi le sens du proverbe est : *Il a bien d'autres affaires à démêler.*

(*Lanfaix* vient du latin *lana*, laine, et de *fascis,* faisceau.)

QUEUE. (*Écorcher l'anguille par la*)

Faire une chose à rebours.

QUEUE. (*Il vient un temps que les vaches ont besoin de leur*)

C'est-à-dire, il ne faut pas faire fi des petites ressources.

D'une vache perdue, c'est quelque chose de recouvrer la queue, ne fût-ce que pour faire un tirouer à son huis (une poignée à sa porte).

Proverbe d'Olivier Maillard.

En chaire, ce cordelier, qui fut confesseur de Charles VIII, en disait bien d'autres. Dans son sermon du jeudi de la seconde semaine de carême, il apostropha ainsi des femmes d'avocats qu'il trouvait trop richement habillées : « Vous dites que vous êtes vêtues suivant votre état; à tous les diables votre état et vous-mêmes, mesdemoiselles! Vous me direz peut-être : nos maris ne nous donnent point de si belles robes; nous les gagnons de la peine de notre corps : à trente mille diables la peine de votre corps, mesdemoiselles! »

Ses sermons, à l'exception d'un seul recueil, sont écrits en latin. Pour prouver de quelle manière la Samaritaine découvrit que Jésus-Christ était Juif, voici ses paroles : 1°. *Ad vestem quam portabat;* 2°. *Ad sermonem quo utebatur;* 3°. *Quia erat circumcisus.*

Michel Menot, cordelier, a aussi écrit ses sermons en latin; et ils offrent, comme ceux du P. Maillard, un mélange barbare de sérieux et de comique, de burlesque et de sacré. « Les bûcherons, dit-il, coupent de grosses et de petites branches dans les forêts, et en font des fagots; ainsi nos ecclésiastiques, avec des dispenses de Rome, entassent gros et petits bénéfices. »

Selon lui, le moyen d'aller en paradis, c'est de faire comme aux hôtelleries d'Espagne, où l'on paie avant que de manger, et d'où l'on sort ami de l'hôte..... Les mauvais chrétiens font comme aux cabarets de France, où l'on est traité à bouche que veux-tu; mais il faut payer quand on sort, et souvent on a dispute.

Menot se demande pourquoi Jésus-Christ donna plutôt

les clefs de l'Église à saint Pierre qu'à saint Jean qui le valait bien. — C'est que saint Jean était son cousin, et par là il a voulu nous prouver que, dans la distribution des bénéfices ecclésiastiques, on ne doit avoir égard ni à la chair ni au sang.

Guillaume Petit, confesseur du roi Louis XII, fit trois oraisons funèbres de la reine Anne de Bretagne, d'abord à Blois, où elle mourut; ensuite à Notre-Dame de Paris, où son corps fut porté; enfin à Saint-Denis, où il fut inhumé. Ces trois discours se ressemblent par la singularité des idées. Parce que la reine avait vécu trente-sept ans, il dit que cette princesse avait mérité trente-sept épithètes pour trente-sept vertus formant un char qui la conduisait au ciel.

C'était le goût du temps : Barlette, dominicain, à l'occasion duquel on fit ce proverbe : *Nescit prædicare, qui nescit Barlettare*, Barlette dit que l'état monastique triomphe dans l'Église sur quatre chars magnifiques, attelés chacun de chevaux de diverses couleurs. Ces quatre chars sont les quatre ordres mendians. Le premier est tiré par des chevaux bruns ou alezans; ce sont les franciscains, cordeliers ou capucins; le second, par des chevaux noirs, ce sont les augustins; le troisième, par de vigoureux chevaux blancs, ce sont les carmes; le quatrième, par des chevaux pies, ce sont les jacobins.

QUEUE. (*Quand on parle du loup on en voit la*)

Expression que l'on emploie quand une personne dont on s'entretient, et à l'arrivée de laquelle on ne s'attendait point, se présente tout à coup.

Les anciens disaient : *Lupus in fabulâ.*

De même que la présence d'un loup interdit, de même l'arrivée imprévue d'une personne que l'on tenait sur

le tapis déconcerte. Il semble qu'elle soit venue pour vous couper la parole, qu'elle ne soit arrivée que pour mettre fin au caquetage.

Parlât-on de la personne en bien, l'on craindrait de blesser sa modestie en continuant; si l'on en dit du mal, ce qui est plus ordinaire, on est encore bien moins tenté de parler sur le même ton.

Mais pourquoi *la queue*, et non pas *la tête?*

M. Albéric Deville, à qui nous avons proposé cette difficulté, l'a ainsi résolue : « Autrefois on disait *la coue*, de *cauda*, au lieu de *la queue*. Il vaudrait mieux dire la tête, puisque l'animal qui survient la présente d'abord; mais les premiers auteurs de ces maximes vulgaires aimaient beaucoup l'uniformité des sons; aussi la plupart des anciens proverbes sont-ils rimés. La rime existe dans toutes les langues; elle a toujours été considérée comme une échelle pour la mémoire. »

Prendre le roman par la queue.

Commencer par où l'on doit finir.

Expression créée par Molière, et devenue proverbe.

« Mais en venir de but en blanc à l'union conjugale, ne faire l'amour qu'en faisant le contrat, et prendre justement le roman par la queue. »

(*Précieuses ridicules.*)

Les romans, comme les comédies, finissent ordinairement par un mariage.

QUEUSSI QUEUMI.

C'est-à-dire, tellement quellement.

« Je pense que ce sera queussi queumi. »

(MOLIÈRE, *Médecin malgré lui.*)

Queussi, pour que si; *queumi*, pour que non.

On dit encore *couci couci*. Cette expression vient de l'italien *cosi cosi*, qu'on prononce *couci*.

QUIA. (*Mettre à*)

C'est-à-dire, tellement embarrasser son adversaire, que, dans sa réplique, il soit obligé de s'arrêter à *quia, parce que,* au lieu de conclure.

Nos pères, qui avaient moins d'urbanité dans le langage, disaient *mettre à cul,* c'est-à-dire, obliger l'adversaire à se rasseoir.

QUIBUS. (*Il a du*)

C'est-à-dire, des écus, *quibus fiunt omnia.*

L'argent est l'instrument des instrumens.

Curia pauperibus clausa est, dat census honores,
Census amicitias : pauper ubique jacet.
(Ovid.)

L'or est utile à tout, sans lui rien ne s'achève;
Quiconque n'en a point sera toujours rampant :
Entre tous les métaux, l'or est le plus pesant,
Et c'est avec lui qu'on s'élève.

QUINAUT, (*Faire*) ou *enquinauder.*

Rendre confus. *Quinaut* est un vieux mot qui signifie camus. (Voyez *Avoir un pied de nez.*)

QUORUM. (*Beati garniti vaut mieux que beati*)

Le mot *quorum* est pris pour *qui auront;* et ce proverbe en latin de cuisine, signifie qu'il vaut mieux être *garni* (nanti) que d'avoir des espérances même fondées.

QUORUM. (*Enluminé comme le boy de Beati*)

Se disait jadis d'une personne dont la parure était extraordinairement brillante; et cette façon de parler venait de l'entourage de la lettre B au commencement du psaume *Beati quorum*, etc. sur un livre de chant.

Nous avons encore des départemens où les paysans vous disent qu'ils n'entendent *ni a ni boy*, pour *ni a ni b.*

Quant aux ornemens de la première lettre du psaume 31, *Beati quorum;* etc. il n'est pas étonnant que nos

pères y aient fait plus d'attention qu'à ceux d'une autre lettre initiale ; les mots *beati quorum* se trouvent dans d'autres proverbes.

R.

Mensibus erratis ad solem ne sedeatis.

Nos pères regardaient comme dangereux pour la santé de s'asseoir dans un endroit exposé au soleil, pendant les mois dont le nom renferme la lettre R.

Ils croyaient aussi que pendant ces mois le vin devait être bu sans eau :

Mensibus erratis purissima vina bibatis.

RABELAIS. (*Quart d'heure de*)

Moment où un hôte fait l'écot d'un voyageur qui manque d'argent, moment pareil à celui où Rabelais se trouva dans une auberge de Lyon.

RACE. (*Bon chien chasse de*)

Pour dire, l'enfant tient de ses parens. La même vérité était exprimée par nos aïeux de la manière suivante : *Qui est extrait de geline* (poule), *il ne peut qu'il ne gratte.*

Prends l'étoffe d'après la lisière, et la fille d'après la mère.

(Proverbe turc. *)

RAISIN. (*Moitié figue, moitié*)

Pour dire qu'une chose a été faite tant bien que mal, en partie de gré, en partie de force.

Ramponer.

C'était, en 1760, boire au cabaret outre mesure ; et l'on appelait *chapeau à la Ramponeau*, un chapeau pareil à celui du cabaretier de ce nom.

La figure de Ramponeau avait quelque chose de si

grotesque, de si jovial, que les arts s'en étaient emparés. On le retrouvait partout à califourchon sur le tambour qui lui servait d'enseigne. Tel était le plaisir qu'on prenait à le voir qu'un certain Gaudon, célèbre joueur de marionnettes, lui proposa douze francs par jour pour le montrer pendant trois mois sur son théâtre. L'engagement fut signé; mais Ramponeau se rétracta, alléguant sa conscience. Ce fut la matière d'un procès où figurèrent deux célèbres avocats du temps, maître Élie de Beaumont et maître Coqueley de Chaussepierre.

« Si quelqu'un, dit maître Élie de Beaumont, avocat de Gaudon, allant dans le cabaret de Ramponeau, lui commandait, le vendredi, un grand repas en gras, et si, après qu'il aurait égorgé toute sa basse-cour, et mis sur la table tout ce qu'il aurait pu ramasser à la Courtille, cet homme venait lui dire : « Les réflexions mûres que j'ai faites sur les dangers qu'apporte au salut un repas gras fait le vendredi.... *m'ont déterminé* à renoncer au vôtre; » que dirait Ramponeau? Serait-il d'humeur à perdre toute sa dépense ? Il dirait sans doute, s'il veut être de bonne foi : « Je ne vous empêche point de suivre les mouvemens de votre conscience et de travailler à votre salut; mais votre conscience doit vous obliger à être juste, et la justice veut que vous me payiez une dépense que je n'ai faite que pour vous. » Substituons à un repas défendu par un règlement ecclésiastique, un délassement qu'on prétend défendu par une loi semblable, et nous aurons Ramponeau condamné par sa propre bouche. »

Ramponeau triompha, et maître Élie de Beaumont fut vertement chapitré par son ordre.

RAPPORT, (*Belle montre et peu de*) dit-on d'une chose qui n'est avantageuse qu'en apparence;

Ou : *Belle pochette et rien dedans.*

Le proverbe des Latins était : *Ad oculos magis quàm ad vescam pertinet.*

C'est meilleur pour les yeux que pour la panse.

RASOIR. (*Il n'a senti que la fraîcheur du*)

Se dit d'un homme à qui il est arrivé inopinément une disgrâce.

RAT. (*A bon chat bon*)

Se dit de deux antagonistes dignes l'un de l'autre.

Un bon rat se bat contre les chats.

Un médecin, voyant qu'une jeune malade abaissait sa manche lorsqu'il se disposait à lui tâter le pouls, s'enveloppa la main de son manteau, et dit à cette demoiselle : *A pouls de toile, médecin de drap.*

Le célèbre avocat Linguet avait une prononciation articulée ; pour le ridiculiser, Coqueley de Chaussepierre le rencontrant, dit : « Bonjour, monsieur Lingu-et », et celui-ci de répondre : « Bonjour, monsieur Co-qu-e-ley. » Malheureusement pour Coqueley, cette division de syllabes exprimait deux vérités : il était laid et mari d'une femme infidèle.

Tout le monde connaît la réponse que fit Piron à l'évêque qui lui demandait s'il avait lu son mandement.

Raison.

La raison du plus fort est toujours la meilleure.

Proverbe ironique, qui se trouve dans la fable 10me du Liv. 1er de La Fontaine, *le Loup et l'Agneau.*

On a dit de même :

Le parti qui triomphe est toujours le plus sage.

Sans rime ni raison.

Se dit d'un ouvrage, ou de la conduite de quelqu'un, lorsqu'on n'y voit que désordre.

A l'époque de la décadence de la langue latine, les poètes, non contens d'observer la quantité, autrement de se conformer à des règles pour l'emploi des syllabes longues et brèves, prirent à tâche de faire rimer les vers entre eux, quelquefois même le milieu d'un vers avec la fin : il en résulta de mauvaises rimes et l'altération du sens.

La versification française, qui n'a point la gêne de la quantité, a employé la rime avec agrément; mais des auteurs se sont trouvés assez déraisonnables pour faire usage de rimes *bâtelées*, *fraternisées*, *rétrogrades*, *équivoques*, *couronnées*, *empérières*. Lorsque l'hémistiche d'un vers rimait avec la fin du vers précédent, la rime était *bâtelée*. On disait qu'une rime était *fraternisée* ou *annexée*, lorsque le mot qui terminait un vers se répétait en tout ou en partie au commencement du vers suivant. Une rime était *rétrograde*, lorsque les vers lus à rebours conservaient un sens. Dans la rime *équivoque*, il fallait qu'un mot fût répété tout entier à la fin de deux vers, mais dans une signification différente. Quand le vers finissait par une rime double, c'était une rime *couronnée :*

> Ma blanche colom*belle*, *belle*,
> Je vais souvent p*riant*, *criant*.

Enfin, il fallait que cette rime fût triple pour mériter la qualité d'*empérière :*

> Benins lecteurs, très-dili*gents*, *gents*, *gents*,
> Prenez en gré mes impar*faits*, *faits*, *faits*.

RATS. (*Avoir des*)

C'est-à-dire, des caprices, des inégalités d'humeur.

Quelques étymologistes prétendent que c'est une allusion à la *rate*, d'où, selon eux, ces bizarreries pro-

viennent ; d'autres font dériver *rat* du latin *ratum*, résolution.

De petits rats,
Iris, vous rendent plus jolie ;
De petits rats
Donnent du lustre à vos appas :
Pour moi, je suis pour la folie,
Et préfère à la prud'hommie
De petits rats.

Avoir des rats est une comparaison prise du fusil. Quelquefois le coup ne part pas, quoique la détente soit lâchée.

REBEC. (*Visage de*)

Figure grotesque.

La partie supérieure du *rebec*, ancien violon à trois cordes, représentait une tête humaine grossièrement sculptée.

Le peuple appelle *Rebecca* une femme revêche. C'est une allusion à ce proverbe et à la Rebecca de la *Bible*.

RÉBUS. (*Parler*)

C'est-à-dire, parler énigmatiquement, parler par équivoque.

Ménage tire l'origine de *rébus* de l'usage où étaient anciennement les clercs de Picardie de composer, toutes les années au carnaval, des pièces satiriques sur les événemens du temps (*de rebus quæ geruntur*). Ces pièces étaient remplies d'allusions et d'équivoques.

Voici l'interprétation de M. Éloi Johanneau, membre de la Société royale des Antiquaires de France. «*Rebus* ne vient pas de REBUS QUÆ GERUNTUR, mais de ce que des *rébus* sont des hiéroglyphes, qui peignent des *choses*, et non des mots comme l'écriture ordinaire. Ainsi, écrire en *rébus*, c'est écrire avec les images des

choses, ou les choses elles-mêmes. C'étaient les hiéroglyphes de nos ancêtres, leur écriture symbolique, entre autres dans les almanachs des bergers. »

Par *rébus*, on entend aujourd'hui un assemblage de lettres ou de syllabes et d'objets figurés, qui compose un mot ou une phrase.

Un historien rapporte comme une chose tout-à-fait galante et des plus merveilleuses, qu'un de nos rois (Charles VI), n'étant encore que dauphin, fit faire une enseigne où l'on avait peint un K, un cygne et une L, parce qu'il aimait une jeune fille appelée *Cassignelle*.

On trouve des *rébus* dans les armoiries; par exemple, dans celles de la maison de Raconis, qui porte des choux cabus et ces deux mots *Tout n'est*, ce qui équivaut à la légende : *Tout n'est qu'abus*.

> ..... En rebus de Picardie,
> Une faulx, une étrille, un veau,
> Cela fait *étrille Fauveau*.
>
> (MAROT.)

Il fut un temps où les écrans étaient chargés de rébus : on en a mis, il y a quelques années, sur les sacs à ouvrage de nos dames. Celui que les brodeuses se plaisaient davantage à reproduire, offrait le nombre 100, la lettre D, et une tour; ce qui voulait dire, *sans détour*.

RECONDUIRE.

Il nous manque un proverbe sur le mot *reconduire*.

Les Russes disent : On reçoit l'homme suivant son habit, et on le *reconduit* suivant son esprit.

REFUSER.

> De bon ne refuse lettre ne gage;
> Et du meschant ne te fie, si tu es sage.

> *Namque ego ab indignis præmia nulla peto.*
>
> (CATULL. *De Comâ Berenic.*)

« De meschantes gens jamais je ne prends rien. Rien jamais des gens de bien je ne refuse. »

(*Pantagruel*, Liv. III, chap. 33.)

Qui refuse, muse.

C'est-à-dire, qui refuse est un niais, parce que souvent l'occasion d'avoir ce qui nous a été offert ne se présente plus.

Molière avait peut-être ce proverbe en vue, quand il a fait dire à Gros-René :

Refuser ce qu'on donne est bon à faire aux fous.

Qui refuse, muse, s'applique particulièrement aux filles qui restent à marier, après avoir refusé de bons partis.

Son miroir lui disait, prenez vite un mari;
Je ne sais quel désir le lui disait aussi :
Le désir peut loger chez une précieuse.
Celle-ci fit un choix qu'on n'aurait jamais cru,
Se trouvant à la fin tout aise et tout heureuse
De rencontrer un malotru.

(La Fontaine.)

RELEVÉE. (*De*)

Pour dire l'après-midi. Cette façon de parler tient à l'usage de dormir, après avoir pris le repas du milieu du jour.

REMÈDE, (*Tourmenter comme un*) comme un lavement.

Sur la fin du règne de Louis XIV, le mot *remède* fut substitué à celui de *lavement*, par un motif singulier; on le trouva plus honnête, parce qu'il était équivoque.

Le mot *clystère*, tiré du grec, comme presque tous les termes de médecine, avait précédé le mot lavement.

Dans le Bourbonnais, un médecin du moyen âge, nommé Maître-Jean, ordonnait toujours un clystère ou des pilules. Non seulement on le consultait comme

habile médecin, mais comme devin. Un jour un paysan qui avait perdu son âne, vint pour en savoir des nouvelles. Maître-Jean, qui était alors entouré de beaucoup de monde, et qui voyait un importun, dit à ceux qui avaient coutume de l'aider dans ses opérations, Donnez un clystère à ce bon homme, et il retrouvera son âne. L'ordonnance fut aussitôt exécutée au grand étonnement du rustre, qui jusque-là avait ignoré ce que c'était qu'un clystère. Il paya et ne demanda pas son reste. A quelques pas du village, une colique l'obligea à s'arrêter. Le bruit que fit l'opération du dégagement parvint jusqu'aux oreilles de l'âne, qui, las de courir, se reposait derrière un buisson. Il se mit à braire; son maître enchanté lui répondit; ils se reconnurent. La réputation du médecin s'accrut, et pendant long-temps on eut recours aux clystères pour retrouver les choses perdues.

RENARD. (*Se confesser au*)

Pour dire faire confidence d'une affaire à un homme qui a intérêt de l'empêcher.

Ce proverbe est un de ceux qui reçoivent les applications les plus fréquentes. Qu'un spéculateur communique un projet à son ami qui court la même carrière; celui-ci s'en saisit, et à l'insu de l'indiscret, il obtient de la fortune des faveurs qui ne lui étaient pas destinées. Qu'un auteur ait l'imprudence de se confier à un courtisan des muses, qui malheureusement soit son rival; le confident s'approprie ses idées, ses plans, et gagne des lauriers qui ne devaient pas couronner sa tête. Voilà le monde; il est plein de gens qui font de la société un élément orageux que parcourent sans cesse des corsaires.

RENARD. (*Prendre martre pour*)

Prendre une chose pour une autre, étant trompé par une légère ressemblance.

Jadis les fourrures n'étaient point permises indistinctement. La martre était réservée aux princes et à la haute noblesse; et le renard était une des fourrures à l'usage des bourgeois.

Le renard est pris, lâchez vos poules.

Se dit lorsqu'un homme fort entreprenant vient d'épouser une femme qu'il a abusée.

Enfumé comme un renard.

On étouffe avec de la fumée les vieux renards qui ne veulent pas sortir de leur terrier.

RENÉ. (*Se chauffer à la cheminée du roi*)

Proverbe provençal. René, roi de Sicile, comte d'Anjou et de Provence, mort en 1480, avait coutume de partager son temps entre l'Anjou et la Provence; mais lorsque Louis XI, son oncle, se fut emparé de l'Anjou, la Provence devint le lieu habituel de sa résidence.

René se livra à son goût pour la vie pastorale. Comme au temps de Saturne et de Rhée, il garda quelquefois ses troupeaux avec Jeanne de Laval son épouse. A Marseille, où il passait ordinairement l'hiver, on le voyait sur le port se pénétrer des rayons du soleil; et de là vint le proverbe, *Se chauffer à la cheminée du roi René.*

Les Provençaux l'avaient surnommé le Bon; il fut en effet le bienfaiteur de tous les pays qu'il gouverna. La France lui doit l'introduction des raisins muscats, des paons blancs, des perdrix rouges et des œillets dits de Provence. Ce qui est bien autrement recommandable, il fit naître dans l'Anjou et dans la Provence le goût des belles-lettres et des arts. La France possède quelques tableaux de sa main. Au moment où

il apprit que Louis XI venait de s'emparer de l'Anjou par surprise, il peignait une perdrix dans son château de Beaugé; il continua de travailler, et ne témoigna d'autre regret que celui de quitter pour toujours un pays auquel il était tendrement attaché. Ce prince était gai, vif et fécond en saillies.

Le 24 août 1819, on a posé la première pierre d'un monument que les Provençaux érigent dans la ville d'Aix à la mémoire du roi René.

M. Lieutard, secrétaire perpétuel de l'Académie de Marseille, possède un recueil précieux de Lettres de ce prince.

Dans un poëme en quatre chants, intitulé *leis Magnans,* c'est-à-dire, *les Vers à soie,* publié depuis peu, l'ingénieux auteur, M. Diouloufet, a eu l'art d'amener un épisode intéressant, relatif au roi René, et parfaitement conforme aux souvenirs historiques. Pour peindre le bonheur dont on croit généralement que la Provence a joui sous son règne, le poète s'est exprimé en quatre vers dont la traduction rigoureusement littérale, sans déplacer un seul mot, produit ces quatre vers français :

On vit partout aux bords de la Durance
De grands troupeaux de moutons et de bœufs;
Poules alors pondaient de plus gros œufs,
Et l'âge d'or existait en Provence.

Lorsque ce prince voyageait dans ses provinces, c'était toujours sans aucun faste; souvent il préférait la modeste habitation d'un simple particulier au château d'un grand seigneur; et en partant, il crayonnait sur la muraille de la chambre qu'il avait occupée, son portrait avec ce vers :

Sicelidum regis effigies est ista Renati :

ceci est le portrait de René, roi de Sicile.

Quelquefois il faisait rebâtir les maisons de ses sujets les moins aisés.

RENCONTRER. (*Se*)

Les beaux esprits se rencontrent, dit-on à un homme qui a la même pensée qu'un autre.

Cela surtout s'applique aux faiseurs de vers.

Un banquier, nommé Lambert, qui avait la prétention de rivaliser avec les meilleurs chansonniers, fréquentait la même maison que Panard. Au retour d'un voyage, on demanda à M. Lambert s'il n'avait pas rapporté quelques jolis couplets. Notre prétendu poète chanta *le pot au noir*, et on l'applaudit. Panard, après le dernier couplet, dit à voix basse, au maître de la maison : J'ai fait une *chanson du pot au noir*, il y a plus de vingt ans; je crois que c'est la même, je vous l'apporterai. M. Lambert et Panard furent invités à dîner pour la semaine suivante. On redemanda la chanson; et les convives qui étaient dans la confidence du larcin, interpellèrent le chanteur de déclarer si vraiment il avait fait cette jolie chanson. Pourquoi pas? répondit Panard : je l'ai bien faite, moi; et il tira de sa poche un vieux papier qui passa de main en main. Chacun alors de féliciter M. Lambert de *s'être* si parfaitement *rencontré* avec M. Panard.

RENOMMÉE.

Dans les tournois, tout avantage remarquable que remportait quelqu'un des combattans, était célébré, non seulement par le son des instrumens, mais par la voix des hérauts. Mille cris perçans faisaient retentir à plusieurs reprises le nom du vainqueur, usage qui, dans notre langue, a formé le mot *renommée*.

Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.

La ceinture, *zona*, servait autrefois de bourse; de là le proverbe.

Estienne Pasquier, dans ses *Recherches de la France*, donne une autre interprétation. « La ceinture dorée, dit-il (Liv. VII, chap. II), estoit une remarque de preude-femme. Parquoy celuy qui premierement mit en avant ce proverbe, voulut tout autant dire, comme quand nous disons que *l'habit ne fait pas le moine*, qui est un proverbe ancien dont usa autresfois Jehan de Mehun dans son *Roman de la Roze*, c'est-à-dire, que combien que celles qui vouloient faire les femmes de bien portassent les ceintures dorées, toutesfois la bonne renommée leur estoit beaucoup plus séante, et que peu estoit la ceinture dorée qui ne l'accompagnoit d'un bon bruit. »

La reine Blanche, épouse de Louis VIII, ayant rendu, à la messe, le baiser de paix à une femme publique magnifiquement vêtue, qui se trouvait à côté d'elle, obtint, pour empêcher pareille méprise, une ordonnance qui défendait aux courtisanes de porter robes à queue et *ceintures dorées*.

RENTE. (*Mieux vaut règle que*)

« Les richesses, dit Montaigne, viennent plus de l'ordre que de la recepte. »

REPAS.

A main lavée Dieu mande la repue.

Ce proverbe est tiré de G. Meurier.

Chez nos ancêtres on donnait à laver avant le repas. Des trompettes annonçaient l'heure de se mettre à table; cela s'appelait *corner l'eau*.

L'usage de se laver les mains avant le repas existait

encore en France du temps de Regnier, car il dit dans sa dixième satire :

> Sur ce point on se lave, et chacun en son rang
> Se met dans une chaise, ou s'assied sur un banc.

Un ami en amène un autre.

Un homme invité à un repas y mène quelquefois un ami, et fait, en le présentant, quelques excuses auxquelles on répond par le proverbe, *un ami en amène un autre.*

Chez les anciens on recevait aussi sans difficulté un ami, mais il fallait que ce fût un ami commun. Ce convive s'appelait *ombre,* parce qu'il suivait son introducteur comme l'ombre suit le corps.

REPAS. (*Heure des*)

Pendant long-temps l'usage de notre pays fut de dîner à neuf heures, comme font aujourd'hui les paveurs, les maçons et les tailleurs de pierre, ce qui donna lieu de dire en proverbe :

> Lever à cinq, disner à neuf,
> Souper à cinq, coucher à neuf,
> Fait vivre d'ans nonante et neuf.

Lorsqu'on eut reculé le dîner d'une heure, le proverbe fut ainsi changé :

> Lever à six, disner à dix,
> Souper à six, coucher à dix,
> Fait vivre l'homme dix fois dix.

Il n'est desjeuner que d'escholiers : dipner que d'advocats : reciner (1) *que de vignerons : souper que de marchands.*

C'est-à-dire, il n'est rien tel que le déjeuner des écoliers, etc.

---

(1) Le second repas des vignerons est appelé *reciner,* du latin *recœnare,* fait de *cœna,* dîner une seconde fois.

RESSEMBLER.

Ceux qui se ressemblent
Se rassemblent.

Ce proverbe, tiré du latin, *pares cum paribus congregantur*, souffre fort peu d'exceptions. Les gens vicieux se recherchent; l'homme mélancolique fuit la société des personnes gaies; et les personnes gaies l'évitent.

Oderunt hilarem tristes, tristemque jocosi.
(HORACE.)

Dis-moi qui tu hantes (fréquentes), *je te dirai qui tu es.*

On vous juge d'abord sur ceux que vous voyez.
(GRESSET.)

Il ressemble à un mounin de boutique.

Se dit en Franche-Comté d'une personne ridiculement habillée. Par cette façon de parler, la personne est comparée à un de ces poupards qui servent d'enseigne aux marchands de layettes.

Mounin, en langue romane, signifiait un singe. Non seulement la tête d'un enfant, quel qu'il soit, n'a pas encore les belles proportions de la figure humaine; mais c'est d'une imitation grossière, d'une tête de carton mal modelée qu'il s'agit ici.

Nous venons de parler de *layettes*. Originairement, par le mot *layette*, on entendait un petit coffre fait d'un bois léger et fort mince, et les layetiers, faiseurs de petites caisses pour les emballages, tirent de là leur nom.

Aujourd'hui, une layette est un assemblage de vêtemens nécessaires tant à un enfant qui vient de naître, qu'à sa mère pendant le temps de ses couches. Ainsi, le contenant a perdu son nom, qui est devenu celui du contenu.

Les vêtemens dont nous venons de parler, sont toujours fournis par des lingères, et ne leur ont cependant pas fait donner le nom de *layetières*.

RESSOURCE.

Souris qui n'a qu'un trou est bientôt prise.

Ce proverbe n'a pas besoin d'explication; un passage du *Roman de la Rose* prouve son ancienneté:

> Moult a souris povre recours,
> Et met en grand péril la druge (*druge*, fuite.)
> Qui n'a qu'ung pertuys à refuge.

REVERDIR. (*Planter là quelqu'un pour*)

C'est-à-dire, le laisser dans un endroit qu'on lui a désigné sans venir le reprendre.

On dit aussi, *Laisser sur le vert.*

Comparaison prise des chevaux qu'on envoie au printemps prendre le vert, et qu'on laisse paître plusieurs jours dans les prés.

RICHESSE.

Richesse donne hardiesse.

« Giton a.... l'œil fixe et assuré...., la démarche fière et délibérée; il parle avec confiance, il fait répéter celui qui l'entretient, et il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit.... Il crache fort loin et il éternue fort haut.... Il occupe à table et à la promenade plus de place qu'aucun autre.... Il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole.... Il se croit des talens et de l'esprit: il est riche. » (LA BRUYÈRE.)

Contentement passe richesse.

Vérité fort bien développée dans ce dialogue bas-breton:

LE MARI ET LA FEMME.

Le mari. As-tu vu ce matin la dame du château?

Comme elle était belle à la messe! elle portait une robe toute découpée, des pendans d'oreilles et des chaînes d'or.

La femme. Mon mari, ils avaient l'air triste.

Le M. Et le dîné qu'ils ont fait sous l'ombrage? Quelle belle vaisselle! et que de plats!

La F. Mon mari, ils ne mangeaient point.

Le M. Et ce bal? Comme il y avait des bougies! que de diamans tout autour! et cette musique!

La F. Mon ami, ils ne dansaient point.

Le M. Et ce lit de soie, ces belles colonnes, ces glands d'or?

La F. Mon ami, ils ne.... sont pas heureux comme nous.

Tout le monde connaît la fable de La Fontaine, *le Savetier et le Financier.* Le premier chantait du matin au soir :

> Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
> Chantait peu, dormait moins encor.

Voici le proverbe espagnol qui correspond au nôtre: *La santé du corps est le pavot de l'âme.*

Rien.

RIEN, (*Qui ne sait*) *de rien ne doute.*

Traduction littérale d'un proverbe grec.

> ..... Cette présomption
> Qui prétend tout ranger à sa décision,
> Est d'un fat ignorant la marque la plus sûre:
> L'homme éclairé suspend l'éloge et la censure.
> (Gresset, *le Méchant*, act. 4, sc. 4.)

RIEN. (*Marchand de tout et faiseur de*)

Cette espèce de proverbe est du temps où les merciers pouvaient vendre toutes sortes de marchandises, excepté les comestibles, sans en fabriquer aucune.

En 1557, la communauté des merciers était si nombreuse, qu'ils passèrent en revue dans la plaine de Saint-Denis, devant Henri II, au nombre de trois mille.

RIEN. (*Qui prouve trop ne prouve*)

Madame de Sévigné cite très ingénieusement ce proverbe à l'occasion de la mort de la princesse de Conti. « La désolation de sa chambre, dit-elle à sa fille, ne peut s'exprimer. Monsieur le Duc, messieurs les princes de Conti, mesdames de Longueville et de Gamache pleuroient de tout leur cœur. Madame de Gesvres avoit pris le parti des évanouissemens, madame de Brissac de pousser de hauts cris, et de se jeter par la place; mais ces deux personnages n'ont pas réussi, il fallut les chasser, *Qui prouve trop ne prouve rien.* »

RIPAILLE. (*Faire*)

On se trompe généralement sur l'origine de ce mot. Il ne vient point de *Ripaille* où Amédée VIII, duc de Savoie, vécut délicieusement après avoir cédé ses états à son fils; mais le lieu tire son origine de *Ripaille*, pour *ripuaille*, dérivé de *repue*, *bonne chère*.

RIS DE SAINT MÉDARD.

Cette expression proverbiale est dans Regnier :

D'un ris de saint Médard il me fallut répondre.
(Sat. 8.)

Grégoire de Tours, chap. 95, *de la Gloire des confesseurs*, dit que saint Médard ayant le don d'apaiser le mal des dents, on le représentait la bouche entr'ouverte, pour avertir ceux qui avaient ce mal d'avoir recours à lui. Ainsi représenté, il paraissait rire, mais du bout des dents; de là le proverbe *ris de saint Médard*, ris forcé.

« On juge très bien les hommes par leur manière de rire, dit Grétry (*Essais sur la musique*), c'est-à-dire, par leur rire, leur sourire ou leur fou-rire. Certaines gens rient presque toujours *jaune*, c'est la fausseté qui les domine; d'autre *vert*, c'est l'envie; d'autres *rouge*, c'est la bonhomie; d'autres *couleur de rose*, c'est la candeur; d'autres enfin savent rire de toutes couleurs, et ces gens-là sont les plus dangereux. »

Ris sardonique.

Ris forcé. Communément on fait venir cette expression du spasme convulsif qu'éprouvent dans les muscles du visage les personnes qui ont mangé d'une plante appelée *sardonia*.

Nous préférons l'origine qui se trouve dans Ménage : une colonie de Carthaginois était allée habiter l'île de Sardaigne. Leurs vieillards qui passaient l'âge de soixante-dix ans, avaient coutume d'offrir un sacrifice à Saturne. En s'embrassant les uns les autres, ils affectaient de rire, pour donner à entendre que quoique leur âge les approchât de la mort, ils avaient le courage de ne point s'affliger.

Robe.

D'un magistrat ignorant
C'est la robe qu'on salue.

Proverbe tiré de la fable de La Fontaine, *l'Ane portant des reliques* (14e du Liv. 5e.)

ROBILLARE. (*Après Pâques*)

C'est-à-dire, réjouissance.

Les Romains célébraient, à la fin d'avril, des fêtes nommées *Robigalies*, et de là, par corruption, est venu le mot *robillare*.

Robin.

Être ensemble comme Robin et Marion.

C'est-à-dire, dans une intelligence parfaite.

Ce proverbe vient d'un fabliau du treizième siècle, *le Jeu du berger et de la bergère.*

Un chevalier, nommé Aubert, accoste une bergère, et lui demande pourquoi elle répète si souvent et avec tant de plaisir le nom de Robin. « Sire, répond-elle, c'est que j'aime Robin, et que Robin m'aime..... »

Roche.

Il y a quelque anguille sous roche.

C'est-à-dire, il y a dans cette affaire quelque chose d'inconnu dont il faut se défier.

ROCHER. (*Rouler le*)

Expression prise dans la fable de Sisyphe.

Ce proverbe s'applique à celui qui fait un travail pénible et inutile.

> Près d'atteindre au sommet qu'il brûle de toucher,
> Sisyphe, que repousse un mont inexorable,
> Retombe, et tout à coup roule avec son rocher.
> (Le Brun, ode 20e, Liv. II.)

Rodomont.

Fanfaron qui vante ses prétendus exploits. Le Duchat tire *rodomont* du latin *rodere montem;* ainsi rodomont serait synonyme de ronge-montagne; peut-être vient-il de *Rôde au mont*, qui rôde par monts et par vaux.

Dans le moyen âge, les menestriers eux-mêmes se donnaient des noms de guerre, comme *Fier-à-Bras*, *Tranche-Côte*. (Voyez *les Deux Menestriers,* tome 1er page 311 des *Fabliaux, traduits par Le Grand d'Aussy.*)

Rodomontades espagnoles.

Cette locution proverbiale est fondée sur l'histoire. Sous Charles-Quint, le marquis du Guast ayant obligé les Français à lever le siége de Nice, promit aux dames de Milan de leur amener le comte d'Enguien prisonnier. et il fit apporter dans son camp devant Cerisolles des milliers de chaînes pour les Français qu'il devait envoyer aux galères après sa victoire.

Philippe II disait à tout propos au président Jeannin, *ma ville de Paris, ma ville d'Orléans, ma ville de Rouen*, etc.

Henri IV, incomparablement plus grand roi que Philippe III, le traitait avec hauteur, ce que son ambassadeur avait peine à souffrir. Dans la chaleur d'une dispute, Henri IV dit : *Ventre-saint-gris* (qui était sa manière de jurer), *si le roi d'Espagne me fâche, je l'irai relancer jusque dans Madrid. Sire*, lui répondit gravement l'ambassadeur, *vous ne seriez pas le premier roi de France qui y aurait été.* Henri IV, qui s'était attiré cette réponse, lui dit d'un ton moins sérieux : *Monsieur l'ambassadeur, vous êtes Espagnol et moi Gascon; si nous nous mettons sur la rodomontade, la chose ira loin.*

Roger Bontemps.

Les uns veulent que ce proverbe tire son origine d'un seigneur nommé *Roger*, de la maison de *Bontemps* dans le Vivarais, homme de belle humeur, et fort ami de la bonne chère.

Suivant d'autres, ce proverbe vient de Roger de Colleyrie, poète qui prit le sobriquet de *Bontemps*, pour faire imprimer ses œuvres en 1536. Roger de Colleyrie justifiait le surnom de Bontemps par le genre de ses pro-

ductions toutes gaillardes et même un peu libertines. Il y avait à Auxerre, où il demeurait, une société facétieuse dont le chef ou président s'appelait l'Abbé des fous : Roger de Colleyrie tint à honneur de remplir cette place.

M. Éloi Johanneau, membre de la Société des Antiquaires de France, pense que le Roger de 1536 est trop moderne; que d'ailleurs il faut un personnage plus célèbre. Ce doit être, dit-il, Pierre Roger, troubadour du douzième siècle, chanoine d'Arles et de Nîmes, qui quitta ses bénéfices pour aller de cour en cour jouer les comédies qu'il faisait lui-même.

ROI.

Heureux comme un roi.

Montaigne affaiblit l'idée de ce bonheur par les réflexions suivantes : « Pensons-nous que les enfans de chœur prennent grand plaisir à la musique? Les bateleurs regardent comme une corvée les soins qu'ils sont obligés de prendre pour nous faire rire. »

Travailler pour le roi de Prusse.

C'est-à-dire, travailler sans retirer le fruit de son travail.

Frédéric Ier, électeur de Brandebourg, et premier roi de Prusse, accablait son peuple d'impôts. Le fameux régiment de géans, réformé par Frédéric II, coûtait des sommes énormes.

Malheur au pays gouverné par un roi jeune ou insensé.

(*Væ terræ cujus rex ætate aut sensu puer extiterit.*)

L'auteur des Gestes des seigneurs d'Amboise, qui écrivait au douzième siècle, dit que ce proverbe est ancien, *antiquo proverbio*, et le cite à propos des fils

de Geoffroi, comte d'Anjou, qui, mal conseillés, furent les auteurs d'une guerre longue et désastreuse.

Un proverbe, analogue au précédent, fut sculpté, lors de la renaissance des arts, sur une des façades d'une maison située à Moret, à deux lieues de Fontainebleau :

Jeune gouvernement suit le vent.

Nous en avons la gravure sous les yeux; elle se trouve dans la 37me livraison des *Monumens français inédits, pour servir à l'histoire des arts*, publiés par M. Wilmin, année 1823.

Rois.

Les rois ont les mains longues.

Ce proverbe est dans Ovide :

An nescis longas regibus esse manus?

Un souverain peut dire comme l'Apollon de la fable :

Je vois de loin, j'atteins de même.

Mais

Malheur au souverain qui n'est que respecté;
Plus malheureux celui qui n'est que redouté.
(De Belloy.)

Un roi qui ravit par contrainte
Ce que l'amour doit accorder,
Et qui, content de commander,
Ne veut régner que par la crainte,
En vain, fier de ses hauts projets,
Croit en abaissant ses sujets,
Relever son pouvoir suprême :
Entouré d'esclaves soumis,
Tôt ou tard il devient lui-même
Esclave de ses ennemis.
(J. B. Rousseau, *Ode au roi d'Angleterre.*)

ROIS. (*Au royaume des aveugles, les borgnes sont*)

On juge de tout par comparaison. Avec des gens instruits, un demi-savant n'est qu'un ignorant; placez

le même homme dans un cercle d'ignorans, il sera écouté comme un oracle.

ROIS. (*Au jeu des échecs les fous sont les plus près des*)

Cette façon de parler passa de la langue des joueurs dans la conversation, parce que la chose est vraie à la cour des princes comme au jeu des échecs.

ROIS. (*Chandelle des*)

Riolé et piolé comme la chandelle des rois, se disait jadis d'une personne qui avait des habits rayés de couleurs tranchantes, parce qu'alors on brûlait à la cour des bougies de toutes couleurs, jaunes, vertes, rouges, etc.

(*Riolé* vient de *radiatus,* que nous traduisons aujourd'hui par *rayé;* et *piolé* vient de pie.)

Dans l'Orient, chaque cachemire porte un nom. Le plus riche en couleurs, le plus bariolé, celui dont les palmes tranchent davantage sur le fond, s'appelle *Chandelle des Rois.*

Mademoiselle de Saint-A....., aujourd'hui duchesse de C...., a eu en se mariant, parmi plusieurs cachemires de l'Inde, une *chandelle des Rois,* fond noir uni, grandes palmes de couleurs tranchantes; chaque palme différente; les quatre griffes également différentes, et les palmettes de la bordure longitudinale ne se répétant qu'à de grandes distances.

ROIS. (*Le jeu des*)

Rabelais appelait un jeu de cartes *le jeu des Rois;* et quand les cartiers furent tirés de la communauté des papetiers pour former une communauté à part, ils prirent pour patron *la fête des Rois.*

On a changé, à diverses époques, les figures des

cartes à jouer, comme les curieux peuvent s'en convaincre en feuilletant au Cabinet des estampes de la Bibliothéque du Roi, à Paris, deux volumes *in-folio* qui ne contiennent que des cartes à jouer.

Dans les cartes dont on se sert ordinairement, les quatre rois sont David, Alexandre, César, Charlemagne; et dans celles que fabrique depuis le mois de mars 1819 M. Houbigant, Charlemagne, Saint-Louis, François Ier et Henri IV.

Le P. Menestrier (*Bibliothéque curieuse et instructive*) prétend que les cartes à jouer furent inventées pour amuser Charles VI, lorsqu'il fut convalescent de la maladie dans laquelle il tomba en 1392.

L'opinion de ce jésuite a été adoptée par le P. Daniel son confrère, par les auteurs de l'*Encyclopédie* et de *l'Art de vérifier les dates*, par le continuateur de Velli, par le comte de Tressan, etc. etc.

Bullet (*Recherches historiques sur les cartes à jouer*) pense qu'il faut placer l'invention des cartes à jouer dans les dernières années du règne de Charles V.

Suivant l'abbé Rive (*Notices historiques et critiques de deux manuscrits de la bibliothéque de M. le duc de La Vallière*), les cartes à jouer sont au moins de l'année 1330.

M. Éloi Johanneau (*Mélanges d'origines étymologiques et de questions grammaticales*) applique aux cartes à jouer ce passage de Papias, lexicographe du onzième siècle : *Mapa etiam dicitur pictura vel forma ludorum.*

Ce qui est positif, c'est que les cartes à jouer étaient connues du temps de Charles V. Ce prince les proscrivit, ainsi que plusieurs autres jeux, par son édit de 1369. On les décria dans diverses provinces de la France; on

y donna à quelques unes de leurs figures des noms faits pour inspirer de l'horreur : en Provence, on appela les valets *Tuchim*. Ce nom désignait une race de voleurs qui, en 1361, avaient causé dans ce pays et dans le comtat Venaissin un ravage si horrible, que les papes firent prêcher une croisade pour les exterminer.

Les cartes ne furent introduites à la cour de France que sous le successeur de Charles V. On craignit même, en les y introduisant, de blesser la décence, et on imagina un prétexte ; ce fut celui d'amuser Charles VI dans les intervalles de sa démence. Il y a un registre à la Chambre des comptes de Paris, dans lequel on lit : *Donné cinquante-six sols parisis à Jacquemin Gringonneur, peintre, pour trois jeux de cartes à or et à diverses couleurs, pour porter devers ledit seigneur roi pour son ébatement.*

ROME. (*On ne s'amende pas pour aller à*)

Cœlum non animum mutant qui trans mare currunt.
(HORACE.)

Le pélerinage le plus célèbre parmi les chrétiens était autrefois celui de la Terre-Sainte. Le voyage de Notre-Dame de Lorette, celui de Saint-Jacques de Compostelle, celui des tombeaux des saints apôtres à Rome, ne le furent guère moins dans la suite. Les femmes quittaient leurs maris, les moines leurs couvens, pour faire cette pieuse caravane ; mais souvent ils n'en revenaient pas meilleurs, et les abus de ces courses donnèrent lieu au proverbe : *On ne s'amende pas pour aller à Rome.*

Nos pères, pleins de la lecture d'Ésope, disaient encore : *Le loup alla à Rome, il y laissa de son poil, et rien de ses coutumes.*

La Fontaine, parlant d'un pélerin, dit :

> Prou de pardons il avait rapporté,
> De vertu point : chose assez ordinaire.

Rominagrobis.

On nomme communément *Rominagrobis*, ces gros chats qui font succéder au badinage de leur jeune âge un maintien grave et mesuré. La même dénomination sert à caractériser les hommes qui affectent un dehors sérieux et compassé.

Anciennement on disait *Raminagrobis;* et ce mot se trouve dans Rabelais, Liv. III, chap. 21. Voici le passage : « Nous avons icy ung homme et vieux poëte, c'est Raminagrobis. » (Guillaume Cretin.)

Le Duchat, commentateur de Rabelais, fait dériver *Raminagrobis* de *Raoul, ermine* et *gros bis*. En Lorraine, le nom des chats mâles est *Raoul*, comme dans d'autres parties de la France, *Marcou* et *Mathou*, qui sont aussi des noms d'hommes (*Marc* et *Matthieu*). Suivant ce commentateur, *Raminagrobis* signifie, un chat qui fait le gros sous sa robe d'hermine.

La Fontaine s'est servi dans ce sens du mot *Raminagrobis :*

> Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis;
> C'était un chat vivant comme un dévot ermite,
> Un chat faisant la chattemite,
> Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,
> Arbitre expert sur tous les cas.

Une autre application fort heureuse de notre expression proverbiale, se trouve dans une comédie de Fuselier, *Mellusine*, jouée avec succès en 1718. Il s'agit de la différence de l'amour à l'hymen ; c'est Tivelin qui parle : *L'Amour*, dit-il, *est un petit chaton, en-*

joue, caressant; mais l'Hymen . oh! oh! c'est un Rominagrobis.

ROND. (*Un homme tout*)

C'était jadis un homme franc et sans façons. On a depuis attaché à cette simplicité l'idée d'un manque de finesse; et Gros-René dit dans ce sens :

Je suis un homme franc de toutes les manières.

Les anciens avaient, outre l'homme rond, *un homme carré;* c'était un homme à l'épreuve de tout événement, en état de braver les caresses de la bonne fortune et les coups de la mauvaise.

RONDE. (*Manger à table*)

C'est se trouver à un repas dont on a banni l'étiquette.

Arthus ou Arthur, roi fabuleux de la Grande-Bretagne, est censé avoir imaginé, au commencement du sixième siècle, la *table ronde*, comme un moyen de prévenir toute difficulté sur le haut et le bas bout.

Voltaire attribue l'invention de la *table ronde* à Édouard III, roi d'Angleterre, qui commença à régner en 1327. « La grande table ronde établie, dit-il, par lui à Windsor, à laquelle se rendaient tous les chevaliers de l'Europe, fut le modèle sur lequel les romanciers imaginèrent toutes les histoires des chevaliers de la table ronde, dont ils attribuèrent l'institution fabuleuse au roi Arthur. »

Montaigne, pour prouver que l'ordre alphabétique est quelquefois d'une grande ressource, cite l'exemple d'un duc de Normandie, qui voulant donner un grand repas à la noblesse de sa province et ne choquer la vanité de personne, fit dresser une vingtaine de tables suivant les lettres de l'alphabet, et y fit asseoir ceux

dont le nom de baptême commençait par une de ces lettres.

Dans les réunions diplomatiques, aux congrès, etc., ce qu'on appelle le *protocole*, autrement la liste des puissances représentées par des ministres, envoyés, ambassadeurs, etc. est dressé par ordre alphabétique : l'Autriche, par ce moyen, se trouve en tête; le Danemarck vient avant l'Espagne, et la Prusse avant la Russie. Pour l'apposition des signatures, on suit l'ordre du protocole.

Vers le milieu du dix-huitième siècle, madame la marquise de Turpin fonda, à Paris, une société littéraire, sous le nom de Société de la *table ronde*. Favart, l'abbé de Voisenon, Guillard et le chevalier de Boufflers en étaient membres.

On doit à cette espèce d'académie un petit recueil intitulé, *la Journée de l'amour*, qui fut imprimé avec beaucoup de luxe, et dont les exemplaires sont très rares.

RONSARD. (*Donner un soufflet à*)

C'est faire une faute grossière contre la langue française. Avant Malherbe, Ronsard était, pour la langue française, une autorité.

Rose.

Il n'y a point de roses sans épines.

> Quand on veut, dans le monde, avoir quelque bonheur,
> Il faut légèrement glisser sur bien des choses :
> On y trouve *bien plus d'épines que de roses.*
>
> (La Chaussée.)

Il n'y a si belle rose qui ne devienne gratte-cu.

C'est-à-dire, si belle femme que la vieillesse n'enlaidisse.

Proverbe italien : *Il n'y a si beau soulier qui ne devienne savate.*

Découvrir le pot aux roses.

Découvrir une chose que l'on cachait avec soin.

L'Amour, un jour, pour engager Harpocrate à garder le silence sur les intrigues de Vénus, lui fit présent d'une belle rose, la première qui eût paru sur la terre. La rose devint ainsi le symbole de la discrétion; et de là le proverbe : *Découvrir le pot aux roses.*

Chapeau ou *chapel de roses.*

C'est un petit mariage.

Jadis, quand on demandait ce qu'un père donnait à sa fille en mariage, et que la dot était fort modique, on disait qu'il lui donnait un *chapeau de roses.*

Roue.

La plus mauvaise roue d'un chariot fait toujours le plus de bruit.

Ce proverbe, qui est italien, est bien plus expressif que nos phrases proverbiales : *Plus de bruit que de besogne. Plus de paroles que d'effet.*

Roué.

Homme sans principes, qui donne à ses écarts des dehors séduisans.

Voici, d'après Mercier, auteur du *Tableau de Paris*, année 1783, l'origine de ce mot : « Un ivrogne sort d'un cabaret, place de Grève. On avait fait une exécution; la douleur arrachait au criminel, dont les membres venaient d'être brisés, des imprécations et des juremens. L'ivrogne, levant la tête vers l'échafaud, prend pour lui ces injures, et dit tout haut : « Ce n'est pas tout que d'être *roué*, il faut encore être poli. » Paris

s'amouracha de ce mot insensé; il fit fortune dans tous les cercles. »

Le surnom de *roué* est d'une date bien plus ancienne; il fut appliqué au cardinal Dubois par le duc d'Orléans, régent; et sans doute c'était une réminiscence du passage de Brantôme, où Louis XI est qualifié de *bon rompu*. Rabelais peut encore nous éclairer sur le sens du mot roué. Dans le *Pantagruel*, Liv. IV, on trouve : *Fin freté regnard*, pour renard rompu à toutes sortes de ruses.

En parlant des grands seigneurs du dix-huitième siècle, l'auteur du *Petit Dictionnaire de la cour et de la ville*, Sylvain Maréchal, disait : « Ils se sont appropriés le nom de *roués*, pour se distinguer de leurs laquais qui ne sont que des pendards. »

Rubrique.

Dans les anciens livres d'église, les règles pour bien célébrer l'office divin étaient écrites en lettres rouges; de là, *rubrique*.

On écrivait aussi les titres en rouge dans les livres de droit, afin qu'ils fussent trouvés plus facilement.

Au figuré, le mot *rubrique* se prend pour intelligence dans les affaires; il est même quelquefois synonyme de ruse. *Connaître les rubriques, se servir d'une bonne rubrique.*

« Il y a dans les affaires, disait Grosley, la connaissance des affaires, la science des affaires, et la malice des affaires.

RUE. (*Il a pignon sur*)

C'était autrefois la manière de désigner un homme qui possédait une maison de ville. A cette époque, les façades des maisons de ville étaient bâties sur des

cours, et c'était un des pignons qui figurait du côté de la rue.

Pour trouver l'origine de cet usage, il faut remonter à une époque fort reculée. Non seulement on faisait les ouvertures des habitations très étroites avant l'invention de la poudre, mais en bâtissant on suivait un système d'isolement.

S.

Allonger les S S.

Cette expression proverbiale peint le manége de ces expéditionnaires qui, payés à tant la page, faisaient de toutes les S S des lettres à queue, avant qu'une ordonnance eût réglé que chaque page contiendrait au moins vingt lignes.

Sabbat.

Par allusion aux bruyantes cérémonies des Juifs, le peuple nomme *sabbat* ce qu'il croit être des assemblées de sorciers.

Dans le seizième siècle on jouait sur le théâtre beaucoup de pièces où figuraient des diables. Le peuple qui ne pouvait y assister, s'en dédommageait en se rassemblant dans la campagne, dans les bois; on appela ces assemblées *sabbat;* les séances commençaient à la nuit, et finissaient au chant du coq. L'été on se rendait dans un bois, l'hiver dans une ferme écartée. Les chambres destinées au sabbat étaient éclairées par une seule lampe, dont la faible lueur ne dissipait qu'une partie des ténèbres; elle était placée dans un coin de la cheminée. Ces *sabbats* avaient ordinairement lieu pendant les nuits qui précédaient les fêtes, afin que les assistans, ouvriers pour la plupart, et gens du com-

mun, eussent le temps de goûter le lendemain quelque repos pour se préparer à un nouveau travail.

SABLE. (*Les injures s'écrivent sur l'airain, et les bienfaits sur le*)

Pour dire que l'on oublie aisément le bien, et qu'on se souvient long-temps du mal.

SABOT. (*Dormir comme un*)

C'est-à-dire, avoir un sommeil calme. Cette comparaison est prise des sabots ou toupies, qui, après avoir ronflé, ont un mouvement de rotation à peine sensible.

SABOTS.

Je vous entends venir, vous avez des sabots chaussez.

Je sais ce que vous avez dessein de me dire.

La rédaction de ce proverbe et l'orthographe du dernier mot prouvent son ancienneté. Dans des rues non pavées, il fallait une chaussure solide.

Relégués aujourd'hui dans nos campagnes, les sabots admettent néanmoins plusieurs sortes d'ornemens, par exemple, la peinture et la broderie. Il y en a de noirs, de jaunes, de rouges, de verts; et quelquefois les sabotiers gravent sur les côtés et sur le dessus, des dessins appelés *épis*, *dentelle*, *rayette*, *trèfle*, etc. Quand des sabots sont commandés pour une maîtresse, ils y représentent des oiseaux, des papillons, des cœurs.

SAC (*Faut lier le*) *avant qu'il soit plein.*

C'est-à-dire, mettre des bornes à ses projets de fortune.

« Si vous élevez trop votre maison, le vent la renversera plus aisément. » (FRANKLIN.)

SAC. (*Mettre quelqu'un au*)

C'est, en terme de chicane, le mettre dans l'impos-

sibilité de répondre, l'obliger à remettre ses pièces dans le sac.

SAC. (*Juger une affaire sur l'étiquette du*)

C'est la juger sans examiner les pièces qui la concernent.

Les pièces d'un procès sont ordinairement renfermées dans un sac, auquel tient une petite bande de parchemin, portant les noms des parties, des rapporteurs, etc.

Les procédures se rédigeaient autrefois en latin, et les premiers mots qui s'écrivaient sur la bande étaient ceux-ci :

Est hic quæstio inter N. et N. Comme on mettait quelquefois, par abréviation, *est hic quæst*, plusieurs étymologistes pensent que des clercs ignorans ont dit, par corruption, *et hic quet*, et que de là s'est formé le mot *étiquette*.

Plus vraisemblablement, *étiquette* vient d'*estaiche*, poteau auquel on attache quelque chose. *Estaichier*, attacher à un poteau. *Estachette*, petit pieu.

SAC A VIN.

Cette épithète, que les femmes du peuple donnent à un mari ivrogne, vient de ce qu'autrefois on mettait le vin dans des outres ou sacs de cuir.

SACRE. (*C'est un*)

Expression proverbiale, tirée de la fauconnerie; elle s'applique à un homme qui ravit et s'approprie tout ce qui se trouve à sa portée. Le sacre est le plus hardi des oiseaux de proie.

La fauconnerie nous a encore fourni *Prendre l'essor. Tenir en ses serres.*

Non seulement notre langue s'est enrichie de méta-

phores tirées de la fauconnerie, mais elle a tiré des expressions du naturel des oiseaux; tel est le mot *esmerillonné*, qui signifie un homme fort sémillant, fort éveillé, fort remuant.

Sacripan.

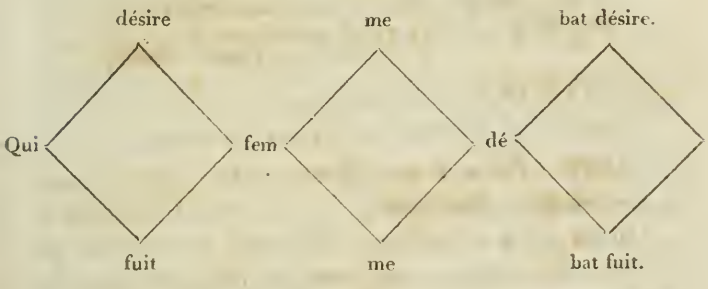
Ménage tire ce nom de *Sacripante*, personnage du *Roland furieux* de l'Arioste.

Safran.

On disait jadis d'un homme endetté qu'il était *au safran*, parce que le devant de la maison des banqueroutiers était peint en jaune.

Sage Folie.

On trouve dans un volume *in*-12, imprimé à Lyon, par Jean Radisson, en 1628, sous le titre de *la Sage Folie*, ce singulier jeu de mots :



Sagesse.

Nos pères avaient beaucoup de proverbes touchant la sagesse, comme : *En tout temps le sage veille. — Qui est sage se doute. — Le sage se conforme à la vie de ses compagnons. — Le plus sage se tait. — Qui cuide être sage, il est fol. — Sagesse vaut mieux que force. — Sagesse et jeunesse ne sont pas ensemble.*

DÉFINITION DU VRAI SAGE.

Le plus sage est celui qui ne pense pas l'être,
Qui toujours pour un autre enclin vers la douceur,
Se regarde soi-même en sévère censeur,
Rend à tous ses défauts une exacte justice,
Et fait, sans se flatter, le procès à son vice.
(BOILEAU, *Sat.* 4.)

« Le sage se demande à lui-même la cause de ses fautes, l'insensé la demande aux autres. »
(CONFUCIUS.)

Le sage doit toujours s'accommoder au temps.
(GILBERT.)

« Le sage doit apprendre à profiter de tout, des biens et des maux de la vie, des vices et des vertus des autres, de ses propres fautes et de ses bonnes actions. »
(BOSSUET.)

A tous événemens le sage est préparé.
Guéri par la raison des faiblesses vulgaires,
Il se met au-dessus de ces sortes d'affaires,
Et n'a garde de prendre aucune ombre d'ennui
De tout ce qui n'est pas pour dépendre de lui.
(MOLIÈRE, *Femmes savantes.*)

SAINT. (*Chacun prêche pour son*)
C'est-à-dire, chacun parle pour les siens.

SAINT. (*Enlever comme un corps*)
C'est-à-dire, lestement.

On donne à cette façon de parler proverbiale une origine bien ridicule, en disant que *corps saint* est une corruption de *corsin*.

Corsin, les uns le font venir de la famille des *Corsini* de Florence; les autres, des banquiers de la cour de Rome, du temps de Jean XXII, qui étaient comme ce pape, *cahorsins*, *corsins*, nés à Cahors.

Il est constant que banquier et usurier ont souvent été synonymes, et que les gouvernemens ont plus d'une

fois *enlevé* les Juifs coupables d'usure, *sans leur donner le temps de se reconnaître;* mais ces Juifs étaient-ils tous, ou de la famille des Corsini, ou nés à Cahors?

Il est bien plus simple de s'en tenir à *corps saint.*

Dans le moyen âge rien n'était plus fréquent que les vols de reliques, à cause des avantages qu'apportait un corps saint à ceux qui en étaient possesseurs : le jour de la fête, une foire se tenait devant l'église; mais pour exécuter un vol de ce genre, il fallait beaucoup d'adresse et quelquefois de la violence.

Le second volume des *Recherches historiques sur la ville de Saumur, ses monumens et ceux de son arrondissement,* par M. Bodin (*in*-8°, Saumur, 1814), va nous fournir un exemple mémorable de ces enlèvemens : « Il (Louis XI) envoya Philippe de Best et Georges Robinel, ses chapelains, avec une forte escorte, pour enlever la châsse (de saint Florent) et les reliques qu'elle renfermait. Arrivés à Roye, les chapelains et leur escorte furent vivement repoussés par le peuple, à qui le désespoir et la crainte de perdre le saint donnaient des forces et du courage. Ils furent obligés de se replier et de retourner vers le roi, qui fit marcher des troupes pour se faire obéir. De retour à Roye, les envoyés de Louis XI apprirent que les reliques avaient été enlevées pendant la nuit par deux prêtres; il fallut donc employer de nouveaux moyens pour les découvrir. On prit en otage les principaux habitans de la ville et de la campagne, et l'on menaça de mettre tout le pays à feu et à sang, à deux lieues à la ronde, si le corps du saint n'était pas livré tout de suite. Deux particuliers, sachant où il avait été déposé, vinrent en instruire secrètement les chapelains. Ces deux citoyens, dont l'histoire ne nous a pas conservé les noms, se dévouèrent ainsi

généreusement pour sauver leur pays d'une entière destruction; car le peuple mutiné les eût mis en pièces, s'il eût connu leur démarche, que dans sa fureur il n'eût pas manqué de considérer comme une insigne trahison. »

Le roman de *Don Quichotte* donne à notre proverbe un autre sens. Quand Sancho fut arrivé à son gouvernement, l'île de Barataria, « on vint le recevoir sous les armes, on l'*enleva* en pompe *comme un corps saint*, et on le porta sur les épaules à la grande église. »

Saint-Julien.

Avoir l'hôtel Saint-Julien.

Cette expression qui se trouve assez fréquemment dans nos anciens fabliaux, signifiait trouver un bon gîte. Saint Julien qui, pour expier un crime involontaire, avait fait vœu de recevoir chez lui tous les passans, et qui en a mérité le surnom d'hospitalier, était devenu le patron des voyageurs. On l'invoquait afin d'avoir un bon gîte, et le matin, avant de se mettre en route, on récitait en son honneur une oraison.

Bien vous dirai qu'en allant par chemin,
J'ai certains mots que je dis au matin
Dessous le nom d'oraison ou d'antienne
De saint Julien, afin qu'il ne m'avienne
De mal gîter; et j'ai même éprouvé
Qu'en y manquant cela m'est arrivé.
J'y manque peu, c'est un mal que j'évite
Par-dessus tous, et que je crains autant.
(La Fontaine.)

Un *fablier* (Jean de Roves), en conservant à cette expression le même sens, a substitué Saint-Martin à Saint-Julien, peut-être parce que le saint évêque donnait charitablement l'hospitalité à tous les pauvres et voyageurs qui se présentaient chez lui, ou parce que

s'étant présenté devant Maxime, il fut admis avec distinction à la table de l'empereur, et servi par l'impératrice même.

SAINT-HUBERT. (*Il est de la confrérie de*)

Il n'enrage pas pour mentir.

Comme les voyageurs, tous les chasseurs sont grands menteurs.

SAINT-JEAN. (*Il n'est que de la*)

C'est-à-dire, il n'est pas bien au fait de cette chose. Dans une grande partie de la France, la fête de saint Jean-Baptiste (24 juin) est l'époque où les domestiques changent de condition.

SAINT-JEAN. (*Employer toutes les herbes de la*)

Quand on a usé dans une maladie de toutes sortes de remèdes, ou recouru dans une affaire à toutes sortes de moyens, on dit qu'on y a *employé toutes les herbes de la Saint-Jean.*

Les herbes cueillies la veille de Saint-Jean étaient réputées avoir plus de vertu que toutes les autres. Ce jour-là, après le coucher du soleil, chacun portait son fagot sur une place désignée; on formait une pyramide à laquelle le plus ancien mettait le feu. Les jeunes gens dansaient autour du feu nouveau; les vieillards faisaient passer par la flamme salutaire un gros bouquet, qui était placé le lendemain au-dessus de la porte de leur maison.

« Les feux de la Saint-Jean, dit Court de Gebelin, ont succédé aux feux sacrés, allumés à minuit, au moment du solstice, chez les Orientaux, qui figuraient par cette flamme le renouvellement de leur année.... Plusieurs siècles après, lorsque le solstice d'été ne fit plus l'ouverture de l'année, on continua l'usage des

feux, dans le même temps, par une suite de l'habitude et des idées qu'on y avait attachées. »

SAINT-MARTIN. (*L'estaffier de*)

Le diable. Expression proverbiale, tirée de Rabelais. « Que sçavons-nous si l'estaffier de saint Martin nous brasse encore quelque nouvel oraige? »

(*Pantagruel*, Liv. IV, chap. 13.)

La figure du diable accompagne la représentation de saint Martin comme celle de saint Michel.

SAINT-MARTIN. (*Vin de la*)

Jusqu'au treizième siècle nous avons eu un carême qui commençait le 12 novembre, le lendemain de la fête de Saint-Martin, et ne finissait qu'à Noël. Il n'est pas étonnant que cette journée-là fût un diminutif des réjouissances du mardi-gras : pour la célébrer, on donnait quelque argent aux valets et aux artisans; voilà le *vin de la Saint-Martin.*

SAINT-MÉDARD.

Quand il pleut le jour de Saint-Médard,
Il pleut quarante jours plus tard;

Ou *Quand il pleut le jour de Saint-Gervais,*
Il pleut quarante jours après.

Ce dernier pronostic est le plus sûr, parce que la fête de Saint-Gervais (19 juin) se rapproche du solstice, tandis que celle de Saint-Médard (8 juin) en est éloignée.

Le vent qui règne aux deux solstices domine pendant plusieurs mois, et c'est le vent qui amène la pluie.

SAINT-MICHEL.

Le Coësnon par sa folie
Mit saint Michel en Normandie.

Proverbe fondé sur une tradition locale.

Le Coësnon est un petit fleuve qui sépare la Bretagne de la Normandie; et le mont Saint-Michel un gros rocher pyramidal, qui paraît sortir du milieu des flots. Une rue grimpante et tournante forme ce qu'on appelle assez improprement la ville : au-dessus est le château, et au-dessus du château, l'église.

SAINT PAUL. (*Découvrir saint Pierre pour couvrir*)

C'est-à-dire, remédier à un inconvénient par un inconvénient.

Autrefois, en France, comme aujourd'hui en Bavière, on habillait les saints; cela même se pratique encore dans quelques villages.

SAINTE NITOUCHE. (*Faire la*)

C'est faire l'hypocrite, affecter un air simple et innocent.

> Timide en son respect, semblait sainte Nitouche.
>
> (REGNIER.)

Dans les anciens livres, au lieu de *Nitouche*, on trouve *Mitouche*. La première syllabe était une abréviation de la particule négative *mie*.

Ce proverbe n'est pas le seul où l'on trouve un changement de rédaction, changement commandé par les progrès de notre langue.

SAINT-REMY. (*Être de*)

C'est-à-dire, être du nombre des personnes remises à recevoir l'absolution dans le tribunal de la pénitence.

Voici un autre proverbe fort ancien : *Être de Saint-Prix*, être marié (pris au piége, attrapé).

Les calembourgs auraient été jadis aussi communs que maintenant, s'il y eût eu la même abondance de mots.

Manger les saints.

Pour dire, être continuellement à l'église.

Un joueur à la messe allait dévotement
Tous les matins; au jeu, de même, exactement,
Courait le soir; et là, comme une âme damnée,
Reniait tous les saints. Monsieur, dit un badin,
Va manger les saints le matin,
Et les vomit l'après-dînée.

SALÉ. (*Autant de frais que de*)
Pour dire, vous n'aurez ni l'un ni l'autre.

Saluer en enfant de chœur.

Pendant que le président Molay était chez le roi, un page ayant eu la malice d'attacher sa perruque à son fauteuil, quand le magistrat voulut faire sa révérence au roi, sa perruque se détacha de sa tête, et il lui dit sans se déconcerter : Sire, je croyais saluer votre majesté en président, et je la salue en enfant de chœur.

Saluer en enfant de chœur était l'expression familière qu'employait, dans le temps des perruques volumineuses, un homme du bel air, qui se décoiffait en compagnie.

Sous prétexte de la chaleur, dans *le Distrait,* comédie de Regnard, représentée pour la première fois en 1697, le chevalier ôte sa perruque devant sa maîtresse Isabelle; ce qui fait dire à la soubrette :

La manière est plaisante,
Vous voulez nous montrer votre tête naissante;
Ce regain de cheveux est encor bon à voir.

Pour porter perruque on n'attendait pas la vieillesse. Non seulement dans la magistrature, mais dans le commerce, un jeune homme qui, en se mariant, devait embrasser l'état de son père, prenait perruque.

Alors les femmes paraissaient toutes fort attachées à leurs cheveux. En 1795, leur tour vint de se mettre en perruque; et la mode commença par le blond, quelle que fût la couleur des cheveux naturels; puis les femmes blondes prirent des perruques brunes, et réciproquement.

Grétry, qui fit imprimer en l'an v (1797) ses *Mémoires ou Essais sur la musique*, dit dans une note du tome II : « Je connais une femme qui a au moins huit perruques de toutes les nuances rangées dans son antichambre. »

Mercier, dans son *Nouveau Paris*, va plus loin : « Il est, dit-il, telle femme qui commande une perruque aussi souvent que des souliers, et qui en compte jusqu'à quarante dans sa garderobe. Pourquoi toutes ces perruques? c'est que par elles l'on change chaque jour de physionomie; c'est que l'on offre à son amant un visage toujours nouveau, et qu'on lui cause quelquefois d'agréables surprises. On lui connaît ou on lui soupçonne une maîtresse : vite on prend sa chevelure. »

Ce n'était pas seulement dans la capitale que les petites maîtresses avaient le goût des perruques. Voici une lettre qui fut imaginée en 1797, par un journaliste, pour ridiculiser les provinciales : « Ta dernière lettre, ma chère petite, m'a parfaitement tranquillisée.... Tu me dis qu'à Paris les femmes de goût se font couper les cheveux pour en faire des perruques; tant mieux : ce genre de coiffure ne tombera pas de long-temps, puisqu'il devient indispensable.... Je trouve qu'en vous faisant raser la tête vous avez pris le bon parti. Sur-le-champ j'ai suivi tes conseils, et je t'envoie mes cheveux: ne le dis à personne. Je serais bien aise d'occasionner ici un peu de surprise, et d'avoir l'initiative des

gazons.... Cette mode me ravit. Quelle commodité que celle de se débarrasser de ses cheveux sans en être privée! Tu sais que je suis d'une paresse à ne pas m'occuper de ces minuties. Adieu. »

En quittant la perruque, vers 1799, les femmes ne laissèrent que très peu croître leurs cheveux. La nouvelle mode s'appela *coiffure à la Titus;* elle durait encore en 1808, époque où parut une brochure intitulée: *Anti-Titus, ou Remarques critiques sur la coiffure des femmes au dix-neuvième siècle.* L'auteur déploie une érudition très vaste pour prouver aux femmes qu'en renonçant à leurs cheveux elles se privent d'une beauté particulière à leur sexe. « Dans toute l'antiquité, leur dit-il, la coiffure en cheveux courts n'exista jamais que pour les hommes. Le sacrifice volontaire des cheveux était pour les femmes un signe de deuil, de douleur ou de renoncement au monde.... Quand il s'agit de leur beauté, les femmes doivent-elles chercher ce qui est commode? Elles n'ont qu'à se faire raser la tête, cela le sera davantage..... Quoi! s'écrieront nos descendans, la privation des cheveux était chez les Français la punition des femmes d'une vie dissolue, et cette privation est devenue la mode dominante!.... En France on coupait les cheveux aux femmes qui, en se vouant au cloître, renonçaient aux plaisirs du monde; et, par coquetterie, les femmes raffinées dans l'art de plaire se font tondre! »

M. de Lacroix, juge au tribunal civil de Versailles, et ancien professeur de droit civil, se déclara aussi contre les coiffures à la Titus. « La peine prononcée contre l'adultère, dit-il, était autrefois la réclusion et le retranchement d'une parure dont les femmes font de nos jours (1807) le sacrifice volontaire à une mode

étrange. On dirait en les voyant offrir une tête dépouillée de l'ornement naturel dont la beauté tirait un si grand avantage, qu'elles ont, ainsi que les hommes, compati à l'humiliation des coupables que la justice avait flétris d'une honteuse nudité, et qu'elles ont voulu leur en sauver l'ignominie en paraissant la partager. » (*Réflexions morales sur les délits publics et privés.*)

M. Geoffroy, au contraire, dans le feuilleton du *Journal des Débats,* se montra partisan de cette mode. « Les femmes, dit-il, qui sont encore tondues de plus près que les hommes, ne savent pas combien cet usage leur épargne d'inquiétudes et d'impatience; combien l'élégant édifice des anciennes coiffures était difficile à bâtir; quel temps précieux on perdait à tourmenter des cheveux : les femmes de chambre y gagnent encore plus que leurs maîtresses. »

Dans *le Distrait,* comédie que nous avons déjà citée, Lisette dit, en parlant d'Isabelle, fille de madame Grognac, sa maîtresse :

> Il m'a fallu trois fois réformer sa coiffure;
> Nous avons toutes deux enragé tout le jour
> Contre un maudit crochet qui prenait mal son tour.

SANCERRE. (*Pistolets de*)

Cent cinquante vignerons de la petite ville de Sancerre, dans le Berri, s'étant armés de frondes, contribuèrent beaucoup à dégager cette place que le maréchal de La Châtre assiégeait depuis huit mois. Ce furent les assiégeans eux-mêmes qui nommèrent ces frondes les *pistolets de Sancerre.*

SANGRADO. (*Docteur*)

Médecin sans instruction.

Ce sobriquet, devenu proverbe, vient du roman de

Gil Blas. (Voyez Liv. II, chap. 3.) « Il (le docteur Sangrado) s'était mis en réputation dans le public par un verbiage spécieux, soutenu d'un air imposant, et par quelques cures heureuses, qui lui avaient fait plus d'honneur qu'il n'en méritait. »

Les auteurs de la Vie de Le Sage prétendent qu'il avait en vue le médecin Helvétius; suivant M. François de Neufchâteau (*Notes sur Gil Blas*, édition de 1820) c'était le médecin Hecquet.

Sans.

Sans ça ne sans cy.

Cette ancienne façon de parler proverbiale a pour synonyme : *Sans si ni mais.*

Un homme qui n'a ni si ni mais est un homme qui ne cherche pas de prétexte pour différer de remplir une obligation, un homme droit.

Santé.

Fay ton huys au silvain
Si tu veux vivre sain.

Ici *silvain* signifie vent d'orient, et le sens du proverbe est : *Fais la porte de ta maison à l'orient, si tu veux qu'elle soit saine.*

Qui n'ha santé, il n'ha rien : qui ha santé, il ha tout.

(Nous avons conservé l'ancienne orthographe : les proverbes ont plus d'autorité en leur premier langage.)

Les Latins disaient, d'après les Grecs : *Potissima res est valere.*

Voici le proverbe des Grecs modernes :

Que te sert d'avoir une cuvette d'or, pour y cracher du sang ?

SANTÉ. (*Point ne faut demander à malade s'il veut*)

Proverbe contre ceux qui mettent en question des cas tout résolus.

C'est une ennuyeuse maladie que de conserver sa santé par un trop grand régime.

Les malades disent que la santé est le plus grand des biens, et ceux qui en ont toujours joui n'en connaissent pas le prix ; il y a une classe intermédiaire, assez nombreuse, c'est celle des malades imaginaires, qui s'effraient du plus léger changement qui s'opère chez eux.

SANTÉ. (*Netteté nourrit la*)

Les principales villes de France eurent des *étuves* jusqu'au seizième siècle, c'est-à-dire, jusqu'à ce que l'usage du linge fût devenu général ; on y venait par raison de santé, et pour causer à l'abri du froid : on y dansait même.

Sapience.

Sagesse, prudence.

Ce mot a vieilli : on ne s'en sert que dans cette phrase proverbiale, *le pays de sapience,* la ci-devant Normandie. La coutume de cette province établissait la majorité à vingt ans, à cause du goût prématuré pour les choses solides, les affaires d'intérêt.

SAS. (*Tourner le*)

Dans les campagnes, on met un sas ou tamis sur un pivot pour connaître l'auteur d'un vol. On nomme ensuite les personnes soupçonnées, et le sas tourne au nom du voleur.

SAUGE. (*Donner un bouquet de*)

Nos pères donnaient un bouquet de sauge à celui qui avait perdu l'occasion d'épouser sa maîtresse.

La sauge ser à cicatriser les plaies.

Chaque plante, chaque fleur avait sa signification. Une couronne de roses blanches exprimait le doux *je vous aime*. La fleur de dent de lion *ôtait toute espérance*. De petites branches d'if annonçaient *un bon ménage;* et un bouquet de basilic, de la *mésintelligence*.

SAUMON. (*Il faut perdre un véron pour pêcher un*) C'est-à-dire, qu'il faut dépenser peu pour gagner beaucoup. (*Véron*, petit ver, appât de poisson.)

SAVANT EN US.

Homme qui a la tête pleine d'un docte fatras.

Pour jeter du ridicule sur les savans de cette espèce, Hyacinthe Cordonnier, plus connu sous le nom de Thémiseuil de Saint-Hyacinthe, composa en 1714 *le Chef-d'œuvre d'un inconnu, poëme heureusement découvert, et mis au jour avec des remarques savantes et recherchées*, par M. le docteur Chrysostôme Mathanasius.

Ce prétendu poëme est une chanson que Saint-Hyacinthe entendait souvent fredonner par la fille d'un menuisier chez lequel il était logé.

En voici le premier couplet, ou, comme dit Saint-Hyacinthe, la première strophe :

L'autre jour Colin malade,
Dedans son lit,
D'une grosse maladie,
Pensant mourir,
De trop songer à ses amours
Ne peut dormir ;
Il veut tenir celle qu'il aime
Toute la nuit.

Saint-Hyacinthe prend tous les mots l'un après l'autre, les commente en plusieurs langues, s'appesantit sur ceux qui ont le moins besoin d'explication, et s'efforce de faire trouver partout des beautés.

En composant cette critique, notre Aristarque aurait dû s'apercevoir qu'il confondait aux yeux des gens du monde, et rendait également ridicules les compilateurs insipides, et ces érudits qui, à force de collations de textes et de commentaires, sont parvenus à éclaircir les auteurs anciens.

Les uns veulent que Mathanasius vienne de deux mots grecs, dont le sens est *j'apprends*, *je règne*, et signifie, *prince des commentateurs*. Selon d'autres, il vient d'un mot grec qui signifie *docteur*, et du mot provençal ase, *âne*.

Quoi qu'il en soit, les armes gravées au bas du portrait du docteur sont un soufflet, avec un paon et un âne pour supports, et un perroquet pour cimier; ce qui signifie que le docteur *Mathanasius* est ignorant comme un âne, orgueilleux comme un paon, rempli de vent comme un soufflet, et qu'il répète comme un perroquet ce qui a été dit avant lui. On lit autour de ce portrait : Chrysostomus Mathanasius Dr. Q. S. M. D. L. L. ; ce qui peut s'interpréter par : Docteur qui se moque de la littérature.

Suivant M. Camusat (*Histoire critique des journaux*), le plan du commentaire du docteur Mathanasius se fit à table, au commencement de l'année 1714, entre cinq ou six amis, et M. de Saint-Hyacinthe fut chargé de l'exécution.

Les *Mémoires de l'Académie de Troyes*, par Grosley et Lefèvre; *les Chats*, par Moncrif; la *Dissertation sur l'antiquité de Chaillot*, par Defeuille, et le *Projet d'une histoire de la ville de Paris sur un nouveau plan*, par Coste, de Toulouse, peuvent être regardés comme des imitations du *Chef-d'œuvre d'un inconnu*.

Il est plus savant que le chien de Barthole.

Façon de parler ironique, qui s'applique aux légistes. Le chien de Barthole (jurisconsulte, né en 1305) avait avalé un sac d'écritures.

SAVETIERS. (*Le lundi des*)

L'habitude de se livrer à la débauche le lendemain du jour de repos n'est pas particulière à nos ouvriers. Les Italiens disent : *Le lundi des foulons.*

Science.

Toute votre science n'est rien, si les autres ne savent pas combien vous êtes savant.

Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter.
(Pers. sat. 1re, v. 27.)

Quand on veut animer un jeune homme à faire parade de ce qu'il sait, ou blâmer un savant de ce qu'il se tient dans l'obscurité, on lui applique le vers que nous venons de rapporter. Ce vers, devenu proverbe, a un sens qui diffère de celui de l'auteur auquel on l'a emprunté. Perse blâme les gens qui n'étudient que pour faire ensuite parade de leur science. « O temps ! ô mœurs ! s'écrie-t-il, est-ce donc pour la gloire que vous pâlissez sur les livres ! Quoi donc ! croyez-vous que la science n'est rien, à moins que les autres ne sachent que vous êtes savant ? »

En pallor seniumque : o mores ! usque adeone
Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter?

Il y a une interrogation et une surprise dans le texte, et l'on cite le vers dans un sens absolu.

Estienne Pasquier, auteur des *Recherches de la France*, avait une femme fort bavarde ; et comme de son temps on mêlait le latin au français dans la con-

versation, il lui disait : *Scire tuum nihil est, nisi te scire id sciat alter;* vous vous imaginez ne rien savoir, si un autre ne sait ce que vous savez.

Expérience passe science.

Malheureusement, l'expérience des pères, comme l'observe Fontenelle, est perdue pour les enfans; et celle qui nous est personnelle n'arrive qu'avec l'âge, souvent après des mécomptes et des malheurs.

C'est à force de se tromper que l'homme devient habile.

(Proverbe turc.*)

SCYLLA. (*Pour éviter Charybde, tomber en*)

Traduction d'un proverbe latin tiré de la mythologie.

On dit dans le même sens : *Tomber de fièvre en chaud mal.* — *Il est sauté de la poêle en la braise.* — *Fuyant le loup, il a rencontré la louve.*

Les tremblemens de terre et les volcans, fléaux terribles auxquels la Sicile fut sujette de tout temps, firent crouler dans la Méditerranée l'isthme qui attachait le sol sicilien au reste de l'Italie. De là vient le détroit de *Scylla* et de *Charybde,* deux écueils opposés et redoutables. Charybde est du côté de la Sicile, et près de Messine; Scylla du côté de l'Italie, au bord de la Calabre. Charybde est un gouffre vaste et profond, dans lequel la mer s'enfonce en tournoyant avec une rapidité qui ne permet pas aux vaisseaux de résister, ni de revirer de bord. Scylla est un rocher menaçant au pied duquel sont plusieurs autres rochers et des cavernes souterraines, où les flots se précipitent; on les entend mugir de loin. En approchant, le bruit redouble. Si le pilote effrayé, en voyant d'un côté des rochers contre lesquels il va se briser, et de l'autre un gouffre où il va se perdre, ne garde pas un juste milieu, il ne se sauve

d'un rocher que pour se jeter dans un abîme; de là le proverbe :

Incidit in Scyllam cupiens vitare Charybdim.

SEC. (*Employer le vert et le*)

Pour dire, employer tous les moyens possibles de réussir dans une affaire.

Les Latins, au lieu de tirer, comme nous, leur comparaison de l'agriculture, l'empruntaient à l'art militaire ou à la navigation, et disaient : *Cum hastâ et scuto*, ou *remis velisque.*

Secret.

Ta chemise
Ne sache ta guise;

c'est-à-dire, ta pensée.

Proverbe fondé sur un mot, qui est attribué au sage capitaine Metellus, à Pierre III, roi d'Aragon, et au pape Martin IV : *Si ma chemise savait mon dessein, je la brûlerais.*

Suivant Tite-Live, la conduite de Scipion était toute mystérieuse; Annibal n'était pas moins réservé.

Le secret le mieux gardé est celui qu'on ne dit à personne.

(Proverbe chinois.)

Ce que trois personnes savent est public;

ou du moins ne tarde pas à l'être.

Ce proverbe a pour appui un passage de saint Augustin :

Secretum, si tribus est manifestatum, omnibus divulgatum.

Savoir comme si l'on ne savait pas;

c'est-à-dire, ne pas se vanter de la confidence qu'on

vous a faite, lors même que la chose qu'on vous a confiée est devenue publique.

Si sapis, quod scis nescias.
(TERENT.)

Rien ne pèse tant qu'un secret;
Le porter loin est difficile aux dames.
(LA FONTAINE, fab. 6 du Liv. VIII.)

Une femme d'Athènes craignant que sa langue lui jouât un mauvais tour, se la coupa avec les dents; ses compatriotes lui érigèrent une statue et mirent cette inscription sur la base : *La vertu a triomphé du sexe.*

Une cigale muette est un prodige, selon le mot de Pline :

Muta cicada pro miraculo est.

SEIGNEUR.

Qui voit la maison de son seigneur,
Il n'y a ni profit ni honneur.

Par *voir*, il ne faut pas entendre ici *fréquenter*, mais se trouver à proximité. Si un voisin puissant ne vous opprime pas, il vous rappetisse.

SEL.

Pour bien connaître un homme, il faut avoir mangé un minot de sel avec lui.

C'est-à-dire, l'avoir pratiqué long-temps.

Lorsque la gabelle fut établie, on ne put acheter du sel qu'au grenier des fermiers royaux; le sel devint cher, et l'on en fut économe.

SEL. (*Grenier à*)

Nos pères appelaient ainsi un homme à bons mots.

Au mois de septembre 1729, un libraire de Paris choisit le titre de *Grenier à sel* pour publier une espèce

de journal; ce fut une rapsodie. En tête de l'exemplaire que nous avons sous les yeux, et qui contient huit cahiers de 24 pages *in*-12 chacun, se trouve manuscrit ce couplet du chansonnier Gallet :

Dans ton grenier
Est-il un grain de sel attique?
Dans ton grenier
Tu passes pour un faux saunier.
Quelque jour, faute de pratique,
Tu pourras bien mourir étique
Dans ton grenier.

Le mot *grenier* avait plusieurs acceptions qui sont tombées en désuétude, et que le bon goût ne revendique pas :

Grenier à puces, grenier à coups de poing.

SENTIR.

Sentir plus fort, mais non pas mieux que rose.

Tout le monde sait que le mot *puer* donne le sens de ce proverbe; mais *sentir l'escafignon?*

— L'escafignon était une espèce de sandale dont on faisait usage au commencement du quinzième siècle; son nom vient de *scapha*, esquif : cette chaussure ressemblait en effet à un esquif.

Sentir le gousset, donne l'idée d'une autre mauvaise odeur, celle de la sueur des aisselles.

Quelques odeurs animales, peu flatteuses pour le commun des hommes, peuvent exciter les passions au lieu de les éteindre. L'histoire en fournit un exemple dans la personne du duc d'Anjou, depuis Henri III. Ce prince s'étant, par mégarde, essuyé avec la chemise que venait de quitter une danseuse, Marie de Clèves, s'éprit, en rentrant dans le bal, pour cette jeune personne, qui jusqu'alors lui avait été indifférente.

SÉRÉES. (*Joyeuses*)

Bouchet, sieur de Brocourt, écrivain du seizième siècle, qui nous a laissé trois volumes de *Sérées*, leur a donné pour épigraphe : *Et nugæ seria ducunt.* Ces contes, en effet, offrent, parmi beaucoup de facéties, des réflexions morales. Ce livre est dédié aux marchands de la ville de Poitiers; l'auteur y occupait une des places de juge-consul; il fait à sa compagnie présent de son livre d'autant plus volontiers, dit-il, « que les discours libres et gaillards contenus en iceluy, se ressentent encore de l'ancienne preudhommie du bon vieux temps. »

Nos pères appelaient *sérées*, les veillées.

Comme maintenant, dans nos villages, les veillées se tenaient à la lueur d'une lampe; les mères et les filles se rassemblaient pour filer, disserter sur la filasse, et conter des histoires de sorciers et de loups-garoux; les garçons, pour voir leurs maîtresses. La jeune bergère laissait tomber son fuseau pour connaître ses amans; ceux-ci s'empressaient de le ramasser; la veillée se terminait par un régal de noix, de châtaignes, ou de fruits cuits.

On trouve dans les *Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Troyes en Champagne* (*in*-12, Paris, 1756), une dissertation fort plaisante, que l'avocat Grosley est *censé* avoir lue dans cette *prétendue* Académie, le 15 novembre 1743. « Comme on voit, dit-il, dans les écreignes (veillées villageoises, de *scrinium*, hutte), une villageoise bonne ouvrière, après avoir filé sa fusée, représenter son ouvrage pour être applaudi ou censuré; de même on voit dans nos séances un académicien laborieux, après avoir rassemblé ses idées et dirigé ses réflexions sur un point de gazette ou sur une difficulté de logogriphe, sou-

mettre le fruit de ses travaux aux lumières toujours supérieures de l'Académie. Il n'est presque point de jour où l'on ne se régale dans les écreignes; il n'est presque point de semaine où l'Académie en corps ne fasse un petit souper. Si d'un côté les statuts synodaux défendent aux filles de recevoir les garçons dans les écreignes, d'un autre côté les statuts de notre Académie en interdisent l'entrée au beau sexe. Mais comme malgré les décrets des synodes, les garçons se glissent souvent dans les écreignes et n'y sont point mal reçus, de même je présume que si, malgré nos règlemens, quelque jeune et jolie personne venait se présenter à la porte de notre Académie, dans la même disposition que les garçons se présentent à la porte des écreignes, nous ne serions point assez peu galans pour la renvoyer. »

SI.

Avec un si on mettrait Paris dans une bouteille.

C'est ce que l'on répond, dans quelques provinces, à une proposition absurde, énoncée conditionnellement.

Un *si* rend tout possible et ne conduit à rien.

SINGE. (*Le singe, fût-il vêtu de pourpre, est toujours*)

La Rochefoucauld a dit : « On n'est jamais si ridicule « par les qualités que l'on a, que par celles que l'on « affecte d'avoir, » parce que cette affectation est une violence que l'on fait à la nature.

SINGE. (*Ris de*)

Air riant qui donne du ridicule au rieur. Tel est celui d'un vieillard, quand la vue d'une jeune fille réveille son imagination; il force tous les muscles de son visage, grimace et étale de vilaines dents.

SINGE. (*Payer en gambades, ou en monnaie de*)

Dans le moyen âge, on faisait un grand commerce d'animaux apprivoisés. Un tarif du règne de Saint-Louis, pour régler les droits de péage à l'entrée de Paris, porte que, « Le marchand qui mettra en vente un singe « payera quatre deniers; que si un singe appartient à « quelqu'un qui l'ait acheté pour son plaisir, il ne don- « nera rien; que s'il est à un joueur, celui-ci le fera « jouer devant le péager, qui sera tenu de se contenter « de cette monnaie. »

De là les expressions : *Payer en gambades, en monnaie de singe.*

SINGE. (*Adroit comme un*)

Il est naturel que les singes, dont la structure ressemble beaucoup à la nôtre, fassent tous les mouvemens dont nous sommes susceptibles.

SINGE. (*La patenôtre du*)

Murmure entre les dents.

Un âne au milieu des singes.

Asinus inter simias.

(GALLUS.)

Se dit d'un homme stupide qui sert de jouet à des gens malins.

SIRÈNE.

C'est une sirène,

c'est-à-dire une femme enchanteresse.

Au besoin, la mythologie peut servir de supplément à l'histoire. Des êtres moitié femmes, moitié poissons, exerçaient anciennement une grande puissance sur le littoral de Naples, ville qui s'appelait *Parthenope*, du nom d'une de ces sirènes, lequel signifie *figure de vierge*. « Que l'on entende, dit M. le comte Orloff

(*Essai sur l'Histoire de la musique en Italie*, Paris, Dufart, 1822), un chœur de jolies femmes chanter à l'ombre des beaux ormeaux du Pausilippe, près la tombe de Virgile, un air de Pergolèse ou de Cimarosa, sur des paroles de Métastase, et l'on verra, de nos jours encore, se changer en réalité la fable des sirènes.» Dépouillée de son enveloppe allégorique, la fable des sirènes atteste l'éclat et la puissance de la musique en Italie, dès la plus haute antiquité.

Sobriété.

Nos pères la recommandaient par ces proverbes : *Nature est contente de peu. — Il faut lier le sac avant qu'il soit plein. — Gourmandise tue plus de gens qu'épée en guerre tranchant. Plures gula occidit quàm gladius.*

Sobriquet.

La cause générale des sobriquets, ou surnoms burlesques, existe dans le penchant qu'a l'homme à contrôler ses semblables.

Appliqué aux habitans d'un pays, le sobriquet entre dans la classe des proverbes.

Il y avait, avant la révolution de 1789, tant de chapitres et de communautés religieuses dans la ville d'Angers, qu'on y entendait continuellement sonner les cloches; de là le sobriquet : *Li sonneor d'Angers*. Celui de *li usuriers de Metz* n'avait pour objet que les Juifs de cette ville. Si les Gascons furent appelés *Juglor*, c'était qu'ils passaient pour les meilleurs jongleurs.

Au sujet des *bossus d'Orléans*, La Fontaine a dit que la nature avait ôté les montagnes de la Beauce pour les transporter sur le dos des habitans d'Orléans. Cette

plaisanterie vient de ce qu'on trouve dans un rituel d'Orléans des prières pour préserver les Orléanais des *bosses;* mais par ces bosses, il faut entendre des protubérances de l'épiderme, des espèces de clous.

On donnait aux habitans de Chauny le sobriquet de *singes,* parce que les arquebusiers de cette ville avaient un singe sur leur étendard.

Si l'on dit les *sots* de Ham, c'est qu'il y avait dans cette ville une compagnie de fous, dont le chef prenait le titre de *prince des sots.*

Mais pour les *copieux* de La Flèche, ce sobriquet tenait au caractère des habitans, qui aimaient à *copier,* à contrefaire les personnes qui leur paraissaient ridicules.

Dans une pièce manuscrite du treizième siècle (Bibliothéque du Roi, n° 1830, in-fol., fonds de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, fol. 71, col. 2), intitulée *Proverbes,* on trouve parmi les choses de ce temps qui avaient le plus de réputation, la *moutarde de Dijon;* ainsi le sobriquet *moutardier*(1) *de Dijon* n'a point l'origine que lui donne le sieur *des Accords* (Étienne Tabourot), dans ses *Bigarrures,* tome 1er, page 32. Nous allons abréger le passage. Charles VI, roi de France, allant en 1381, avec son oncle Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne, au secours de Louis, comte de Flandre, contre les Gantois qui s'étaient révoltés, la ville de Dijon leva à ses frais mille hommes pour grossir l'armée combinée. Par reconnaissance, le duc de Bourgogne permit aux Dijonnais de porter ses armes, et

(1) *Moutarde* vient de deux mots latins, *multum* et *ardere.* Autrefois on disait *moult* pour beaucoup. *Ardere* signifie brûler. La moutarde brûle ou picote beaucoup les houppes nerveuses de la langue.

leur donna son cri qui était *moult me tarde*. Cette devise fut écrite en forme de rouleau,

Moult tarde;
me

en sorte que, *me* se trouvait comme caché, et que presque tout le monde lisait *moult tarde;* ce qui, avec une légère altération, fit *moutarde*.

SOIE. (*Boyaux de*)

Anciennement on disait des Bourguignons, qu'ils avaient les *boyaux de soie*, parce qu'ils préféraient un bon repas à un bel habit. « Estant les autres nations de la Gaule, disait La Bruyère-Champier, enclinées à soy tesnir proprement et bragardement, et user de beaux et riches habitz, les Bourguignons seuls usent de fort modeste estat et de peu de pompe. Au reste, l'on les dit avoir ventre de veloux, pour raison de bonnes cheres. » La Bruyère-Champier écrivait en 1560; c'était un médecin attaché au service de François Ier.

SOIF.

On dit de deux personnes qui n'ont point de fortune, et qui se marient ensemble, que *la faim épouse la soif*.

Un rien s'ajuste mal avec un autre rien;
Et malgré les discours que l'amour y déploie,
Deux malheureux ensemble ont toujours courte joie.
(TH. CORNEILLE, *l'Illusion comique*, act. 3, sc. 6.)

Une autre sorte de mariage, qui entre dans le domaine de la critique, est celui des personnes difformes.

Cette bossue aime un bossu
Amoureux de la péronelle.
Si le bossu n'est pas c...,
Il en naîtra polichinelle.
(LE BRUN.)

SOIF. (*Garder une poire pour la*)

C'est-à-dire, épargner quelque chose pour les momens de détresse qui peuvent survenir.

Se contenter de peu, c'est déjà un grand effort de la sagesse humaine; mais retrancher encore de ce peu, par la crainte de ne pas s'en contenter toujours, voilà une mesure encore plus sage. A cette dernière tient la vraie liberté, la véritable indépendance.

Un proverbe anglais dit : *Vous n'avez pas besoin d'une chose, laissez-la pendant sept ans, et reprenez-la ensuite. Si vous n'en avez que faire, laissez-la encore sept ans, et alors si vous n'en avez pas besoin, brûlez-la.*

Soldat.

Ce qui tombe dans le fossé est pour le soldat.

L'homme soigneux profite de la négligence des autres.

Le soldat fait la soupe, et la soupe fait le soldat.

Proverbe en jeu de mots, qui signifie : Ce que nous faisons d'utile sert à nous soutenir.

SOLES. (*Il se vend plus de harengs que de*)

C'est-à-dire, les marchandises communes sont d'un débit plus prompt que les marchandises précieuses.

Solitude.

Il vaut mieux être seul qu'en mauvaise compagnie.

Le goût de la solitude n'est cependant pas sans danger. L'estime de soi-même fait trop de progrès dans la solitude; on y est forcément occupé de soi, tandis que dans le monde il est presque impossible de ne pas l'être des autres.

Puis, quel est l'homme qui peut se suffire à lui-même? On ne jouit bien que de ce qu'on partage. Le

plus grand de nos plaisirs est de confier nos pensées, nos opinions, nos sensations.

La raison d'ordinaire
N'habite pas long-temps chez les gens séquestrés.
(La Fontaine, fab. 10e du viiie Liv.)

SOLOGNE. (*Niais de*)

On appelle *niais de Sologne* celui qui feint de se tromper, qui entend bien son compte.

La Sologne, ci-devant comprise dans le gouvernement d'Orléanais, aujourd'hui dans le département du Loiret, a vingt-cinq lieues d'étendue sur douze; on y élève beaucoup de moutons et de dindons.

Vivant dans un pays où les maisons sont éparses, communiquant peu avec les villes, le pâtre de la Sologne acquiert l'habitude de la méditation, et devient apte à démêler les affaires d'intérêt.

Ce caractère a été mis en scène fort heureusement par Dorvigny. La pièce, jouée long-temps sur le théâtre Montansier, a pour titre : *Le Niais de Sologne.*

SONGE. (*Le mal d'autrui n'est que*)

On n'en est pas plus touché que d'un songe.

Sophiste.

Ce fut d'abord le titre des philosophes, puis celui des rhéteurs; mais par l'abus que les uns et les autres firent de la science, ce nom ne signifia plus qu'un faiseur de raisonnemens captieux ou de vaines déclamations.

Sorcier.

Il est sorcier comme une vache.

Nos pères appliquaient ce proverbe à un homme qui ne faisait rien d'extraordinaire.

Les contes sur le pouvoir des *sorciers* sont aussi an-

ciens que notre monarchie. Aux époques où les ténèbres furent dissipées, notamment sous Charlemagne, la créance diminua. Sous Saint-Louis, on ne fut pas non plus très crédule; mais les idées de *sortilége* se reproduisirent sous ses enfans. Philippe-le-Hardi eut recours à une *devineresse*. Les Templiers furent regardés comme autant de sorciers sous Philippe-le-Bel. On mêla du *sortilége* dans l'affaire d'Enguerrand de Marigny. La démence de Charles VI, et le crédit de Valentine de Milan sur son esprit, furent attribués aux *sorciers*. La pucelle d'Orléans fut brûlée comme *sorcière*. Le règne de Louis XI, plus éclairé, vit moins de sorciers. Diane de Poitiers, maîtresse de Henri II, fut encore regardée comme un peu *sorcière*. Catherine de Médicis fit renaître tous les contes des *sorciers*, et jamais l'on n'en avait tant vu que sous Charles IX et Henri III. Ce dernier prince crut ou voulut croire qu'il avait été *ensorcelé* par la princesse de Condé. Ces idées se dissipèrent un peu sous Henri IV, qui avait trop bon esprit pour les accréditer. Sous Louis XIII, l'infortunée Léonore Galigaï, femme du maréchal d'Ancre, fut condamnée comme s'il y avait eu du *sortilége* dans l'ascendant qu'elle avait pris sur Marie de Médicis. Le cardinal de Richelieu fit aussi servir la magie à sa vengeance, en influençant le tribunal qui condamna Urbain Grandier à être brûlé.

SOT.

Sot en trois lettres.

C'est un homme dont la sottise est bientôt exprimée, puisqu'il n'y a que trois lettres dans le mot *sot*.

> Vous êtes un sot en trois lettres, mon fils,
> C'est moi qui vous le dis, qui suis votre grand'mère.
> (MOLIÈRE, *Tartufe*.)

Le Pays, auteur médiocre, ayant eu l'imprudence de dire à Linière : Vous êtes un sot en trois lettres; celui-ci lui répondit : Vous en êtes un en mille que vous avez composées. Les OEuvres de Le Pays ont pour titre : *Amitiés, amours et amourettes*, et consistent en lettres.

Les sots sont un peuple nombreux,
Trouvant toutes choses faciles :
Il faut le leur passer; souvent ils sont heureux :
Grand motif de se croire habiles !
(Florian, fab. 5, Liv. v.)

Sot à la grande paye.

Allusion de *sot* à *Scot*, Écossais.

Lorsqu'il y avait des Écossais au service de la France, ils recevaient, comme étrangers, la haute paye, ou *grande paye.*

Les sots sont ici-bas pour nos menus plaisirs.

Vers de Gresset, devenu proverbe.

Mais il faut observer que c'est une maxime de *Cléon*, du *Méchant.*

(Voyez *Prendre son café.*)

Soubrette.

Nom que l'on donnait autrefois à une femme attachée au service d'une autre; aujourd'hui l'on dit femme de chambre, et le nom de *soubrette* est affecté aux suivantes de comédie.

SOUFFLE. (*L'homme est le feu, la femme est l'étoupe, et le diable vient qui*)

Image du danger que court une femme jeune, lorsque le hasard la met, sans témoin, en présence d'un homme.

SOUFFLET. (*Cela sert comme un clou à*)

Le dessus des soufflets a été long-temps orné de clous

dorés; comme ces clous n'attachaient rien, on disait en proverbe : *Cela sert comme un clou à soufflet.*

SOUFFLET. (*Un démenti vaut un*)

L'idée d'outrage, attachée par les Français à un démenti, nous reporte aux premiers temps de la chevalerie. On avait alors tant de respect pour le vrai, que les chevaliers s'obligeaient par serment de rendre, au retour de leurs entreprises, un compte fidèle de toutes les aventures heureuses ou malheureuses, honorables ou humiliantes qu'ils avaient eues.

Au reste, ce proverbe : *Un démenti vaut un soufflet,* signifie deux choses : l'une, que quiconque a donné un démenti à quelqu'un, mérite de recevoir un soufflet; l'autre, qu'autant vaudrait donner un soufflet à quelqu'un qu'un démenti ; et c'est dans ce dernier sens qu'on dit de ceux qui pèchent contre la langue française, qu'ils *donnent un soufflet à Ronsard.* (*Voyez* ce proverbe.)

SOUFFRIR.

Souffrir mort et passion.

Ne s'applique point, comme on pourrait le croire, à de grands maux, mais à une suite de contrariétés.

Voici le proverbe des Grecs pour les souffrances réelles : *Souffrir plus de maux que Sambicus.* Ce Sambicus était un Éléen, spoliateur de temples, que l'on appliqua à la torture pendant une année entière, pour tirer de lui l'aveu de ses complices.

SOUFFRIR. (*Pour plaire il faut savoir*)

Proverbe de toilette, qui est une parodie d'un mot ingénieux attribué à Agnès Sorel.

Avant Charles VII, il n'y avait que les couronnes de

nos rois qui fussent ornées de diamans. Agnès Sorel en eut un collier, et elle le nomma un *carcan*, parce que les pierres qui en étaient brutes et mal montées, l'incommodaient. Cependant le roi lui ayant témoigné du plaisir à l'en voir parée, elle continua de le porter, disant que *pour plaire à ce qu'on aime, il fallait savoir souffrir.*

SOUPE. (*Tel pain telle*)

C'est-à-dire, que les choses sont bonnes suivant la qualité des matières qu'on y fait entrer.

Ce proverbe nous donne l'occasion de remarquer que le pain faisait jadis la base de la soupe, pour toutes les classes de la société, et que l'on raffinait, aux douzième et treizième siècles, plus qu'aujourd'hui sur les espèces et sur la qualité du pain.

Voici une autre acception de notre proverbe :

Lorsqu'un hâbleur a été réfuté par ses propres allégations, un trompeur payé de sa monnaie, on dit qu'*on leur a fait de tel pain soupe.*

SOURD. (*Frapper comme un*)

C'est-à-dire, très fort. Un sourd qui est en train de frapper, redouble jusqu'à ce qu'il entende les coups.

Il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre, se dit, en parlant d'un homme qui fait semblant de ne pas entendre une proposition qu'il entend très bien, mais qui lui déplaît.

SOURDINE. (*A la*)

Façon de parler adverbiale et figurée; avec peu de bruit, secrètement.

La sourdine est une espèce de pince en bois ou en ivoire qui se place sur le chevalet des violons, quintes ou altos, violoncelles ou basses, toutes les fois que

dans la musique on rencontre ces mots : *Con sordino.*

SUCRE. (*Apothicaire sans*)

Avant que le sucre devînt commun, on ne l'employait guère que comme remède. Un *apothicaire sans sucre* était un apothicaire dont la boutique était mal fournie. Cette façon de parler s'applique à tout autre marchand qui n'est pas assorti, et, en général, à quiconque n'a pas les choses nécessaires pour sa profession.

Le plus ancien compte où il soit fait mention de sucre en France, est de l'année 1333. Le sucre fin ou raffiné se tirait de l'Orient par la voie d'Alexandrie; il était apporté par les Italiens, qui faisaient presque seuls le commerce de la Méditerranée. Peut-être ceux-ci en fabriquaient-ils chez eux; car il y a plusieurs témoignages que, vers le milieu du douzième siècle, les Siciliens avaient transporté de leur île des cannes à sucre.

Lorsqu'au commencement du quinzième siècle le prince Henri de Portugal voulut cultiver Madère que ses vaisseaux avaient découverte, il y fit planter des cannes à sucre tirées de Sicile. De Madère, les Portugais, par la suite, en transportèrent au Brésil : l'Espagne suivit cet exemple; elle introduisit dans les royaumes d'Andalousie, de Grenade, de Valence et aux Canaries la culture dont nous parlons. En 1545, Ovando, gouverneur de Saint-Domingue, tira des Canaries une certaine quantité de cannes à sucre qu'il fit planter dans son île. Grâce à la fertilité du climat, elles y prospérèrent tellement, que bientôt leur produit fut une des principales richesses des colons.

SUISSE.

N'entendre pas plus raison qu'un Suisse.

Ne tenir compte d'aucune représentation. Les fac-

tionnaires suisses sont observateurs rigides de leur consigne.

Point d'argent point de Suisses. (1)

On ne donne rien pour rien.

Le mérite est un sot si l'argent ne l'escorte.
Vouloir sans intérêt faire agir la faveur,
C'est savoir mal son monde et risquer son bonheur.
Mais avec ce secours, pour peu qu'on sollicite,
L'argent passe, morbleu, sur le ventre au mérite.
(MONTPLEURY, *la Femme juge et partie*, act. 2, sc. 1re.)

Je méprise les biens, mais peut-on s'en passer?
Non. Malgré qu'on en ait, il faut en amasser :
Le plus ou moins d'argent nous fait ce que nous sommes,
Et c'est par sa valeur que l'on compte les hommes.
On respecte, on honore un coquin opulent;
Et l'honnête homme pauvre est mort civilement.
(BOISSY, *l'Embarras du choix*, act. 1er, sc. 9.)

SUIVANTE.

On appelle *suivante*, en style de théâtre, une demoiselle attachée au service d'une dame. C'est le grand Corneille qui est l'inventeur du rôle de *suivante*, en place de la nourrice qu'on introduisait avant lui sur la scène. Le rôle de nourrice était joué par des hommes habillés en femme, et masqués.

SUPERFLU.

Le superflu, chose si nécessaire.

Les anciens législateurs et les sages appelaient *luxe*, *luxation*, *déboîtement*, l'état des sociétés qui recherchaient comme nécessaires à leur bonheur des choses superflues; mais les temps sont changés, et ce mot plaisant : *Le superflu, chose si nécessaire*, équivaut à un proverbe.

---

(1) Ayant de la peine à nourrir ses habitans, la Suisse les envoie au service des puissances qui veulent les soudoyer.

Sybarite.

Se dit d'un homme qui mène une vie extrêmement molle et voluptueuse, par allusion aux habitans de Sybaris, ville célèbre de la Grande-Grèce, aujourd'hui de la Calabre. L'histoire, en indiquant l'époque de la destruction de Sybaris, n'a point fait mention des motifs qui déterminèrent ses ennemis à la consommer. Cette destruction fut opérée cinq cent soixante-huit ans avant l'ère chrétienne, par les Crotoniates.

« Nous arrivâmes, dit un voyageur moderne, sur les bords du Chratis qu'il faudrait interroger pour connaître le véritable emplacement de Sybaris.... Les digues qui contenaient les deux rivières, le Chratis et le Sybaris, aujourd'hui nommé Cocillo, ayant été rompues, leur cours impétueux eut bientôt renversé et emporté tous les édifices. »

Les médailles, les statues, les vases antiques, qui ont survécu à la ruine de Sybaris, attestent que les arts y furent portés au plus haut point de perfection. La vie efféminée des Sybarites est passée en proverbe, et on conte de leurs mœurs et de leurs coutumes des traits qui sont à peine croyables.

Sycophante.

Imposteur, trompeur, calomniateur.

Littéralement, ce mot, qui vient du grec, signifie délateur de ceux qui exportaient des figues.

Les Athéniens, dont le territoire sec et aride ne produisait guère que des olives et des figues, défendirent par une loi de transporter des figues hors du territoire d'Athènes, ce qui autorisa à déférer en justice les infracteurs de la loi; mais comme souvent ces sortes de

dénonciations étaient de pures calomnies, on se servit du mot *sycophante*, pour dire un *calomniateur*.

T.

Tabac.

Je n'en donnerais pas une prise de tabac. Je n'en donnerais pas une épingle.

Comparaisons employées pour exprimer le peu de cas que l'on fait d'une chose.

Dès 1560, Jean Nicot, médecin, avait fait connaître le tabac en France, à son retour d'une ambassade en Portugal. Cette plante est originaire de *Tabaco*, dans les Indes occidentales, et de là, *tabac*.

Prôné d'abord, le tabac fut ensuite proscrit par arrêt, comme nuisible à la santé; mais l'usage réforma la décision supérieure, et il se fit une grande consommation de tabac, soit en feuilles, soit en poudre.

Le ministre Louvois fut le premier en France à faire parade d'une tabatière; elle était de vieux laque. On mit ensuite du prix aux tabatières de porcelaine de Saxe, aux tabatières d'écaille, ornées de dessins en coulé ou en piqué, et aux boîtes d'agate, de malaquite, de lapis, montées en or. Le régent fit peindre à l'encre de la Chine des sujets libres, par Klingstet, et la touche spirituelle de ces miniatures a valu au peintre le surnom de *Raphaël des tabatières*.

M. de Vendôme s'entretenant avec un riche fournisseur, ouvrit sa tabatière, et le petit Crésus y puisa familièrement. Je suis charmé, dit M. de Vendôme, que mon tabac soit de votre goût; agréez aussi la boîte. Ce fut à cette occasion qu'il fit pratiquer dans ses vestes une petite poche de peau qui devint sa tabatière.

Nous ne changeons plus de tabatière dans chaque saison, comme cela se faisait vers le milieu du dix-huitième siècle; mais on dépense encore pour ce petit meuble des sommes considérables, parce que la mode en change trois ou quatre fois l'an.

Parmi les tabatières que l'on pouvait appeler *épigrammatiques*, nous citerons d'abord les *turgotines* ou *platitudes*, fort en vogue en 1776, et qui furent inventées pour jeter du ridicule sur les réformes que faisait M. Turgot, contrôleur général.

Lorsque le cardinal de Rohan, impliqué dans la trop célèbre affaire du collier, fut déchargé de toute accusation, comme sa crédulité et son aveugle confiance le rendaient blâmable aux yeux de beaucoup de gens, on imagina des tabatières rouges avec un point blanc dans le milieu : cela s'appelait *le cardinal blanchi jusqu'à un certain point.*

A la suite de ces tabatières, viennent naturellement se placer les écrans *à la Monteynard*, les galons *à la chancelière*, les cannes *à la Barmécide*, et les bonnets *à la caisse d'escompte.*

Fatigué des plaintes de ses courtisans, Louis XV, qui protégeait le ministre de la guerre, Monteynard, provoquait sa démission; le marquis de Monteynard s'obstinait à ne pas comprendre le monarque; de là, les écrans *à la Monteynard*, qui tombaient et se relevaient d'eux-mêmes.

En 1770, époque de l'exil des parlemens, et de la haine générale que s'était attirée le chancelier Maupeou, on fit des galons qui imitaient l'or, et que l'on appelait *à la chancelière*, parce qu'ils étaient faux et ne rougissaient pas.

La chute des *Barmécides*, tragédie de M. de La

Harpe, fit donner le nom de *Barmécides* à des cannes qui produisaient l'effet d'un sifflet en s'appuyant sur la pomme.

En 1781, la caisse d'escompte payait fort mal. Les marchands de modes imaginèrent des chapeaux *à la caisse d'escompte;* ces chapeaux n'avaient pas de fond.

Si nous eussions remonté un peu plus haut, nous aurions trouvé *la béquille du père Barnabas,* et les *jésuites.*

Un capucin, vers l'an 1630, fut chansonné pour avoir laissé sa béquille dans un mauvais lieu. En 1736, un musicien de l'Opéra, nommé Charpentier, se fit apprendre, moyennant un *pour boire,* la vieille chanson du père Barnabas : c'en fut assez pour la remettre en vogue. On ne rima plus que par la *béquille;* l'opéra de *Castor et Pollux* fut parodié sur cet air, et toutes les étrennes de l'année suivante, couvertures d'almanachs, tabatières, pain d'épices, bonbons, eurent la forme ou l'empreinte d'un capucin portant une *béquille.*

Quelque temps après la destruction des jésuites (septembre 1762), des marchands de la foire Saint-Ovide imaginèrent de faire des figures de cire habillées en *jésuites;* elles avaient pour base une coquille d'escargot, et, à l'aide d'une ficelle, on faisait sortir et rentrer le jésuite dans sa coquille.

Table.

Les os sont pour les absens.

Tardè venientibus ossa, disaient aussi les Latins.

Anciennement on se mettait à table à l'heure indiquée, sans se mettre en peine du retard de quelques personnes invitées.

Il y aurait aujourd'hui de l'impolitesse à ne pas

attendre tous les convives, tandis qu'autrefois l'impolitesse consistait à se faire attendre.

Tablier.

On dit d'une fille, qu'elle a crainte que *le tablier ne lève*, quand elle se défend des poursuites amoureuses.

Celle-là sans doute s'était mal défendue qui adopta les *paniers*, autrement nommés *vertugades*, de l'espagnol *vertugado*.

D'abord les paniers ne furent que des bourrelets adaptés au bas du corset pour gonfler la jupe. On employa ensuite les cercles de baleine et la toile gommée. Charles IX défendit les cercles de fer et de baleine; mais deux ans après, un nouvel édit accorda aux femmes ce que, malgré la défense, elles avaient toujours gardé. En 1720, nouvel édit contre les paniers.

On appelait *criardes*, les paniers qui étaient de toile gommée et faisaient du bruit. Les *cadets* descendaient moins bas que les paniers ordinaires. Les paniers *à coude* et *à guéridon* étaient ainsi nommés, parce qu'ils étaient larges du haut, et que les coudes portaient presque dessus. Quant au surnom de *maître des requêtes*, il venait de ce qu'un maître des requêtes s'appelait *Panier;* ainsi l'on jouait sur le mot.

Qu'il est charmant ce corbillon!
Qu'y met-on, ma mignonne,
Pour soutenir ton cotillon,
Été, printemps, automne?
En tout temps on peut le nommer
La corne d'abondance,
Ce joli panier,
De bois de rosier,
Ce joli panier
Sans anse.

Ces vers furent faits en 1720.

En voici de plus modernes :

Quelle grâce en effet, quels charmes singuliers
Nos dames présentaient avec leurs grands paniers,
Pour qui, sans une marche obliquement adroite,
La porte à deux battans se trouvait trop étroite!
Une belle avec eux de ses grands falbalas
Couvrait dans un salon les plus larges sofas;
Mais la dame trouvant les chaises trop petites,
En chargeait les genoux de ses deux acolytes;
Sur une base énorme, obélisque nouveau,
Dans sa gaîne le corps s'allongeait en fuseau,
Et, serré fortement afin d'être plus libre,
Présentait sur sa pointe un cône en équilibre.
(D. R.)

Ce que l'un critique, l'autre l'approuve : madame de Genlis, dans son *Dictionnaire des étiquettes*, suppose une trentaine de femmes de la haute société, assises à côté les unes des autres. « Leurs énormes paniers formaient un riche espalier artistement couvert de fleurs, de perles, d'argent, d'or, de paillons de couleur et de pierreries. L'effet de toutes ces brillantes parures réunies ne peut se décrire. On portait alors, non seulement des fleurs, mais des fruits, des cerises, des groseilles, des fraises avec leurs fleurs, etc. L'art imitait ces fruits à s'y méprendre. »

La mode des paniers n'a cessé en France que par suite de la révolution de 1789.

TAILLEURS. (*L'œil des*)

A une époque qui n'est pas fort éloignée, les tailleurs ne fournissaient point l'étoffe qu'ils employaient, par conséquent les rognures appartenaient à la personne qui leur avait commandé un vêtement. De là les mauvaises plaisanteries sur l'*œil*, que l'on supposait être un coffre. *Des restes, monsieur! il n'y en a pas plus qu'il n'en peut tenir dans l'œil.*

Sans craie, sans corde et sans mesure, il vous taillera des mensonges, disent les Russes par allusion aux tailleurs d'habits.

TAMBOUR. (*Ce qui vient de la flûte s'en retourne au*)

En Normandie, l'on dit : *Ce qui vient du flot s'en retourne d'èbe.* (*Èbe*, reflux, du bas latin *ebba.*)

On dépense ordinairement en superfluités ce qu'on a gagné sans peine.

Sous Louis XIII, on disait à Paris : *L'argent de fric s'en va de frac.* L'auteur de l'*Histoire des Larrons* (Liv. II, p. 187), explique ainsi ce proverbe : « Tout bien mal acquis et du côté gauche ne retourne jamais au côté droit. »

TARARE-PON-PON.

Expression burlesque dont on se sert dans plusieurs parties de la France, pour donner à entendre qu'on ne croit point telle ou telle chose.

TARGE. (*Il n'aura plus escu ni*)

C'est-à-dire, il n'aura plus ni or ni monnaie.

Dans le temps où l'on faisait usage de ce proverbe, les *écus* étaient la seule monnaie d'or. On appelait *targe* une petite monnaie du duché de Bretagne, qui, en place de l'écu ordinaire, avait pour empreinte une *targe*, espèce de bouclier presque carré.

TARTUFE.

Hypocrite. Molière se trouvant un jour chez le nonce du pape, avec deux ecclésiastiques dont l'air modifié et hypocrite rendait assez bien l'idée qu'il avait alors dans la tête en travaillant à sa comédie de *l'Imposteur*, on vint présenter à son excellence des truffes à acheter. Un

de ces dévots, qui savait un peu d'italien, à ce mot de truffes, sembla sortir tout à coup de son recueillement; et prenant les plus belles pour les considérer, il s'écriait d'un air riant : *Tartufoli, signor nuntio; tartufoli.* Molière prit de là l'idée de donner à son imposteur le nom de *Tartufe.*

Humble au dehors, modeste est son langage;
L'austère honneur est peint sur son visage.
Dans ses discours règne l'humanité,
La bonne foi, la candeur, l'équité :
Un miel flatteur sur ses lèvres distille :
Sa cruauté paraît douce et tranquille;
Ses vœux au ciel semblent tous adressés;
Sa vanité marche les yeux baissés;
Le zèle ardent masque ses injustices,
Et sa mollesse endosse les cilices.
(J. B. Rousseau, *Allégorie* 1re, Liv. II.)

TAUPES. (*Il est allé au royaume des*)

Pour dire, il est mort; proverbialement et bassement.

Voltaire.

TEMPLIER. (*Boire comme un*)

Quelques étymologistes ont prétendu qu'au lieu de *Templier,* il fallait dire *Temprier,* qui est l'ancien nom des ouvriers employés à la fabrication du verre.

Quoique nous n'admettions pas *Temprier* pour *Templier,* nous convenons que le proverbe : *Boire comme un Templier* n'a été imaginé qu'après la proscription des Templiers, et que c'est une suite des calomnies répandues contre eux.

Bibere papaliter, boire comme un pape, n'a pas plus de fondement.

Nous disons : *Boire comme un trou, boire comme un sonneur;* et les Italiens, *boire comme un moissonneur.*

TEMPS.

Passer le temps, laisser, ou *faire couler le temps.*

Dans ces locutions proverbiales, le temps est comparé à un fleuve, sur lequel la Providence nous a embarqués pour faire le trajet de la vie.

L'amour fait passer le temps, et le temps fait passer l'amour.

Ce double proverbe a été commenté de la manière la plus ingénieuse par M. le comte de Ségur.

LE VOYAGE.

AIR : { *La pitié n'est pas de l'amour;* ou *Rajeunir par la beauté.*

A voyager passant sa vie,
Certain vieillard, nommé le *Temps*,
Près d'un fleuve arrive et s'écrie :
« Ayez pitié de mes vieux ans.
Eh quoi ! sur ces bords on m'oublie,
Moi, qui compte tous les instans !
Mes bons amis, je vous supplie,
Venez, venez passer le Temps. »

De l'autre côté, sur la plage,
Plus d'une fille regardait,
Et voulait aider son passage
Sur un bateau qu'Amour guidait;
Mais une d'elles, bien plus sage,
Leur répétait ces mots prudens :
« Ah ! souvent on a fait naufrage
En cherchant à passer le Temps. »

L'Amour, gaîment, pousse au rivage,
Il aborde tout près du Temps;
Il lui propose le voyage,
L'embarque, et s'abandonne aux vents.
Agitant ses rames légères,
Il dit et redit, dans ses chants :
« Vous voyez bien, jeunes bergères,
Que l'Amour fait passer le Temps. »

Mais tout à coup l'Amour se lasse,
Ce fut toujours là son défaut;

Le Temps prend la rame à sa place,
Et lui dit : « Quoi ! céder sitôt !
Pauvre enfant, quelle est ta faiblesse !
Tu dors, et je chante à mon tour
Ce vieux refrain de la sagesse :
Ah ! le Temps fait passer l'Amour. »

(*Comédies, Proverbes et Chansons*, par Joseph-Alexandre Ségur, in-8°, *Paris*, Colnet, an x, 1802.)

Tuer le temps.

C'est-à-dire, prendre des moyens pour vaincre l'ennui (1). *Il faut tuer le temps, de peur qu'il ne nous tue.*

A combien de gens on pourrait dire :

Pourquoi tuer le temps, quand on peut l'employer!

Napoléon Bonaparte, s'entretenant avec le comte de Las Cases, dans le trajet des côtes de France à l'île Sainte-Hélène, détourna ce proverbe de l'acception vulgaire. « Eh bien! nous écrirons nos *Mémoires*. Oui, il faudra travailler ; le travail aussi est la faulx du Temps. »

(*Mémorial de Sainte-Hélène*, t. 1er, p. 83.)

Pousser le temps avec l'épaule.

C'est vivre économiquement, faire des efforts pour triompher de la détresse.

Un poète peu riche a dit :

Mes biens, à beaucoup près, ne sont pas suffisans
Pour mener une vie aisée.
Je les fais, toutefois, jusqu'au bout de l'année,
Rouler cahin-caha, par les soins que je prends;
Et j'ai l'épaule tout usée
A force de pousser le temps.

Il faut attendre le boiteux, pour dire il faut attendre la confirmation d'une nouvelle, avant de la croire.

---

(1) Malherbe ayant osé dire *tuer un flambeau*, un autre aura hasardé de dire *tuer le temps*.

Dans *la Suite du Menteur*, Cliton dit à Dorante :

> Et tout simple et doucet, sans chercher de finesse,
> Attendant le boiteux, je consolais Lucrèce.

Cette ancienne façon de parler, dit Voltaire, signifie le Temps. Les anciens le figuraient sous l'emblème d'un vieillard *boiteux*, qui avait des ailes, pour faire voir que le mal arrive trop vite, et le bien trop lentement.

Un de nos plus anciens almanachs est intitulé *Messager boiteux*.

TEMPS. (*Bon vieux*)

Hugues Brunet, l'un de nos plus anciens troubadours, se plaint de voir l'empire de l'amour renversé par l'impatience des amans, qui pervertissent ses anciennes lois, veulent obtenir d'emblée ce qui autrefois n'était que le fruit d'une longue persévérance. Il fait entendre que l'Amour semait alors de mille fleurs, qu'on ne connaît plus, le chemin qui conduisait à la félicité, et qu'en un jour on dissipe les biens qui auparavant auraient suffi à faire pendant trois mois le bonheur d'un amant délicat et raisonnable. Il ne se contente pas de se plaindre des amans de son siècle, il leur prouve que non seulement ils péchent contre les lois de la morale, mais encore qu'ils servent mal leur passion, même par un excès de vivacité mal entendu.

« J'ai vu le temps, dit-il, qu'un cordonnet, un anneau, un gant, payaient un amant des signes, des témoignages, des protestations d'amour, des couplets et des vers amoureux de toute une année. Aujourd'hui tout est perdu si l'on n'obtient sur-le-champ ce qu'on veut : dans cet heureux temps, qui n'est plus, on aimoit mieux espérer le bien suprême que de l'obtenir ? et pourquoi ?

L'amant trop tôt satisfait auroit perdu les douces pointes dont il est piqué par les désirs; pourquoi? je le répète encore, c'est que le don long-temps tenu en réserve par l'amour honnête, vaut mille fois celui que l'autre amour prodigue. »

Marot aussi regrette *le train d'amour qui régnoit au bon vieux temps.*

Défions-nous des éloges que donne un siècle au siècle qui l'a précédé. Jamais on ne vit les mœurs plus corrompues que du temps de la chevalerie. Peu de gens soutiendraient aujourd'hui la lecture des anciens poètes français. *L'Art d'amour,* composé par Guyart, et qui ne saurait être comparé, par aucun endroit, à celui d'Ovide, contient les leçons d'amour les plus dissolues: il est vrai qu'elles sont terminées par tout ce que la religion nous peut offrir de plus respectable et de plus sacré. « Le christianisme, dit Fleury (*Mœurs des Chrétiens*), était devenu une partie des mœurs, et ne consistait presque plus qu'en des formalités extérieures. »

TEMPS. (*Faire la pluie et le beau*)

Signifie avoir beaucoup de crédit dans une maison, en diriger les esprits à son gré.

Un poète tragique, ne pouvant faire usage de ce proverbe sans en changer les expressions, lui a donné de la noblesse :

> Le roi, vous le savez, flotte encore incertain.
> Je sais par quels ressorts on le pousse, on l'arrête;
> Je fais, comme il me plaît, le calme ou la tempête.

TEMPS. (*Après la pluie vient le beau*)

Post nubila phœbus. Les variations de l'atmosphère doivent nous inspirer du courage dans l'adversité. Après les peines viendront les plaisirs, le bien suit le mal.

Les gens du peuple disent : *Le diable n'est pas toujours à la porte d'un pauvre homme.*

Sur les ailes du Temps la tristesse s'envole.
(La Fontaine, fab. 21, Liv. vi.)

Idée noble, revêtue d'une expression riante.

Saint-Évremont nous apprend que la fameuse duchesse de Mazarin, la belle Hortense, citait souvent ce vers. (*Œuv. div.*, t. 5, p. 343.)

Terre.

Qui terre a,
Guerre a.

Il n'y a point de propriété qui ne soit sujette à contestation, point de bien qui n'excite l'envie de quelqu'un.

Les Italiens disent : *Chi compra terra, compra guerra.*

TERREUX. (*Cul*)

Expression méprisante pour désigner une fille de campagne qui se prévaut de sa richesse.

Terreur.

Terreur panique.

Terreur subite et sans fondement. Proverbe mythologique.

Bacchus étant surpris par ses ennemis dans une vallée, dont ils avaient intercepté les issues, *Pan*, qui était un de ses généraux, le tira d'affaire de la manière suivante : il ordonna à toute l'armée de Bacchus de pousser de grands cris. Les échos voisins et l'horreur de la nuit ayant augmenté l'épouvante, les ennemis abandonnèrent les passages dont ils s'étaient emparés. De là, les terreurs vaines furent appelées *paniques*.

TESTAMENT.

Grande chère et petit testament; les prêtres sont trop riches.

Les Espagnols disent : *Bonne marmite et mauvais testament.*

C'est le propos d'un dissipateur, d'un égoïste.

La seconde partie du proverbe français tient à l'usage où l'on était, dans le treizième siècle, de léguer en faveur de l'Église une partie de ses biens. On raconte qu'une pauvre veuve porta, par avancement d'hoirie, un petit chat à l'offrande, disant qu'il était de bonne race, et serait fort utile pour préserver des souris les ornemens sacerdotaux.

On ne sait ni qui meurt ni qui vit.

Sans doute il convient de faire un testament; mais point de reconnaissance indiscrète. Ne suggérez point au valet que vous gratifiez l'idée de hâter votre mort; donnez de votre vivant.

Autre considération : les premiers liens sont ceux du sang; ensuite viennent les amis et les connaissances. Pour léguer à des étrangers une partie considérable de son bien, il faut n'avoir que des parens éloignés. En vain un légataire croit rendre son nom célèbre après lui, en choisissant les pauvres pour l'objet de sa charité; il sera au contraire blâmé, et il perdra le fruit de ses bienfaits, s'il néglige les indigens qui sont dans sa famille. Virgile place dans les enfers, au premier rang, les riches qui ont commis cette faute.

TÊTE. (*Mal de*)

C'est le mal des beaux esprits, dit-on du mal de tête. Sans doute parce que le travail de tête, le plus fatigant de tous, est inconnu aux personnes stupides.

Mal de tête
Veut paître.

C'est-à-dire, manger.

Il y a en effet de la relation entre le mal de tête et le besoin de manger; tous les nerfs partent de la tête, et correspondent au diaphragme de l'estomac.

TÊTE. (*Laver la*)

Laver la tête à quelqu'un, c'est lui faire une sévère réprimande. Métaphore tirée du métier de barbier.

« Celuy qui lave la teste à un autre, dit Nicot (*Trésor de la langue française*, année 1606), la lui frotte, tourne et retourne, et rebourse les cheveux, comme s'il le pelaudoit. Par ainsi laver la teste à quelqu'un, est aussi le traiter à la rigueur. »

TIGRE. (*Jaloux comme un*)

Jaloux jusqu'à la fureur.

De l'Italie nous est venu l'assemblage de tringles tant soit peu distantes les unes des autres, qui empêche qu'on ne soit vu du dehors, quoiqu'on puisse voir du dedans.

Les Italiens avaient tiré de l'Orient l'idée de cette fermeture; et nous avons une sorte de jalousie qui se nomme *persienne*.

Mais « à Constantinople, en Égypte et en Perse, les jalousies, au lieu d'être mobiles, sont ordinairement fixées dans le mur. » (*Voyage en Arménie et en Perse*, par M. Amédée Jaubert.)

LA JALOUSIE MORALE ET PHYSIQUE,

PARALLÈLE ÉTABLI PAR UN MORALISTE ET UN MENUISIER.

LE MORALISTE.

En Europe ainsi qu'en Asie,
De l'Impuissance et du Désir
Naquit un jour la sombre Envie;
Qui, pour notre malheur, se donna le plaisir

D'enfanter un tourment qu'on nomme Jalousie,
En Europe ainsi qu'en Asie.

LE MENUISIER.

En Europe ainsi qu'en Asie,
Si, placé près de votre amie,
Vous désirez lui prendre un doux baiser,
Aux regards perçans de l'Envie,
Une discrète jalousie,
Tendres amans, saura vous dérober
En Europe ainsi qu'en Asie.
(HUGUIER DE SAINT-AMAND.)

TISON. (*A Noël au perron, A Pâques au*)

C'est-à-dire, lorsque le temps est assez doux pour qu'on se tienne à Noël sur un perron, il est à craindre que le froid trop tardif ne se fasse encore sentir à Pâques.

TOILE. (*Vous parlez trop, vous n'aurez pas ma*)

Proverbe que l'on applique à un babillard qui cherche à séduire par ses beaux discours. En voici l'origine : Une paysanne avait chargé son fils d'aller vendre au marché une pièce de toile; et comme il n'était pas bien fin, elle lui défendit de la vendre à un grand parleur, qui l'enjôlerait par ses beaux discours. Ce benêt retint si bien la leçon, qu'il ne trouva point de marchand qui ne parlât trop à son gré; car dès qu'on lui avait demandé *combien la toile,* et qu'il en avait dit le prix, si on répondait *c'est trop cher,* il répliquait à l'instant: *Vous parlez trop, vous n'aurez pas ma toile,* et renvoyait ainsi son monde.

Voici une autre version : Jean avait été prévenu par sa mère qu'il trouverait au marché des femmes bavardes à qui il ne faudrait pas céder sa toile; il en rencontra de telles en effet, et leur dit : *Vous parlez trop, vous n'aurez pas ma toile.* En revenant, il aperçut une

statue de vierge sur le bord du chemin ; attendu qu'elle ne parlait pas, il lui laissa sa toile.

TOITS. (*Publier sur les*)

Façon de parler empruntée de la Bible.

En Judée, les toits étant plats et servant de terrasse, le Christ commanda qu'on prêchât sur les toits.

TON.

C'est le ton qui fait la musique.

Le sens d'un mot dépend souvent de la manière dont il est prononcé.

TONDU.

Je veux être tondu si....

Cette espèce d'imprécation vient de l'usage où l'on était autrefois de tondre ceux qu'on voulait dégrader. « Et moy-mesmes, dit Estienne Pasquier (*Recherches de la France*), ai veu ce proverbe fort familièrement tomber en noz bouches : maintenant que nous ne nourrissons plus les longs cheveux, on se mocqueroit de celuy qui en useroit. »

Estienne Pasquier vivait sous Henri IV. Les cheveux courts cessèrent d'être à la mode au commencement du règne de Louis XIII, et on les a portés longs jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. Ainsi le proverbe a été, pour la seconde fois, applicable pendant près de deux cents ans.

TONDUS. (*Il ne craint ni les rez ni les*)

Que deux hommes se querellent, ils se prendront d'abord au collet, puis aux cheveux ; ainsi celui des deux champions qui serait rasé ou tondu aurait sur son adversaire un grand avantage.

TOQUET. (*Manon*)

Expression proverbiale, pour désigner une femme coiffée d'une manière bizarre.

(*Manon*, petite Marie. *Toquet*, petite toque.)

Sans collet, sans béguin, et sans autre affiquet,
Ses mules d'un costé, de l'autre son tocquet.
En ce plaisant mal-heur, je ne sçaurois vous dire
S'il en falloit pleurer, ou s'il en falloit rire.
(Regnier, sat. ii.)

« Madame de Fiène disait souvent : On tient si fort ici aux anciens usages, que la reine d'Angleterre est morte avec son toquet. »

(*Fragmens de Lettres originales de madame Charlotte de Bavière, veuve de Monsieur, frère unique de Louis* XIV.)

Le toquet est une coiffure d'enfant, ce qui n'a pas empêché, en 1797, toutes les Françaises qui voulaient suivre la mode, de paraître dans les promenades et dans les salles de spectacle avec ce bonnet. Les unes le portaient en velours noir, brodé en or et bordé d'une dentelle d'or; les autres, en satin blanc, bleu de ciel ou rose, garni d'une blonde.

Les gens du peuple se demandaient si ces dames arrivaient de chez leur nourrice. L'illusion était complète, le toquet prenait exactement la forme de la tête. Les élégantes du second ordre voulurent aussi avoir des toquets, et la mode de cette coiffure enfantine peut être mise au nombre de celles qu'on adopte avec d'autant plus d'enthousiasme, qu'elles ont causé plus de surprise.

Toste.

Action de porter aux convives la santé d'une personne absente, proposition de boire à l'accomplissement d'un vœu, au souvenir d'un événement.

On écrit aussi *toast*, mais l'*a* ne se prononce pas. Le mot anglais *toast* signifie une *rôtie*.

Anciennement, en Angleterre, la personne qui portait une santé à la fin du repas, mettait une croûte de pain rôtie (*toast*) dans son verre; après avoir fait le tour de la table, le vase revenait au premier convive, qui buvait la liqueur et mangeait la rôtie. L'usage de la rôtie a passé; mais le mot qui l'exprimait a été conservé.

Pour désigner une belle personne, on dit que c'est une des premières *tostes* de l'Angleterrre; et pour caractériser une beauté surannée, on la nomme une *toste de rebut.*

On toste aussi chez nous, et les noms propres *tosté*, *tostée*, viennent de là.

TOULOUSE. (*Il a de l'or de*)

L'an 648 de la fondation de Rome, cent six ans avant la naissance de Jésus-Christ, Quintus Servilius Cœpio, consul romain, abandonna au pillage la ville de Toulouse; mais ceux qui enlevèrent l'or de ses temples périrent tous d'une manière cruelle.

Le proverbe auquel cet événement a donné lieu subsiste encore, et l'on dit d'un homme qui a eu quelque avantage, et qu'on menace de vengeance : *Il a de l'or de Toulouse.*

TOUT.

En tout bien tout honneur.

A buon fine, con buona intenzione;

pour une bonne fin et d'après une bonne intention.

Tout je ne sais comment, tout chose, tout évêque d'A..... (d'Avranches).

Une remarque sur le *Chef-d'œuvre d'un inconnu*, donne l'origine, ou pour mieux dire, la prétendue origine de cette locution proverbiale.

Un évêque d'Avranches dit à une personne qui lui demandait des nouvelles de sa santé : « Je me sens tout je ne sais comment, tout chose, tout J. F.; » et quelques jours après, cette même personne interrogée sur la cause d'un air de tristesse qui n'était point habituel, répondit : « Je me sens tout évêque d'Avranches. »

Toux de renard.

C'est une toux mortelle. Le renard tousse ordinairement en se retirant dans son terrier.

Traiflagoulamen.

Sobriquet donné aux Normands; c'est un composé des premières syllabes des mots traî*tre*, fla*tteur*, gou*liafre*, la*rron*, et men*teur*.

Ménage dit que les Bretons se plaisent à chanter les vers suivans :

Judas était Normand,
Tout le monde le dit;
Entre Caen et Rouen ce malheureux naquit;
Il vendit son Seigneur pour trente marcs comptant:
Au diable soient tous les Normands!
(*Menagiana.*)

Dans une dissertation qui précède une édition nouvelle (1821) des *vaux-de-vire d'Olivier Basselin, poète normand de la fin du quatorzième siècle*, M. Louis Dubois, ancien bibliothécaire et membre de plusieurs académies, défend ainsi la Normandie contre les préventions et les sarcasmes : « Sans doute elle a des droits à l'estime, à l'amour, à l'enthousiasme de ses enfans, au respect des étrangers, à l'admiration de tous, la contrée tout à la fois généreuse, spirituelle, brave, industrieuse, fertile et opulente, qui, toujours capable de grandes choses, présentant des titres aussi nom-

breux que variés, fut pour la France le berceau de ses premiers grands poètes, de ses premiers tragiques, de ses plus aimables versificateurs, de ses premiers peintres, de ses premiers chimistes, de ses plus anciens navigateurs, de ses héros guerriers les plus fameux : personnages éternellement célèbres dans les sciences, les arts, les lettres, les armes, la navigation, l'agriculture, l'industrie et le commerce, dont le royaume s'honore, et qui ont contribué si brillamment à sa civilisation, à sa puissance, à sa splendeur. »

TRAMONTANE. (*Perdre la*)

C'est être troublé à l'aspect des dangers, ne savoir plus où l'on est, perdre la tête. Cette façon de parler est empruntée de l'ancienne marine. Avant l'invention de la boussole, les pilotes n'avaient que les étoiles pour se diriger. *Tramontane* est le nom de l'étoile du Nord, *Tramontana* ou *Transmontana*, sous-entendu *Stella*, l'étoile d'au-delà des monts, c'est-à-dire, des Alpes, par rapport aux navigateurs de la Méditerranée et de la mer Adriatique.

TRAN TRAN. (*Entendre le*)

Littéralement, c'est danser en mesure au son du tambour.

Au figuré, un homme est dit *savoir le tran tran*, *entendre le tran tran*, lorsqu'il connaît le cours de certaines affaires, lorsqu'il est en état de les conduire.

TRÉSORIER SANS RENDRE COMPTE.

On appelle ainsi un domestique qui gouverne son maître et qui a toute sa confiance.

TRIBOULET. (*Servir de*)

Servir de bouffon, faire rire la compagnie.

Triboulet, fou de Louis XII et de François Ier, acquit beaucoup de célébrité sous le règne du dernier de ces deux princes.

Ce fut lui qui dit que si Charles-Quint était assez fou pour venir en France, et se fier à un ennemi qu'il avait si mal traité, il lui donnerait son bonnet. Et si je lui livre passage, dit François Ier, comme s'il traversait ses propres états? *Sire*, répliqua Triboulet, *en ce cas-là je reprends mon bonnet, et vous en fais présent.*

On dit que ce même Triboulet ayant été menacé par un grand seigneur de périr sous le bâton, pour avoir parlé de lui avec trop de hardiesse, alla s'en plaindre à François Ier, qui lui dit de ne rien craindre; que si quelqu'un était assez hardi pour le tuer, il le ferait pendre un quart d'heure après. *Ah! sire*, dit Triboulet, *s'il plaisait à votre majesté de le faire pendre un quart d'heure auparavant!*

Il passait avec un seigneur sur un pont où il n'y avait point de parapet; le seigneur en colère demanda pourquoi on avait construit ce pont sans y mettre des garde-fous. *C'est*, lui répondit Triboulet, *qu'on ne savait pas que nous y passerions.*

Rabelais a mis Triboulet fort agréablement en jeu, quand il l'a fait consulter par Panurge sur son mariage.

Cinquante-cinq pages des *Récréations historiques*, par Dreux du Radier (*in*-12, Paris, 1767), sont consacrées à l'*Histoire des fous, en titre d'office, de nos rois.*

Après la première expédition des croisades, la mode des fous s'introduisit dans toutes les cours de l'Europe.

Quand on disait à Henri IV quelque chose qui ne lui paraissait pas raisonnable, il renvoyait celui qui lui parlait à maître Guillaume.

Le dernier fou en titre d'office fut Langely.

> Et l'esprit le plus beau, l'auteur le plus hardi
> N'y (à la cour) parviendra jamais au sort de Langely.
> (Boileau, sat. 1re.)

Il touchait par an vingt-cinq mille écus. Ses railleries le firent expulser de la cour; et Louis XIV ne lui donna pas de successeur.

Troc.

Faire un troc de gentilhomme.

Pour dire troquer sans retirer de l'argent.

Trompeur.

A trompeur, trompeur et demi.

C'est-à-dire, un trompeur mérite de trouver un trompeur plus fin que lui. Voyez la fable de La Fontaine, *le Coq et le Renard* (15e du 2e livre); voyez aussi *Sermones convivales*, édition de Bâle, 1561, tome I, page 12.

Trop.

Qui trop embrasse mal étreint.

Les Provençaux disent :

Qui tire trop, fait deux bouts.

On peut encore citer ici un de leurs proverbes :

Celui qui va aiguiser son couteau sur toutes les pierres, celui qui conduit sa femme à toutes les foires, et fait abreuver son cheval à tous les ruisseaux, n'a au bout de l'an qu'un méchant couteau, une femme de mauvaise vie et une haridelle.

J'estime fort tout homme qui a fait une fois le saint voyage; je me défie de celui qui l'a fait deux fois; je ne veux avoir aucun commerce avec celui qui a vu trois fois la Mecque.

(Proverbe oriental.)

Rien de trop.

Rien de trop est un point
Dont on parle sans cesse, et qu'on n'observe point.

Les hommes la plupart sont étrangement faits :
Dans la juste nature on ne les voit jamais;
En chaque caractère ils passent ses limites,
Et la plus noble chose ils la gâtent souvent
Pour la vouloir outrer et pousser trop avant.
(MOLIÈRE, *Tartufe.*)

Tout vouloir est d'un fou, l'excès est son partage :
La modération est le trésor du sage;
Il sait régler ses goûts, ses travaux, ses plaisirs,
Mettre un but à sa course, un terme à ses désirs.
(VOLTAIRE, *Discours* 4.)

Trop de repos nous engourdit,
Trop de fracas nous étourdit,
Trop de froideur est indolence,
Trop d'activité turbulence,
Trop d'amour trouble la raison,
Trop de remède est un poison,
Trop de finesse est artifice,
Trop de rigueur est cruauté,
Trop d'audace est témérité,
Trop d'économie avarice :
Trop de bien devient un fardeau,
Trop d'honneur est un esclavage,
Trop de plaisir mène au tombeau,
Trop d'esprit nous porte dommage :
Trop de confiance nous perd,
Trop de franchise nous dessert,
Trop de bonté devient faiblesse,
Trop de fierté devient hauteur,
Trop de complaisance bassesse,
Trop de politesse fadeur.
(PANARD, *Maximes et Sentences.*)

TROPHONIUS. (*Paraître sortir de l'antre de*)

C'est-à-dire, avoir l'air triste, abattu. Proverbe mythologique.

L'antre de Trophonius, situé dans un bois, n'avait qu'une petite ouverture de forme ronde; de cette espèce

de four on était entraîné dans une seconde caverne, avec beaucoup de force et de vitesse. L'avenir ne se déclarait pas à tous de la même manière : les uns voyaient, les autres entendaient, mais tous avaient été effrayés; et Pausanias dit que quiconque avait consulté l'oracle de Trophonius, conservait un air triste pendant toute sa vie.

TROUBLE. (*La rivière ne devient jamais grosse qu'il n'y entre de l'eau.*)

C'est-à-dire, jamais un banquier, un homme d'affaires, n'amasse subitement des millions qu'il n'use de quelque moyen illicite.

Sucer à temps le blanc et le jaune de l'œuf.

S'enrichir par adresse et par fraude.

(Proverbe russe.)

TROUILLE.

Aphérèse de citrouille.

On y ajoute l'épithète *grosse;* et c'est, parmi les gens du peuple, un terme de mépris pour désigner une femme qui a trop d'embonpoint.

TROTTOIR. (*Fille qui est sur le*)

C'est-à-dire, qu'on cherche à marier, que l'on met en évidence. Métaphore prise des chevaux qu'on fait trotter et aller toutes sortes de pas en place publique, lorsqu'on veut s'en défaire.

A Niort (département des Deux-Sèvres, ci-devant Poitou), il y a un usage qui se rapporte à notre proverbe.

Les mères de famille des environs, qui ont des filles de quinze ans et au-dessus, ne manquent guère de les mener aux foires de Niort, pour les faire connaître en les montrant dans les lieux de réunion, aux bals,

aux spectacles, aux promenades. Aussi, dans le pays, on compte l'âge d'une fille à marier, par les foires de Niort. On dit : Elle a tant de foires; et comme le public veut toujours mettre les quinze ans avant la première apparition sur ce grand théâtre, il est de la prudence des mères de ne pas mener trop tôt leurs filles aux foires.

TROUSSES. (*Avoir quelqu'un à ses*)

C'est-à-dire, être poursuivi.

La *trousse*, espèce de jupon troussé et serré entre les cuisses, est l'origine de notre culotte; on le voit sur les portraits de François Ier, de Henri II, de François II, de Charles IX, de Henri III et de Henri IV. Il n'y a plus aujourd'hui à le porter que les sauteurs, quand ils se livrent à leurs exercices.

TROUVER.

Trouver chape-chute.

On appelait *chape*, dans le moyen âge, un manteau à capuchon. Une rue de Paris porte, depuis le treizième siècle, le nom de *Tire-Chape*, parce qu'on y enlevait les chapes des passans.

Chute est un participe du verbe *cheoir*. Les paysans disent encore, dans quelques parties de la France, une pomme *chute*, une poire *chute*, quand ces fruits sont tombés de l'arbre.

« On parle ici de la mort du pape : si elle arrive, ce « sera une bonne chape-chute pour son successeur. »

(GUI PATIN, 60me lettre.)

Chape-chute est donc une bonne aubaine; mais comme souvent l'avidité est déçue, et qu'il arrive qu'en voulant s'emparer de la chape d'un autre, on perd la sienne propre, *trouver chape-chute* se prend aussi

en mauvaise part, et veut dire trouver du mécompte, éprouver un désagrément.

« Je lui dis que ce n'est point là la vie d'un honnête « homme, qu'il trouvera quelque chape-chute, et qu'à « force de s'exposer, il trouvera son fait. »

(Mme DE SÉVIGNÉ.)

TRUAND. (*Qui fit Normand, il fit*)

Ce vieux proverbe vient, selon Pasquier, de ce que les Normands étaient chargés d'impôts. *Tru* signifiait tribut, et *truand* n'était pas pris en mauvaise part.

Comme l'aumône est une sorte de tribut, *truand* est aussi synonyme de mendiant :

Quand je voy tout nuds ces *truans*
Trembler, sur ces fumiers puans,
De froit, de fain, crier et braire,
Conte ne fais de leur affaire.

(*Roman de la Rose.*)

TU AUTEM. (*Entendre le*)

C'est être prompt à saisir une affaire.

« J'y étois, dit Gargantua, et bientôt en saurez le *tu autem.* »

Dans les communautés religieuses, on fait une lecture pendant le repas. Pour faire cesser cette lecture, le supérieur donne un petit coup sur la table, en prononçant les mots *tu autem*, qui sont suivis de *Domine, miserere nobis*, et chacun se lève.

Le burlesque prédicateur Menot a dit qu'après notre mort, *poterimus cognoscere omne tu autem.*

Par occasion, nous croyons devoir donner ici le sens de *explicit*, terme usité dans les anciens manuscrits, et qui équivaut à *fin*. *Explicit* est une abréviation du mot *explicitus*, sous-entendez *liber* (livre). Les anciens livres étaient des rouleaux de parchemin que l'on

développait à mesure qu'on les lisait; ainsi *explicitus* (développé) a le même sens que *fini*.

TURC. (*Fort comme un*)

Ce proverbe date des croisades. La forte constitution des Turcs frappa nos aïeux, qui cependant étaient plus forts que nous, comme on peut s'en convaincre en examinant dans les arsenaux des masses d'armes et des épées que nous aurions de la peine à lever, et dont, à plus forte raison, nous serions incapables de nous servir. La découverte de la poudre à canon, en rendant souvent la force du corps inutile, nous a successivement énervés.

Vers le milieu du dix-septième siècle, on eut l'espoir de corriger la débilité des constitutions par une découverte nommée *transfusion du sang*. Les premières expériences furent faites en 1666. Les docteurs Richard Lower et Edmund King prirent des chiens, des brebis, des veaux, des chevaux, etc., et firent passer dans un corps affaibli le sang d'un animal vigoureux.

De l'Angleterre, ce système se répandit en France et en Italie. Des animaux usés, décrépits, sourds, recouvrèrent, ceux-ci l'ouïe, ceux-là l'agilité, par la transfusion dans leurs veines du sang d'animaux jeunes et robustes.

Comme il se faisait des cures étonnantes, Jean Denis, docteur en médecine à Paris, assisté d'un chirurgien nommé Emerez, essaya, dans cette capitale, l'opération sur un homme, et publia la relation de sa cure. C'était le sang d'un agneau qu'il avait employé. Il y joignit l'histoire d'une autre guérison opérée par la transfusion du sang d'un veau. Mais, dans cette même ville, la transfusion ayant été fatale au baron Bond, fils du premier ministre d'état en Suède, le roi de France défendit que l'on donnât suite à ces expériences.

Le proverbe, *Fort comme un Turc*, est quelquefois une allusion à la pluralité des femmes.

TURCARET.

Est devenu le nom générique des financiers, depuis la comédie de Le Sage, qui porte ce titre : elle fut jouée pour la première fois en 1709.

TURLUPIN. (*Malheureux de nature, enfant de*)

Sous le règne de Charles v, on alluma à Paris des bûchers pour exterminer une secte de gens qui vivaient de manière à offenser les mœurs.

Mais pourquoi nommait-on ces débauchés *turlupins?* Quelques étymologistes veulent que le mot *turlupin* soit le même que *tire lupin*, tirant sur le loup, tenant du loup; d'autres prétendent qu'il faut dire *turlipin*, par inversion de *turpellin*, venant de *turpis*. Nous allons hasarder une troisième étymologie : dans le vieux langage français (voyez le *Glossaire* de *M. de Roquefort*), *turc* s'écrivait sans *c;* anciennement les *Turcs* nous inspiraient de l'effroi; à *tur* ajoutez *lupin*, tenant du loup, vous aurez *turlupin*.

Maintenant il s'agit d'examiner pourquoi les mœurs du loup sont plutôt attribuées aux hérétiques dont nous venons de parler, que celles d'un autre animal. — Parce qu'une de leurs erreurs consistait à se croire permis de prendre publiquement des plaisirs charnels. (Voyez l'*Histoire de France*, par Villaret, t. 10, p. 250. Voyez aussi le proverbe : *Il est comme le loup, il n'a jamais vu son père.*)

TURLUPINADE.

Plaisanterie basse, jeu de mots grossier, comme s'en permettait un garçon boulanger (Henri Legrand), qui

monta sur le théâtre en 1583, et prit le nom populairement fameux de *Turlupin*.

V.

Vache a Colas.

C'était le nom d'une chanson très satirique sur le clergé de France, qui fut faite vers la fin du règne de Henri IV, et brûlée par le bourreau, avec défense expresse d'en faire aucune mention.

Comme cette chanson était attribuée aux huguenots, quand on voulait désigner quelqu'un qu'on soupçonnait d'hérésie, on disait vulgairement : *Cet homme sent la vache à Colas.*

Dans beaucoup de villes de France, on dit encore des personnes qui travaillent le dimanche, qu'elles sont de la religion de la vache à Colas. Les travaux à l'aiguille que les femmes catholiques zélées s'interdisent le dimanche, sont permis dans la religion protestante.

Il n'est rien tel que le plancher des vaches.

Pour dire qu'il y a moins de danger à voyager par terre que par eau.

Fais l'éloge de la mer, et tiens-toi à terre.

(Proverbe provençal.)

Valentin.

C'était autrefois le synonyme de *galant;* il vient de *valens.* Dans nos vieux romans, un chevalier n'osait déclarer sa passion à sa belle qu'après avoir donné des preuves de *valeur;* le premier dimanche de carême, les gens de la classe moyenne prenaient plaisir à désigner des *valentins* et des *valentines;* les marchands de rubans et autres agrémens étaient appelés *valentins.*

A Épinal, c'est encore la coutume que, le premier

dimanche de mars, les jeunes gens se rassemblent, et que l'un d'eux désigne des *valentins* et des *valentines:* chaque *valentine* accorde un baiser; mais il faut que dans le courant de la semaine le *valentin* fasse un cadeau; c'est ce que l'on appelle *rachat.*

La fête de saint Valentin (14 février) fut le jour que choisit, il y a deux siècles, une princesse de Piémont pour faire l'inauguration d'une maison de plaisance qui devait être le but de ses promenades; et elle ordonna que les dames tirassent au sort le nom des gentilshommes qui leur serviraient de galans toute l'année.

A Londres, le 13 février, nombre d'amans écrivent à leurs maîtresses, nombre de maîtresses à leurs amans: c'est un usage suivi de temps immémorial en Angleterre : *valentin* ou *valentine* doit toujours être le dernier mot de la lettre.

Indépendamment des véritables *valentines*, on envoie ce jour-là beaucoup de lettres de plaisanterie, et l'on intrigue ses amis et ses connaissances. Ce sont des complimens, des éloges, des déclarations d'amour, des demandes en mariage, le tout écrit sur du papier auquel le luxe de la peinture et celui de la dorure ont été prodigués. Quelquefois la plaisanterie est amère : on écrit à une femme galante que ses rigueurs font le désespoir de vingt amans; à une vieille, qu'on voudrait être aimé d'elle, parce qu'on ne craindrait pas d'en être mordu dans une rage d'amour; à un vieillard, qu'on lui envoie le portrait d'une jeune beauté qui meurt d'amour pour lui, et il ne voit que la figure de la Mort entr'ouvrant un tombeau.

VALET. (*Tel maître, tel*)

Proverbe pris des Grecs, et traduit ainsi en latin : *Qualis hera, tales pedisequæ.*

Nos ancêtres ont dit aussi : *Tel seigneur, telle mesnie* (tel ménage).

Valet.

Ce titre, dans le moyen âge, n'avait rien d'avilissant; il désignait tout jeune homme en âge de puberté, qui n'était pas marié, qui était sous la domination de son père ou d'autres personnes chargées de sa conduite et de son éducation.

Dans le fabliau d'*Aucassin et Nicolette*, Aucassin, fils du comte de Beaucaire, est appelé le *gentil valet.*

On désignait sous le titre de valet, les fils mêmes des rois. Dans un compte de la maison de Philippe-le-Bel, les trois enfans de ce monarque, ainsi que plusieurs autres princes, sont qualifiés de valets.

VANITÉ. (*La vanité n'a point de plus grand ennemi que la*)

On la hait dans les autres à proportion de ce qu'on est vain soi-même : c'est jalousie de métier.

Les hommes hauts et vains sont semblables aux épis de blé : ceux qui lèvent le plus la tête sont les plus vides.

« Beaucoup de gens confondent la vanité, l'amour-propre et l'orgueil.

« L'amour-propre est nécessaire; c'est de l'amour-propre éclairé que naît l'honneur, la décence et l'honnêteté. La vanité ne produit rien de bon, et de l'orgueil n'attendez que des vices. »

(J. J. Rousseau.)

« La vanité est l'amour-propre qui se montre; la modestie est l'amour-propre qui se cache. »

(Fontenelle.)

« Les passions les plus violentes nous laissent quelquefois du relâche ; mais la vanité nous agite toujours. »

(La Rochefoucauld.)

Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs,
Tout petit prince a des ambassadeurs,
Tout marquis veut avoir des pages.

(La Fontaine, fable 3, Liv. 1er.)

Antoine feint d'être malade,
Pour montrer comme il est chez soi ;
Couché dans un lit de parade
Plus riche que celui du roi ;
Et que sa chambre est embellie
De tableaux venus d'Italie,
Et de chandeliers de cristal.
Si l'on veut trouver le remède
De la fièvre qui le possède,
Qu'on le couche dans l'hôpital.

(Maynard, *épigramme imitée de* Martial.)

Vaugirard.

C'est le greffier de Vaugirard,
Il ne peut écrire quand on le regarde.

Pour expliquer ce proverbe, on a dit que l'étude du greffier de Vaugirard n'était éclairée que par une lucarne, et que s'arrêter devant la lucarne, c'était ôter le jour au greffier.

Nous pensons qu'à une époque où l'on faisait grand cas de la rime, *regard* fit penser à *Vaugirard ;* car anciennement la lettre *e* ne se trouvait point à la fin de la seconde ligne de ce proverbe. Il signifie que la moindre chose déconcerte les gens peu habiles.

VEAU. (*Faire le pied de*)

C'est faire servilement, de gré ou de force, la cour à quelqu'un.

Panard a dit :

Vous qu'un état fâcheux, pour trouver le bien-être,
Force à solliciter, je plains votre malheur.

Faire le pied de grue en attendant monsieur,
Faire le pied de veau quand on le voit paraître,
Et puis avec un pied de nez
S'en retourner tout consternés;
Cliens, à cette image on peut vous reconnaître.

(Voyez *Faire le pied de grue.*)

VEAU. (*Prendre la vache et le*)
Épouser une fille qui est enceinte.

VEILLÉE.

A la Saint-Leu,
Lampe au cleu (*au clou*).
C'est-à-dire, on suspend la lampe à un clou à la Saint-Leu (1er septembre), parce qu'alors les ouvriers commencent à travailler à la lumière.

VELOURS. (*Faire patte de*)
Pour dire, cacher le dessein de nuire par des dehors caressans.

Les vers suivans renferment l'origine et l'application de ce proverbe :

Un chat adroit qui veut voler
Quelque morceau sur votre assiette,
Commence par vous cajoler.
Semblant ne point voir ce qu'il guette,
Il tourne autour d'un air discret;
Puis, quand il voit que l'on caquette,
Et que l'on est un peu distrait,
La griffe part, adieu minet :
L'assiette par ses soins est nette.
Cette leçon pour vous est faite,
Mamans, retenez-la toujours.
Pour vous et pour votre fillette,
Craignez la patte de velours.

VENDANGES. (*Pâle comme une écuelle de*)
Proverbe de vigneron, appliqué à celui dont la face est rubiconde.

Nos aïeux disaient aussi :

> Rouge visage et grasse panse
> Ne sont signe de pénitence.

VENDANGEURS. (*Saints*)

Le peuple nomme *vendangeurs* certains saints dont il croit les fêtes pernicieuses à la vigne. Ces fêtes tombent à la fin d'avril ou dans le mois de mai, temps où la gelée est à craindre pour la vigne. Voici les principales : *Georget, Marquet, Tropet, Jacquet, Urbanet;* fêtes de Saint-George, de Saint-Marc, de Saint-Eutrope, de Saint-Jacques, de Saint-Urbain. La gelée, pendant les jours intermédiaires, serait également pernicieuse; mais le peuple s'est attaché à ces fêtes, parce que, dans beaucoup d'endroits, ce sont des jours de foire, par conséquent des jours de remarque.

VENDOME. (*Fraîcheur de M. de*)

Brouillard de M. de Vendôme.

Façons de parler ironiques.

Pour le guerrier dont il s'agit, la fraîcheur était un soleil ardent; et le brouillard, une grosse pluie. Ce M. de Vendôme, qui manœuvrait par toute sorte de temps, ne peut être celui qui a fait la guerre de la Succession; car le proverbe se trouve dans des livres antérieurs au milieu du dix-septième siècle, notamment dans le Dictionnaire de Nicot.

De la couleur de M. de Vendôme.

C'est-à-dire, invisible.

Ce proverbe est une suite des premiers : le grand capitaine auquel il s'applique employait des ruses qui le rendaient invisible.

VENIN. (*A la queue gît le*)

Proverbe pris de la manière dont le scorpion pique.

Ce n'est pas au commencement d'une affaire qu'il faut borner les mesures de prudence.

VENIR.

Va-t'en voir s'ils viennent.

Traduction triviale de : *N'y comptez pas.*

Le mot *Jean*, qui quelquefois s'ajoute au mot *viennent*, donne lieu à des conjectures sur l'origine de cette locution proverbiale. Jean est synonyme de crédule.

VENT.

Il faut laisser courir le vent par-dessus les tuiles.

Il faut souffrir ce qu'on ne peut empêcher.

VENT. (*Humer le*)

Faisant allusion aux nouvellistes qui croient tout, nos pères disaient : *Humer le vent.* (Voyez *Gobe-Mouches.*)

VENT. (*Petite pluie abat grand*)

Pour dire que quelques paroles flatteuses apaisent un grand emportement :

Imbre cadunt tenui rapidissima flamina venti.

VENT. (*Autant en emporte le*)

Se dit en parlant des choses auxquelles on n'ajoute pas foi.

(Voyez *Billevesées.*)

VENTRE. (*Mettre le feu sous le*)

C'est-à-dire, exciter, mettre en colère.

Dans l'Inde, lorsqu'on veut faire battre deux éléphans l'un contre l'autre, on les anime en leur *mettant du feu sous le ventre.*

A ventre saoul cerises amères.

Se dit d'un homme à qui une chose cesse de plaire, parce qu'il en est rassasié.

VERGER. (*Marier à M. Du*)

Une mère employait autrefois cette expression, lorsque, pour humilier sa fille déjà grande, elle la traitait en enfant.

Cet outrage, fait à la décence, devient rare; mais, il y a quarante ans, combien de jeunes personnes, presque nubiles, étaient encore sujettes au fouet!

Bernardin de Saint-Pierre, dans ses *Études de la Nature*, faisait, en 1784, des vœux pour que « le gouvernement proscrivît ce genre de châtiment, non seulement dans les écoles publiques, mais dans les couvens, sur les vaisseaux, chez les particuliers, dans les pensions. »

VÉRITÉ.

Bien servir fait amis,
Et vrai dire ennemis.

Proverbe tiré du passage de Térence : *Obsequium amicos, veritas odium parit.*

« Quoiqu'il n'y ait rien de si naturel à l'homme que d'aimer et de connaître la vérité, il n'y a rien qu'il aime moins et qu'il cherche moins à connaître. Il craint de se voir tel qu'il est, parce qu'il n'est pas tel qu'il devrait être; et pour mettre à couvert ses défauts, il couvre et flatte ceux des autres. »

(FLÉCHIER.)

La vérité n'entre ordinairement dans les oreilles des rois que comme l'argent dans leurs coffres, un pour cent.

Camus, évêque de Belley, prêchant à Paris, le lundi de Pâques, appliqua ce proverbe d'une manière fort originale, au duc d'Orléans, qui était venu l'entendre aux Incurables : « Monseigneur, dit-il, dimanche

dernier, je prêchai le triomphe le Jésus-Christ à Jérusalem; vendredi, sa mort; hier, sa résurrection; et aujourd'hui, je dois prêcher son pélerinage à Emmaüs avec deux de ses disciples. J'ai vu, monseigneur, votre altesse royale dans un même état. Je vous ai vu triomphant dans cette ville avec la reine Marie de Médicis votre mère; je vous ai vu mort par des arrêts de son ministre; je vous ai vu ressuscité par la bonté du roi votre frère, et je vous vois aujourd'hui en pélerinage. D'où vient, monseigneur, que les grands princes se trouvent sujets à ces changemens? Ah, monseigneur! c'est qu'ils n'écoutent que les flatteurs, et que la vérité n'entre ordinairement dans leurs oreilles que comme l'argent entre dans les coffres du roi, un pour cent. »

VERRIERS. (*Gentilshommes*)

On appelait ainsi, avant la révolution, les chefs des manufactures de bouteilles, parce que, loin de faire déroger, leur métier donnait une espèce de noblesse.

VERROUIL. (*Baiser le*)

C'est-à-dire, rendre hommage. Anciennement un vassal roturier baisait la main de son seigneur; mais si le seigneur était absent, il suffisait qu'il baisât le verrouil de la porte. (Coutume d'Auxerre, article 44; — de Berri, titre v, art. 10; — de Sens, art. 181.) Les loyaux amans faisaient la même chose. *Voyez* Lucrèce, Liv. IV.

VERT. (*Porter le bonnet*)

Cette façon de parler a long-temps signifié faire banqueroute.

> Et que d'un bonnet vert le salutaire affront
> Flétrisse les lauriers qui lui couvrent le front.
> (Boileau, sat. I.)

Un banqueroutier qui aurait paru en public sans avoir sur la tête le bonnet vert, se serait exposé à être fait prisonnier par ses créanciers.

VERT. (*Prendre quelqu'un sans*)

C'est le prendre au dépourvu.

> C'est ce qui fait toujours que je suis pris sans vert.
> (MOLIÈRE, *l'Étourdi.*)

Dans les treizième, quatorzième et quinzième siècles, il fallait, pendant les premiers jours du mois de mai, porter sur soi une branche de verdure, sans quoi on s'exposait à recevoir un seau d'eau sur la tête.

Rabelais, Liv. III, ch. 2, dit que les dés sont *le vert du diable.... Le diable me prendrait sans vert*, ajoute-t-il, *s'il me rencontrait sans dés.*

VERTE. (*Donner à une fille la cotte*)

Folâtrer avec elle, en la jetant sur l'herbe.

Et encore : *lui faire voir la feuille à l'envers.*

Dans les *Arrests d'Amour, par Martial d'Auvergne, dit de Paris* (procureur au parlement sous les règnes de Louis XI, de Charles VIII et de Louis XII), on trouve (quatrième arrest) : « Devant le maire des Boys Verdz s'est assis aultre procès entre un amoureux et sa dame; et estoit pour raison d'une cotte verte..... »

Le Glossaire des anciens termes contenus dans cet ouvrage explique ainsi *cotte verte :* « Manière de parler joyeuse, pour dire mettre le derrière d'une dame ou demoiselle à nud sur l'herbe. »

L'ouvrage de Martial d'Auvergne, très curieux par lui-même, intéresse encore davantage lorsqu'on a une édition qui réunit le Commentaire de Benoît de Court, jurisconsulte du seizième siècle.

Ovide nomme une robe de femme *crocota.* Ce mot

vient de *crocus*, safran, parce que les tuniques des femmes de son temps étaient plus particulièrement de couleur jaune : nous en avons fait *cotte*, *cotillon*.

Dans la classe élevée, on dit *jupe* et *jupon*.

(Voyez *Aimer lè cotillon*.)

Vestale.

C'est une vestale.

C'est-à-dire, *une femme chaste*. Les prêtresses de Vesta étaient enterrées vives, lorsqu'elles manquaient à leur vœu de virginité.

A l'idée de chasteté, quand on prononce le nom de *vestale*, se joint l'idée de beauté. Sous prétexte de n'admettre à l'entretien du feu sacré aucune fille qui eût quelque défaut corporel, on choisissait de belles personnes.

La parure n'est pas étrangère non plus à l'idée de vestale. Au moment de la réception d'une de ces prêtresses, tous ses cheveux étaient coupés; mais il ne lui était pas défendu de les laisser croître. L'habillement des vestales, loin d'être triste, offrait une grande magnificence ; elles avaient un rochet blanc de toile fine; et par-dessus un manteau de pourpre, qui laissait tout un bras à découvert.

Comme le feu sacré s'était éteint dans des temps fâcheux, on croyait ne pouvoir punir trop sévèrement la négligence à l'entretenir. La délinquante était conduite dans un lieu secret ; et là, dépouillée de tous ses vêtemens, elle recevait des mains du souverain pontife l'espèce de châtiment dont parle Tite-Live : *Cæsa flagro est vestalis*, ce châtiment qui fait dire à Zachi, dans les *Lettres persanes :* « Non, je ne puis plus sou-« tenir l'humiliation où je suis descendue. »

Étrange contradiction de l'esprit humain ! ces mêmes vestales, sujettes à un châtiment qui ramène à l'enfance, avaient le pas sur les magistrats. Si les consuls ou les préteurs se trouvaient sur le passage d'une vestale, ils étaient obligés de prendre une autre route, ou, si la chose était impossible, de faire baisser la hache et les faisceaux, symbole de leur autorité.

Convaincue de la perte de sa virginité, une vestale était conduite devant un puits, dans lequel le bourreau la faisait descendre par une échelle, et l'on en scellait l'ouverture.

VÉTILLES. (*S'amuser à des*)
à des choses de rien, ou de peu de conséquence.

Vétilles, au propre, petit instrument fait de deux branches de cuivre et d'une planche percée en plusieurs endroits, par où passent de petites broches et des anneaux, qu'on ne peut séparer sans une grande patience, ou sans avoir le secret de cet enlacement.

VICISSITUDES.

Hier vachier,
Hui chevalier.

Il y a de singuliers passages dans la vie. Aujourd'hui roi, demain rien : *Hodiè Cæsar, cràs nihil.*

(Voyez *Devenir d'évêque meunier.*)

VIE. (*Terme de la*)

Nos pères regardaient soixante-douze ans comme le terme de la vie :

A l'an soixante et douze,
Temps est que l'on se houze ;

c'est-à-dire, que l'on se dispose à faire le grand voyage. Se *houzer*, c'était se botter : *houzeau* était le diminutif de *houze.*

« Le peuple facétieusement dit assez souvent que l'on a laissé les houzeaux, lorsqu'il veut donner à entendre qu'un homme est allé de vie à trespas. » (Estienne Pasquier, *Recherches de la France*, Liv. VII, ch. 34.)

Nous allons traduire de l'italien un proverbe qui porte un peu plus loin le terme de la vie de l'homme:

Trois ans dure une belette.	3	*ans.*
Trois belettes . . . . un chien. . . .	9	*ans.*
Trois chiens . . . . un cheval. . . .	27	*ans.*
Trois chevaux . . . un homme. . .	81	*ans.*
Trois hommes . . . un corbeau. . .	243	*ans.*
Trois corbeaux . . . un cerf.	729	*ans.*
Trois cerfs . . . . . un monde. . . .	2117	*ans.*

VIEILLARD.

Il n'est pas vieux, mais il se souvient de loin.

Se dit ironiquement d'un vieillard qui fait le jeune.

Peut-être Jean-Jacques avait-il présente la tournure de ce proverbe, lorsqu'il écrivit le morceau suivant : « Une petite fille de sept ans jouait souvent avec un petit garçon de son âge, qu'elle appelait son petit mari. Un jour sa maman, qui était une jeune veuve, lui dit: Henriette, veux-tu pas bien me le céder, ton petit mari? — Non, dit-elle assez sèchement. — Non? mais si je ne veux pas te le céder non plus, qui nous accordera? — Maman, ce sera la petite maman. (C'est ainsi que la petite appelait la mère du petit bon-homme.) — J'aurai donc la préférence, car tu sais qu'elle veut tout ce que je veux. — Oh! la petite maman ne veut jamais que la raison. — Comment! mademoiselle, n'est-ce pas la même chose? (La petite se mit à sourire.) Mais encore, continua la maman, par quelle raison ne me donnerait-elle pas le petit mari? — Parce qu'il ne vous con-

vient pas. — Et pourquoi ne me conviendrait-il pas? (Autre sourire aussi malin que le premier.) Parle franchement : est-ce que tu me trouves trop vieille pour lui? — Non, maman, mais il est trop jeune pour vous.» (*Nouvelle Héloïse.*)

En reprochant aux vieillards d'être peu susceptibles d'amitié, on dit en riant qu'ils sont plus amoureux que les autres, parce que *le bois sec brûle mieux que le bois vert.*

VIEILLARDS. (*L'amour sied bien aux jeunes gens, et déshonore les*)

Érasme, dans son *Éloge de la Folie*, tance surtout les vieilles amoureuses. « Ces vieilles chèvres, dit-il, courent le jeune bouc; elles montrent une gorge flétrie, ridée, se barbouillent le visage de céruse et de plâtre, et tâchent, en chantant d'une voix tremblante, de réveiller la convoitise. Tout le monde crie : O les vieilles folles, les vieilles folles! et tout le monde a raison. »

VIELLE.

Philippe de Commines. (*Comment.* Liv. VI, chap. 3, et Liv. XVII, chap. 15.) parle proverbialement de la vielle, en disant : *Accorder toutes ses vielles*, comme nous disons *accorder ses flûtes.*

VIERGES. (*Amoureux des onze mille*)

On appelle ainsi celui qui devient amoureux de toutes les femmes qui s'offrent à sa vue.

Ce proverbe date du temps où se célébrait la fête des onze mille vierges.

«Le vingt-unième jour du moys d'octobre, vigile de onze mille vierges, trespassa de ce siècle le bon roy Charles VI. » (*Journal d'un bourgeois de Paris.*)

Jean de Mehun parle aussi des onze mille vierges :

> Mesmes les onze mille vierges,
> Qui devant Dieu tiennent leurs cierges.

Quelques savans ont prétendu que l'abréviation des légendaires XI. M. V. devait être ainsi interprétée : *Onze martyres vierges.* Mais que onze mille vierges aient existé ou non, toujours est-il sûr qu'on les a fêtées, et cela suffit ici.

VIERGES. (*Chanter l'évangile des*)

C'est avouer qu'on a été pris pour dupe.

« Aucune fois crioient à haulte voix : *Sancta Maria, ora pro nobis ;* puis miséricorde. »

(*Continuat. de Monstrelet*, année 1514.)

VIEUX.

Voici une énumération qui paraît avoir été faite pour la satisfaction des vieillards : *Vin vieux, vieux luth, vieille lame, vieux docteurs, vieux amis, vieux conseillers, vieux serviteurs.*

Les souliers deviendront vieux.

C'est-à-dire, le bel âge passera.

Il faut devenir vieux de bonne heure, si on veut l'être long-temps.

Ce proverbe se trouve dans Cicéron (*Traité de la vieillesse*) : *Maturè fias senex, si diù velis esse ;* c'est-à-dire, prenez de bonne heure les précautions que prennent les vieillards, ne vous livrez pas trop aux plaisirs du jeune âge, si vous voulez fournir une longue carrière :

> Bien avoir vescu en jeunesse
> Est le vrai guerdon (1) de vieillesse.
> (G. MEURIER.)

---

(1) *Vrai guerdon*, vraie récompense.

Chacun désire vivre long-temps ; il faut donc que de bonne heure on s'abstienne de tout ce qui altère les principes de la vie. La nature a voulu que la durée de nos jours tînt à la pratique de la sobriété ; du moment qu'on s'en écarte, on commence l'ouvrage de sa propre destruction.

Qui ne travaille pas étant jeune, est obligé de travailler étant vieux.

Qui noun travaillo pouli, travaillo roussi (1).

(Proverbe languedocien.)

> Chacun dans l'automne a des remords cuisans
> D'avoir en bagatelle employé le printemps.
> (BOURSAULT, *Ésope à la cour*, act. 1er, sc. 4.)

L'avenir est incertain, et cependant il faut, en tout et pour tout, faire comme si l'on devait vivre long-temps.

Ce n'est point contre le travail, mais contre l'amas de l'or, qu'est dirigé le proverbe anglais. *Ces gens*, disent-ils, en parlant de ceux qui, étant nés pauvres, font une grande fortune, et ne vivent pas assez long-temps pour en jouir, *chargent leur pipe et laissent à d'autres le plaisir de la fumer.*

VIGNES. (*Mariage de Jean des*)

Tant tenu, tant payé.

Les petites alliances que forment les vendangeurs, alliances ou sociétés qui ne durent que jusqu'à la fin de la vendange, ont donné lieu à cette façon de parler.

Le Duchat (*Remarques sur le Dictionnaire des Proverbes*, par de Backer) trouve un autre sens, qu'il tire de l'équivoque de *Jean* à *gens*. «Entre jeunes gens, dit-il,

---

(1) *Pouli* veut dire un ânon ; nous en avons fait poulain. *Roussi* se dit d'un grand âne ; nous en avons fait *roussin*.

garçons et filles, qui travaillent ensemble aux vignes, il se passe bien des fredaines. »

Enfin par mariage de *Jean des Vignes*, on entend un concubinage couvert de l'apparence du mariage.

Mariage de Jean des Vignes,
On en a mal aux eschines.
(*Proverbes en rimes, ou Rimes en proverbes.*)

VILAIN. (*Il n'est chère que de*)

Pour dire qu'un avare, quand il donne à manger, le fait avec profusion.

C'est un sacrifice auquel il s'est résigné, afin qu'on cesse de lui reprocher un défaut qu'il n'a pu cacher. Mais quelle parcimonieuse prodigalité! Horace parle d'un gala de cette sorte où le vin était tourné, l'huile rance, mais où, en revanche, le meilleur vinaigre n'était pas épargné.

VILAIN. (*Fille du*)

On dit d'une chose qu'on met à l'enchère: *C'est la fille du vilain, celui qui en donnera le plus l'aura.*

VILAIN. (*Chartrain*)

Les habitans du pays chartrain sont taxés d'égoïsme par leurs voisins, qui cultivent des terres moins fertiles.

VILAIN.

Oignez vilain, il vous poindra;
Poignez vilain, il vous oindra.

C'est-à-dire, parlez avec trop de douceur à un homme sans éducation, il vous rudoiera; rudoyez-le, il vous caressera.

On dit aussi :

Oignez vilain, il vous poindra;
Poignez gentil, il vous oindra;

c'est-à-dire, rendez service à un vilain, il vous paiera

d'ingratitude ; mais si vous obligez un homme honnête, il fera ses efforts pour se montrer reconnaissant.

Nos pères disaient aussi en proverbe : *Il n'est danger que de vilain.*

Henri Estienne, dans la crainte qu'on se méprît sur le sens de *vilain*, dit : « *Vilain*, en ce proverbe, est qui a le cœur vilain ; » et pour appuyer son interprétation, il cite cet autre proverbe : *Nul n'est vilain si le cœur ne lui meurt.*

VILAIN. (*Savonnettes à*)

Avant la révolution de 1789, on appelait ainsi, par ironie, les charges de secrétaires du roi, qui s'achetaient et donnaient la noblesse.

VILLE. (*Un œil aux champs et l'autre à la*)

Les Italiens disent : *Un œil au chat et l'autre à la marmite.*

VIN.

Du vin du crû que Dieu nous garde!

Celui qui a des vignes préfère son vin au vin de la meilleure côte. Au propre et au figuré, chacun aime ce qui vient de son crû, et les vrais gourmets sont en garde contre les productions domestiques.

VINAIGRE. (*Faire pisser*)

Faire pisser vinaigre à quelqu'un, c'est le réduire à de grandes angoisses.

VIOLETS. (*Contes*)

On appelle ainsi des contes qui n'ont point de vraisemblance, des récits de choses qu'on n'a vues que dans les éblouissemens.

L'abbé de Saint-Pierre a expliqué d'une manière

assez satisfaisante les *apparitions*, ou *contes violets*. « Dans ces sortes d'événemens, dit-il, tout n'est pas faux et imaginaire; mais aussi tout n'est pas vrai et réel. Il y a du vrai, et le vrai, dont les causes naturelles sont entièrement inconnues aux ignorans à qui elles arrivent, deviennent pour eux un merveilleux, un prodige du premier ordre. Ils sont les premiers effrayés, et par une communication organique de sentimens et de passions, qui est très naturelle, ils effraient et persuadent aisément les gens de leur sorte.

« Si ces innocens séducteurs se contentaient de raconter précisément ce qu'il y a de vrai, s'ils contaient tout, s'ils s'en rapportaient à un physicien, et qu'ils répondissent sincèrement et exactement à ses questions, ce physicien trouverait bientôt la cause naturelle de l'événement, et le public ne serait point imbu d'une merveille imaginaire; car on craindrait de débiter d'un air transi une chose très simple.

« Il en arrive tout autrement : ceux à qui l'on fait part de visions sont, pour l'ordinaire, très ignorans en physique; leur crédulité fortifie la crédulité du conteur, et, par contre-coup, la terreur qu'il leur a inspirée nourrit et fortifie la sienne.

« Comme ces sortes d'apparitions ne sont que des songes fiévreux, il s'y mêle toujours des choses fausses ou des contradictions; mais le *conteur*, craignant de passer pour un *songeur*, dissimule ces faits; il se les cache à lui-même; rajuste, en faisant son histoire, tout ce qui lui paraît se contredire, et à force de conter la même chose d'une même manière, celui qui raconte en vient peu à peu à croire que tout est arrivé précisément comme il le raconte. »

Château-Landon, petite ville, mais de grand renom; personne n'y passe qu'il n'ait son lardon.

Les habitans de Château-Landon, ville du ci-devant Gâtinois, n'étaient pas les seuls en qui nos pères reconnussent du penchant à la raillerie; ils disaient aussi: *Les copieux* (habitués à copier, à contrefaire) *de La Flèche; les guépins* (satiriques) *d'Orléans,* ou : *La glose d'Orléans est pire que le texte;* le propre des railleurs étant d'ajouter quelque chose aux faits qu'ils rapportent.

VIOLON.

Mettre au violon.

Nos aïeux disaient : *Mettre au salterion.* Un instrument à cordes, dont on s'accompagnait en chantant, portait le nom de *psalterion*, ou *salterion.*

Mettre quelqu'un au violon, c'est le renfermer dans une prison attenante à un corps-de-garde, le détenir provisoirement.

L'expression *Siffler la linotte,* dont se servent les gens du peuple, signifie chanter dans une prison. Un de ces proverbes explique l'autre.

VITRES. (*Casser les*)

Ne rien ménager dans ses propos.

Grégoire de Tours, qui écrivait dans le septième siècle, parle des vitres de l'église de Saint-Martin de Tours. Le poète Fortunat, qui vivait au commencement du huitième siècle, fait un grand éloge des vitres de la cathédrale de Paris. Dans ce même siècle, les Anglais envoyèrent chercher en France des vitriers pour arranger les vitres des églises de Cantorbéry et d'Yorck. Dans le douzième siècle, l'abbé Suger se fit un grand

honneur en ornant l'église et le monastère de Saint-Denis de vitres magnifiquement peintes.

On commença, dans le quatorzième siècle, à orner de vitres les maisons des particuliers. Elles étaient, comme celles des églises et des châteaux, attachées avec du plomb. Précédemment on se servait de toile claire. Lors de l'invention du papier, on en garnit aussi des châssis, après l'avoir huilé, pour le rendre plus transparent.

Dans le seizième siècle, les vitres n'étaient encore que de petits morceaux de verre de forme carrée, hexagone, octogone, etc., liés ensemble par de petites lames de plomb à double rainure.

A ces verres de petite dimension succédèrent des carreaux de moyenne grandeur, immédiatement enchâssés dans des traverses de bois.

Vers la fin du dernier siècle, on porta la magnificence jusqu'à substituer aux verres de vitres, de vraies glaces. De nos jours il y a de ces glaces qui sont assez grandes pour qu'une seule remplisse un châssis de quatre à cinq pieds de haut.

VITULOS. (On dit d'un homme qui a été bien battu, *Il en a eu depuis miserere jusqu'à*)

Faisant allusion à un usage monastique. Pendant toute la durée d'un psaume dont le premier mot est *miserere* et le dernier *vitulos*, le religieux ou la religieuse coupable d'une faute grave, reçoit sur les épaules nues, des coups de baguette ou de discipline.

Vivat.

Rabelais, pour se moquer de ce cri, a contrefait les Allemands. (Voy. *Pantagruel*, Liv. IV, chap. 53.) *Vivat*, s'écria Épistemon, *vivat*, *fifat*, *pipat*, *bibat*.

VOILE. (*Prendre le*)

Si la couronne de roses blanches est partie intégrante du costume d'une mariée, le voile n'est pas moins essentiel. D'où vient donc que *prendre le voile* signifie entrer en religion, se vouer au célibat? — De ce que le voile d'une mariée est la parure du moment, tandis que celui d'une religieuse va devenir sa coiffure habituelle.

Avant de recevoir le voile, une novice paraît à l'église, revêtue des plus riches habillemens de sa garde-robe. Une place, en face du prédicateur, lui est réservée; les dangers du monde et les avantages du cloître lui sont tour à tour présentés. A l'issue du sermon, si elle persévère, deux anciennes religieuses la conduisent aux pieds de la supérieure, qui, assise et armée de ciseaux, coupe ses cheveux, et lui ceint le front d'un bandeau.

Revenons aux mariées. Une chose assez singulière se pratique maintenant à Paris, pour la façon de poser le voile. Dans les classes inférieures, réputées cependant les plus modestes, une mariée veut que son voile ne cache pas sa figure, tandis que les jeunes mariées d'un rang élevé montrent à peine le bout de leur nez.

VOISIN. (*Bon avocat, mauvais*)

Un homme qui connaît toutes les ressources de la chicane doit être disposé à inquiéter ses voisins pour des vétilles.

VOISIN. (*Un grand clocher est un mauvais*)

Si un ouragan renverse le grand clocher, les maisons voisines sont écrasées.

Par le grand clocher on entendait aussi, avant la révolution de 1789, les églises cathédrales et les abbayes.

Un procès avec un chapitre, avec un couvent, était d'autant plus à craindre, que le nombre des chanoines ou des moines était plus considérable; chacun employant pour la défense commune son crédit et celui de ses amis.

VOISIN. (*Un bon renard ne mange point les poules de son*)

C'est-à-dire, un homme rusé qui fait une action blâmable, la fait plutôt dans un quartier éloigné que dans son voisinage.

Ou, un jeune homme fougueux, qui a conservé quelque respect humain, ne donne point d'alarmes aux mères de son voisinage.

VOISINE. (*Il n'est voisin qui ne*)

Cependant le droit de voisiner dégénère souvent en abus. Tel voisin qui déteste le travail, vous fait perdre un temps précieux; tel autre est un témoin incommode de votre vie domestique.

VOLÉE. (*Que de bond que de*)

C'est-à-dire, tant de bond que de volée.

Expression prise du jeu de paume.

Pourvu que les joueurs renvoient l'éteuf, peu importe la manière dont ils l'ont rencontré.

VOLET. (*Trié sur le*)

Se dit d'une chose bien choisie.

Un volet signifie non seulement une cloison de fenêtre, mais un petit ais rond, un couvercle; et pour trier des choses menues, comme des graines, on se sert souvent d'un volet.

VOLEURS; (*On ne pend que les petits*)

parce qu'ils n'ont ni argent ni crédit pour échapper à la sévérité des lois.

Dans un recueil imprimé vers 1536, on lit cette question d'un légiste à un ermite :

Homme, que fais-tu dans ce boys?
Au moins parle à moi, si tu daignes.
— Je regarde ces fils d'araignes,
Qui sont semblables à vos droicts.
Grosses mouches en tous endroicts
Y passent, menues y sont prises.
Pauvres gens sont subjects aux loix,
Et les grands en font à leur guise.

VOUER. (*Ne savoir à quel saint se*)

Ne savoir quel parti prendre, à quel expédient recourir.

On trouve dans les OEuvres de La Mothe Le Vayer, un long passage sur les superstitions populaires qui ont fait invoquer certains saints en raison de leurs noms: par exemple, *saint Clair* pour les yeux; *saint Lié* pour les enfans noués; *saint Main* pour la gale, parce qu'elle se manifeste aux mains; *saint Marcou* pour les écrouelles, parce qu'elles attaquent principalement le cou, etc., mettant en rapport le nom du saint avec celui de la maladie.

Le jour de *saint Léger* (3 octobre) nos pères auraient eu de la répugnance à ensemencer la terre, dans la crainte que le blé ne devînt léger. Le 29 janvier ils invoquaient *sainte Sérène* à Metz, pour avoir du beau temps.

VULGAIRE. (*Il faut penser avec les habiles gens, mais parler avec le*)

Proverbe dirigé contre les pédans toujours prêts à faire parade de leur savoir.

C'est, peut-être, aussi une pensée philosophique.

Z.

Zoïle.

C'est un Zoïle.

Se dit d'un critique envieux, comme l'on dit *Aristarque*, d'un critique sévère.

(Zoïle, nom propre d'un injuste censeur d'Homère.)

TABLE

DES MATIÈRES.

A.

A.
Marqué à l'A, *page* 25.
Il n'a pas fait une panse d'A, 25.
Ne savoir ni A ni B, 68.
ABBÉ.
Attendre comme les moines attendent l'abbé, 27.
Le moine répond comme l'abbé chante, 27.
Ab ovo, 27.
ABSENT.
Les absens ont tort, 27.
Les os sont pour les absens, 612.
ACCAGNARDER.
Accagnarder (s'), 28.
ACCORD.
Être de tous bons accords, 28.
ACCORDER.
Accorder ses flûtes, 651.
Accorder toutes ses vielles, 651.
ACCOUCHÉE.
Caquets de l'accouchée, 29.
ACQUÉRIR.
Un troisième héritier ne jouit pas des biens mal acquis, 30.
Qui bien acquiert possède longuement, 30.
ADROIT.
Adroit comme un prêtre normand, 435.

Adroit comme un singe, *p.* 597.
Adroite comme une fée, 244.

AFFAIRE.

Juger une affaire sur l'étiquette du sac, 574.
C'est une affaire bâclée, 31.
Dieu vous garde d'un homme qui n'a qu'une affaire, 31.
A demain les affaires, 31.
Traiter les affaires en commençant par Argus et finissant par Briarée, 31.

AFFAMÉ.

Pou affamé, 32.

AGE.

Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs, 32.
Laissez faire à George, il est homme d'âge, 275.
L'âge d'or, 444.

AGIOS.

Voilà bien des agios, 33.

Agnès, 33.

Aider, 33.

Aide-toi, le ciel t'aidera, 33.

AIGUILLE.

Disputer sur la pointe d'une aiguille, 33.
De fil en aiguille, 34.

AIGUILLETTE.

Courir l'aiguillette, 34.
Nouer l'aiguillette, 35.
Je n'en donnerais pas un fer d'aiguillette, 37.
Il ne fait pas bon servir un maître qui serre ses vieilles aiguillettes, 37.

AILE.

Tirer pied ou aile, 38.
En avoir dans l'aile, 38.
Une fille qui est toujours sous l'aile de sa mère, 37.

AINS.
Qui ains naist, ains paist, *p.* 38.
AIR.
Air marmiteux, 368.
ALGARADE.
Faire une Algarade, 38.
ALLEMAGNE.
La poudre à canon et l'hérésie sont sortis d'Allemagne, 39.
ALLEMAND.
Querelle d'Allemand, 40.
N'entendre que le haut allemand, 39.
Le peigne de l'Allemand, 40.
ALLER.
Aller de cul et de tête comme une corneille qui abat des noix, 40.
Aller où le roi va à pied, 40.
Tout y va, la paille et le blé, 40.
Il est allé au royaume des taupes, 606.
ALLONGER.
Allonger le parchemin, 41.
Allonger les SS, 572.
AMANT.
Amant à calotte, 118.
AMBRE.
Fin comme l'ambre, 443.
AMENDE.
C'est la coutume de Lorris, le battu paye l'amende, 346.
AMI.
Aujourd'hui ami, demain ennemi, 62.
Au besoin connaît-on l'ami, 43.
Un bon ami vaut mieux que cent parens, 43.
C'est trop d'un ennemi et pas assez de cent amis, 43.
Ami de Socrate, ami de Platon; mais encore plus ami de la vérité, 44.

Un ami en amène un autre, *p.* 554.
La mort n'a point d'ami; le malade n'en a qu'un demi, 187.
Les bons comptes font les bons amis, 44.
Bien servir fait amis, et vrai dire ennemis, 645.
Il est bon d'avoir des amis partout, 44.
Un honteux n'eut jamais belle amie, 311.

AMITIÉ.
Les petits présens entretiennent l'amitié, 46.

AMOUR.
Amour apprend les ânes à danser, 46.
A battre faut l'amour, 47.
Les lunettes et les cheveux gris sont des quittances d'amour, 48.
Amour poétique, 49.
Amour platonique, 48.

AMOURETTE.
Aussi-bien sont amourettes sous bureaux que sous brunettes, 111.

AMOUREUX.
Amoureux des onze mille vierges, 651.

AN.
Bon jour et bon an, 49.
Nous avons tous les ans douze mois, 400.

ANE.
Un bon serviteur doit avoir oreille d'âne, 50.
Faire l'âne pour avoir du chardon, 138.
Insulter l'âne jusqu'à la bride, 52.
Courre l'âne, 50.
L'âne de la communauté est toujours le plus mal bâté, 51.
Faute d'un point Martin perdit son âne, 51.
Contes de Peau d'âne, 52.
Ane de Buridan, 111.
Chantez à l'âne, il vous fera des pets, 485.
Qu'a de commun l'âne avec la lyre? 551.

Un roi non lettré est un âne couronné, *p.* 138.
Anes de Beaune, 81.
Un âne au milieu des singes, 597.
Les ânes ont les oreilles longues, parce que leurs mères ne leur ont pas mis de béguin, 84.
Les chevaux courent les bénéfices, et les ânes les attrapent, 86.

ANGE.
Écrire comme un ange, 52.

ANGLAIS.
J'ai payé tous mes Anglais, 53.
Le pape est devenu Français, et Jésus-Christ Anglais, 53.

ANGUILLE.
Il y a quelque anguille sous roche, 560.
Rompre l'anguille au genouil, 275.
Il fait comme l'anguille de Melun, il crie avant qu'on l'écorche, 380.

ANTAN.
Je m'en soucie comme des neiges d'antan, 53.

APELLES.
Achever la Vénus d'Apelles, 54.

APOCO.
C'est un apoco, 54.

APPÉTIT.
L'appétit vient en mangeant, 54.
Pain dérobé réveille l'appétit, 55.

APPRENDRE.
Ce qu'on apprend au ber, dure jusqu'au ver, 88.

ARBRE.
Quand l'arbre est tombé, tout le monde court aux branches, 55.

ARC.
Debander l'arc ne guérit pas la plaie, 55.

ARGENT.
L'argent est un bon serviteur et un méchant maître, *p.* 56.
Argent fait perdre et pendre gent, 56.
Argent frais et nouveau ruine le jouvenceau, 56.
Argent à l'avare est supplice, au sage un bénéfice, 56.
Plus d'argent que le roi n'en a dans sa Bastille, 77.
Point d'argent, point de Suisses, 608.
Qui n'a point argent en bourse, ait au moins du miel en bouche, 56.
Qui a de l'argent a des pirouettes, 56.
Semer de l'argent, 56.

ARGOT, 57.

ARGUS, 58.

ARISTARQUE, 59.

ARMES.
Rendre les armes, 59.
Armes de Bourges, 105.
Ce sont les armes d'Orléans qui vont en lambeaux, 328.

ARMOIRE.
Faire son armoire, 59.

ART.
L'art est de cacher l'art, 60.

ASTROLOGUE.
Il n'est pas grand astrologue, 61.

ATTENDRE.
Attendez-moi sous l'orme, 448.
Mal attend qui ne perattend, 61.
Qui bien attend ne surattend, 61.
On compte les défauts de ceux qu'on attend, 61.

AUJOURD'HUI.
Aujourd'hui chevalier, demain vachier, 62.
Aujourd'hui dans un casque, et demain dans un froc, 266.
Aujourd'hui en chère, demain en bière, 62.

AVALER.
Avaler des couleuvres, *p.* 185.
Avaleur de charrettes ferrées, 246.
Vin versé n'est pas avalé, 63.
AVARE.
Dévot comme un avare, 63.
AVARICE.
L'avarice a toujours trop, et jamais assez, 63.
L'avarice n'a rien quand elle a tout, 63.
AVENTURE.
La bonne aventure-au-gué, 65.
AVERTIR.
Un homme averti en vaut deux, 201.
AVEUGLE.
Pour faire un bon ménage, il faut que l'homme soit sourd et la femme aveugle, 66.
Aveugle de Jéricho, 321.
Aveugle retourné, 66.
Borgne est roi entre aveugles, 66.
AVOCAT.
Il est dégoûté comme la gibecière d'un avocat, 67.
Bon avocat, mauvais voisin, 659.
AVOINE.
Avoir reçu de l'avoine, 67.
AVRIL.
Il n'est si gentil mois d'avril, qui n'ait son chapeau de gresil, 287.
Avril pleut aux hommes, mai pleut aux bêtes, 67.
Poisson d'avril, 67.

B.

B.
Femme ne doit pas toucher à BBBB de l'homme, 68.
Être marqué au B, 68.

BABILLER.
Qui de coutume moult babille, trouve à chacun trou sa cheville, *p.* 68.
Badaud, 69.
BAGAGE.
Sortir d'une ville ou d'une affaire, vie et bagues sauves, 70.
Baguenauder, 70.
BAGUETTE.
Commander à la baguette, 70.
BAHUTIER.
Il fait comme les bahutiers, 70.
BAISER.
Baiser ses pouces en croix, 191.
Baiser le verrouil, 646.
Pour l'amour dou chevalier baise la dame l'escuier, 71.
BALAI.
Faire le balai neuf, 72.
Rôtir le balai, 72.
BAMBOCHES.
Faire ses bamboches, 72.
BANAL.
Bouche grande comme un four banal, 72.
BANNIÈRE.
Cent ans bannière, cent ans civière, 157.
Aller au-devant de quelqu'un avec la croix et la bannière, 73.
Aller chercher quelqu'un avec la croix et la bannière, 73.
Banquet, 73.
BAPTISTE.
Tranquille comme Baptiste, 73.
BARBE.
A barbe rousse et noirs cheveux, ne te fie si tu ne veux, 73.
Faire la barbe à quelqu'un, 74.

Bardot, *p.* 75.
BARRE.
Avoir barre sur quelqu'un, 75.
BARRETTE.
Parler à la barrette de quelqu'un, 75.
BAT.
Qui ne veut selle, Dieu lui doint bast, 76.
BATÉ.
L'âne du commun est toujours le plus mal bâté, 51.
BATON.
Faire sauter le bâton à quelqu'un, 77.
Être réduit au bâton blanc, 92.
Tour du bâton, 77.
Fêtes à bâtons, 78.
BATTRE.
Il fait bon battre glorieux, 78.
Autant vaut bien battre que mal battre, 78.
Les battus payent l'amende, 42.
Il a battu les buissons, l'autre a prins les oisillons, 79.
Se battre les flancs, 253.
A battre faut l'amour, 47.
C'est la coutume de Lorris, le battu paye l'amende, 346.
BAUDRIER.
Mon baudrier, 80.
Bavolet, 80.
BEAU.
Beau-cousin, 81.
Au nouveau tout est beau, 436.
Belle montre et peu de rapport, 543.
BEAUNE.
Anes de Beaune, 81.
BEAUTÉ.
C'est grand pitié quand beauté fault à cœur de bonne volonté, 245.

Cette femme n'a que la beauté du diable, *p.* 205.
Le diable était beau quand il était jeune, 205.

BEC.

Il attend que les allouettes lui tombent toutes rôties dans le bec, 82.
Passer la plume par le bec, 82.
C'est une cane, il n'y a que le bec à ourler, 449.

BÉGUIN.

Il a encore son premier béguin, 82.
Je le connais dès le béguin, 82.
Les ânes ont les oreilles longues, parce que leurs mères ne leur ont pas mis de béguin, 84.

BÉJAUNE.

Faire voir à quelqu'un son béjaune, 85.

BÉNÉDICITÉ.

Être du quatorzième bénédicité, 86.

BÉNÉFICE.

Les chevaux courent les bénéfices, et les ânes les attrapent, 86.

BÉNIR.

Dieu vous bénisse, 86.

BÉNITIER.

Pisser au bénitier, 87.

BERGER.

L'heure du berger, 87.

BESOIN.

Le besoin fait la vieille trotter, 88.

BÊTE.

Prendre du poil de la bête, 501.
Avril pleut aux hommes, mai pleut aux bêtes, 67.
Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois font cent bêtes, 88.

BIBELOT.

Il se trouve toujours sur ses pieds comme un bibelot, 90.

BIEN.
Bien perdu, bien cognu, *p.* 90.
BILLET.
Le bon billet qu'a La Châtre, 327.
Billevesées, 91.
BISQUE.
Prendre sa bisque, 91.
BISSESTRE.
Porter bissestre, 92.
BLANC.
Blanc comme l'albâtre, 93.
Être réduit au bâton blanc, 92.
Mettre du noir sur du blanc, 92.
Donner à quelqu'un carte blanche, 93.
Passer une nuit blanche, 437.
Reines blanches, 93.
BLANCHISSEUSE.
Il porte le deuil de sa blanchisseuse, 93.
BLOND.
Délicat et blond, 93.
Blond comme un bassin, 93.
BOETE.
Boëte à Perrette, 482.
Sortir d'une boëte, 94.
BOEUF.
Donner un œuf pour avoir un bœuf, 95.
Qui vole un œuf, vole un bœuf, 95.
Promener comme le bœuf gras, 284.
Mettre la charrue devant les bœufs, 95.
BOHÈME.
Maison de Bohème, 95.
Il vit en Bohème, 95.
BOIRE.
Après grâces Dieu but, 113.

Qui a bu boira, *p.* 467.
Buvez, ou allez-vous-en, 113.
Boire comme un sonneur, 616.
Boire comme un templier, 616.
Boire rubis sur l'ongle, 444.
Boire à tire larigot, 331.
C'est la mer à boire, 96.
Qui fait la faute la boit, 98.

BOIS.

Ne savoir plus de quel bois faire flèche, 254.
Il est du bois dont on les fait, 97.
Il est comme le bois vert qui brûle sans flamber, 97.
Il a l'œil au bois, 98.
Porter bien son bois, 98.
Fricasser les écuelles de bois, 97.
Trouver visage de bois, 98.
A gens de village trompette de bois, 97.

BOITEUX.

Il ne faut pas clocher devant les boiteux, 98.
Il faut attendre le boiteux, 618.

BON.

Peu et bon, 99.
Par le bon bout, 107.
Bon jour et bon an, 49.
Bon jour, bonne œuvre, 438.
Autant vaut bon gardeur que bon gagneur, 270.
A bon vin, bon latin, 333.
Un bon serviteur doit avoir oreille d'âne, 50.
Bons comptes font les bons amis, 44.
Bonne maman, 358.

BONNET.

Porter le bonnet vert, 646.
Avoir la tête près du bonnet, 99.
Opiner du bonnet, 100.
Tout bonnet la nuit est bon, 437.

Jeter son bonnet par-dessus les moulins, *p.* 410.
C'est bonnet blanc et blanc bonnet, 100.
Ce sont deux têtes dans un bonnet, 100.
Triste comme un bonnet de nuit sans coiffe, 166.
Ne fais pas un four de ton bonnet, ni de ton ventre un jardinet, 319.
Janvier a trois bonnets, 100.

BONTÉ.
Une bonté autre requiert, 91.

BORGNE.
Contes borgnes, 100.

BOSSU.
Rire comme un bossu, 101.
Veau mal cuit et poulets crus font les cimetières bossus, 101.

BOTTE.
Il a mis du foin dans ses bottes, 101.

BOUCHE.
Avoir la bouche comme un four banal, 72.

BOUCLIER.
Levée de bouclier, 102.
Faire une levée de boucliers, 102.

BOULE.
Faire une chose à boule vue, 102.

BOUQUET.
Donner le bouquet, 102.
Donner un bouquet de sauge, 587.

BOURGEOIS.
Cela est bourgeois, 103.
Tous les bourgeois de Chastres et ceux de Montlehéri, 104.

BOURGUIGNON.
Bourguignons salés, 105.

BOURREAU.
Se faire payer en bourreau, *p.* 107.
Brave comme un bourreau qui fait ses pâques, 464.
BOURSE.
Faire danser la bourse, 107.
BOUTIQUE.
Courtaud de boutique, 187.
Il ressemble à un mounin de boutique, 555.
Damner une boutique, damner une ville, 193.
BRAGUARDS, 107.
BRANLE.
Donner le branle, 108.
BREBIS.
Brebis trop apprivoisée de trop d'agneaux est tétée, 245.
BRIDE.
Brides à veaux, 109.
BRIDER.
La bécasse est bridée, 109.
Bridoie, bridoison, 109.
BRILLER.
Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier, 110.
BRODEUR.
Autant pour le brodeur, 110.
BROUTER.
Où la chèvre est attachée il faut qu'elle broute, 150.
BRUIT.
Les tonneaux vides sont ceux qui font le plus de bruit, 314.
La plus mauvaise roue d'un chariot fait toujours le plus de bruit, 570.
BRULER.
Il y a brûlé ses vaisseaux, 111.
BUISSON.
Il n'y a si petit buisson qui ne porte son ombre, 111.

Il a trouvé buisson creux, *p.* 111.
Il a battu les buissons, l'autre a prins les oisillons, 79.
BURE.
N'avoir ni bure ni buron, 113.
BUREAU.
Bureau d'adresse, 30.

C.

Cabriole, 113.
CAFÉ.
Prendre son café, 114.
Cahin caha, 114.
CAILLE.
Chaud comme une caille, 115.
Caillette, 115.
Calepin, 115.
CALOTTE.
Amant à calotte, 116.
Calotte de plomb, 497.
CAMÉLÉON.
Il change comme un caméléon, 116.
Capucinade, 117.
CAQUET.
Caquet-bon-bec, la poule à ma tante, 118.
Caquet-bon-bec a toujours raison, 119.
CARÊME.
A carême prenant chacun a besoin de sa poêle, 500.
Il faut faire carême prenant avec sa femme, et Pâques avec son curé, 192.
Tout est de carême prenant, 119.
Amoureux de carême, 121.
Cela arrive comme mars en carême, 121.
Cela arrive comme marée en carême, 121.
CARNANAL.
Tout est de carnaval, 122.

CARREAU.
Laisser sur le carreau, *p.* 123.
CARRIÈRE.
Qu'on me remène aux carrières, 123.
CARTE.
Cartes à jouer, 564.
Savoir la carte, 124.
Perdre la carte, 124.
Deviner le dessous de carte, 124.
Cartes sur table, 124.
Donner à quelqu'un carte blanche, 93.
CASSER.
Il faut casser le noyau pour en avoir l'amande, 42.
Si c'est du grès, on vous en casse, 124.
CASTILLE.
Ils ont eu castille ensemble, 125.
CATIMINI (*en*).
En catimini, 125.
CATON.
Sage comme un Caton. C'est un Caton, 125.
CÉLESTIN.
Voilà un plaisant célestin, 126.
CENT.
Cent ans bannière, cent ans civière, 157.
Cent ans n'est guère, mais jamais c'est beaucoup, 81.
CHAGRIN.
Le chagrin ne paie pas les dettes, 200.
CHAMAILLER.
Se chamailler, 127.
CHAMBRE.
Il n'y a point de héros pour son valet de chambre, 127.
CHAMPAGNE.
Il ne sait pas toutes les foires de Champagne, 127.

CHAMPENOIS.
Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois font cent bêtes, *p.* 88.
CHANDELLE.
La chandelle qui va devant vaut mieux que celle qui va derrière, 62.
Il doit à Dieu une belle chandelle, 128.
Riolé et piolé comme la chandelle des Rois, 564.
Brûler une chandelle d'un liard à chercher une épingle, dont le quarteron ne vaut qu'un denier, 197.
Être ménager de bouts de chandelles, 128.
CHANDELEUR.
A la Chandeleur, les grandes douleurs, 128.
CHANSON.
Conter des chansons de Jeanne et de Paquette, 461.
CHANT.
C'est le chant du cygne, 157.
CHANTER.
Chanter les pieds à l'eau comme un oublieur, 496.
Chanter pouille, 508.
Chantez à l'âne, il vous fera des pets, 485.
CHAPEAU.
Ventre pointu n'a jamais porté chapeau, 129.
Il n'est si gentil mois d'avril, qui n'ait son chapeau de gresil, 287.
Sous le chapeau d'un paysan est le conseil d'un prince, 129.
Perdre la plus belle rose de son chapeau, 129.
Chapeau de roses, 570.
Chapeaux noirs, 129.
CHAPE-CHUTE.
Trouver chape-chute, 634.
CHAPELET.
Donner le chapelet, 130.

CHAPERON.
Deux têtes dans un chaperon, *p.* 134.
Il n'est pas honnête à des filles d'aller se promener, si elles n'ont quelque dame qui leur serve de chaperon, 135.
Qui a la Bretagne sans Jugon, a chape sans chaperon, 135.

CHAPITRE.
Trois font chapitre, 135.

CHAPON.
Chapon de huit mois, manger de rois, 136.
Qui chapon mange, chapon lui vient, 136.
Qui chapon donne, chapon lui vient, 136.
Si tu te trouves sans chapon, soit content de pain et d'oignon, 202.
Onques chapon n'aima gelines, 275.
Chapon de Normandie, 137.
Chapon de Gascogne, 137.

CHARBON.
Le méchant est comme le charbon; s'il ne vous brûle, il vous noircit, 138.

CHARBONNIER.
Charbonnier est maître chez soi, 138.
La foi du charbonnier, 138.

CHARIVARI.
Faire charivari, 139.

CHARRETTE.
Il vaut mieux être cheval que charrette, 139.

CHARYBDE.
Pour éviter Charybde, tomber en Scylla, 591.

CHASSER.
Chasser le lièvre de Pâques, 463.
Cet homme chasse bien au plat, 140.
Ce garçon chasse de race, 140.

CHASSEUR.
Un repas de chasseur, *p.* 140.
Une messe de chasseur, 140.
CHAT.
Acheter chat en poche, 499.
C'est le chat, 140.
Emporter le chat, 140.
Faire comme le singe, tirer les marrons du feu avec la patte du chat, 141.
A bon chat bon rat, 544.
J'appelle un chat un chat, 141.
J'entends bien minon sans dire chat, 141.
Jamais chat emmitouflé ne prit souris, 142.
C'est le chat qui guette la souris, 142.
Chat échaudé craint l'eau froide, 142.
Bailler le chat par les pattes, 142.
Jeter le chat aux jambes de quelqu'un, 143.
Laisser aller le chat au fromage, 268.
C'est le nid d'une souris dans l'oreille d'un chat, 143.
Il ressemble à chat brûlé, il vaut mieux qu'on ne se prise, 142.
Propre comme une écuelle à chat, 143.
Il ne faut pas réveiller le chat qui dort, 212.
Il est du naturel des chats, il tombe toujours sur ses pieds, 142.
Les rats se promènent à l'aise où il n'y a point de chats, 142.
Faire de la bouillie pour les chats, 143.
Aller voir pêcher les chats, 143.
Friande comme une chatte; amoureuse comme une chatte, 143.
CHATEAU.
Faire des châteaux en Espagne, 233.
Bâtir des châteaux en Albanie, 234.
CHATTEMITE.
Faire la chattemite, 143.

CHAUDRON.
Le chaudron mâchure la poêle, *p.* 263.
Petit chaudron, grandes oreilles, 447.
CHAUSSES.
Va te promener, tu auras des chausses, 144.
Avoir la clef de ses chausses, 144.
Gentilhomme de Beauce, qui est au lit quand on refait ses chausses, 144.
Porter le haut de chausses, 145.
CHAUSSURE.
Cordonnier, borne-toi à la chaussure, 146.
CHEMIN.
Qui trop se haste, en beau chemin se fourvoie, 146.
Mener par un chemin où il n'y a point de pierres, 492.
CHEMINÉE.
Il faut faire une croix à la cheminée, 146.
CHEMISE.
La chemise est plus proche que le pourpoint, 510.
Ta chemise ne sache ta guise, 592.
Ses promesses ressemblent à celles d'une mariée qui entrerait au lit en chemise, 147.
CHENEVOTES.
Reteiller ses chenevotes, 148.
CHERCHER.
Chercher midi où il n'est qu'onze heures, 304.
Chercher midi à quatorze heures, 304.
Chercher cinq pieds en un mouton, 304.
CHERTÉ.
Cherté foisonne, 259.
CHEVAL.
L'œil du maître engraisse le cheval, 148.
Cheval de foin, cheval de rien; cheval d'avoine, cheval de peine; cheval de paille, cheval de bataille, 148.
Il n'y a si bon cheval qui ne bronche, 148.

Coup de pied de jument ne fait point de mal au cheval, *p.* 326.
Il faudrait avoir le cheval de Pacolet, 450.
Il se tient mieux à table qu'à cheval, 148.
Son cheval a la tête trop grosse, il ne peut sortir de l'écurie, 221.
Il vaut mieux être cheval que charrette, 139.
Courtisans du cheval de bronze, 110.
On ne passe jamais sur le Pont-Neuf sans voir un moine, un cheval blanc et une catin, 148.
Monter sur ses grands chevaux, 149.

CHEVALIER.
Hier vachier, hui chevalier, 649.
Chevalier d'industrie, 316.
Chevaliers errans, 149.

CHEVEUX.
On ne peut prendre un homme ray (rasé) aux cheveux, 149.

CHÈVRE.
Tant gratte la chèvre que mal giste, 285.
Où la chèvre est attachée il faut qu'elle broute, 150.
Ménager la chèvre et le chou, 154.
Prendre la chèvre, 150.

CHEVROTIN.
Tirer au chevrotin, 150.

CHICHE.
Il est tard d'être chiche quand on est au fond du sac et du tonneau, 151.

CHIEN.
Bon chien chasse de race, 542.
Cela n'est pas tant chien, 152.
Visage de chien, 152.
Faire bras de fer, ventre de fourmi, âme de chien, 152.
Faire le chien couchant, 151.

Faire un repas de chien, *p.* 152.
Chien qui aboie ne mord pas, 152.
S'ennuyer comme un chien, 152.
Paresseux comme un chien de cloutier, 465.
Battre le chien devant le lion, 339.
Chien de Jean de Nivelle, 427.
Il est comme le chien du jardinier, qui ne mange point de choux, et n'en laisse pas manger aux autres, 319.
Il est plus savant que le chien de Barthole, 590.
Deux chiens après un os, 448.
De chiens, d'oiseaux, d'armes, d'amours, pour un plaisir mille doulours, 152.
Rompre les chiens, 153.
Il n'est chasse que de vieux chiens, 153.

CHIENDENT.
Voici le chiendent, 152.

CHOEUR.
Jacobins en chaire, cordeliers en chœur, 154.
Tondu comme un enfant de chœur, 154.
Saluer en enfant de chœur, 582.

CHOU.
Juin, juillet et août, ni femme ni chou, 154.
Faire ses choux gras, 156.

CIEL.
Il est avec le ciel des accommodemens, 156.
Si le ciel tombait, il y aurait bien des alouettes prises, 42.

CIRE.
Faire comme de cire, 157.

CITEAUX.
L'ordre de Cîteaux dîne bien, mais collationne mal, 168.

CLAUDE.
Vous êtes bien Claude, 157.

CLERC.
Grand clerc, 158.

Les plus grands clercs ne sont pas toujours les plus fins, *p.* 158.

CLOCHE.

Étonné comme un fondeur de cloche, 159.
Fondre la cloche, 159.
Gentilshommes de la cloche, 159.
Qui n'entend qu'une cloche n'entend rien, 159.
Ils sont comme les cloches, on leur fait dire ce qu'on veut, 160.

CLOU.

Cela sert comme un clou à soufflet, 604.
River le clou, 161.

COEUR.

Mettre le cœur au ventre, 163.
Faire quelque chose de grand cœur, 163.
On a beau prêcher qui n'a cœur de bien faire, 163.
Jeter son cœur à la gribouillette, 163.
Avoir le cœur gros, 163.
Prendre son cœur à deux mains, 163.
Loin des yeux, loin du cœur, 163.
Les sages ont la bouche dans le cœur, et les fous le cœur dans la bouche, 164.
Mauvaise tête et bon cœur, 164.

COFFRE.

Drôle comme un coffre, 164.
Mourir sur le coffre, 164.

COGNÉE.

Jeter le manche après la cognée, 165.

COI.

Se tenir coi, 165.

COIFFE.

Triste comme un bonnet de nuit sans coiffe, 166.

COIFFER.

Coiffer sainte Catherine, 167.

Se coiffer d'une femme, *p.* 178.
Il est né coiffé, 166.
Chèvre coiffée, 167.
COIN.
Frappé au bon coin, 168.
COLÈRE.
C'est la colère du père Duchêne, 168.
COLLIER.
Franc du collier, 169.
Prendre le collier de misère, 393.
Les mœurs sont un collier de perles, 482.
COMMENCEMENT.
Heureux commencement est la moitié de l'œuvre, 169.
COMMENTAIRE.
Commentaires sur les Œuvres de Cujas, 191.
COMMISSAIRE.
Chère de commissaire, 169.
COMPARAISON.
Comparaison n'est pas raison, 170.
COMPÈRE.
Tout se fait dans le monde par compère et par commère, 169.
COMPLIMENT.
Rengaîner un compliment, 170.
CONTE.
Contes de ma mère l'Oie, 441.
Contes de Peau d'âne, 52.
Contes borgnes, 100.
Contes violets, 655.
Contes bleus, 173.
CONTENTEMENT, 171.
Contentement passe richesse, 556.
COQ.
La poule ne doit pas chanter devant le coq, 177.

Être comme un coq en pâte, *p.* 468.
Le coq de la paroisse, 465.
COQ-A-L'ANE.
Sauter du coq-à-l'âne, 177.
COQUECIGRUES.
A la venue des coquecigrues, 178.
COQUELUCHE.
Être la coqueluche, 178.
COQUILLE.
Chevaliers à coquilles, 178.
CORDE.
C'est la corde d'Ocnus, 179.
Argent sous corde, 179.
Gens de sac et de corde, 179.
Avoir de la corde de pendu, 479.
Il ne faut pas parler de corde dans la maison d'un pendu, 180.
Il n'y a si bon mariage qu'une corde ne rompe, 179.
Filer sa corde, 180.
CORDELIER.
Payer en monnaie de cordelier, 403.
Il avalerait la marmite des cordeliers, 181.
Parler latin devant les cordeliers, 181.
CORINTHE.
Il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe, 181.
CORNETTE.
Porter cornette, 182.
CORSAIRE.
Corsaires contre corsaires ne font pas leurs affaires, 183.
COTILLON.
Aimer le cotillon, 183.
COTON.
Jeter un mauvais coton, 184.
COUARD, 184.

COUCHER (*se*).
Il ne faut pas se déshabiller avant de se coucher, *p.* 184.
COUDE.
Quand on a mal aux yeux, il n'y faut toucher que du coude, 184.
COULEUVRE.
Avaler des couleuvres, 185.
COUR.
Eau bénite de cour, 185.
COURAGE.
Courage de brebis, 185.
Courage de loup, 186.
COURONNE.
Perdre le plus beau fleuron de sa couronne, 129.
COURONNER.
Un roi non lettré est un âne couronné, 186.
COURROIE.
Faire du cuir d'autrui large courroie, 187.
Mieux vaut ami en voie, que deniers en courroie, 187.
COUSINE.
Elle est de nos cousines, 187.
COUTEAU.
Aller en Flandre sans couteau, 187.
Amours qui commencent par anneaux finissent par couteaux, 188.
COUTUME.
Une fois n'est pas coutume, 188.
COUVERCLE.
Il n'y a si méchant pot qui ne trouve son couvercle, 188.
COUVRIR.
Se couvrir d'un sac mouillé, 409.
CRAMOISI.
Sot en cramoisi, 188.

CRÊTE.
Lever la crête, *p.* 188.
CRI.
A cor et à cri, 189.
Pousser des cris de Mellusine, 379.
Cris de Paris, 190.
CRIER.
Crier comme un aveugle qui a perdu son bâton, 189.
Crier haro, 189.
Il fait comme l'anguille de Melun, il crie avant qu'on l'écorche, 380.
CROIX.
Il faut faire une croix à la cheminée, 146.
Baiser ses pouces en croix, 191.
CROTTER.
Crotté en archidiacre, 55.
CUISINE.
Flaireur de cuisine, 191.
Plus la cuisine est grasse, plus le testament est maigre, 622.
CURÉ.
C'est Gros-Jean qui remontre à son curé, 192.
Il faut faire carême-prenant avec sa femme, et Pâques avec son curé, 192.

D.

DAMER.
Damer le pion à quelqu'un, 193.
DAMNER.
Damner une boutique, damner une ville, 193.
DANAÏDES.
Tonneau des Danaïdes, 193.
DANSE.
Cela vient comme tabourin en danse, 194.

Après la panse la danse, *p.* 194.
Je te donnerai ta danse, 194.
Danse macabre, 194.
DANSER.
Faire danser la bourse, 107.
DARIOLETTE, 195.
DAVO.
Être le davo, 195.
DÉ.
Le dé en est jeté, 196.
A vous le dé, 196.
Flatter le dé, 196.
Faire quitter le dé, 196.
DÉCOUDRE.
En découdre, 197.
DÉCOUVRIR (se).
Plus on se découvre, plus on a froid, 197.
DÉLUGE.
Après moi le déluge, 197.
DEMOISELLE.
Demoiselle du Marais, 360.
DENIER.
Il n'y a point d'huis qui ne lui doive un denier, 197.
Brûler une chandelle d'un liard à chercher une épingle dont le quarteron ne vaut qu'un denier, 197.
DENT.
Avoir une dent contre quelqu'un, 199.
Avoir une dent de lait contre quelqu'un, 328.
C'est l'histoire de la dent d'or, 445.
Mentir comme un arracheur de dents, 198.
Faire de l'alchimie avec les dents, 198.
Autant vaudrait essayer de prendre la lune avec les dents, 198.
Parler des grosses dents, 199.
Malgré vous et vos dents, 198.

DÉPENSER.
Autant dépense chiche que large, *p.* 331.
DÉPOUILLER.
On ne peut dépouiller un homme nu, 149.
DESSERRE.
Être dûr à la desserre, 200.
DETTE.
Le chagrin ne paye pas les dettes, 200.
DEUIL.
Porter le deuil de sa blanchisseuse, 93.
Devignottes, 201.
DEVISE.
La devise de M. de Guise, 201.
DIABLE.
De jeune angelot, vieux diable, 201.
Avocat du diable, 202.
Du diable vint, au diable retourna, 202.
Aller au diable vert, 202.
Un bruit de diable, 203.
Moucher la chandelle comme le diable moucha sa mère, 204.
Faire le diable à quatre, 204.
Crever l'œil au diable, 205.
Avoir le diable au corps, 205.
Tirer le diable par la queue, 205.
Le diable n'est pas toujours à la porte d'un pauvre homme, 205.
Le diable pourrait mourir que je n'hériterais pas de ses cornes, 205.
Le diable était beau quand il était jeune, 205.
Cette femme n'a que la beauté du diable, 205.
Quand le Français dort, le diable le berce, 205.
DIEU.
Là où Dieu veut il pleut, 206.

A qui Dieu aide, nul ne peut nuire, *p.* 206.
Cil est bien gardé qui de Dieu est gardé, 206.
Promettre ses grands dieux, 206.

DINDON.
Pères dindons, 206.

DIRE.
Bien dire fait rire, bien faire fait taire, 206.
Tu dis vrai, Pierre du Cognet, 208.
L'entente est au diseur, 209.
Qui dira tout ce qu'il voudra, ouïra ce qui ne lui plaira, 496.
Qui veut la guarison du mire, il lui convient son mehain dire, 376.
Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es, 555.
Il y a encore une messe à dire, 207.
Cela est comme le bréviaire de messire Jean, cela va sans dire, 207.

DISCORDE.
Pomme de discorde, 209.

DOIGT.
Il ne faut pas mettre le doigt entre le bois et l'écorce, 220.
Mon petit doigt me l'a dit, 210.
Se faire montrer au doigt, 209.
Avoir de l'esprit au bout des doigts, 210.

DONNER.
Une pauvre fille ne peut donner que ce qu'elle a, 211.
Qui tôt donne, deux fois donne, 211.
A donner, 212.
Petit présent trop attendu n'est point donné, mais bien vendu, 211.
Donner dans le panneau, 457.
Donner un soufflet à Ronsard, 569.
Donner le morion, 403.
Donner le branle, 108.

DORER.
Fin à dorer, *p.* 212.
Dorer la pilule, 494.
A vieille mule frein doré, 212.
Doré comme un calice, 116.
Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée, 553.
DOS.
Mal est caché à qui l'on voit le dos, 212.
DOUBLURE.
Fin contre fin n'est bon à faire doublure, 213.
DOUCEUR.
Plus fait douceur que violence, 213.
DRAP.
Au bout de l'aune faut le drap, 213.
Défiez-vous des gens qui ne voient le jour que par une fenêtre de drap, 213.
DURER.
Il faut faire vie qui dure, 213.
Courtoisie qui ne vient que d'un côté, ne peut longuement durer, 91.
Pot fêlé dure long-temps, 344.

E.

EAU.
Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise, 215.
Porter de l'eau à la rivière, 214.
Pêcher en eau trouble, 214.
Nager entre deux eaux, 214.
Les eaux sont basses, 214.
Tout s'en est allé en eau de boudin, 215.
ÉBAHI.
Jouer à l'ébahi, 215.
ÉCHELLE.
Archers de l'échelle, 215.

ÉCLABOUSSER, *p.* 216.
ÉCOLE.
Révéler les secrets de l'école, 219.
Faire une école, 220.
ÉCORCE.
Il ne faut pas mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce, 220.
ÉCU.
Il n'aura plus écu ni targe, 615.
ÉCUELLE.
Qui s'attend à l'écuelle d'autrui est sujet à mal dîner, 220.
Il a bien plu dans son écuelle, 220.
Manger à la même écuelle, 220.
Pâle comme une écuelle de vendanges, 642.
ÉGAL.
Ne nous associons qu'avec nos égaux, 221.
ÉGOÏSME, 222.
ÉLEVER.
Si l'on élève un homme méchant et orgueilleux, on accroît sa méchanceté et son orgueil, 222.
ELLÉBORE.
Avoir besoin de deux grains d'ellébore, 222.
ENCENS.
Selon les gens, l'encens, 223.
ENFANT.
Cet enfant-là ne vivra pas, il a trop d'esprit, 223.
Enfans de la mate, 373.
Enfans du tonnerre, 223.
Enfans de la messe de minuit, 224.
Bons enfans, 223.
Il n'y a plus d'enfans, 223.
ENGLUER.
La chevèche est engluée, 224.

ENLUMINER.
Enluminé comme le boy de beati quorum, *p.* 541.

ENNEMI.
Il n'y a point de petits ennemis, 225.

ENNUI.
Tromper l'ennui, 226.

ENSEIGNE.
Bon à faire une enseigne, 227.
A telles enseignes, 229.
A bonnes enseignes, 229.

ENTENDRE.
Entendre les joies du paradis, 464.
Il entend le pair, 454.
Entendre le jar, 319.
Entendre le tu autem, 635.
N'entendre ni à dia ni à hurhaut, 229.
A bon entendeur salut, 229.

ÉPARGNER.
Ce que l'on prodigue, on l'ôte à son héritier ; ce que l'on épargne sordidement, on se l'ôte à soi-même, 200.
N'épargner ni Gautier ni Garguille, 273.

ÉPAULE.
Porter quelqu'un sur ses épaules, 229.

ÉPAULÉ.
Bête épaulée, 230.

ÉPÉE.
Il n'a que la cape et l'épée, 230.
Il a couché comme l'épée du roi dans son fourreau, 264.
Se faire blanc de son épée, 230.
La gourmandise tue plus de gens que l'épée, 281.

ÉPERVIER.
D'une buse on ne saurait faire un épervier, 230.

ÉPINGLE.
Tirer son épingle du jeu, *p.* 231.
Tirée à quatre épingles, 232.
ERRER.
Chevaliers errans, 149.
ESPAGNE.
Faire des châteaux en Espagne, 233.
ESPRIT.
Bienheureux les pauvres d'esprit, 233.
L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a, 232.
Avoir l'esprit où les poules ont l'œuf, 233.
ÉTAMINE.
Passer par l'étamine, 235.
ÉTEUF.
Renvoyer l'éteuf, 235.
Courir après son éteuf, 235.
ÊTRE.
On ne peut pas être et avoir été, 236.
ÉTRENNE.
A bon jour bonne étrenne, 236.
ÉVANGILE.
Vrai comme mot d'évangile, 237.
ÉVÊQUE.
Devenir d'évêque meunier, 386.
Se débattre de la chappe à l'évêque, 238.
Véridique chez l'évêque, circonspect devant le bedeau, 238.
Saint Pierre n'a jamais voulu ouvrir le paradis ni aux évêques ni aux meuniers, 387.
EXCELLENT.
Si les vers ne sont pas excellens ils sont mauvais; il en est de même du vin et des melons, 238.
EXEMPLE.
Prêcher d'exemple, 238.

F.

FAGOT.
Fagot cherche bourrée, *p.* 241.
Brûler le fagot, 239.
Sentir le fagot, 240.
Conter des fagots, 241.
FAIM.
La faim chasse le loup hors du bois, 88.
Qui a faim ne peut manger bellement, 86.
La faim épouse la soif, 600.
Fanfreluches, 242.
FANTAISIE.
Fantaisies musquées, 413.
Faquin, 242.
FARDÉ.
Temps pommelé, femme fardée, ne sont pas de longue durée, 242.
FARINE.
Gens de même farine, 243.
FAUVETTE.
Dénicheur de fauvettes, 243.
FÉE.
Adroite comme une fée, 244.
FEMME.
Jeune femme, pain tendre et bois vert, mettent la maison au désert, 244.
Il n'est attention que de vieille femme, 246.
Ce que femme veut, Dieu le veut, 244.
Femme couchée et bois debout, homme n'en vit jamais le bout, 245.
Temps pommelé, femme fardée, ne sont pas de longue durée, 242.
Soleil qui luisarne au matin, femme qui parle latin, et enfant nourri de vin, ne viennent à bonne fin, 245.

Le diable bat sa femme et il marie sa fille, *p.* 245.
Que les femmes fassent les femmes, et non les capitaines, 245.
L'ombre d'un homme vaut cent femmes, 334.
Femmes publiques, 293.

FÉODAUX (droits), 306.

FESSE-MATTHIEU, 246. (Fesse Matthieu)

FÊTE.
Il n'y a pas de bonne fête sans lendemain, 334.
Il est fête à sa paroisse, on y carillonne, 122.
Il ne faut pas chômer les fêtes avant qu'elles ne viennent, 65.

FEU.
J'en mettrais la main au feu, 247.
Mettre le feu sous le ventre, 644.
Dites-lui cela, et allez vous chauffer à son feu, 247.

FÉVE.
Donner un pois pour avoir une féve, 95.
Roi de la féve, 247.
Les féves fleurissent, 261.

FIAT.
Il n'y a point de fiat dans cet homme-là, 248.

FIER.
Fier comme un Artaban, 249.
Fier comme un Écossais, 250.

FIERABRAS, 250.

FIÈVRE.
Fièvre de Saint-Vallier, 250.
Comme fièvre en corps de moine, 399.
Tomber de fièvre en chaud mal, 357.

FIGUE.
Faire la figue à quelqu'un, 250.

FIL.
Sa vie ne tient qu'à un fil, 251.

FILER.
Au temps que Berthe filait, *p.* 251.
Dame qui moult se mire, peu file, 392.
Filer le parfait amour, 252.
Filer doux, 251.
Les lis ne filent point, 339.
Il est bien le fils de son père, 253.

FILLE.
Fille oisive, à mal pensive, 252.
Fille qui est sur le trottoir, 633.
Fille qui prend, se vend; fille qui donne, s'abandonne, 252.
Belle fille et méchante robe trouvent toujours qui les accroche, 30.
Il est sage et timide comme une fille, 252.
Une pauvre fille ne peut donner que ce qu'elle a, 211.
Donner à une fille la cotte verte, 647.
Une fille qui est toujours sous l'aile de sa mère, 37.
Au bordeau les belles filles, 252.
Il a fait de sa fille deux gendres, 275.
Il a marié ses filles, il n'y a plus que les fils, 253.

FILS.
Fils de ses pères, ou fils de ses œuvres, 253.

FIN.
Fin comme l'ambre, 443.
Fin comme l'ombre, 443.

FLAMBEAU.
Montrer le soleil avec un flambeau, 253.

FLAMBERGE.
Mettre flamberge au vent, 253.

FLEURETTES.
Conter fleurettes, 254.

FLUTE.
Ce qui vient de la flûte s'en retourne au tambour, 615.

Monté sur des flûtes, *p.* 257.
Il est du bois dont on fait les flûtes, 258.
Il souvient toujours à Robin de ses flûtes, 258.

FOI.

Foi punique, 258.

FOIE.

Le cœur leur devint foie, 258.

FOIRE.

On ne s'en va pas des foires comme du marché, 258.
S'entendre comme larrons en foire, 259.
Il ne sait pas toutes les foires de Champagne, 127.

FOL.

Fol et avoir ne se peuvent entr'avoir, 259.
Qui fol envoye, fol attend, 259.
Accointance de fol ne vaut rien, 259.
Bonne journée fait qui de fol se délivre, 259.
De fol juge brève sentence, 324.
Un fol avise bien un sage, 260.
Au défaut d'un sage monte un fol en chaire, 260.

FOLIE.

Faire folie de son corps, 183.
Sage folie, 575.

FONTAINE.

Fontaine de Jouvence, 323.

FORTUNE.

Assez va qui fortune passe, 261.
Fortune de Baradat, 261.

FOSSE.

Avoir un pied dans la fosse, 262.

Fosselu, 262.

FOU.

C'est une grande sagesse que de savoir à propos contrefaire le fou, 264.
Les murailles sont le papier des fous, 260.

Si tous les fous portaient le bonnet blanc, nous ressemblerions à un troupeau d'oies, *p.* 260.
Il ne faut qu'un fou pour en amuser bien d'autres, 260.
Tout le monde en veut au cas de la reine folle, 261.
Vides chambres font dames folles, 261.

FRANC.
Francs-Topins, 264.
A la franche Marguerite, 362.

FRANÇAIS.
Parler français, 265.

Frelampier, 266.

Frère Frappart, 265.

Frère Laurent, 334.

FRIANDISE.
Il est comme Saint-Jacques-de-l'Hôpital, il a le nez tourné à la friandise, 266.

FRICASSÉE.
Sentir de loin la fricassée, 266.

FRIPERIE.
Se jeter sur la friperie de quelqu'un, 266.

FROC.
Aujourd'hui dans un casque, et demain dans un froc, 266.
Jeter le froc aux orties, 448.

FROID.
Souffler le chaud et le froid, 267.
Froid comme un landier, 267.
Froid comme une chaîne de puits, 268.

FROMAGE.
Entre la poire et le fromage, 268.
Jamais homme sage ne mangea fromage, 268.
Fromage est bien sain qui vient de chiche main, 355.
Laisser aller le chat au fromage, 268.

Frondeurs, 269.

FUMÉE.
La fumée cherche toujours les belles gens, *p.* 270.

G.

GAGNER.
Avec les fripons il n'y a rien à gagner, 270.
Gai comme Perrot, 483.
GALANTERIE.
Avoir une galanterie, 271.
GALÈRE.
Qu'allait-il faire dans cette galère? 271.
Galimathias, 271.
GALOCHE.
Il est comme galoche dedans et dehors, 271.
GANT.
Jeter le gant, 272.
Vous n'en aurez pas les gants, 272.
GARDER.
De trois choses Dieu nous gard; d'et cætera de notaire, quiproquo d'apothicaire, boucon de lombard frisquaire, 273.
GARDER (se).
Garde-toi de désirer, de croire tout ce que tu vois, tout ce que tu entends; garde-toi de dire, de faire tout ce que tu sais, tout ce que tu peux, 273.
GARNIR.
Beati garniti vaut mieux que beati quorum, 541.
GENTILHOMME.
Faire un troc de gentilhomme, 631.
Gentilshommes, 275.
Gentilshommes verriers, 646.
GEORGE.
Laissez faire à George, il est homme d'âge, 275.
Monté comme un saint George, 275.

Rendre les armes à saint George, *p.* 276.
GERBE.
Mieux vaut le lien que la gerbe, 276.
Faire à Dieu gerbe de fouarre, 263.
Giguer, 276.
GILLE.
Faire Gille, 277.
GITE.
Venir mourir au gîte, 278.
Gobe-mouches, 278.
GOGUETTES.
Être en goguettes, 279.
GONDS.
Sortir des gonds, 279.
GONIN.
Maître Gonin, 280.
GORGE.
Dames à la grande gorge, 280.
Faire gorge chaude, 144.
Je ne vole point sur ma gorge, 281.
GOURMANDISE.
La gourmandise tue plus de gens que l'épée, 281.
GOUTTE.
Au mal de la goutte les médecins ne voient goutte, 282.
Goutte tracassée est à demi pansée, 282.
La goutte est comme les enfans des grands seigneurs, on ne la baptise que tard, 282.
GRAIN.
Il n'y a point de grands esprits sans un grain de folie, 282.
Léger de deux grains, 401.
Catholique à gros grains, 283.
GRAS.
Plus la cuisine est grasse, plus le testament est maigre, 622.

Promener comme le bœuf gras, *p.* 284.
Tuer le veau gras, 285.
Cause grasse, 285.
GRATTER.
Envoyer au grat, 285.
Qui naît poule aime à gratter, 285.
Tant gratte la chèvre que mal giste, 285.
J'aimerais mieux gratter la terre que d'aller demander de l'argent à mes proches, 286.
Il n'y a si belle rose qui ne devienne gratte-cu, 569.
GREC.
Grand grec, 286.
Renvoyer quelqu'un aux calendes grecques, 286.
GRILLE.
Épouser une grille, 287.
GRIS.
Gris comme un cordelier, 287.
Un avaleur de pois gris, 288.
Connu comme le loup gris, 288.
Ventre-saint-gris, 288.
La nuit tous chats sont gris, 288.
GRISÉLIDIS.
Patience de Grisélidis, 469.
Grisette, 289.
GRIVE.
Soûl comme une grive, 290.
Grivois, 290.
GUÈPE.
Où la guèpe a passé le moucheron demeuré, 290.
GUÉRIR.
Débander l'arc ne guérit pas la plaie, 55.
C'est un saint qui ne guérit de rien, 291.
GUEULE.
A goupil endormi ne chet rien dans la gueule, 291.

Venir la gueule enfarinée, *p.* 224.
Mots de gueule, 291.
GUEUX, 291.
Il en est jaloux comme un gueux de sa besace, 88.
GUILANEU, 292.
GUILDOU.
Courir le guildou, 292.
GUILLE.
Il n'y a ne barat ne guille, 297.
Qui croit de guiller Guillot, Guillot le guille, 297.
GUIMPER, 297.
GUISE.
A sa guise, 298.

H.

HABILE.
Le bon Homère s'endort quelquefois, 298.
HABIT.
L'habit, c'est l'homme, 299.
L'habit ne fait pas le moine, 399.
Habit d'épinards, 231.
HAINE.
Les causes de la haine sont d'autant plus violentes qu'elles sont injustes, 299.
Haine vatinienne, 299.
HAÏR.
Qui de ses sujets est haï, n'est pas seigneur de son pays, 299.
HARASSÉ, 300.
HARENG.
La caque sent toujours le hareng, 300.
Il se vend plus de harengs que de soles, 601.
HARENGÈRE.
S'injurier comme des harengères, 300.

Hargneux, *p.* 300.

Harpie, 301.

HERBE.

Il a bien fait, il aura de l'herbe, 302.

Sur quelle herbe avez-vous marché? 303.

Couper à quelqu'un l'herbe sous le pied, 490.

Avalez, ce sont herbes, 303.

Employer toutes les herbes de la Saint-Jean, 579.

HÉRÉTIQUE.

Hérétique clavelé, 158.

HÉRITER.

Le diable pourrait mourir, que je n'hériterais pas de ses cornes, 205.

Faire son âme son héritière, 303.

HÉRODE.

Vieux comme Hérode, 303.

HEURE.

L'heure du berger, 87.

Heure des repas, 554.

A la bonne heure, 304.

Chercher midi où il n'est qu'onze heures, 304.

Chercher midi à quatorze heures, 304.

HIC.

Voilà le hic, 305.

Histrion, 305.

HOBEREAU.

C'est un hobereau, 305.

HOC.

Cela vous est hoc, 305.

HOMME.

Je suis homme, je ne suis point exempt des faiblesses de l'humanité, 306.

Face d'homme fait vertu, 306.

Un homme tout rond, *p.* 568.
Homme de porc et de bœuf, 95.
HONNEUR.
A tout seigneur tout honneur, 306.
Les honneurs changent les mœurs, 397.
HONTE.
Il a honte bue, il a passé par-devant l'huis du pâtissier, 471.
Elle a honte bue, elle a passé le pont de Gournay, 310.
HONTEUX.
Il n'y a que les honteux qui perdent, 311.
Un honteux n'eut jamais belle amie, 311.
HOTE.
Qui compte sans son hôte compte deux fois, 311.
HOUSEAUX.
Il y a laissé ses houseaux, 312.
HOUSSE.
Se promener en housse, 312.
HUCHE.
Enflé du vent de la huche, 312.
HUGUENOT, 312.
HUMEUR.
Humeur de chien, humeur de hibou, humeur de dogue, 313.
HUPPÉ.
Les plus huppés y sont pris, 314.

I.

I.
Mettre les points sur les I, 314.
IMAGE.
Quand la chose manque, il faut en présenter l'image, 315.
IMPOSSIBLE.
A l'impossible nul n'est tenu, 315.

INDUSTRIE.
Chevalier d'industrie, *p.* 316.
INITIÉ.
Être initié à une science, initié dans une matière, initié dans une compagnie, 316.
INJURE.
Les injures s'écrivent sur l'airain, et les bienfaits sur le sable, 573.
INNOCENT.
Donner les Innocens, 316.
C'est la musique des Innocens, 317.

J.

JACQUEMAR.
Vêtu comme un Jacquemar, 318.
JALOUX.
Jaloux de sa femme comme un ladre de son barillet, 75.
Jaloux comme un tigre, 623.
JAQUETTE.
Je ne m'en souviens non plus que de ma première jaquette, 318.
JAR.
Entendre le jar, 319.
JARDINET.
Ne fais pas un four de ton bonnet, ni de ton ventre un jardinet, 319.
JARDINIER.
Il est comme le chien du jardinier, qui ne mange point de choux, et n'en laisse pas manger aux autres, 319.
JARNAC.
Coup de Jarnac, 320.
Jean de Vert, 320.
Jean Farine, 320.

JETON.
Faux comme un jeton, *p.* 321.
JEU.
Quand on ne peut plus mettre au jeu, faut quitter la partie, 321.
Le jeu des rois, 564.
Ce sont jeux de princes; ils plaisent à ceux qui les font, 321.
JEUNESSE.
Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait, jamais le monde ne faillirait, 511.
Escompter sa jeunesse, 322.
Jobelin, 322.
JOSSE.
Vous êtes orfévre, M. Josse, 322.
JOUER.
Cela fut joué à Loches, 344.
JOUEUR.
La balle va au joueur, 322.
JOUR.
Les jours se suivent, mais ils ne se ressemblent pas, 64.
A bon jour bonne œuvre, 438.
Long comme un jour sans pain, 453.
A la sainte Luce, les jours croissent du saut d'une puce, 535.
Quand il pleut le jour de saint Médard, il pleut quarante jours plus tard, 580.
JOURNAUX.
Tout faiseur de journaux doit tribut au malin, 322.
JOUVENCE.
Fontaine de Jouvence, 323.
JOYEUX.
Joyeuses sérées, 595.

JUDAS.
Baiser de Judas, *p.* 324.
Traître comme Judas, 324.
JUGE.
De fol juge brève sentence, 324.
JUIF.
Juif errant, 325.
JULIENNE.
Recoudre la robe à Julienne, 325.
JUPE.
Couper la jupe, 326.

L.

Laconisme, 327.
LAIT.
Être de la confrérie du pot au lait, 327.
Avoir une dent de lait contre quelqu'un, 328.
Lambiner, 329.
LANGUE.
Sa langue va comme un cliquet de moulin, 329.
LANTERNE.
Faire croire que des vessies sont des lanternes, 329.
Lanterner, 329.
Lanterniste, 330.
Lanturlu, 331.
Laquais, 328.
LARIGOT.
Boire à tire larigot, 331.
LARME.
Larmes de crocodile, 332.
Larmes de Mégariens, 333.
LATIN.
Perdre son latin, 333.
A bon vin, bon latin, 333.

LAURENT. (frère)
Il l'a mis dedans comme frère Laurent, *p.* 334.
LAVER.
A laver la tête d'un Maure on perd sa lessive, 335.
LÉCHER.
Ours mal léché, 334.
S'il n'y avait pas de femmes, les hommes seraient des ours mal léchés, 334.
LENTEMENT.
Hâtez-vous lentement, 335.
LEUCADE.
Le saut de Leucade, 335.
LEVER. (se)
Se lever dès le potron jacquet, 336.
LICHARDS, 336.
LIÈVRE.
Quand on a mangé du lièvre, on est beau sept jours de suite, 337.
Chasser le lièvre de Pâques, 463.
LIME.
Lime sourde, 337.
LIMOGES.
Convoi de Limoges, 337.
LIMOSIN.
Raves du Limosin, 339.
LION.
Battre le chien devant le lion, 339.
Coudre la peau du renard à celle du lion, 339.
Habillé comme un gardeur de lions, 339.
LIS.
Les lis ne filent point, 339.
LIT.
Le lit est une bonne chose, si l'on n'y dort on y repose, 339.

Comme on fait son lit on se couche, *p.* 341.
LIVRE.
Il ne faut pas cinq quarterons pour faire une livre, 341.
Gardez-vous de disputer avec l'homme d'un seul livre, 342.
Un gros livre est un grand mal, 342.
Mot à mot on fait de gros livres, 426.
J'y brûlerai mes livres, 343.
LOIN.
On va bien loin depuis qu'on est las, 333.
A beau mentir qui vient de loin, 344.
LORRAINE.
C..... de Lorraine, 345.
Lorrain vilain, traître à Dieu et à son prochain, 346.
LOTI.
Le voilà bien loti, 346.
LOUP.
Il est comme le loup, il n'a jamais vu son père, 348.
Connu comme le loup gris, 288.
Entre chien et loup, 347.
Il a vu le loup, 347.
Fuyant le loup, il a rencontré la louve, 357.
D'un côté le loup nous menace, de l'autre le chien, 347.
De brebis comptées mange bien le loup, 347.
Qui se fait brebis, le loup le mange, 348.
Quand on parle du loup on en voit la queue, 539.
Tandis que le loup chie, la brebis s'enfuit, 348.
Tenir le loup par les oreilles, 347.
Le loup te mangera, 348.
Les agnèles de la Ferté, dont il ne faut que deux pour étrangler un loup, 349.
LOURDAUD, 349.
LUCRÈCE, 350.
LUNE.
La lune de miel, 389.

Faire un trou à la lune, *p.* 350.
Aboyer à la lune, 350.
Avoir des lunes, 350.

LUTINS, 351.

LYRE.
Qu'a de commun l'âne avec la lyre? 351.

M.

MACÉ (prêtre), 351.

MAGIE.
C'est la magie noire, 351.

MAGNIFICAT.
Corriger le Magnificat, 352.

MAHEUTRE, 352.

MAILLE.
Maille à maille se fait le haubergeon, 302.
Il vaut mieux écu qu'il ne valait maille, 353.
N'avoir ni denier ni maille, 353.
Avoir maille à partir avec quelqu'un, 353.
Ce n'est pas jeu de trois mailles, 353.

MAIN.
Haut la main, 354.
Une main lave l'autre, 354.
A main lavée Dieu mande la repue, 553.
Fromage est bien sain qui vient de chiche main, 355.
La main au pot, et le verre au poing, 354.
De marchand à marchand il n'y a que la main, 354.
Être unis comme les doigts de la main, 45.
Jeu de main, jeu de vilain, 354.
Il a les mains gluantes, 278.
Les rois ont les mains longues, 563.
A belles baisemains, 71.

MAISON.
Connaître les êtres d'une maison, 355.

Qui voit la maison de son seigneur, il n'y a ni profit ni honneur, *p.* 593.
Voilà une belle maison, s'il y avait des pots à moineaux, 400.
Maison faite et femme à faire, 364.
Fumée, pluie et femme sans raison, chassent l'homme de sa maison, 356.
Être dans la maison du roi, 356.
MAITRE.
Maître aliborum, 39.
Qui a compagnon a maître, 356.
Tel maître, tel valet, 639.
Passer quelqu'un maître, 356.
Il n'y a si petit métier qui ne nourrisse son maître, 386.
MAL.
Mal des beaux esprits, 622.
Il a gagné le mal de Naples, 420.
Tomber de fièvre en chaud mal, 357.
A force de mal tout ira bien, 91.
MALHEUR.
Il n'y a qu'heur et malheur en ce monde, 304.
A quelque chose malheur est bon, 357.
Un malheur amène son frère, ou ne vient jamais seul, 358.
MALHEUREUX.
Malheureux de nature, enfant de Turlupin, 637.
Maltôte, 358.
MANCEAU.
Un Manceau vaut un Normand et demi, 358.
MANCHE.
De l'arbre d'un pressoir le manche d'un cernoir, 126.
La paix n'est pas faite, il s'en faut le manche, 360.
C'est une autre paire de manches, 360.
MANGER.
Il ne faut pas se déchausser pour manger cela, 196.

Manger à ventre déboutonné, *p.* 196.
Manger à table ronde, 568.
Manger les saints, 582.
MANON TOQUET, 625.
MANTEAU.
Il ne s'est pas fait tirer le manteau, 360.
Garder les manteaux, 360.
MARCHAND.
De marchand à marchand il n'y a que la main, 354.
Marchand de tout, et faiseur de rien, 557.
Politesse de marchand, 361.
Merde à votre gorge, marchand de Paris, 361.
MARI.
Bon homme est bien le mari qui souffre à sa femme favori, 365.
MARIAGE.
Mariage de Jean des Vignes, 653.
Marier à M. du Verger, 645.
Qui se marie par amours, une bonne nuit deux mauvais jours, 363.
Il sera marié cette année, 364.
MARIÉE.
Se plaindre de ce que la mariée est trop belle, 365.
Dénouer la jarretière de la mariée, 365.
MARIVAUDAGE, 368.
MARMOT.
Croquer le marmot, 368.
MAROTTE.
Chacun a sa marotte, 369.
MARTIN.
Prêtre Martin, 372.
Ceint sur le cul comme le Martin de Cambrai, 373.
Plus d'un âne à la foire a nom Martin, 372.
Faute d'un point Martin perdit son âne, 51.

Martin Bâton, *p.* 373.

MASCHECOULIS.

Elle est faite à maschecoulis, le haut défend le bas, 373.

MATE.

Enfans de la mate, 373.

MATIN.

Qui a bon voisin a bon matin, 373.

Qui a le bruit de se lever matin, peut dormir la grasse matinée, 374.

Vous ne vous êtes pas levé assez matin, 374.

MATINES.

Chanter Magnificat à matines, 374.

Étourdi comme le premier coup de matines, 374.

Dangereux comme le retour de matines, 375.

MÉCHANT.

A méchant méchant et demi, 376.

MÉDAILLE.

Toute médaille a son revers, 376.

MÉDECIN.

Médecins d'eau douce, 377.

La terre couvre les fautes des médecins, 378.

MÉDECINE.

Tard médecine est apprêtée à maladie enracinée, 227.

Une pilule fromentine, une drachme fermentine, et la balle d'une géline est une bonne médecine, 376.

MÉDIANOCHE.

Faire médianoche, 379.

MELUN.

Après Melun Paris, 379.

Faire comme l'anguille de Melun, 380.

MÉMOIRE.

Il faut qu'un menteur ait bonne mémoire, 382.

Il ne faut point de mémoire à table, 382.

MÉNAGE.
Ce n'est qu'un ménage de gâté, *p.* 383.
Vivre de ménage, 383.
MENTEUR.
Il faut qu'un menteur ait bonne mémoire, 382.
Menteur comme une oraison funèbre, comme une épître dédicatoire, comme un panégyrique, 383.
MENTIR.
A beau mentir qui vient de loin, 344.
Il n'enrage pas pour mentir, 383.
Nature ne peut mentir, 421.
Vous avez fait mentir le proverbe, 533.
MENUET.
Que de choses dans un menuet! 383.
MERCIER.
A petit mercier petit panier, 456.
Il n'est pas mercier qui ne sait faire sa loge, 344.
MÈRE.
Mère-Grand, 385.
Belle-Mère, 384.
Merlan, 385.
MERLE.
A d'autres, dénicheur de merles! 385.
MÉSOFFRIR.
A qui meschet, on luy mésoffre, 386.
MÉTIER.
Il n'y a si petit métier qui ne nourrisse son maître, 386.
Elle est du métier, 386.
MEUNIER.
Devenir d'évêque meunier, 386.
Saint Pierre n'a jamais voulu ouvrir la porte du paradis ni aux évêques ni aux meuniers, 387.
MIDI.
Chercher midi où il n'est qu'onze heures, 304.

Chercher midi à quatorze heures, *p.* 304.
Démons du midi, 387.

MIEL.

Trop achète le miel, qui le lèche sur les épines, 231.
Un peu de fiel gâte beaucoup de miel, 389.
La lune de miel, 389.

MIEUX.

Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras, 390.
Le mieux est l'ennemi du bien, 391.
Mieux vaut engin que force, 390.

MIGNONS, 391.

MILIEU.

Vertu gît au milieu, 391.

MINE.

Juger les gens à la mine, 392.
En avoir pour sa mine de féves, 392.

MINUIT.

Ce sont enfans de la messe de minuit, qui cherchent leur père à tâtons, 224.

MISÈRE.

Prendre le collier de misère, 393.

MISERERE.

Il en a eu depuis *miserere* jusqu'à *vitulos*, 658.

MISÉRICORDE.

Rimer comme hallebarde et miséricorde, 393.

MITAINE.

Onguent miton mitaine, 394.
Plus gai qu'une mitaine, 394.
Cela ne se prend pas sans mitaines, 394.

MITRON, 394.

MODE.

Chaque pays a sa mode, 395.
Il y a autant de faiblesse à fuir la mode qu'à l'affecter, 395.

Les fous inventent les modes, les sages les suivent, *p.* 395.
Un philosophe se laisse habiller par son tailleur, 395.
Modes épigrammatiques, 611.

MOEURS.
Les mœurs sont un collier de perles, 482.
Les honneurs changent les mœurs, 397.

MOINE.
L'habit ne fait pas le moine, 399.
Gras comme un moine, 397.
Mieux vaut gaudir de son patrimoine que le laisser à un ribaud de moine, 398.
Comme fièvre en corps de moine, 399.
Se faire moine après sa mort, 406.

MOINEAU.
Tirer sa poudre aux moineaux, 399.
Voilà une belle maison, s'il y avait des pots à moineaux, 400.

MOIS.
Nous avons tous les ans douze mois, 400.
Mensibus erratis ad solem ne sedeatis, 542.
Février le plus court des mois, est de tous le pire à la fois, 248.

MONDE.
Être sur un grand pied dans le monde, 491.
Laissez le monde comme il est. Vous ne changerez pas le monde, 400.
Les joies de ce monde, 401.
C'est la fin du monde, 401.

MONNAIE.
Payer en monnaie de cordelier, 403.

MONTGOMERY.
Partage de Montgomery, 403.

MOQUER. (se)
Je m'en moque comme de Jean de Vert, 320.

Je m'en moque comme de l'an 40, *p.* 320.

MORION.

Donner le morion, 403.

MORT.

La mort n'a point d'ami, le malade n'en a qu'un demi, 187.

On trouve remède à tout, fors à la mort, 404.

La mort mord les rois si tost et hardiment que les conducteurs de charrois, 405.

Il a fait un pet à la mort, 405.

Se faire moine après sa mort, 406.

MOT.

Et de Caron pas un mot, 406.

MOUCHARD, 407.

MOUCHE.

C'est la mouche du coche, 408.

Faire d'une mouche un éléphant, 222.

Prendre la mouche, 150.

Courageux comme un homme qui a avalé une mouche, 408.

MOUCHER.

Moucher la chandelle, comme le diable moucha sa mère, 204.

Qui se sent morveux se mouche, 409.

Il ne se mouche pas du pied, 408.

MOUE.

Onques vieil singe ne fit belle moue, 409.

MOUFLE.

Il ne faut pas y aller sans moufles, 409.

MOULIN.

Sa langue va comme un cliquet de moulin, 329.

Jeter son bonnet par-dessus les moulins, 410.

MOURIR.

On ne sait ni qui meurt ni qui vit, 622.

Vous me ferez mourir, *p.* 410.
Mourir de la mort de Roland, 410.
MOUSSE.
Pierre qui roule n'amasse jamais mousse, 410.
MOUTARDE.
S'amuser à la moutarde, 410.
C'est de la moutarde après dîner, 411.
Sucrer la moutarde, 411.
Moutardiers de Dijon, 599.
MOUTON.
Chair de mouton, manger de glouton, 278.
Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois font cent bêtes, 88.
Revenir à ses moutons, 411.
MUE.
Tenir en mue, 411.
Muguet, 412.
MULE.
Ferrer la mule, 412.
La mule du pape ne mange qu'à ses heures, 412.
MULET.
Garder le mulet, 413.
MURE.
Aller aux mûres sans crochet, 190.
MUSC.
Le musc n'est pas l'odeur des gens d'esprit, 413.
MUSQUÉ.
Fantaisies musquées, 413.
Mystifier, 414.

N.

Nabot, 418.
NAPLES.
Il a gagné le mal de Naples, 420.

NAPPE.
Couper la nappe, *p.* 420.
Trouver la nappe mise, 420.
NAQUETER, 420.
NARCISSE, 421.
NÉCESSITÉ.
Nécessité d'industrie est la mère, 422.
Faire de nécessité vertu, 422.
Nécessité fait trotter les vieilles, 422.
Nécessité rend magnanime le couard et pusillanime, 422.
NEUF.
Un vieux four est plus aisé à chauffer qu'un neuf, 422.
NEZ.
Il est comme Saint-Jacques-de-l'Hôpital, il a le nez tourné à la friandise, 266.
Avoir bon nez, 422.
Avoir un pied de nez, 423.
Saigner du nez, 424.
Se laisser mener par le nez, 424.
Tirer les vers du nez, 424.
Donner de l'encensoir par le nez, 346.
Casser le nez à coups d'encensoir, 346.
Votre nez branle, 424.
NIAIS.
Niais de Sologne, 602.
Faire le niais, 424.
NICODÈME, 425.
NID.
A chaque oiseau son nid paraît beau, 425.
Petit à petit l'oiseau fait son nid, 426.
Trouver la pie au nid, 426.
Être au nid de la pie, 490.
NIQUÉE.
Gloire de Niquée, 426.
NIVELLE.
Chien de Jean de Nivelle, 427.

NOCES.
Tant qu'à des noces, *p.* 428.
Noces salées, 428.
NOEL.
A Noël au perron, à Pâques au tison, 624.
On chante tant Noël, qu'il vient, 431.
NOM.
Il vaut mieux que son nom, 431.
On ne saurait lui dire pis que son nom, 431.
NORMAND.
Qui fit Normand, il fit truand, 635.
Adroit comme un prêtre Normand, 435.
Répondre en Normand, 435.
Un Normand a son dit et son dédit, 435.
Un Manceau vaut un Normand et demi, 358.
Normands boulieux, 102.
NORMANDIE.
Le Coësnon, par sa folie, mit Saint-Michel en Normandie, 580.
Chapon de Normandie, 137.
NOURRICE.
Les durs tétins des nourrices font les enfans camus, 117.
Dépuceleur de nourrices, 436.
NOUVEAUTÉ.
Au nouveau tout est beau, 436.
NOUVELLES.
Aller au four ou au moulin, pour entendre les nouvelles, 436.
Point de nouvelles, bonnes nouvelles, 437.
NUIRE.
Ce quit nuit à l'un duit à l'autre, 357.
NUIT.
Tout bonnet la nuit est bon, 437.
Passer une nuit blanche, 437.
La nuit porte conseil, 171.

O.

O.
C'est un o en chiffre, *p.* 437.
OCCASION.
L'occasion fait le larron, 333.
ODEUR.
Le musc n'est pas l'odeur des gens d'esprit, 413.
OEIL.
L'œil du fermier vaut fumier, 270.
L'œil des tailleurs, 614.
Les yeux rouges comme un jadeau de vergne, 438.
OEUF.
Donner un œuf pour avoir un bœuf, 95.
Tondre sur un œuf, 495.
Un œuf n'est rien, deux font grand bien, trois c'est assez, quatre c'est tort, cinq c'est la mort, 438.
Il ne faut pas mettre tous ses œufs dans un panier, 456.
Ils ont toujours pighons ou eufs, 528.
OEufs de Pâques, 461.
OEUVRE.
A bon jour, bonne œuvre, 438.
Heureux commencement est la moitié de l'œuvre, 169.
Jamais Gargantua n'y fit œuvre, 438.
OGRE.
Manger comme un ogre, 439.
OIE.
Oie de la Saint-Martin, 440.
Qui mange l'oie du roi, cent ans après il en rend la plume, 499.
Petite oie, 439.
Bête comme une oie, 440.
Contes de ma mère l'Oie, 441.
Les oies de frère Philippe, 486.

Si tous les fous portaient le bonnet blanc, nous ressemblerions à un troupeau d'oies, *p.* 260.

OIGNON.

Il y a de l'oignon, 441.

Se mettre en rang d'oignon, 442.

Rouges comme oignons de Corbeil, 442.

OISEAU.

Plus l'oiseau est vieux, moins il veut se défaire de sa plume, 499.

Être battu de l'oiseau, 443.

OISIVETÉ.

L'oisiveté est mère de tous vices, 443.

OLIBRIUS.

Faire l'olibrius, 443.

OMBRE.

Vous me feriez sauter mon ombre, 443.

Fin comme l'ombre, 443.

Il n'y a si petit buisson qui ne porte son ombre, 111.

ONCLE.

La vigne à mon oncle, 443.

ONGLE.

Boire rubis sur l'ongle, 444.

OR.

L'âge d'or, 444.

Pluie d'or, 444.

Tout ce qui reluit n'est pas or, 444.

Dire d'or, 444.

C'est l'histoire de la dent d'or, 445.

Il a de l'or de Toulouse, 627.

OREILLE.

Baisser l'oreille, 446.

Se faire tirer l'oreille, 446.

L'oreille est le chemin du cœur, 445.

Vin d'une oreille, 446.

Ventre affamé n'a point d'oreilles, *p.* 446.
Les oreilles me tintent ou me cornent, 447.
Petit chaudron, grandes oreilles, 447.
ORFÉVRE.
Vous êtes orfèvre, M. Josse, 322.
ORGE.
Faire ses orges, 447.
ORGUEIL.
Il n'est orgueil que de pauvre enrichi, 448.
ORGUEILLEUX.
Il n'est si grand dépit que de pauvre orgueilleux, 447.
ORME.
Attendez-moi sous l'orme, 448.
ORTIE.
Jeter le froc aux orties, 448.
OS.
Deux chiens après un os, 448.
OSIER.
Franc comme l'osier, 448.
OURS.
Ours mal léché, 334.
S'il n'y avait pas de femmes, les hommes seraient des ours mal léchés, 334.
Se disputer la peau de l'ours avant de l'avoir tué, 449.

P.

PAGE.
Être hors de page, 450.
Il n'y a pas de quoi fouetter un page, 451.
Tour de page, 451.
Effronté comme un page de cour, 451.
PAILLARD, 451.
PAILLE.
Être comme un rat en paille, 452.

Un homme de paille vaut une femme d'or, *p.* 452.
Un seigneur de paille mange un vassal de fer, 452.
Rompre la paille avec quelqu'un, 452.

PAIN.
Il a mangé son pain blanc le premier, 453.
Manger son pain dans sa poche, 500.
La réplétion causée par le pain est la pire de toutes, 453.
Tel pain, telle soupe, 606.
Long comme un jour sans pain, 453.
Emprunter un pain sur la fournée, 264.

PAIR.
Il entend le pair, 454.

PAIRE.
Les deux font la paire, 454.

PAIX.
Paix fourrée, 264.

PALALAN.
Faire le palalan, 454.

PALINODIE.
Chanter la palinodie, 454.

Paltoquet, 455.

PANADER. (se)
Se panader, 455.

PANDORE.
La boîte de Pandore, 456.

PANIER.
A petit mercier, petit panier, 456.
Il ne faut pas mettre tous ses œufs dans un panier, 456.
Panier percé, 457.
Sot comme un panier, 456.

PANNEAU.
Donner dans le panneau, 457.

Pantalon, 458.

PANTIN.
Tout homme est un pantin, *p.* 460.
PAON.
Fier comme un paon, 455.
PAPE.
Le pape est devenu Français, et Jésus-Christ Anglais, 53.
Papelard, 460.
Papillotage, 461.
PAQUES.
A Noël au perron, à Pâques au tison, 624.
Chasser le lièvre de Pâques, 463.
Il faut faire carême-prenant avec sa femme, et Pâques avec son curé, 192.
Œufs de Pâques, 461.
Brave comme un bourreau qui fait ses Pâques, 463.
Après Pâques robillare, 559.
PARADIS.
Entendre les joies du paradis, 464.
PARESSEUX.
Paresseux comme un chien de cloutier, 465.
PARLER.
Parler français, 265.
Parler français comme une vache espagnole, 265.
Parler comme un ange, 465.
Parler à la barrette de quelqu'un, 75.
Parler rébus, 423.
Taisez-vous, petit babouin; laissez parler votre mère, qui est plus sage que vous, 69.
Trop gratter cuit, trop parler nuit, 80.
PAROISSE.
Le coq de la paroisse, 465.
PAROLE.
La parole s'enfuit, l'écrit reste, 465.
Les effets sont les mâles, et les paroles sont les femelles, 465.

Les paroles des grands ne tombent jamais à terre, *p.* 466.
A grands seigneurs peu de paroles, 466.
PARPAILLOTS, 466.
PARTAGE.
Partage de Montgomery, 403.
PARTOUT.
Partout comme gloria patri, 466.
PAS.
Être dans un mauvais pas, sortir d'un mauvais pas, 467.
PASSER.
Passer plusieurs choses par un fidelium, 248.
Au plus bas passe-on la seif, 467.
PATATRA.
Patatra, M. de Nevers, 468.
PATENÔTRE, 468.
La patenôtre du singe, 597.
PATIENCE.
Patience de Grisélidis, 469.
Patience de Lombard, 470.
PATISSIER.
Il a honte bue, il a passé par-devant l'huis du pâtissier, 471.
PATRON.
Patron de la case, 471.
Patron de la barque, 472.
Patrons de quelques corps de métiers, 472.
PATTE.
Patte pelue, 472.
Graisser la patte, 472.
Faire comme le singe, tirer les marrons du feu avec la patte du chat, 141.
PAUVRE.
C'est un pauvre argoulet, 57.
Un pauvre loricart, 345.

Il n'est orgueil que de pauvre enrichi, *p.* 448.
Il n'est de si grand dépit que de pauvre orgueilleux, 447.
Comme herbaut sur pauvres gens, 473.
PAUVRETÉ.
La pauvreté n'est pas vice, mais c'est une espèce de ladrerie ; chacun la fuit, 474.
PAVÉ.
Tenir le haut du pavé, 474.
PAVIE.
Il a fait comme le roi devant Pavie, 475.
PAVILLON.
Baisser pavillon, baisser la lance, 475.
PAYER.
Payer en chats et en rats, 196.
Se faire payer en bourreau, 107.
PAYS.
Chaque pays ses sabots, 573.
Il est bien de son pays, 475.
Nul n'est prophète dans son pays, 475.
Pays de Cocagne, 162.
Le pays de sapience, 587.
PÊCHER.
Pêche qui en prend un, 270.
Pêcher en eau trouble, 214.
PEIGNE.
Sale comme un peigne, 476.
PEINDRE.
Voilà pour nous achever de peindre, 477.
PEINTRE.
Gueux comme un peintre, 477.
Glorieux comme un peintre, 477.
PÉLERIN.
Je connais le pélerin, 477.
PELLE.
La pelle se moque du fourgon, 263.

PELOTON.
Ramasse peloton, *p.* 478.
PENARD.
Vieux penard, 478.
PENDU.
Aussitôt pris, aussitôt pendu, 479.
Avoir de la corde de pendu, 479.
PÉNÉLOPE.
C'est l'ouvrage de Pénélope, 480.
PENSÉE.
Vous saurez ma pensée, 481.
PENSER.
Honny soit qui mal y pense, 480.
PERCER.
Être bas percé, 481.
Panier percé, 481.
Per fas et nefas, 481.
PERDRE.
Qui sert et ne persert, son loyer pert, 483.
PERLE.
Les mœurs sont un collier de perles, 482.
PERRETTE.
Boîte à Perrette, 482.
PERRIN DANDIN, 482.
PERROT.
Gai comme Perrot, 483.
PERRUQUE.
Tête à perruque, 483.
PERSÉVÉRANCE.
Persévérance vient à bout de tout, 484.
PERSIL.
Grêler sur le persil, 484.
PET.
Chantez à l'âne, il vous fera des pets, 485.

PÉTAUD.
Cour du roi Pétaud, 484.
PÉTER.
Péter plus haut que le cul, *p.* 485.
Petit-Maître, 485.
PEU.
Peu ou prou, 486.
Qui peu endure, bien peu dure, 469.
PHÉNIX.
C'est un phénix, 486.
PHILIPPE.
Les oies de frère Philippe, 486.
Piaffer, 489.
Picards, 489.
PIE.
Trouver la pie au nid, 426.
Être au nid de la pie, 490.
PIED.
Aller où le roi va à pied, 40.
Lever le pied, 490.
Couper à quelqu'un l'herbe sous le pied, 490.
Il se trouve toujours sur ses pieds, comme un bimbelot, 90.
Chanter les pieds à l'eau, comme un oublieur, 496.
Pied plat, 490.
Être sur un grand pied dans le monde, 491.
Faire le pied de veau, 641.
Faire le pied de grue, 490.
Avoir un pied de nez, 423.
PIERRE.
Pierre qui roule n'amasse jamais mousse, 410.
Jeter la pierre à quelqu'un, 492.
Jeter la pierre et cacher le bras, 108.
Mener par un chemin où il n'y a point de pierres, 492.

Chercher la pierre philosophale, *p.* 488.
Pierre de scandale, 492.
Hardi comme un Saint-Pierre, 492.

PIFFRE.
Gros piffre, 492.

PILATE.
Un avocat de Pilate, 493.

PILE.
Jeter à croix et à pile, 493.
N'avoir ni croix ni pile, 494.

PILULE.
Avaler la pilule, 494.
Dorer la pilule, 494.

PINCE-MAILLE, 494.

PIQUER.
Qui s'y frotte s'y pique, 495.
Le ver le pique, 260.
Piqué comme une courte pointe, 495.

PISTOLET.
Pistolets de Sancerre, 585.

PLAIRE.
L'art de louer commença l'art de plaire, 495.

PLAISIR.
Le plaisir dans les différens âges de la vie, 496.
Voilà le plaisir, mesdames, voilà le plaisir, 496.

PLANCHER.
Il n'est rien tel que le plancher des vaches, 638.

PLAT.
Servir quelqu'un à plats couverts, 497.

PLATRES.
Essuyer les plâtres, 497.

PLEUVOIR.
Nues et vents sans pleuvoir, 529.

PLI.
Il est comme le camelot, il a pris son pli, *p.* 117.
PLOMB.
Calotte de plomb, 497.
Cul de plomb, 498.
PLOMBÉ.
Hérétique plombé, 498.
PLUIE.
A la bonne heure nous a pris la pluie, 498.
Pluie d'or, 444.
Ce sont les petites pluies qui gâtent les grands chemins, 199.
PLUME.
A dure enclume marteau de plume, 469.
Plus l'oiseau est vieux, moins il veut se défaire de sa plume, 499.
Qui mange l'oie du roi, cent ans après il en rend la plume, 499.
POCHE.
Acheter chat en poche, 499.
Manger son pain dans sa poche, 500.
POÈLE.
Le chaudron mâchure la poêle, 263.
A carême-prenant chacun a besoin de sa poêle, 500.
Il n'y en a point de plus embarrassé que celui qui tient la queue de la poêle, 500.
POÈTE.
La colère rend poète, 501.
Roi des poètes, 501.
POIL.
Prendre du poil de la bête, 501.
Brave à trois poils, 501.
POINTE.
Pousser sa pointe, 501.
Poursuivre sa pointe, 502.

POIS.
Aller comme pois en pot, *p.* 506.
Après la fête et le jeu les pois au feu, 200.
Donner des féves pour des pois, 502.
Comme lard en pois, 502.
POISSON.
Poisson d'avril, 67.
On ne sait s'il est chair ou poisson, 503.
Les gros poissons mangent les petits, 503.
De tous poissons, fors que la tanche, prenez le dos, laissez la penche, 503.
POIVRE.
Cher comme poivre, 504.
POLITESSE.
Politesse de marchand, 361.
Brûler la politesse, 504.
PON-PON.
Tarare-pon-pon, 615.
PORC.
Conseiller du roi, languéyeur de porcs, 504.
Homme de porc et de bœuf, 95.
PORTE.
On a balayé devant sa porte, 505.
Aller de porte en porte comme le pourceau de saint Antoine, 510.
Sortir par la belle porte, 505.
PORTER.
Porter cornette, 182.
PORTIER, 505.
POT.
C'est le pot de terre contre le pot de fer, 505.
Faire le pot à deux anses, 53.
Aller comme pois en pot, 506.
La soupe du grand pot et des friands le pot-pourri, 506.

A la fortune du pot, *p.* 506.
Sourd comme un pot, 507.
Hume Guillot, encores y en a-t-il au pot, 506.
POUCE.
Baiser ses pouces en croix, 191.
Mettre les pouces, 507.
POUDRE.
Tirer sa poudre aux moineaux, 399.
Il n'a pas inventé la poudre, 507.
POULE.
Il est avis au renard que chacun mange poules comme lui, 281.
Plumer la poule sans la faire crier, 508.
Honneurs de la poule blanche, 508.
C'est le fils de la poule blanche, 509.
Poule laitée, 328.
Poule mouillée, 409.
Poulet, 509.
POUPE.
Avoir le vent en poupe, 509.
POURPOINT.
La chemise est plus proche que le pourpoint, 510.
POUSSIÈRE.
Faire de la poussière, 216.
POUVOIR.
N'en pouvoir mais, 511.
Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait, 511.
PRÉ.
Épargne de bouche vaut rente de pré, 518.
Aller sur le pré, 511.
Faucher le grand pré, 518.
Précieuse, 524.
PRENDRE.
On sait qui l'on quitte, on ne sait pas qui l'on prend, 525.

Qui prend s'engage, *p.* 526.
Être pris comme dans un blé, 527.
Être pris comme au brie, 527.
Je ne prendrai pas de vos almanachs, 40.
Il en prendrait sur l'autel, 63.

PRÊTER.
C'est un prêter à ne jamais rendre, 526.
Ami au prêter, ennemi au rendre, 526.

PRINTEMPS.
Printemps d'hôtellerie, 312.

PRISE D'HABIT, 659.

PRISÉE.
Elle est demeurée pour la prisée, 527.

PROCÈS.
Un méchant accommodement vaut mieux qu'un bon procès, 527.
En cinq cent mille douzaines de quintaux de procès, il n'y a pas une demi-once d'amitié, 527.

PRODIGUE.
A père avare enfant prodigue, 527.

PROMESSE.
Promesse de grand n'est pas héritage, 530.
Ses promesses ressemblent à celles d'une mariée qui entrerait au lit en chemise, 147.

PROMÉTHÉE.
C'est le vautour de Prométhée, 529.

PROMETTRE.
Promettre monts et merveilles, 529.
Promettre et tenir sont deux, 529.
Ce qu'on promet légèrement on l'exécute rarement, 529.

PROPRE.
Propre comme un lapin, 530.
Propre comme une écuelle à chat, 143.

PROVERBE.
Les Espagnols inventeurs des proverbes, *p.* 530.
Jouer aux proverbes, 533.
Vous avez fait mentir le proverbe, 533.
PROVISION, PROFUSION, 533.
PRUDENCE.
Prudent comme Pepin, 533.
PRUNE.
Ce n'est pas pour des prunes, 534.
PRUNIER.
Sot comme un prunier, 534.
PUCE.
A la sainte Luce, les jours croissent du saut d'une puce, 535.
PUITS.
La vérité est au fond du puits, 535.

Q.

QUANQUAN.
Faire un quanquan, 536.
QUENOUILLE.
Tomber en quenouille, 537.
Il a bien d'autres lanfaix à sa quenouille, 537.
QUEUE.
A la queue gît le venin, 643.
Écorcher l'anguille par la queue, 537.
Tirer le diable par la queue, 205.
Il vient un temps que les vaches ont besoin de leur queue, 537.
D'une vache perdue, c'est quelque chose de recouvrer la queue, ne fût-ce que pour faire un tirouer à son huis, 538.
Quand on parle du loup on en voit la queue, 539.
Prendre le roman par la queue, 540.

QUEUSSI QUEUMI, *p.* 540.
QUIA.
Mettre à quia, 541.
QUIBUS.
Il a du quibus, 541.
QUINAUT.
Faire quinaut, 541.
QUORUM.
Beati garniti vaux mieux que Beati quorum, 541.
Enluminé comme le boy de Beati quorum, 541.

R.

RABELAIS.
Quart d'heure de Rabelais, 542.
RACE.
Bon chien chasse de race, 542.
RAISIN.
Moitié figue, moitié raisin, 542.
RAISON.
La raison du plus fort est toujours la meilleure, 544.
Sans rime ni raison, 544.
RAMPONER, 542.
RANG.
Se mettre en rang d'oignon, 442.
Il y a de l'oignon, 442.
RASOIR.
Il n'a senti que la fraîcheur du rasoir, 544.
RAT.
A bon chat bon rat, 544.
Avoir des rats, 545.
REBEC.
Visage de rebec, 546.
RÉBUS.
Parler rébus, 546.

Reconduire, *p.* 547.
REFUSER.
Qui refuse, muse, 548.
REINE.
Reines blanches, 93.
RELEVÉE.
De relevée, 548.
REMÈDE.
Tourmenter comme un remède, 548.
RENARD.
Toux de renard, 628.
Se confesser au renard, 549.
Le renard est pris, lâchez vos poules, 550.
Un bon renard ne mange point les poules de son voisin, 660.
Prendre martre pour renard, 550.
Enfumé comme un renard, 550.
Il est avis au renard que chacun mange poules comme lui, 281.
Renard qui dort la matinée, n'a pas la langue emplumée, 223.
RENCONTRER.
Se rencontrer, 552.
RENÉ.
Se chauffer à la cheminée du roi René, 550.
Renommée, 552.
Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée, 553.
RENTE.
Épargne de bouche vaut rente de pré, 518.
Mieux vaut règle que rente, 553.
REPAITRE.
A main lavée Dieu mande la repue, 553.
REPAS.
Heure des repas, 554.

Il n'est desjeuner que d'escholiers, dipner que d'advocats, reciner que de vignerons, souper que de marchands, *p.* 554.

RESSEMBLER.

Les jours se suivent, mais ne se ressemblent pas, 64.

Ceux qui se ressemblent se rassemblent, 555.

Il ressemble à un mounin de boutique, 555.

REVERDIR.

Planter là quelqu'un pour reverdir, 556.

RICHE.

Grande chère et petit testament, les prêtres sont trop riches, 622.

RICHESSE.

Richesse donne hardiesse, 556.

Contentement passe richesse, 556.

RIEN.

Marchand de tout, et faiseur de rien, 556.

Qui prouve trop ne prouve rien, 558.

Qui ne sait rien, de rien ne se doute, 556.

Où il n'y a rien, le roi perd ses droits, 150.

RIPAILLE.

Faire ripaille, 558.

RIRE.

Rire sous bourre, 106.

Rire sous cape, 106.

Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera, 63.

RIS.

Ris de saint Médard, 558.

RIVIÈRE.

Porter de l'eau à la rivière, 214.

ROBE.

D'un magistrat ignorant c'est la robe qu'on salue, 559.

ROBIN.

Être ensemble comme Robin et Marion, 560.

ROCHE.
Il y a quelque anguille sous roche, *p.* 560.
ROCHER.
Rouler le rocher, 560.
Rodomont, 560.
Rodomontades espagnoles, 561.
Roger Bontemps, 561.
ROI.
Malheur au pays gouverné par un roi jeune ou insensé, 562.
Il a fait comme le roi devant Pavie, 475.
Il a baillé un soufflet au roi, 403.
Se chauffer à la cheminée du roi René, 550.
Un roi non lettré est un âne couronné, 186.
Heureux comme un roi, 562.
Travailler pour le roi de Prusse, 562.
Les rois ont les mains longues, 562.
La mort mord les roys si tost et hardiment que les conducteurs de charrois, 405.
Au royaume des aveugles, les borgnes sont rois, 562.
Au jeu des échecs, les fous sont les plus près des rois, 564.
Riolé et piolé comme la chandelle des Rois, 564.
Le jeu des rois, 564.
Roi des poètes, 501.
Cour du roi Pétaud, 484.
ROME.
On ne s'amende pas pour aller à Rome, 566.
Rominagrobis, 567.
ROND.
Un homme tout rond, 568.
Manger à table ronde, 568.
RONSARD.
Donner un soufflet à Ronsard, 569.
ROSE.
Il n'y a point de rose sans épines, 569.

Il n'y a si belle rose qui ne devienne gratte-cu, *p.* 569.
Perdre la plus belle rose de son chapeau, 129.
Chapeau de roses, 570.
Découvrir le pot aux roses, 570.
Rosières, 130.
ROTIR.
Rôtir le balai, 72.
ROUE.
La plus mauvaise roue d'un chariot fait toujours le plus de bruit, 570.
Roué, 570.
Rubrique, 571.
RUE.
Il a pignon sur rue, 571.

S.

S.
Allonger les SS, 572.
Sabbat, 572.
SABLE.
Les injures s'écrivent sur l'airain, et les bienfaits sur le sable, 573.
SABOT.
Dormir comme un sabot, 573.
Je vous entends venir, vous avez des sabots chaussez, 573.
SAC.
Mettre quelqu'un au sac, 573.
Il faut lier un sac avant qu'il soit plein, 573.
Juger une affaire sur l'étiquette du sac, 574.
Sac à vin, 574.
SACRE.
C'est un sacre, 574.
Sacripan, 575.
SAFRAN.
Être au safran, 575.

SAGE.
Sage folie, *p.* 575.
Qui est sage se doute, 575.
Le plus sage se tait, 575.
Un fol avise bien un sage, 260.
SAGESSE.
Sagesse vaut mieux que force, 576.
SAIN.
Fay ton huis au silvain, si tu veux vivre sain, 586.
SAINT.
Enlever comme un corps saint, 576.
Le saint de la ville n'est point oré, 475.
Ne savoir à quel saint se vouer, 661.
Chacun prêche pour son saint, 576.
Manger les saints, 582.
Saints vendangeurs, 643.
Superstitions populaires dans l'invocation des saints, 661.
SAINT-CRÉPIN.
Porter tout son Saint-Crépin, 188.
SAINT GEORGE.
Monté comme un saint George, 275.
Rendre les armes à saint George, 276.
SAINT HUBERT.
Il est de la confrérie de saint Hubert, 579.
SAINT-JEAN.
Il n'est que de la Saint-Jean, 579.
Employer toutes les herbes de la Saint-Jean, 579.
SAINT-JULIEN.
Avoir l'hôtel de Saint-Julien, 578.
SAINT-LEU.
A la Saint-Leu, lampe au cleu, 642.
SAINT-MARTIN.
L'estaffier de Saint-Martin, 580.
Vin de la Saint-Martin, 580.

SAINT-MÉDARD.
Quand il pleut le jour de Saint-Médard, il pleut quarante jours plus tard; *p.* 580.
SAINT-MICHEL.
Le Coësnon par sa folie mit Saint-Michel en Normandie, 580.
SAINT PIERRE.
Découvrir saint Pierre pour couvrir saint Paul, 581.
SAINT-REMY.
Être de Saint-Remy, 581.
SAINTE NITOUCHE.
Faire la sainte Nitouche, 581.
SALÉ.
Bourguignons salés, 105.
Autant de frais que de salé, 582.
SALUER.
Saluer en enfant de chœur, 582.
SANCERRE.
Pistolets de Sancerre, 585.
SANGRADO (Docteur), 585.
SANS.
Sans ça ne sans cy, 586.
SANTÉ.
Qui n'a santé, il n'a rien; qui a santé, il a tout, 586.
Point ne faut demander à malade s'il veut santé, 587.
C'est une ennuyeuse maladie que de conserver sa santé par un trop grand régime, 587.
Netteté nourrit la santé, 587.
SAPIENCE.
Le pays de sapience, 587.
SAS.
Tourner le sas, 587.
SAUGE.
Donner un bouquet de sauge, 587.

SAUMON.
Il faut perdre un véron pour pêcher un saumon, *p.* 588.
SAVANT.
Savant en *us*, 588.
Il est plus savant que le chien de Barthole, 590.
SAVETIER.
Le lundi des savetiers, 590.
SCIENCE.
Toute votre science n'est rien, si les autres ne savent pas combien vous êtes savant, 590.
Expérience passe science, 591.
SCYLLA.
Pour éviter Charybde, tomber en Scylla, 591.
SEC.
Employer le vert et le sec, 592.
SECRET.
Ta chemise ne sache ta guise, 592.
Ce que trois personnes savent est public, 592.
Savoir comme si l'on ne savait pas, 592.
Rien ne pèse tant qu'un secret; le porter loin est difficile aux dames, 593.
SEIGNEUR.
Qui voit la maison de son seigneur, il n'y a ni profit ni honneur, 593.
A tout seigneur tout honneur, 306.
SEL.
Pour bien connaître un homme, il faut avoir mangé un minot de sel avec lui, 593.
Grenier à sel, 593.
SENTIR.
La caque sent toujours le hareng, 300.
Le mortier sent toujours les aulx, 300.
Sentir plus fort, mais non pas mieux que rose, 594.
Sentir l'escafignon, 594.
Sentir le gousset, 594.

SÉRÉES.
Joyeuses sérées, *p.* 595.
SI.
Avec un si on mettrait Paris dans une bouteille, 596.
SINGE.
Le singe, fût-il vêtu de pourpre, est toujours singe, 596.
Ris de singe, 596.
Onques vieil singe ne fit belle moue, 409.
Payer en gambades, ou en monnaie de singe, 597.
Adroit comme un singe, 597.
La patenôtre du singe, 597.
Un âne au milieu des singes, 597.
SIRÈNE.
C'est une sirène, 597.
Sobriquet, 598.
SOIE.
Boyaux de soie, 600.
SOIF.
C'est la faim qui épouse la soif, 600.
Garder une poire pour la soif, 601.
SOLDAT.
Ce qui tombe dans le fossé est pour le soldat, 601.
Le soldat fait la soupe, et la soupe fait le soldat, 601.
SOLE.
Il se vend plus de harengs que de soles, 601.
SOLITUDE.
Il vaut mieux être seul qu'en mauvaise compagnie, 601.
SOLOGNE.
Niais de Sologne, 602.
SONGE.
Le mal d'autrui n'est que songe, 602.
Sophiste, 602.
SORCIER.
Il est sorcier comme une vache, 602.

SOT.
Sot en trois lettres, *p.* 603.
Sot à la grande paye, 604.
Sot comme un panier, 456.
Sot comme un prunier, 534.
Les sots sont ici-bas pour nos menus plaisirs, 604.
SOUBRETTE, 604.
SOUFFLER.
L'homme est le feu, la femme est l'étoupe, et le diable vient qui souffle, 604.
SOUFFLET.
Cela sert comme un clou à soufflet, 604.
Donner un soufflet à Ronsard, 605.
Un démenti vaut un soufflet, 605.
SOUFFRIR.
Souffrir mort et passion, 605.
Pour plaire il faut savoir souffrir, 605.
SOUPE.
Tel pain telle soupe, 606.
Le soldat fait la soupe, et la soupe fait le soldat, 601.
SOURD.
Frapper comme un sourd, 606.
Il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre, 606.
SOURDINE.
A la sourdine, 606.
SOURIS.
C'est le chat qui guette la souris, 142.
Jamais chat emmitoufflé ne prit souris, 142.
Souris qui n'a qu'un trou est bientôt prise, 556.
SUCRE.
Apothicaire sans sucre, 607.
SUISSE.
N'entendre pas plus raison qu'un Suisse, 607.
Point d'argent point de Suisses, 608.

SUIVANTE, *p.* 608.
SUPERFLU.
Le superflu, chose si nécessaire, 608.
SUPERSTITION.
Superstitions populaires dans l'invocation des saints, 661.
SYBARITE, 609.
SYCOPHANTE, 609.

T.

TABAC.
Je n'en donnerais pas une prise de tabac, 610.
TABLE.
Les os sont pour les absens, 612.
TABLIER.
Elle craint que le tablier ne lève, 613.
TAILLER.
Tailler des bavettes, 80.
TAILLEUR.
L'œil des tailleurs, 614.
TAMBOUR.
Ce qui vient de la flûte s'en retourne au tambour, 615.
TANTE.
Caquet-bon-bec, la poule à ma tante, 118.
TARARE-PON-PON, 615.
TARTUFE, 615.
TAUPE.
Il est allé au royaume des taupes, 616.
TEMPLIER.
Boire comme un templier, 616.
TEMPS.
L'amour fait passer le temps, et le temps fait passer l'amour, 617.
Tuer le temps, 618.
Après bon temps on se repent, 528.
Pousser le temps avec l'épaule, 618.

Bon vieux temps, *p.* 619.
Faire la pluie et le beau temps, 620.
Après la pluie vient le beau temps, 620.
Du temps faut parler pour propos renouveler, 173.
Il vient un temps que les vaches ont besoin de leur queue, 537.
TERRE.
Qui terre a, guerre a, 621.
TERREUR.
Terreur panique, 621.
TERREUX.
Cul terreux, 621.
TESTAMENT.
Grande chère et petit testament, les prêtres sont trop riches, 622.
TÊTE.
Tête à perruque, 483.
Mal de tête veut paître, 623.
Laver la tête, 623.
TIGRE.
Jaloux comme un tigre, 623.
TOILE.
Vous parlez trop, vous n'aurez pas ma toile, 624.
TOIT.
Publier sur les toits, 625.
TOMBER.
Tomber de fièvre en chaud mal, 357.
Tomber en quenouille, 537.
Ce qui tombe dans le fossé est pour le soldat, 601.
TON.
C'est le ton qui fait la musique, 625.
TONDU.
Je veux être tondu si...., 625.
Il ne craint ni les rez ni les tondus, 625.
TOQUET.
Manon Toquet, 625.

TOSTE, *p.* 626.
TOULOUSE.
Il a de l'or de Toulouse, 627.
TOUR.
A chacun son tour, 201.
Tour du bâton, 77.
TOUT.
En tout bien, tout honneur, 627.
Tout je ne sais comment, tout chose, tout évêque d'Avranches, 627.
TOUX.
Toux de renard, 628.
TRAIFLAGOULAMEN, 628.
TRAMONTANE.
Perdre la tramontane, 629.
TRAN TRAN.
Entendre le tran tran, 629.
TRÉSORIER.
Trésorier sans rendre compte, 629.
TRIBOULET.
Servir de Triboulet, 629.
TRISTE.
Triste comme un bonnet de nuit sans coiffe, 166.
TROC.
Faire un troc de gentilhomme, 631.
TROMPEUR.
A trompeur, trompeur et demi, 631.
TROP.
Qui trop embrasse mal étreint, 631.
Rien de trop, 632.
TROPHONIUS.
Paraître sortir de l'antre de Trophonius, 632.
TROU.
Faire un trou pour en boucher un autre, 201.

TROUBLE.
La rivière ne devient jamais grosse, qu'il n'y entre de l'eau trouble, *p.* 633.
TROUILLE, 633.
TROTTOIR.
Fille qui est sur le trottoir, 633.
TROUSSES.
Avoir à ses trousses, 634.
TRUAND.
Qui fit Normand, il fit truand, 635.
TU AUTEM.
Entendre le *tu autem*, 635.
TURC.
Traiter quelqu'un de Turc à Maure, 375.
Fort comme un Turc, 637.
TURCARET, 637.
TURLUPIN.
Malheureux de nature, enfant de Turlupin, 637.
TURLUPINADE, 637.

V.

VACHE.
Chercher vache noire en bois brûlé, 111.
D'une vache perdue, c'est quelque chose de recouvrer la queue, ne fût-ce que pour faire un tirouer à son huis, 538.
Cet homme sent la vache à Colas, 638.
Il est sorcier comme une vache, 602.
Il est bon à vendre vache foireuse, 259.
Il n'est rien tel que le plancher des vaches, 638.
VALENTIN, 638.
VALET.
Tel maître, tel valet, 639.
En pont, en planche, et en rivière, valet devant, maître derrière, 328.

VANITÉ.
La vanité n'a point de plus grand ennemi que la vanité, *p.* 640.
VAUGIRARD.
C'est le greffier de Vaugirard, il ne peut écrire quand on le regarde, 601.
VEAU.
Faire le pied de veau, 641.
Prendre la vache et le veau, 642.
VELOURS.
Faire patte de velours, 642.
VENDANGES.
Pâle comme une écuelle de vendanges, 642.
VENDANGEUR.
Saints vendangeurs, 643.
VENDOME.
Fraîcheur de M. de Vendôme, 643.
Brouillard de M. de Vendôme, 643.
Couleur de M. de Vendôme, 643.
VENDRE.
Il est à moi à vendre et à dépendre, 199.
VENIN.
A la queue gît le venin, 643.
VENIR.
Ce qui est venu de pille pille, s'en reva de tire tire, 202.
Venir à jubé, 324.
Va-t'en voir s'ils viennent, 644.
VENT.
Il faut laisser courir le vent par-dessus les tuiles, 644.
Humer le vent, 644.
Enflé du vent de la huche, 312.
Petite pluie abat grand vent, 644.
Autant en emporte le vent, 644.
Jeune gouvernement suit le vent, 563.
VENTRE.
Mettre le feu sous le ventre, 644.

Manger à ventre déboutonné, *p.* 196.
A ventre soûl cerises amères, 644.

VÉRITÉ.
La vérité est au fond du puits, 535.
La vérité n'entre ordinairement dans les oreilles des rois que comme l'argent dans leurs coffres, un pour cent, 645.

VERROUIL.
Baiser le verrouil, 646.

VERT.
Porter le bonnet vert, 646.
Prendre quelqu'un sans vert, 647.
Le bois sec brûle mieux que le vert, 651.
Donner à une fille la cotte verte, 647.

VESTALE.
C'est une vestale, 648.

VÉTILLES.
S'amuser à des vétilles, 649.

VÊTIR.
Vêtu de fer comme un Jacquemar, 318.

VIE.
Cache ta vie, 114.
Il faut faire vie qui dure, 213.
Terme de la vie, 649.

VIEIL.
Onques vieil singe ne fit belle moue, 409.
Nécessité fait trotter les vieilles, 422.

VIEILLARD.
L'amour sied bien aux jeunes gens, et déshonore les vieillards, 651.

VIERGE.
Amoureux des onze mille vierges, 651.
Chanter l'évangile des vierges, 652.

VIEUX.
Il n'est pas vieux, mais il se souvient de loin, 650.

Vieux pénart, *p.* 478.
Vieux comme Hérode, 303.
Les souliers deviendront vieux, 652.
Un vieux four est plus aisé à chauffer qu'un neuf, 422.
Il faut devenir vieux de bonne heure, si on veut l'être long-temps, 652.
Qui ne travaille pas étant jeune est obligé de travailler étant vieux, 653.
Quand le diable devint vieux, il se fit ermite, 232.

VIGNE.
La vigne à mon oncle, 443.
Mariage de Jean des Vignes, 653.

VILAIN.
Il n'est chère que de vilain, 654.
C'est la fille du vilain, celui qui en donnera le plus l'aura, 654.
Chartrain vilain, 654.
Lorrain vilain, traître à Dieu et à son prochain, 654.
Savonnettes à vilain, 655.

VILLE.
Un œil aux champs, l'autre à la ville, 655.

VIN.
A bon vin il ne faut pas de bouchon, 101.
Vin versé n'est pas avalé, 63.
Sac à vin, 574.
Tromperie de Belac, vin à teindre les nappes, 86.
Vin de Bretigny, 108.
Vin d'une oreille, 446.
Du vin du crû que Dieu nous garde! 655.
Vin de la Saint-Martin, 580.

VINAIGRE.
Faire pisser vinaigre, 655.

VIOLET.
Contes violets, 655.

VIOLON.
Mettre au violon, 657.

VISAGE.
Visage d'appelant, *p.* 54.
Visage de rebec, 546.
VITRES.
Casser les vitres, 657.
VIVAT, 658.
VOILE.
Prendre le voile, 659.
VOISIN.
Bon avocat, mauvais voisin, 659.
Un grand clocher est un mauvais voisin, 659.
Un bon renard ne mange point les poules de son voisin, 660.
Il n'est voisin qui ne voisine, 660.
VOLÉE.
Que de bond que de volée, 660.
VOLET.
Trié sur le volet, 660.
VOLEUR.
On ne pend que les petits voleurs, 660.
VOUER.
Ne savoir à quel saint se vouer, 661.
VULGAIRE.
Il faut penser avec les habiles gens, mais parler avec le vulgaire, 661.

Z.

ZOÏLE.
C'est un Zoïle, 662.

L'Auteur du *Dictionnaire des Proverbes français* se propose de publier un DICTIONNAIRE DU LUXE FRANÇAIS, qui sera accompagné de gravures, et dont le texte sera imprimé par M. Crapelet.

FIN.